





DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE

DES

GÉNÉRAUX FRANÇAIS,

DEPUIS LE ONZIÈME SIÈCLE JUSQU'EN 1820.



DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, N° 15,
DERRIÈRE L'ODÉON.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE

DES

GÉNÉRAUX FRANÇAIS,

DEPUIS LE ONZIÈME SIÈCLE JUSQU'EN 1820.

PAR M. LE CHEVALIER DE COURCELLES,

ANCIEN MAGISTRAT, CHEVALIER ET HISTORIOGRAPHE DE PLUSIEURS ORDRES,

Éditeur de la continuation de l'*Art de vérifier les dates*, et auteur de l'*Histoire généalogique et héraldique des pairs de France, grands-dignitaires de la Couronne*, etc.



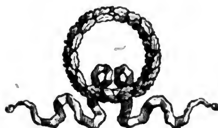
Vixere fortes ante Agamemnona
Multi : sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longâ
Nocte, carent quia vate sacro.

HORAT., *Od. IX, lib. IV.*



TOME SECOND.

BEAUL—BOUQ



A PARIS,

Chez { l'AUTEUR, rue Saint-Honoré, n° 290, près l'église Saint-Roch.
ARTHUS BERTRAND, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

M. DCCC. XXI.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE

DES

GÉNÉRAUX FRANÇAIS,

DEPUIS LE ONZIÈME SIÈCLE JUSQU'EN 1820.

DE BEAULIEU DE LA FILLOLIE (Jean), *maréchal-de-camp*, servit, en 1637, en qualité de cornette de chevau-légers du sieur de Sainte-Maure, et porta au roi, au mois d'août de la même année, la nouvelle de la défaite de deux compagnies ennemies sur les frontières de la Lorraine. Il était major du régiment de cavalerie du chevalier de La Valette, lorsqu'il leva, par commission du 8 décembre 1650, une compagnie franche de chevau-légers. Il se démit de la majorité de son régiment, et obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 15 juin 1653. On ne le trouve point employé en cette qualité. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

DE BEAULIEU DE LOSSE (Jean), *maréchal-de-camp*. Après des services importants, il avait obtenu, le 2 avril 1543, le gouvernement de Térouane. Assiégé dans cette place, en 1553, il y fit la plus vigoureuse défense, et y fut fait prisonnier. On le créa maréchal-de-camp, et il fut payé en cette qualité du 1er avril 1562, pour servir dans l'armée commandée par le roi de Navarre. Il se trouva aux siéges de Bourges et de Rouen; se distingua d'une manière particulière à la bataille de Dreux, et fut choisi pour porter au roi la nouvelle de la victoire que ses troupes y remportèrent. Il retourna ensuite servir au siége du Havre, en

1563, et obtint la compagnie écossaise des gardes-du-corps du roi, par provisions du 22 novembre de la même année. Il était chevalier de l'ordre du Roi, lorsqu'il fut nommé pour aller commander à Lyon et en Lyonnais, par lettres du 1er mars 1565, registrées le 11 du même mois. Il y commanda jusqu'au mois d'août, époque à laquelle il revint auprès du roi. On lui donna le gouvernement de Verdun, qu'il conserva avec la compagnie des gardes jusqu'à sa mort. On le nomma du conseil du duc d'Anjou et lieutenant-général du royaume, en 1567 (1). Il mourut au mois de janvier 1576. (*La Popelinière, d'Aubigné, Histoire de France du Père Daniel, comptes de l'extraordinaire des guerres.*)

DE BEAULIEU, *voyez* MERCOYROL ET MERLE.

DES BEAULT (Jean-Jacques), *comte de Beausobre, lieutenant-général*, naquit le 15 mars 1704. Entré cadet dans le régiment de Courten, en 1715, il servit à la conquête de l'île Majorque; fut fait enseigne surnuméraire, en 1716; enseigne en pied, en 1721; sous-lieutenant, en 1727; capitaine-lieutenant, en 1733; se trouva à la prise de Trèves et au siége de Traërbach, en 1734, et finit la campagne à Trèves, où il demeura en garnison. Il leva, par commission du 7 janvier 1735, une demi-compagnie au régiment suisse de Tschudy, qui fut réformée en 1737; obtint, le 6 mars 1739, une commission de colonel réformé à la suite du régiment d'Appelghre (depuis Royal-Suédois), avec lequel il fit la guerre de Hongrie dans l'armée autri-

---

(1) L'abbé de Nœufville, dans son *Histoire de la maison du roi*, tome I, pag. 28, dit qu'il fut fait gouverneur de Verdun, en 1578, et nommé, la même année, chevalier du Saint-Esprit, mais qu'il mourut avant de faire ses preuves. Il avait le gouvernement de Verdun dès 15[illegible]. Quant à l'ordre du Saint-Esprit, qui ne fut institué qu'au mois de décembre 1578, il ne peut l'avoir reçu, puisqu'il était mort dès le mois de janvier 1576. Les provisions de Joachim-Armand de Châteauvieux, du 30 du même mois, pour la compagnie des gardes écossaises, disent que cette compagnie était vacante par la mort du sieur Losse.

chienne, et assista, le 17 septembre, à la paix qui fut conclue dans les lignes de Belgrade. Il suivit le maréchal de Belle-Isle, en 1741 et 1742; se trouva au combat de Sahay; à la défense de Prague; à la fameuse retraite de cette ville; combattit à Dettingen, en 1743; obtint un régiment de hussards de son nom, par commission du 1er août; servit avec ce régiment à l'armée commandée par le maréchal de Saxe, en 1744; couvrit les siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes, et finit la campagne au camp de Courtray. Déclaré, le 1er juin 1745, brigadier de cavalerie, dont le brevet lui avait été expédié le 1er mai, il combattit à Fontenoy et servit aux siéges des villes et citadelles de Tournay et d'Oudenarde. Détaché, le 11 août, avec douze compagnies de grenadiers et 400 hommes de troupes légères, il battit, près de Bruxelles, un corps de 1500 hommes des ennemis commandés par le prince de Waldeck, et l'obligea de se retirer. Il marcha ensuite aux siéges de Dendermonde et d'Ath; entra dans Malines, le 1er février 1746, et en chassa un corps d'infanterie qu'il rencontra au pont de Valhem; servit au siége de Bruxelles; à la bataille de Raucoux, la même année; à la bataille de Lawfeld; au siége de Berg-op-Zoom, en 1747; au siége de Maestricht, en 1748, et fut déclaré, au mois de décembre, maréchal-de-camp, dont le brevet était daté du 10 mai précédent. Son régiment fut supprimé par ordonnance du 3 octobre 1756, et incorporé dans les régiments de Bercheny, de Turpin et de Polleresky. Employé à l'armée d'Allemagne, du 1er mars 1757, il commanda le blocus de Gueldre. Ayant investi cette place au mois de mai, il l'obligea de se rendre au mois d'août, et en conserva le commandement pendant le reste de la campagne. Employé à la même armée, du 16 mars 1758, il conduisit à Kaiserswert un détachement de dragons et de l'artillerie, au mois d'avril, t y commanda jusqu'au 30 mai, époque à laquelle il fut bligé de l'évacuer. Il combattit à Creveld, au mois de in. Employé à l'armée d'Allemagne, du 1er mai 1759, et c e lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 1; décembre, il a commandé à Gueldre pendant les an-

nées 1759, 1760 et 1761. En 1765, il fut nommé grand'-croix de l'Aigle-Rouge de Prusse, dont il avait été reçu chevalier, en 1738, avec la permission du roi. Il mourut avant le 1er décembre 1784. (*Brevets militaires*, *annales du temps*.)

DE BEAUMANOIR (Jean), *marquis de Lavardin, maréchal de France* (1), naquit en 1551. Élevé auprès du roi de Navarre (depuis Henri IV), il commença à servir dans son armée, en 1569, au siége de Poitiers que l'amiral Coligny entreprit le 24 juillet. Après la mort de son père, tué à la journée de la Saint-Barthélemi, le 24 août 1572, il renonça au calvinisme. Il leva un régiment d'infanterie de son nom, par commission du 1er mars 1574, et suivit, avec ce régiment, le maréchal de Matignon au siége de Saint-Lô, investi le 17 avril. Le maréchal ayant laissé à un de ses lieutenants le soin de continuer les attaques devant cette place, marcha avec Lavardin à Domfront, et donna un assaut au château, où Lavardin fut blessé. Domfront capitula. Le maréchal emporta ensuite Saint-Lô et Carentan. Lavardin eut part à ces expéditions. Il eut aussi part à la surprise du mont Saint-Michel, en 1575, sous

(1) Il avait pour sixième aïeul Robert de Beaumanoir, comte du Besso, frère du célèbre Jean III de Beaumanoir, maréchal de Bretagne, compagnon d'armes de Bertrand du Guesclin. Ce fut lui qui, dans la guerre de Charles de Blois, comte de Penthièvre, dont il soutenait les droits, contre Jean de Montfort, son compétiteur au duché de Bretagne, commanda 30 gentilshommes bretons contre un pareil nombre d'Anglais, commandés par Bembro, au fameux combat dit *des Trente*, livré et gagné par les Bretons, entre Josselin et Ploermel, le 27 mars 1351. Les auteurs de la *Biographie universelle* disent que le commandement des Bretons dans ce combat, glorieux il est vrai, mais sans fruit pour son parti, fut son premier titre de gloire. Jean de Beaumanoir y déploya un rare courage; mais ce dut être dans des occasions plus importantes qu'il mérita la dignité de maréchal de Bretagne, et le gouvernement de ce duché. Il est du moins certain que dans ce combat, Jean de Beaumanoir ne remporta pas le prix de la valeur. Ce furent le sire de Tinteniac, du côté des Bretons, et Croquart, du côté des Anglais, qui obtinrent cette glorieuse distinction. (Voyez l'*Histoire de Bretagne par de Lobineau*, tome I, pag. 280.)

ce même maréchal. Lavardin, mécontent du refus que le roi lui fit d'une compagnie des gardes-du-corps qui lui avait été promise, retourna auprès du roi de Navarre, et l'engagea à quitter la cour. Ce prince quitta Paris au mois de février 1516, et Lavardin le suivit. Charles IX lui ayant fait retirer son régiment, Henri lui donna la charge de colonel de son infanterie française. Lavardin assiégea Villefranche en Périgord; y monta à l'assaut, et pendant que la ville parlementait, ses troupes la forcèrent et la pillèrent. Il combattit au siége de Marmande, en 1577, et à la prise de Cahors, sous le roi de Navarre, en 1580 (1). Ce prince, en 1586, dans la vue de surpendre la ville d'Eause en Armagnac, avait déguisé en laquais 25 jeunes gentilshommes qui devaient se saisir d'une porte dès qu'on l'ouvrirait. Il se présente; on le reçoit avec 6 cavaliers qui l'accompagnent. La jeunesse travestie se présente ensuite, mais trop tard; la porte était fermée, le pont levé, la garnison sous les armes. Le roi de Navarre faisait aussi bonne contenance que le lui permettait la bizarrerie de sa situation, et les capitaines de la place, étonnés plus que ce prince de sa démarche, n'osaient l'insulter, et ne savaient trop que répondre à ses questions où régnaient l'embarras et le désordre. Pendant cet entretien, peu intéressant de part et d'autre, Lavardin se glisse vers une autre porte, gagne un serrurier, fait enlever la serrure, introduit les jeunes gentilshommes, et après eux les troupes qui les soutenaient. Le roi de Navarre se voit maître de la garnison et de la ville. Peu après, Lavardin, devenu suspect au parti calviniste, se retira en Poitou, dont Jean de Chourses, seigneur de Malicorne, son oncle maternel, était gouverneur. A son retour à la cour, on lui donna, le 20 juin de la même année, un brevet de maréchal-de-camp. Il

(1) Ces faits rectifient les erreurs où sont tombés les auteurs de la *Biographie universelle*, tome XXIII, pag. 455, qui font servir Lavardin contre le roi de Navarre dès l'an 1578, tandis qu'il rendit d'importants services à ce prince jusqu'au mois de juin 1586, époque à laquelle il prit le parti des catholiques contre les réformés.

marcha en cette qualité sous le duc de Joyeuse, qui fit lever, au commencement d'août, le siége de Compeyre en Rouergue; soumit Malzieu dans le Gévaudan; prit Marvéjols, le 22; la ville et le château de Peyre, le 4 septembre; Eyssène en Rouergue, au mois d'octobre, et commença le siége de Salvagnac sur la fin de novembre. L'an 1587, il servit, sous le même général, à la prise de Saint-Maixent, de Tonnay-Charente et de Maillezais. Le duc de Joyeuse lui laissa le commandement de l'armée, le 15 août. Le roi de Navarre la poursuivit dans sa retraite jusqu'à la Haye en Touraine, où Lavardin se réfugia avec deux coulevrines. Le prince l'y assiégea; mais, n'ayant point de canon pour le forcer, il leva le siége. Le 20 octobre suivant, Lavardin commanda l'avant-garde à la bataille de Coutras; chargea la cavalerie légère du roi de Navarre; la rompit et lui passa sur le ventre; mais ses efforts ne purent fixer la victoire qui demeura à Henri. Employé comme maréchal-de-camp, sous le duc de Nevers, en Poitou et en Saintonge, le 18 octobre 1588, il prit la ville de Marans, et depuis le 8 décembre suivant jusqu'au mois de mars 1589, il soumit, sous le duc de Nevers, Mauléon, Montagut, la Garnache et 36 forteresses du Bas-Poitou. Employé, le 17 juin 1589, en cette même qualité de maréchal-de-camp, sous le comte de Soissons, dans l'armée de Bretagne, il accompagna ce prince, qui, s'étant avancé vers Rennes avec trop peu de monde, fut surpris et battu à Châteaugiron par le duc de Mercœur, qui tenait le parti de la ligue. Lavardin fut l'un des premiers seigneurs qui après la mort de Henri III reconnurent le roi de Navarre pour son successeur légitime, au mois d'août 1589 (1). L'année

(1) La *Biographie universelle* fixe par erreur son retour auprès de Henri à l'an 1595, en ajoutant que ce prince *acheta* alors sa fidélité. Les nombreux changements dont les circonstances et peut-être l'ambition ont sillonné la carrière militaire de Lavardin étaient peu faits pour lui mériter l'entière confiance d'aucun parti; mais on doit dire avec la même justice qu'il les a tour à tour servis en homme de cœur et d'honneur, et que ce fut toujours au prix de son sang qu'on a récompensé ses services.

suivante, Lavardin se trouva au siége de Paris. Henri IV lui donna le gouvernement de Saint-Denys. Il s'en démit la même année. Ce prince le fit lieutenant-général au gouvernement du Maine, du Perche et de Laval, à la mort de Philippe d'Angennes du Fargui, par provisions données à Chauny, le 14 novembre. Lavardin, en 1591, amena au prince de Dombes, en Bretagne, 200 chevaux et 800 hommes de pied contre le duc de Mercœur, auquel on enleva quelques quartiers. Le duc de Mercœur ne pouvant être forcé au combat, Lavardin reprit la route du Maine. Il servit ensuite au siége de Rouen, la même année et la suivante, et fut blessé au combat d'Aumale. Pourvu du gouvernement du Maine, du Perche et du comté de Laval, à la mort d'Antoine-Scipion, duc de Joyeuse, par provisions du 26 novembre 1592, il se démit de la lieutenance-générale de ce gouvernement. On le créa chevalier des ordres du roi, le 7 janvier 1595, et maréchal de France, par état donné à Péronne, le 19 octobre suivant. Commandant en Bourgogne et au pays de Bresse, en 1602, après la détention du maréchal de Biron, il s'empara de toutes les places qui tenaient pour ce maréchal, et soumit cette province. Il représenta le grand-maître de France au sacre de Louis XIII, le 17 octobre 1610, et fut nommé, par ce prince, ambassadeur extraordinaire en Angleterre, au mois de mars 1611, pour y renouveler les anciennes alliances. Il mourut à Paris, le 13 novembre 1614. (*Histoire de France du Père Daniel, Dupleix, Mémoires de Sully, Histoire militaire des Suisses, l'abbé Le Gendre, le président Hénault, d'Aubigné, la Popelinière, Davila, Histoire des Grands-Officiers de la couronne, Bauclas, Moréri, Histoire de la mère et du fils, Mémoires de la régence de Catherine de Médicis, comptes de l'extraordinaire des guerres.*)

DE BEAUMANOIR (Claude), *vicomte de Lavardin, maréchal-de-camp,* fils du précédent, fut d'abord connu sous le nom de vicomte de Saint-Jean. Il avait levé, par commission du 15 août 1615, un régiment d'infanterie de son nom qu'on avait licencié le 6 mai 1616, et qu'il avait ré-

tabli sous le nom de vicomte de Lavardin, le 5 juillet 1620. Il l'avait commandé au siége de Caen et à l'attaque du pont de Cé. Ce régiment fut de nouveau licencié après la campagne. Le vicomte de Lavardin résida alors au pays du Maine, dont il était sénéchal. Le 24 août 1632, à la tête de 400 gentilshommes, il fit son entrée au Mans, en qualité de lieutenant-général pour le roi au gouvernement du Maine, des comtés de Laval et du Perche. On lui accorda le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 6 novembre 1651, et il continua de commander au Maine jusqu'à sa mort, arrivée au mois de mai 1676. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

DE BEAUMANOIR (Henri), *marquis de Lavardin, maréchal-de-camp,* petit-fils du maréchal de Lavardin, n'avait que dix-sept ans lorsqu'il obtint une compagnie au régiment des gardes-françaises, par commission du 8 juillet 1635. C'était une des dix dont Louis XIII augmenta alors ce régiment. Il la commanda au siége et à la prise de Corbie, en 1636; aux siéges de Landrecies et de la Capelle, en 1637, de Saint-Omer, de Renty et du Catelet, en 1638, et à l'affaire du fort Saint-Nicolas, le 4 août 1639, où il se distingua particulièrement. Il contribua, le 24 du même mois, à la défaite de 1200 Croates de l'armée du cardinal infant, près d'Aire; servit aux siéges d'Hesdin et d'Yvoy, la même année; à celui d'Arras, et au combat des lignes, en 1640; aux siéges d'Aire, de la Bassée et de Bapaume, en 1641, et à ceux de Collioure et de Perpignan, en 1642. Il se démit de sa compagnie, au mois de juin 1643, et servit comme volontaire au siége de Thionville. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 12 mai 1644, il se rendit au siége de Gravelines, où il fut blessé la nuit du 28 au 29 juin. Il mourut de cette blessure le 4 juillet 1644, âgé de 26 ans (1). (*Dépôt de la guerre, Histoire des Grands-Officiers de la couronne, tome VII, page* 387.)

(1) L'abbé de Nœufville, dans son *Histoire de la maison du roi*, l'omet dans la liste des capitaines du régiment des gardes, parvenus au grade de maréchal-de-camp.

de BEAUMANOIR, *voyez* du Rozel.

de BEAUMONT (Jean), *maréchal de France,* a le titre de maréchal de France, et est appelé Jean dans une ordonnance du mois d'avril 1250, rapportée au premier volume du *Recueil des ordonnances* de M. Secousse, pag. 65, et dans une obligation de 200 livres, consentie au profit de Pierre de Cambly, *dit* le Chambellan, à Aire, au mois de juin suivant. Il a été maréchal à la place de Ferry Palé de Challeranges. C'est le même que les auteurs de l'*Histoire des Grands-Officiers de la couronne* nomment mal à propos Guillaume. (*Trésor des chartes.*)

de BEAUMONT (Jean), *maréchal de France,* succéda dans cette charge au sire de Noyers, qui s'en démit en 1315. Il eut, la même année, le gouvernement d'Artois. Après l'accord fait au mois de décembre entre la comtesse Mahaut et les nobles de ce pays ainsi que leurs alliés, Jean de Beaumont fut chargé d'en faire exécuter les articles. Ce seigneur avait précédemment été décoré de la chévalerie, et joignait à ses titres celui de conseiller du *conseil étroit* du roi. Il rendit des services importants à Philippe-le-Long, dans ses guerres de Flandre, en 1317 et 1318 (1). Il mourut à Saint-Omer au mois de juillet de cette dernière année. (*Chronologie militaire, le Père Anselme.*)

de BEAUMONT (Charles), *comte d'Autichamp, maréchal-de-camp,* né en 1621, servait, dès 1639, dans le régiment d'infanterie d'Harcourt. Il se trouva au combat de la Route, au mois de novembre de la même année; au

(1) Les auteurs de l'*Histoire des Grands-Officiers de la couronne* font succéder à Jean de Beaumont, Renaud de Trie, second du nom, qui, selon eux, a possédé cette dignité depuis 1313, et qui est mort avant le 6 juin 1324. Renaud de Trie n'a point été marechal de France. Jean de Corbeil de Grez l'était dès 1308, à la place de Foucauld de Merle, qui s'en démit ou qu'on destitua; le second maréchal était Milet de Noyers, qui se démit en 1315, et qui eut pour successeur Jean de Beaumont; celui-ci mourut en juillet, et de Grez en novembre 1318. Mathieu de Trie succéda à Beaumont; Jean des Barres à de Grez. Ces auteurs confondent donc Renaud et Mathieu de Trie; d'un seul homme, ils font deux maréchaux : Mathieu seul l'a été.

siége de Turin, en 1640; passa capitaine au régiment de cavalerie d'Harcourt, et servit au siége de Coni; au secours de Chivas; à la prise de Céva, de Pianèze et de Mondovi, et au siége de Coni, en 1641. Employé à l'armée de Catalogne, sous le comte de la Mothe, en 1642, il y combattit sous Lerida, dont on fit lever le siége aux Espagnols. Il était à la bataille de Rocroy et au siége de Thionville, en 1643; à la prise d'Agramont et de Saint-Aunais; à la bataille de Livrens, où il fut blessé en juillet 1645. Il servit au siége de Lerida, où il eut trois chevaux tués sous lui, en 1646; au siége de Dixmude, en 1647, et s'y signala, le 5 août, dans une action entre les troupes du roi et les Espagnols. Il fut employé au siége d'Ypres; à la bataille de Lens, en 1648; à la prise d'un corps de troupes lorraines; à la défaite de 800 hommes de cavalerie près Douay; au siége de Cambray et à la prise de Condé, en 1649. Il remplit les fonctions de maréchal-des-logis de l'armée de Guienne, en 1650 et 1651, et se trouva à toutes les expéditions qu'on entreprit contre les troupes de M. le prince de Condé. Créé maréchal-de-camp, le 15 avril 1652, il continua de servir en Guienne; négocia, en 1653, l'accommodement du comte d'Harcourt avec la cour; fut dépêché, en juin 1654, par cet officier pour assurer le roi de sa soumission, et donné ensuite en otage au marquis de Castelnau, pour sûreté du traité conclu à Bâle, le 21 mai. Il commanda le régiment de cavalerie d'Harcourt jusqu'à la paix des Pyrénées, époque à laquelle ce régiment fut licencié. Il obtint, par commission du 21 février 1667, la lieutenance de roi d'Angers et le commandement de cette place, et se démit de ce commandement en faveur de son fils, le 11 mai 1683. On le lui conserva cependant, par commission du même jour, jusqu'à sa mort, qui arriva le 8 juin 1692. (*Dépôt de la guerre, généalogie imprimée de cette famille, où l'on omet de lui donner la qualité de maréchal-de-camp*, *Gazette de France.*)

BEAUMONT (Jean-Thérèse-Louis), *marquis d'Autichamp, lieutenant-général,* naquit en 1738, au château

d'Angers en Dauphiné. Il entra au service, le 27 mai 1749; fut fait, en 1755, sous-lieutenant dans le régiment du Roi; servit dans ce corps jusqu'à la déclaration de guerre, en 1757, et devint alors aide-de-camp du général de Broglie, son parent. Ce fut en cette qualité qu'il fit les campagnes de 1757 et 1760. Il obtint le grade de capitaine de cavalerie, le 7 juillet 1758, et le titre de premier aide-de-camp. On lui donna, le 20 février 1761, le régiment de dragons de Caraman, qui prit alors le nom d'Autichamp, et il fit, à la tête de ce corps, les campagnes de 1761 et 1762, où il se distingua en plusieurs occasions, et particulièrement à Fillinghausen et à Minden. Quoique jeune encore, il obtint la croix de St.-Louis, en 1763, pour une action d'éclat, et l'on sait que cette faveur ne s'accordait que très-rarement. Il conserva son régiment de dragons jusqu'en 1770; fut nommé, le 3 janvier de cette même anné, brigadier des armées du roi, et, le même jour, capitaine-lieutenant des gendarmes anglais, puis, le 30 du même mois, commandant en second de la gendarmerie, sous le maréchal de Castries. Il commanda à Lunéville cette belle troupe jusqu'à la révolution. L'habileté avec laquelle il la faisait manœuvrer fut l'objet d'une admiration générale, et presque tous les corps de cavalerie envoyèrent des officiers pour prendre des leçons du marquis d'Autichamp, qui passait alors pour l'un des premiers officiers de cavalerie qu'eût la France. Il fut fait commandeur de St.-Louis, le 25 août 1779; devint, en 1780, maréchal-de-camp et inspecteur-général; conseiller au conseil de la guerre, et gouverneur de Longwi. Il fut choisi, en 1788, par le maréchal de Broglie pour maréchal-des-logis d'un corps qui campa sous la place de Metz, et il remplit les mêmes fonctions, en 1789, dans l'armée qui se forma aux environs de Paris. Lorsque les princes français émigrèrent, en 1789, le marquis d'Autichamp sortit de France avec le prince de Condé, et se rendit à Turin, où il rejoignit le comte d'Artois, qui l'admit dans son conseil. C'est à cette époque qu'il fut impliqué dans la prétendue conspiration du mois de juillet 1789, par le comité des recherches de la municipalité de Paris. Il fut dénoncé au

Châtelet, le 19 novembre de la même année, et cette dénonciation fut renouvelée peu de temps après par Garran-de-Coulon. Cette persécution, qui fut la première de la révolution, ne fit qu'ajouter au zèle du marquis d'Autichamp. Dès lors il entretint, par les ordres du comte d'Artois, de nombreuses correspondances avec toutes les parties de la France, et surtout avec Lyon et le camp de Jalais; fit plusieurs voyages en Suisse; fut deux fois sur le point de tenter une invasion dans les provinces méridionales; mais toujours des circonstances imprévues l'en empêchèrent. Les révolutionnaires le dénoncèrent encore à cette occasion. En 1791, il se rendit à Coblentz auprès des princes, frères du roi, et lorsqu'il fut question de rétablir la maison du roi, il se réunit à 30 gentilshommes, et organisa avec eux un corps de 700 gendarmes, dont il fut fait commandant. A la tête de cette troupe, appelée des *hommes d'armes à cheval,* il fit la campagne de 1792, où il fut presque toujours placé à l'avant-garde. Licencié comme le reste de l'armée, aussitôt après la retraite des Prussiens de la Champagne, il se retira à Maestricht, et se trouvait dans cette place avec 1500 Français émigrés, lorsque le général républicain Miranda vint l'assiéger en février 1793. MM. d'Autichamp et de Damas-Crux y furent chargés par le gouverneur, prince de Hesse, de plusieurs sorties qu'ils dirigèrent avec autant de courage que d'habileté. Les généraux de la république, connaissant leur valeur, firent auprès d'eux plusieurs tentatives pour qu'ils consentissent à sortir de la place, et à être conduits jusqu'aux postes autrichiens; mais MM. d'Autichamp et de Damas s'y refusèrent constamment, quoiqu'il y eût pour eux un péril imminent, en cas de capitulation, à cause des lois déjà rendues contre les émigrés. Lorsque l'armée du prince de Cobourg eut délivré Maestricht, le marquis d'Autichamp fut chargé par les princes français de distribuer les secours que LL. AA. RR. destinaient aux émigrés; puis il se rendit en Suisse, où il fit, avec quelques autres officiers, de vains efforts pour parvenir jusqu'à Lyon et seconder les habitants de cette ville dans la courageuse résistance qu'ils opposèrent

aux troupes de la convention. Par ordre du comte d'Artois, il se rendit en Angleterre, et fut destiné à prendre un commandement dans la Vendée; mais la funeste issue de l'expédition de Quiberon empêcha l'exécution de ce projet. Paul Ier, monté sur le trône de Russie, se ressouvint du marquis d'Autichamp, dont il avait, pendant son voyage en France, admiré l'habileté dans le commandement de la gendarmerie à Lunéville, et lui fit proposer, par son ambassadeur à Londres, d'entrer à son service. Après avoir obtenu le consentement de S. M. Louis XVIII, M. d'Autichamp se rendit en Suisse, en 1797, et il y fut comblé de témoignages d'estime par le czar, qui le nomma successivement commandant des chevaliers-gardes; commandant d'un régiment de dragons, et inspecteur de la cavalerie de l'Ukraine, de la Crimée et du Niester. En 1799, il commandait une réserve de 30,000 hommes, qui devait se réunir à l'armée de Suwaroff. L'empereur de Russie, Alexandre, ne se montra pas moins favorable au marquis d'Autichamp qu'il continua à employer, et ce ne fut qu'à la fin de 1815 qu'il consentit à le laisser revenir dans sa patrie. Le marquis d'Autichamp arriva à Paris dans le mois de novembre de cette année, et fut très-honorablement accueilli à la cour. Il avait été créé lieutenant-général, le 22 juin 1814, et grand'croix de Saint-Louis, le 23 août suivant. Le roi le nomma, le 10 janvier 1816, gouverneur de la 10e division militaire, et, par ordonnance du 20 septembre suivant, président du collége électoral du département de Maine-et-Loire. Membre de l'association paternelle des chevaliers de Saint-Louis, il remplit les fonctions de secrétaire-général de cette association, en janvier 1817. En mars suivant, il fut nommé membre d'une commission chargée d'examiner les dernières affaires de la Martinique. Il a été fait gouverneur du Louvre, dans les premiers jours de janvier 1818. En octobre de la même année, il reçut de S. M. l'ordre et la mission honorable de se rendre à Valenciennes avec M. le marquis Dessoles, pour aller au-devant de l'empereur de Russie et du roi de Prusse qui devaient se rendre à Paris. Ces souverains arrivèrent à la frontière le 21 octobre, et y furent re-

çus par MM. d'Autichamp et Dessoles, qui les accompagnèrent dans leur marche jusqu'à la capitale. (*Etats militaires*, *Moniteur*, *annales du temps*).

DE BEAUMONT (Antoine-Joseph-Eulalie), *comte d'Autichamp*, *lieutenant-général*, frère-puîné du précédent, connu d'abord sous le nom de vicomte d'Autichamp, naquit le 10 décembre 1744, entra au service dès sa plus tendre jeunesse, et fut aide-de-camp du maréchal de Broglie, en 1759. Il devint ensuite cornette dans le régiment de dragons que commandait son frère; y parvint au grade de major; fut fait aide-major-général-des-logis, le 1er mars 1769; fit en cette qualité la guerre de Corse, où il fut blessé, et eut un cheval tué sous lui à l'affaire de Pontegolo. Revenu en France, il fut nommé colonel en second au régiment d'Aquitaine, en 1776, et mestre-de-camp-colonel du régiment d'Agénois infanterie, en 1779. Il commanda ce régiment dans la guerre d'Amérique, et se distingua particulièrement au siége d'York-Town, où il repoussa avec beaucoup de vigueur une sortie des Anglais. Cette action lui valut le grade de brigadier des armées, qu'il obtint le 5 décembre 1781. La valeur qu'il montra l'année suivante à la prise de Saint-Christophe, lui mérita celui de maréchal-de-camp auquel il fut promu, le 13 juin 1783, pour prendre rang du 1er janvier 1784. Ce fut dans cette expédition que M. d'Autichamp perdit son fils aîné, qui fut tué à ses côtés par un boulet de canon. Lorsque la paix se fit, en 1783, il fut nommé commandant en second de la partie du sud de Saint-Domingue, et il conserva ce commandement pendant plusieurs années. Au moment de la révolution, il était employé comme inspecteur divisionnaire des troupes cantonnées à Tours, à Blois et à Orléans. Il se rendit, en 1792, à l'armée des princes français en Allemagne, et fit, sous leurs ordres, toutes les campagnes de cette époque. Rentré en France après le 18 brumaire (9 novembre 1799), le comte d'Autichamp vécut dans la retraite jusqu'à la restauration de 1814. Il fut créé chevalier de Saint-Louis, le 24 septembre de cette année. On le

trouve compris comme lieutenant-général pour une somme de 6000 francs dans le tableau des pensions inscrites au trésor royal, à la date du 1er septembre 1817, et cette pension lui a été accordée après 50 ans et 21 jours de service (*Moniteur, annales du temps.*)

DE BEAUMONT (Marie-Jean-Joseph-Jacques), *vicomte d'Autichamp, maréchal-de-camp,* fils du précédent, naquit en 1768, et fut fait sous-lieutenant dans le régiment Mestre-de-camp cavalerie, le 1er janvier 1788. Ayant émigré, il joignit le comte d'Artois à Turin; le suivit à Coblentz, et entra avec le grade de colonel dans le corps des *hommes d'armes,* commandé par le marquis d'Autichamp, son oncle. Il fit, à l'armée des princes, partie de l'expédition de Champagne, en 1792, et après l'issue malheureuse de cette campagne, il suivit le marquis d'Autichamp à Maestricht. Pendant le siége que les républicains firent de cette place, il commanda une compagnie de gentilshommes. Il se rendit en Angleterre, en 1795; s'y embarqua pour l'expédition de Quiberon, où il ne put arriver à temps; resta à Jersey jusqu'en 1797, et passa ensuite en Portugal avec le corps d'émigrés aux ordres du général anglais Stuart. Ayant été réformé, en 1798, il revint en Angleterre, d'où le comte d'Artois l'envoya dans la Vendée près du comte Charles d'Autichamp, l'un des chefs de l'armée royaliste; Après le traité de pacification, signé en 1800, il retourna en Angleterre, et rentra bientôt après en France, où il ne prit aucune part aux affaires jusqu'à la rentrée du roi, en 1814. S. M. le nomma alors sous-lieutenant des gardes-du-corps, et le créa maréchal-de-camp, le 4 juin de cette même année. Après le retour de Buonaparte, en 1815, le vicomte d'Autichamp se rendit en Espagne près du duc d'Angoulême, et reçut de ce prince l'ordre de se rendre à Londres, où se trouvait alors S. A. R. MADAME, qui envoya M. d'Autichamp dans la Vendée. Il s'y trouva, dans le mois de juin, à l'affaire de Guérande; puis à différents débarquements exécutés sous les ordres de MM. de Coislin et Dessoles; parvint à rejoindre le comte Charles d'Auti-

champ, son frère, dans le Poitou, et revint à Paris, après la seconde rentrée du roi. Il fut nommé commandant du département de la Vienne, en août 1815, et plus tard, lieutenant des gardes-du-corps, compagnie de Noailles. Il est chevalier de Saint-Louis et officier de la Légion-d'Honneur. (*Etats militaires, annales du temps.*)

DE BEAUMONT (Charles), *comte d'Autichamp, lieutenant-général,* frère du précédent, naquit en Anjou, le 8 août 1770; entra au service, en 1782, dans la gendarmerie de Lunéville, commandée alors par le marquis d'Autichamp, son oncle; fut fait sous-lieutenant dans le régiment Dauphin, en 1784, et nommé capitaine dans le régiment Royal-Dragons, le 20 septembre 1787. Il entra, en 1792, dans la garde constitutionnelle du roi Louis XVI, et fut un des zélés défenseurs de ce monarque, notamment à la journée du 10 août. Fait prisonnier dans cette affaire, il ne dut la vie qu'à son sang-froid et à son audace, et ayant tué deux révolutionnaires, il parvint à s'échapper au moment où on se préparait à le fusiller, et se rendit dans l'Anjou. Il alla joindre les Vendéens à Saumur, et s'attacha à M. de Bonchamp, son cousin, qui était un de leurs chefs. Il se trouva avec l'armée royaliste au siége de Nantes, le 27 juin 1793; marcha en tête de l'une des colonnes; emporta le bourg de Nort; attaqua ensuite les avant-postes du faubourg Saint-Clément, et eut un cheval tué sous lui. Dans la retraite qui suivit de près l'expédition contre Nantes, il eut encore un cheval tué sous lui, et serait tombé entre les mains des républicains, si, pour précipiter sa marche, il ne se fut saisi de la queue d'un cheval qui courait à toute bride. Étant ensuite monté en croupe derrière le sieur Forestier, il revint joindre les Vendéens; les rallia, et leur fit prendre position. Il se distingua, le 15 juillet, au combat de Martigné-Briant. Les Vendéens y furent battus, et obligés de se replier sur Coron. Le 26 du même mois, de concert avec M. de Duhoux, et à la tête de l'avant-garde de l'armée royaliste, il surprit les républicains postés sur les hauteurs d'Érigné et de

Murs, en avant du pont Cé. Le comte d'Autichamp étant entré dans Cé y eut un cheval tué sous lui; fit couper le pont, et prit position sur la rive gauche de la Loire. Les républicains, obligés de céder, se réfugièrent à Angers: 400 d'entre eux, du 8e bataillon de Paris, poursuivis avec acharnement, se trouvèrent coupés, et voulurent passer la rivière à la nage; mais ils périrent presque tous. Le chef vendéen Bonchamp, que ses blessures avaient obligé de quitter momentanément l'armée, confia au comte d'Autichamp la défense d'une partie de l'Anjou, et ce dernier se trouva, le 5 septembre 1793, à l'attaque du camp de Nantes, où commandait le général Lecomte. Chargé de tourner la position de Chantenay, il exécuta ce mouvement avec précision. Dans le combat qui eut lieu, la cavalerie républicaine refusa de donner, et le général Lecomte ayant été blessé grièvement, le désordre se mit dans les rangs des patriotes, qui étaient au nombre de 6000, et dont 1500 seulement échappèrent à la vengeance des royalistes, lesquels perdirent de leur côté près de 3000 combattants, presque tous tués par l'arme blanche, en forçant les retranchements du camp. Avec MM. de Talmont et Pérault, il attaqua, le 14 septembre, la division Santerre postée à Doué; mais l'aile gauche de l'armée des royalistes ayant été enfoncée par le général Tureau, tout le reste de cette armée se replia en désordre. Lors de la défaite des Vendéens à Chollet et Beaupréau, les 15 et 16 octobre, le comte d'Autichamp occupait Saint-Florent avec les compagnies bretonnes, auxquelles il fit passer la Loire; opération hardie qu'il prit alors sur lui d'effectuer, et à laquelle il se détermina d'autant plus volontiers qu'il savait que le projet de faire une diversion sur la rive droite de ce fleuve était depuis long-temps conçu par M. de Bonchamp. Ce passage présentait des obstacles, à cause des troupes qui étaient campées et retranchées sur la rive gauche de la Loire; mais le comte d'Autichamp parvint habilement à les surmonter. S'étant embarqué avec 200 hommes de troupes bretonnes, il vogua d'île en île et se présenta de nuit devant Varades, qui était le premier poste des patriotes. Le commandant

républicain, qui ne s'attendait point à cette attaque, n'était point sur ses gardes; les Vendéens débarquèrent en silence; fondirent à l'improviste sur les factionnaires, les égorgèrent; mirent la garnison en fuite; s'emparèrent d'Ancenis, et se servirent de l'artillerie qu'ils avaient trouvée à Varades pour protéger le passage de leur armée. Le comte d'Autichamp revint ensuite sur la rive droite joindre M. de Bonchamp, qui avait été blessé à mort, et duquel il reçut et fit exécuter l'ordre de conserver la vie à 5000 prisonniers républicains renfermés dans l'abbaye de Saint-Florent, où on voulait les faire périr, au moyen de 60 barils de poudre renfermés dans les caves, et destinés à les faire sauter. Toute l'armée royaliste avait passé la Loire après la déroute de Chollet, pour s'emparer d'un port de mer, et être à même de recevoir des secours de l'Angleterre; mais cette expédition échoua, et devint une des principales causes de la ruine des Vendéens. Le comte d'Autichamp suivit l'armée au-delà de la Loire, où, après un recensement ordonné par le commandant en chef La Rochejacquelein, il eut le commandement de l'une des cinq grandes divisions dont cette armée se composait. Il forma, avec cette division, l'avant-garde de toute l'armée, qui, étant arrivée, le 14 octobre, devant Granville, en fit aussitôt le siége, et somma dès le même jour la ville de se rendre. La garnison ayant refusé de déférer à cette sommation, l'attaque commença et se continua long-temps avec une opiniâtreté et un acharnement égaux de part et d'autre; mais le désordre s'étant mis dans les rangs vendéens, ceux-ci plièrent, et finirent par prendre la fuite. Le comte d'Autichamp, ainsi que les autres chefs, parvinrent cependant à rallier leurs troupes, et les remirent en marche, dans le dessein de se rapprocher de la Loire pour repasser ce fleuve. L'armée vendéenne s'était emparée de la ville du Mans, le 10 décembre, après un combat très-vif. Attaquée, le 12, par des forces républicaines considérables, elle y éprouva un échec très-désastreux, et fut mise dans la déroute la plus complète. Pendant l'action, le comte d'Autichamp, quoique blessé par la chute d'un

cheval qui avait été tué sous lui quelques jours auparavant, fut chargé de conduire une colonne le long de la rivière, afin de prendre les républicains en flanc; il parvint en effet à les enfoncer; mais vers la fin de la journée, l'armée vendéenne étant entièrement culbutée, et lui-même se trouvant séparé de son avant-garde, il tomba au pouvoir des patriotes, et ne dut la vie qu'à l'hospitalité qui lui fut accordée dans la ville par madame de Bellemar, chez laquelle était logé un colonel des hussards républicains, nommé Vidal. Cet officier, qui était blessé, se prêta à sauver M. d'Autichamp, et l'admit dans sa troupe, en qualité d'instructeur, sous le nom de Villemet. Le comte d'Autichamp, entraîné par la force des événements, suivit en Hollande le régiment dans lequel il avait été reçu; mais, ayant appris à Anvers qu'un traité de pacification avait été conclu à Saint-Florent, le 2 mai 1795, entre Stofflet ainsi que les autres chefs royalistes et le gouvernement républicain, il s'adressa aux représentants du peuple, s'en fit reconnaître, et obtint d'eux la permission de rentrer dans la Vendée. Dès le mois d'août de la même année, il fut envoyé par Stofflet à l'Ile-Dieu, pour y assurer le comte d'Artois de son dévouement; et S. A. R. ayant alors accordé la croix de Saint-Louis au comte d'Autichamp, cet officier ne voulut point l'accepter, et motiva son refus sur ce qu'il désirait ne la recevoir qu'après le rétablissement de la monarchie. Stofflet ayant recommencé les hostilités, en décembre 1795, fut trahi par les habitants d'une commune; enlevé par un détachement de troupes républicaines, et conduit à Angers, où on le fusilla, le 23 janvier 1796. Après sa mort, le comte d'Autichamp prit le commandement des restes de l'armée royaliste de l'Anjou et du Haut-Poitou, avec le grade de maréchal-de-camp, auquel il fut promu, par un brevet de S. A. R. Monsieur, sous la date du 15 juillet. Il ouvrit une correspondance avec le ministère anglais, et lui désigna l'abbé Bernier comme agent-général des armées royales. Dans les premiers mois de 1796, il reçut d'Angleterre 5000 livres sterling destinées pour l'armée d'Anjou; en donna un tiers au sieur Fores-

tier, qui commandait un corps de troupes vendéennes, et versa le surplus entre les mains de l'abbé Bernier. Le chef royaliste Charette, fait prisonnier le 23 mars, fut fusillé le 29, et à cette époque les armées vendéennes se trouvaient désorganisées, dépourvues de tout, et ne pouvaient soutenir le choc des forces républicaines commandées par le général Hoche. Dans cet état de choses, le comte d'Autichamp crut devoir négocier avec ce général, et il signa, ainsi que les autres chefs vendéens, un traité de pacification, après lequel il vécut paisiblement dans ses propriétés jusqu'en 1799. Dans cette dernière année, l'administration centrale lui ayant fait l'application de la loi sur les otages, il parvint à s'y soustraire par la fuite, et il se mit de nouveau à la tête des Vendéens de la rive gauche de la Loire. Mais comme alors il eût été difficile de réunir entre elles toutes les fractions divisées du parti royaliste, soumises à un trop grand nombre de chefs, les opérations militaires furent de peu d'importance, et se bornèrent à un seul engagement aux Aubiers. MM. d'Autichamp, de Bourmont et de Châtillon, obligés de céder à la force des circonstances, conclurent d'abord un armistice, puis une paix définitive, qui fut signée au mois de décembre, avec le général Hédouville, envoyé des consuls. Après cette pacification, le comte d'Autichamp vint séjourner quelque temps à Paris. Il refusa de prendre du service sous Buonaparte, et parut s'être soumis franchement, jusqu'au moment où les revers éprouvés par Napoléon déterminèrent les Vendéens à reprendre les armes, en 1813. Le comte d'Autichamp se mit alors à la tête de l'insurrection de l'Anjou ; mais les mouvements de l'armée royaliste étaient à peine commencés, que les alliés entrèrent à Paris, et que S. M. Louis XVIII y fut proclamé roi. Le comte d'Autichamp se rendit aussitôt dans la capitale, et y fut reçu avec distinction par le monarque, qui le nomma lieutenant-général, le 13 août 1814, et commandeur de Saint-Louis, le 24 septembre suivant; lui donna le commandement de la 14e division militaire, et ensuite celui des départements de Maine-et-Loire et de la Mayenne, formant la deuxième subdivision de la

22ᵉ division militaire. En mars 1815, lorsque Buonaparte, échappé de l'île d'Elbe, marchait sur Paris, le comte d'Autichamp se rendit dans l'Anjou pour y préparer les Vendéens à la résistance. Il envoya un de ses aides-de-camp à Paris, pour solliciter du roi le consentement de faire soulever la Vendée; mais les instructions qu'il reçut à cet égard furent marquées au coin de l'hésitation la plus grande; et comme d'ailleurs il avait trouvé le pays dépourvu d'armes et de munitions, et les habitants découragés par la nouvelle de l'arrivée de Napoléon à Paris, sans qu'il eût éprouvé aucun obstacle dans sa marche, le comte d'Autichamp se contenta de charger quelques officiers de ranimer le courage des Vendéens, et de les disposer à reprendre les armes au premier signal. Le duc de Bourbon s'étant rendu dans la Vendée, il s'y forma aussitôt des rassemblements, qui forcèrent d'abord la gendarmerie à évacuer ce pays. Le prince se trouvait, à la date du 23 mars, à Beaupréau, d'où il avait fait répandre une proclamation à l'effet d'engager tous les habitants à prendre les armes. Le comte d'Autichamp lui remit alors une lettre du colonel de gendarmerie Noireau, portant invitation de calmer une effervescence qui pouvait encore ensanglanter la malheureuse Vendée. Le duc de Bourbon, qui sans doute reconnut l'impossibilité de mettre ses projets à exécution avec les faibles ressources dont on pouvait alors disposer, quitta la Vendée; et le comte d'Autichamp, étant parti de Nantes, le 24 mars, se retira dans ses terres auprès de Parthenay. Le 11 mai, il se rendit à la Chapelle-Bassemer, pour y conférer avec MM. de Suzannet et La Rochejacquelein sur les moyens de déterminer un mouvement général, qui eut effectivement lieu le 15 mai. Le 18, il avait réuni à Jallais 5000 Vendéens avec lesquels, au moyen de marches et contremarches habilement combinées, il obligea les troupes de Buonaparte à évacuer entièrement le pays. Il entra ensuite à Chollet, à la tête de 10,000 hommes, et adressa aux troupes royalistes une proclamation datée du 15 mai, dans laquelle il exprimait de la manière la plus énergique son amour pour le roi et les Bourbons. Après quelques

mouvements des divers corps de l'armée royaliste, qui n'amenèrent aucun événement majeur, les Vendéens, conduits par le comte d'Autichamp, se dirigèrent sur le marais où le marquis de La Rochejacquelein s'était jeté; mais à l'approche de ce pays, il apprit que les corps de MM. de Suzannet et de Sapinaud se débandaient et avaient refusé de se rendre dans le marais, et que ces deux chefs avaient été obligés de renoncer à l'entreprise projetée (1). Dès que M. d'Autichamp eut la certitude qu'elle était échouée complétement, il revint dans l'Anjou; obligea les troupes de Buonaparte à se retirer sur Angers; les suivit lorsqu'elles descendirent vers les côtes, et obtint sur elles quelques avantages à la Grotte, où il les rencontra. Le 20 juin 1815, le général Lamarque, commandant une division des troupes de Buonaparte, attaqua l'armée vendéenne à la Roche-Servière. Les royalistes y combattirent avec leur zèle et leur bravoure accoutumés; mais malgré tous leurs efforts, ils furent battus et perdirent dans cette affaire un bon nombre d'hommes et 6 de leurs meilleurs officiers, entre autres M. de Suzannet. Après le combat de la Roche-Servière, le général Sapinaud, commandant en chef l'armée vendéenne, conclut un traité de pacification avec le général Lamarque; et par l'article 4 explicatif des termes généraux de ce traité, signé à Chollet le 26 juin 1815, il fut stipulé que plusieurs chefs vendéens, au nombre desquels se trouvait nommé le comte d'Autichamp, pourraient habiter telle commune qui leur conviendrait, etc. Par suite de ce traité, il donna, le 28, des ordres pour dissoudre les troupes rassemblées sous ses ordres. Il fut créé pair de France, le 17 août de la même année, et nommé au commandement de la 13e division militaire, le 7 septembre. Il passa depuis au commandement de la 22e division militaire; puis à celui de la 4e division militaire, et enfin, dans le mois de mai 1818, à celui de la 11e division militaire. Le 12 août de cette année, il eut l'honneur de recevoir à Bordeaux S. A. R. le duc de Glocester,

(1) On peut voir les détails de cette opération malheureuse dans les Mémoires que M. le comte d'Autichamp a publiés en 1817.

fils du roi d'Angleterre. Le roi l'a nommé membre de la Légion-d'Honneur, par ordonnance du 16 mai 1820. (*Moniteur, états militaires, annales du temps.*)

DE BEAUMONT DE LA ROQUE (Louis, *comte*), *maréchal-de-camp,* né le 30 avril 1728, d'une branche puînée de la famille des précédents, entra aux gardes-françaises en qualité de sous-lieutenant, et y fut fait colonel, en 1759. On le créa brigadier, le 22 janvier 1769, et maréchal-de-camp, le 1er mars 1780. (*Etats militaires, annales du temps.*)

DE BEAUMONT DE LA ROQUE (Christophe, *marquis*), *maréchal-de-camp,* frère puîné du précédent, né à Sarlat en Périgord, le 11 avril 1731, entra au service, en 1744, dans le régiment de Trasegnies, qui fut incorporé depuis dans celui de Chartres. Il passa aux gardes-françaises, en 1746; fut fait aide-major-général de l'infanterie à l'armée d'Allemagne, en 1757; remplit les fonctions de ce grade, jusqu'en janvier 1759, et fut fait colonel du régiment de La Fère, au mois de mars suivant, et chevalier de Saint-Louis, dans la même année. On le créa brigadier d'infanterie, le 20 avril 1768, et maréchal-de-camp, le 1er mars 1780. (*Etats militaires, Gazette de France, annales du temps.*)

DE BEAUMONT D'AUTY (Jean-Abraham, *marquis*), *maréchal-de-camp,* naquit à Saint-Vincent en Quercy, dans le mois d'avril 1743; entra au service en qualité de cornette au régiment d'Apchon dragons, en 1759; fit les deux dernières campagnes de la guerre de sept ans en Allemagne, pendant les années 1759 et 1760, et y fut blessé grièvement. En 1761, il devint lieutenant et aide-de-camp du marquis de Lostanges; fut fait capitaine dans le régiment de la Reine dragons, en 1763; colonel du régiment provincial de Châlons, en 1774; mestre-de-camp, en deuxième du régiment de Bourgogne cavalerie, le 1er juillet 1776; mestre-de-camp-colonel du régiment de garnison du Roi, et chevalier de Saint-Louis, en 1777. On le créa brigadier d'infanterie, le 1er janvier 1784, et maréchal-de-camp, le

9 mars 1788. Il fut radié de la liste des émigrés, en l'an 3 (1795). Il était encore compris dans l'état-major-général de l'armée, en 1816. (*Annales du temps.*)

BEAUMONT DE CARRIÈRE (N...., *baron*), *lieutenant-général,* fit les campagnes d'Italie comme aide-de-camp du général de cavalerie Murat, et fut ensuite employé dans le même grade, et en 1798, à l'armée d'Égypte. Ayant été envoyé avec le général Dumas dans la province de Gizeh, il concourut à en chasser les Arabes, et se distingua particulièrement en les poursuivant vivement et fort avant dans le désert. En 1805, il était devenu colonel du 10e régiment de hussards, qu'il commanda au combat de Vertingen près d'Ulm, le 8 octobre de la même année. Il y commanda une charge contre la cavalerie ennemie, et s'étant élancé au milieu des cuirassiers autrichiens, il prit de sa main un capitaine de cette troupe à la tête de sa compagnie, et tua quelques cavaliers qui voulaient secourir leur commandant. Cette action d'éclat, déjà précédée de plusieurs beaux faits d'armes, lui fit obtenir le grade de général de brigade, auquel il fut promu après la bataille d'Austerlitz, dans laquelle il se conduisit avec distinction, et qui fut gagnée sur les Austro-Russes, le 2 décembre 1805. Employé à l'armée d'Espagne, en 1809, il se trouva au combat d'Alcabon, le 26 juillet de la même année, et fit exécuter, avec une bravoure et un habileté peu communes, une charge de cavalerie contre les dragons espagnols de Villaviciosa, qui furent presque entièrement détruits. Il continua à servir pendant les campagnes qui suivirent celle de 1809; parvint au grade de général de division, et donna dans toutes les occasions des preuves d'un grand courage. Il était encore porté, en 1813, dans le cadre des officiers-généraux en activité, et qui composaient alors l'état-major-général de l'armée. Sa veuve figure dans le tableau des pensions inscrites au trésor royal, à la date du 1er septembre 1817. (*Moniteur, annales du temps.*)

DE BEAUMONT-GIBAULT (Jean-Hypolite, *comte*), *maréchal-de-camp,* servait comme garde-marine depuis 1693.

lorsqu'il entra enseigne au régiment du Perche, en 1694. Il fit les campagnes en Italie, où il se trouva au siége de Valence, en 1696. Il leva une compagnie au régiment d'infanterie d'Anjou, en 1701, et la commanda en garnison pendant quelques années. Devenu capitaine au régiment de dragons de Lautrec, par commission du 27 novembre 1705, il commanda sa compagnie au siége de Turin et à la bataille de Castiglione, en 1706; aux expéditions du maréchal de Villars en Franconie et en Suabe, en 1707; à l'armée du Rhin, en 1708 et les années suivantes jusqu'à la paix, et se trouva au siége de Landau et de Fribourg, en 1713. Exempt de la compagnie des gardes-du-corps (devenue Beauveau), par retenue du 21 avril 1714, il obtint, le 1er octobre 1719, une commission pour tenir rang de mestre-de-camp de cavalerie; fit les campagnes de 1734 et 1735 sur le Rhin; fut créé brigadier, par brevet du 1er janvier 1740; troisième enseigne de sa compagnie, par brevet du 13 mai 1742, et second enseigne, le 27 janvier 1743. Il servit cette année sur le Rhin, et se trouva à la bataille de Dettingen, au mois de juin; fut employé à l'armée de Flandre, par lettres du 1er avril 1744; servit au siége de Menin, et fut blessé, le 27 juin, à l'affaire d'Ettingen. Déclaré, le 7 juin, maréchal-de-camp, dont le brevet lui avait été expédié dès le 2 mai, il se trouva en cette qualité aux siéges d'Ypres et de Fribourg, et monta la tranchée devant cette dernière place, le 1er novembre. Il se trouva ensuite à l'affaire d'Haguenau; devint premier enseigne, le 1er août 1745; servit sur le Guet cette année et la suivante; suivit le roi en Flandre, en 1747; se trouva, le 2 juillet, à la bataille de Lawfeld, et quitta son enseigne et le service au mois de mars 1748. Il mourut le 23 février 1751, âgé de 76 ans. (*Dépôt de la guerre, annales du temps.*)

DE BEAUMONT, *voyez* LA BONNINIÈRE et TRIGANT.

DE BEAUNE (Christophe), *vicomte de la Motte, maréchal-de-camp,* leva, par commission du 3 mars 1622, un régiment d'infanterie de son nom, avec lequel il servit en

Auvergne jusqu'au 14 février 1623, époque à laquelle on licencia ce corps. Il résida depuis en Auvergne, et conserva cette province dans la tranquillité et la soumission due au roi. On lui accorda la lieutenance-générale de la Haute-Auvergne, par provisions données à Paris, le 18 juin 1648, registrées au parlement, le 11 juillet. Il fut créé maréchal-de-camp, par brevet du 8 février 1649, et commanda en Auvergne jusqu'à sa mort, qui eut lieu au mois d'avril 1663. (*Dépôt de la guerre.*)

DE BEAUNE, *voyez* MONTAGU et VAUX.

DE BEAUPOIL SAINT-AULAIRE (Marc-Antoine-Front), *marquis de Lanmary* (1), *lieutenant-général,* né le 25 octobre 1689, fut d'abord grand échanson du roi, à la mort de son père, le 1er août 1702, et prêta serment pour cette charge entre les mains du prince de Condé, le 17 janvier 1703. Mousquetaire, en 1706, il se trouva à la bataille de Ramillies, la même année; servit en Flandre, en 1707, et combattit à Oudenarde, en 1708. Devenu cornette au régiment de cavalerie d'Aubeterre, le 30 avril 1709, il combattit à Malplaquet, le 11 septembre; obtint, par commission du 24, une compagnie dans le même régiment, et, par brevet du 26, le guidon de la compagnie des gendarmes de Berri. Il servit avec la gendarmerie à l'armée de Flandre, en 1710 et 1711; devint enseigne de la compagnie des gendarmes d'Anjou (depuis Aquitaine), le 8 juin 1712, et se trouva en cette qualité aux siéges de Douay et du Ques-

---

(1) Il était cousin de Louis de Beaupoil, marquis de Saint-Aulaire, colonel du régiment d'Enghien, à la tête duquel il déploya la plus grande valeur à la journée de Senef, au mois d'août 1674, et qui fut tué au combat de Rumersheim dans la Haute-Alsace, le 26 août 1709. C'est par erreur que l'historien des *Grands-Officiers de la couronne,* tome VIII, pag. 590, et d'après lui ceux du *Dictionnaire de la noblesse*, in-4., et du *Nobiliaire universel de France,* donnent le grade de maréchal-de-camp à ce brave officier; il n'était que mestre-de-camp ou colonel du régiment d'Enghien à l'époque de sa mort.

noy. Sous-lieutenant de la compagnie des gendarmes de Bourgogne, par brevet du 28 avril 1713, avec rang de mestre-de-camp de cavalerie, par commission du 2 mai suivant, il servit la même année aux siéges de Landau et de Fribourg. Il fut fait capitaine-lieutenant de la compagnie des gendarmes de Bourgogne, par commission du 12 octobre 1730; se démit, au mois de mai 1731, de la charge de grand échanson, et commanda sa compagnie au siége de Kehl, en 1733. Créé brigadier, le 20 février 1734, et employé à l'armée du Rhin, par lettres du 1er avril, il se trouva à l'attaque des lignes d'Ettlingen, et au siége de Philisbourg; servit encore à l'armée du Rhin, par lettres du 1er mai 1735, et se trouva à l'affaire de Clausen. Promu au grade de maréchal-de-camp, le 1er mars 1738, il se démit de la compagnie des gendarmes de Bourgogne; fut nommé ambassadeur en Suède, au mois d'août 1741, et eut sa première audience publique le 18 décembre. On le créa lieutenant-général, par pouvoir du 1er janvier 1748, et chevalier des ordres, le 1er janvier 1749. Il mourut à Stockholm, le 24 avril de la même année. Quoiqu'il fût décédé, ses preuves furent rapportées au chapitre de l'ordre du Saint-Esprit, tenu le 25 mai suivant; et en considération de ses services, le roi voulut bien permettre à ses descendants de décorer ses armoiries et son tombeau des honneurs de ses ordres, comme s'il eût été admis. (*Brevets militaires, annales du temps, Gazette de France du* 31 *mai* 1749.)

DE BEAUPOIL (Cosme-Joseph), *comte de Saint-Aulaire, lieutenant-général,* cousin du précédent, né le 10 septembre 1734, entra au service comme exempt des gardes-du-corps, compagnie de Villeroi, le 8 août 1767; fut fait sous-aide-major, le 9 avril 1769; aide-major et mestre-de-camp, le 5 mai 1771; eut un brevet d'enseigne, le 30 septembre de la même année; un brevet de lieutenant, le 18 janvier 1776, et fut nommé lieutenant en pied, le 29 juin 1783. On le fit brigadier, le 1er janvier 1784, et maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. Il suivit les princes dans l'émigration. Le roi le nomma commandeur de Saint-Louis,

le 25 août 1814; chef d'escadron des gardes-du-corps, et lieutenant-général, le 21 septembre de la même année, et grand'croix de Saint-Louis, le 1er novembre 1815. Il a été mis à la retraite de lieutenant-général après 41 ans et 28 jours de service. (*Etats militaires, Moniteur, annales du temps, tableau des pensions, inscrites à la date du 1er septembre* 1817.)

DE BEAUPOIL (Jean-Yriex), *marquis de Saint-Aulaire, maréchal-de-camp*, d'une branche puînée de la famille des précédents, entra au service, en 1762, comme lieutenant au régiment de La Fère infanterie; fut fait capitaine au régiment provincial de Soissons, en 1773, et chevalier de Saint-Louis, en 1788. Il émigra à l'époque de la révolution; se rendit à Coblentz auprès des princes français; fut employé par eux dans différentes négociations, et prit ensuite du service dans la compagnie des chasseurs nobles qui faisait partie de leur armée. Lorsque cette armée fit sa retraite de la Champagne, en 1792, le marquis de Saint-Aulaire servit dans la compagnie de MM. les officiers de la marine. En 1795, il fut employé avec le grade de colonel dans l'armée d'expédition de Quiberon; se trouva, le 21 juillet, à la malheureuse affaire qui eut lieu sur ce point, et fut obligé de se jeter à la mer, et de gagner à la nage une embarcation pour éviter d'être fait prisonnier. En novembre 1806, il passa au service de l'empereur de Russie, qui l'attacha à sa suite comme colonel; servit, par ordre de ce souverain, sous les ordres du prince de Valachie; fut employé, en 1812, dans l'état-major-général de l'armée russe de l'ouest, et chargé en Pologne d'un travail important, qui lui valut la croix de chevalier de l'ordre de Saint-Vladimir de troisième classe. Le 18 décembre 1817, l'empereur Alexandre permit à M. de Saint-Aulaire de quitter son service; lui accorda une pension de retraite de 1500 roubles en argent avec l'uniforme, et lui donna une lettre de recommandation pour S. M. le roi de France. Dans cette lettre, l'empereur de Russie témoigna l'intérêt dont il daignait honorer le marquis de Saint-Aulaire, qui fut créé, par

le roi, maréchal-de-camp, le 26 août 1818. (*Etats militaires, annales du temps.*)

BEAUPOIL (N....), *général de brigade*, était au service depuis 30 ans, et avait fait la guerre en Pologne et en Amérique et les premières campagnes de la révolution, lorsqu'en 1795, il fut employé comme général de brigade, et sous-chef de l'état-major de l'armée des Pyrénées-Orientales. (*Voyez le tableau des officiers-généraux et le rapport qui y fait suite, présentés à la convention nationale par Dubois-Crancé, au nom du comité de salut public*, *le* 26 *avril* 1795.)

DE BEAUPRÉ, *voyez* CHOISEUL et MUSQUINET.

DE BEAUPRÉAU, *voyez* DE SCÉPEAUX.

DE BEAUPUY (Armand-Michel DE BACHELLIER, *chevalier*), *géneral de division*, naquit à Mussidan en Périgord, le 15 juillet 1757; fut fait sous lieutenant au régiment de Bassigny, 33ᵉ division infanterie, le 2 mars 1773, et lieutenant de grenadiers, le 1ᵉʳ octobre de la même année. En 1791, il était lieutenant en premier dans le même régiment. Ayant pris parti pour la révolution, il fut nommé commandant d'un des bataillons de volontaires nationaux du département de la Dordogne; combattit avec distinction, en 1792, sous les murs de Worms, de Spire et de Mayence, et obtint, par plusieurs actions d'éclat, le grade de général de brigade, qui lui fut conféré le 8 mars 1793. Employé en cette qualité à l'armée de l'Ouest (Vendée), il se trouva, le 15 octobre de la même année, au combat de la Tremblaye, où les Vendéens eurent d'abord quelques avantages sur les troupes républicaines. Le général Beaupuy, qui commandait à cette affaire la division mayençaise, ayant fait un long circuit, tourna les corps royalistes postés sur une hauteur d'un difficile accès; les prit en arrière et en flanc; sema partout l'épouvante; força l'ennemi à plier sur tous les points, et l'obligea à se retirer en désordre jusqu'à Beaupréau. L'armée vendéenne, forte

d'environ 40,000 hommes, marcha, le 17 du même mois, contre les républicains qui occupaient Chollet, et le général Beaupuy, commandant la réserve des républicains, s'étant enfoncé dans la mêlée, fut entouré par une troupe qui se battait en désespérée. Il lutta assez long-temps corps à corps avec un chef vendéen qu'il terrassa. Son cheval ayant été tué sous lui, il eût infailliblement péri, si un bataillon mayençais ne fût arrivé à temps pour le dégager. La valeur qu'il déploya dans cette action, lui valut le grade de général de division, auquel il fut promu sur le champ de bataille par les représentants du peuple. Il eut part, avec ses troupes, au combat de Beaupréau, livré le 18, et dans lequel on prit aux Vendéens 10 pièces d'artillerie, un magasin à poudre, 30,000 rations de pain et un grand nombre d'hommes. Les Vendéens, ayant passé la Loire, marchèrent sur Laval; et pendant ce temps, l'avant-garde de l'armée républicaine, sous les ordres du général Beaupuy, faisait un mouvement pour couvrir Angers. Les troupes royalistes, aux ordres de M. de La Rochejacquelein, et celles des patriotes, commandées par les généraux Léchelle et Beaupuy, s'étant rencontrées près d'Entrames et de Château-Gonthier, il s'ensuivit une action où, de part et d'autre, on se battit à outrance et avec un acharnement déplorable. Enfin les républicains furent obligés de plier, et la division mayençaise, accablée par le nombre, fut mise hors d'état de se battre, de se rallier sur le champ de bataille, et même d'effectuer sa retraite en bon ordre. Des corps entiers jetèrent leurs armes; d'autres, faits prisonniers, furent fusillés par les ordres d'un chef secondaire des chouans, et une partie des fuyards se jetèrent sur Château-Gonthier, où ils furent bientôt atteints par les vainqueurs, malgré tous les efforts du général Beaupuy, qui, au milieu de ce désordre, était cependant parvenu à rallier une partie des Mayençais, avec lesquels il défendit courageusement l'approche des ponts. Atteint d'un coup de feu dans la poitrine, il fut obligé de s'éloigner du champ de bataille; mais il fit porter sa chemise ensanglantée aux grenadiers qu'il commandait, et qui, à cet aspect, firent de

nouveaux prodiges de valeur, rendus inutiles par la disproportion des forces numériques. Château-Gonthier tomba au pouvoir des chouans, et les républicains éprouvèrent une perte considérable en hommes, artillerie et bagages. La division mayençaise, après de grands efforts, réussit à s'ouvrir un passage, et à échapper à une horrible boucherie. L'armée vendéenne, forte d'environ 60,000 hommes, après avoir été battue et mise à son tour en déroute à l'affaire du Mans, fuyait sur divers points; 7000 hommes de cette armée s'étant dirigés sur Savenay et s'y étant retranchés, le général républicain Westermann les y fit attaquer, le 15 novembre. Dans cette action, les troupes commandées par les généraux Kléber et Beaupuy, filèrent par les hauteurs derrière Savenay, et enveloppèrent les royalistes, qui furent écrasés sur tous les points et mis en déroute complète. Des 7000 Vendéens qui s'étaient retranchés à Savenay, un grand nombre périt par le fer des républicains; une autre portion se noya en voulant traverser la Loire, et le surplus, qui s'était réfugié dans les bois, y mourut de faim et de misère. Le général Beaupuy reçut dans ce combat plusieurs blessures, dont aucune n'était dangereuse, et il se retira à Angers pour les faire guérir. Le 5 décembre, cette ville fut attaquée par les royalistes, qui avaient résolu de s'en emparer. Le général Beaupuy, qui n'était point encore en état de marcher, se fit porter sur les remparts, où il fut blessé de nouveau. L'armée vendéenne, repoussée sur tous les points, fut enfin obligée d'abandonner son entreprise sur Angers, après un combat qui avait duré trente heures. Le général Beaupuy, guéri de ses blessures, fut employé, sous les ordres du général Pichegru, à l'armée de Rhin-et-Moselle, et y eut le commandement de la 5e division d'infanterie. Il adressa aux représentants du peuple, le 6 septembre 1795, en son nom et en celui des troupes sous ses ordres, une lettre pleine de patriotisme, et dont le motif était l'acceptation de la constitution. Le 23 du même mois, la cavalerie légère attachée à sa division passa le Rhin, et s'établit à Neckerau. En décembre suivant, il attaqua Franckenthal;

se mit à la tête de quelques troupes pour pénétrer dans la place, mais il ne put y réussir. En 1796, il fut employé à la même armée, commandée par le général Moreau, et sa division fit partie du centre, dont le général Desaix avait le commandement. D'après l'ordre de mouvement donné par le général en chef pour le passage du Rhin, la division Beaupuy marcha, le 14 juin, par la grande route de Neustadt à Manheim, et ayant trouvé les approches du village de Danstadt défendues par de fortes batteries et des inondations profondes, elle surmonta rapidement ces obstacles, et prit position dans la plaine de Mutterstadt. Le général Beaupuy fut ensuite chargé de diriger sur Gambsheim une expédition, dont le but était de porter sur la rive droite du Rhin 10,000 hommes de troupes et quelques canons, et de favoriser les troupes qui devaient débarquer à Kehl; mais la crue extraordinaire des eaux, et les obstacles résultants de la nature du terrain, le forcèrent de renoncer à cette expédition. Le 24 juin, l'armée française avait effectué le passage du Rhin, et le 25, le général Beaupuy délogea les Autrichiens du village de Neumulh, où il fit prisonniers 200 hommes du corps franc de Giulay. Le 26, sa division se mit en marche sur la rive droite de la Kintzig, pour attaquer le camp retranché des Autrichiens, placé à Wilstadt. L'ennemi fut rencontré à Gorich, d'où on le fit replier promptement sur son camp; mais à peine la division Beaupuy eut-elle débouché de Gorich que ses têtes de colonnes essuyèrent la charge de deux escadrons de cuirassiers embusqués dans un bois. Les troupes, qui avaient passé le défilé et qui n'avaient pas eu le temps de se former, furent d'abord renversées par cette charge, exécutée avec vigueur; les canonniers et les charretiers d'artillerie furent hachés avant de pouvoir mettre les pièces en batterie; et le général Beaupuy, étant alors accouru sur les lieux pour s'opposer au désordre, fut lui-même blessé de sept à huit coups de sabre. Sur ces entrefaites, deux bataillons de la 10e demi-brigade d'infanterie légère, placés dans les haies du village, arrêtèrent la charge des cavaliers autrichiens, qui, à leur tour, furent repoussés par la cavalerie

française avec perte de 150 hommes. Pendant cette action, le général ennemi Stain avait évacué le camp de Wilstadt, où les Français trouvèrent une pièce de canon et quelques caissons. Le général Beaupuy avait été obligé de quitter momentanément l'armée de Rhin-et-Moselle, à cause de ses blessures; mais elles ne furent pas plus tôt guéries, qu'il courut se remettre à la tête de sa division, et rejoignit l'armée au moment où, après avoir passé le Lech, elle se disposait à entrer en Bavière. Il se trouvait déjà à son poste, le 18 juillet 1796, et occupait alors les positions de Stein et d'Essingen. Le 10 août, il pénétra dans la forêt de Schweindorff et Forcheim. Les Autrichiens ayant attaqué l'armée française, le 1er septembre, dirigèrent pendant l'action une masse considérable de cavalerie vers Laugen-Pruck, que les Français avaient dégarni; mais les généraux Desaix et Beaupuy, qui observaient avec attention les mouvements de l'ennemi, firent manœuvrer leurs troupes de manière à en dérober les mouvements, en sorte que la cavalerie autrichienne s'avança avec sécurité; lorsqu'elle fut arrivée à vingt-cinq pas de la crête des hauteurs derrière lesquelles les Français étaient embusqués, ces derniers fondirent sur elle à l'improviste, la chargèrent avec impétuosité, la rejetèrent en désordre sur la partie la plus marécageuse d'une prairie, l'empêchèrent de se rallier, et la contraignirent de faire sa retraite en défilant sous le feu meurtrier de la 62e demi-brigade d'infanterie de ligne. Cette charge, exécutée avec autant de précision que d'intrépidité, contribua principalement aux succès de la journée. Le général Beaupuy se trouva, le 1er septembre, à l'attaque du pont d'Ingolstadt; y combattit avec sa valeur ordinaire, et fut un des généraux cités par le général en chef Moreau, pour avoir dirigé les attaques avec la plus grande intelligence et le plus grand sang-froid. Vers cette époque, le général Moreau se détermina à opérer la savante et mémorable retraite qui a contribué à établir sa réputation de grand capitaine. Les derniers jours d'octobre furent une suite de combats continuels, auxquels le général Beaupuy prit une part très-active. Dans l'un de

ces combats, livré le 19, dans les vallées d'Elz, surnommées les *Gorges de l'Enfer*, le général Beaupuy fut attaqué sur les hauteurs dont il s'était emparé entre Kondringen et Malterdingen. L'action était à peine engagée, qu'il fut renversé par un boulet de canon, et expira de suite sur le champ de bataille. Sa mort jeta d'abord la consternation parmi ses troupes; mais elles redoublèrent d'efforts et de courage pour le venger dignement. En 1805, après la paix de Lunéville, le général en chef Moreau, juste appréciateur des talents militaires, voulut honorer la mémoire du général Beaupuy, et fit, de concert avec les habitants de Brisach, élever un monument destiné à rappeler à la postérité la mémoire des vertus guerrières et de la mort glorieuse du compagnon d'armes qui avait emporté son estime et ses regrets. (*Moniteur, annales du temps.*)

BEAUREGARD (Victor), *général de brigade,* entra au service comme soldat dans le régiment suisse de Diesbach, en 1782; passa par tous les grades, et fut fait général de brigade, le 1er mars 1791. Il remplaça, en 1792, M. d'Albignac dans le commandement de la réserve de l'intérieur de l'armée du Midi. Employé, en 1793, à l'armée des Ardennes, il y commanda diverses expéditions qui réussirent parfaitement; fit investir, le 17 mai, le village de Fiorenville et l'abbaye d'Orval; se saisit d'un chef de partisans autrichiens; défit une troupe de houlans, et s'empara de quelques chevaux, ainsi que d'une grande quantité d'effets propres au service militaire. Lors du siége de Valenciennes par les Anglo-Impériaux, le général Beauregard fut chargé, avec trois bataillons, de la garde du faubourg de Marly, dont la tête et les issues avaient été couvertes par des retranchements; il y fut sommé de se rendre le 25 mai, et attaqué dès le lendemain, 26. Après cinq heures d'un combat opiniâtre, durant lequel les batteries ennemies avaient ruiné les retranchements, le faubourg fut emporté, et le général Beauregard, obligé de rentrer dans Valenciennes, ne put qu'avec beaucoup de peine sauver son artillerie. Il se trouva, le 9 juin, à la bataille d'Arlon; y

commanda un corps de 2000 hommes arrivés la veille de Sédan et de Montmédi ; occupa la hauteur de Sainte-Croix ; s'empara d'Arlon ; prit position sur les hauteurs qui le couronnent, et força l'aile droite de l'armée Autrichienne à se replier sur son centre. Dans cette action, 400 carabiniers français, sous les ordres du général Beauregard, attaquèrent et enfoncèrent un carré de 1500 Autrichiens. La lutte étant inégale, les carabiniers furent très-maltraités, et le lieutenant Boucret y reçut jusqu'à 26 coups de sabre sur la tête et sur les bras. En 1794, 1795 et 1796, le général Beauregard fut employé à l'armée de l'Ouest, dans laquelle il déploya en toute occasion beaucoup de bravoure et de talents militaires. En 1809, il servit à l'armée d'Espagne ; s'y trouva à la bataille d'Occana, gagnée le 18 novembre, et fut blessé en combattant près du maréchal Mortier. Le 9 février 1810, il commandait une des colonnes mobiles qui dissipèrent quelques rassemblements espagnols à Xerès-de-los Cavalleros et à Valverde. Dans le dernier des combats livrés à cette occasion, il reçut une balle au cœur, en chargeant à la tête de la cavalerie, et mourut de cette blessure. (*Moniteur, annales du temps.*)

DE **BEAUREGARD** CHABRY, *voyez* DE RABEAU.

DE **BEAUREVOIR**, *voyez* BAYARD.

DE **BEAUSIRE** (Pierre-Henry), *maréchal-de-camp*, servait dans le corps royal de l'artillerie depuis le 21 novembre 1721, lorsqu'il y fut fait chef de brigade, le 1er janvier 1759. On le nomma brigadier d'infanterie, le 20 février 1761, et maréchal-de-camp, le 20 avril 1768. Il avait été créé chevalier de Saint-Louis, en 1742. (*Etats militaires, annales du temps.*)

DE **BEAUSOBRE**, *voyez* DE BEAULT.

DE **BEAUTEVILLE**, *voyez* BUISSON.

DE **BEAUVAIS** (Mathurin), *grand-maître d'artillerie*, fut pourvu de l'office de maître de l'artillerie du Louvre, et visiteur-général de toutes les artilleries de France, à la

mort de Jean de Soisi, par provisions du 17 juin 1407. Il prêta serment à la chambre des comptes, et donna caution le même jour; assista à l'inventaire de toute l'artillerie qui se trouvait au Louvre lors du décès de son prédécesseur; fut dépossédé de sa charge, en 1411; y fut rétabli, par provisions du 12 janvier 1413, après la destitution de Lambin, et en jouit jusqu'en 1415. (*Histoire des Grands-Officiers de la couronne.*)

BEAUVAIS (N...., *baron*), *général de brigade*, né à Saint-Domingue, fut nommé général par le directoire exécutif, en 1794. Il était encore employé au service de la France, dans la colonie de Saint-Domingue, en 1798. (*Moniteur, annales du temps.*)

BEAUVAIS (Charles-Théodore), *maréchal-de-camp*, entra au service, le 14 juillet 1792. En 1794, il était parvenu au grade d'adjudant-général, et il fut employé en cette qualité à l'armée d'Italie jusqu'en 1797. En 1798, il fit partie de l'armée expéditionnaire d'Égypte, et y fut nommé commandant du quartier-général. Le 23 juillet, il fut de l'expédition qui, sous les ordres du général Dupuy, s'embarqua à Embabeh, et s'empara de Boulag, l'un des faubourgs du Caire. En octobre de la même année, il donna sa démission, qui fut acceptée par le général en chef Buonaparte, et mentionnée dans l'ordre du 23 vendémiaire an 7 (14 octobre 1798). S'étant embarqué pour revenir en France, le bâtiment sur lequel il se trouvait fut pris par un corsaire barbaresque, qui livra l'adjudant-général Beauvais à l'amiral turc, assiégeant alors Corfou. Cet amiral l'envoya à Constantinople, où il resta enfermé dans le château des Sept-Tours jusqu'au commencement de l'année 1801. Il rentra en France, et ne fut rappelé au service, dans son grade d'adjudant-commandant, qu'en 1809. Employé à l'armée d'Espagne, il y fut fait chef de l'état-major de la division du général Latour-Maubourg. On le créa général de brigade, le 30 septembre 1813, et il fut envoyé à l'armée sur le Bas-Rhin, où il eut le commandement de la 2ᵉ brigade de la 10ᵉ division du 5ᵉ corps. Le

général Sébastiani ayant été informé que la place de Neuss avait été surprise et occupée par l'ennemi, le 2 décembre, fit marcher contre cette ville le général de brigade Beauvais avec 500 hommes de cavalerie. A l'approche de cette troupe, celle des alliés, forte de 900 hommes d'infanterie et de 60 hussards, évacua Neuss, et perdit 15 hommes, qui furent faits prisonniers. Le roi le créa chevalier de Saint-Louis, le 13 août 1814. En 1815, pendant les cent jours, il eut le commandement de la place de Bayonne, et y signa, en juillet, une capitulation avec les Espagnols. Depuis cette époque, le général Beauvais est au nombre des maréchaux-de-camp en non-activité. (*Moniteur, annales du temps.*)

DE BEAUVAU (Louis-Charles-Antoine, *marquis*), *maréchal-de-camp,* né au mois d'avril 1710, fut fait capitaine au régiment de cavalerie de Lambesc (depuis Beauvau), à la mort de son frère aîné, par commission du 28 septembre 1725, et commanda sa compagnie au camp de la Moselle, en 1727, et au siége de Kehl, en 1733. Devenu mestre-de-camp-lieutenant du régiment de cavalerie de la Reine, par commission du 10 mars 1734, il le commanda à l'attaque des lignes d'Etlingen et au siége de Philisbourg, la même année, et à l'affaire de Clausen, en 1735. On le créa inspecteur-général de la cavalerie, par commission du 1er décembre 1737, et brigadier, par brevet du 4 novembre 1738. Il obtint, le 15 mars 1740, l'agrément d'un guidon de gendarmerie, et fut fait second cornette de la compagnie des chevau-légers de Bretagne, en avril suivant. En août de la même année, il était mestre-de-camp-lieutenant du régiment de la Reine, lorsque S. M. l'envoya complimenter le roi de Prusse sur la mort du roi, père de ce souverain. Il commanda le régiment de la Reine à la prise de Prague, en 1741; au combat de Sahay; à la défense de Prague, en 1742; rentra en France avec l'armée, au mois de janvier 1743, et fut créé maréchal-de-camp, par brevet du 20 février, en se démettant du régiment de la Reine. Chargé de missions importantes auprès du roi de Prusse et de

l'empereur Charles VIII, il déploya de grands talents pour les négociations. Employé à l'armée du roi, par lettres du 1er avril 1744, il servit aux siéges de Menin et d'Ypres. A l'attaque des deux chemins couverts de cette dernière place, le 24 juin 1744, il marcha à la tête des grenadiers, et emporta tous les ouvrages; mais il reçut une blessure, dont il mourut le même jour (1). (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

DE BEAUVAU (Charles-Just, *prince*), *lieutenant-général,* cousin du précédent, né le 10 novembre 1720, fut créé prince de l'empire, conjointement avec son père, par diplôme impérial du 13 novembre 1722. Il entra lieutenant réformé au régiment de cavalerie de la Reine, le 10 décembre 1738; devint colonel du régiment des gardes lorraines à sa formation, le 1er mai 1740, et alla servir volontaire à l'armée de Bohême, au mois d'août 1741. Il se trouva à la prise de Prague, au mois de novembre, puis au combat de Sahay; à la défense de Prague, où il fut blessé dans une sortie, faite le 19 août 1742 (2); à la retraite de cette place, sous le maréchal de Belle-Isle, au mois de décembre, et rentra en France, au mois de février 1743. Dans la même année, il fut créé chevalier de Saint-Louis, et combattit à Dettingen. En 1744, il commanda le régiment des gardes lorraines à l'attaque des retranchements de Montalban; à la prise du fort de ce nom; à celle de Villefranche et de Nice, au mois d'avril; au passage des Alpes; au siége de Demont; à celui de Coni, et à la ba-

(1) Plusieurs des grenadiers qu'il commandait s'empressant autour de lui pour le secourir, « Mes enfants, leur dit-il, allez faire votre devoir, j'ai » fini de remplir le mien. » Sa haute valeur, ses talents et sa passion pour la guerre donnaient les plus grandes espérances; aussi, fut-il universellement regretté.

(2) Les grenadiers et les carabiniers français rentrant de cette sortie, qui avait été pour eux une brillante victoire, montraient cependant beaucoup de tristesse. On leur en demanda la cause. « Le jeune brave » est blessé! » s'écrièrent-ils en ouvrant leurs rangs, et en montrant le prince de Beauvau porté sur un brancard ensanglanté.

taille sous cette place. En 1745, il obtint du roi d'Espagne un brevet particulier, pour jouir du titre et des honneurs de grand d'Espagne pendant la vie de son père, et eut la permission d'accepter cet honneur, par brevet du roi, en date du 21 mars 1745. Il continua de commander en Italie le régiment des gardes lorraines, en 1745; se trouva aux siéges d'Acqui et de Tortone; au combat de Refudo; aux siéges d'Alexandrie, de Valence, d'Asti et de Casal. Le 1er mai 1746, il attaqua avec 500 grenadiers le pont de Casal-Bayano, qu'il emporta après un combat d'une heure et demie, et dans lequel il fut blessé. En considération de cette action, le roi le créa brigadier, par brevet du 16 du même mois. Il combattit en cette qualité à Plaisance et sur le Tidon, et concourut ensuite à la défense de la Provence, où les ennemis avaient pénétré, et d'où on les chassa. On l'employa à l'armée d'Italie, par lettres du 1er juin 1747. Il obtint du roi de Pologne, duc de Lorraine, le gouvernement, nouvellement créé, des ville et château de Bar, par provisions données à Lunéville, le 12 du même mois de juin; servit à la conquête du comté de Nice et de Vintimille; marcha au secours de cette dernière ville, au mois d'octobre, et se trouva au combat qui s'y donna. Étant rentré en France, il prêta serment pour le gouvernement de Bar, le 18 décembre, et fit enregistrer ses provisions à la chambre des comptes de Bar, le 10 janvier 1748. Il fut créé maréchal-de-camp, par brevet du 10 mai suivant, et devint possesseur de la grandesse d'Espagne à la mort de son père, le 11 mai 1754. Employé sous les ordres du maréchal de Richelieu, par lettres du 1er mars 1756, il marcha, sous les ordres de ce général, à la conquête de l'île Minorque, et se distingua à la prise du fort Saint-Philippe. Le prince de Beauvau, chargé de l'attaque du centre à l'attaque générale donnée aux forts de Mahon, dans la nuit du 27 au 28 juin 1756, fit marcher les grenadiers et 100 soldats du régiment de Vermandois sur la redoute dite Caroline; il dirigea aussi les grenadiers et 100 soldats du régiment Royal-Italien sur la redoute de l'Ouest. Ces troupes s'emparèrent des chemins couverts,

en détruisirent les palissades, et enclouèrent 12 pièces de canon, dont elles brisèrent les affûts. Le roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, lui accorda la charge de grand-maître de sa maison, par provisions données à Lunéville, le 31 octobre 1756, et lui donna le gouvernement et la charge de baillif d'épée de la ville et du château de Lunéville, par autres provisions délivrées au même endroit, le 22 novembre suivant. Le prince de Beauvau prêta serment pour ces charges, le 9 décembre de la même année. Nommé chevalier des ordres du roi, le 1er janvier 1757, il fut reçu le 2 février suivant. Employé à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal duc de Richelieu, par lettres du 1er mars, il marcha, dès le 20 avril, avec 6 bataillons, 40 dragons, 50 hussards de Fischer et 100 hommes du corps royal, sur Munster, où il entra le 24. On le détacha, au mois de juin, avec 20 compagnies de grenadiers, 10 piquets et 300 chevaux pour soutenir les volontaires royaux et enlever Bielefeld; mais, ayant trouvé ce poste forcé lorsqu'il y arriva, il poursuivit du côté d'Herwerden; combattit ensuite à Hastembeck; concourut à la prise de l'électorat d'Hanovre, et revint en France après la capitulation de Clostersevern. Il obtint, par provisions du 11 novembre de la même année, la charge de capitaine de la compagnie des gardes-du-corps du roi, vacante par la mort du maréchal de Mirepoix, et prêta serment pour cette charge, le lendemain 12 novembre. Employé à l'armée d'Allemagne, par lettres du 16 mars 1758, il se trouva à la bataille de Creweld, après laquelle l'armée se tint sur la défensive, et obtint le grade de lieutenant-général, le 28 décembre. Employé à l'armée d'Allemagne, par lettres du 1er mai 1760, il combattit à Corback (1), et servit à l'armée du Haut-Rhin, par lettres du 1er mai 1761. Nommé, par pouvoir du 8 avril 1762, pour

(1) Sur l'annonce d'une bataille prochaine, M. de Beauvau était accouru de Versailles à l'armée, où on le vit, lieutenant-général, chevalier des ordres et capitaine des gardes, servir d'aide-de-camp au maréchal de Broglie, qui écrivait au roi : « M. de Beauvau est arrivé au moment du » combat. C'est un aide-de-camp d'une nouvelle espèce; il n'est pas » moins bon pour le conseil que pour l'action. »

commander les 12 bataillons que le roi avait fait passer en Espagne, pour y servir conjointement avec les troupes de cette couronne, il se rendit à Madrid; en partit, le 2 juillet, pour aller joindre la 1re division de ces troupes à Valladolid, et se préparait à entrer dans les Algarves à la tête de 26,000 Français, lorsque la paix de 1763 fut signée. Il rentra en France, au mois de février de cette dernière année, et fut, bientôt après, nommé commandant de la province de Languedoc (1). Il assista au lit de justice de 1771; refusa sa voix aux projets du chancelier de Maupeou, qui recueillait lui-même les suffrages; et le roi Louis XV défendit, à cette occasion, la loyauté et la liberté du prince de Beauvau, contre lequel le ministre avait fait expédier une lettre de cachet. Sous le règne de Louis XVI, il fut nommé commandant d'une des premières divisions militaires, en 1777; gouverneur de la Provence, en 1782, et maréchal de France, en 1783. La Provence lui dut le rétablissement de ses états, et la conservation de son académie. En 1789, les troubles politiques s'étant élevés, le prince de Beauvau se montra également dévoué à son souverain et à sa patrie. Le 16 juillet, il accompagna volontairement le roi dans le périlleux trajet que ce prince fit de Versailles à l'Hôtel-de-Ville de Paris. Le 4 août suivant, il fut

(1) Étant venu tenir les états à Montpellier, et ayant appris que quelques restes des familles protestantes de ce pays languissaient dans une prison dite *la Tour de Constance*, le prince de Beauvau s'y rendit; se fit ouvrir un cachot dans lequel étaient enfermées 14 femmes, dont la plus jeune avait 50 ans. « Vous êtes toutes libres! » s'écria le prince, qui ajouta à ce bienfait celui de pourvoir, de ses deniers, à la subsistance de ces infortunées, et même à la dépense qui leur était nécessaire pour rechercher leurs familles. Le ministère, instruit de cette action, voulut que la mise en liberté ne s'étendît pas au-delà de 4 personnes, au choix de M. de Beauvau; mais ce prince, menacé de perdre son commandement s'il refusait d'exécuter les dispositions qu'on lui avait prescrites, répondit, courrier par courrier, en ces termes : « Le roi est le maître de » m'ôter le commandement, mais non de m'empêcher d'en remplir les » devoirs selon ma conscience et mon honneur. » Les 14 victimes restèrent toutes délivrées.

appelé par le roi pour faire partie de son conseil (1). Il y siégea pendant cinq mois, et on reconnut, mais trop tard, que si les sages avis ouverts par lui avaient été suivis, beaucoup de malheurs eussent été évités. Ceux dont il fut témoin lui causèrent un chagrin des suites duquel il mourut, le 21 mai 1793, environné du respect qu'il s'était acquis dans tous les partis par l'ascendant de ses vertus et de ses bienfaits. L'étude des lettres avait été l'objet de sa constante et intime affection. Il avait été reçu membre de l'académie *della Crusca*, en 1748, et de l'académie française, en 1771 (2). (*Brevets militaires, Moniteur, annales du temps.*)

DE BEAUVAU (Samuel-de-Vatimont), *maréchal-de-camp*, issu d'une seconde branche de la même famille que celle des précédents, commanda pendant plusieurs années une compagnie de chevau-légers, avec laquelle il se trouva au siége de Nanci, en 1633. Il donna des preuves distinguées de valeur et de conduite à la bataille d'Avein, gagnée sur les Espagnols, le 20 mai 1635, par les maréchaux de Châtillon et de Brézé; servit à la reprise de Corbie, en

---

(1) Le roi lui écrivit de sa main, le 4 août 1789 : « Je sens l'importance dont il est pour mon service que mon conseil-d'état soit composé de la manière la plus propre à captiver la confiance publique; et comme personne en France ne jouit d'une considération plus générale et plus distinguée que M. le maréchal de Beauvau, je le prie de venir m'aider de son zèle et de ses lumières, et de me donner en ces malheureuses circonstances une nouvelle preuve de son attachement à ma personne. » Le maréchal, qui avait peu de temps auparavant refusé le ministère, se fit un devoir de déférer à la demande de son souverain.

(2) M. de Marmontel, au nom de l'académie, s'exprimait ainsi, à l'occasion de la mort du maréchal de Beauvau : « Oui, nous pleurons celui dont la seule présence recommandait dans nos assemblées la décence, l'union, la modération, l'amour de l'ordre et du travail. Je ne parle point des lumières qu'un goût sévère et pur, un sentiment exquis des convenances du langage, répandaient habituellement sur nos travaux. Le moindre mérite de M. de Beauvau, même aux yeux de l'académie, fut d'être un excellent académicien. »

1636, et aux siéges de Landrecies, de Maubeuge et de la Capelle, en 1637. Il obtint, par commission du 24 janvier 1638, un régiment de cavalerie de son nom, lors de la formation des compagnies de chevau-légers en régiments; commanda son régiment au siége de Saint-Omer; au combat qui se donna sous cette place, la même année; au siége d'Hesdin, en 1639; à celui d'Arras, et à l'attaque du convoi des ennemis, en 1640; aux siéges d'Aire, de la Bassée et de Bapaume, en 1641; à l'armée de Flandre, sous le comte d'Harcourt, qui se tint sur la défensive, en 1642; à l'armée de Champagne, sous le marquis de Gisors; puis aux siéges de Thionville et de Sierk, en 1643. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 4 février 1644, et employé à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Turenne, il se trouva aux combats de Fribourg; aux siéges de Philisbourg, de Worms, de Mayence, de Landau, de Manheim, de Neustadt et du château de Creutsnack, la même année; au combat de Mariendal; à la prise de plusieurs places de la Franconie et de la Suabe; à la bataille de Nortlingen, et aux siéges d'Heilbron et de Trèves, en 1645. Il se démit, au mois d'avril 1646, de son régiment, et continua de servir à l'armée d'Allemagne jusqu'à la paix de Munster, en 1648. On lui donna, par provisions du 5 mars 1650, le régiment de cavalerie, vacant par la retraite du marquis de Beauvau, qui prit le parti des princes; et s'en étant démis, au mois d'avril 1651, en faveur de M. d'Espense, son frère, il ne servit plus. (*Dépôt de la guerre, historiens du temps, Gazette de France.*)

DE BEAUVAU D'ESPENSE (Louis), *maréchal-de-camp*, frère du précédent, et connu d'abord sous le nom de Grandru, puis sous celui d'Espense, fut fait capitaine au régiment de Beauvau, lors de sa création, le 8 août 1641. Il servit aux siéges de la Bassée et de Bapaume, la même année; à l'armée de Picardie, où on se tint sur la défensive, en 1642 et 1643; aux combats de Fribourg; aux siéges de Philisbourg et de Landau, en 1644; à la bataille de Nortlingen; à la prise d'Heilbron et de Trèves, en 1645,

et continua de servir à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Turenne jusqu'en 1649, époque à laquelle il se rendit en Flandre. Il devint lieutenant-colonel de son régiment, alors Vatimont, le 5 mars 1650; fut fait mestre-de-camp du même régiment, sur la démission du sieur de Vatimont, son frère, par commission du 2 avril 1651, et commanda ce régiment à l'armée de Flandre. Promu au grade de maréchal-de-camp, le 14 mars 1652, il combattit au faubourg Saint-Antoine, la même année; servit aux siéges de Rethel, de Mouzon et de Sainte-Ménéhould, en 1653; au secours d'Arras et à la prise du Quesnoy, en 1654; à la prise de Landrecies, de Condé et de Saint-Guilain, en 1655; au siége de Valenciennes; au combat qui se donna sous cette place; à la prise de la Chapelle et à la levée du siége de Saint-Guilain par les ennemis, en 1656. Brigadier de cavalerie, par brevet du 8 juin 1657, à la création de cette charge, il commanda, dans la même année, une brigade aux siéges de Cambrai, de Saint-Venant, de Mardick et de Bourbourg, et fut nommé lieutenant de roi et commandant du Quesnoy, en l'absence du marquis de Beauvau. Il combattit à la bataille des Dunes et à la prise de Dunkerque, de Bergues, de Furnes, de Dixmude, d'Oudenarde, de Menin et d'Ypres, en 1658; partit d'Ypres, en janvier 1659, avec la cavalerie qu'il commandait, et y ramena 45 prisonniers d'un parti d'infanterie ennemie qui était sorti de Courtrai. Après la paix, on licencia son régiment, le 16 avril 1661. Employé en qualité de maréchal-de-camp, sous M. de Pradel, par lettres du 25 mars 1664, il servit au siége d'Erfurt; passa en Hollande, sous le même général, par lettres du 20 octobre 1665; contribua à forcer l'évêque de Munster de conclure un traité de paix avec les Hollandais, et de leur restituer les places qui leur avaient été prises; et revint en France au commencement de 1666. Dans la guerre de 1667, il servit en Alsace, par lettres du 7 mai, sous le marquis de Créqui, et fut encore employé, en 1668. En 1670, il passa en Hollande, pour cause de religion, et y servit pendant la guerre de 1672. Il est mort lieutenant-général des armées de l'électeur de

Brandebourg. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps, Gazette de France.*)

DE BEAUVAU (Jacques), *marquis du Rivau, lieutenant-général,* d'une troisième branche de la même famille, était capitaine au régiment de cavalerie du vicomte de Turenne, en 1640. Il servit en Italie à l'attaque des retranchements de Léganès devant Casal; au siége de Turin; à la prise de Montcalvo; au siége d'Yvrée; au secours de Chivas; à la prise de Ceva, de Mondovi et de Coni, en 1641. Il leva, par commission du 8 août de la même année, un régiment de cavalerie liégeoise, de son nom, avec lequel il servit au siége de Bapaume. Employé, en 1642, à l'armée de Picardie, sous le comte d'Harcourt, il se distingua particulièrement au siége du château de Viviers. En 1643, il fut blessé d'un coup de feu à la bataille de Rocroy, et se trouva à la prise de Thionville et de Sierck. Il se trouva également au combat de Fribourg; au siége et à la prise de Philisbourg, de Worms, de Mayence, de Landau et de Manheim, en 1644. Il combattit à Nortlingen, le 13 août 1645; servit lors de la fameuse marche que fit le vicomte de Turenne dans presque toute l'Allemagne pour sa réunion aux Suédois, qu'il joignit le 10 août; se trouva à la prise de Selligenstadt, d'Aschaffembourg, de Schorndorff, de Dunkespuhel et de Nortlingen. En octobre 1746, il s'empara de la ville de Landsberg, sur la rivière du Lech, et défit 600 cavaliers bavarois qui vinrent l'y attaquer. Fait général-major de l'armée d'Allemagne, le 22 janvier 1647, il concourut à la prise de Tubingen, d'Hochst, de Darmstatt, de Germsheim, de Virton et du château de Mauguin, et se signala dans une action contre un parti ennemi, qui voulait jeter du secours dans la ville de Lens. En 1648, il se trouva au secours de Worms; commanda la seconde ligne de l'aile droite de l'armée française, lors de la défaite des Austro-Bavarois à Summershausen près Ausbourg, le 17 mai, et concourut à la soumission de Fressingen, de Maldorff, de Landshut, de Pfafenhoffen et de Dingelfingen. Il servit en Flandre, en 1649, et passa, au

mois de mars 1650, dans le parti du maréchal de Turenne. On lui ôta son régiment, par ordre du 5 du même mois. Il suivit le vicomte de Turenne que le maréchal du Plessis battit à Rethel. Rentré dans son devoir, le marquis du Rivau leva un régiment de cavalerie étrangère, par commission du 9 juin 1651, et fut fait capitaine de cent Suisses de la garde de M. le duc d'Orléans. Créé maréchal-de-camp, le 5 février 1652, il eut un ordre daté de Loudun, le même jour, pour prendre le commandement du régiment d'infanterie de Turenne, et de ceux de Beauvau, Podewilts et Rochepaire cavalerie, avec mission de les opposer aux desseins des rebelles. Il leva un régiment d'infanterie, par commission du 8 juin; fut créé lieutenant-général, le 10 juillet; servit sous M. de Turenne, cette année et les suivantes, à la prise de Rethel et de Mouzon; à l'armée d'observation pendant le siége de Sainte-Ménéhould, en 1653; au secours d'Arras; au siége du Quesnoy, en 1654, et obtint le gouvernement de cette place, par provisions du 17 octobre. Les régiments d'infanterie et de cavalerie dont on lui avait donné le commandement, furent mis en garnison dans la place du Quesnoy, et on licencia celui de cavalerie, en 1656. Il se démit de celui d'infanterie et du gouvernement du Quesnoy, le 20 novembre 1658, et ne servit plus. Sa terre du Rivau fut érigée en marquisat, sous le nom de Beauvau, par lettres du mois de juillet 1664. Il mourut, le 5 juillet 1702, âgé de 76 ans. (*Manuscrits Le Tellier, tome XVII, fol.* 68, *et tome XXII, pag.* 192; *dépôt de la guerre, mémoires du temps, Gazette de France.*)

DE BEAUVAU (Pierre-Magdeleine, *comte*), *lieutenant-général,* frère du précédent, né le 2 mai 1663, commença à servir en qualité de gendarme dans la compagnie des gendarmes anglais, dont son frère aîné était enseigne, et se trouva avec cette compagnie aux siéges de Gand et d'Ypres, et à la bataille de Saint-Denys, près Mons, en 1678. Guidon de la même compagnie, par brevet du 3 avril 1680, il servit à l'armée qui couvrit le siége de Luxembourg, en 1684; fut fait enseigne, par brevet du 17 septembre 1687;

passa en Allemagne, en 1688; servit aux siéges et à la prise de Philisbourg, de Manheim, de Franckendal; à l'armée d'Allemagne, qui se tint sur la défensive, en 1689; à la bataille de Fleurus, en 1690; au siége de Mons et au combat de Leuze, en 1691; au siége et à la prise des ville et châteaux de Namur; au combat de Steinkerque et au bombardement de Charleroy, en 1692. Il obtint, le 4 mai 1693, une commission pour tenir rang de mestre-de-camp de cavalerie; commença la campagne en Flandre; passa en Allemagne, et de là en Piémont; combattit avec la plus grande valeur à la Marsaille, et fut fait sous-lieutenant des gendarmes de Flandre, par brevet du 1er novembre de la même année. Il servit avec la gendarmerie à l'armée d'Allemagne, en 1694 et 1695; à l'armée du Piémont, qui commença le siége de Valence, en 1696; à l'armée d'Allemagne, en 1697; au camp de Coudun, près Compiégne, en 1698, et à l'armée de Flandre, en 1701. Employé à l'armée d'Italie, en 1702, il combattit à Luzzarra; fut fait brigadier, par brevet du 23 décembre; passa en cette qualité à l'armée d'Allemagne, en 1703; servit, sous le duc de Bourgogne, au siége de Brisack; à celui de Landau, sous le maréchal de Tallard, et se distingua à la bataille de Spire. En 1704, il conduisit avec succès un convoi considérable à l'armée du Rhin, et combattit à Hochstedt, sous le maréchal de Tallard. Créé inspecteur-général de la cavalerie, par commission du 6 janvier 1705, il servit à l'armée de la Moselle, sous le maréchal de Villars; devint capitaine-lieutenant de la compagnie des chevau-légers de Bourgogne, par commission du 7 janvier 1706; fut employé à l'armée de la Moselle, sous le maréchal de Marchin, et en Lorraine pendant l'hiver. Il se trouva à l'armée de Flandre, qui se tint sur la défensive, en 1707, et combattit avec beaucoup de valeur à la bataille d'Oudenarde, où il commandait la gendarmerie, en 1708 (1). Promu au grade de maréchal-de-camp, le 20

(1) L'abbé de Nœufville dit que le comte de Beauvau combattit longtemps sans perruque ni chapeau, les ayant perdus sans s'en apercevoir, tant il avait d'ardeur au combat.

mars 1709, et employé en cette qualité à l'armée de Flandre, par lettres du 18 juin, il commanda la gendarmerie à la bataille de Malplaquet; fut employé à la même armée, en 1710, et se démit, au mois de décembre, de la compagnie des chevau-légers de Bourgogne. Employé à l'armée de Flandre, en 1711 et 1712, il se trouva, cette dernière année, aux siéges de Douai et du Quesnoy. A l'armée du Rhin, en 1713, il servit au siége de Landau et de Fribourg. Créé lieutenant-général, le 8 mars 1718, il eut le commandement de Provence, en l'absence du comte de Médavy, par commission du 11, et le commandement en Dauphiné, aussi en l'absence du comte de Médavy, par autre commission du 12 avril 1719. On le fit directeur-général de l'infanterie, en supprimant son inspection, par commission du 4 juillet suivant. Il fut créé chevalier des ordres du roi, le 2 février 1724, et il fut reçu en cette qualité, le 3 juin suivant. En 1725, on le nomma l'un des deux ambassadeurs extraordinaires chargés d'aller faire, au nom de S. M., la demande en mariage de la princesse Marie, fille du roi Stanislas. S'étant rendu à Strasbourg, il fut conduit, le 4 août, à l'audience publique de ce souverain et de la reine son épouse, et s'acquitta de la mission qui lui avait été confiée. Il obtint le gouvernement de Douai, par provisions du 25 mai 1732. Il s'était démis de la direction générale de la cavalerie, lorsqu'il mourut, le 30 mai 1734, à l'âge de 72 ans. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps, l'abbé de Nœufville, tome II, pag.* 515, *Gazette de France.*)

DE BEAUVAU (Gabriel), *lieutenant-général*, d'une quatrième branche de la même famille. Quoiqu'il eût embrassé l'état ecclésiastique, il se livra à la profession des armes qu'il aimait. S'étant mis à la tête de la noblesse, il contribua, en septembre 1635, à la prise du fort de Grainvilliers près d'Arras. La place ayant été emportée de vive force, il accourut pour recevoir la garnison à discrétion, et mit sous sa protection les femmes et les enfants des habitants. Il fut créé lieutenant-général, le 12 avril 1636,

puis conseiller-d'état, et sacré évêque de Nantes, le 27 du même mois. Il eut une commission pour servir, sous le comte d'Harcourt et l'archevêque de Bordeaux, dans leur expédition sur mer; prit possession de son évêché, le 11 juin de la même année, et se trouva, en 1638, au siége de Fontarabie et à la déroute des Français sous cette place. Le roi le renvoya dans son évêché, et ne l'employa plus. Il fut élu, en décembre 1651, député par le clergé de la ville de Nantes aux états-généraux tenus à Tours, et mourut en 1667. (*Etats militaires, Gazette de France, annales du temps.*)

DE BEAUVAU-RIVARENNES (François, marquis de), né en 1624, *maréchal-de-camp*, et neveu du précédent, a été créé maréchal-de-camp, par brevet du 28 février 1653, où il n'a aucune qualité.

DE BEAUVILLE DE L'ESTELLE (Arnauld), *maréchal-de-camp*. Après avoir long-temps servi en Normandie, sous le comte de Matignon, il obtint le gouvernement de Domfront, et leva, le 1er avril 1587, un régiment d'infanterie de son nom, avec lequel il servit, cette campagne et celle de 1588, dans la même province. On le trouve payé en qualité de maréchal-de-camp du 1er avril 1590. Il marcha avec son régiment au secours du château de Mayenne, dès le 5 du même mois, et en fit lever le siége, après avoir contribué à la défaite entière des ligueurs. Depuis cette victoire on ne le trouve plus employé. (*Comptes de l'extraordinaire des guerres, M. de Thou et le Père Daniel.*)

DE BEAUVILLIERS (François), *comte*, puis *duc de Saint-Aignan, lieutenant-général*, né le 30 octobre 1610, était capitaine d'une compagnie de chevau-légers, lorsque servant à l'armée d'Allemagne, sous le cardinal de la Valette, en 1634 et 1635, il se trouva au siége de Binghen; à la levée du siége de Mayence et à la prise des deux ponts. Il se signala à la retraite de Mayence, pendant laquelle, n'ayant que 400 chevaux, il fut attaqué par 4,500 ennemis. Resté seul de tous les commandants, à la tête de son escadron,

il parvint cependant à conserver les troupes qu'il commandait. En juillet 1637, il accompagna le sieur de Rambures dans une excursion sur le pays ennemi, dans le Hainaut. A la formation des compagnies en régiments, il en obtint un, par commission du 24 janvier 1638. Ce régiment fut licencié à la fin de 1643. Il servit, en 1638, au siége de Saint-Omer; à celui de Thionville, et au combat qui se donna sous cette place, en 1639. Après ce combat, le cardinal de Richelieu le fit mettre à la Bastille, d'où il sortit pleinement justifié, le 28 janvier 1640. Il se distingua à la prise d'Aire, de la Bassée, de Bapaume, en 1641, et fut chargé de la défense d'une partie de la frontière, en 1642. On le fit capitaine des gardes-du-corps de M. le duc d'Orléans, par provisions du 2 mars 1644; conseiller-d'état, par brevet du 17 du même mois, et maréchal-de-camp, par brevet du 11 mai suivant. Il monta la tranchée devant Gravelines, le 1er juillet; y fut blessé, le 7, d'une mousquetade au genou et d'un éclat de bombe au bras. Le 5 novembre 1645, il assista comme capitaine des gardes du duc d'Orléans au mariage du roi de Pologne. Il assembla, par ordre du 27 janvier 1649, 400 gentilshommes qu'il mena près du roi pendant les troubles de la Fronde. Il fut fait premier gentilhomme de la chambre du roi, par provisions du 2 décembre, après avoir traité de cette charge avec le duc de Liancourt, et prêta serment entre les mains de la reine, dans le mois de décembre. Nommé, par pouvoir du 1er février 1650, pour commander en Berri pendant la détention du prince de Condé, il rassembla jusqu'à 500 gentilshommes avec lesquels il réduisit sous l'obéissance du roi la grosse tour de Bourges, le 17 février, et entra dans cette ville le même jour. Il soumit le château de Baugy, dans le mois de juin, et déconcerta, en juillet, les projets des ennemis sur Dun-le-Roi, d'où il les força à se retirer. Retournant, dans la nuit du 14 au 15 août, à son camp de Bruère, il tomba dans une embuscade des ennemis, qui tirèrent sur lui à bout portant. Quoiqu'il fût d'abord blessé, il poursuivit les assaillants, lui troisième; en tua un de sa main; mit le reste en fuite, et reçut dans cette action

deux coups de pistolet qui lui endommagèrent le visage, un troisième qui lui perça la main gauche, et cinq autres dans ses habits ou sur ses armes. Le 16 mai 1656, chassant seul dans un petit bois qui dépendait de son château de la Ferté, il y fut attaqué par 4 hommes armés d'épées et de pistolets, qui se jetèrent sur lui de l'endroit où ils s'étaient mis en embuscade. Il se défendit alors avec tant d'adresse et de courage, qu'il tua deux des assassins, se saisit du troisième, et mit le dernier en fuite. Cependant il n'échappa au péril le plus imminent qu'après avoir reçu trois coups d'épée, l'un dans le corps, et les autres à la main et à la cuisse (1). Créé lieutenant-général, le 12 septembre, il fut employé à l'armée destinée à réprimer les mouvements qui s'élevaient en Guienne. Il servit, en 1653, comme volontaire au siége de Château-Porcien; y donna les plus grandes preuves de valeur, et fut blessé d'un coup de mousquet à l'épaule. Il se démit de la charge de premier gentilhomme de la chambre du roi, en faveur de son fils, le 21 février 1657. Dans la même année, le comte de Saint-Aignan et le comte Sery, son fils, se signalèrent en plusieurs occasions au siége de Montmédi, et notamment le 11 juillet, où ils allèrent sous les yeux du roi à l'attaque des gardes. Ils passèrent à découvert par la barrière de la basse ville, sous le feu des mousquetades; arrivèrent à la tête de la garde, et demeurèrent trois heures dans la sape, où le comte de Saint-Aignan reçut un coup de pierre dans le côté. Il eut le commandement de Saint-Aignan, par commission du 15 février 1659, et fut envoyé, en 1660, vers le roi d'Espagne et l'infante à Saint-Sébastien. Il fut pourvu du gouvernement de Touraine, de la ville et du château de Tours après la mort du marquis d'Aumont, par provisions données à Fontainebleau, le 1er mai 1661 (2), et s'en démit la même année. A la mort du

(1) Le 26 mai 1663, le comte de Saint-Aignan fit entériner au parlement de Paris les lettres de grâce que le roi lui avait accordées à cette occasion.

(2) Dépôt du secrétariat-d'état de la province.

duc d'Épernon, il obtint le gouvernement des ville et châteaux de Loche et de Beaulieu, par provisions du 12 août suivant, et fut fait chevalier des ordres du roi, le 31 décembre de la même année. Il reçut du roi une fort belle épée, qu'il avait gagnée dans une course avec S. M., le 16 mars 1662. Le comté de Saint-Aignan fut érigé en duché-pairie, par lettres données à Paris, au mois de décembre 1663, et le nouveau duc les fit enregistrer, le 15 du même mois, au parlement, où il prêta serment, et fut reçu le même jour (1). Il eut, par provisions données à Fontainebleau, le 1er août 1664, et sur la démission du duc de Navailles, le gouvernement et la lieutenance-générale de la ville et de la citadelle du Havre-de-Grace et des forts qui en dépendent. En 1669, l'académie nouvellement établie à Arles le choisit pour son protecteur, et ce choix fut confirmé par le roi. Dans la même année, il fut envoyé extraordinaire du roi, pour aller complimenter le roi de la Grande-Bretagne sur la mort de la reine sa mère, et s'acquitta de cette mission, le 5 septembre. Il se démit de son duché-pairie en faveur de son fils, et obtint, le 19 février 1679, un brevet pour en conserver les honneurs. Il était un des quarante de l'académie française, membre de l'académie de Padoue, protecteur de l'académie royale d'Arles. Il avait reçu vingt blessures dans ses différentes campagnes. Il mourut à Paris, le 16 juin 1687, âgé d'environ 77 ans. (*Titres originaux conservés dans la maison, Histoire des Grands-Officiers de la couronne, dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

DE BEAUVILLIERS (Paul-Hyppolite), *duc de Saint-Aignan, lieutenant-général*, fils du précédent, né le 25 novembre 1684, fut d'abord destiné pour être chevalier de l'ordre de Malte, dans lequel il avait été admis de minorité, sous le nom de chevalier de Beauviiliers, en 1686. Il entra aux mousquetaires, en 1702, et se trouva à la défaite des Hol-

---

(1) Elles sont rapportées dans l'*Histoire des Grands-Officiers de la couronne*, tome IV, pag. 695.

landais sous Nimègue. Il fit ses caravanes à Malte, en 1703, 1704 et 1705; fut fait aide-de-camp du maréchal de Marchin, en 1706; et le suivit sur la Moselle. Il eut une compagnie dans le régiment de cavalerie de Vaudray, par commission du 7 juillet; fit la campagne avec ce régiment dans la même armée; obtint, par commission du 19 décembre, le régiment de cavalerie de son nom (devenu Talleyrand), et le commanda à l'armée de Flandre, en 1707. En 1708, il se trouva à la bataille d'Oudenarde; fut fait prisonnier de guerre dans cette campagne, et fut échangé contre le colonel Wolkershoven. Il combattit à Malplaquet, en 1709, et y reçut une blessure très-grave. Créé duc et pair de France, sur la démission de son frère, on le reçut au parlement, le 22 janvier 1711. Il fut nommé premier gentilhomme de la chambre du duc de Berri, le 3 mars suivant; servit à l'armée de Flandre la même année, et se trouva, en 1712, aux siéges de Douai, du Quesnoy, de Bouchain; au siége de Landau; à la défaite du général Vaubonne, et au siége et à la prise de Fribourg, en 1713. On lui donna le gouvernement de Loches et de Beaulieu, en survivance de son frère, par provisions du 28 mai 1714. Nommé ensuite pour aller complimenter la nouvelle reine d'Espagne à son passage en France, il partit de Paris, au mois de novembre, pour attendre cette princesse à Pau, et l'accompagna à Madrid, où il demeura. Nommé, le 1er avril 1715, ambassadeur extraordinaire à la cour d'Espagne, il y tint, au nom du roi, l'infant don Philippe, le 25 août 1716. Créé brigadier, par brevet du 1er juillet 1717, il se démit de son régiment au mois de septembre suivant, et fut nommé, le 20 juillet 1718, plénipotentiaire pour régler les différents entre l'empereur et le roi d'Espagne. Il reçut, le 12 décembre, ordre de sortir de Madrid en vingt-quatre heures, et en douze jours des états d'Espagne. On l'enleva le lendemain, 13, et on le conduisit hors de la ville. Arrivé à Paris, le 6 janvier 1719, il entra au conseil de régence, le 22; obtint, sur la démission du duc de Mortemart, le gouvernement général du Havre, par provisions données à Paris, le 22 septembre, et prêta serment pour cette charge le len-

demain, 23. On lui donna celle de bailli de Caux, à la mort du marquis de Rassint, par provisions du 10 octobre 1723. Créé chevalier des ordres du roi, le 2 février, il fut reçu le 3 juin 1724. On l'admit à l'académie française, le 16 janvier 1727. Nommé ambassadeur à Rome, au mois d'octobre 1730, il prit congé, le 16 novembre 1731; partit de Marseille, le 24; fut reçu à Livourne, le 15 février, par l'infant don Carlos, qui l'accueillit avec les marques de la plus grande distinction; continua ensuite son voyage; arriva à Rome, le 13 mars 1732, et reçut du pape son audience de congé, le 18 septembre. Il fut élu pour remplir une place d'honoraire à l'académie des inscriptions et belles-lettres, le 23 décembre suivant. On le fit maréchal-de-camp, le 20 février 1734; lieutenant-général, le 1er mars 1738; et gouverneur et lieutenant-général du duché de Bourgogne et de Bresse, jusqu'à ce que le prince de Condé eût atteint l'âge de 18 ans, par provisions données à Versailles, le 28 janvier 1740. Il se démit de ces deux dernières charges, le 19 mai 1754, en faveur du prince de Condé, et mourut à Paris, le 22 janvier 1776. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps, premier supplément de Moréri, et titres originaux.*)

DE BEAUVILLIERS (Paul-François-Honorat, *comte*), *maréchal-de-camp*, fils du précédent, né le 7 janvier 1724, fut connu d'abord sous le nom de comte de Saint-Aignan. Il remplit les fonctions de mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie de son nom, depuis le 17 décembre 1757 jusqu'en l'année 1762, époque à laquelle ce régiment fut incorporé dans celui de Commissaire-Général. Le comte de Beauvilliers fut fait brigadier de cavalerie, le 25 juillet de cette dernière année; maréchal-de-camp, le 3 janvier 1770, et mourut avant le 1er décembre 1783. Il était chevalier de Malte. (*Etats militaires, annales du temps.*)

DE BEAUVILLIERS (Charles-Paul-François), *duc de Saint-Aignan, comte de Busançais, lieutenant-général*, neveu du précédent, est né le 17 décembre 1746. S. M. C. lui conféra le titre de grand d'Espagne de première classe, et

il fut mis en possession des honneurs de cette dignité par S. M. T. C., le 28 juin 1665. Il avait été mestre-de-camp-commandant du régiment de Poitou infanterie, et créé chevalier de Saint-Louis, lorsqu'on le fit brigadier, le 5 décembre 1781. On le créa maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. Il est pair de France, et jouit de la pension de retraite du grade de lieutenant-général qui lui a été accordée après 26 ans 2 mois et 14 jours de service. (*Moniteur, tableau des pensions, annales du temps.*)

DE BEAUVOIR (Claude), *vicomte d'Avalon, maréchal de France*, né sujet du duc Jean de Bourgogne. Il servit toute sa vie ce prince, qui le fit son conseiller, et chambellan, par lettres du 15 juin 1409. En 1410, le comte d'Avalon était chevalier banneret, ayant dans sa compagnie 5 chevaliers bacheliers, 110 écuyers et 2 trompettes. En 1414, il fut envoyé pour faire lever le siége de Bar-sur-Aube. Le même prince lui donna le gouvernement du Nivernois, et le commit, le 8 octobre 1417, avec Guy de Bar et Gérard de la Guiche, au gouvernement des villes de Mantes, Pontoise, Meulan, Poissy, et du plat pays d'alentour. Il traita en cette qualité, le 20 du même mois, avec le seigneur de Blaru, capitaine de Vernon, et le fit convenir de tenir cette place au nom du roi et du duc de Bourgogne. Le 29 mai 1418, de concert avec Guy de Bar et Jean de Villiers, officiers du duc de Bourgogne, et à la tête de 200 hommes d'armes, il surprit Paris, où il entra vers les deux heures du matin, par la porte Saint-Germain-des-Prés. Une partie de cette troupe se porta à l'hôtel du roi, et y demeura pour sa garde; une autre partie fut chargée d'arrêter le comte d'Armagnac, et le surplus se répandit dans les différents quartiers de Paris. Le mérite et l'expérience que l'on reconnut dans le vicomte d'Avalon pour les emplois de la guerre, lui firent donner, le 2 juin 1418, la charge de maréchal de France, pour laquelle il prêta serment, le 6 du même mois. Le 10 septembre suivant, il fut fait lieutenant et capitaine-général *par tout* le duché de Normandie, avec mission de remettre sous l'obéissance du

roi les places occupées tant par les Anglais que par les partisans de la maison d'Orléans. S'étant opposé à l'enregistrement des lettres de maréchal de France, délivrées à Antoine de Vergy et Louis de la Baume, il fut défait dans un combat près de Louviers, et tous ses gens y furent faits prisonniers. Pour le dédommager des pertes qu'il avait faites en cette occasion, le roi lui fit payer, le 5 octobre 1418, une somme de 2250 livres, et lui accorda, le 29 janvier 1419, 400 livres par mois pour l'état de sa personne. Il eut, par commission du 7 février suivant, la garde et l'administration de plusieurs châteaux et forteresses, tant en Brie qu'en Bourgogne. Le 10, il fut envoyé par le roi, de Provins à Paris, pour y conférer avec le comte de Saint-Paul, le chancelier et le prevôt de Paris, relativement à la paix. Cette conférence dura jusqu'au 22 du même mois. On l'envoya ensuite en Guienne, et à son retour, le roi le fit, par lettres du 25 août, son lieutenant et capitaine-général de la ville de Saint-Denis, en lui donnant 600 hommes d'armes et 600 de trait pour la défendre contre les Anglais. En 1420, il fut envoyé une seconde fois à Paris pour y conférer avec le comte de Saint-Paul. La charge de maréchal de France lui fut ôtée, le 22 janvier 1421, par Henri V, roi d'Angleterre; mais il déposa au greffe du parlement une cédule, par laquelle il s'opposait à ce qu'aucun fût reçu en cet office et à son préjudice. Il continua cependant ses services au roi d'Angleterre et au duc de Bourgogne. En 1423, il surprit Crevant, et il en soutint vaillamment le siége contre Jean Stuart, connétable d'Écosse, qu'il y fit prisonnier. Il remit ensuite cette place au chapitre d'Auxerre, et en obtint, par reconnaissance, et tant pour lui que pour sa postérité, le droit d'entrer au chœur de l'église cathédrale de cette ville, et d'y prendre séance en qualité de premier chanoine honoraire, l'épée au côté, revêtu d'un surplis, l'aumusse sur le bras, et un faucon sur le poing. Dans la distribution des terres qui furent confisquées sur les sujets du roi de France, le roi d'Angleterre donna au vicomte d'Avalon, le 15 mai 1424, plusieurs seigneuries que celui-ci échan-

gea contre d'autres, le 8 mai 1429. En 1431, il assista avec le chancelier du duc de Bourgogne à l'assemblée tenue à Auxerre pour y traiter la paix avec le cardinal de Sainte-Croix et les ambassadeurs des rois de France et d'Angleterre. Il obtint du duc de Bourgogne, le 6 novembre 1433, le pouvoir de fortifier la tour et la maison du vicomté d'Avalon, qui avaient été ruinées pendant les guerres. Ayant été troublé dans la possession et jouissance de la capitainerie et du gouvernement de cette vicomté, l'ordre de s'y faire maintenir fut donné, le 7 juin 1440, par le duc de Bourgogne, qui lui confia, en février 1445, le gouvernement et l'administration de la justice dans l'étendue de ses terres. Le vicomte d'Avalon mourut, le 12 mars 1454. (*Registres du parlement à l'abbaye Saint-Germain, tome V, l'abbé Le Gendre, Dictionnaire des maréchaussées, Histoire de France du Père Daniel, Moréri, Histoire des Grands-Officiers de la couronne.*)

DE BEAUVOIR (Guillaume-Antoine), *comte de Chastellux, lieutenant-général,* de la même famille que le précédent, entra aux mousquetaires, en 1703, et se trouva la même année au combat d'Eckeren. Guidon de la compagnie des gendarmes de Bourgogne, par brevet du 6 avril 1704, il combattit à Hochstedt, sous le maréchal de Tallard; servit à l'armée de la Moselle, en 1705; se trouva, en 1706, à la levée du blocus du fort Louis par les ennemis; passa en Flandre, après la bataille de Ramillies; obtint l'enseigne de la compagnie des gendarmes de Berri, le 17 juillet, et finit la campagne en cette qualité. Devenu sous-lieutenant de la compagnie des chevau-légers de la reine, avec rang de mestre-de-camp de cavalerie, le 17 avril 1707, il servit en Flandre, où on se tint sur la défensive; combattit à Oudenarde, en 1708; à Malplaquet, en 1709, et y reçut une blessure; servit en Flandre jusqu'à la paix; se trouva au siége et à la prise de Douay, du Quesnoy, de Bouchain, en 1712, et à celle de Landau et de Fribourg, en 1713. Il fut fait capitaine-lieutenant de la compagnie des chevau-légers de Berri, par commission

du 30 mars 1715; brigadier de cavalerie, par brevet du 1er février 1719; capitaine-lieutenant de la compagnie des gendarmes de Flandre, par provisions du 14 juin 1723, en se démettant de la compagnie des chevau-légers de Berri; gouverneur du château de Saint-André de Villeneuve-les-Avignon, par provisions du 14 juin 1731, et gouverneur des ville et château de Seine, par provisions du 1er décembre suivant. Employé à l'armée du Rhin, par lettres du 15 septembre 1733, il se trouva au siége et à la prise du fort de Kehl, et commanda, pendant l'hiver, au comté de Bourgogne, sous le chevalier de Givry, par lettres du 1er novembre. Employé à l'armée du Rhin, par lettres du 1er avril 1734, il servit au siége et à la prise de Philisbourg; obtint le grade de maréchal-de-camp, le 1er août; se démit de la compagnie des gendarmes de Flandre; finit la campagne en qualité de maréchal-de-camp, et commanda, pendant l'hiver, à Trèves et dans le Hunsruck, sous les ordres de M. d'Aubigné, par lettres du 1er novembre. Il servit encore, par lettres du 1er mai 1735, à l'armée du Rhin, où on n'entreprit rien. Créé lieutenant-général, par pouvoir du 1er mars 1738, il obtint la lieutenance-générale du gouvernement de Roussillon, et le commandement dans la province, par provisions et commission du 9 décembre 1739, et conserva ces charges jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Perpignan, le 13 avril 1742. (*Dépôt de la guerre, Mémoires du temps, Histoire des Grands-Officiers de la couronne, tome II; Gazette de France.*)

DE BEAUVOIR (Philippe-Louis), *marquis de Chastellux, lieutenant-général,* fils du précédent, né le 5 août 1726, fut d'abord connu sous le nom de marquis de Beauvoir. Il entra aux mousquetaires, le 16 mai 1740; fit la campagne de 1742, en Flandre, et leva une compagnie dans le régiment Royal-Roussillon cavalerie, par commission du 1er janvier 1743. Il commanda cette compagnie à l'armée de Flandre, qui couvrit les siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes, et occupa le camp de Courtrai, sous les ordres

du maréchal de Saxe, en 1744. Il la commanda aussi à la bataille de Fontenoy; aux siéges des ville et citadelle de Tournay, d'Oudenarde, de Dendermonde et d'Ath, en 1745. Il obtint l'agrément du régiment d'Aunis, en juin de la même année, et se trouva au siége de Bruxelles et à la bataille de Raucoux, en 1746. Devenu aide-maréchal-général-des-logis de la cavalerie de l'armée du roi, par ordre du 15 avril 1747, il se trouva à la bataille de Lawfeld et au siége de Berg-op-Zoom, la même année; obtint, le 1er février 1748, une commission pour tenir rang de mestre-de-camp de cavalerie; servit comme aide-maréchal-général-des-logis de la cavalerie au siége de Maestricht la même année; rejoignit son corps, le 15 juin, et y demeura le reste de la campagne. On le nomma colonel du régiment d'Auvergne, et on le fit gouverneur des ville et château de Seine, à la mort du comte de Chastellux, son frère aîné, par commission et provisions du 30 septembre 1749. Il prit le nom de marquis de Chastellux, et commanda le régiment d'Auvergne au camp d'Aimeries, en 1753, et au camp de Grandville, en 1756. Il reçut des mains du roi, le 3 janvier 1757, la décoration de Saint-Louis; continua à commander le régiment d'Auvergne, avec lequel il se trouva à la prise de Minden et d'Hanovre; au camp de Closterseven; à la marche sur les ennemis vers Zell, en 1757; à la retraite de l'électorat d'Hanovre, et à la bataille de Crewelt, en 1758. Il se démit de ce régiment, le 31 mars 1759, et fut entretenu colonel réformé à sa suite, par ordre du même jour. Il servit à l'armée d'Allemagne, en 1760; s'y trouva aux affaires de Corback et de Warbourg, et à la bataille de Clostercamps; se distingua aux deux attaques du corps de troupes du colonel Freytag, près d'Osterode. Il combattit à l'affaire de Filinghausen, en 1761, et concourut à plusieurs actions, en 1762. Il fut créé brigadier, par brevet du 20 février 1761, et déclaré, au mois de décembre 1762, maréchal-de-camp, dont le brevet lui avait été expédié, dès le 25 juillet précédent. En 1764, il fut député des états de Bourgogne auprès du roi, pour l'ordre de la noblesse. On le créa lieute-

nant-général, le 5 décembre 1781. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*) (1).

DE BEAUVOIR (Jacques-François), *chevalier de Chastellux, maréchal-de-camp*, frère du précédent, né en 1734, était sous-lieutenant au régiment d'Auvergne, en 1747; y fut fait capitaine, en 1754; devint aide-major d'infanterie; remplit les fonctions de ce grade, en 1757 et 1758, et fut nommé, en 1759, colonel du régiment de la Marche, qu'on réforma, en 1762. On le fit colonel du régiment de Guienne, en novembre 1761; brigadier d'infanterie, le 22 janvier 1769, et maréchal-de-camp, le 1er mars 1780. Il avait été créé chevalier de Saint-Louis, en mai 1760. (*Etats militaires, annales du temps.*)

DE BEAUVOIR (Henri-Georges-César), *comte de Chastellux, maréchal-de-camp,* neveu du précédent, naquit à Paris, le 18 octobre 1746. Il entra dans les mousquetaires de la garde, en 1763, fut fait capitaine-commandant au régiment de Royal-Piémont cavalerie, en 1765; eut une commission de colonel d'infanterie aux grenadiers de France, le 3 janvier 1770; devint colonel du régiment de Lyonnais, le 18 mai 1772; passa en cette qualité au régiment de Beaujolais, le 20 mars 1774; fut créé chevalier de Saint-Louis, en 1781; brigadier d'infanterie, le 5 décembre de la même année, et maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. (*Etats militaires, annales du temps.*)

DE BEAUVOIR, *voyez* LA CAZE, GRIMOARD, VAREL *et* VIRIEU.

---

(1) Le Père Anselme, dans son *Histoire des Grands-Officiers de la couronne,* tome VII, page 9, et Lachesnaye-des-Bois, dans le *Dictionnaire de la noblesse,* deuxième édition, tome IV, page 258, font mention d'un César-Philippe, comte de Chastellux, vicomte d'Avalon, aïeul de Louis-Philippe, qu'ils qualifient maréchal-de-camp, et qui serait mort le 8 juillet 1695. La chronologie militaire qui comprend tous les officiers-généraux créés depuis 1082 jusqu'en 1762, et qui a été dressée sur les brevets militaires et les contrôles de l'extraordinaire des guerres, ne cite en aucun endroit ce César-Philippe.

DE BEAUVOISIN, *voyez* CALMET.

DU BEC CRESPIN, *voyez* CRESPIN.

DE BEC DE LIÈVRE (Anne-Louis-Roger), dit le *comte de Cani, maréchal-de-camp*, né le 13 avril 1739, fut reçu chevalier de Malte de minorité, en 1740; devint page du roi en sa petite écurie, en 1754; premier page, en 1757; capitaine de dragons, le 18 janvier 1760; guidon de la gendarmerie, en février 1761; mestre-de-camp de cavalerie, en février 1770, et sous-lieutenant de gendarmerie, en 1771. On le créa brigadier de cavalerie, le 5 décembre 1781, et maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. Il mourut avant le 1er mai 1791. (*Etats militaires, annales du temps.*)

DE BEC (François), *sieur de la Neufville, maréchal-de-camp*, avait été lieutenant de roi à la Fère, lorsqu'on le créa maréchal-de-camp, par brevet du 7 juin 1651. Il leva un régiment de cavalerie, sous le nom de la Neuville-Rolant, par commission du 30 mars 1652. On le licencia après la pacification des troubles. (*Dépôt de la guerre, comptes de l'extraordinaire des guerres.*)

BÉCHAND (Jean-Pierre, *baron*), *général de brigade*, né à Béfort (Haut-Rhin), le 17 février 1770; entra au service, le 7 juin 1787, comme soldat dans le régiment de Dauphiné, où il devint sous-officier, en 1788. Il fit, avec ce régiment, les campagnes de 1790 et 1791, à l'armée d'Avignon et à celle de la Vendée. Ayant donné sa démission, en 1792, il revint à Béfort, et y fut nommé commandant de la garde nationale. En 1793, la Lorraine et l'Alsace se trouvant envahies par l'ennemi, à la suite de la retraite du général Custine, deux bataillons furent levés dans le district de Béfort, et le commandant Béchand n'hésita pas à entrer comme simple volontaire dans le second de ces bataillons; il y fut fait lieutenant-adjudant-major, le 15 octobre, puis capitaine de grenadiers, et fut nommé chef de ce bataillon, le 18 du même mois, à l'âge de 23 ans. Avec la troupe qu'il commandait, il fut chargé de la défense de la ligne de l'Erguel, à l'extrême frontière de la Suisse, et

de maintenir la tranquillité publique dans le département du Mont-Terrible. Quoique ce service exigeât beaucoup d'activité, il trouva cependant le moyen d'exercer son bataillon, en parcourant pendant l'hiver les divers cantonnements dans lesquels il était disséminé, et en le formant lui-même aux manœuvres. En exécution d'un arrêté du comité de salut public qui ordonnait l'incorporation de tous les bataillons formés depuis le mois de mars 1793, celui de Béfort fut incorporé, en mai 1794, dans le 4ᵉ de la Côte-d'Or. D'après ces dispositions, le chef de bataillon Béchand se trouvait sans emploi. Il se retira, après avoir, par une démarche aussi ferme que loyale, apaisé une rébellion des soldats Béfortois, qui, à la nouvelle du départ de leur ancien chef, se refusaient avec opiniâtreté à l'incorporation prescrite. Il vint alors reprendre à Béfort le commandement de la garde nationale; mais peu de temps après, les représentants du peuple ayant destitué le chef du bataillon de la Côte-d'Or, et laissé son remplacement au choix des militaires qui le composaient, ceux-ci nommèrent à l'unanimité le sieur Béchand, qui bientôt vint se mettre à la tête de ce corps. Le 7 juin 1794, à la formation de la 159ᵉ demi-brigade, dans laquelle entrait le 4ᵉ bataillon de la Côte-d'Or, le sieur Béchand, étant le plus ancien des chefs de bataillon, eut le commandement de cette demi-brigade, avec laquelle il se trouva aux deux combats livrés dans le Palatinat par le général Michaud aux Autrichiens, Prussiens et Bavarois réunis. Le 17 du même mois, il reçut du général Desaix le commandement du poste important du moulin de la Rehalte, sur la chaussée de Spire, et s'y étant fortifié, il le conserva jusqu'à la fin d'octobre, prenant, outre cela, part aux coups de main et aux opérations de l'avant-garde du général Desaix, qui ne cessa de harceler l'ennemi. Dans les derniers jours de ce mois d'octobre, les troupes françaises ayant quitté leurs retranchements de Kaiserslautern marchèrent contre les troupes du général autrichien Mollendorff. Le commandant Béchand fit avec son bataillon le service de flanqueurs de droite du corps qui investit la tête du pont de Manheim, dont on

poussa le siége avec vigueur, malgré le froid excessif de l'hiver de 1794 à 1795. Pendant ce siége, il commanda souvent les travailleurs de la tranchée. Les assiégés ayant fait, dans la nuit du 11 décembre 1794, une sortie forte de 4000 hommes avec plusieurs pièces de canon, s'emparèrent par surprise d'une redoute. Aux premiers coups de feu tirés, le commandant Béchand, s'étant mis à la tête de ceux des hommes de son bataillon qu'il put réunir, se glissa sur les flancs de l'ennemi, fonça dessus à la baïonnette, l'épouvanta, et le contraignit à rentrer dans Manheim, laissant la route couverte des débris qu'occasiona une retraite précipitée. La tête du pont de Manheim fut rendue aux Français par capitulation, le 25 du même mois de décembre, et la 159e demi-brigade, après avoir été placée pendant quelque temps le long du Rhin, pour empêcher l'ennemi de passer sur ce fleuve alors gelé, vint prendre rang parmi les troupes qui assiégeaient Mayence. Il resta avec sa troupe pendant neuf mois dans un camp où la faim et la misère firent périr la moitié de l'armée, et se trouva à presque toutes les attaques ou escarmouches qui eurent lieu pendant ce temps. Le 28 octobre 1795, le général autrichien Clairfayt força les lignes de Mayence, et mit d'abord en déroute une partie des troupes françaises. Dans cette circonstance, le commandant Béchand, alliant tout à la fois l'audace à la circonspection, pénétra à travers les tirailleurs ennemis; fit rentrer tous ses avant-postes, et, négligeant de sauver ses propres équipages, exécuta une retraite en assez bon ordre sur Ober et Nieder-Ulm. Cette manœuvre arrêta en partie la débandade de la troupe, et procura le temps convenable pour passer le défilé de la Sala. Dans ce mouvement de retraite générale, plusieurs pièces de canon avaient été abandonnées à Ober-Flercheim, et le général Houel, voulant les reprendre, chargea de cette opération le commandant Béchand, qui partit avec sa troupe, et emmena 24 chevaux de train, destinés à conduire cette artillerie. La distance à parcourir pour arriver à Ober-Flercheim était d'une lieue et demie, et l'ennemi qui occupait ce village déployait une nombreuse cavalerie

rangée en échelons. Pendant que le commandant Béchand faisait ses dispositions pour ranger sa troupe en carré sur une élévation, son cheval en reculant perdit terre des pieds de derrière, et se renversa ayant sous lui son cavalier, qui, foulé et abîmé par l'effet de cette chute, dut être transporté à bras par ses soldats. Le général autrichien ayant, dès le lendemain, attaqué avec 50,000 hommes toute la ligne française de Kirchenbolanden à Worms, parvint à la forcer. Le commandant Béchand garda cependant sa position pendant tout le jour, tua beaucoup de monde à l'ennemi, et ayant, à la nuit, rallié ses tirailleurs, il se retira sous le feu d'une vive canonnade, et vint prendre position à Grunstadt et Turckeim, où il eut pendant trois jours à soutenir des combats opiniâtres et très-meurtriers. Manheim ayant été rendue aux Autrichiens, les débris de l'armée du Rhin prirent position sur la Keich, dans les derniers jours de novembre 1795. De ce point le commandant Béchand marcha par les gorges d'Anneveiller; fit une pointe de trois lieues en avant de l'armée; s'empara de Geiskopfs; s'y maintint, quoique isolé, pendant 72 heures; n'y céda qu'à des forces très-supérieures, et dans son mouvement rétrograde, chargea à la tête de ses grenadiers dans le village d'Igelbach, pour aider à reprendre les drapeaux de la 109e demi-brigade, qui y avaient été abandonnés dans un moment d'alerte. En mars 1796, les 53e et 159e demi-brigades furent amalgamées, et prirent le n° 10e de brigades de ligne. Le chef Béchand commanda le 1er bataillon de cette brigade, qui forma, à l'armée du Rhin, l'avant-garde de la division du général Desaix, et dans la campagne qui s'ouvrit alors, il se trouva à 34 combats ou batailles rangées, et se signala particulièrement, du 27 au 30 octobre, à Kirsdringen et Emeldingen, près de Fribourg en Brisgaw, où, pendant 96 heures, il disputa avec son bataillon le terrain pied à pied aux troupes commandées par l'archiduc Charles, et par l'opiniâtreté de cette défense facilita le passage du Rhin, au Vieux-Brisach, à tout le corps d'armée dont la 10e brigade faisait partie. La conduite que tint le commandant Béchand en cette occasion fut l'objet d'éloges éclatants que lui donnèrent les généraux

Desaix, Sainte-Suzanne, Beaupuy et Decaen, qui en avaient été témoins. Il fut employé, toujours avec son bataillon, pendant le siége de Kehl; se trouva ensuite au passage du Rhin effectué en mai 1797, et servit à l'armée d'Angleterre, en 1798. A cette armée qui faisait la guerre contre les Vendéens, le général Vimieux qui commandait la 22e division militaire, donna les fonctions de général subdivisionnaire, et le commandement du département de Maine-et-Loire, au chef de bataillon Béchand, qui, dans la position délicate où les circonstances le plaçaient, déploya une activité, une intelligence et une modération qui lui méritèrent d'être cité avec distinction dans les rapports adressés par son chef au directoire exécutif. Il avait conçu un projet qui devait faire tomber au pouvoir des républicains une grande partie des chefs chouans. Les démarches qu'il fit pour la réussite de ce projet ayant été interprétées par ses compagnons d'armes de manière à l'inculper d'avoir favorisé l'évasion d'un de ces chefs, il crut devoir quitter l'armée pour ne pas faire une révélation publique, qui eût compromis l'exécution de son plan, et surtout la vie de quelques militaires qui s'étaient introduits à son instigation parmi les Vendéens. S'étant rendu à Paris, il y expliqua sa conduite au directoire qui y applaudit, et, peu de temps après, l'employa à l'armée d'Italie, où il fit les campagnes des années 1798, 1799, 1800, 1801 et 1802. En 1799, après la bataille de Cassano, perdue par le général Moreau, le commandant Béchand fut chargé de faire jeter un pont sur le Tésin pour le passage de l'armée en retraite; et lorsque cette mission fut remplie, le général Hatry lui confia, le 26 avril, la garde de la citadelle de Milan, que les Français tenaient encore avec 1500 hommes, quoique la ville fût tombée au pouvoir de l'ennemi. Cette citadelle était dépourvue de moyens suffisans de défense en artillerie, poudres, projectiles, munitions de bouches et de guerre, en sorte qu'après avoir usé de toutes les faibles ressources qu'il avait à sa disposition pour retarder le siége, et soutenu 72 heures de tranchée ouverte, Béchand capitula, le 24 mai, et obtint pour sa garnison les honneurs de la guerre, et la permission de

rentrer en France, où il la ramena. Il sauva même dans cette circonstance beaucoup d'objets précieux, parmi lesquels se trouvaient 52 sabres d'honneur destinés aux braves de l'armée d'Italie, et les fit transporter à ses frais depuis Milan jusqu'à Grenoble, où ses avances lui furent remboursées. L'opinion publique accusant alors, en France, tous les commandants des places rendues en Italie, le chef de bataillon Béchand sollicita instamment, et obtint enfin un conseil de guerre, qui, après avoir examiné attentivement sa conduite à Milan, la proclama honorable. Il se trouvait à Paris à l'époque du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), et fut du nombre des officiers qui accompagnèrent Buonaparte à Saint-Cloud. On l'envoya à Crémone organiser le second bataillon Étranger-Allemand, créé d'après un arrêté du 21 juillet 1802. En 4 mois de temps il rassembla 500 hommes, les instruisit de manière à mériter les éloges du général Murat, et fut chargé de conduire les deux tiers de cette troupe à Saint-Domingue, où il fit les campagnes de 1804 et 1805, sous les ordres du général Clausel. Il se trouvait dans l'île de la Tortue lorsque l'insurrection éclata parmi les hommès de couleur; fut enveloppé par les insurgés, et ne dut qu'à son courage de pouvoir échapper nu des mains des rebelles, qui déjà avaient massacré deux de ses frères. Aidé de 15 soldats qui s'étaient réfugiés avec lui dans une nacelle, il parvint à sauver le commandant en chef de cette île. Le général Noailles mit un corps de troupes de sa division sous les ordres du sieur Béchand, qui le commanda à bord de la flottille, le 30 décembre 1803, dans l'action où le vaisseau français le *Hasard* fut pris, et où le général Noailles fut tué. Ayant reçu ordre de revenir en France avec sa troupe, il débarqua à Bordeaux le 24 avril 1804, et vint à Paris présenter au ministre de la guerre le rapport sur la mission qu'il avait remplie. Il fut nommé membre de la Légion-d'Honneur, le 13 juin suivant; continua à servir; obtint le grade de major du 76e régiment de ligne, le 21 septembre 1805, et fut fait officier de la Légion-d'Honneur le 21 août 1810. On le trouve compris en 1813 dans le ta-

bleau des généraux de brigade en activité. (*Annales du temps.*)

BÉCHET (Louis-Samuel-Albert-Désiré), *baron de Léocourt, maréchal-de-camp,* naquit à Sédan, le 6 novembre 1771; fut fait sous-lieutenant au 88ᵉ régiment d'infanterie (alors Berwick), le 7 décembre de la même année; devint lieutenant dans la 10ᵉ demi-brigade d'infanterie de ligne, le 1ᵉʳ janvier 1793, et fut nommé adjoint à l'adjudant-général Courville, le 19 octobre 1796. Il avait fait en ces diverses qualités les campagnes de 1793 à 1798 à l'armée du Rhin, lorsqu'on l'attacha à l'armée expéditionnaire de Saint-Domingue, sous les ordres du général Hédouville. Il partit de France, le 20 janvier 1798; y rentra, le 19 juillet 1799, et fut fait capitaine, le 30 août suivant, pour prendre rang du 17 avril 1798. On l'adjoignit, le 2 septembre 1799, à l'adjudant-commandant Ployez, et il fut fait adjoint provisoire à l'état-major du général de division Ney, le 24 octobre. Il passa capitaine aide-de-camp du même général, le 10 février 1801; devint chef d'escadron-aide-de-camp, le 23 mars 1805, et fut nommé adjudant-commandant, le 16 mars 1807. Il a été employé en 1800 et 1801, à l'armée du Rhin; en 1802, en Suisse; en 1803, 1804, au camp de Montereuil-sur-Mer; et en 1805, 1806 et 1807, à la grande armée. Il devint premier aide-de-camp du maréchal Ney, le 12 janvier 1808; passa avec ce maréchal à l'armée d'Espagne; y fit les campagnes de 1808 et 1809; fut nommé chef d'état-major du 6ᵉ corps de la même armée, le 20 novembre 1809, et servit en cette qualité pendant les années 1810, 1811 et 1812. Après la dissolution du 6ᵉ corps commandé par le maréchal Ney, le baron de Léocourt demeura attaché à l'état-major particulier du maréchal duc de Raguse, commandant l'armée de Portugal. Le 20 juin 1813, il fut fait sous-chef de l'état-major du 3ᵉ corps de la grande armée, commandé par le maréchal Ney; fit la campagne en cette qualité, et obtint le grade de général de brigade, le 19 février 1814. On le nomma successivement commandant du département des

Ardennes, le 20 avril 1814; du département de la Côte-d'Or, le 23 juin suivant; d'une subdivision du département des Ardennes, le 5 août; et de la totalité de ce même département, le 14 janvier 1815. Il eut ordre, le 4 juin 1815, de prendre le commandement supérieur de la place de Sédan, en continuant à commander le département des Ardennes. Il obtint le commandement supérieur de Sédan, le 12 juin 1815, et fut conservé dans celui du département des Ardennes. Il a été placé dans la classe des officiers-généraux en non-activité depuis le 22 août 1816. Il était officier de la Légion-d'Honneur, depuis le 18 février 1808, lorsque son A. R. M. le duc de Berri le fit chevalier de Saint-Louis, et cette nomination fut confirmée par ordonnance royale datée du 1er novembre 1814. (*Moniteur, annales du temps*).

BECKER DU BAGERT (Léonard-Nicolas, *comte*), *lieutenant-général*, né à Obernheim (Alsace), le 13 janvier 1770, entra au service, comme soldat, dans le régiment de Languedoc-Dragons, le 29 décembre 1786; y fut fait brigadier, le 10 février 1790, et maréchal-des-logis, le 20 décembre 1792. Il se trouva cette année à la prise de Courtray; à la bataille de Valmy, gagnée sur les alliés, le 20 septembre, et y fut blessé; se distingua ensuite aux combats de Quiévrain; à celui de Bossu, le 2 novembre; à la bataille de Jemmapes, le 6, et à la prise de Menin, le 8 du même mois. Il combattit à Nerwinde, les 18 et 19 mars 1793, et défendit Pont-à-Marque contre les avant-postes ennemis. Dans les fréquentes escarmouches qu'il eut avec les ennemis, il leur fit souvent des prisonniers, et se fit remarquer par le général Lamarlière, qui commandait la frontière du Nord, depuis Douai jusqu'à Dunkerque. Il fut fait sous-lieutenant au 6e de hussards, le 20 avril 1793; devint aide-de-camp du général Bonnaire, le 9 avril 1794, et fut blessé la même année d'un coup de feu à la jambe, aux avant-postes de Lille. Après le déblocus de Maubeuge, le 29 septembre, et la bataille de Vatignies, auxquels le lieutenant Becker se trouva, il suivit son régiment dans la Vendée;

combattit au Mans et à la défense de Nantes. Il passa la Loire après cette dernière affaire, pour y disperser les rassemblements royalistes, et fut dépêché par les représentants du peuple vers le chef vendéen Stofflet, pour porter des paroles de conciliation, à la suite desquelles il se fit des traités, bientôt enfreints de part et d'autre. On le fit adjudant-général chef de bataillon, le 18 janvier 1795, et adjudant-général chef de brigade, le 13 juin suivant. Dégoûté d'une guerre qui, pour n'être pas sans gloire, lui répugnait parce qu'elle se faisait de Français à Français, il demanda et obtint de quitter l'armée de la Vendée; fut employé à l'armée de Hollande, d'où il fut chargé de conduire une division pour renforcer l'armée de Sambre-et-Meuse, dans laquelle on lui donna tour à tour à commander des troupes d'infanterie et de cavalerie. A la bataille de Salzbach, gagnée sur les Autrichiens, le 17 août 1796, il commanda un bataillon de la 83[e] demi-brigade d'infanterie. Chargé de soutenir quelques bataillons de la division du général Lefebvre, ces bataillons et le sien tombèrent sur l'aile droite de l'ennemi avec une telle impétuosité, qu'ils la forcèrent à abandonner le terrain dans le plus grand désordre, et à se replier sur le centre, où elle jeta beaucoup de confusion. Le général Dejean, commandant en chef l'armée gallo-batave, l'envoya d'Utrecht, dans la province de Frise, pour y apaiser des mouvements contre les orangistes; et dans cette occasion, l'adjudant-commandant Becker obtint, par la persuasion, la mise en liberté de plusieurs familles persécutées pour cause d'opinions politiques. Après la paix de Campo-Formio, signée le 17 octobre 1797, et sur la demande du général Hédouville, commandant en chef d'une expédition pour Saint-Domingue, il fut nommé chef d'état-major de ce corps d'armée; seconda parfaitement le général en chef dans la mission qu'il avait été chargé de remplir; l'aida à se maintenir dans la colonie avec très-peu de troupes, et revint en France avec l'armée expéditionnaire, en 1798. On l'employa, en 1799, à l'armée d'Italie, où il eut le commandement d'une brigade de la division du général Serrurier,

à l'extrême gauche de la ligne d'opération. Cette armée ayant été forcée à un mouvement de retraite, l'adjudant-général Becker commanda l'arrière-garde de la division Serrurier, qui fut continuellement harcelée jusqu'à Lecco. En descendant le long de l'Adda, il parvint à repousser plusieurs partis russes; mais le général Souvarow ayant forcé un passage à Trezzo, sépara la brigade Becker du gros de la division Serrurier. Quoique le général Grenier fût venu au secours de cette brigade, qui faisait les plus grands efforts pour arrêter l'ennemi, les Russes avaient déjà gagné beaucoup de terrain, lorsque le général en chef envoya des troupes fraîches à l'adjudant-commandant Becker, avec ordre de s'emparer à la baïonnette d'un village où l'on voulait appuyer la gauche de l'armée française. Ce village fut enlevé, quoique défendu par des forces plus que triples de celles attaquantes, et on y prit 400 grenadiers hongrois; mais lorsqu'on voulut en déboucher, on se trouva en présence d'une masse considérable d'infanterie ennemie, appuyée d'une nombreuse artillerie tirant à mitraille sur les colonnes françaises. L'adjudant-commandant Becker, connaissant toute l'importance de la position qu'il avait prise, la défendit avec la plus courageuse opiniâtreté; mais sa gauche se trouvant bientôt débordée, et sa droite étant découverte par la retraite qu'opérait la division Grenier, sa brigade se trouva compromise, et il ordonna alors la retraite, qui fut effectuée dans le meilleur ordre possible. Déjà il avait eu 2 chevaux tués sous lui, lorsqu'un biscayen vint lui traverser le bas-ventre. Laissé pour mort sur le champ de bataille, il fut relevé par les soins du général autrichien Zopf, qui, après l'avoir fait son prisonnier, lui prodigua les soins les plus généreux. Après six mois de souffrances causées par une blessure aussi grave, il obtint du général autrichien Mélas, qui le crut pour toujours hors d'état de servir, la permission de rentrer en France. Lorsqu'il y fut de retour, les généraux de l'armée d'Italie demandèrent pour lui le grade de général de brigade, dont il avait rempli les fonctions au prix de son sang. Ce grade lui fut accordé, le 2 janvier 1801, par

le premier consul, qui l'attacha à l'armée du Rhin, et lui donna ensuite des commandements, d'abord dans la 2ᵉ division militaire, puis dans la 5ᵉ division militaire, en 1802, et enfin dans la 19ᵉ division militaire, pendant les années 1803 et 1804. En 1805, il fut employé à l'armée d'Allemagne dans la division du général Suchet: marcha à l'avant-garde de la grande armée, après la capitulation d'Ulm, et combattit avec distinction, le 2 décembre, à Austerlitz, où sa brigade repoussa plusieurs charges de la cavalerie russe. La conduite qu'il tint en cette dernière occasion lui valut le grade de général de division, demandé pour lui par le maréchal Lannes, et qu'on lui conféra, le 24 du même mois. Il fit en cette qualité la campagne de 1806, contre les Russes et les Prussiens; se trouva aux combats de Zedenick et de Vigneendorf, les 26 et 27 octobre. Le 31, il marcha vers Anklam, d'après les ordres du général Murat, qui poursuivait sur tous les points les débris de l'armée prussienne, entièrement défaite à Iéna. Ayant rencontré, près d'Anklam, la division ennemie commandée par le général Bila, il la chargea, à la tête des dragons du général Boussard, et cette attaque fut faite avec tant de véhémence, qu'un instant suffit pour enfoncer le corps prussien, le mettre en déroute, et le forcer à chercher un refuge dans la ville, où le général Becker étant entré en même temps que ce corps, composé de 4000 hommes, infanterie et cavalerie, il l'y contraignit à mettre bas les armes, et à se rendre prisonnier de guerre. Parmi les troupes qui composaient la colonne prussienne, se trouvait le régiment de hussards de la garde du roi de Prusse, distingué depuis long-temps pour sa valeur, et qui avait reçu de l'impératrice Catherine des pelisses de peau de tigre, en témoignage de la conduite brillante qu'il avait tenue pendant la guerre de Sept-Ans. Le général Becker concourut à la poursuite des troupes du général Blucker, après la prise de Lubeck. L'armée française étant entrée dans la Pologne, le général Becker combattit avec distinction aux affaires de Nasielk et de Pultusk, les 24 et 26 décembre 1807. Il eut le commandement d'une ligne d'avant-postes très-étendue, et,

quoiqu'il fût journellement assailli par des nuées de Cosaques, il évita constamment de se laisser cerner, et parvint, lors de la retraite que fit la grande armée, à se retirer en bon ordre, malgré qu'il fût serré de près par un corps de cavalerie beaucoup plus nombreux que le sien. Il devint chef d'état-major du maréchal Masséna; fit en cette qualité la campagne de 1809, et se distingua à la bataille d'Essling, le 22 mai. Il fut chargé après cette campagne de faire exécuter les lois sur la conscription militaire, et se retira alors en Auvergne, dans la terre de Mons qu'il y avait achetée. En 1814, lors de l'invasion des alliés et de l'entrée des Autrichiens à Lyon, il offrit à Buonaparte ses services, qui furent acceptés; mais on ne mit à sa disposition qu'un nombre insuffisant de troupes. En mai 1815, il fut nommé député à la chambre des représentants par le collége électoral du département du Puy-de-Dôme, et présenta, dans le mois de juin, à Buonaparte, l'adresse de ce collége. Le 21 du même mois, il fut nommé membre de la commission d'administration de la chambre des députés; et, comme rapporteur de cette commission, il annonça, dans la séance du 26, que les postes de garde près de la représentation nationale seraient de ce moment confiés à la garde nationale parisienne. Napoléon ayant abdiqué pour la deuxième fois, le gouvernement chargea le général Becker de l'accompagner jusqu'à la destination qu'il avait indiquée; et ce général obtint, le 29, un congé de la chambre des députés pour remplir cette mission. Il annonça, le même jour, à la commission de gouvernement, le départ de l'ex-empereur, qu'il ne quitta, à Rochefort, qu'après l'avoir vu embarquer à bord du vaisseau anglais *le Bellérophon*. En octobre 1816, il fut élu, par l'arrondissement de Riom, candidat à la députation que le département du Puy-de-Dôme devait envoyer à la chambre des députés. Par ordonnance du 6 mai 1818, il fut attaché, dans son grade de lieutenant-général, au corps royal d'état-major, et le roi le créa pair de France, le 5 mars 1819. Il avait été fait commandant de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1804; chevalier de la Couronne-de-Fer; grand-of-

ficier de la Légion-d'Honneur, le 31 mai 1809, et grand' croix de l'ordre du Mérite militaire de Maximilien-Joseph de Bavière, lorsque le roi le décora de l'ordre royal et militaire de S.-Louis, le 19 juin 1814. (*Mon,, ann. du temps*).

BÉCOURT (N....), *maréchal-de-camp* du 15 septembre 1792. On n'a pas trouvé de traces de ses services antérieurs ou postérieurs à cette époque. (*Etats militaires de* 1792.)

BÉGLIE (N....), *maréchal-de-camp* du 18 août 1792. Les états militaires postérieurs à cette époque ne font aucune mention de cet officier-général.

BÉGUINOT (N....), *général de division*, naquit en Champagne dans l'année 1747. Après avoir servi d'abord comme soldat et passé par tous les grades, il fut nommé général de brigade, et employé en cette qualité à l'armée des Pyrénées-Occidentales, en 1795; passa à celle du Nord, en 1797, et à celle de Sambre-et-Meuse, en 1798. Il était devenu commandant de la 24ᵉ division militaire, lorsque, dans les derniers mois de 1798, il éclata dans les départements de l'Escaut et des Deux-Nèthes, qui en faisaient partie, une violente insurrection, dont la conscription militaire fut le motif ou le prétexte. Les insurgés, qui étaient nombreux, attaquèrent d'abord le fort Lillo sur l'Escaut; ensuite ils se présentèrent en armes sur divers points, où ils commirent beaucoup d'assassinats, et notamment dans la Campine, à Tirlemont, Louvain, Drest et Montaigu. Avant qu'on eût eu le temps de s'opposer à leurs brigandages, une de leurs colonnes avait fondu sur Malines, et s'y était emparée de 14 pièces de canon et d'une grande quantité de munitions. Le général Béguinot ayant alors rassemblé les troupes sous son commandement, marcha sur Malines; y fit attaquer les rebelles; et ayant pénétré dans la ville, il leur tua un grand nombre d'hommes, et mit le reste en fuite. D'après les rapports du général Béguinot, Malines fut déclaré en état de siége, et 20,000 hommes reçurent ordre de partir, soit de l'armée du Rhin, soit de l'intérieur de la France, pour se rendre sur le théâtre de l'insurrection. Ces renforts n'étaient point encore ar-

rivés, lorsque, le 23 octobre, les rebelles se présentèrent de nouveau devant Malines, d'où ils furent encore repoussés. Aussitôt après l'arrivée des troupes attendues, le général Béguinot fit poursuivre activement les bandes des insurgés, qui partout signalaient leur présence par le meurtre et le brigandage. Elles furent rencontrées à Renoix, Audenarde, Dussel, Helle, Louvain, Ypres, Morcelade, et dans tous ces endroits elles furent battues. On leur tua beaucoup de monde, et on leur fit un grand nombre de prisonniers. La garnison française d'Anvers fit avec succès plusieurs sorties contre les insurgés, qui, se trouvant en force sur ce point, avaient interrompu la communication avec Bruxelles. 300 rebelles qui s'étaient réfugiés sur la montagne de la Chartreuse, près Herinnes, y furent attaqués, et presque tous périrent par le feu de l'artillerie et de la mousqueterie. A Herenthal, 3000 révoltés ayant osé opposer une résistance opiniâtre à une colonne française venue de la Hollande, furent cependant obligés de céder à la bravoure de la 48e demi-brigade d'infanterie et du 5e régiment de chasseurs à cheval, qui délogèrent les insurgés et leur tuèrent 600 hommes. Au village de la Chapelle, situé sur le canal qui conduit de Bruxelles à l'Escaut, ils furent également défaits et éprouvèrent de grandes pertes. Enfin le général Béguinot, par son zèle, son courage et son activité, parvint à mettre fin à cette guerre civile, aussi cruelle qu'elle était malheureuse pour les habitants paisibles de ces contrées. Pendant tout le temps de sa durée, il avait fait observer la plus exacte discipline parmi les troupes, et punir de mort quelques soldats et bas-officiers qui s'étaient rendus coupables de vol et de pillage. Obligé par les circonstances d'user de beaucoup de sévérité contre les chefs ou instigateurs de la rébellion qui tombèrent entre ses mains, il s'occupa avec soin à calmer les effervescences, à ramener les esprits par la douceur, ou à adoucir autant que possible les horreurs de la guerre. En récompense des services par lui rendus en cette occasion, le directoire le nomma général de division, le 5 février 1799, et l'attacha en cette qualité à l'armée d'observation com-

mandée par le général Bernadotte. Les Anglais menaçant les côtes de la Hollande d'une descente, le général Béguinot fut rappelé au commandement de la 24ᵉ division militaire, et ayant rassemblé toutes les garnisons sous ses ordres, il établit son quartier-général à Bruges, d'où il prit toutes les mesures nécessaires pour repousser les agressions de l'ennemi et comprimer une nouvelle insurrection qui commençait à se manifester. Il eut ensuite le commandement supérieur de la 2ᵉ division militaire, et le conserva pendant les années 1801 et 1802. Dans cette dernière année, il fut élu député au corps législatif par le département des Ardennes, dans lequel il était né, et qui faisait partie de la 2ᵉ division militaire. Créé commandant de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1804, il fut nommé sénateur, le 14 août 1807, et mourut à Paris, vers la fin de septembre 1808. (*Moniteur, annales du temps.*)

DE BEHAGUE (Jean-Pierre-Antoine, *comte*), *lieutenant-général,* entra au service comme cornette au régiment de cavalerie d'Egmont, le 1ᵉʳ septembre 1744; passa, en 1748, dans la seconde compagnie des mousquetaires de la garde du roi, où il servit jusqu'au 1ᵉʳ septembre 1755, époque à laquelle il obtint une compagnie de dragons au régiment d'Harcourt. On le nomma lieutenant-colonel, le 18 novembre 1761, et chevalier de Saint-Louis, le 5 mars 1762. Il eut une commission du 15 avril suivant, pour commander à Cayenne et dans la province de Guiane. Il succéda au commandement général de cette colonie, par lettres-patentes du 15 avril 1763; reçut la permission de revenir en France; et, après y avoir rendu compte d'une mission particulière dont le roi l'avait chargé, il fut nommé une seconde fois pour retourner dans la Guiane avec le titre de commandant en chef. Avant son départ, il fut présenté au roi, et en obtint une audience de congé, le 9 septembre 1764. Conformément aux ordres de S. M., il revint, quelques années après, continuer ses services en France; reçut du roi un traitement de 3000 livres en appointements; fut fait brigadier de dragons, le 20 avril 1768; ma-

réchal-de-camp, le 1er mars 1780, et lieutenant-général, le 20 mai 1791. Il était gouverneur de la Martinique, en 1792; et ayant évacué cette île, au commencement de 1793, il se réunit, avec 3 vaisseaux qui l'avaient accompagné, à l'escadre anglaise de l'amiral Gartner, avec laquelle il fit une descente dans cette île, alors occupée par les troupes françaises, sous les ordres du général Rochambeau. Après plusieurs combats et un siége de 49 jours, ces troupes furent obligées de capituler. On ignore ce qu'est devenu depuis le comte de Béhague. (*Etats militaires, Gazette de France, annales du temps.*)

LE BEL DE LA BOISSIÈRE (Louis), *comte de Bernoville, maréchal-de-camp,* était lieutenant-colonel du régiment d'infanterie du maréchal de La Mothe-Houdancourt, son très-proche parent, et qu'il avait constamment accompagné à la guerre, lorsqu'on le créa maréchal-de-camp, par brevet du 2 avril 1642. Il servit en cette qualité sous M. de La Mothe, et ne quitta le service qu'après la disgrâce essuyée par ce maréchal. On n'a point d'autres détails sur les services du comte de Bernoville, qui mourut, le 20 octobre 1684, âgé de 83 ans 4 mois. (*Dépôt de la guerre.*)

DE BELAIR, *voyez* JULIENNE et LIGER.

BELFORT (J. R., *baron*), *maréchal-de-camp* du 24 décembre 1805, fut fait commandant de la Légion-d'Honneur, le 25 du même mois. Il a été employé dans la 29e division militaire, en 1812 et 1813. Voyez *le Supplément.*

BELGRAND (Claude-Henry), *comte* de Vaubois, *lieutenant-général*, né à Clairvaux (Champagne), le 1er octobre 1748, entra au service comme aspirant au corps royal d'artillerie, dès 1768; y devint élève puis lieutenant en second; lieutenant en premier; capitaine en second, et enfin capitaine-commandant. Au commencement de la révolution, il fut nommé chef de l'un des bataillons de volontaires du département de la Drôme; passa rapidement par tous les grades, et obtint celui de général de brigade, dans lequel il fut employé à l'armée des Alpes, en 1793. Le 23

septembre de cette année, il marcha contre la ville de Lyon, et y emporta de vive force les redoutes qui défendaient les Brotteaux. Il continua à être employé à l'armée des Alpes, en 1794. Les Piémontais harcelant presque continuellement les avant-postes de cette armée, depuis le fort Mirabouck jusqu'aux Barricades, le général Vaubois reçut ordre d'attaquer l'ennemi sur cette ligne. Il partit de son camp, le 14 septembre, avec l'aile droite des troupes républicaines, et après douze heures de marche, par un temps et des chemins affreux, il arriva en présence des Piémontais, et leur livra un combat dans lequel ils furent repoussés avec perte d'un bon nombre d'hommes tués, et de 120 prisonniers de guerre, parmi lesquels se trouvaient 4 officiers; il leur prit aussi une grande quantité de bestiaux. Au commencement de 1795, le général Vaubois avait le commandement de l'aile droite de l'armée des Alpes, et occupait le camp de Tournoux, d'où il communiquait, par la vallée de Fours, avec l'armée d'Italie. Ayant été informé que la division du général Grenier, qui faisait partie de cette dernière armée, devait être attaquée par les Piémontais, il s'avança, le 30 juillet, à la tête de deux colonnes fortes de 400 hommes chacune; passa par les hauteurs de la Stura; débusqua l'ennemi d'une forte position; le poursuivit, et ne rentra dans son camp que lorsqu'il eut appris que le général Grenier avait de son côté repoussé les Piémontais. Vers le mois d'octobre, il porta un fort détachement sur les Clapières, par le col de mer, pour enlever un camp ennemi. A l'approche des troupes françaises, les Piémontais prirent la fuite, et ne durent leur salut qu'à l'impossibilité où on se trouva de les poursuivre à travers des cols escarpés, par lesquels ils s'échappèrent. Un autre détachement qui avait été envoyé à Flours, ayant rencontré une troupe de barbets qui pillaient et ravageaient le pays, les en chassa, et reprit sur eux les bestiaux qu'ils avaient enlevés aux habitants leurs compatriotes (1). Le 21 du même mois d'octobre, sans être

(1) L'officier qui commandait le détachement français ayant fait ras-

arrêté par l'extrême rigueur du temps et par l'abondance des neiges, il dirigea une attaque contre les postes avancés de l'ennemi, dans les vallées de la Stura et de Mairan. Trois colonnes prirent leur direction pour tomber sur les postes de Sarrela, du pont de Mairan et des Sellettes, qui furent promptement évacués par les Piémontais, dont on ne put achever la poursuite sur ce point, à cause d'une forte tourmente qui survint. Trois autres colonnes enlevèrent à la baïonnette le poste d'Argentara, quoique fortement retranché et défendu par les régiments suisses de Millius et de Meyerhoff. L'ennemi fut poussé la baïonnette aux reins, et forcé successivement dans les postes de Bersezia, de Damonte et des Barricades. Les soldats français dans leur ardeur se seraient portés sur Vinadio, si le général Vaubois, informé des moyens de défense de l'ennemi sur ce point, n'eût fait faire retraite à sa petite troupe, qui, déjà éloignée de six lieues de son camp, pouvait se compromettre en voulant donner suite aux avantages remportés dans cette journée. Il fut employé à l'armée d'Italie, en 1796, et obtint le grade de général de division, le 8 mai. Dans le mois de juin suivant, il fut chargé, conjointement avec le général Serrurier, d'investir la place de Mantoue. Le gouvernement français ayant résolu d'agir militairement contre les états du pape, le général Vaubois fut désigné pour être employé dans cette expédition. Ayant rassemblé à Plaisance un corps de troupes composé de divers détachements et de la 75ᵉ demi-brigade de ligne, il se mit en marche par Fiorenzola, Castel-Guelfo et Parme; entra le 19 juin à Reggio, et arriva le 26 à Pistoïa, d'où sa division menaçait de se rendre à Rome par Florence. Les différents entre le pape et la république ayant été terminés, le général Vaubois eut ordre de se porter sur Livourne, ville appartenante au grand-duc de Toscane, mais alors occupée par les Anglais. Il passa l'Arno, le 28, à Fuecchio,

sembler ces bestiaux, les fit reconduire à Flours pendant la nuit, et dès le lendemain matin il les rendit aux propriétaires, sans en rien réserver pour sa troupe.

feignit de se diriger sur Sienne, et, changeant brusquement de route, il marcha à Livourne, où il espérait surprendre les Anglais. Ceux-ci, avertis par leurs espions, firent quitter le port à une quarantaine de bâtiments, au moment où les Français se présentaient devant la place. Il entra dans Livourne, le 30 juin, et s'y établit militairement avec la 75ᵉ demi-brigade. Vers la fin d'août, sa division, qui depuis quelque temps était rentrée en ligne, se trouvait sur la rive occidentale du lac de Garda, où elle s'était arrêtée, après avoir chassé le général autrichien, prince de Reuss, de Londrone et de la Rocca-d'Anfo. Le 2 septembre, il reçut l'ordre de déboucher par Riva et Torbole. Son avant-garde ayant rencontré, le 3, quelques troupes du prince de Reuss, sur la Sarca, elle les y attaqua, les culbuta et leur fit des prisonniers. Le 4, il arriva sur la rive droite de l'Adige; prit part à l'attaque du camp de Mori; poursuivit vigoureusement les troupes, après les avoir forcées dans ce camp, et concourut le même jour au gain de la bataille de Rowedo. Dans la nuit du 4 au 5, il fit passer l'Adige à sa division; opéra sa jonction avec celle du général Masséna (depuis maréchal de France); accéléra sa marche, et arriva à Trente vers le milieu du jour. Continuant à poursuivre les Impériaux qui s'étaient retranchés à Lavis, il concourut à les en débusquer. Sa division fut établie en position sur la rivière de Lavis, pour observer le général autrichien Davidowich pendant que l'armée française marchait vers la vallée de la Brenta; bientôt on ajouta quelques troupes à celles déjà placées sous son commandement, et il se trouva chargé de garder, avec environ 10,000 hommes, les débouchés du Tyrol-Trentin. Les instructions qu'il reçut, dans les premiers jours d'octobre, lui prescrivirent d'attaquer les avant-postes autrichiens au-delà de Trente, et de faire tous ses efforts pour obliger les ennemis à abandonner leurs positions entre le Lavis et la Brenta. Il fit en conséquence marcher sur San-Michele la brigade du général Guyeux, qui emporta ce village à la baïonnette, le 3 octobre; y fit 300 prisonniers, et brûla le pont que les Impériaux avaient

jeté sur l'Adige. Le général Davidowich, instruit de cette brusque attaque, fit alors avancer sur Segonzano une colonne autrichienne contre laquelle le général Vaubois envoya la brigade du général Fiorella, qui battit cette colonne, la repoussa et s'empara du château de Segonzano; mais le général Fior ella ayant négligé de débusquer l'ennemi des hauteurs de Bedole, les Impériaux profitèrent de cette faute, et leur général, Wukassowich, descendant tout à coup des hauteurs de Bedole, vint fondre sur la brigade de Fiorella, qui, malgré sa vive résistance, fut culbutée dans un ravin. Sur ces entrefaites le corps de Davidowich se réunit à celui de Wukassowich, et s'établit en avant de la Piazza, de manière à déborder le général Vaubois, qui jugea devoir prendre position aux châteaux de la Piétra et de Bezenetto, d'où il dominait le défilé de Caliano, par lequel passe la route de Trente à Rowedo. En occupant cette position avantageuse, le général Vaubois réparait en partie le petit échec que ses troupes venaient d'essuyer, et il exécutait l'ordre qu'il avait reçu de tenir le corps de Davidowich éloigné des débouchés de la Brenta. Le 6 novembre, le général autrichien essaya de forcer le passage du défilé et d'attaquer les deux châteaux de la Piétra et de Bezenetto; mais le général Vaubois opposa une vigoureuse résistance aux efforts de l'ennemi, qui perdit beaucoup de monde dans ses attaques successives. Le 7, Davidowich fit une forte attaque contre le château de Bezenetto, et le bataillon français qui défendait ce château, se trouvant accablé par le nombre et harrassé de fatigues, se rendit prisonnier vers 5 heures du soir. Pendant ce temps d'autres attaques étaient également dirigées contre le château de la Piétra et les postes du Vogelberg et de Caliano, qui furent pris et repris plusieurs fois. Les Français en étaient encore les maîtres, lorsque le cri de *sauve qui peut* vint se faire entendre; à ce cri fatal les soldats prennent la fuite en jetant leurs armes, et les Autrichiens entrent sans résistance à Caliano, d'où bientôt ils sont expulsés par 3 bataillons frais arrivant de Mori et de Roveredo. Cependant le général Vaubois ayant à craindre, d'après les événements de la jour-

née, d'être tourné dans sa position, fit sa retraite sur la formidable position de la Corona et de Rivoli, où il reçut l'ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité. Le 17 novembre, il y fut attaqué par tout le corps ennemi aux ordres du général Davidowich. Sa division, quoique très-inférieure en nombre aux assaillants, les reçut avec une bravoure qui balança long-temps la victoire; mais se voyant exposé à être tournée par l'ennemi, elle abandonna d'abord les retranchements de Ferrara et de la Corona, et se retira dans ceux de Rivoli, d'où, par les manœuvres de l'ennemi, elle fut encore obligée de faire retraite sur Compara. Dans ce mouvement rétrograde, qui ne put être exécuté assez promptement, l'ennemi tomba sur l'arrière-garde française, et fit prisonnier le général Fiorella qui la commandait, ainsi que 7 à 800 hommes de sa brigade. Le général Vaubois continua à opérer sa retraite par Peschiera, et vint prendre position derrière le Mincio. Ayant été rejoint, dès le 18 novembre, par la division Masséna, il se tint en mesure de reprendre l'offensive contre le corps de Davidowich. Les deux divisions réunies à Villa-Franca marchèrent ensemble, le 21 novembre, sur Castel-Novo, où elles rencontrèrent l'ennemi. Les Impériaux y furent complétement battus; perdirent 1200 hommes faits prisonniers, et 300 qui en fuyant se noyèrent dans l'Adige. Les positions importantes de Rivoli et de la Corona furent aussi reprises dans cette journée. Par suite des opérations militaires le général Vaubois retourna commander à Livourne, et il s'y trouvait en février 1797, au moment où la populace s'essayait à l'insurrection en insultant les Français ou leurs partisans; mais il sut, par sa fermeté et ses bonnes dispositions, rétablir la tranquillité dans cette place. Après les préliminaires de paix avec l'Autriche, signés à Léoben, le 18 avril 1797, le général Vaubois fut nommé commandant en Corse, où bientôt une révolution se manifesta. En janvier 1798, le général Casalta, qu'il avait envoyé contre les insurgés, ayant été cerné par eux de toutes parts, le général Vaubois se mit, le 31 de ce mois, à la tête d'une colonne forte de 1000 hommes de troupe

de ligne et d'un bon nombre de volontaires républicains; battit un corps considérable d'insurgés près du pont de Golo; le poussa l'épée aux reins jusqu'à l'Olmo; descendit ensuite à Vescowato; fit occuper tous les villages de la Cassinia, et fit marcher une partie de ses troupes sur Corte, où lui-même il vint s'établir, le 1er février, après avoir dégagé le général Casalta et fait rentrer les habitants dans la soumission. Le 10 février, il fut remplacé dans le commandement de la Corse par le général Ménard, et appelé à l'armée d'Angleterre qui, destinée à l'expédition d'Égypte, partit des ports de France, le 19 mai, et arriva en vue de Malte, le 9 juin. Il commanda, le 10, une des divisions qui opérèrent leur descente près de la ville de Malte, et s'avancèrent sans obstacles sous le canon de la place. Après la prise de l'île, le général Vaubois en fut nommé gouverneur. Les forces laissées à sa disposition consistaient en 4000 hommes. Il s'occupa à régler toutes les parties de l'administration, tant civile que militaire, et à mettre l'île en état de défense. Au commencement de 1799, quelque temps après le combat naval d'Aboukir, dans lequel la flotte française avait été presque entièrement détruite, l'escadre anglaise de l'amiral Nelson vint se joindre à une division portugaise, qui déjà faisait le blocus de l'île de Malte. Un convoi napolitain, protégé par deux frégates, apporta dans le même temps aux Maltais, qui étaient en état de révolte, des armes, des munitions et des vivres en abondance. La position du général Vaubois commença dès lors à devenir fâcheuse, sa troupe avait été considérablement diminuée par les maladies et les assassinats partiels; et cette perte ne se trouvait pas compensée par les équipages d'un vaisseau et de deux frégates que les amiraux Villeneuve et Decrès avaient amenés à Malte après le combat d'Aboukir. La force numérique de toutes ces troupes n'était point suffisante pour garnir tous les forts qui pouvaient servir à la défense de l'île. D'un autre côté la disette de vivres et de munitions se faisait déjà sentir, et le défaut de communication avec le continent avait empêché depuis long-temps de pourvoir à ces objets, et de rempla-

cer les consommations journalières. Les Maltais insurgés avaient été organisés régulièrement et formés en corps commandés par des officiers anglais et portugais. Bientôt ces insurgés furent assez nombreux pour braver les Français. Il était en outre très-difficile de contenir une population de 45,000 âmes renfermées dans la ville, et qui concertant journellement des mouvements insurrectionnels avec les rebelles du dehors, parvinrent à s'établir dans la cité Vieille. Cependant le général Vaubois fit toutes les dispositions nécessaires pour une résistance vigoureuse et prolongée. Il fit réparer toutes les fortifications, expulsa de la ville les mendiants, les gens suspects, et une partie des bouches inutiles, mit en réquisition tous les plombs pour les convertir en balles, et expédia des bâtiments légers en France, en Italie, en Corse, et sur les côtes de Barbarie, pour faire connaître sa situation et ramener des vivres et des munitions. Dès les premiers moments du blocus, il avait été sommé par les amiraux anglais et portugais de rendre Malte. « Vous avez oublié que des Français sont dans la place, » fut la seule réponse qu'il fit à cette sommation. Les insurgés du dehors et les conjurés qui étaient dans la place s'étaient concertés pour surprendre Malte dans la nuit du 19 janvier 1799. Le général Vaubois fut instruit de ce projet par un Grec qui l'avait surpris aux révoltés; et au moment où ces derniers s'avançaient en masse et à découvert jusqu'au pied des remparts, ils y furent écrasés par la mitraille et par un feu de mousqueterie à bout portant. Cet événement porta la terreur parmi les Maltais, et ranima la confiance de la garnison, qui, à force de courage, de constance et de dévouement, résistait avec succès aux efforts des habitants et à ceux des troupes du blocus. Pendant l'hiver de 1798 à 1799, le scorbut avait fait de grands ravages; et comme on pouvait attribuer à l'usage des viandes salées la propagation de cette maladie, le général Vaubois engagea les troupes à se livrer à la culture des végétaux. Le climat était très-propre à la végétation, et, malgré la difficulté de se procurer l'eau nécessaire pour fertiliser le terrain, les militaires, au moyen de machines hydrauliques fort ingénieusement

inventées par eux, parvinrent à s'y procurer des récoltes abondantes en légumes et en plantes potagères. Ils élevèrent aussi une grande quantité de lapins et de volailles, qui offrirent une ressource précieuse à la garnison et aux habitants. Au milieu des soins donnés au bien-être physique de ses troupes, le général Vaubois crut aussi devoir s'occuper de soutenir leur moral, en dissipant les ennuis inséparables de leur position, dans une place si long-temps bloquée, et dans laquelle les événements militaires n'étaient pas assez importants pour donner des distractions suffisantes. Il fit donc former une troupe de comédiens (1); établir des écoles d'écriture, de calcul, de dessin, de danse, et des salles d'escrime. Les assiégeants, toujours repoussés dans les différentes attaques qu'ils avaient faites, renouvelaient de temps en temps leurs sommations : et l'amiral Nelson en envoya, le 1er novembre, une nouvelle, à laquelle le général Vaubois répondit en ces termes : « Jaloux de mériter l'estime de votre nation, comme vous recherchez la nôtre, nous sommes résolus à défendre Malte jusqu'à la dernière extrémité. » En janvier 1800, un avis, ayant trompé la vigilance des croisières, vint apporter la nouvelle de l'établissement en France du gouvernement consulaire. Cette nouvelle affermit encore la résolution prise par la garnison de Malte, qui se persuada qu'on allait faire des efforts pour la secourir. Le 16 février 1800, les assiégeants, irrités des refus constants qui leur avaient été faits de rendre la place, tentèrent un nouvel effort pour l'emporter d'assaut. Les insurgés maltais, soutenus par des détachements de troupes anglaises et napolitaines, firent une attaque du côté de la mer, et s'avancèrent sur des barques jusqu'au pied des remparts, dans le dessein d'escalader le mur d'enceinte du côté de Bourmala. Cette attaque était protégée par le feu des bâtiments qui formaient le blo-

(1) Nicolo Isouard, chevalier de Malte, né dans cette île, mais Français d'origine, que ses charmantes compositions musicales ont depuis rendu célèbre en France, fut mis à la tête de cette troupe de comédiens. Il est mort à Paris, au commencement de 1818, à l'âge de 43 ans.

cus, et qui essayaient d'attirer l'attention des Français sur plusieurs points; mais le général Vaubois ne prit point le change, et au moment où les assaillants se disposaient à placer leurs échelles et à tenter l'assaut, ils furent repoussés par un feu de mitraille, bien dirigé, qui les culbuta dans la mer, où la plupart se noyèrent. Une division française, composée d'un vaisseau de guerre, de trois corvettes et de plusieurs bâtiments de transport, ayant fait voile de Toulon, sous les ordres du contre-amiral Perrée, et ayant à bord 3000 hommes de troupes, et une quantité considérable de vivres et de munitions de guerre, destinés à ravitailler Malte, arriva, le 18 février, en vue de cette île, sans avoir rencontré jusque-là aucuns vaisseaux ennemis; mais l'amiral anglais Nelson, prévenu de l'arrivée de cette division, l'attaqua avec des forces supérieures. Dans le combat qui s'engagea, le contre-amiral fut blessé mortellement; le vaisseau *le Généreux*, qu'il montait, fut pris, et tout le convoi dispersé. Ce funeste événement, qui se passa presque sous les yeux de la garnison de Malte, fit prendre au général Vaubois la résolution d'envoyer en France le contre-amiral Decrès, pour prévenir le premier consul que la place ne pourrait pas tenir au-delà du mois de juin. Decrès partit sur le vaisseau *le Guillaume-Tell*, qui ne put traverser la croisière ennemie, et qui fut capturé par elle. Nelson, en annonçant ce nouveau revers à la garnison de Malte, lui fit faire une cinquième sommation, qui ne fut pas mieux accueillie que les précédentes. Cependant le manque de munitions, de moyens de subsistance et de médicamens allait toujours croissant; et bientôt on allait être réduit aux plus grandes privations (1). Les chaleurs et la disette multipliaient les maladies, et le typhus enlevait dans les hôpitaux jusqu'à 120 et 130 hommes par jour. L'amiral Nelson, instruit de l'extrémité où les Français se trouvaient réduits, fit faire une sixième sommation, mena-

(1) Une poule se vendait 60 fr., un lapin 12 fr., un œuf 1 fr., une laitue 18 sols, un rat 2 fr., et le poisson jusqu'à 6 fr. la livre.

çant en même temps du refus d'une capitulation honorable, si la garnison ne se rendait pas avant l'arrivée d'une flotte russe qu'il disait être déjà à Messine. Le général Vaubois répondit encore à cette sommation, comme à celles qui l'avaient précédée ; alors les commandants portugais et napolitains demandèrent une entrevue que le général Vaubois accorda ; mais à peine l'amiral portugais, marquis de Nizza, fut-il arrivé au fort Manoel, que toute la garnison l'empêcha d'expliquer le motif de sa venue, et étouffa sa voix par les cris mille fois répétés de : « Malte, ou la mort ; » osez venir nous atttaquer. » Cependant la détresse des Français était arrivée presqu'à son comble ; il fallut encore diminuer la ration de vivres, qui déjà avait été réduite au tiers. Sur 9000 habitants restants dans la place, après les expulsions précédemment faites, 2700 furent encore mis dehors : mais le général anglais Graham refusa de les recevoir, fit tirer dessus, et les força à se réfugier dans les fossés de la place, où ils auraient péri de misère, si le général Vaubois, mû par la pitié, ne les eût fait rentrer dans Malte. Les Français partagèrent alors leurs faibles rations avec ces malheureuses victimes de la guerre. Enfin le 1er septembre, toutes les provisions se trouvèrent épuisées : les bêtes de somme avaient été consommées ; les lapins, les poules, les chiens, les chats, les rats même avaient cessé d'être une ressource ; le bois manquait absolument, et Malte ne présentait plus, le 2 septembre, que l'affreux aspect d'une vaste enceinte, où, de tous côtés, on ne voyait que morts ou mourants. Dans cette cruelle extrémité, le général Vaubois ne voulut point entrer en négociation avec l'ennemi, sans avoir pris l'avis d'un conseil de guerre qu'il assembla, le 3, et dans lequel il fut décidé qu'il fallait, par une prompte capitulation, arracher les débris de la garnison et des habitants, à la destruction qu'une plus longue défense rendait inévitable. En conséquence de cette décision, le général Vaubois envoya, le 4, un parlementaire au général anglais Pigot, qui entra de suite en pourparlers pour une capitulation, dont les articles furent arrêtés et signés, le 5, et d'après laquelle l'île de Malte fut remise aux trou-

pes de S. M. Britannique (1). Pendant que la garnison de Malte s'immortalisait par sa constance et son dévouement, le premier consul proposait au sénat conservateur, par une lettre du 18 juillet 1800, de donner une preuve de la satisfaction du peuple français, et de l'intérêt que la nation prenait aux braves de cette garnison, en accordant au général Vaubois une place de sénateur. Cette nomination eut effectivement lieu, et Buonaparte ajouta à cette récompense, en donnant la sénatorerie de Poitiers au général Vaubois, qui obtint ensuite le titre de comte, et fut fait grand-officier de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1804. En 1814, il adhéra, le 1er avril, à la déchéance de Napoléon; fut créé pair de France, le 4 juin, et chevalier de Saint-Louis, le 8 juillet de la même année. Il ne fit point partie de la chambre des pairs, formée par Buonaparte en 1815, pendant les *cent jours*. Après la seconde restauration, il reprit séance dans celle créée par le roi. On le trouve porté dans le tableau des pensionnaires inscrits au trésor public, à la date du 1er septembre 1817, pour la retraite du grade de général de division, après 40 ans 2 mois et 5 jours de service. (*Moniteur, annales du temps.*)

DE LA BELINAYE (Charles-René, *comte*), *lieutenant-général*, né à Fougères, le 11 décembre 1735; entra au service, en 1744, en qualité de gentilhomme à drapeau, au régiment des Gardes-françaises, dans lequel il servit jusqu'en 1770, et où il fut fait successivement enseigne à drapeau, enseigne à pique, sous-lieutenant et lieutenant. En 1758, il se trouva au combat de Saint-Cast comme aide-de-camp du duc d'Aiguillon. Il a servi en Allemagne pendant la guerre de *sept ans*, et a été créé chevalier de Saint-Louis en 1762. On le nomma colonel du régiment de Condé infanterie, le 1er janvier 1770; brigadier d'infanterie, le 1er

(1) On trouve quelques autres détails sur les opérations militaires pendant le blocus et le siége de Malte, dans un Mémoire publié par l'adjudant-général Brouard, alors chef d'état-major de la division du général Vaubois, et nommé depuis maréchal-de-camp.

mars 1780, et maréchal-de-camp, le 1er janvier 1784. Il émigra en 1790, et se rendit à Turin pour y prendre les ordres du comte d'Artois et du prince de Condé. En mars 1791, il vint à Worms, et obtint le commandement de la première division d'infanterie noble de l'armée du prince de Condé, à la formation de ce corps, dans lequel il servit jusques après la campagne de 1792. En 1794, il se fixa en Angleterre; suivit la destinée de S. M. Louis XVIII et des princes français, et rentra en France à leur suite, en 1814. Il a été créé lieutenant-général, par ordonnance royale du 27 septembre 1814, pour prendre rang du 13 août précédent. On le trouve porté dans le tableau des pensions inscrites à l'époque du 1er septembre 1817, comme admis à la retraite après 67 ans et 3 mois de service. (*Etats militaires.*)

DE BELLAIR (N....., *baron*), *maréchal-de-camp*, fut nommé général de brigade, le 26 février 1813, grand-officier de la Légion-d'Honneur, le 4 novembre de la même année, et chevalier de Saint-Louis, le 11 octobre 1814. On le trouve classé parmis les maréchaux-de-camp disponibles dans l'annuaire militaire de 1820. Voyez *le Supplément.*

BELLANGER DE TOUROTTE (Louis-François), *maréchal-de-camp*, entra aux mousquetaires, en 1680, et servit à l'armée de Flandre qui couvrit le siége de Luxembourg, en 1684. Il leva, le 20 août 1688, une compagnie de cavalerie dans le régiment de Fontettes, depuis Bachivilliers, et, pendant que cette compagnie se formait, il servit comme mousquetaire auprès de Monseigneur, en 1688, et se trouva au siége de Philisbourg, de Manheim et de Franckendal. Il commanda sa compagnie à la reprise de Saint-Jean de Baldezès et de Ripouille, et au blocus de Gironne, en 1690, et, lorsqu'on forma les compagnies de carabiniers, il obtint, le 29 octobre de cette dernière année, celle de son régiment. Il se trouva au siége d'Urgel; à la prise des châteaux de Valence et de Boy; au secours de Prats-de-Mollo, en 1691. Il servit, en 1692, à la même armée, qui se tint sur la défensive; au siége de Roses, en 1693; entra

avec sa compagnie, le 1er novembre de cette année, dans le régiment Royal de carabiniers que l'on formait alors; servit avec ce corps en Flandre jusqu'à la paix, et ensuite au camp de Compiégne, en 1698. Devenu major de la brigade d'Imécourt, du même régiment, par brevet du 26 mars 1702, il se trouva à la bataille de Luzzara, la même année; au passage des troupes françaises dans le Trentin; aux combats de San-Benedetto, en 1703; aux siéges de Verceil, d'Ivrée et de Veruë, en 1704 et 1705, et à la bataille de Cassano, au mois d'août suivant. Mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie de son nom, par commission du 18 janvier 1706, il le commanda à la prise de Drusenheim, de Lauterbourg et de l'île de Marquisat, cette même année; à l'armée de Flandre, en 1707, et à la bataille d'Oudenarde, en 1708. Créé brigadier de cavalerie, par brevet du 29 janvier 1709, il fut employé à l'armée du Rhin, cette année; au corps séparé commandé par le maréchal de Besons, près Metz, en 1710; à l'armée de Flandre, en 1711; aux siéges de Douay, du Quesnoy et de Bouchain, en 1712; aux siéges de Landau et de Fribourg, et à la défaite du général Vaubonne, en 1713. Son régiment ayant été réformé, par ordre du 10 novembre de cette année, il fut incorporé avec sa compagnie dans le régiment de Beringhen (depuis Conti), et servit comme brigadier au camp de la Haute-Meuse, en 1714. Ayant été promu au grade de maréchal-de-camp, le 1er février 1719, il se démit de sa compagnie; obtint le gouvernement du comté de Beaulieu, en Argonne, par provisions du 31 août 1726, et ne servit plus. Il mourut à Paris, le 28 juin 1733, âgé de 74 ans. (*Brevets militaires, Gazette de France.*)

DE BELLANGER DE VAUTOURNEUX (Gaston), *maréchal-de-camp*. Après avoir passé par différents grades dans le régiment d'infanterie d'Orléans, il en fut fait lieutenant-colonel, le 1er août 1649; obtint une compagnie au régiment des gardes-françaises, par commission du 1er janvier 1651; commanda cette compagnie aux combats d'Estampes, de Blesneau et du faubourg Saint-Antoine, en 1652.

et au siége de Sainte-Ménéhould, en 1653. Il eut une commission du 1er avril 1654, pour commander à Béthune en l'absence du vicomte d'Hostel; et on le créa maréchal-de-camp, par brevet du même jour. Il servit, l'année suivante, au siége de Landrecies, et fut tué à celui de Condé, le 15 août 1655. (*Dépôt de la guerre, manuscrits Le Tellier, tome XXI, pag.* 200.)

BELLAVÈNE (Jacques-Nicolas, *baron*), *lieutenant-général*, naquit à Verdun, le 20 octobre 1770, entra au service comme cavalier dans le 2e régiment, le 24 mars 1791, et y fut fait sous-lieutenant, le 10 mai 1792. Il était officier d'ordonnance de son régiment au quartier-général de l'armée sur le Rhin, lorsqu'en décembre de cette dernière année, il fut envoyé à Francfort-sur-le-Mein, pour y porter au général français l'ordre d'évacuer cette place. Étant arrivé au moment où elle venait d'être surprise par les Prussiens et les Hessois, il n'hésita cependant pas à remplir sa mission; et ayant traversé les rues au milieu du massacre que l'ennemi faisait de la garnison, il parvint jusqu'au commandant de la place, à l'instant où on allait le faire prisonnier, lui remit ses dépêches, revint sur ses pas, et, profitant d'un épais brouillard, traversa l'avant-garde prussienne dans la plaine le long du Mein, et rentra au quartier-général français, à Hoecht, où il donna assez à temps avis de la prise de Francfort, et de la marche des ennemis sur l'armée française. Le 19 mai 1793, il fut nommé aide-de-camp; et le même jour, dans une charge exécutée par le 2e régiment de cavalerie, il fit prisonnier le comte de Klenau, colonel de cavalerie autrichienne, et enleva 7 caissons. On le nomma adjoint à l'état-major général, le 20 octobre de la même année. Dans la nuit du 2 au 3 décembre suivant, il fit la visite des avant-postes; et ayant reconnu que l'armée autrichienne, défaite à Niderbronn, évacuait Haguenau, il marcha de suite sur cette place, à la tête de 50 dragons, arriva jusqu'à la barrière, surprit le poste, entra dans la ville, y fit cesser le pillage auquel l'ennemi se livrait, et fit 400 hommes prisonniers. Sa belle conduite en

cette occasion lui valut le grade d'adjudant-général chef de bataillon, qu'il obtint le 12 avril 1794. Ayant été chargé, le 23 mai de la même année, de repousser une fausse attaque faite par 1500 Bavarois, sur Neuhoffen, tandis que l'armée autrichienne attaquait la droite des Français sur la Spitzbach, il se mit à la tête de deux escadrons de chasseurs, tourna l'ennemi, et le força à se retirer, avec perte de 200 hommes, sur la tête de pont de Manheim. Le 21 juin, il surprit plusieurs cantonnements de l'ennemi, qu'il s'attacha à disperser, pour faciliter l'enlèvement du camp autrichien établi en avant de Guermesheim; on le fit adjudant-général colonel, ce même jour, sur le champ de bataille. Employé au blocus de Mayence, il enleva, dans la nuit du 15 au 16 novembre, 600 hommes du corps connu sous le nom de Manteaux-Rouges, qui occupait Weissenau, tenant à la place; et ce poste ayant été de nouveau occupé, le 16, par un autre bataillon du même corps, il le surprit pendant la nuit suivante, et lui fit 400 prisonniers. Il fut confirmé, le 24 mai 1795, dans le grade d'adjudant-général colonel. Vers la même époque, et lorsqu'on se préparait à reprendre les hostilités, il fit partie d'une commission nommée par le général en chef Moreau, à l'effet de préparer le projet d'un passage du Rhin, et de déterminer les différents points d'attaque; il fut reconnu que tous les officiers qui firent partie de cette commission remplirent avec beaucoup de talents et d'habileté la mission délicate et importante qui leur avait été confiée. Le projet fut remis, dans les premiers jours de juin 1796, au général en chef, qui l'approuva. Le pont de Kehl ayant été choisi pour le passage du Rhin, l'adjudant-général Bellavène fut un des officiers désignés pour conduire les premiers débarquements qu'on laissa à Strasbourg, pour accélérer les préparatifs de l'expédition. Il se signala au passage du fleuve, effectué le 24 juin, et fut nommé général de brigade, sur le champ de bataille, par le général en chef. Le 28 juin, étant à la tête du 18ᵉ régiment de chasseurs à cheval, et de la 10ᵉ demi-brigade d'infanterie légère, il fut chargé de remonter la vallée de la Kentzig, pour s'assurer d'un débou-

ché sur ce point. A la bataille de Rastadt, le 5 juillet, la division commandée par le général Sainte-Suzanne, se trouvant compromise par le retard de celle du général Delmas, que des accidents de terrain avaient arrêtée dans sa marche, le général Bellavène fit les plus grands efforts pour rétablir l'ordre parmi les troupes, qui, battues de front, en écharpe et en flanc, eurent beaucoup de peine à se reformer, et furent très-maltraitées. Il devint, en cette occasion, victime du zèle et du dévouement qu'il déploya à la tête de la brigade de cavalerie qu'il commandait, et fut atteint d'un boulet qui lui emporta la jambe et le renversa de son cheval. Il avait eu jusqu'alors quatre chevaux tués sous lui dans différents combats, à diverses époques. Il fut confirmé dans le grade de général de brigade, le 10 du même mois de juillet. A la fin de la campagne, le général en chef Moreau le chargea de présenter au gouvernement français les dix drapeaux pris sur l'ennemi par l'armée de Rhin-et-Moselle pendant la glorieuse retraite qu'elle venait de faire; et cette présentation eut lieu au directoire exécutif, le 30 novembre 1796, par M. Lhéritier, alors aide-de-camp du général Bellavène, qui, ne pouvant plus servir activement aux armées, fut employé au cabinet topographique du gouvernement. Le 13 février 1797, on lui donna un commandement dans la 3e division militaire, et il le conserva jusqu'au 21 mars 1799, époque à laquelle il fut nommé l'un des administrateurs-généraux des postes. On le fit inspecteur aux revues, le 28 janvier 1800. Le 26 octobre de la même année, il fut rappelé dans son grade, eut le commandement extraordinaire de la 4e division militaire, pendant la tenue du congrès à Lunéville. On le chargea, le 10 mars 1803, de l'organisation, du commandement et de la direction des études de l'école militaire de Saint-Cyr, avec la commission d'inspecteur du prytanée militaire. Il fut fait chevalier de la Légion-d'Honneur à la création de cet ordre, en 1804, et en fut nommé l'un des commandants, le 14 juin de la même année. Il obtint, le 4 octobre 1807, le grade de général de division, et on lui conféra le titre de baron, comme récompense spéciale des services qu'il

avait rendus dans la formation et la direction de l'école de Saint-Cyr. Il fut nommé inspecteur-général des écoles militaires, le 1er juillet 1812, et créé chevalier de Saint-Louis, le 8 juillet 1814. Il cessa ses fonctions d'inspecteur-général, en vertu d'un ordre du 2 août de la même année, et fut mis à la demi-solde de non-activité, le 1er janvier 1815. Rappelé, le 30 mars, pour la réorganisation de l'École-Militaire, il sut, par la fermeté de son caractère, y maintenir l'ordre et la discipline dans les circonstances qui, alors, devinrent très-orageuses. Il a été admis à la retraite, le 27 septembre 1815, après 25 ans de services (1). (*Brevets militaires, Moniteur, tableau des pensions, annales du temps.*)

du BELLAY (Guy), de la Courbe-Bellay, *maréchal-de-camp;* il était capitaine d'une compagnie de chevau-légers, lorsqu'il obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 17 avril 1652. On ne le trouve pas employé depuis en cette qualité. (*Dépôt de la guerre.*)

de BELLE (Jean-François-Joseph), *général de division,* né à Vorreppe, le 22 mai 1767, entra au service, en 1782, dès l'âge de 15 ans, dans le 6e régiment d'artillerie (Auxonne); y fut fait lieutenant, en 1789, et capitaine, en 1792. Il commanda avec distinction une compagnie d'artillerie à cheval, pendant les années 1792 et 1793, aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse. Dans un combat qui eut lieu avant la prise de Charleroy, dont les Français s'emparèrent, le 12 novembre 1792, la compagnie d'artillerie lé-

---

(1) Lorsque les troupes alliées arrivèrent dans les environs de Paris, un officier et six soldats prussiens se logèrent à Saint-Cyr; bientôt une troupe nombreuse de fédérés se présenta devant cet établissement, demandant que les Prussiens lui fussent livrés, et voulant aussi enlever les armes et emmener les élèves. Le général Bellavène, après avoir fait mettre les 7 étrangers en lieu de sûreté, se présenta seul aux fédérés, et leur déclara que, devant compte des armes au ministre, des élèves à leurs parents, de ses hôtes à l'honneur, il était résolu à ne livrer ni les uns ni les autres. Cette fermeté imposa aux fédérés, qui renoncèrent à leur entreprise.

gère, commandée par le capitaine de Belle, ayant été enveloppée et faite prisonnière par les Autrichiens, cet officier ramassa à la hâte quelques braves avec lesquels il fondit sur l'ennemi, et dégagea sa compagnie; mais cette action éclatante lui fit courir un grand danger. Il fut blessé grièvement, et laissé pour mort sur le champ de bataille. Il servit en qualité d'adjudant-général d'artillerie, en 1794, à l'armée de Rhin-et-Moselle aux ordres du général Jourdan, et commanda l'artillerie de l'avant-garde à la bataille et à la prise d'Arlon, les 17 et 18 avril. Cette artillerie bien dirigée contribua beaucoup au succès de l'entreprise, et lutta avec avantage contre celle du général autrichien Beaulieu, qui était plus nombreuse et d'un plus fort calibre. En 1795, il était devenu général de brigade d'artillerie; on l'avait nommé inspecteur de cette arme dans le 4ᵉ arrondissement militaire comprenant le département du Haut-Rhin. Il conserva cette inspection jusqu'en 1800. En la même année 1795, il eut le commandement en second de l'artillerie de l'armée de Sambre-et-Meuse; se trouva au passage du Rhin, effectué dans la nuit du 5 au 6 septembre, et à la prise de Dusseldorf, qui eut lieu dans la journée du 6. Le général en chef Jourdan, en rendant compte au gouvernement des opérations militaires qui eurent lieu à cette occasion, s'exprima ainsi : « L'artillerie commandée par le général de brigade de Belle, » qui a été placée dans les ouvrages, a fait le feu le plus vif, » et a parfaitement secondé notre attaque. » Le 23 du même mois, l'armée française ayant quitté ses positions de Deutz et de Hutten, s'avança sur la Sieg. Le général de division Lefebvre ayant rencontré l'ennemi à Blankenberg, et éprouvant de la résistance sur ce point, donna ordre au général de Belle de diriger contre les retranchements autrichiens une compagnie d'artillerie légère. Cette manœuvre fut couronnée du plus grand succès : et le général de Belle, par son feu vif et très-meurtrier, fit bientôt taire celui de l'ennemi, qui ne tarda pas à s'ébranler et à évacuer sa position, où il abandonna une pièce de 13 et un obusier. En récompense de ses services distingués, il fut promu

au grade de général de division, le 16 novembre 1795. En 1796, il fut employé en cette qualité à l'armée expéditionnaire d'Irlande, commandée par le général en chef Hoche, son beau-frère, près duquel il se trouvait à Rennes, au moment où un lâche assassin tira un coup de pistolet presqu'à bout portant sur ce général, qui cependant n'en fut point atteint. L'expédition d'Irlande n'ayant point eu les résultats qu'on s'en était promis, le général de Belle rentra en France, en 1797, et se hâta de suivre à l'armée de Sambre-et-Meuse le général Hoche, sous les ordres duquel elle venait d'être placée. Il y eut le commandement en chef de l'artillerie, et la dirigea au passage du Rhin, et à la bataille de Neuwied, le 27 avril, avec une grande habileté, et fut du nombre des officiers-généraux qui se couvrirent de gloire dans les différentes actions qui accompagnèrent ou suivirent immédiatement le passage du Rhin. On prit à ce passage, 27 pièces de canon et 6 drapeaux aux Autrichiens, qui perdirent en outre près de 1000 hommes tués et 8000 faits prisonniers (1). Le 19 septembre 1797, il donna, dans une lettre adressée au directoire, des détails sur la mort du général Hoche, qui avait eu lieu le 18, et, quelque temps après, il recommanda la veuve de ce général à la bienfaisance nationale. Après avoir continué à servir avec distinction à l'armée de Sambre-et-Meuse, il fut envoyé à celle d'Italie. A la bataille de Novi, contre les Austro-Russes, le 15 août 1799, il commanda toute l'artillerie, il la dirigea avec beaucoup de courage et d'intrépidité. Dans cette journée, où périrent de part et d'autre beaucoup de braves, le général en chef Joubert fut tué dès la première charge. L'armée française, dont le général Moreau prit alors le commandement, dut faire retraite, et le

(1) Le directoire lui écrivit, sous la date du 15 floréal an 5 (4 mai 1797): « Il est bien intéressant pour la république, citoyen général, de voir l'artillerie française conserver son ancienne supériorité. Celle que vous commandez à l'armée de Sambre-et-Meuse s'est distinguée à la bataille de Neuwied par son audace, sa précision et sa célérité, et le directoire veillera toujours avec un soin particulier sur cette arme précieuse et savante. »

général de Belle eut ordre de diriger celle de l'artillerie; mais il ne l'effectua que tardivement, ce qui pouvait compromettre la sûreté d'une partie de l'armée. Cependant cette artillerie manœuvra avec une adresse et une précision très-remarquables; chaque boulet portait dans les colonnes ennemies, et chaque coup à mitraille renversait des rangs entiers. Le général de Belle, auquel on avait imputé en partie les désastres de cette retraite, par suite du retard qu'il avait apporté dans ses mouvements, publia quelque temps après une justification qui fut bien accueillie par le gouvernement, et qui eut l'approbation des officiers les plus distingués. En 1801, on l'attacha à l'armée d'expédition de Saint-Domingue, commandée par le général Leclerc, et qui partit des ports de France, le 14 décembre. Après le débarquement dans cette colonie, le général de Belle fut chargé, en février 1802, de se porter avec une colonne de 1200 hommes sur le port de la Paix, pour y renforcer la division du général Lambert, qui marchait contre le chef noir Maurepas. A peine les troupes du général de Belle eurent débarqué au port de la Paix, qu'il les conduisit à l'ennemi, et ayant tourné une position où les troupes de Maurepas étaient réunies en bon ordre, et prêtes à recevoir le combat, il les y fit attaquer. Mais, ayant été assailli par les noirs dans des défilés où il avait tenté de pénétrer, il fut forcé de rétrograder jusqu'au port de la Paix, où l'ennemi ne put toutefois le forcer. Cependant, par les dispositions du général en chef Leclerc, le chef Maurepas fut obligé, peu de jours après, de capituler; et alors la division du général de Belle fut, ainsi que celle du général Humbert, portée vers le Bas-Ester, pour agir de concert avec toute l'armée, contre le général noir Toussaint-Louverture. Ces deux divisions se mirent en mouvement, le 2 mars, et se dirigèrent sur les Vérettes, et le général de Belle ayant rencontré en arrière de ce bourg le corps ennemi aux ordres de Dessalines, l'attaqua et le poursuivit avec tant de vivacité, qu'il arriva en même temps que ce chef des noirs sur la redoute du fort de la Crête-à-Pierrot. Un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, qui partit alors de

cette redoute, renversa 3 à 400 hommes des troupes françaises; et le général de Belle, qui marchait en tête de sa colonne, fut lui-même très-grièvement blessé dès la première décharge, et obligé de quitter le champ de bataille. Il mourut quelque temps après, à Saint-Domingue, victime de l'épidémie qui moissonna tant de braves guerriers. (*Moniteur*, *États militaires*, *annales du temps*.)

DE BELLE DE GACHETIER (César-Alexandre, *baron*), *maréchal-de-camp* (1), parent du précédent, né à Vorreppe, le 27 novembre 1770, entra très-jeune au service dans un régiment de cavalerie; fit les campagnes de la révolution; passa par tous les grades; devint rapidement colonel, et fut nommé général de brigade, le 1er février 1805. On le fit officier de la Légion-d'Honneur, en 1806, et commandeur de cet ordre militaire, le 11 juillet 1807. En 1808, il fut employé à l'armée d'Espagne, et se distingua, au mois de novembre, à Vasconcellos, dans un combat contre l'armée de Galice. On le trouve classé, dans les annuaires militaires de 1809 à 1812, parmi les généraux de brigade de l'armée active. Mais il paraît qu'étant tombé en disgrâce près de Napoléon, il n'était pas employé depuis long temps, et qu'il s'était retiré dans sa terre de Vorreppe, où il se trouvait, en 1814, lors du premier retour des Bourbons. On ne l'employa point alors. Buonaparte étant rentré en France, en mars 1815, le général de Belle se rendit à Grenoble, où

---

(1) La *Biographie des hommes vivants*, tome II, pag. 324, a fait erreur, en disant qu'il devint général de division, et fut employé comme tel à l'armée d'Espagne, en 1808. Tous les états militaires depuis 1805 jusqu'à 1815 inclusivement, ne font mention de cet officier que comme général de brigade ou maréchal-de-camp, et c'est seulement dans ce grade qu'il a été reconnu et classé, en 1814 et 1815, après la première restauration; d'ailleurs, en lisant le *Moniteur* du 25 mars 1816, on verra que le général de Belle n'a pas pris d'autre titre que celui de maréchal-de-camp, dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir devant le 2e conseil de guerre de la 1re division militaire, chargé de juger sa conduite pendant les *cent jours*.

il offrit, le 7, ses services pour le roi au général Marchand, qui les refusa parce que le général de Belle n'était point en activité. Le 9, le général de Belle reçut un ordre de Buonaparte pour prendre le commandement de la Drôme; et il se rendit, le 10, à Valence, où il prit possession de cet emploi. Le corps de monseigneur le duc d'Angoulême s'étant porté sur Montelimart, le 29 mars, le général de Belle réunit 600 hommes de la garde nationale avec lesquels il marcha sur ce point. Le 30, il fit sommer le comte d'Escars d'évacuer Montelimart; et, sur le refus d'accéder à cette sommation, il s'engagea un combat dans lequel le général de Belle fut défait et obligé de quitter la position qu'il avait prise à Lauriol. Après la seconde restauration, il fut compris dans l'ordonnance royale, du 24 juillet 1815, au nombre des généraux qui devaient être arrêtés et traduits devant les conseils de guerre compétents, pour y rendre compte de leur conduite pendant les *cent jours*. Il se constitua volontairement prisonnier à Grenoble, vers la fin du même mois. Le conseil de guerre permanent de la première division militaire ayant été commis, par ordonnance du 2 août, pour connaître des faits qui avaient donné lieu à l'ordonnance du 24 juillet, le général de Belle fut traduit devant la 2e section de ce conseil, qui le condamna à la peine de mort, le 24 mars 1816. Il se pourvut en révision de ce jugement, le 25, et S. M. Louis XVIII, cédant aux sollicitations de S. A. R. le duc d'Angoulême, daigna commuer la peine capitale infligée au général de Belle en celle de dix ans de détention dans une prison d'état. Les lettres-patentes qui ordonnèrent cette commutation furent entérinées à la cour royale de Paris, toutes les chambres assemblées, le 6 avril de la même année. Par suite de cette grâce, il fut mis à la citadelle de Besançon. Mais la généreuse intercession du duc d'Angoulême, qui déjà lui avait accordé une pension sur sa cassette, lui fit obtenir de la clémence du roi, en août 1817, une remise entière de la détention. Après cette dernière et insigne faveur, le général de Belle écrivit à S. A. R. et au ministre de la guerre pour manifester sa reconnaissance, et protes-

ter de son dévouement au roi et à la famille royale (1). (*Moniteur, annales du temps.*)

DE BELLEBRUNE, *voyez* BLONDEL DE JOIGNY.

DE BELLECOMBE, *voyez* SARRAZIN.

DE BELLEFONDS, *voyez* GIGAULT.

DE BELLEFORIÈRE (Maximilien), *marquis de Soyecourt, maréchal-de-camp,* leva d'abord un régiment d'infanterie de son nom, par commission du 9 septembre 1616; mais la paix avec les princes ayant été faite la même année, ce régiment fut licencié, le 1er décembre suivant. Il le rétablit, le 3 février 1617, pour servir au siége de Soissons, après lequel il fut de nouveau licencié, le 1er mai. Il le rétablit encore, le 26 février 1619, à l'occasion des troubles excités en faveur de la reine-mère. Ces troubles ayant cessé presque aussitôt, on licencia encore ce régiment, le 2 juin de la même année. Le marquis de Soyecourt fut nommé conseiller-d'état, par brevet du 16 janvier 1620. Il rétablit, le 5 juillet, son régiment, qu'il conduisit à l'attaque des retranchements du pont de Cé; aux siéges de Saint-Jean-d'Angély, de Clérac, de Montauban, de Monheurt, en 1621, et à ceux de Saint-Antonin et de Montpellier, en 1622. Après ce dernier siége, le roi ayant accordé la paix aux huguenots, le régiment de Soyecourt fut licencié, le 1er novembre. Le marquis de Soyecourt rétablit son régiment, le 3 août 1624, et le commanda au pays Messin, sous les ordres du marquis de Marillac, qui s'y maintint en tranquillité. Il resta dans ce pays, pendant les années 1625 et 1626, et passa ensuite en Picardie, où il demeura en 1627, 1628, 1629. Il obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 23 janvier 1630; servit en

(1) Un frère du général de Belle, prénommé Auguste-Jean-Baptiste, né le 13 octobre 1781, fut fait chevalier de la Légion-d'Honneur, le 24 août 1810; adjudant-commandant de cavalerie, le 17 mars 1814, et maréchal-de-camp, le 24 avril 1815 (dans les *cent jours*). Cette dernière nomination n'a pas été confirmée par le roi.



cette qualité en Provence, par lettres du 20 février 1631, et se trouva à la prise de Bréganson et de Saint-Tropès. On le nomma lieutenant-général au gouvernement de Picardie, par provisions données à Versailles, le 11 novembre 1634, registrées au parlement, le 8 janvier 1635, et il fut employé dans cette province en qualité de maréchal-de-camp, le 30 mars 1635. Il obtint une compagnie de cent hommes d'armes, par commission du 2 avril, et un ordre du 18 pour commander dans toute la province. Il commandait dans Corbie en 1636, lorsque les Espagnols en firent le siége; et, ayant été accusé de n'avoir pas fait assez de résistance, on licencia son régiment, le 22 juin, et on lui fit son procès, pendant lequel il se sauva en Angleterre. Le 25 octobre de la même année, il fut condamné à être tiré à quatre chevaux : et cet arrêt rigoureux fut imputé à la haine que le cardinal-ministre portait au marquis de Soyecourt, qui avait défendu pendant huit jours la ville de Corbie, dont toutes les fortifications avaient été détruites, et malgré la révolte des habitants, qui craignaient un assaut. Après s'être justifié pleinement, il rentra en France, et obtint du roi, le 8 octobre 1643, un pouvoir pour commander en Picardie. Il se démit, peu de temps après, de la lieutenance-générale de cette province, et s'étant retiré, au bout d'un an, dans un couvent à Paris, il y mourut, le 22 mars 1649. (*Titres originaux, Mémoires du temps, Histoire des Grands-Officiers de la couronne, tome VIII.*)

DE BELLEFORRIÈRE (Charles-Maximilien-Antoine), *marquis de Soyecourt, maréchal-de-camp,* fils du précédent, s'était trouvé au siége d'Ypres; à la bataille de Lens, en 1648; au siége de Cambrai et à la prise de Condé, en 1649, lorsqu'il obtint, le 26 avril 1652, le gouvernement de Rue. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 2 août suivant, il leva, par commission du 5 du même mois, un régiment d'infanterie de son nom, pour tenir garnison dans Rue, dont il avait conservé le gouvernement. Il obtint la charge de grand-maître de la garde-robe, le 10 septembre 1653. On licencia son régiment, le 12 décembre 1659. Il

fut nommé chevalier des ordres du roi, le 31 décembre 1661; servit aux siéges de Tournay, de Douay, de Lille, en 1667, en qualité d'aide-de-camp du roi; obtint la charge de grand-veneur de France, sur la démission du chevalier de Rohan, par provisions du 12 décembre 1669, et la posséda jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 12 juillet 1679. (*Dépôt de la guerre.*)

BELLEGARDE (Pierre-Joseph), *maréchal-de-camp,* né en 1720 à Bischâteau en Mâconnais, entra comme soldat au régiment d'Enghien infanterie, en 1742; devint successivement grenadier, sergent, et sergent de canonniers. Il fut blessé grièvement à la bataille de Berghen, en 1759. On le fit officier, la même année, dans le régiment d'Enghien, et il y obtint une sous-aide-majorité, le 7 mars 1763. Il fut créé brigadier d'infanterie, le 1er janvier 1784, et maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. On ignore ce qu'il est devenu depuis cette dernière époque. (*Etats militaires.*)

de BELLEGARDE, *voyez* la Chapelle *et* Saint-Larry.

de BELLE-ISLE, *voyez* Fouquet.

de BELLENAVE, *voyez* le Loup.

de BELLEVILLE (N...., *chevalier*), *maréchal-de-camp,* fut créé brigadier d'infanterie, le 1er janvier 1784, et maréchal-de-camp, le 7 mars 1788. Voyez *le Supplément.*

BELLIARD (Auguste-Daniel, *comte*), *lieutenant-général,* naquit à Fontenay, en Poitou, le 25 mars 1769, et entra au service, le 5 décembre 1791. Il fut aide-de-camp du général en chef Dumouriez, et se distingua aux batailles de Grand-Pré, de Sainte-Ménéhould, de Jemmapes, en 1792, et de Nerwinde, en 1793. Il devint bientôt adjudant-général, fut employé d'abord en cette qualité à l'armée de l'Ouest, en 1795, et passa, en 1796, à celle d'Italie commandée par le général Buonaparte. Il se trouva au combat de Castiglione, le 4 juillet, et fut blessé à celui de Saint-Geor-

ges près Mantoue, le 15 octobre (1). Il déploya beaucoup de valeur et de sang-froid au pont d'Arcole, le 17 novembre, et fut du nombre des officiers d'état-major qui couvrirent de leur corps la personne du général en chef, qui s'était exposé au feu le plus meurtrier en s'avancant sur ce pont, un drapeau à la main, pour exciter le soldat à faire une nouvelle tentative de passage. Il eut, pendant cette campagne de 1796, plusieurs chevaux tués sous lui; et la bonne conduite qu'il y tint lui valut le grade de général de brigade, dans lequel il fut employé à la même armée d'Italie, en 1797. Le général Joubert, dans la division duquel sa brigade était placée, étant entré à Roveredo, le 28 janvier, l'envoya pour gagner la gauche des Autrichiens. Le 3 février, après un combat livré aux troupes du général Alvinzi, il entra dans la ville de Trente, où il fit 300 prisonniers; il y trouva aussi 2000 malades dans les hôpitaux, et des approvisionnements considérables dont il s'empara. Après avoir pris Bedole, il y fut attaqué par des forces supérieures qui l'obligèrent à l'évacuer; mais il prit sa revanche, le 23 février, et fit éprouver à l'ennemi une perte assez considérable en hommes tués et faits prisonniers. Le 2 mars, il attaqua quelques troupes en position à Monte-di-Savaro, leur prit un drapeau et un convoi de 40 bœufs. Le 20 du même mois, il passa le Lavis au village de Sevignano, malgré le feu meurtrier des troupes autrichiennes du corps de Kerpen, qui bordaient l'autre rive; s'étant avancé sur le gros de ce corps, en position sur le plateau de Cembra, il le déborda avec rapidité, et le força, après un combat très-vif, à se retirer sur San-Michele; et bientôt après sur les hauteurs dans la direction de Botzen. Les Autrichiens perdirent dans cette action 3 canons, 2 drapeaux, et environ 3000 hommes tués, blessés ou faits prisonniers. Leurs chasseurs tyroliens, qui défendaient le passage du Lavis, y furent fort maltraités. Cette retraite du corps de Kerpen, ayant laissé celui de Laudon abandonné à ses propres forces sur

(1) Le général en chef écrivit au directoire : « Belliard a contribué au » succès de cette journée; c'est un officier de distinction. »

la rive droite de l'Adige, ce dernier général manœuvra pour gagner aussi la route de Botzen; mais le général Belliard, qui devina son dessein, fit d'abord débarrasser le pont de Neumarck, que Kerpen avait fait barricader; et, s'étant mis à la tête du 85ᵉ régiment d'infanterie de ligne, il se porta sur l'avant-garde de Laudon. Le choc qu'il lui fit éprouver fut si impétueux, qu'elle abandonna promptement les villages de Serviten et de Rungg, et se retira sur San-Valentino, où elle opposait une plus grande résistance; lorsque la cavalerie de la division Joubert, ayant le général Alexandre Dumas à sa tête, déboucha par le pont de Neumarck. Le général Belliard, profitant de cet instant favorable, porta le 85ᵉ régiment vers une redoute qui flanquait la droite du village; et les grenadiers de ce régiment se jetèrent dans cette redoute, où ils s'emparèrent de deux pièces de canon qui y étaient en batterie. Alors le général Laudon fut obligé de se retirer dans les montagnes de la vallée de Meran, abandonnant encore aux Français plusieurs canons, et environ 900 prisonniers. Cette journée fit beaucoup d'honneur aux généraux Belliard et Dumas. Les Autrichiens ayant pris position sur l'Essacle, dont ils occupèrent les ponts, y furent renforcés par quelques bataillons venus du Rhin. Le général Joubert les fit attaquer le 28 mars; ils se défendirent pendant quelque temps avec beaucoup de courage. Mais le général Belliard ayant abordé leur droite avec la 85ᵉ demi-brigade, formée en colonne serrée par bataillons, culbuta les Autrichiens, et décida le succès de ce combat. Il fut désigné pour faire partie de l'armée d'expédition d'Égypte, commandée par Buonaparte, et qui mit à la voile, de Toulon, le 19 mai 1798. Le 9 juin, l'escadre qui la portait se trouva en vue de l'île de Malte; et le général en chef s'étant déterminé à faire attaquer cette île, le général Belliard, qui servait comme général de brigade dans la division Desaix, s'empara, le 10, des batteries et des forts du côté de Marsa-Sirocco. Malte se rendit par capitulation, le 12 juin; et le 19, la flotte appareilla pour porter en Égypte l'armée expéditionnaire. Cette armée arriva, le 1ᵉʳ juillet, devant Alexandrie,

dont on s'empara, le 2, l'armée opéra son débarquement. La division Desaix, qui avait effectué le sien au Marabout, se trouva, le 23 du même mois, à la bataille des Pyramides; et le général Belliard, commandant la 21e brigade légère, ayant été chargé par une forte troupe de Mamelucks, attendit que l'ennemi fût à 10 pas pour faire commencer son feu, qui fut tellement vif qu'il contraignit les Mamelucks de se retirer entre les divisions Regnier et Desaix, où ils furent écrasés par le feu des bataillons carrés et de l'artillerie. Le général Belliard fut un des officiers qui, à l'occasion de la bataille des Pyramides, reçurent les éloges du général Desaix, et se trouvèrent mentionnés honorablement dans le rapport fait au général en chef. On lui donna le commandement de la province de Thèbes, dans la Haute-Égypte; et il parvint à s'y maintenir contre les Arabes et les Mamelucks, qui l'inquiétaient presque continuellement. Le général Desaix, qui avait pris position à Girgé, averti d'un mouvement que faisait Mourad-Bey, marcha à sa rencontre, le 22 janvier 1799. Les deux partis se rencontrèrent et en vinrent aux mains le même jour, auprès du village de Samnhoud. Le général Belliard commandait un carré d'infanterie qui essuya un feu terrible de la part de l'ennemi, posté dans une espèce de chemin couvert; mais les Mamelucks ayant été chargés par quelques troupes de cavalerie et d'infanterie, furent obligés de se replier, et Samnhoud tomba au pouvoir des Français. Le général Desaix, qui avait, dès le 3 février, marché sur l'île de Philé (1), habitée par les Barabras, ne trouvant pas la saison favorable à cette expédition, laissa au général Belliard le soin de s'emparer de cette île. Ayant appris que les Barabras et un grand nombre de Nubiens, après s'être emparés d'une flottille commandée par le brave capitaine Morandi, qui préféra faire sauter la djerme *l'Italie* qu'il montait, ou périr avec elle plutôt que de se rendre, s'étant présentés, le 25 février, vis-à-vis Esneh, où 160 hommes

(1) Cette île, située sous le tropique, servait autrefois de limite à l'empire romain.

seulement, commandés par l'adjudant Clément, leur disputaient le passage du Nil. Il se mit, le 7 mars, à la poursuite des ennemis commandés par le schérif Hassan ; et les ayant rencontrés, le 8, un peu au-dessous de Kous, il fit avancer les tirailleurs, soutenus par le reste des troupes en bataillon carré. Bientôt le combat s'engagea corps à corps; mais l'issue en restait indécise, lorsque 15 dragons, chargeant avec impétuosité, sabrèrent les Arabes, et donnèrent le temps aux tirailleurs de se reformer et de recommencer l'attaque. L'ennemi se dispersa et fut poursuivi par le bataillon carré, qui eut à franchir plusieurs fossés et canaux, dont le passage fut disputé vivement. Arrivés à Benouth, les Arabes s'y rallièrent en grand nombre, et il fallait, pour les en débusquer, affronter le feu de l'artillerie prise sur la flottille du capitaine Morandi, et que le schérif Hassan avait fait mettre en batterie sur ce point. Les carabiniers de la 21e demi-brigade s'élançant alors au pas de charge, repoussent une charge de Mamelucks, pénètrent dans la batterie, massacrent tous les Arabes qui la défendent, et s'emparent des canons. Pendant ce temps, le général Belliard entre à la tête de ses colonnes dans le village de Benouth, où bientôt le carnage devint horrible. Les Français furent obligés d'employer le fer et la flamme pour réduire ce village, dans lequel chaque maison particulière, la mosquée et la maison du gouvernement furent attaquées et défendues avec un acharnement presque sans exemple. Les flammes ayant gagné une petite mosquée qui servait de magasin à l'ennemi, le feu prit aux poudres; la mosquée et la grande maison des Mamelucks sautèrent et engloutirent les Arabes qui s'y défendaient. Le reste fut massacré, et leur chef Hassan se trouva parmi les morts. Le général Belliard ayant fait connaître au général Desaix les détails de l'affaire de Benouth, ce dernier général vint le joindre à Kené, le 30 mars, avec deux bataillons de la brigade Friant ; et Belliard reçut l'ordre de s'emparer du débouché de Nagadi, avec la 21e demi-brigade d'infanterie légère, et le 20e régiment de dragons. Il suivit jusqu'à Kom-Obos les Mamelucks, qui, ayant évité les

postes français sur le Nil, passèrent par la vallée de Redizy et gagnèrent Assouan (ou Sienne); mais ne pouvant rester long-temps éloigné de la division Desaix, le général Belliard revint prendre position dans les environs de Kéné. Il concourut ensuite à l'expédition contre Kosseir, dont on s'empara, le 29 mai, et dont Desaix lui donna le commandement. La tranquillité ayant été enfin établie en Égypte, le général Belliard fut, ainsi que le général Desaix, chargé de protéger les recherches de la commission de l'institut de France venue dans ce pays à la suite de l'armée expéditionnaire; et il mit tous ses soins à la seconder dans ses travaux si importants pour les sciences. Les événements militaires qui eurent lieu, en janvier 1800, obligèrent le général Kléber, commandant en chef depuis le départ de Buonaparte, à conclure, le 28 de ce mois, la convention d'El-Arich pour l'évacuation totale de l'Égypte. L'intervention de l'Angleterre empêcha ce traité d'être mis à exécution, et il s'ensuivit la bataille d'Héliopolis, livrée aux Ottomans, le 20 mars. L'armée française y fut disposée en quatre grands bataillons carrés, dont le premier de droite, composé des 21ᵉ demi-brigade légère et 88ᵉ de ligne, fut commandé par le général Belliard sous les ordres du général de division Friand. Après plusieurs combats qu'il livra ou soutint dans cette journée, ce bataillon carré fut attaqué par une masse énorme d'Osmanlis agglomérés et sans ordre. Belliard les laissa approcher jusqu'à deux portées de mitraille, et commanda le feu avec une telle habileté que bientôt les Turcs, écrasés par les décharges de l'artillerie, prirent la fuite avant même que l'infanterie française eût brûlé une seule amorce. Le lendemain, 21, le général Kléber fit marcher sur le Caire. Arrivé à Belbeis, le général Belliard reçut ordre d'occuper quelques parties de l'enceinte de cette place, et s'y établit sans éprouver beaucoup de résistance. Belbeis capitula le 22. Il marcha, le 24, avec la division Friand sur Salahich, reçut, le 25, l'ordre de se porter sur Damiette, et réussit complétement dans son attaque contre cette ville, où, avec 1200 hommes seulement et en une demi-heure de combat, il fit prendre la fuite à

10 ou 12,000 Ottomans, qui dans leur déroute abandonnèrent 10 pièces de canon. D'après les ordres du général en chef il laissa à Damiette le général Rampon, et vint rejoindre avec la 21e demi-brigade légère le gros de l'armée française qui préparait une attaque générale contre le Caire. Il combattit, le 15 avril, à la prise de Boulack, ville considérée comme l'un des faubourgs du Caire, fut chargé de l'attaque du centre sur le quartier cophte, et reçut une blessure assez grave. La ville du Caire capitula le 21 avril 1800, fut évacuée par les Osmanlis et les Mamelucks, les 23 et 24, et le général Belliard en obtint le commandement. Il fut promu au grade de général de division, le 25 du même mois (1). Le général en chef Kléber ayant été assassiné, le 15 juin, le général Menou prit alors le commandement par *interim* de l'armée d'Égypte, qui, après la prise du Caire, resta tranquille dans ce pays, jusqu'à ce qu'en mars 1801, une escadre anglaise vint débarquer dans la rade d'Aboukir, et sous les ordres du général Hutchinson, 23,000 hommes de troupes destinées à agir de concert avec l'armée du grand-visir. La nouvelle de ce débarquement arriva au Caire, le 24, et elle y produisit un effet d'autant plus fâcheux que le général Belliard avait sous ses ordres peu de troupes pour s'opposer aux ennemis qui marchaient sur la place, et aux habitants dont on avait à redouter l'insurrection. Habitué à braver de grands dangers, il fit cependant avec calme tous ses préparatifs de défense. Les Anglo-Turcs s'emparèrent de Ramanieh, et le général Lagrange qui y commandait se replia sur le Caire, où il arriva avec ses troupes, le 13 mai. A cette époque la situation des Français, au Caire, était devenue très-critique; les Anglais n'avaient plus que quelques marches à faire pour arriver devant Boulac, et les avant-postes turcs n'étaient déjà plus qu'à trois milles sur la route de Belbeis. Dans cet état de choses le général Belliard, calculant qu'une victoire décisive remportée sur le grand-visir pouvait

---

(1) La *Biographie des hommes vivants*, tome I, pag. 278, dit à tort qu'il parvint au grade de général de division, en 1798.

de suite dégager son corps d'armée, et voulant profiter de ce que le commandant des forces britanniques ne marchait qu'avec beaucoup de lenteur et de circonspection, il conçut le projet hardi de marcher sur l'armée ottomane, et de prendre contre elle l'initiative de l'attaque. Il partit donc du Caire, le 16 mai, avec 4600 hommes d'infanterie, 900 chevaux et 24 pièces d'artillerie, et se dirigea par la route de Belbeis. Arrivé à El-Zouaneh, il rencontra une avant-garde ennemie forte de 900 Osmanlis et 500 Anglais; formant aussitôt son infanterie sur deux ailes, et plaçant sa cavalerie au centre, il marcha dans cet ordre à l'ennemi et en colonnes serrées par les hauteurs qui forment la lisière du désert. L'attaque ayant commencé, le feu de son artillerie fit promptement taire celui de l'ennemi; sa cavalerie chargea sur les pièces, en prit 2, et mit en fuite l'infanterie turque et les canonniers anglais. Il fit alors poursuivre les vaincus : mais un corps considérable sorti de Belbeis, marcha à sa rencontre. Déjà Belliard avait fait ébranler ses colonnes pour se porter au pas de charge contre cette masse ennemie, lorsque le grand-visir, d'après les instructions du général anglais, dispersa ses troupes en groupes nombreux qui manœuvrèrent de manière à entourer la petite armée du général Belliard. Sur ces entrefaites, de forts pelotons de cavalerie turque semblèrent vouloir, en faisant de grands détours, se porter entre le Caire et le corps français. Le général Belliard voyant ses troupes harassées par la marche rapide qu'elles avaient faite et par le défaut d'eau, et considérant que, pendant qu'il escarmoucherait avec les troupes du visir, on pourrait couper ses communications avec le Caire, se détermina à se rapprocher de cette ville, où il rentra effectivement le 17 mai, et dont il fit occuper toutes les avenues, crainte de surprise. Sur son invitation, Mourad-Bey, fidèle aux sermens qu'il avait faits de servir la cause des Français, s'était empressé de quitter Saïd, et de descendre le Nil pour venir se joindre avec ses Mamelucks au corps qui défendait le Caire; mais ce bey, atteint de la peste, mourut à Benicouef, et sa perte priva le général Belliard d'un puissant auxiliaire. Vers le

20 juin, les Anglo-Turcs, au nombre de 45,000 hommes, commencèrent leurs opérations contre le Caire; toujours circonspects, ils ne tentaient point d'engagemens sérieux; mais ils s'occupaient à resserrer de plus en plus cette place, dont la défense était des plus difficiles, parce qu'avec un très-petit nombre de troupes, le général Belliard avait à faire occuper quatorze forts et la citadelle. Il fallait en même temps garder la ligne qui renfermait le Caire, Boulay, le vieux Caire et la place de Giseh, et toute cette ligne de défense offrait un développement de plus de 12,600 toises. Il devait aussi tenir continuellement prêts les moyens de contenir une population nombreuse, disposée naturellement à s'insurger, et qui était d'ailleurs portée à le faire, par la crainte de voir son apathie punie sévèrement dans le cas où le grand-visir se rendrait maître de la place, chose qui paraissait inévitable; ainsi le général Belliard ne pouvait tenter ni sorties, ni efforts décisifs sur l'un des corps ennemis. Il fit cependant élever quelques redoutes entre le Caire et Boulac, et quelques friches en avant du mur d'enceinte de Giseh. Les ennemis continuaient à conduire lentement leurs opérations; mais toutes les subsistances commencèrent à s'épuiser dans la ville du Caire, et vers la mi-juin on n'avait déjà plus de vivres que pour 15 à 20 jours. La pénurie d'argent se faisait également sentir; les magasins d'artillerie se trouvaient presque épuisés; il ne restait pas 150 coups à tirer par pièce de canon, et on manquait d'affûts de rechange. Pour comble de malheur, la peste s'était déclarée au Caire, et y faisait des ravages affrayans : 30,000 individus avaient succombé en quelques mois, et chaque jour il entrait au lazareth jusqu'à 150 Français (1). Dans une position aussi difficile, le général Belliard crut devoir convoquer un conseil de guerre, chargé de statuer sur ce que l'état des choses pouvait indiquer

(1) Le zèle et le dévouement des médecins et des chirurgiens de l'armée, sous la direction de MM. les docteurs Desgenettes et Casabianca, n'eurent point de bornes, et furent couronnés d'un tel succès, que deux tiers au moins des malades échappèrent à la mort.

ou commander; tous les officiers généraux supérieurs qui se trouvaient au Caire furent appelés à ce conseil; et après un mûr examen, il y fut décidé qu'on pouvait, sans honte, céder un poste que toutes les circonstances réunies rendaient impossible à défendre. En conséquence, le général Belliard envoya, le 25 juin, un parlementaire dans le camp anglais pour demander une suspension d'armes, pendant laquelle il proposait de traiter pour l'évacuation du Caire. Cette demande fut accueillie avec empressement par le général Hutchinson; et le 27 juin les officiers-généraux désignés par le général Belliard conclurent, avec les délégués du grand-visir et du général anglais, une convention honorable pour les Français du Caire, à l'égard desquels il fut stipulé qu'ils sortiraient de la place, eux et leurs auxiliaires, avec armes, bagages, artillerie de campagne, caissons et munitions, et seraient transportés sur les bâtiments fournis par le gouvernement britannique, pour être débarqués dans les ports de France, de la Méditerranée. Cette convention, approuvée le 28 juin par le général Belliard et par les commandants de l'armée anglo-ottomane, reçut son exécution le 9 août, époque à laquelle le général Belliard et ses troupes furent embarqués à Aboukir, et firent voile pour la France (1). Le général Belliard y fut parfaitement accueilli par le premier consul Buonaparte, qui lui donna le commandement de la 24[e] division militaire. Après avoir conservé ce commandement jusqu'en 1804, le général Belliard fut employé à la grande armée en 1805, et remplit les fonctions de chef de l'état-major général du corps de cavalerie commandé par le prince Murat. Après les combats de Neresheim et de Langenau, dans lesquels les troupes

(1) Avant de quitter l'Égypte, l'armée aux ordres du général Belliard, pleine de vénération pour la mémoire du général Kléber, ne voulut point laisser les cendres du vainqueur d'Héliopolis sur une terre désormais étrangère. Elle fit exhumer son corps, et en fit la translation de la manière la plus solennelle, au bruit de toute l'artillerie française de la place du Caire. Les Anglais et les Turcs concoururent de leur côté à ces honneurs funèbres, en répondant aux salves des Français par celles de leur propre artillerie.

autrichiennes avaient perdu plus de 4,000 hommes, le général Verneck qui les commandait demanda à capituler, et le général Belliard fut chargé, le 18 octobre, de régler les conditions de cette capitulation, par laquelle le général ennemi et ses troupes se rendirent prisonniers de guerre. Après l'entrée des Français dans Vienne, le 13 octobre, la mésintelligence s'étant établie entre les Autrichiens et les Russes, ces derniers envoyèrent, le 15, le baron de Wintzingerode, aide-de-camp général de l'empereur Alexandre, aux avant-postes français pour demander à capituler; le prince Murat, qui reçut cet envoyé, accepta la proposition et chargea le général Belliard de se rendre à Hollabrunn, où fut réglée une convention provisoire que Napoléon ne voulut point approuver. Le général Belliard se trouva à la bataille d'Austerslitz, le 2 décembre, y combattit avec sa valeur accoutumée, et concourut aux succès de cette mémorable journée; il fut créé grand-officier de la Légion-d'Honneur, le 26 du même mois. Employé à la grande-armée en 1806, et toujours en qualité de chef de l'état-major général du corps de cavalerie commandé par Murat, il se signala à la bataille d'Iéna, gagnée sur les Prussiens, le 14 octobre, et au combat de Pientzlow, le 28, et fut chargé de faire, à un corps prussien, la sommation de mettre bas les armes. Le général ennemi capitula, et se rendit à la cavalerie française, avec 16000 hommes d'infanterie, 6 régiments de cavalerie, 45 drapaux ou étendards, et 64 pièces d'artillerie attelées. Les débris de l'armée prussienne, après les déroutes d'Erfurth, Gruessen et Iéna, se réunirent à Magdebourg, où les Français vinrent les attaquer, dès le 1er novembre. Le général prussien eut alors, avec le général Belliard, une conférence, dans laquelle il demanda une suspension d'armes de trois jours, pour enlever les morts; mais Napoléon fit répondre qu'il se chargeait de ce soin, et que les généraux prussiens eussent à songer aux vivants. Magdebourg capitula, le 8, et la garnison, forte de 22,000 hommes, parmi lesquels se trouvaient 20 généraux, fut prisonnière de guerre, après avoir déposé ses armes, 50 drapeaux et 5 étendards. On

trouva en outre dans la place 800 pièces de canon. En 1807, le général Belliard fut encore employé à la grande armée, et combattit à Friedland, où l'armée russe fut complétement vaincue, le 14 juin. En 1808, il passa à l'armée d'Espagne avec le grade de chef de l'état-major général de cette armée. Il contribua beaucoup à la reddition de Madrid, et entra, le 4 décembre, avec un corps de troupes, dans cette capitale, dont il fut fait gouverneur. En juillet 1809, il se trouvait à Madrid dans une position très-épineuse, ayant à contenir, avec quelques bataillons seulement, une population immense, que l'approche des armées combinées espagnoles et anglo-portugaise, mettait depuis quelque temps dans une fermentation alarmante; et il dut employer la force-armée pour dissiper de nombreux rassemblements populaires. Vers la fin de juillet, les événements militaires le forcèrent à s'enfermer, avec trois bataillons, dans le Retiro, où il était résolu de se défendre en attendant des renforts; mais le général en chef, s'étant rapproché de Madrid, ordonna la retraite, qui fut effectuée dans la nuit du 28 au 29. Après avoir continué de servir à l'armée d'Espagne, et avoir été créé, en cette même année 1809, commandeur de l'ordre de la Couronne-de-Fer, le général Belliard fut rappelé à la grande-armée, et marcha avec elle en Russie, en 1812. Il servit au corps de cavalerie sous les ordres du prince Murat; combattit à Ostrowno, le 27 juillet; donna, dans cette journée, de nouvelles preuves d'habileté et de courage, et parvint à conserver l'artillerie de la division Delzons, qui avait couru le risque d'être prise par l'ennemi. Il se distingua à la bataille de la Moskowa, le 7 septembre, et y eut un cheval tué sous lui. Pendant la funeste retraite de Moscow, il déploya beaucoup de fermeté. On le nomma colonel-général de dragons, le 5 décembre 1812, en remplacement du général Gouvion-Saint-Cyr, devenu maréchal d'empire. Lors de la première invasion des alliés, en 1813, il fut nommé aide-major-général de l'armée française. On le créa grand' croix de l'ordre de la Réunion, le 3 avril. En janvier 1814, il commanda, comme aide-major-général, le grand quar-

tier-général de l'armée. En mars, il prit le commandement de la cavalerie, à la place du général Grouchy, qui avait été blessé à la bataille de Craon, le 7. Il donna, en avril, son adhésion aux actes du gouvernement provisoire, et fut nommé, par ordre du 31 mai, membre de la commission chargée de vérifier et constater les titres, lettres de service et brevets militaires. Le roi le créa chevalier de Saint-Louis, le 18 juin; pair de France, le 4 du même mois, et grand-cordon de la Légion-d'Honneur, le 23 août. Le 16 mars 1815, il fut nommé major-général du corps d'armée, commandé par le duc de Berri, et suivit les princes jusqu'à Beauvais, où il reçut d'eux l'ordre de retourner à Paris. Dans les *cent jours*, il prit parti pour Buonaparte, qui l'envoya, en qualité de ministre plénipotentiaire, près de Murat, alors roi de Naples. Il s'embarqua à Toulon, pour cette mission, le 4 mai; mais le bâtiment qu'il montait ayant été attaqué à la hauteur d'Ischia, par une frégate et un brick anglais, Belliard prit terre à Ischia, et revint en France. Buonaparte le comprit dans le nombre des pairs, qu'il créa, le 2 juin, et l'envoya sur la forteresse de l'Est pour y prendre le commandement du corps d'armée de la Moselle, qui se réunit à Metz. Après quelques engagements que ce corps d'armée eut avec les troupes alliées, le général Belliard conclut un armistice, pendant lequel des parlementaires allèrent annoncer, aux colonnes ennemies, la seconde abdication de Napoléon. Le 22 juillet, il écrivit à l'empereur de Russie, et lui demanda des passe-ports pour une députation, qu'il se proposait d'envoyer à Paris, porter la soumission de son corps d'armée. Le 23, il arrêta, avec les Russes, une convention, qui régla provisoirement la ligne de démarcation entre les deux armées, pendant l'armistice. Par ordonnance du 24 juillet, le roi l'exclut de la chambre des pairs. Vers la fin de 1815, le général Belliard fut conduit à l'Abbaye. Il en sortit pour cause de maladie, en avril 1816, et fut déposé dans une maison de santé. En janvier 1819, il fut compris dans la nouvelle organisation de l'état-major-général de l'armée, et S. M. le créa, de nouveau, pair de France, par ordonnance du 5 mars.

Ses titres furent vérifiés le 9; et sa réception, ainsi que la prestation de son serment, eurent lieu le 13 du même mois. On le trouve compris dans le tableau des lieutenants-généraux disponibles en 1820. (*Moniteur, annales du temps.*)

BELLISSEN (Paul), *baron* de Malves, *maréchal-de-camp*, leva une compagnie nouvelle dans le régiment de Boissac, cavalerie, par commission du 17 février 1645; servit au siége de Roses; à la prise d'Agramont et de Saint-Aunais; combattit à Liorens; se trouva au siége de Balaguier, la même année; à celui de Lérida et au combat qui se donna près de cette place, sous le comte d'Harcourt, en 1646; au siége de Lérida, sous le prince de Condé, en 1647; au siége et à la bataille de Crémone, en 1648, et à l'armée de Catalogne, sous le duc de Mercœur, en 1649 et 1650. Il se démit de sa compagnie, au mois de mars 1651; obtint le grade de maréchal-de-camp, le 25 avril; servit en Guienne; leva, par commission du 30 mars 1652, un régiment de cavalerie de son nom, qu'on licencia après la pacification des troubles de la Guienne, et ne servit plus. Il reçut des maréchaux de France une commission du 12 avril 1661, pour connaître des différents entre les gentilshommes du diocèse de Carcassone. (*Dépôt de la guerre, Généalogies du Languedoc dans le recueil de pièces pour servir à l'Histoire de France, Gazette de France.*)

DE BELLOQUET, *voyez* ROGET.

DE BELLOY (Hercule, *comte*), *maréchal-de-camp*, fut successivement page du duc d'Orléans, et enseigne, lieutenant et capitaine de la compagnie des gardes-du-corps de ce prince. Il apporta au roi la nouvelle de la prise de Gravelines, qui s'était rendu par capitulation, le 28 juillet 1644, et obtint l'érection des terres de Fontenelles et de Puïdony en comté, sous le nom de Belloy-le-Neuf, par lettres du mois de novembre 1652, registrées au parlement et à la chambre des comptes, les 6 septembre et 28 novembre 1653, et dans lesquelles il est dit que le comte de Bel-

loy servait depuis 20 ans, soit aux armées, soit auprès du duc d'Orléans. On le créa maréchal-de-camp, par brevet du 7 janvier 1656, et conseiller d'état la même année. Il fut établi lieutenant de S. A. R. au pont Saint-Esprit, après la mort du marquis de la Frette, par provisions données le 17 janvier 1657, et il garda ce commandement jusqu'à la mort du prince. Nommé lieutenant-général du gouvernement de Champagne, au département de Brie, sur la démission du duc de Vitry, par provisions données à Saint-Germain-en-Laye, le 1er mai 1666, régistrées au parlement, le 21 janvier, il conserva cette charge jusqu'à sa mort, qui eut lieu au mois de mai 1689 (1). (*Brevets militaires.*)

DE BELLUNE, *voyez* VICTOR.

DE BELMONT, *voyez* VACHON.

BELMONTRE (N.....), *général de brigade*, employé à l'armée du Nord, en l'an 2 (1793). On ne connaît point ses services antérieurs, et l'on ignore ce qu'il est devenu depuis. (*Almanach national, an 2, pag.* 214.)

DE BELRIEUX (Alexandre, *marquis*), *vicomte* de Damartin, *maréchal-de-camp*, était sous-lieutenant au régiment d'infanterie de Turenne (devenu du Maine), en 1672; fit la campagne de 1673 en Allemagne, sous M. de Turenne; devint lieutenant, en 1674, et se trouva aux batailles de Sintzeim, d'Ensheim et de Mulhausen, la même an-

(1) La Chesnaye-des-Bois, dans son *Dictionnaire de la noblesse*, t. II, pag. 302, *deuxième édition*, fait mention de deux MM. de Belloy, dont il ne donne pas les prénoms, et qui auraient été généraux et chefs d'armées sous les rois Charles VII et Louis XI; selon cet écrivain, l'un de ces officiers aurait été tué à la bataille de Verneuil, en 1424, et l'autre se serait trouvé à la bataille de Guinegaste, en 1479. Le Père Anselme, dans son *Histoire des Grands-Officiers de la couronne*, et Pinard, dans sa *Chronologie militaire*, ne parlent point de ces généraux. Il est vrai que la *Chronologie militaire* ne remonte pour les commandants d'armée qu'à 1535, époque à laquelle François Ier créa les premières légions de la milice française, et régularisa les commandements.

née; à celles de Turckheim et d'Altenheim; au secours d'Haguenau et de Saverne, en 1675; aux siéges de Condé, de Bouchain et d'Aire, en 1676; à la bataille de Cassel et au siége de Saint-Omer, en 1677; aux siéges de Gand, d'Ypres, et à la bataille de Saint-Denys, en 1678. Il obtint, le 24 juillet 1680, une compagnie, et la commanda à l'armée de Flandre qui couvrit le siége de Luxembourg, en 1684; à la défense de Mayence, où il fut blessé, en 1689; à la bataille de Fleurus, en 1690; au siége de Mons, en 1691; aux siéges des ville et châteaux de Namur, et à la bataille de Steinkerque, en 1692. Il devint capitaine de grenadiers après cette bataille; servit en cette qualité à l'armée de la Moselle, puis à celle d'Allemagne, sous Monseigneur, en 1693; en Italie, en 1694 et 1695; à l'armée de la Moselle, en 1696; à l'armée de la Meuse, en 1697; au camp de Compiègne, en 1698; au combat de Nimègue, en 1702; et au combat d'Eckeren, où il reçut une blessure, en 1703. Passé ensuite en Espagne avec son régiment dont il fut fait major, le 16 décembre, il servit au siége de Gibraltar, en 1704; à celui de Barcelonne, en 1705; et devint, le 10 juin de cette année, lieutenant-colonel de ce même régiment. Il se trouva au siége d'Elche, dans le royaume de Valence, en 1706, et y fut dangereusement blessé au talon. A la bataille d'Almanza, au mois d'avril 1707, il commanda le régiment en l'absence du colonel; fit marcher sa troupe, la baïonnette au bout du fusil et sans tirer, sur les Anglais, qu'il défit. Par cette action vigoureuse, il fixa, du côté de l'armée française, la victoire, qui, jusque-là, avait été balancée. On le créa brigadier, le 17 mai, et colonel-lieutenant du régiment dans lequel il servait, par commission du 15 juin. Il commanda ce régiment au siége de Lérida, la même année, et à celui de Tortose, en 1708. L'armée d'Espagne se tint sur la défensive, en 1709. Le régiment étant revenu en France, le marquis de Belrieux fut employé à l'armée de Dauphiné, en 1710, et à l'armée de Flandre, en 1711 et 1712. Il servit avec distinction cette dernière année, à l'attaque de Denain; se signala particulièrement au siége de Douay, comme volontaire, et y attaqua

le chemin couvert dont on lui dut en partie la prise. Il se trouva ensuite aux siéges du Quesnoy et de Bouchain; passé à l'armée du Rhin, en 1713; y servit aux siéges de Landau et de Fribourg, et contribua beaucoup à la défaite du général Vaubonne. Créé maréchal-de-camp, le 8 mars 1718, il se démit du régiment du Maine; fit la campagne d'Espagne, en 1719, et se trouva aux siéges de Fontarabie, de Saint-Sébastien et d'Urgel. On le nomma, par commission du 3 février 1721, pour commander en Dauphiné. Il y conclut, la même année, avec le roi de Sardaigne, une convention pour la restitution réciproque des déserteurs. Désigné, par lettres du 6 octobre 1733, pour servir en qualité de maréchal-de-camp, il mourut peu de jours après. (*Dépôt de la guerre*, *Gazette de France*.)

DE BELSUNCE (Armand, *vicomte*), *lieutenant-général*, né le 6 février 1722, entra au service en qualité de lieutenant en second au régiment du Roi, le 18 mai 1740; passa en Bohême avec ce régiment, au mois d'août 1741; se trouva à la prise de Prague, au mois de novembre; au combat de Sahay; au ravitaillement de Frawemberg; à la retraite sur Prague; à la défense de cette place; il fut de plusieurs sorties et surtout de celle du 22 août. Il se trouva aussi à la retraite de Prague, en décembre 1742, et rentra en France, au mois de février 1743, avec le régiment du Roi, dans lequel il obtint une lieutenance, le 8 mai suivant. Il combattit, la même année, à Dettingen, et finit la campagne avec son régiment, en Haute-Alsace, sous les ordres du maréchal de Coigny. Il servit, en 1744, aux siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes; à l'affaire d'Haguenau, et au siége de Fribourg. Devenu capitaine dans le régiment des dragons de Bauffremont, par commission du 19 février 1745, il combattit à Fontenoy; se trouva aux siéges de Tournay et de sa citadelle, de Dendermonde, d'Oudenarde et d'Ath, la même année; au siége de Bruxelles et à la bataille de Raucoux, en 1746; à la bataille de Lawfeld, en 1747, et au siége de Maestricht.

en 1748. On le nomma, le 1er février 1749, colonel d'un régiment d'infanterie de son nom, qu'il commanda au camp de Mézières, en 1753, et au camp de Dunkerque, en 1756. Employé avec ce régiment à l'armée d'Allemagne, en 1757, il eut le bras percé d'une balle à la bataille d'Hastembeck; contribua à la prise de plusieurs places de l'électorat d'Hanovre, et fut, au mois de décembre, de l'expédition d'Halberstatt, dans laquelle il commanda une colonne sous les ordres du marquis de Voyer. Il se trouva à la bataille de Crevelt, au mois de juin 1758; et ayant été détaché, au mois d'octobre, avec un corps de troupes pour joindre l'armée commandée par le maréchal de Soubise, il reçut une blessure dangereuse à la hanche à la bataille de Lutzelberg, le 10 du même mois. Créé brigadier, le 5 novembre suivant, il passa l'hiver sur le Bas-Rhin; fut détaché, au mois d'avril 1759, pour marcher au secours du duc de Broglie, attaqué par les ennemis; arriva à Francfort, le lendemain de la bataille de Bergen, et fut créé major-général de l'infanterie de l'armée commandée par le duc de Broglie, par ordre du 1er novembre. Il remplit les fonctions de cette charge jusqu'à l'ouverture de la campagne, de 1760. Il servit, pendant cette campagne, comme brigadier; se trouva à l'affaire de Corback, et, après la prise de Gœttingen, il en eut le commandement en second, sous les ordres du comte de Vaux. Bloqué dans cette place depuis le mois de novembre jusqu'à la fin de décembre, il commanda avec succès plusieurs sorties dans lesquelles il fit plus de 150 prisonniers. Au mois de janvier 1761, il commanda une division pour l'attaque de Duderstadt, dont on s'empara, et fut ensuite chargé de diriger la retraite, exécutée en si bon ordre que les ennemis ne purent la troubler, et pendant laquelle on fit 9 officiers et 200 soldats prisonniers de guerre. Le 8 du même mois, il sortit de Gœttingen avec un détachement, enleva les postes ennemis à Boensen et à Wolbrunshausen; fit 5 officiers et 150 soldats prisonniers, et rentra dans la ville sans avoir eu un seul homme tué, ni blessé. Le 27, il marcha sur Duderstadt, et attaqua à Eringerode un corps de Prus-

siens auquel il tua ou blessa 300 hommes. Il rentra ensuite de nouveau dans Gœttingen. Avec un autre détachement, il battit un petit corps des ennemis aux environs de cette ville, dans la nuit du 6 au 7 février. On le créa maréchal-de-camp, le 20 du même mois, et il se démit alors de son régiment. Il fit une nouvelle sortie le 22; s'empara de Duderstadt, par le moyen du pétard, et y prit 10 officiers, 350 soldats, 2000 rations d'avoine et quelques munitions. Il se porta, le 25 février, à Quedlimbourg; fit enlever, à Hartsberg, 3000 fusils, et marcha, le 27, sur Embecke, qu'il mit à contribution. Il prit à Lesen, le 8 mars, 5 officiers et 110 soldats; occupa, le 11, Northeim, où il ramassa des subsistances en grains et en bestiaux, qu'il fit entrer à Gœttingen. Il attaqua, le 13, les postes des ennemis sur la rive gauche de la Leine; leur tua 100 hommes, et fit prisonniers 6 officiers et 150 soldats. Le 27, il attaqua, près de Northeim, les troupes prusiennes qu'il força d'abandonner ce poste, après leur avoir tué 60 hommes et pris 8 officiers, 230 soldats et 2 pièces de canon. A Osterode, peu de jours après, il enleva 1 lieutenant, 70 soldats et 80 chevaux. Le lendemain, il prit à Heretsberg 1000 fusils, en fit briser 1500, et détruisit presque tous les ateliers d'armurerie. Ayant formé le projet d'attaquer Uslar, le 23 avril, les ennemis, qui furent prévenus de son dessein, s'y trouvèrent en force : cependant il les y attaqua; leur tua beaucoup de monde; prit une pièce de canon, 50 chevaux et 200 hommes, et fit sa retraite en si bon ordre qu'il ne put être entamé. Le roi lui accorda le gouvernement de l'île d'Oléron, par provisions du 19 mai. Il attaqua, au mois de juin, l'arrière-garde des ennemis près Kleimberg, et lui prit 200 hommes et 12 pièces de canon ou obusiers, presque tous de gros calibre. Il commanda ensuite une des avant-gardes de l'armée. Attaqué au mois d'août par des forces supérieures aux environs d'Assel et d'Uslar, il se retira avec perte sur Gœttingen, et prit posittion à Northeim. Le 2 septembre, il attaqua à Osterode le corps du colonel Freytag; le força d'abandonner ce poste et de se retirer dans ses retranchements; les fit attaquer; les emporta;

prit 450 hommes; mit le reste en déroute et pénétra jusqu'à Clausthal. Il se rendit ensuite à la cour, où il eut l'honneur d'être présenté à LL. MM. et à la famille royale. Ayant été nommé, par pouvoir du 1er octobre, commandant des troupes en Amérique, il partit, le 24 janvier 1762, pour sa nouvelle destination, et arriva, le 17 mars, à Saint-Domingue, dont il prit le commandement. Il fut créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 25 juillet, et nommé gouverneur et lieutenant-général de l'île de Saint-Domingue, par provisions du 6 décembre de la même année. Il obtint le gouvernement des ville et citadelle de Belle-Isle, en remettant celui de l'île d'Oleron, par provisions du 21 du même mois, et mourut à Saint-Domingue, le 4 août 1764. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

DE BELSUNCE (Charles-Gabriel), *marquis de Castelmoron, lieutenant-général,* d'une autre branche de la même famille que le précédent, fut connu d'abord sous le nom de chevalier de Belsunce. Il entra cadet dans le régiment de Nivernais, au mois de mars 1701; y devint successivement sous-lieutenant au mois de juin, lieutenant au mois d'octobre, et capitaine, le 19 mars 1702. Il servit cette année à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Catinat, qui se tint sur la défensive; passa, au mois de septembre, sous les ordres du marquis de Villars; concourut à la prise de Neubourg, et combattit à Frédelingen, au mois d'octobre. Il se trouva, en 1703, au siége et à la prise de Kehl; à l'attaque des lignes de Stolhoffen; à l'attaque des retranchements de la vallée d'Hornberg; au combat de Munderkingen; à la première bataille d'Hochstedt, et à la prise de Kempten et d'Augsbourg. Il se trouva aussi à la seconde bataille d'Hochstedt, sous le maréchal de Marchin, le 13 août 1704; obtint, par commission du 17 septembre, un régiment d'infanterie de son nom, qu'il commanda au combat de Denain, en 1712, et dont il se démit au mois d'août. Il fut fait premier cornette de la compagnie des chevau-légers de Bretagne (devenus Bourgogne), par brevet du 9 du même mois;

et se trouva avec cette compagnie aux siéges de Douay, du Quesnoy et de Bouchain. Il prit le nom de marquis de Castelmoron, après la mort de son frère, au mois d'octobre. Devenu capitaine-lieutenant de la compagnie des gendarmes Bourguignons, par provisions du 10 juin 1713, il marcha en Allemagne, et servit aux siéges de Landau et de Fribourg. Il obtint, en 1717, la charge de sénéchal et de gouverneur de l'Agénois, et du Condomois, en survivance de son père. On le fit brigadier de cavalerie et de dragons, le 1[er] février 1719, et on lui donna l'inspection-générale de la gendarmerie, par ordre du 12 octobre 1730. Employé à l'armée du Rhin, par lettres du 15 septembre 1733, il se trouva au siége et à la prise du fort de Kehl. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 20 février 1734, et employé à l'armée du Rhin, sous les ordres du maréchal duc de Berwick, par lettres du 1[er] avril; il servit au siége de Philisbourg, et y monta la tranchée, le 18 juin. Il se démit, le 1[er] janvier 1735, de la compagnie des gendarmes Bourguignons, en faveur de son fils, et se démit aussi, le même jour, de l'inspection de la gendarmerie, cette inspection ayant été supprimée et réunie à la majorité. On l'employa, par lettres du 1[er] mai, à l'armée du Rhin et de la Moselle, sous le maréchal de Coigny, qui n'entreprit rien. Promu au grade de lieutenant-général, le 1[er] mars 1738, il mourut, le 4 avril 1739, âgé de 58 ans. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps, Gazette de France.*)

DE BELSUNCE (Louis-Antoine, *marquis*), *maréchal-de-camp,* petit-fils du précédent, naquit vers l'an 1740. Entré de bonne heure au service, il commanda une colonne du détachement avec lequel le marquis de Voyer marcha, en janvier 1758, par ordre du maréchal de Richelieu, pour aller enlever un corps prussien qui s'était établi à Halberstadt. Il fut dangereusement blessé à la bataille de Lutzelbourg, où il commandait une avant-garde de dix compagnies de grenadiers. Le roi disposa en sa faveur, au mois de décembre 1764, du régiment de Chapt dragons, qui prit alors le nom de Belsunce. On le fit brigadier de dragons, le

1er mars 1780, et maréchal-de-camp, le 5 décembre 1781 Il a émigré en 1791, et on ne le trouve plus compris dans le tableau des officiers-généraux, à partir de cette époque, même depuis la rentrée des Bourbons en France. (*Etat militaire, Gazette de France.*)

de BELVAL. Voyez Raulin.

de BELVALET de Famechon (Ignace), *maréchal-de-camp*, leva d'abord une compagnie dans le régiment d'infanterie d'Espagne, par commission du 16 octobre 1665, et fit, avec ce régiment, la campagne d'Allemagne, sous M. de Pradel. Sa compagnie ayant été réformée, en 1668, après la paix, il suivit le régiment en Candie, en qualité de capitaine réformé; se distingua dans plusieurs actions, et surtout à la fameuse sortie du 25 juin 1669, et fut remplacé à une compagnie dans le même régiment (alors Bandeville, et depuis Vaubecourt), le 20 juillet 1671. Il se trouva au siége de Maseick et de Graves, en 1672; au siége de Maestricht, en 1673; aux batailles de Fintzeim, d'Ensheim, et de Mulhausen, en 1674; à celles de Turckeim et d'Altenheim; au secours de Saverne et d'Haguenau, en 1675; aux siéges d'Aire et de Bouchain, en 1676; à la bataille de Kokesberg, et au siége de Fribourg, en 1677. On lui donna, par commission du 1er novembre de cette dernière année, le régiment d'infanterie Valonne de son nom (depuis Saint-Mauris), et il le commanda à l'armée de Roussillon, en 1678. Créé brigadier d'infanterie, le 24 août 1688, il fut employé en Guienne, par lettres du 30 avril 1689, et en Irlande, par lettres du 3 février 1690. Il s'y distingua à la bataille de la Boine, et à la défense de Limerick; revint en France, en 1691; fut employé à l'armée d'Italie, et se trouva au siége de Carmagnole. Il fut employé, par lettres du 30 avril 1692, à la même armée, où l'on se tint sur la défensive; combattit à Marseille, en 1693, et se trouva au ravitaillement de Casal, de Pignerol et de Suze. Employé à l'armée de Roussillon, en 1694, il se trouva à la bataille de Ter; aux siéges et à la prise de Palamos, de Gironne, d'Ostalric et de Castelfollit, la mê-

me année; et retourna servir en Italie, en 1695. Promu au grade de maréchal-de-camp, le 5 janvier 1696, il continua de servir en Italie; servit au siége de Valence; se démit de son régiment, au mois de février 1697; fit la campagne sur la Moselle, et mourut, le 6 janvier 1698, âgé de 60 ans. (*Dépôt de la Guerre, Gazette de France.*)

DE BENAC, *voyez* MONTAULT.

DE BENTIVOGLIO (Corneille, *marquis*), *maréchal-de-camp,* fut fait capitaine au régiment de cavalerie-italienne de Gritty, dès le 6 mars 1644, jour de sa levée. Il obtint ce régiment, sur la démission du sieur de Gritty, par commission du 30 mai 1645, et le conduisit en Lorraine, d'où il passa à l'armée d'Italie, au mois de novembre. Il y servit aux siéges de Piombino et de Porto-Longone, en 1646, et fut fixé en garnison, dans ces deux places, au mois de janvier 1647. Il se trouva au siége et à la bataille de Crémone, en 1648; obtint le grade de maréchal-de-camp, le 27 février 1649, et se démit de son régiment, au mois de juillet suivant. (*Dépôt de la guerre.*)

DE BÉON DU MASSEZ (Bernard), *maréchal-de-camp,* servait dans les bandes de Picardie, lorsqu'au rétablissement des gardes-françaises, le 1er octobre 1574, il y obtint la place de lieutenant-colonel. Il se trouva, en cette qualité, à la bataille de Dormans, en 1575; au siége de Brouages, en 1577; et au siége de la Fre, en 1580. Ayant obtenu, le 1er mai 1584, le gouvernement de Carmagnole, il se démit de la lieutenance-colonelle du régiment des Gardes (1). Créé maréchal-de-camp, le 16 novembre 1585, et payé en cette qualité, du même jour, il fut employé

---

(1) L'abbé de Nœufville, dans l'*Histoire de la maison du roi,* dit, par erreur, que le sieur de Béon quitta la lieutenance-colonelle du régiment des Gardes, en 1584, pour la lieutenance de roi d'Angoumois. Ce fut pour le gouvernement de Carmagnole qu'il quitta sa lieutenance-colonelle, et il n'eut la lieutenance de roi de Saintonge, etc., qu'en 1589. L'abbé de Nœufville l'omet aussi dans le nombre des maréchaux-de-camp.

dans l'armée du Dauphiné, commandée par le marquis de Valette, et servit au siége de Chorges. Il obtint l'agrément de lever une compagnie de cinquante hommes d'armes des ordonnances du roi, et on lui donna la lieutenance-générale des gouvernemens de Saintonge, Angoumois, Aunis et La Rochelle, au mois de mars 1589. S'étant démis du gouvernement de Carmagnole, il fut nommé conseiller-d'état, en 1597, et chevalier des ordres du roi, en 1604. Il commanda en Saintonge et en Aunis jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1608, et avant qu'il pût être reçu chevalier des ordres du roi. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps, compte de l'extraordinaire des guerres.*)

DE BÉON DU MASSER (Aimery-François), *comte* de Lamesan, *maréchal-de-camp*, était lieutenant au régiment des gardes-françaises, en 1636. Il servit au siége de Corbie, la même année; à ceux de Landrecies, de Maubeuge et de la Capelle, en 1637; au siége de Saint-Omer, et au combat qui se donna sous cette place, en 1638; et aux siéges de Renty et d'Hesdin, en 1639. Devenu capitaine au même régiment, par commission du 9 juin 1640, il commanda sa compagnie au siége d'Arras, et au combat qui se donna dans les lignes de cette place, la même année; aux siéges d'Aire, de la Bassée et de Bapaume, en 1641; de Collioure et de Perpignan, en 1642; de Gravelines, en 1644; de Cassel, de Mardick, de Linck, de Bourbourg, de Menin, de Béthune, en 1645; de Bergues et de Dunkerque, en 1646; de Dixmude, en 1647; au siége d'Ypres et à la bataille de Lens, en 1648; et au blocus de Paris, en 1649. On le créa maréchal-de-camp, le 21 mars 1650; guidon des gendarmes de la garde, par brevet du 12 janvier 1651; et enseigne de la même compagnie, par brevet du 10 mars suivant. Il se démit de sa compagnie aux gardes, et se trouva au secours de Coignac, la même année. Il servit au siége d'Angers; à la prise de Saint-Denis; au combat du faubourg Saint-Antoine, en 1652; au siége de Sainte-Ménéhould, en 1653; à celui de Stenay, et au secours d'Arras, en 1654; aux siéges de Valenciennes, en 1656; de Montmédy, en

1657; de Dunkerque, et à la bataille des Dunes, en 1658. Il accompagna le roi en Provence et en Languedoc, en 1659; et se trouva à l'entrée de ce prince dans Paris, en 1660. Il devint sous-lieutenant de la compagnie des gendarmes, le 16 janvier 1666; commença la campagne, de 1667, en qualité de volontaire, et fut tué au siége de Tournay, au mois de mai de cette année. (*Dépôt de la guerre, Histoire de la maison du roi, de l'abbé de Nœufville, tom. I et III.*)

DE BÉON DE CASAUX (Isaac), *lieutenant-général,* d'une branche de la même famille que les précédents, entra aux mousquetaires dans la compagnie du cardinal Mazarin, en 1658, et servit au siége de Dunkerque. Il se trouva, le 13 juin, à l'expédition du marquis d'Humières, qui allait reconnaître les ennemis; y fit des prodiges de valeur; contribua avec les volontaires à la défaite des ennemis, lorsque ces derniers attaquèrent le marquis d'Humières, et combattit, le lendemain, à la bataille des Dunes. Retourné au siége de Dunkerque, à la tête de 6 hommes de sa compagnie, il poussa avec beaucoup de hardiesse un logement sur la gauche de la contrescarpe, et y fut blessé à la main, par une grenade. Il devint lieutenant de sa compagnie, en 1659, et conserva ce grade jusqu'à la réforme de cette compagnie. Il se démit, au mois de mai 1666, d'une compagnie qu'il avait depuis long-temps dans le régiment d'infanterie de St-Géniès; servit comme volontaire, en 1667, aux siéges et à la prise de Tournay, de Douay, de Lille, et à la conquête de la Franche-Comté, en 1668. On le fit grand-bailli de Bergues, par provisions du 9 avril de la même année, et on lui donna, par provisions du 5 juin suivant, le gouvernement de cette place, sous l'autorité du gouverneur de Dunkerque. Il résida pendant plusieurs années dans ce gouvernement; leva, par commission du 14 septembre 1673, une compagnie franche d'infanterie, pour tenir garnison à Bergues, et une de dragons, par commission du 18 février 1674, et fit la petite guerre avec ses compagnies. Créé maréchal-de-camp, le 25 février 1676, et employé à l'armée de Catalogne, il parvint à chasser de leurs

postes les miquelets qui harcelaient continuellement l'armée, les combattit en corps, les défit, et les obligea de fuir si vite qu'on ne put les suivre. A la tête d'un détachement, il força un corps-de-garde des ennemis, auxquels il fit 400 prisonniers. Il passa à Messine, par lettres du 15 février 1677, et y resta jusqu'au retour des troupes en France. Employé à l'armée du Roussillon, par lettres du 9 avril 1678, il servit au siége de Puicerda; y montra beaucoup de valeur et de prudence; repoussa les ennemis dans plusieurs sorties; y eut un cheval tué sous lui, et fut blessé d'un éclat de grenade au-dessus de l'œil; Puicerda se rendit, le 28 mai. On le créa lieutenant-général, le 28 juin. Il obtint en chef le gouvernement de Bergues, par provisions du 25 février 1679, et on lui donna celui de Thionville, par provisions du 13 janvier 1681. Il quitta alors celui de Bergues, et mourut vers le mois de mars de la même année, au moment où il allait prendre possession de son nouveau gouvernement. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps, Histoire de la maison du roi, par l'abbé de Nœufville, tom.* I, *pag.* 216; *Gazette de France.*)

DE BÉON (Jean-Antoine, *chevalier,* puis *vicomte*, et ensuite *comte*), *maréchal-de-camp*, né à Mirande, en Gascogne, en 1715, entra au service, en octobre 1731, dans la compagnie des cadets gentilshommes à Strasbourg. Il fut fait lieutenant au régiment de Boulonnais, où il devint capitaine, en 1742. On le créa chevalier de Saint-Louis, en 1747, et il fut nommé capitaine de grenadiers, en 1756; lieutenant-colonel, en 1759; et colonel d'un régiment de ce nom, en 1762. Il eut le grade de brigadier, le 25 juillet de cette dernière année, et celui de maréchal-de-camp, le 3 janvier 1770. Il est mort avant le 1er décembre 1783. (*États militaires.*)

DE BÉRAIL-CAZILLAC (François), *baron* de Cessac, *maréchal-de-camp,* était chevalier de l'ordre du Roi, et capitaine de cinquante hommes d'armes, lorsqu'il fut nommé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, le 31 décembre 1583. Il fut payé, du 18 octobre 1588, en qualité de ma-

réchal-de-camp, pour servir à l'armée du Poitou, sous le duc de Nevers, et contribua, depuis le mois de décembre jusqu'en mars 1589, à la prise de Mauléon, Montagut, la Garnache, et de trente-six petits châteaux du Poitou, ou des frontières de la Guienne. On ne le trouve plus employé après ces expéditions. (*Comptes de l'extraordinaire des guerres.*)

DE BÉRAR (François), *baron* de la Croix-Bléré, *maréchal-de-camp,* était lieutenant au régiment de Normandie, en 1639. Il servit en Roussillon cette année et la suivante; devint capitaine au même régiment, le 15 janvier 1641, et se trouva au siége d'Ivrée; au secours de Chivas; à la prise de Ceva, de Pianneze et de Mondovi; au siége de Coni, la même année; et à la prise de Crescentino, de Nice, de la Paille, et du château de Tortone, en 1642. Nommé lieutenant-colonel du même régiment, le 12 janvier 1643, il le commanda aux siéges de Trin et de la citadelle d'Ast, la même année; à ceux de Sant-y-a et du château d'Ast, en 1644; de Roses, en 1645; d'Orbitello, de Piombino et de Porto-Longone, en 1646; et de Crémone, en 1647 et 1648. Il commanda aussi ce régiment en Italie, en 1649 et 1650; et à l'armée de Catalogne, où il contribua à la défense de Barcelone, en 1651 et 1652. Créé maréchal-de-camp, le 10 décembre 1652, il servit à l'armée commandée par le duc de Vendôme, en 1653; se trouva à la prise de Bourg et de Libourne; à la soumission de Bordeaux; à la prise de Villefranche; à la levée du siége de Roses par les ennemis; au siége et à la prise de Puicerda, en 1654; à la prise du cap de Quiers, de Castillon, et de Cardagnes, en 1655; aux siéges de Valence, en 1656; d'Alexandrie, en 1657; et de Mortare, en 1658; au siége de Gigery; au combat qui se donna sous cette place, en 1664; et aux siéges de Bergues, de Furnes, de Courtray et de sa citadelle, et d'Oudenarde, en 1667. Il quitta le service et la lieutenance-colonelle du régiment de Normandie, le 15 novembre 1670, et mourut fort âgé. (*Dépôt de la guerre.*)

DE BÉRAR (Louis), *sieur de la Grange-la-Croix, maréchal-de-camp*, était sergent de bataille, et commandait au château de Niort, lorsqu'il fut créé maréchal-de-camp, par brevet du 25 janvier 1752. Il obtint la lieutenance de roi de Bapaume, en 1656, en se démettant du commandement de Niort. (*Dépôt de la guerre.*)

DE LA BERAUDIÈRE (Emmanuel-Philibert), *marquis de l'île Rouet, maréchal-de-camp*, était gouverneur de Concarnaux en Bretagne, dès 1630. On le nomma chevalier des ordres du roi, en 1633, mais il ne fut point reçu. Il alla commander en Poitou, et on le créa maréchal-de-camp, par brevet du 8 avril 1650. Le roi lui accorda la lieutenance-générale du Haut-Poitou, le 26 août 1652, lors de la destitution du marquis de la Rocheposay, qui avait pris le parti du prince de Condé. Il posséda cette charge jusqu'au dernier octobre 1653, époque à laquelle le marquis de la Rocheposay y fut rétabli, en vertu de l'amnistie générale. (*Dépôt de la guerre, manuscrits Le Tellier, tom. XVIII, fol.* 125.)

BÉRAULT DE VILLIERS LE MORHIER (Étienne), *maréchal-de-camp*, servit aux siéges de Tournay, de Douay et de Lille, en 1667, en qualité de cornette au régiment de Catheux; leva, le 6 juillet 1671, une compagnie de cavalerie qu'on incorpora, le 9 août, dans le même régiment (depuis Harlus); la commanda à l'armée de Hollande, sous les ordres de monsieur le prince de Condé, en 1672; au siége de Maestricht, puis à l'armée d'Allemagne, sous M. de Turenne, en 1673; au combat de Kokesberg, en 1676; au siége de Fribourg, en 1677; à la prise de Kehl et du château de Lichtemberg, en 1678, et au combat de Minden, en 1679. Son régiment ayant été réformé, par ordre du 8 août de cette année, on l'incorpora, le 15, avec sa compagnie, dans le régiment de Bulonde, avec lequel il servit dans différents camps, en 1681 et 1682. Le régiment de Florensac ayant été rétabli, le 1er octobre 1682, M. de Villiers y passa avec sa compagnie, par ordre du même jour, et fut créé lieutenant-colonel de ce régiment, le 20 février 1686. Il se trouva

avec son régiment aux siéges de Philisbourg, de Manheim et de Franckendal, en 1688; à l'attaque de Valcourt, en 1689; à l'armée d'Allemagne, en 1690; au siége de Mons, puis à l'armée d'Allemagne, en 1691 et 1692. Devenu mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie de son nom, par commission du 31 mars 1693, il le commanda à la bataille de Nerwinde et au siége de Charleroy, la même année; à l'armée de Flandre, en 1694; au bombardement de Bruxelles et au combat de Tongres, en 1695; à l'armée du Rhin, en 1696 et 1697, et à l'armée d'Italie, en 1701. Détaché, le 4 octobre, avec 500 chevau-légers, pour escorter le prince de Vaudemont et le marquis de Villars, qui allaient de Milan à l'armée, il rencontra un détachement de 450 chevaux et de 100 grenadiers ennemis qu'il enfonça, battit et culbuta dans le Naviglio. De tout ce détachement, 30 hommes et 30 chevaux furent pris, le reste fut tué ou noyé. Brigadier de cavalerie, par brevet du 29 janvier 1702, et employé à l'armée d'Italie, par lettres du 21 février, il se trouva à la bataille de Luzzara; à la prise de cette ville et de Borgoforte, la même année; au passage dans le Trentin, et aux combats de San-Vittoria et de San-Benedetto, en 1703, et aux siéges d'Ivrée et de Verceil, en 1704. Maréchal-de-camp, par brevet du 26 octobre de la même année, il se démit de son régiment; servit au siége de Verue, qui se rendit au mois d'avril 1705; et se trouva, au mois d'août, à la bataille de Cassano, qui fut livrée sous cette place. Il mourut en 1708. (*Brevets militaires, annales du temps.*)

BÉRAULT DE VILLIERS (Antoine-Jacques), *maréchal-de-camp,* de la même famille que le précédent. Après avoir servi un an dans les mousquetaires, avec lesquels il se trouva au siége de Mons et au combat de Leuze, il entra, à 15 ans, enseigne au régiment des gardes-françaises, le 21 avril 1692; servit en cette qualité au siége de Namur; combattit à Steinkerque, et fut fait sous-lieutenant, le 22 décembre de la même année. Il se trouva à la bataille de Nerwinde, et au siége de Charleroy, en 1693; parvint à une

lieutenance, le 12 février 1694; obtint une compagnie, par commission du 7 avril 1696; servit en Flandre jusqu'à la paix; et au camp de Compiégne, en 1698. Il passa avec le duc de Vendôme à l'armée d'Italie, en 1702; combattit à Luzzara, au mois d'août de la même année, et contribua à la prise de cette place et à celle de Borgoforte, au mois de septembre. Il marcha dans le Trentin; se trouva aux combats de San-Vittoria et de San-Benedetto, en 1703; aux siéges de Verceil, d'Ivrée, de Vérue, de Chivas, et à la bataille de Cassano, en 1704 et 1705. Rentré en France, il commanda sa compagnie à la bataille de Ramillies, en 1706; à la bataille d'Oudenarde, en 1708; et à celle de Malplaquet, en 1709. Créé brigadier, le 29 mars 1710, il servit à l'armée de Flandre, en 1711, et aux siéges de Landau et de Fribourg, en 1713. Maréchal-de-camp, par brevet du 1er février 1719, il se démit de sa compagnie, au mois de mai 1727, en quittant le service, et mourut le 12 février 1745, âgé de 76 ans. (*Dépôt de la guerre.*)

BERBIER du Metz (Pierre-Claude), *lieutenant-général d'artillerie*, né le 1er avril 1638, fit très-jeune sa première campagne dans le régiment de la Meilleraye cavalerie, et devint ensuite commissaire d'artillerie. Il exerçait cette charge, en 1657, lorsqu'il reçut au visage une blessure dont la guérison dura 18 mois, et dont il fut marqué toute sa vie. Destiné, en 1663, pour commander l'artillerie au siége de Marsal, il n'eut point d'occasion de s'y distinguer, cette ville s'étant rendue dès les premières sommations. Il devait aussi commander l'artillerie en Italie, en 1664; mais le traité de Pise avait déjà arrêté les opérations militaires, lorsque le sieur du Metz arriva à Grenoble. Il était commissaire provincial de l'artillerie, en 1667, et servit, la même année, aux siéges et à la prise de Tournay, de Douay et de Lille. A ce dernier siége il fit dresser une batterie près de la contrescarpe; et de 80 Suisses qu'il employa à ce travail, il en vit tuer ou blesser dangereusement 70 à ses côtés. La bravoure et le sang-froid qu'il montra en cette occasion, lui acquirent l'estime de Louis XIV, qui lui donna, par

commission du 20 octobre, la lieutenance générale de l'artillerie en Flandre, Artois, Hainault, pays conquis et reconquis, et ajouta à ce département, en 1671, la Picardie, la Lorraine et le duché de Luxembourg. Dans la guerre commencée en 1672, il commanda l'artillerie presque à tous les siéges, et particulièrement à ceux de Maestricht, de Condé, de Valenciennes, de Cambray, de Gand et d'Ypres. Il fut blessé à Seneff, le 11 août 1674. Le roi le créa maréchal-de-camp, par brevet du 4 août 1676. En 1677, il entra un des premiers dans Valenciennes, et y fit prisonnier le comte de Leimbre et plusieurs autres personnes de considération. Il commanda l'artillerie à la bataille de Saint-Denys, près Mons, en 1678, et y reçut deux coups de mousquet dans la cuisse. Pendant la paix, il résida en Flandre; obtint le gouvernement de la citadelle de Lille, par provisions du 24 décembre 1680; et celui de Gravelines, en remettant le premier, par provisions du 12 janvier 1684. Créé lieutenant-général des armées du roi, le 24 août 1688, et employé, en 1689, sous le maréchal d'Humières, il commanda l'artillerie à l'attaque de Valcourt. Employé, en 1690, dans l'armée de Flandre, sous le maréchal de Luxembourg, il fut tué à la bataille de Fleurus, le 1er juillet de la même année, d'un coup de mousquet dans la tête. Sa belle conduite lui avait mérité les regrets que Louis XIV témoigna lorsqu'il apprit sa mort. Il avait poussé la perfection de l'artillerie au point où M. de Vauban avait porté le génie. (*Dépot de la guerre, mémoires du temps, Moréri, Gazette de France.*)

DE BERCHÉNY (Ladislas Ignace de Bercsény, dit Berchény, *comte*), *magnat* de Hongrie, *maréchal de France*, naquit à Épériès, en Hongrie, le 3 août 1689, et fit ses premières campagnes en Hongrie, dans la compagnie des gentilshommes hongrois du prince Rakotzy. Il combattit, le 3 août 1708, à la bataille de Trenczen, où les Hongrois, après avoir long-temps disputé la victoire, furent enfin rompus par les Impériaux. Il concourut à la levée du siége de Neuhausel, par le général Heister, le 10 octobre de la

même année; se trouva, en 1709, à l'attaque des lignes des Impériaux, près de Liptow; à la défaite des troupes de l'empereur, dans l'île de Schut, au mois d'octobre; au combat de Watkeret, le 22 janvier 1710; et contribua, en 1711, au secours qui fut jeté dans Cassovie. Après l'accommodement des Hongrois avec l'empereur, il passa en France; entra aux mousquetaires, le 1er septembre 1712, et fut fait lieutenant-colonel réformé, à la suite du régiment de hussards de Ratzky, par commission du 31 décembre. Il servit, en 1713, à l'armée du Rhin. Détaché, pendant le siége de Landau, à la tête d'un corps de cavalerie, pour aller reconnaître les ennemis, il tomba, près de Worms, sur un de leurs corps; entra, le sabre à la main, dans leurs escadrons; les rompit et les mit en fuite. On le fit mestre-de-camp réformé, à la suite du même régiment, par commission du 1er décembre 1718, pour tenir rang, du 1er août précédent. Il servit, en 1719, sur la frontière d'Espagne; aux siéges de Fontarabie, qui se rendit, le 16 juillet; de Saint-Sébastien, qui capitula, le 1er août; et du château, pris le 17; au siége et à la prise d'Urgel, au mois d'octobre, et au blocus de Roses. Chargé de couper une troupe de cavalerie espagnole sortie de cette dernière place, il fut acculé sur la palissade; exposé au feu des assiégés, et se retira cependant en bon ordre. Il fut reçu chevalier de Saint-Louis, au mois de mai 1720, à la citadelle de Marseille, et de là s'embarqua, avec quelques officiers choisis, pour Constantinople; passa sur les frontières de Hongrie, et y leva un régiment de cavalerie hongroise de son nom, dont il fut fait mestre-de-camp, par commission du 12 juin 1720. Le roi Stanislas de Pologne le fit son premier chambellan, par provisions données à Weissembourg, le 1er juin 1725. Il servit, en 1733, au siége de Kehl, qui capitula, le 28 octobre. Créé brigadier des armées du roi, par brevet du 20 février 1734, il servit à l'armée du Rhin; et pendant que le maréchal de Berwick faisait passer ce fleuve à une partie des troupes, sur le pont de Reingenheim, il fut chargé d'en faire jeter un à Neckrau, où il passa avec 1200 hommes; reconnut le pays; couvrit la marche de

l'armée, et masqua la Petite-Hollande. Lors de l'investissement de Philisbourg, il commanda la ligne de circonvallation et plusieurs détachements, pendant le siége et après la prise de la place, qui capitula, le 18 juillet. Il attaqua, près du faubourg de Mayence, 600 hussards qu'il poussait avec succès, lorsque le prince de Wurtemberg, étant accouru à la tête de 6000 hommes, le comte de Berchény se retira, mais sans perte. Il servit, à la même armée, en 1735. Le maréchal de Coigny, ayant fait faire un fourrage sous les portes de Mayence, le comte de Berchény attaqua l'ennemi, qui se préparait à troubler les fourrageurs, et le poursuivit jusque sur les glacis. L'armée française s'étant portée sur la Moselle, qu'elle passa, le 19 octobre, pour aller aux ennemis, qui avaient pris position en partie à Clausen; le comte de Berchény marcha à l'avant-garde, avec 36 compagnies de grenadiers et quelques hussards. L'attaque, qui fut très-vive, dura jusqu'à la nuit; mais l'armée française s'étant retirée, le 20, il en fit l'arrière-garde. On le créa maréchal-de-camp, par brevet du 1er mars 1738; et le roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, le fit grand-écuyer de Lorraine, par provisions du 21 avril suivant. Il était, en cette qualité, conseiller et chevalier d'honneur à la cour souveraine de Lorraine et Barrois, qui siégeait à Nancy. Employé à l'armée de Bohême, par lettres du 20 juillet 1741, il passa en Bavière avec la division commandée par le comte de Ségur, et concourut à la prise de Prague, le 26 novembre. Il commanda, pendant l'hiver, sur la Sazava, où il fut attaqué, le 2 mai 1742, par un corps d'Autrichiens très-supérieur en nombre, et qui cependant ne put l'entamer. Ayant reçu un renfort, il se maintint d'abord dans ce poste; se replia ensuite sur Prague; en partit pour aller joindre l'armée à Pissek, et marcha au secours du château de Frawemberg, dont les ennemis levèrent le siége, le 25. Dans la retraite de l'armée vers Prague, il fut chargé de tâter le corps du général Festilitz, qui gardait les passages de l'Elbe et les débouchés de la droite de la Moldaw, et eut un cheval tué sous lui en remplissant cette mission. Pendant la défense de Prague,

il commanda l'attaque du centre, à la sortie du 22 août; et, à la tête de la brigade de Navarre, il força les retranchements des Autrichiens; encloua leurs canons, ainsi que leurs mortiers; brûla leurs batteries; fit prisonnier le commandant des ingénieurs, avec 150 hommes; reprit, le 3 septembre, avec 6 compagnies de grenadiers, un ouvrage dont les assiégeants s'étaient emparés, et fit encore deux sorties, les 10 et 21 du même mois. Après la levée du siége, il soutint le détachement qui mit le feu au pont de Kœnigsal, et favorisa le passage d'un convoi. Revenant à Prague, le 6 novembre, il contint 800 hussards qui se présentèrent à son arrière-garde; fit plusieurs fourrages; battit l'ennemi, qui les troublait; fit l'arrière-garde à la sortie des Français de Prague, et fut harcelé par les hussards ennemis, dans sa marche jusqu'à Égra, d'où il conduisit une division jusqu'à Spire. Il obtint une place de commandeur de Saint-Louis, par provisions du 16 mars 1743, et fut employé à l'armée du Rhin, par lettres du 1er avril, sous le maréchal de Noailles, qui le chargea de commander depuis Worms jusqu'à Openheim. Il passa le Rhin, le 8 juin; prépara les marches de l'armée jusqu'à Aschaffenbourg; poussa les ennemis au-delà du Mein; occupa le village d'Ettingen avant la bataille qui s'y donna, le 27 juin; fit l'arrière-garde de l'armée, lorsqu'elle repassa le Rhin, et s'avança sur le Spirebach et sur la Sarre. Employé pendant l'hiver, par lettres du 1er novembre, il le passa à Sarguemines, et fut créé inspecteur-général des hussards, par ordonnance du 8 décembre. On l'employa à l'armée de Flandre, sous le maréchal de Noailles; puis sous le roi, par lettres du 1er avril 1744. Créé lieutenant-général des armées du roi, et employé, en cette qualité, à l'armée de Flandre, par lettres du 7 juin, il campa à Marque, avec un corps séparé, pour entretenir la communication libre entre Lille et Douay, pendant les siéges de Menin et d'Ypres. Il passa de Flandre en Alsace; fut employé à l'armée du Rhin, par lettres du 19 juillet; fut d'un détachement, qui défit 2000 ennemis, dans le bois de Suffelsheim; mit en fuite 32 compagnies de grenadiers, et un corps de Croa-

tes, sur la chaussée de Bichwiller; forma une chaîne de postes de Brisach à Fribourg, avec 5 régiments de cavalerie, pour la sûreté des chemins, pendant le siége de cette dernière ville, et marcha ensuite dans le Brisgaw et contre les villes forestières. On l'employa à l'armée du Bas-Rhin, sous le maréchal de Maillebois, par lettres du 1er novembre, et il resta à Sarguemines. Employé en 1745, sous M. le prince de Conti, par lettres du 1er avril, il couvrit la marche de l'armée, qui se rapprochait du Mein; commanda à cet effet 1700 hommes, auprès de Wolffskeel; y fut attaqué par 20,000 des ennemis, et parvint à se dégager heureusement, en les arrêtant par un feu continuel. Il reprit, pendant l'hiver, le commandement à Sarguemines, par lettres du 1er novembre. Employé à l'armée de Flandre, par lettres du 1er mai 1746, il commanda d'abord un camp de 32 escadrons de dragons et de 18 de hussards, qui s'assembla, au mois de mai, sous Bruxelles, et ensuite une des colonnes, qui campa à Bethlen, entre Malines et Louvain. Il passa la Dyle et la Nèthe, et poussa devant lui les ennemis, qu'il harcela continuellement. Pendant le siége de la citadelle d'Anvers, il servit avec un corps de réserve, que le comte de Clermont commanda, pendant les siéges de Mons et de Charleroy. Il prit le commandement de ce corps, le 14 août, pour la marche que le maréchal de Saxe fit sur la Méhaigne; et, après sa réunion à l'armée du prince de Conti, il chargea les ennemis avec succès. Le 20 du même mois, il remit le commandement de la réserve au comte d'Estrées; se porta à l'abbaye d'Heylissen, avec 3 régiments de hussards et deux bataillons de grenadiers royaux; poursuivit les ennemis, lorsqu'ils eurent repassé la Meuse; rentra en ligne, et combattit, le 11 octobre, à Raucoux, où il commanda une division de cavalerie. Il revint commander à Sarguemines pendant l'hiver, par lettres du 1er novembre. Employé à l'armée de Flandre, par lettres du 1er mai 1747, il commanda 32 escadrons, cantonnés aux environs de Dendermonde, et dans leur marche jusqu'à Tongres, où, en arrivant, ils joignirent l'armée devant Lawfeld. Il y chargea, le 2 juillet, les

Anglais, à la tête d'une brigade de cavalerie. Il commanda en Lorraine, pendant l'hiver de 1747, par lettres du 1er novembre. Le roi de Pologne le nomma gouverneur des ville et château royal de Commercy, et capitaine des chasses de la principauté, par provisions données à Lunéville, le 11 mars 1748. Employé à l'armée d'Italie, sous le maréchal de Belle-Ile, par lettres du 1er juin, il n'y fit aucune expédition, et en revint, le 23 octobre. Il fut fait baillif d'épée de Commercy, par lettres du 26 août 1751, et grand'croix de Saint-Louis, par provisions du 25 août 1753. Employé à l'armée auxiliaire d'Allemagne, par lettres du 1er mars 1757, il eut le commandement de la première ligne des troupes françaises; et, après la retraite des Hanovriens de Biélefeld, au mois d'avril, il commanda, dans la Hesse, jusqu'au mois de novembre. On le créa maréchal de France, par état donné à Versailles, le 15 mars 1758, et il prêta serment, en cette qualité, le 9 avril. Il quitta son inspection-générale des hussards, et se démit du gouvernement de Commercy, en faveur de son fils, le 26 novembre 1759; mais, par lettres du même jour, le roi de Pologne lui conserva ce gouvernement et les appointements qui y étaient affectés. Il mourut, en 1778, âgé de 89 ans. (*États des maréchaux de France, dépôt de la guerre, mémoires du temps, Gazette de France.*)

DE BERCHENY (François-Antoine, *comte*), *maréchal-de-camp,* fils du précédent, né à Lunéville, le 17 janvier 1744, fut reçu chevalier de Malte, le 23 février 1752. Il entra au service, en 1756; fut fait capitaine au régiment de cavalerie hongroise de son nom, alors commandé par Nicolas-François de Bercheny son frère aîné, qui mourut à Mulhausen, le 9 février 1761, et devint mestre-de-camp de ce régiment, le 2 mars 1762. Il fut fait premier gentilhomme de la chambre du roi de Pologne et duc de Lorraine et de Bar, le 17 février de la même année, et grand-écuyer de Lorraine, le 20 avril 1768, en survivance, et sur la démission du maréchal de Bercheny son père. Il obtint aussi, sur cette démission, le gouvernement des ville et château de

Commercy, et la charge de capitaine de la capitainerie des chasses du roi Stanislas. Le roi de France le créa, le 12 janvier 1769, chevalier des ordres de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem. Il fut fait brigadier de cavalerie, le 1er mars 1780, et maréchal-de-camp, le 1er janvier 1784. Il commandait encore le régiment de hussards de son nom, en 1787. Il a émigré en 1791, et a fait les campagnes de l'armée des Princes. (*Etats militaires.*)

BERCKEIM (Sigismond-Frédéric, *baron*), *lieutenant-général,* né en Alsace vers 1770, entra au service, le 12 mai 1789. Sa valeur et sa bonne conduite le firent rapidement passer par tous les grades; et dès 1807, il était parvenu à celui de colonel du 1er régiment de cuirassiers. Il obtint, en juillet de cette dernière année, la croix d'officier de la Légion-d'Honneur, pour une action d'éclat. En 1810, il avait été fait maréchal-de-camp, et il fut employé dans ce grade pendant cette année et celles de 1811 et 1812. Il fit la campagne de Russie, s'y signala en plusieurs occasions, et notamment le 24 novembre 1812, dans une charge qu'il exécuta à la tête du 4e régiment de cuirassiers, près de Borisow, pour protéger le passage de la Bérésina par l'armée française. On le créa commandant de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1813, et général de division, le 13 septembre de la même année. En janvier 1814, il fut nommé commandant de la levée en masse et de l'insurrection de l'Alsace contre les troupes alliées. Il s'acquitta de cette mission avec succès; repoussa l'ennemi sur plusieurs points, et ne céda enfin qu'à des forces très-supérieures en nombre. En avril de la même année, il adhéra aux actes du gouvernement provisoire, et fut nommé chevalier de Saint-Louis, le 1er novembre suivant. On lui donna, vers cette époque, un commandement dans la 5e division militaire, composé des départements du Haut et du Bas-Rhin. En septembre 1815, il fut élu membre de la chambre des députés, par le département du Haut-Rhin. En février 1816, il fit partie de la députation de cette chambre, chargée de complimenter S. M. à l'occasion du mariage de S. A. R. le duc de Berri; fut réélu,

en 1816, membre de la chambre des députés, par le département du Haut-Rhin, et se trouva, en novembre de la même année, du nombre des 25 membres qui reçurent le Roi à son entrée au corps-législatif, le jour de l'ouverture de la session. Le département du Rhin s'étant trouvé compris dans la 1re série pour le renouvellement par cinquième des députés au corps-législatif, le baron Berckeim cessa de faire partie de cette chambre après la session de 1816, terminée en 1817. En 1818, il fut employé comme inspecteur de la cavalerie, et, dans le mois d'octobre, il passa à Dijon la revue du régiment des dragons du Doubs, qui venait d'y être organisé. On le trouve encore compris dans le tableau des lieutenants-généraux disponibles pour l'année 1819. (*Moniteur, annales du temps.*)

DE BÉRENGER DE MORGES (Abel), *maréchal-de-camp,* servit très-long-temps en Dauphiné et en Provence, sous M. de Lesdiguières, et se trouva à toutes ses expéditions, depuis 1574. Il fut fait maréchal-de-camp, le 6 mars 1597, pour servir dans l'armée de Savoie, où il concourut, cette année et la suivante, à la prise de toutes les places de la Savoie, et de quelques-unes de la frontière du Piémont. Il commanda une des attaques à l'assaut du fort Barrault, au mois de mars 1598. La paix se fit au mois de mai suivant. On l'employa comme maréchal-de-camp à la guerre de Savoie, en 1600, et il y concourut à la prise de toutes les places de cette province. Secondé par Créquy, il enleva Aiguebelle et son château, et continua à servir jusqu'à la paix, qui fut signée en 1601. On ne le trouve plus employé depuis cette dernière époque. (*Comptes de l'extraordinaire des guerres, historiens du temps.*)

DE BÉRENGER (Jacques), *comte du Gua, maréchal-de-camp,* de la même famille que le précédent; leva, par commission du 7 décembre 1665, une compagnie de cavalerie, qui fut réformée, au mois de mai 1668. En ayant obtenu une autre dans le régiment de cavalerie du roi, par commission du 7 mars 1673, il se trouva avec ce régiment au siége de Maestricht, la même année; aux batailles de Sint-

zeim, d'Enshein et de Mulhausen, en 1674; à celles de Turckheim et d'Altenheim; au secours d'Haguenau et de Saverne, en 1675; au combat de Kokesberg, en 1676; au siége de Fribourg, en 1677; aux siéges de Gand et d'Ypres, et à la bataille de Saint-Denys près Mons, en 1678; et enfin à l'armée de Flandre, qui couvrit le siége de Luxembourg, en 1684. Devenu colonel d'un régiment de milice de la généralité de Grenoble, par commission du 1er janvier 1689, il le commanda à l'armée d'Italie, en 1693, 1694 et 1695, et obtint, par commission du 1er novembre de cette dernière année, un régiment d'infanterie de son nom, en se démettant de celui de milice. Créé brigadier d'infanterie, par brevet du 3 janvier 1696, il servit à l'armée du Rhin, cette année et la suivante. Son régiment ayant été réformé, par ordre du 30 décembre 1698, on lui donna, par commission du 17 septembre 1701, le régiment d'infanterie de Bugey, qu'il rejoignit à l'armée d'Italie, où il finit la campagne. Il se trouva à la bataille de Luzzara, à la prise de cette ville et de Gonzague, en 1702; aux combats de Stradella, de Castelnovo, de Bormia; à la prise de Trentin, et au combat de Saint-Sébastien, en 1703. Maréchal-de-camp, par brevet du 10 février 1704, il se démit du régiment de Bugey; continua de servir en Italie; se trouva aux siéges de Verceil, d'Ivrée et de Vérue, la même année; au combat de Cassano; à la prise de Socino, en 1705; à la bataille de Calcinato; au siége et au combat de Turin, en 1706. Ce fut sa dernière campagne. Il mourut en Dauphiné, dans une de ses terres, au mois de février 1727, âgé de 80 ans. (*Dépôt de la guerre, annales du temps, Gazette de France.*)

DE BÉRENGER DU GUA (Pierre, *comte*), *lieutenant-général*, de la même famille que les précédents, fut connu d'abord sous le nom de marquis du Gua. Il entra au service, en 1703, en qualité d'enseigne dans le régiment de Lunéville, qu'il rejoignit à l'armée d'Italie; y obtint, par commission du 2 mars 1704, la compagnie qu'avait eue son frère, et la commanda aux siéges de Verceil, d'Ivrée et de

sa citadelle, et au siége de Vérue, qui se rendit en avril 1705. Il se trouva à la bataille de Cassano, au mois d'août suivant, en qualité d'aide-de-camp de M. de Vendôme; servit, en 1706, au siége de Turin, et eut 2 chevaux tués sous lui à la bataille qui se donna sous cette place. Il servit en Savoie, en 1707 et 1708, et concourut cette dernière année à la prise des Deux-Sésanne. On l'employa à l'armée du Rhin, en 1709 et 1710. Son frère aîné ayant été tué au siége de Saint-Venant, le 24 septembre de cette dernière année, il prit le nom de comte de Bérenger, et obtint, par commission du 4 octobre, le régiment d'infanterie de Bugey, dont son frère avait été colonel. Il commanda ce régiment à l'armée de Flandre, en 1711; au siége de Landau, et à celui de Fribourg, en 1713. Ce régiment ayant été réformé, par ordre du 7 octobre 1714, le comte de Bérenger fut mis colonel réformé à la suite du régiment de Champagne, par ordre du 18 décembre. On le remplaça colonel du régiment de Vivarais, par commission du 1er mai 1731. Créé brigadier, par brevet du 20 février 1734, et employé à l'armée du Rhin, par lettres du 1er avril, il se trouva à l'attaque des lignes d'Etlingen; monta la tranchée au siége de Philisbourg, les 11 juin et 9 juillet; servit encore à l'armée du Rhin, par lettres du 1er mai 1735, et combattit à Clausen. La paix se fit la même année. Promu au grade de maréchal-de-camp, le 1er mars 1738, il se démit du régiment de Vivarais; fut employé à l'armée envoyée au secours de l'électeur de Bavière, par lettres du 20 juillet 1741; marcha avec la première division qui passa le Rhin au fort Louis, le 15 août; la conduisit sur les frontières de l'Autriche, et de là en Bohême. Il se trouva à la prise de Prague la même année; à l'attaque du poste de Wodnian, le 24 mai 1742; au combat de Sahay, le 25, et à la défense de Prague, d'où il sortit avec l'armée, le 16 décembre. Il commanda la 8e division de cette armée, qui rentra en France, au mois de février 1743. On l'employa à l'armée de Haute-Alsace, sous le maréchal de Coigny, par lettres du 1er août 1743. Les ennemis ayant passé le Rhin, dans la nuit du 3 au 4 septembre, vinrent prendre position avec 3000 hommes

de leurs meilleures troupes, dans l'île de Reignac, et marchèrent à la redoute de Rhinwille; mais le comte de Bérenger, à la tête des régiments du colonel-général et de l'Hôpital-Dragons, les attaqua sur la droite, pendant que le marquis de Balincourt les attaquait par la gauche. Tout ce qui avait passé le Rhin fut tué, pris ou culbuté dans ce fleuve. Employé à l'armée de Flandre, commandée par le maréchal de Saxe, par lettres du 1er avril 1744, il fut créé lieutenant-général des armées du roi, le 2 mai, et eut des lettres de service en cette qualité, le 7 juin. Il couvrit avec l'armée dans laquelle il servait, les siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes, et finit la campagne au camp de Courtray. Employé à l'armée du roi, le 1er février 1745, il servit au siége des ville et citadelle de Tournay, et combattit à Fontenoy. Nommé chevalier des ordres du Roi, le 1er janvier 1746, il fut reçu le 2 février suivant. Employé à l'armée du roi, par lettres du 1er mai, il combattit à Raucoux; servit à l'armée du roi, en Flandre, par lettres du 1er mai 1747; fut fait prisonnier par un parti de hussards près de Sombreff; revint au camp du roi, le 2 juin; commanda l'attaque de gauche du village de Lawfeld, à la bataille de ce nom, et y fut blessé. Employé à l'armée de Flandre, par lettres du 15 avril 1748, il se trouva au siége et à la prise de Maestricht. La paix ayant été faite, il n'eut plus d'occasion de servir. Il mourut à Chalais près de Joigny, le 24 juillet 1751, âgé de 75 ans. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France, annales du temps.*)

DE BÉRENGER (Raymond-Pierre, *marquis*), *comte du Gua, maréchal-de-camp,* fils du précédent, était chevalier-d'honneur de madame la Dauphine, en survivance, dès l'année 1755, et devint titulaire de cette charge, en 1762. On le nomma colonel dans le corps des grenadiers de France, cette dernière année, et colonel du régiment de l'île de France, en 1764. Il fut fait brigadier d'infanterie, le 20 avril 1768; chevalier des ordres du Roi, le 2 février 1777, et maréchal-de-camp, le 1er mars 1780. (*Etats militaires, Gazette de France.*)

DE BÉRENGER (N...., d'abord *chevalier*, puis *comte*), *maréchal-de-camp*, était capitaine dans le régiment Royal-Piémont, lorsqu'on le fit colonel du régiment de Saintonge, en mai 1762. Il fut créé brigadier de cavalerie, le 3 janvier 1770, et maréchal-de-camp, le 1er mars 1780. (*États militaires, Gazette de France.*)

DE BÉRENGER (N...., *marquis*), *maréchal-de-camp* du 4 juin 1814. Voyez *le Supplément.*

DE BÉRENGER (N...., *vicomte*), *lieutenant-général* du 22 juin 1814. Voyez le *Supplément.*

LE BÉREUR (Joseph-François-Hyacinthe), *marquis de Malan*, *maréchal-de-camp*, entra aux mousquetaires dès 1699, et fut fait capitaine au régiment de cavalerie du Châtelet (depuis la Billarderie et Braque), par commission du 28 juin 1702. Il commanda sa compagnie à l'armée d'Allemagne, la même année; au siége de Kehl; au combat de Munderkingen; à la première bataille d'Hoschtedt, en 1703; à la seconde bataille d'Hoschtedt, en 1704; à l'armée du Rhin, en 1705; à la prise de Drusenheim, de Lauterbourg et de l'île de Marquisat, en 1706, et à l'armée de Flandre, en 1707. Il devint lieutenant-colonel de son régiment, le 12 février 1708, et combattit à Oudenarde, au mois de juillet. Mestre-de-camp du même régiment, à la mort du marquis de Braque, par commission du 24 juillet 1709, il le commanda à la bataille de Malplaquet, au mois de septembre; à l'armée de Flandre, en 1710; à l'armée du Dauphiné, en 1712; aux siéges de Landau et de Fribourg, et à la défaite du général Vaubonne, en 1713. Ce régiment ayant été réformé, par ordre du 10 novembre 1713, le marquis de Malan fut incorporé avec sa compagnie dans le régiment de cavalerie de Saint-Simon. Créé brigadier, le 1er février 1719, il servit au camp de la Saône, en 1727. Troisième enseigne de la compagnie écossaise des gardes-du-corps du roi, par brevet du 25 octobre 1729, il se démit de sa compagnie; devint deuxième enseigne, le 17 novembre suivant; premier enseigne, le

25 mars 1733; se trouva à l'attaque des lignes d'Ettlingen, et au siége de Philisbourg, en 1734; fut créé maréchal-de-camp, le 1er août; devint troisième lieutenant de sa compagnie, le 20 février 1735; deuxième lieutenant, le 11 mai suivant; fit cette campagne sur le Rhin, et était encore deuxième lieutenant de sa compagnie, lorsqu'il mourut, le 19 septembre 1738. Il était aussi grand-bailli d'Amont en Comté, charge que le roi accorda à Philippe-Marie, son fils, par provisions du 1er décembre 1738. (*Dépôt de la guerre.*)

DE BERG (*le grand-duc*), *voyez* MURAT.

BERGE (François, *baron*), *maréchal-de-camp d'artillerie*, naquit à Collioure, le 11 mai 1779, et entra au service comme élève de l'école d'artillerie, en 1797. Il fit les campagnes d'Égypte, de Prusse et de Pologne; passa par tous les grades, et devint colonel d'artillerie. Employé en cette dernière qualité à l'armée d'Espagne, il s'y signala en diverses occasions, et particulièrement au combat d'Albuhéra, où il eut le bras traversé d'une balle, le 16 mai 1811, et à celui de Santa-Martha-de-Villalba, le 15 juin suivant. On le créa commandant de la Légion-d'Honneur, le 6 août 1812, et général de brigade d'artillerie, le 26 mai 1813. Le roi le fit chevalier de Saint-Louis, le 20 août 1814, et le nomma, le 28 octobre de la même année, membre de la commission chargée de déterminer le classement des places de guerre, ainsi que les travaux d'armement, de restauration et d'amélioration que leur situation pouvait exiger. En mars 1815, il fut attaché à l'état-major de l'armée royale, commandée par Mgr. le duc d'Angoulême. Il a été nommé, en 1816, commandant de l'école royale d'application de l'artillerie et du génie à Metz. On le trouve encore employé en cette qualité dans l'état militaire de 1820. (*Moniteur, annales du temps.*)

DE BERGENDAL, *voyez* DUMONCEAU.

DE BERGERÉ, *voyez* GASSION.

DE BERGERET (Jacques-Antoine), *maréchal-de-camp*, fut fait deuxième enseigne aux Gardes-Wallonnes, le 1er juin 1711; premier enseigne, le 20 novembre suivant; sous-lieutenant, le 26 septembre 1717, et fit sa première campagne en Espagne. Rentré en France, en 1719, on le fit lieutenant-colonel réformé à la suite de la ville d'Amiens, par commission du 5 avril 1720. Il obtint le commandement du bataillon de milice de la généralité de Châlons, assemblé à Troyes, par ordre du 1er mars 1727; passa à celui de Noyon, de la généralité de Soissons, le 15 avril 1729; et commanda celui de Rethel, de la généralité de Châlons, par un nouvel ordre du 1er mai 1733. Ce bataillon ayant été joint à celui de Verdun, que commandait son frère aîné, pour en former un régiment de deux bataillons, par ordre du 25 août 1734, il en fut fait lieutenant-colonel jusqu'au 20 novembre 1736, époque à laquelle ce régiment fut licencié. Il obtint, en 1741, le commandement du bataillon de Senlis des milices de la généralité de Paris, qu'il commanda pendant quelques campagnes dans les communications de l'armée de Flandre. On lui accorda, le 1er mars 1747, une commission pour tenir rang de colonel d'infanterie; le grade de brigadier, par brevet du 27 octobre suivant, et par ordre du 15 février 1748, le commandement d'une brigade de milice, avec laquelle il servit au siége de Maestricht. On lui donna ensuite le commandement d'un régiment de grenadiers royaux, par ordre du 20 mars 1750; celui d'un autre bataillon (ci-devant Pandrau), par ordre du 11 janvier 1755; et enfin le commandement d'un régiment de grenadiers royaux, par ordre du 16 février 1757. Il servit avec ce régiment à l'armée d'Allemagne, en 1757 et 1758; fut créé maréchal-de-camp, par brevet du 10 février 1759; se démit du régiment de grenadiers royaux qu'il avait, et ne fut pas employé depuis. (*Dépôt de la guerre.*)

BERGERON (Armand-Jean), *maréchal-de-camp*, né à Paris, le 7 avril 1765, se trouve compris dans le tableau des pensions inscrites au trésor public à la date du 1er sep-

tembre 1817, pour la retraite du grade de maréchal-de-camp, après 38 ans 6 mois et 19 jours de service. Voyez *le Supplément.*

DE BERGH (N...., *baron*), *maréchal-de-camp*, avait été colonel réformé à la suite du régiment d'Alsace, et ensuite colonel-lieutenant du régiment Royal-Deux-Ponts, lorsqu'il fut fait brigadier d'infanterie, le 20 février 1761. On le créa maréchal-de-camp, le 3 février 1770. Il mourut avant le 18 décembre 1774. (*Etats militaires.*)

DE BERGHES (François-Désiré-Marc-Guillain, *prince*), *maréchal-de-camp*, né à Harleux en Flandre, le 25 avril 1747; entra au service comme enseigne aux gardes Walonnes, en 1760; fut fait sous-lieutenant au régiment du Roi infanterie, le 16 février 1763; capitaine au service de Hollande, le 1er octobre 1766; colonel en second au régiment d'Anhalt, le 18 avril 1776; mestre-de-camp en premier du régiment de Berri infanterie, le 5 novembre 1782, chevalier de Saint-Louis, dans la même année, et maréchal-de-camp, le 30 juin 1791. (*Etats militaires, annales du temps.*)

BERGUES (Philippe), *maréchal-de-camp,* avait été au service du duc de Weimar, en qualité de lieutenant-colonel d'un régiment de cavalerie allemande, dont il devint colonel quelque temps après, et avec lequel il continua de servir en Allemagne. On le créa maréchal-de-camp, par brevet du 2 octobre 1650. Son régiment ayant été licencié, en 1651, il quitta le service à cette époque; y rentra presque aussitôt; leva, par commission du 4 mars 1652, un nouveau régiment de cavalerie, et eut le même jour un brevet qui lui confirmait le grade de maréchal-de-camp. Son régiment fut licencié de nouveau, au mois d'octobre suivant, et depuis lors, on ne trouve pas que le sieur de Bergues ait été employé. (*Dépôt de la guerre.*)

DE BÉRIGNY (N...., *comte*), *maréchal-de-camp,* avait servi dans les gardes-du-corps, lorsqu'il fut créé brigadier de cavalerie, le 18 juin 1768. Il devint maréchal-de-camp, le 1er mars 1780. (*Etats militaires.*)

DE BÉRINGHEN (Jacques-Louis), *marquis de Châteauneuf, maréchal-de-camp*, entra aux mousquetaires, en 1696; fit la campagne en Flandre, et obtint, le 1er avril 1697, une compagnie dans le régiment Royal-Roussillon-Cavalerie, avec lequel il servit à l'armée du Rhin, cette année, et au camp de Compiègne, en 1698. Devenu mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie de son nom, par commission du 5 avril 1700, il le commanda à l'armée de Flandre, en 1701; au combat de Nimègue, en 1702; à celui d'Eckeren, en 1703, et à l'armée de Flandre, en 1704. Il obtint le grade de brigadier de cavalerie, le 26 octobre de la même année; servit en cette qualité à l'armée de la Moselle, en 1705; se trouva à la bataille de Ramillies, en 1706; à l'armée de Flandre, en 1707; à la bataille d'Oudenarde, en 1708; à celle de Malplaquet, en 1709; continua de servir à l'armée de Flandre, en 1710 et 1711; concourut à la défaite des ennemis à Denain, en 1712, et servit aux siéges de Landau et de Fribourg, en 1713. Créé maréchal-de-camp, le 8 mars 1718, il se démit de son régiment; obtint, par provisions du 10 avril 1721, la charge de premier écuyer du roi, en survivance de son père; prêta serment entre les mains du roi pour cette charge et pour le gouvernement de la citadelle et des forts de Marseille, le 27 du même mois; entra en jouissance de ces emplois, le 1er mai 1723, après le décès de son père, et mourut le 1er décembre suivant, âgé de 43 ans. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

BERLIER (Pierre-André-Hercule, *baron*), *maréchal-de-camp,* entra au service, le 11 octobre 1791; passa par divers grades; fut créé officier de la Légion-d'Honneur, le 14 mars 1806, et obtint le grade de général de brigade, le 6 août 1811. Voyez *le Supplément.*

BERMOND DU CAYLAR, de la Forest-Toiras (Simon), *maréchal-de-camp,* né le 2 novembre 1578; frère aîné du maréchal de Toiras qui suit; obtint une compagnie d'infanterie, le 18 mai 1621; le gouvernement de la ville et du château de Foix, le 12 septembre suivant, et servit sous

son frère au combat de l'île de Ré, et au siége et à la prise de la Rochelle, en 1627 et 1628. Il eut la charge de sénéchal de Montpellier, par provisions du 20 juin 1650, et le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 14 juin 1651. Il résida dans les villes dont il avait le gouvernement pendant tout le temps qu'il le posséda, et mourut le 13 mars 1669. (*Dépôt de la guerre, Histoire des Grands-Officiers de la couronne par le Père Anselme, tome VII, pag.* 490.)

BERMOND du Caylar de Saint-Bonnet (Jean), *marquis de Toiras, maréchal de France*, frère puîné du précédent, né le 1er mars 1585, entra page à l'âge de dix ans, en 1595, chez le vicomte de Montpeyroux, lieutenant de roi de Normandie. En 1599, il devint page du prince de Condé, qui le fit son écuyer, en 1604, et qu'il suivit en Flandre, en 1609. Louis XIII le nomma capitaine des lévriers, en 1609; capitaine du vol des oiseaux pour les champs, en 1616; gentilhomme de sa maison, en 1617; lieutenant de la vénerie, en 1618, et l'envoya complimenter le roi d'Espagne sur la naissance de l'infant son fils. Devenu capitaine aux gardes, le 6 juillet 1620, sur la démission du commandeur de Fromiguières, il servit en cette qualité au siége de Caen et au combat du pont de Cé. Le roi le laissa, le 18 septembre, commandant à Blaye, jusqu'à ce que le duc de Luxembourg, qui en était gouverneur, en vint prendre possession. Toiras se signala, en 1621, au siége de Saint-Jean-d'Angély, et reçut une mousquetade à la jambe devant Montauban. Pendant le siége de cette ville, il était capitaine de la compagnie des tireurs en volant et en courant, qui avait le roi pour brigadier. Il marcha, quoique blessé, au siége de Montheur; fut nommé gouverneur de la ville et du château d'Amboise, le 3 mars 1622, et servit utilement au siége de Montpellier. Mestre-de-camp du régiment de Champagne et gouverneur du fort Louis, près la Rochelle, après la mort du sieur Arnauld, par lettres du 13 septembre 1624, il se démit de sa compagnie aux gardes, en faveur d'un de ses frères; fut créé maréchal-de-camp, le 13 avril 1625; chassa Soubise du pays de Médoc,

au mois de juillet; le combattit dans l'île de Rhé, les 15 et 16 septembre, et, secondé par Saint-Luc et le comte de la Rochefoucault, lui tua 800 hommes; lui prit 4 canons, 2 drapeaux, et poursuivit les fuyards qui se retirèrent dans le fort Saint-Martin, où ils capitulèrent, le 18. Le marquis de Toiras fut fait gouverneur de l'île de Rhé, par provisions du 2 décembre (1); vice-amiral de la mer, le 3 janvier 1626; et on le nomma gouverneur-lieutenant-général du pays d'Aunis, de la Rochelle, du fort de la Prée et de l'île d'Oleron, à la mort du maréchal de Praslin, par provisions données à Nantes, le 8 août, registrées au parlement de Paris, le 7 septembre (2). Le 21 juillet 1627, le duc de Bukingham parut avec une flotte anglaise vers la pointe de l'île de Rhé, dont il voulait s'emparer. Toiras partagea les 3000 hommes qu'il commandait en trois corps; mit le premier dans le fort de la Prée; le second dans la citadelle de Saint-Martin; et du troisième, composé de 1000 hommes de pied et de 300 chevaux, il forma un détachement pour s'opposer à la descente des Anglais. Ils la firent cependant le 22, à la faveur de la marée, et Toiras les attaqua, lorsqu'ils eurent débarqué 2000 hommes. Les Français combattant sous le feu des vaisseaux anglais perdirent dans cette action 60 officiers ou volontaires. Toiras, en se retirant, jeta 120 hommes dans le fort de la Prée; entra avec le reste des troupes dans le fort Saint-Martin, et le défendit pendant trois mois entiers, quoiqu'il y manquât souvent de vivres et d'eau. Bukingham ayant donné un assaut général par cinq endroits différents, le 6 novembre, l'action dura deux heures. Toiras repoussa les Anglais et les obligea de lever le siége, le 8. S'étant joint au maréchal de Schomberg, qui arriva le même jour, ils chargèrent de concert et défirent entièrement l'arrière-garde des ennemis. Toiras étant venu à Surgères pour saluer le roi, ce prince se leva de table, et s'avança trois pas

(1) Dépôt du secrétariat de la maison du roi.

(2) Registres du parlement de Paris, au quatrième volume des ordonnances de Louis XIII, coté GGG, fol. 401.

pour l'embrasser. Il servit comme maréchal-de-camp au siége de la Rochelle, qui se rendit au roi, le 28 octobre 1628. Employé, en 1629, sous les maréchaux de Créqui et de Bassompierre, il se trouva à l'attaque du Pas-de-Suze, qu'ils forcèrent, le 6 mars, et à la prise de Suze, où ils entrèrent, le 7, et dont Toiras se mit en possession le même jour. Commandant les troupes du roi dans le Montferrat, et gouverneur de Casal, par pouvoir donné au camp de Suze, le 3 avril (1), il prit l'Altare; assiégea, le 17 août, Roquevignal, qui se rendit, le 4 septembre, et entra dans Casal. Le 20 mars 1630, il prit Batzola; fortifia ensuite Casal; leva un régiment d'Italiens, et sortit de Casal, le 8 avril, avec la plus grande partie de sa garnison, pour attaquer un poste des Espagnols, et faire entrer du blé dans la ville. Ayant appris que les ennemis avaient détaché des troupes qui devaient le prendre par derrière et s'opposer à son retour, il revint alors sur ses pas. Pendant ce temps les pluies avaient grossi les rivières, et le débordement des eaux avait emporté le pont de bateaux que les Français avaient sur le Pô. Les ennemis marchant contre lui, on ne voyait aucun moyen de leur échapper; mais Toiras gagna la ville de Moran, et s'y fortifia. Les Espagnols n'avaient pas prévu devoir faire un siége, et pendant que le canon et les autres munitions qui leur étaient nécessaires pour former ce siége étaient en marche, les eaux ayant diminué le pont d'Esture devint libre, et Toiras se hâtant d'en profiter, rentra heureusement dans Casal. Le 12 du même mois, il s'empara, par un détachement, de Villadéati. Le 16, il attaqua les ennemis retranchés dans Settimo; les y força, et eut, dans cette action, un cheval tué sous lui. Quelques jours avant l'investissement de Casal par les troupes d'Ambroise Spinola, Toiras chargea l'armée espagnole avec toute sa cavalerie, et combattit pendant quatre heures. Se voyant menacé d'être assiégé dans Casal par toutes les forces de l'empire, de l'Espagne et de la Savoie, dont les armées combinées étaient commandées par ce même Spinola,

(1) Dépôt du secrétariat de la maison du roi.

réputé l'un des plus grands capitaines de son siècle, Toiras n'omit aucun des moyens propres à mettre la place en état de résister aux attaques des ennemis. Il visita les ouvrages de la ville, de la citadelle et du château, et fortifia les endroits faibles. Excités par son exemple, soldats et habitants, tout concourut au travail. L'évêque même, ainsi que son clergé et les officiers de la ville prirent la hotte, remuèrent la terre, et animèrent les travailleurs. Spinola se présenta devant Casal, le 23 mai. Tous les jours furent marqués par des sorties de la garnison, et sitôt que les Espagnols avaient fait un pas en avant, on les forçait à reculer ou à soutenir un combat opiniâtre. Tranchées comblées, gabions brûlés, batteries renversées, voilà par quels moyens Toiras fatigua tellement l'ennemi, que Spinola connut bientôt qu'il ne réduirait pas Casal en quarante jours comme il l'avait promis au roi d'Espagne. L'argent manquant à Toiras, il donna sa vaisselle d'argent, et cette ressource étant épuisée, il fit fondre une pièce de canon; donna à la monnaie qu'on en tira la même valeur que si elle eût été d'argent; en fit fabriquer ainsi pour 110,000 livres, et s'obligea, au nom du roi, à indemniser, après la levée du siége, le banquier qui se chargea de prendre cette monnaie pour la valeur qu'on y avait affectée. Il se maintint ainsi dans Casal, où la disette et la peste désolaient sa garnison, et malgré les attaques que l'ennemi ne cessa de faire jusqu'au 4 septembre. Vers cette époque, le cardinal Jules Mazarin, ayant ménagé une suspension d'armes, les Espagnols sortirent du Montferrat, le 26 d'octobre, et le duc de Mantoue fut remis en possession de la ville et du château de Casal (1). Le marquis de Toiras fut créé maréchal de France, par état donné à Saint-Germain-en-Laye, le 13 décembre (2), et prêta serment, le 19, ce qui sans

(1) Après la glorieuse défense de Casal, Spinola, plein d'admiration pour la bravoure que la garnison avait déployée, s'écria : « Qu'on me » donne 50,000 hommes aussi bien disciplinés que les troupes formées » par Toiras, et je me rendrai maître de l'Europe entière. »

(2) Il est rapporté par Godefroy, *Histoire des maréchaux de France*,

doute a engagé plus d'un historien à placer sa promotion à cette dernière date. Commandant l'armée d'Italie, par pouvoir du 22 janvier 1631 (1), il ne fit aucune expédition. Le 6 avril suivant, il conclut le traité de Quérasque, entre le roi, l'empereur et l'Espagne. On l'employa l'année suivante à former une ligue entre les princes de l'Italie, et à terminer les différents du duc de Savoie avec les Vénitiens. Il obtint le gouvernement général d'Auvergne à la mort du maréchal d'Effiat, par provisions données à Toulouse, le 30 octobre 1632, registrées au parlement de Paris, le 30 avril 1633 (2). Le roi le nomma chevalier de ses ordres, par brevet du 12 avril 1633. Ses preuves admises, il ne fut point reçu. Ses frères s'étant déclarés pour MONSIEUR, qui était sorti du royaume, le cardinal de Richelieu, qui n'aimait pas Toiras, se servit de ce prétexte pour le dépouiller de ses charges (3). On lui ôta le gouvernement de Casal, au mois de novembre; le gouvernement d'Auvergne, ses pensions, et le régiment de Champagne. Disgracié sans l'avoir mérité, il soutint sa disgrâce en grand homme qui se suffit à lui-même, et le dépit ne put rien sur lui. Les ennemis de la France et les princes étrangers, s'efforcèrent de l'attirer à eux, et lui offrirent des établissements avantageux; mais Toiras, malheureux autant que fidèle à son roi, n'en accepta aucun. Le duc de Savoie s'étant uni d'intérêt avec le roi, en 1636, souhaita que le maréchal de Toiras fût son lieutenant-général dans toutes ses places et armées, et le roi honora ce choix de son agrément. Le 14 juin 1636, Toiras, sans armes et sans cuirasse, donnant ses ordres pour établir une batterie de canon contre la ville de Fon-

---

page 105, et dans les manuscrits de Brienne, volume coté 239. Ce fut un nouvel état que le roi créa en sa faveur.

(1) Dépôt du secrétariat de la maison du roi.

(2) Registres du parlement de Paris, au sixième volume des ordonnances de Louis XIII, coté EEE, fol. 128.

(3) Le maréchal de Toiras avait cependant écrit au roi pour l'assurer de sa fidélité, et témoigner qu'il détestait la conduite de ses frères. Il offrait en même temps de livrer sa personne pour garantie de ce qu'il affirmait.

tanette en Milanès, qu'il assiégeait alors, pointa lui-même un canon contre cette forteresse, et alla ensuite jusqu'au pied de la muraille pour y voir l'effet produit par le boulet; mais en revenant, il eut le corps traversé par un coup de mousquet dont il mourut le même jour (1). (*Histoire de Louis XIII par le Père Griffet, Levassor, la Vie de Toiras par Mauger et par Baudier, le Père d'Avrigny, l'abbé Le Gendre, Moréri, Histoire des Grands-Officiers de la couronne, Gazette de France, Dictionnaire universel de Chaudin et Delandines.*)

BERMOND du Caylar (Louis), *marquis de Toiras, maréchal-de-camp,* neveu du précédent, se distingua à la défense des lignes devant Turin attaquées, le 14 septembre 1640, par le prince Thomas. On le créa mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie de son nom, par commission du 6 avril 1652, et il le commanda, la même année, au combat du faubourg Saint-Antoine; au siége de Sainte-Ménéhould, en 1653; à celui de Stenay, et au secours d'Arras, en 1654; aux siéges de Landrecies, de Condé, de Saint-Guilain, en 1655, et de Valenciennes, en 1656. Il se démit de son régiment, au mois de juin 1657;

(1) Le maréchal de Toiras fut un des plus fameux capitaines de son temps; il était libéral, ami chaud et d'un caractère franc, vif, mais très-emporté. Sa vivacité lui fournissait souvent des saillies agréables. Un jour il demandait au ministre de Louis XIII des grâces pour ceux qui avaient combattu sous ses ordres. « M. de Toiras, lui dit ce ministre, » vous parlez bien haut en faveur de ceux qui vous ont secondé; vous » avez bien servi, mais 500 gentilshommes en auraient fait autant à votre place. » — « Monsieur, repartit Toiras, la France serait bien malheureuse, si elle n'avait pas plus de 500 hommes capables de la servir » aussi bien que moi; cependant ils ne l'ont pas fait; et moi, je n'ai pas » mal rempli les postes qu'on m'a confiés. Il y a aussi en France plus de » 4000 personnes en état de tenir les sceaux aussi bien que vous; est-ce » une raison pour que vous ne deviez pas récompenser ceux dont vous » connaissez le mérite? » Un jour de bataille un de ses officiers lui demanda la permission d'aller chez son père qui était à l'extrémité, et dont il désirait recevoir la bénédiction. « Allez, lui dit M. de Toiras, qui démêla adroitement la cause de cette demande, » père et mère honoreras, » afin que tu vives longuement. »

obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 16 juin 1658, et la charge de sénéchal de Montpellier, par provisions du 4 février 1665. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

DE BERMONDET (Georges), *comte d'Oradour, maréchal-de-camp,* servait, en 1637, comme lieutenant dans l'artillerie, et fut blessé, le 5 août, au siége d'Emeric-sur-Sambre. En 1639, il reçut aussi une blessure à la prise de Bumingen. Il était devenu lieutenant-général de l'artillerie de France, lorsqu'on le créa maréchal-de-camp, par brevet du 29 avril 1649. Il servit avec distinction au siége de Gravelines, en 1658; et il se démit de la charge de lieutenant-général de l'artillerie, en faveur du comté de Bourbon-Busset, son gendre, le 19 décembre 1674. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

DE LA BERNADE, *voyez* DUBOIS.

BERNADOTTE (Jean-Baptiste-Jules), *prince de Ponte-Corvo, maréchal d'empire,* naquit à Pau en Béarn, le 26 janvier 1764. Une vocation très-prononcée pour le parti des armes, lui fit quitter de bonne heure la carrière des études, pour s'engager dans le régiment Royal-Marine. En 1780, il servait dans le 60e régiment, et il y était devenu sergent, en 1789. La révolution ayant éclaté à Marseille, le colonel de son régiment y fut insulté par une populace effrénée, qui voulait le massacrer. Bernadotte se dévoua alors pour sauver son chef; et, aidé de quelques soldats, il parvint à le garantir des fureurs de la multitude. Les talents militaires et les avantages naturels dont Bernadotte était doué, le firent parvenir rapidement au grade de colonel; et ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 1792, à l'armée du Rhin, sous le général en chef Custine. Dans un mouvement militaire ayant pour but de dégager Mayence, une méprise fit tourner les armes de l'infanterie contre la cavalerie française, et il en résulta bientôt une confusion, dont l'ennemi se hâta de profiter; mais Bernadotte fit faire, avec beaucoup de présence d'esprit, une

manœuvre qui préserva sa troupe d'une déroute presque inévitable; Custine, témoin de cette manœuvre, lui donna de grands éloges. Il apporta tous ses soins à établir dans son régiment une discipline tout à la fois sévère et paternelle. En 1793, il obtint le grade de chef de brigade, sur la proposition du général Kléber, commandant en chef l'armée du Nord. Dans le mois d'avril de cette année, il commandait, au poste de Prémont (France), une avant-garde, composée d'une demi-brigade et d'un régiment de cavalerie. Attaqué par 12 bataillons, 12 escadrons de cavalerie, et une forte artillerie, il sut, par ses manœuvres habiles, disputer le terrain pied à pied aux Anglais et aux Autrichiens, depuis midi jusqu'à la nuit; et, profitant des bonnes dispositions de ses troupes, dont il avait enflammé le courage, il combattait encore au milieu des bataillons ennemis qui l'entouraient, lorsque l'ordre de faire sa retraite lui fut apporté. Cette vigoureuse défense empêcha l'ennemi de se porter sur Saint-Quentin, et elle valut à Bernadotte les félicitations des représentants du peuple et des généraux. L'armée du Nord fit, en mai suivant, une tentative infructueuse pour débloquer Landau. Le général Bernadotte, qui commandait la gauche de cette armée, obtint d'abord quelques succès; mais obligé de suivre le mouvement des autres corps, il opéra sa retraite à travers les bataillons ennemis, auxquels il fit bon nombre de prisonniers En rentrant au camp, il apprit qu'un général français venait d'être assassiné par ses soldats. Aussitôt il assembla sa troupe, et lui peignit si énergiquement toute l'horreur du crime commis, qu'il n'y eut qu'un cri pour demander la punition des coupables, et même pour marcher contre eux. L'ascendant qu'il avait pris sur ses troupes était puissant et presque unique à cette époque. Un jour que sa demi-brigade, s'abandonnant à un découragement presque général dans l'armée, s'était laissé enfoncer par l'ennemi, Bernadotte arrache ses épaulettes, les jette dans les rangs de sa troupe, et déclare aux soldats qu'il ne veut plus être leur chef, s'ils se laissent déshonorer. A ces mots, ils reprirent leur ordre de bataille, marchèrent à l'ennemi,

et dégagèrent un régiment français. Envoyé avec sa brigade, pour renforcer l'armée des Ardennes, il fit, en deux jours, une marche de vingt-quatre lieues, et s'acquitta, dans plusieurs combats, de l'importante mission qui lui avait été confiée. Quelque temps après, il eut encore occasion de déployer l'autorité que sa bravoure lui donnait sur l'esprit des militaires : apprenant que le général Marceau était insulté et maltraité par une soldatesque effrénée, qui s'était révoltée, à cause d'un refus qu'on lui avait fait de donner des cantonnements, Bernadotte fond sur cette troupe, le sabre à la main ; reproche aux soldats leur lâcheté ; fait fuir plusieurs de ces furieux ; et oblige les autres à demander pardon, et à solliciter la punition des chefs de la révolte. Employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, en 1794, il fut chargé, vers le 15 juin, d'attaquer, avec un corps de 6000 hommes, l'aile droite de l'armée ennemie. Un brouillard épais n'ayant pas permis d'apercevoir les Autrichiens, contre lesquels on marchait, les troupes des deux partis se trouvèrent bientôt mêlées ; et lorsque enfin ce brouillard se dissipa, le général Bernadotte, qui se vit éloigné du corps de bataille, réunit ses troupes en masses, et résista à plusieurs charges de la cavalerie autrichienne. Les divisions Kléber et Duhesme ayant, de leur côté, mis le désordre dans les rangs ennemis, Bernadotte poursuivit les Autrichiens l'épée aux reins ; et il se trouvait aux prises avec l'arrière-garde, lorsqu'on vint l'avertir que le centre de l'armée française avait été enfoncé, et obligé de se replier sur la rive droite de la Sambre, en sorte, que les divisions de gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse se trouvaient débordées et presque investies. Il reçut alors, du général Kléber, l'ordre de se mettre à la tête de ces divisions, et de leur faire ouvrir un passage, la baïonnette en avant. L'ennemi, rencontré à Villebourou, près de Marchiennes-au-Pont, fut attaqué, dispersé ; et Bernadotte, ayant résisté à plusieurs charges de cavalerie, facilita aux autres corps les moyens de se rapprocher de la Sambre ; fit tête à l'ennemi, jusqu'à ce que les ponts destinés au passage de cette rivière fussent

rétablis. Il se trouva à la bataille de Fleurus, gagnée par les Français, le 26 juin de la même année; et, avec 6 bataillons qu'il y commandait, il enleva de vive force les hauteurs et les bois de Souvray, ainsi que les villages de Levau et de Villebourou; fit un grand nombre de prisonniers, et poursuivit l'ennemi jusque dans son camp d'Erlemont. Sa belle conduite, pendant cette bataille, fut remarquée par le général Kléber, qui l'obligea d'accepter le grade de général de brigade. Cette promotion fut motivée *pour actions d'éclat et traits de bravoure*. Le général Bernadotte marcha sur Mons; attaqua l'ennemi à Beinch; le repoussa; se porta sur Caster; arriva sur les bords de la Meuse avec une avant-garde forte de 10,000 hommes; força les positions du général Kray, devant Maestricht; lui enleva ses redoutes, et l'obligea à se retirer sous le canon de la place. Le 17 septembre, il descendit la Meuse jusqu'à Mazeich et Stokheim, et s'empara d'un convoi destiné à approvisionner Maestricht, et qui fut évalué plus d'un million. S'étant ensuite porté sur la rive droite de la Meuse, il investit Maestricht. A la bataille et à la prise de Juliers, le 3 octobre suivant, il combattit depuis huit heures du matin jusqu'à sept heures du soir, à la tête de 10 à 12,000 hommes, et força le passage de la Roer, défendu par 25,000 ennemis, et par une artillerie formidable (1). Plusieurs canons et presque tous les équipages des Autrichiens tombèrent en son pouvoir, et l'ennemi eut en outre 400 hommes tués, et plus de 1000 blessés. Créé général de division, le 22 octobre, et employé au siége de Maestricht, sous les ordres du général Kléber, il y fut chargé de l'attaque du fort de Wick, avec 19 bataillons d'infanterie, 3 régiments de cavalerie, et 60 pièces d'artillerie. Les moyens de transport manquant, il ordonna que chaque soldat porterait des munitions aux

(1) Le général Kléber rendant compte de cette journée, s'exprima ainsi : « Je ne puis trop me louer du général Bernadotte; toujours sous le » feu de l'ennemi, il dirigeait ses manœuvres avec un sang-froid héroïque : » son courage infatigable et son intrépidité ont décidé le sort de la ba» taille. »

batteries, et il fit même boiser par ses troupes la tranchée, qui avait été rendue impraticable par des pluies continuelles. Après dix-huit jours de tranchée ouverte, Maestricht capitula, le 4 novembre; et le général Bernadotte fut commis, par le général Kléber, pour faire mettre bas les armes à 8000 Autrichiens qui en formaient la garnison, et pour recevoir d'eux, ainsi que de leurs généraux Kal et Klébeck, le serment de ne point servir jusqu'à leur échange. Après avoir établi ses troupes à Maestricht et dans les environs, il vint, avant la fin de l'hiver, rejoindre l'armée de Sambre-et-Meuse, cantonnée sur les bords du Rhin; et y prit le commandement d'une division répartie depuis Neuss jusqu'à Cologne. A l'ouverture de la campagne, il s'empara d'une île du Rhin, entre Weissenthurn et Neuwied, et s'y maintint, malgré les efforts faits pour l'en débusquer. L'occupation de cette île donnait aux Français l'avantage de pouvoir établir un pont pour déboucher sur la rive droite du fleuve, et dans la belle plaine de Neuwied. Kléber, parti de Dusseldorff, se porta en avant des troupes autrichiennes. Bernadotte marcha, de son côté, sur Montabaur et Henscheil; se dirigea sur la Lahn, dans le mois de septembre, et reçut, du général Jourdan, l'ordre d'attaquer les avant-postes ennemis à Nassau. Le 15 septembre, après un combat de plusieurs heures, il débusqua les Autrichiens des hauteurs en avant de cette ville; leur fit quelques prisonniers; les força à se replier sur la rive gauche de la Lahn, et les poursuivit jusqu'à Cassel, qu'il investit le même jour. L'armée autrichienne ayant attaqué et débordé celle de Sambre-et-Meuse, le général Bernadotte abandonna le siége de Cassel; rentra en ligne avec les troupes sous son commandement; couvrit le passage d'une division de l'armée de Rhin-et-Moselle, à Niederwalhoff; essuya plusieurs combats, et repoussa toujours l'ennemi. Pendant la retraite de l'armée de Jourdan vers les rives du Rhin, une colonne autrichienne, qui avait marché rapidement, parvint à séparer, de la division Bernadotte, 4000 hommes arrivés sur les hauteurs d'Erhenbreitstein, vis-à-vis Coblentz. Déjà les troupes ennemies, maîtresses

d'un plateau qui dominait la grande route, fusillaient les Français, lorsque Bernadotte, se portant en avant de sa colonne, ordonne à un bataillon de s'emparer de ce plateau. Le feu des Autrichiens fut tellement vif, qu'il rompit les rangs de ce bataillon. « Prenez le plateau ou ne revenez plus, » dit Bernadotte à ses soldats, qui, redoublant d'efforts, gravissent enfin jusqu'au sommet de la montagne; chassent l'ennemi, et protégent la retraite de leur division. Bernadotte attaqua à son tour l'arrière-garde de l'armée ennemie, près de Caudemback; la dispersa, et continua sa marche, pour se joindre aux troupes du général Dauriez. Mais les Autrichiens, après avoir reçu des renforts, reprirent l'offensive, et cherchèrent à déborder les deux flancs de la faible division française. Bernadotte, qui venait de faire exécuter avec le plus grand succès une charge sur la grande route de Montabaur, apprenant que son aile droite est menacée par 1500 chevaux poussés sur ses derrières, se met aussitôt à la tête de deux régiments de cavalerie et d'une colonne d'infanterie; marche aux cavaliers autrichiens; les rejette dans un défilé, où déjà un escadron français les avait précédés, et les y taille en pièces. En poursuivant ce succès, il obligea l'ennemi à repasser la Lahn, et se rapprocha ensuite des bords du Rhin. Réuni alors aux généraux Kléber, Marceau et Championnet, leurs divisions se disposaient à effectuer le passage du fleuve, pour se porter sur la rive gauche, lorsque l'inexpérience de quelques officiers, ou un malentendu dans l'exécution des ordres donnés, fut cause qu'à l'approche des Autrichiens, on mit le feu aux bateaux et aux ponts qui devaient servir pour le passage. Dans la position presque désespérée où cet événement mettait les Français, Bernadotte parvient à dissiper toutes les craintes; et s'occupant avec activité de faire réunir tous les moyens disponibles, bientôt les bateaux échappés à l'incendie furent ramenés au point du passage; un pont fut jeté de la rive droite à l'île de Weissenthurn, et à minuit les divisions françaises y passèrent sous la protection de la division Bernadotte, qui formait l'arrière-garde. L'armée de Sambre-et-Meuse, com-

mandée par Jourdan, prit position, vers la fin de novembre, sur les bords de la Nahe, dont l'armée autrichienne, aux ordres du général Clairfait, occupait la rive droite, rangée en bataille sur les hauteurs de Planig, et avait son avant-garde à Creutznach. Le général Bernadotte ayant demandé et obtenu la permission d'attaquer l'ennemi sur ce point, y marcha, le 30 novembre. Creutznach, pris et repris plusieurs fois par les troupes des deux partis, resta enfin au pouvoir des Français, et l'ennemi y perdit 300 hommes tués, et 500 faits prisonniers. Le général Clairfait, désespérant de reprendre ce poste important, leva son camp dans la nuit, et se retira sur Alzey et Mayence. Un armistice ayant été conclu entre les armées autrichienne et française, la division Bernadotte hiverna dans le Hundsruck. Le 6 juin 1796, après la rupture de l'armistice, elle fut une de celles qui passèrent le Rhin à Neuwied, pour suivre l'archiduc Charles d'Autriche, qui marchait vers la Lahn. Le 13, après une marche de 17 lieues, faite en moins de 24 heures, pour secourir les divisions commandées par le général Kléber, elle prit position à Holtzapfel, sur la Lahn; attaqua l'ennemi, et le rejeta au-delà de cette rivière. Le général Jourdan ayant de nouveau ordonné une retraite sur le Rhin, la division Bernadotte vint s'établir, le 17, à Montabaur; protégea le déblocus d'Ehrenbreitstein, et descendit ensuite dans les plaines de Neuwied. L'archiduc Charles avait fait rompre les ponts établis par les Français sur le Rhin; et Bernadotte, pour donner le temps de les reconstruire, offrit le combat qui fut refusé. Lorsque le passage s'effectua, il fut chargé de le protéger avec toute la cavalerie de trois divisions, et la 30e demi-brigade d'infanterie. Un corps considérable de cavalerie ennemie, soutenu par une nombreuse artillerie, fit de vains efforts pour entamer cette arrière-garde, qui, par sa contenance tranquille et la précision de ses manœuvres, fut un sujet d'admiration et d'étonnement, même pour les Autrichiens. L'armée de Sambre-et-Meuse, toujours commandée par Jourdan, se prépara, vers la fin du même mois de juin, à franchir de

nouveau les rives du Rhin. Le 2 juillet, la division du général Bernadotte étant rassemblée à Saint-Sébastien, vis-à-vis Neuwied, devait avoir à sa disposition des bateaux en nombre suffisant pour transporter au moins 800 hommes à la fois; mais au moment de l'embarcation on trouva que les bateaux réunis ne pourraient pas contenir plus de 400 hommes. Ce contre-temps, qui pouvait faire échouer toute l'entreprise, n'arrêta ni le général Bernadotte ni ses braves soldats; 400 grenadiers s'embarquent sous la conduite de l'adjudant-général Mireur; abordent sur la rive droite du fleuve, malgré le feu de deux pièces de gros calibre placées dans une redoute en avant du village de Bendorff, et enlèvent à la baïonnette, en moins de dix minutes, cette redoute, où ils tuent les 200 hommes qui la défendaient, et s'emparent des deux pièces d'artillerie. Ces 400 grenadiers pénètrent ensuite dans Bendorff; y font prisonnière la garde du quartier-général, et enlèvent les équipages, les plans et les cartes du général Finck, qui lui-même eut à peine le temps de s'échapper. Sur ces entrefaites, le camp autrichien, fort de 10,000 hommes, s'avance pour envelopper le détachement français. Bernadotte, qui avait hâté le passage de deux autres transports de troupes, vient défendre Bendorff; résiste à l'attaque de toutes les forces du camp ennemi, et reste maître du champ de bataille. Dans ce glorieux combat 800 Français avaient eu à combattre contre 8,000 Autrichiens, auxquels on prit 400 hommes, 2,000 sacs d'avoine, 150 chevaux d'équipage, 30 voitures chargées de pain, et toute l'artillerie qui garnissait les redoutes. Bernadotte se porta le même jour sur les hauteurs de Hilscheit, et campa à Montabaur, le 4. En arrivant sur les hauteurs d'Offheim, le 6, son avant-garde se trouva en présence du corps autrichien du général Werneck, et le chargea aussitôt à la baïonnette avec tant d'impétuosité, que malgré sa supériorité numérique, ce corps prit la fuite en désordre, et abandonna la partie de la ville de Limbourg située sur la rive droite de la Lahn. Le général Bernadotte passa cette rivière, le 9, à Limbourg; se mit à la poursuite du général Werneck; l'atteignit, le 10, à Neuhoff;

emporta les hauteurs de Wisbaden, après deux heures de combat; fit ensuite resserrer Cassel et investir Kœnigstein; jeta un pont sur le Mein; entra dans le pays de Darmstadt; se dirigea sur Aschaffenbourg, le 22 juillet, et enleva à Wertheim, Millemberg et Langenfeld, des magasins considérables et 55 bateaux chargés de farines. Il marcha sur Wurtzbourg, le 5 août, à la tête de 10,000 hommes; trouva Bourg-Eberach occupé par une arrière-garde ennemie, forte de 18,000 hommes; fit faire un mouvement pour la tourner; et, secondé par la cavalerie du général Bonnard, obligea les Autrichiens à se retirer. Le 4 du même mois, sa division fit partie des quatre colonnes dirigées sur Bamberg, pour attaquer l'armée autrichienne; cette ville fut prise le même jour, et Bernadotte poussa jusqu'à Nieder-Pomersfelden et Baunach. Il concourut, le 7, à un combat livré au général Kray sur la rive gauche de la Rednitz, et son infanterie pressa si vivement les Autrichiens, qu'ils furent obligés de se replier sur la rive droite. Le 10, il s'empara de Nuremberg, et prit position au-delà de cette ville. Le 11 il se porta sur Lauff en remontant la Pegnitz, et força l'ennemi à traverser cette rivière. Il s'établit à Altorff, le 14; s'avança sur Neumarck, le 17, pour couvrir le flanc droit de l'armée française; attaqua cette dernière ville le même jour; en fit enfoncer les portes, et obligea le général Frauendorff, qui y commandait, à se retirer sur Hemau. Dans sa position de Neumarck, Bernadotte menaçait Ratisbonne, et tenait en échec les troupes légères de l'archiduc Charles. Ce prince ayant passé le Danube à Ingolstadt, le 15 août, avec 25,000 hommes, se porta sur le corps de Bernadotte, qui se hâta d'en informer le général Jourdan, auquel il demanda des renforts, et de faire ses dispositions pour résister à l'archiduc. Ayant attaqué l'ennemi à Telwang et Tenning, il le défit, et sépara l'avant-garde du général Frauendorff du gros de l'armée autrichienne; mais n'ayant que 6000 hommes d'infanterie et 1500 chevaux, et craignant d'être compromis à Telwang, il évacua ce poste dans la nuit du 20 au 21, et concentra ses troupes à Tenning sur la Laber. Attaqué de front et vigoureusement dans cette position, le

22, il s'y défendit avec une grande valeur, et repoussa d'abord les Autrichiens. L'archiduc Charles changeant alors ses dispositions, forma ses troupes en trois colonnes, qui renouvelèrent l'attaque sur deux points différents; mais la division Bernadotte, remplie d'ardeur et de dévouement, résista partout au choc des assaillants; leur fit éprouver des pertes assez considérables, et conserva sa position. Cependant, la disproportion de forces numériques fit sentir au général Bernadotte la nécessité d'évacuer Tenning, et, pendant la nuit, il vint prendre position sur les hauteurs boisées en arrière de Neumarck. Toutes les forces de l'archiduc ayant marché contre lui, le 23, il se replia en bon ordre sur les hauteurs de Perg, malgré les efforts que firent les Autrichiens pour empêcher ce mouvement rétrograde. Attaqué sur ces hauteurs, il s'y maintint encore jusqu'à la nuit du 23 au 24, pendant laquelle il fit sa retraite sur Altorff et Lauff. En défendant ainsi le terrain pied à pied, Bernadotte espérait donner le temps au général Jourdan de se mettre en mesure contre les opérations de l'armée autrichienne. Le 24, il tint tête au général ennemi Hotze, dans la position de Lauff; s'y maintint pendant tout le jour, et vint en prendre une autre à Forcheim, le 25 au matin. Le 26, ses communications se trouvèrent rétablies avec l'armée de Sambre-et-Meuse, dont il avait été détaché depuis le 17. Il porta quelques troupes au secours de Bamberg, dans lequel, sans cette précaution, le prince de Lichtenstein eût fait un grand nombre de prisonniers français. Le 29, il passa la Rednitz, et manœuvra pour attaquer le général Hotze à Bourg-Eberach. Les troupes aux ordres de Kléber, qui devaient soutenir ce mouvement offensif, ayant marché trop lentement, Bernadotte ne se trouvait point en forces suffisantes, lorsqu'il arriva en vue des Autrichiens. Il les attaqua néanmoins dans leur position d'Aurach; les en chassa ainsi que de Buch; déboucha par la foret de Steinach, et s'y établit à la nuit. Toutes les manœuvres de l'armée de Sambre-et-Meuse, à cette époque, étaient celles d'une retraite que la division Bernadotte et celle du général Bonnaud protégèrent au passage du Mein, le 30 août, après quoi elles

prirent position aux environs de Schweinfurth, le 31. Une indisposition assez grave obligea, vers cette époque, le général Bernadotte à confier momentanément le commandement de sa division au général de brigade Simon; mais sur la nouvelle qu'il reçut d'une bataille perdue par les Français à Wurtzbourg, et quoiqu'il fût dévoré par la fièvre, il se détermina à rejoindre sa division; en reprit le commandement, dès le 11 septembre; campa sur les hauteurs d'Offheim, et occupa Runkel et Limbourg, ayant son avant-garde sur les bords de la Lahn. Le 14, il marcha au secours de l'avant-garde du général Marceau, et l'aida à repousser l'ennemi jusqu'à Kirchberg. Le 15, il était encore dans sa position de Runkel. Le 16, il envoya d'abord un renfort à la division Marceau, fortement engagée dans un des faubourgs de Limbourg, et marcha ensuite avec toute sa division sur cette ville, où les Français se maintinrent après l'avoir prise et reprise plusieurs fois dans le courant de cette journée. Le 17, pour exécuter ponctuellement les ordres du général Jourdan, il se mit en marche avant que toute sa division pût être rassemblée. Arrivé sur les hauteurs d'Offheim avec 4 bataillons et 5 escadrons, au lieu de Français qu'il croyait y trouver, il y rencontra une colonne autrichienne forte de 8 bataillons et de 13 escadrons. Dans cette circonstance critique, se retirer c'était compromettre les troupes qui occupaient encore Runkel et Weilbourg; mais aussi attendre l'attaque de l'ennemi, c'était s'exposer à être taillé en pièces. Ne prenant conseil que de son courage, l'intrépide Bernadotte fit tête à l'ennemi avec un dévouement qu'on ne saurait trop louer, et ne se retira qu'après avoir acquis la certitude que les troupes, depuis Runkel jusqu'à Weilbourg, opéraient pleinement leur retraite. Toute sa division s'étant réunie à Mehremberg, y fut aussitôt attaquée par la colonne autrichienne qui l'avait suivie, et qui tenta de grands et inutiles efforts pour débusquer les Français des bois dans lesquels ils s'étaient établis. Le 19, Bernadotte commanda l'avant-garde, formée avec la division de réserve. Chargé d'occuper le défilé d'Altenkirchen, par lequel toute l'armée de Jourdan devait passer,

il mit tant de célérité dans son mouvement, qu'il devança les Autrichiens à ce défilé, dont il s'empara, et en avant duquel il se maintint pendant que s'effectua le passage qu'il avait reçu ordre de protéger. Le 20, il établit son quartier-général à Ukerad. La retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse s'acheva; un armistice fut conclu, et les troupes entrèrent en cantonnements. Cependant les Autrichiens firent une tentative pour s'emparer de la tête de pont de Neuwied. Aux premiers coups de feu, Bernadotte se porte sur le point menacé; rétablit l'ordre parmi deux régiments qui en avaient la garde; fait diriger l'artillerie sur les colonnes ennemies; les met en déroute; reprend la ville de Neuwied, et conserve à l'armée française cette importante tête de pont, par laquelle le général Hoche pénétra en Allemagne l'année suivante. Le général Bernadotte reçut, à la fin de décembre 1796, l'ordre de se rendre à l'armée d'Italie, commandée par Buonaparte, et d'y conduire 20,000 hommes tirés de l'armée de Sambre-et-Meuse. Après avoir réuni cette troupe à Metz et fait un règlement sévère sur la discipline pendant la marche, il partit le 20 janvier 1797. Malgré la difficulté de retenir dans le devoir des soldats dont une partie avait à traverser le pays qui les avait vus naître, il parvint à empêcher la désertion, en envoyant 6000 de ces soldats visiter leurs familles, et en leur assignant diverses villes où tous rejoignirent. Près de Dijon, une rixe eut lieu entre trois soldats et des paysans, et un de ces derniers fut tué d'un coup de feu. Bernadotte fit traduire au conseil de guerre les trois militaires, qui furent fusillés. Il donna de suite à la famille du paysan tué une somme de 800 francs; lui fit encore remettre, pour son compte, 1200 francs par le payeur de l'armée, et ouvrit, parmi les officiers de son corps, une souscription dont le produit s'éleva à 3000 francs, qui furent donnés à cette famille. Après avoir passé le Mont-Cenis, Bernadotte arriva avec sa troupe à Milan, vers le milieu de février 1797. Les soldats, qui depuis quelque temps n'avaient pas reçu leur solde, murmuraient hautement, et un régiment refusa même d'obéir à son colonel qui lui ordonnait de marcher.

Ce fâcheux exemple amena une sédition dans un des corps de la division Bernadotte; mais ce général, se portant à la tête du régiment révolté, lui fit le commandement *en avant* qui fut d'abord exécuté. A peu de distance le régiment flotte et s'arrête encore. Bernadotte s'élance, tire son sabre, saisit l'homme du premier rang de la compagnie des grenadiers : « Marche, ou je te tue, » lui dit-il, et s'adressant aux soldats : « Malheureux, je ne vous aurai » point amenés de si loin pour être témoin de votre » déshonneur; il faut ici m'obéir ou m'assassiner. » A ces mots la rumeur s'apaise, et le repentir se manifeste dans tous les rangs. Sur la demande de Bernadotte, les moteurs de la révolte sont livrés à une garde composée de leurs camarades, et au nouveau commandement *en avant* fait par le général, le régiment obéit sans aucuns nouveaux murmures. En arrivant sur les bords de la Piave, dont les eaux avaient beaucoup grossi depuis vingt-quatre heures, et sur laquelle il n'y avait point de ponts, la rapidité du torrent étonna le soldat. Bernadotte, pour donner l'exemple, descend de cheval, traverse le courant ayant de l'eau jusqu'aux épaules, et est bientôt suivi par toutes ses troupes. Apercevant deux soldats qui allaient être engloutis, il se précipite dans le torrent et parvint à leur sauver la vie. Au passage du Tagliamento, le 16 mars, sa division est dirigée en face de Codroipo; elle arrive au point indiqué; l'action s'engage aussitôt; et le prince Charles, qui était venu prendre le commandement de l'armée autrichienne en Italie, chercha vainement à faire déborder cette division par son flanc droit. Le 17, les divisions Bernadotte et Guyeux s'emparèrent de Palma-Nova, où elles trouvèrent 30,000 rations de pain et des magasins de farine. Le 18, après avoir passé le Torre, Bernadotte se porta sur Gradisca pendant que le général Serrurier, qui de son côté passa l'Izonso, marchait aussi sur cette place. Il fit attaquer les retranchements par son infanterie légère. Emportée par son ardeur, cette troupe s'avança la baïonnette en avant jusques sous les murs de la ville, d'où un feu de mitraille et de mousqueterie bien suivi l'obligea de rétrograder :

mais Bernadotte ayant fait enfoncer la porte dite de Palma-Nova par 4 pièces de canon, et la division Serrurier paraissant alors sur les hauteurs qui dominent Gradisca, cette ville capitula, et l'on y prit 2500 hommes, 8 drapeaux et 10 pièces de canon. Les divisions Bernadotte et Serrurier continuant à poursuivre les troupes de l'archiduc, arrivèrent devant Gorizia, que les Autrichiens évacuèrent avec précipitation, en abandonnant dans la place 1500 malades ou blessés et de nombreux magasins de vivres et de munitions de guerre. Après avoir battu l'arrière-garde ennemie à Camigna, Bernadotte dirigea sa division sur Laybach, et, chemin faisant, il envoya un détachement sur Idria, petite ville renommée par ses mines de vif-argent. On y prit pour la valeur de plusieurs millions de francs de ce métal liquide, qu'on vendit au profit de toute l'armée. Le 7 avril, un armistice de six jours fut conclu entre les armées belligérantes en Italie, et la division Bernadotte resta campée à Saint-Michel, où elle avait pris position. Les préliminaires de paix ayant éte signés à Léoben, le 15 du même mois, le général en chef Buonaparte envoya, le 9 août, Bernadotte à Paris, pour y remettre au directoire exécutif 6 drapeaux faisant partie de ceux pris à la bataille de Rivoli, et qui avaient été laissés par mégarde à Peschiera (1). La présentation de ces drapeaux eut lieu le 27 du même mois. Le 25 septembre, Bernadotte fut désigné par le directoire pour aller à Marseille, avec mission d'arrêter le cours des assassinats et de la réaction dans trois divisions militaires placées sous son commandement. Il refusa cette mission, et demanda à retourner à l'armée d'Italie. Le 18 janvier 1798, on le nomma ambassadeur près la cour d'Autriche.

---

(1) Dans la lettre écrite à ce sujet par Buonaparte au directoire s trouvaient les phrases suivantes : « Cet excellent général (Bernadotte), » qui a fait sa réputation sur les rives du Rhin, est aujourd'hui un des » officiers les plus essentiels à la gloire de l'armée d'Italie, où je vous » prie de le renvoyer le plus tôt possible. Vous voyez dans le général Ber» nadotte un des amis les plus solides de la république, incapable par » principes comme par caractère de capituler avec les ennemis de la » liberté, pas plus qu'avec l'honneur. » (*Moniteur du* 22 *août* 1797.)

Arrivé à Vienne, il y eut sa première audience de l'empereur, le 2 mars. Le 15, il rendit une visite à l'archiduc Charles, qui l'accueillit avec beaucoup de distinction. Le 14 avril, une populace nombreuse rassemblée devant l'hôtel de l'ambassadeur, insulta à la nation française, et se porta à des voies de fait. Bernadotte, attaqué dans cet hôtel, s'y défendit avec courage; mais bientôt la populace arracha le drapeau national français, brisa les fenêtres et les meubles de l'hôtel, et détruisit les voitures et tout ce qui appartenait à l'ambassade. Le désordre avait duré pendant cinq heures, lorsqu'un détachement de cavalerie autrichienne vint enfin y mettre un terme. Bernadotte quitta Vienne, le 15 avril; arriva à Rastadt, le 23 du même mois, et à Paris, le 22 mai. Sa conduite diplomatique fut approuvée par le directoire. On lui donna le commandement de la 5ᵉ division militaire, qu'il n'accepta point. Le directoire le nomma ensuite ministre plénipotentiaire près la république Batave; mais par une lettre du 29 août, Bernadotte refusa cette mission. Le 5 février 1799, il fut nommé commandant en chef de l'armée d'observation. Vers la fin de ce mois, il s'avança dans le Palatinat; occupa Manheim; s'approcha de Philisbourg; ordonna l'investissement de cette place; fit sommer le gouverneur de se rendre, le 22; et, sur le refus d'obtempérer à cette sommation, il ordonna le bombardement de cette place. Le 25, il prit, à son quartier-général de Manheim, un arrêté pour restreindre les réquisitions de guerre. Le 27, il fit suspendre le bombardement de Philisbourg. Ayant pénétré dans la vallée du Necker, il prit position à Heilbronn, le 4 mars. Le 2 avril, il prit un arrêté portant en substance que tout émigré ou déporté qui dans un délai déterminé serait trouvé dans le rayon de vingt lieues des avant-postes français, serait considéré comme espion et traduit à un conseil de guerre, et il rendit les bourgmestres, ou maires des communes, responsables, sur leur tête, de l'exécution de cet arrêté. Le 10, il fit sommer le magistrat de Francfort d'expulser de cette ville et de son territoire les agents de l'Autriche et de la Russie. A quelque temps de là, le directoire offrit le com-

le mit en déroute, et le déborda de près de 3000 toises; mais Bernadotte rallia promptement ses troupes, les mena de nouveau à l'ennemi, et contribua aux succès de cette journée si glorieuse pour les armées françaises. Après la bataille de Wagram, qui fut la dernière de celles de la campagne de 1809 contre l'Autriche, le prince de Ponte-Corvo, ayant voulu parler à Buonaparte avec une franchise qui trop souvent peut déplaire, fut renvoyé en France; et il se trouvait à Paris dans une disgrâce complète, lorsque vers la fin de juillet les Anglais firent une descente en Hollande, et s'y rendirent maîtres, le 16 août, de la ville de Flessingue, qui leur fut livrée par capitulation. Au premier avis de cette invasion, le ministre de la guerre s'était hâté de prendre des mesures pour la défense de la Hollande; et il avait nommé le prince de Ponte-Corvo pour commander en chef les troupes qu'on y destinait. Cette nomination fut confirmée par Buonaparte. Bernadotte arriva à Anvers le jour même de la capitulation de Flessingue. Tout était à créer dans cette armée qui ne présentait qu'une masse confuse de troupes amoncelées sur un point. On y avait fort peu de munitions et d'artillerie; les canonniers manquaient; les travaux pour la défense des places fortes et du pays plat étaient à peine commencés; le défaut de magasins de subsistances obligeait le soldat à vivre de réquisitions, comme en pays ennemi; des matelots, des chasseurs, des dragons et des hussards amalgamés, formaient des compagnies de fantassins, et dans ce bizarre assemblage de soldats de toutes armes, on voyait confondus ensemble des Polonais, des Hollandais et des Hanovriens. Les prisonniers prussiens et espagnols se trouvaient même employés à la défense de l'Escaut. Le prince de Ponte-Corvo, avec son infatigable activité, parcourut la ligne d'opération, accompagné d'ingénieurs; organisa et disciplina l'armée, qui, au 18 août, eut à peu près 12,000 hommes en état de combattre; fit inonder les fossés d'Anvers, ainsi que ceux des forts Lillo et Liskenshœck, et tint sur les bords de l'Escaut des troupes prêtes à se porter partout où l'ennemi se présenterait. Dans la soirée du 26, les Anglais rangèrent tous leurs bâtiments de transports chargés de troupes, dans

le canal de Berg-op-Zoom, et placèrent le reste de leur armée en bataille derrière le fort de Bathz. Le maréchal Bernadotte s'attendit à une attaque, et se prépara à la repousser; mais les ennemis doutant du succès de leur entreprise, et renonçant même au projet qu'ils avaient eu d'incendier la flotte avec des brûlots et autres machines infernales, on vit diminuer chaque jour le nombre de leurs vaisseaux. Le 30, il ne restait plus que 60 voiles devant Bathz, et le 4 septembre tous leurs bâtiments avaient disparu de la rade de Saeftingen. Les Anglais réunirent alors 10,000 hommes dans l'île de Walcheren; et Bernadotte ayant de son côté occupé Sud-Beveland, fit construire, sur la rive le long du canal qui sépare cette île de celle de Walcheren, plusieurs batteries qui eurent de fréquents engagements avec celles de l'ennemi. Le prince de Ponte-Corvo fut remplacé par le maréchal Bessière dans le commandement de l'armée Gallo-Batave, et revint à Paris. Les Suédois avaient eu lieu en plusieurs occasions de se louer de la conduite du maréchal Bernadotte; et d'ailleurs ils prisaient en lui la bravoure distinguée jointe à un caractère noble et ferme. Après la mort du prince de Schlesswig-Augustembourg, les états de Suède assemblés à Stockholm proclamèrent le maréchal Bernadotte prince royal de Suède, le 21 août 1810, et il fut alors adopté par le roi Charles XIII, qui le nomma son fils et héritier de sa couronne. Bernadotte, après avoir fait abjuration de la religion catholique et embrassé la religion luthérienne, partit de Paris; se rendit en Suède, et fit son entrée à Stockholm, le 1er novembre de la même année. Il avait été créé grand-cordon de l'Aigle-Noir de Prusse, en 1807; chevalier de l'ordre de l'Éléphant de Danemark en 1808, et grand-cordon de l'ordre de Saint-Henry de Saxe en 1809. Il entra, en 1813, dans la coalition contre la France; débarqua à Stralsund, le 18 mai, à la tête de 30,000 Suédois; commanda l'aile droite de l'armée des alliés; eut sous ses ordres de nombreux corps prussiens et russiens; obtint un avantage assez considérable sur les Français à Gros-Béeren; remporta, le 6 septembre, à Dennevitz, près de Jutterbock, une victoire signalée sur les corps réunis des ma-

réchaux Ney et Oudinot; sauva Berlin d'un nouvel envahissement; rendit aux alliés des services importants aux batailles de Leipsick, les 16, 17 et 18 octobre; poursuivit l'armée française jusqu'à ce qu'elle eut repassé sur la rive gauche du Rhin; s'arrêta sur les bords de ce fleuve, et occupa le Brabant hollandais, pendant que les autres troupes de la coalition marchaient sur Paris. Il reçut de l'empereur d'Autriche la grand'croix de l'ordre de Marie-Thérèse. S'étant rendu à Paris, en avril 1814 (1), il y parut plusieurs fois avec les souverains alliés; fut présenté à S. A. R. Monsieur; vit S. M. Louis XVIII en passant à Compiégne, et rejoignit l'armée suédoise à Lubeck. Il a été proclamé roi de Suède, de Norwège, des Goths et

(1) Il écrivit, le 4 de ce mois, à S. A. S. le prince de Condé, la lettre suivante :

Monsieur mon cousin, le comte de Bouillé m'a remis la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire; je suis infiniment sensible à toutes les choses agréables qu'elle contient, et je prie votre altesse d'en recevoir mes plus sincères remercîments.

Oui, sans doute, il est beau de penser qu'on peut concourir au bonheur du pays où l'on reçut le jour, et je me livre à l'espérance de voir rétablir sur le trône de France le successeur de Henri IV. Il est consolant de voir ainsi approcher le terme des calamités sans nombre qui depuis tant d'années affligent mon ancienne et malheureuse patrie. Je ne me dissimule pas cependant que quoique les alliés se soient déjà rendus maîtres de la capitale, il n'y ait encore de grands obstacles à vaincre avant de parvenir à ce grand but; car les difficultés s'accroîtront du désespoir de Buonaparte, et ce désespoir peut causer beaucoup de mal tant qu'il sera à la tête d'une armée. Espérons cependant que cette même armée, écoutant la voix de la raison et le cri de la patrie déchirée, délaissera ses aigles pour venir se ranger sous la bannière et à l'ombre du panache blanc, dont le souvenir est si cher aux Français.

Je prie votre altesse d'agréer l'expression de mes sentiments, et de la haute considération avec laquelle je suis,

De votre altesse sérénissime,

Le très-dévoué cousin,

Charles-Jean.

Liége, le 4 avril 1814.

des Vandales, sous le nom de *Charles-Jean,* à la mort de Charles XIII, le 5 février 1818. (*Moniteur, annales du temps, Mémoires du prince de Condé,* 1[re] *édition,* 1820, *pag.* 187.)

DE BERNAGE (Louis-Antoine), *comte de Chaumont, lieutenant-général*, avait servi deux ans dans les mousquetaires, lorsqu'il obtint la charge de premier cornette de la compagnie des chevau-légers de Berri, par brevet du 16 février 1718. Il eut rang de lieutenant-colonel de cavalerie, le 1[er] janvier 1719, et de mestre-de-camp de cavalerie, par commission du 21 juin 1721; passa sous-lieutenant de la compagnie des gendarmes d'Anjou (depuis Aquitaine), par brevet du 20 juillet 1725, et servit avec la gendarmerie au siége de Kehl, en 1733. Capitaine-lieutenant de la compagnie des chevau-légers de Berri, par commission du 25 mars 1734, il servit à l'attaque des lignes d'Etlingen, et au siége de Philisbourg. Il servit encore à l'armée du Rhin, en 1735, et s'y trouva à l'affaire de Clausen. Créé brigadier, par brevet du 1[er] janvier 1740, il marcha avec la gendarmerie à l'armée du Bas-Rhin, qui passa l'hiver en Westphalie, sous les ordres du maréchal de Maillebois. Au mois d'août 1742, il fut aussi de la marche sur les frontières de Bohême, et rentra en France avec la gendarmerie, au mois de janvier 1743. Employé à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Noailles, par lettres du 1[er] avril suivant, il combattit à Dettingen, et finit la campagne en Haute-Alsace, sous le maréchal de Coigny, par lettres du 1[er] septembre. Il servit à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Coigny, par lettres du 1[er] avril 1744. Promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 2 mai, il servit pendant la campagne de cette année comme brigadier; contribua à la défense du Rhin; concourut à la reprise de Weissembourg et des lignes de la Lautern; se trouva à l'affaire d'Haguenau et au siége de Fribourg. Déclaré maréchal-de-camp, au mois de décembre, il se démit de la compagnie des chevau-légers de Berri, et fut employé, par lettres du 1[er] avril 1745, à l'armée du Bas-Rhin,

commandée par le prince de Conti, qui se tint sur la défensive. Employé à l'armée commandée par le prince de Conti, par lettres du 1er mai 1746, il servit au siége de Mons, où il monta la tranchée, le 4 juillet, et au siége de Saint-Guilain. Réuni à l'armée commandée par le maréchal de Saxe, il couvrit le siége de Namur, et combattit à Raucoux. Il se rendit en Provence, en mai 1747; y fut employé à l'armée, commandée par le maréchal de Belle-Ile, par lettres du 1er juin; concourut à la prise des retranchements et des villes de Villefranche et de Montalban; à celle de Vintimille, au mois de juin; au ravitaillement de cette dernière ville, au mois d'octobre, et revint en France au mois de novembre. Créé lieutenant-général, par pouvoir du 10 mai 1748, on l'employa comme maréchal-de-camp sur la frontière d'Italie, depuis le 1er juin jusqu'au 1er août. Il fut déclaré lieutenant-général au mois de décembre; ne servit pas depuis, et mourut le 10 mai 1761, âgé de 66 ans. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

DE BERNAGE (N....), *marquis de Chaumont, maréchal-de-camp*, de la même famille que le précédent, était colonel dans le corps des grenadiers de France, lorsqu'on le fit colonel du régiment de Forez, en 1757. Il reçut la croix de Saint-Louis des mains du roi, le 7 janvier 1759; fut créé brigadier d'infanterie, le 25 juillet 1762, et maréchal-de-camp, le 3 janvier 1770. (*Etats militaires, Gazette de France.*)

BERNARD (N....), *comte de Rully, lieutenant-général*, servit d'abord dans le régiment du Roi infanterie, et devint maréchal-de-camp, en 1803. Aide-de-camp de S. A. S. le duc de Bourbon, il l'accompagna, en 1815, dans la Vendée, et s'embarqua avec lui pour l'Espagne, le 6 avril de la même année. Ce prince le nomma lieutenant-général, le 1er juillet suivant, et cette promotion fut confirmée par le roi, qui créa le comte de Rully pair de France, le 17 août de la même année. (*Annales du temps.*)

BERNARD (Simon, *baron*), *maréchal-de-camp du génie,* du 23 juillet 1814, et chevalier de Saint-Louis du 20 août suivant. Il était entré au service, le 21 décembre 1796. Il a été nommé officier de la Légion-d'Honneur. le.... Voyez *le Supplément.*

BERNARD (N....), *général de brigade* du 28 septembre 1813. On trouve ce nom et la date de cette nomination dans les almanachs royaux des années 1814, 1815 et 1816, au chapitre de l'organisation militaire, section de l'état-major-général de l'armée. Voyez *le Supplément.*

BERNART (Charles-Antoine), *marquis d'Avernes, lieutenant-général,* né le 3 mars 1734, fut fait second cornette des chevau-légers d'Orléans, le 4 avril 1760; enseigne des gendarmes d'Orléans, le 20 février 1761; brigadier de cavalerie, le 1er mars 1780; maréchal-de-camp, le 1er janvier 1784, et enfin lieutenant-général, le 20 février 1815. (*Etats militaires.*)

DE BERNECOURT, *voyez* MOUSINS.

DE BERNES D'ORIVAL (Gabriel-Henri), *chevalier,* puis *comte, maréchal-de-camp,* naquit à Montreuil-sur-Mer, le 20 octobre 1742; fut fait officier dans les troupes boulonnaises, le 1er octobre 1756; cornette dans le régiment de Chabrillant cavalerie, le 18 mars 1759; lieutenant des carabiniers, le 27 avril 1761, et sous-aide-major de la brigade de Solages, le 23 mai 1776. Il eut le rang de capitaine, le 20 avril 1768; fut nommé aide-major de la brigade de Béthune, le 10 février 1774; réformé, le 1er avril 1776, et capitaine en second, le 17 mai 1777. On le créa chevalier de Saint-Louis, le 9 août 1781, et on le fit aide-major de la 2e brigade des carabiniers, le 16 mars 1783. Il a été promu au grade de maréchal-de-camp, en 1814, et nommé par le roi grand'croix de Saint-Louis, le 27 décembre de la même année. On le trouve porté dans le tableau des pensions inscrites au trésor public, à la date du 1er septembre 1817, pour la retraite de maréchal-de-camp,

après 44 ans 9 mois et 15 jours de service. (*Etats militaires*; *Moniteur, annales du temps.*)

DE BERNERON (N....), *maréchal-de-camp*, servait, en 1784, comme fourrier-major de la gendarmerie, et était sous-lieutenant de maréchaussée dans la lieutenance d'Agen, en 1787. Au commencement de la révolution, il se trouvait officier réformé de cette arme que l'on avait supprimée, en 1788. Devenu maréchal-de-camp, il servit, en 1792 et 1793, à l'armée du Nord commandée par Dumouriez; fut chargé, en février de cette dernière année, d'assiéger Klumdert et Williamstadt, et échoua dans ces deux entreprises. Lorsque le général Dumouriez, abandonnant le commandement de l'armée française; passa dans le Brabant, en avril 1793, Berneron le suivit, et se fixa avec lui à Bruxelles. En août de la même année, il se trouva impliqué dans les intrigues fomentées par Dumouriez, et on l'arrêta par ordre du gouvernement autrichien, qui le fit emprisonner à Fleuremberg. Ayant été relâché, il rejoignit Dumouriez en Angleterre, et mourut à Londres. (*Moniteur, annales du temps.*)

DE BENRHOLD (Sigefroid), *maréchal-de-camp*, entra au service en qualité d'enseigne au régiment d'infanterie allemande d'Alsace, en 1681; y devint lieutenant, en 1683; se trouva au siége de Courtray, et à l'armée de Flandre, qui couvrit le siége de Luxembourg, en 1684, et fut fait capitaine au régiment de cavalerie de Quadt, par commission du 20 août 1688. Il alla servir, la même année, comme volontaire au siége de Philisbourg, où il eut l'épaule fracassée. Il commanda sa compagnie dans le Palatinat, en 1689 et 1690; au combat de Leuze, en 1691; au siége de Namur, et à la bataille de Steinkerque, en 1692. Il avait été nommé, par commission du 15 mars de cette dernière année, colonel d'un régiment de milice levé dans la Basse-Alsace, par dépêches du roi au marquis d'Huxeller, en date du 8 octobre suivant, et il commanda ce régiment sur le Rhin jusqu'à la paix. Son régiment ayant été licencié, on l'entretint colonel réformé à la suite du régi-

maire an 8 (9 novembre 1799), le général Bernadotte fut nommé conseiller-d'état en service extraordinaire. Devenu général en chef de l'armée de l'Ouest, il y dispersa les débris des troupes royalistes, et empêcha, le 6 mai 1800, le débarquement d'un corps de troupes anglaises à Quiberon. En 1801, il remit le commandement de cette armée au général La Salle; et sa santé se trouvant affaiblie d'une manière alarmante, il s'éloigna des armées et des affaires. Le 18 mai 1804, Napoléon Buonaparte, devenu empereur, créa le général Bernadotte maréchal d'empire; le fit grand-officier de la Légion-d'Honneur, le 14 juin suivant, et le nomma, vers la même époque, chef de la 8e cohorte de cette légion. Il lui confia aussi, dans les premiers jours de septembre, le commandement de l'armée de Hanovre, le nomma grand-aigle de la Légion-d'Honneur, le 24 janvier 1805, et le fit grand-dignitaire de l'ordre de la Couronne

---

lement les départements limitrophes. La Suisse était aussi en leur pouvoir, et ils venaient de s'emparer de la belle artillerie du camp retranché de Zurich. Les armées du Rhin et de la Hollande étaient dégarnies de troupes; la Belgique sans défense; les places du Nord sans approvisionnements; les côtes mal gardées; les départements de l'Ouest révoltés, et une armée royaliste s'était formée sur les rives de la Garonne. La paye des troupes était suspendue depuis six mois; l'habillement, l'équipement et l'armement étaient incomplets; les hôpitaux se trouvaient encombrés de soldats, et la famine existait dans tous les camps. Enfin pour soutenir la guerre sur un espace de 500 lieues (du Texel à Naples), on avait tout au plus 200,000 combattants. En moins de deux mois et demi de gestion, l'esprit d'ordre et l'activité infatigable de Bernadotte lui firent créer ou trouver des ressources pour parer aux pressants besoins de l'armée. Plus de 100 bataillons auxiliaires furent levés, habillés et armés; 90,000 conscrits furent appelés sous les drapeaux; une levée de 40,000 chevaux fut ordonnée et commencée; la solde, l'habillement, les subsistances, les hôpitaux, la réorganisation des corps d'armée, le ravitaillement des places, leur mise en état de défense, et enfin tout ce qui ressortissait du ministère de la guerre fut l'objet de sa vive et constante sollicitude; et le résultat de tant de soins fut de rendre à la France sa prépondérance militaire, et de préparer les succès de la glorieuse campagne de 1800. Le ministre qui succéda à Bernadotte, présentant les drapeaux enlevés à l'ennemi pendant cette campagne, n'hésita point à rendre témoignage à la vérité, en disant que les victoires remportées avaient été préparées par l'administration de son prédécesseur.

de Fer. Le maréchal Bernadotte ayant reçu l'ordre de faire quitter à son corps d'armée l'électorat de Hanovre, et de le porter sur les bords du Rhin, fit occuper les forteresses d'Hameln et de Niembourg; et s'étant mis en marche, il concentra, le 15 septembre 1805, toutes ses troupes à Munden sur le Weser, et les fit bivouaquer, le 16, sur la frontière du pays hessois. Par l'entremise de M. Bignon, envoyé de France près la cour de Hesse-Cassel, il obtint de l'électeur le passage des troupes françaises par les états de ce prince, et son corps se trouvant rendu à Weissembourg, le 1er octobre, reçut le numéro 1er des corps de la grande-armée destinée à agir contre l'Autriche. Le 10 du même mois, ce corps et les deux divisions bavaroises placées sous le commandement de Bernadotte, arrivèrent à Eichstadt, et prirent ensuite position à Ingolstadt. Informé, dans la nuit du 11 au 12, que les Autrichiens faisaient des dispositions de retraite sur l'Inn, le maréchal Bernadotte se mit en marche dès la pointe du jour avec toutes ses forces, et se dirigea sur Munich. A son approche, cette ville fut évacuée par les troupes du général ennemi Kienmayer, auxquelles on fit environ 800 prisonniers. Bernadotte fit poursuivre ce général jusqu'à l'Inn, et s'établit de suite sur l'Iser, occupant Munich et couvrant les routes d'Inspruck et de Kufftein. Le 26, il prit position à Sprenglbach et Standheim; poussa son avant-garde sur les hauteurs en arrière de Wasserburg, et fit réparer les ponts sur ce point et sur celui de Rossenheim. Il fit manœuvrer toutes les troupes sous ses ordres dans la direction de Salzbourg, que le général Kienmayer abandonna après une courte résistance. Il dirigea son avant-garde, commandée par le général Kellermann, vers la route qui conduit en Carinthie; marcha ensuite sur Wocklabruck, laissant une brigade bavaroise à Salzbourg, et faisant éclairer par des partis de cavalerie la route de Léoben vers les Alpes carniennes. Après avoir longé le Danube, à partir de Mœlk, il arriva à Mautern et y fit établir un pont de bateaux, sur lequel ses troupes passèrent le fleuve, le 15 novembre. Le corps de Bernadotte, détaché sur la gauche de Brunn, occupa Iglaw,

près des frontières de la Bohême, et se trouvait dans cette position, le 27 du même mois. D'après les ordres de Napoléon, le maréchal Bernadotte vint rejoindre le gros de l'armée, et bivouaqua en arrrière de Brunn, le 30. A la bataille d'Austerlitz, gagnée sur les Austro-Russes, le 2 décembre, le 1er corps, composé des divisions Rivaud et Drouet, forma le centre de l'armée française. Bernadotte fit emporter le village de Blazowitz; occupa ensuite Krenowitz; fit beaucoup de mal à l'ennemi par le feu de son artillerie, placée sur tout le front de sa ligne, et contribua, par sa bravoure et son habileté, aux succès de cette mémorable journée. Le 3 décembre, ce même corps fut un de ceux qui marchèrent à la poursuite de l'ennemi. Il gardait la Bohême, lorsqu'un traité de paix entre l'Autriche et la France fut signé à Presbourg, le 26 du même mois. Après la campagne de 1805, Napoléon conféra au maréchal Bernadotte la souveraineté et le titre de prince et de duc de Ponte-Corvo. Par suite d'un traité fait avec la Prusse, le 8 mars 1806, Bernadotte occupa le pays d'Anspach, et fut chargé de recevoir cette province du roi de Prusse pour en faire la remise au roi de Bavière. En septembre suivant, les troupes prussiennes étant entrées en Saxe, la France se disposa à secourir cette dernière puissance; et le prince de Ponte-Corvo commença, dès le 17 de ce mois, à concentrer son corps d'armée vers Bayreuth et Cobourg. Ce corps se trouvant un de ceux qui formaient le centre de la grande-armée, marcha, le 9 octobre, sur Schleitz, défendu par 3000 Prussiens. Bernadotte, après avoir fait reconnaître l'ennemi, l'attaqua, et força le général Tauenzien à évacuer Schleitz et à se replier sur Auma, où dès le lendemain, 10, le prince de Ponte-Corvo établit son quartier-général. Le 12, il le porta à Zeitz, et occupa Naumbourg le même jour. A la bataille d'Iéna, le 14 du même mois, il marcha sur Dornburg, où il fit passer à ses troupes un défilé long et étroit; se porta rapidement sur Apolda; gagna les hauteurs qui dominent ce village, dont il s'empara, et dirigea les divisions Drouet et Rivaud vers la grande route d'Erfuth à Naumbourg. Sa cavalerie fit mettre bas les armes à plusieurs

bataillons prussiens que le maréchal Kalkreuth avait placés sur la droite de cette route pour couvrir sa retraite. Le 15, il marcha à la poursuite des Prussiens par la route de Queerfurth; força tous lês points sur son passage; fit de nombreux prisonniers, et se rendit maître de plusieurs magasins. Le 16, il marcha sur Halle, et s'empara de cette ville après un combat opiniâtre, qui fut un des plus glorieux pour les troupes françaises. Les Prussiens y perdirent 35 pièces de canon, deux drapeaux du régiment de Treskow, un grand nombre d'hommes tués, et environ 5000 faits prisonniers. Le 20, son infanterie occupa Ascherleben et Bernburg, et sa cavalerie s'avança jusqu'à Neugartsleben. Le 22, il fit passer ses troupes sur la rive droite de l'Elbe, et s'établit le soir même à Zerbst. Il entra, le 25, à Brandebourg, ancienne capitale de la Prusse, et à Oranienbourg, le 27. Envoyé avec le prince Murat et le maréchal Soult, pour achever d'anéantir le corps prussien, commandé par Blucher, le maréchal Bernadotte arriva, le 3 novembre, devant Schwerin, où il trouva le général ennemi disposé à défendre le passage de la Stohr. Après quelques dispositions d'attaque et une escarmouche qui s'ensuivit, le prince de Ponte-Corvo, voulant ménager la ville de Schwerin, résidence du prince régnant de Mecklembourg, qui s'y trouvait alors, manœuvra, dans la nuit du 3 au 4, pour tourner Schwerin, et se mit à cheval sur la route de Lubeck. Blucher évacua sa position, le 4. Bernadotte fit passer de suite la Stohr à ses troupes; poursuivit une colonne ennemie qui se retirait sur Wismar, et qui, y ayant été atteinte, fut culbutée dans la ville et rejetée ensuite à une lieue au-delà, sur le chemin de Grevismuhlen. Le général prussien ayant occupé militairement la ville de Lubeck, le 5, le prince de Ponte-Corvo marcha sur cette ville, le 6; et supposant que Blucher ne se décidait à tenir dans cette place que parce qu'il était à portée de se réfugier sur le territoire danois, et aussi pour donner le temps aux troupes suédoises, qui étaient dans Lubeck, de gagner Trawemand et de s'y embarquer, Bernadotte, disons-nous, résolut de faire une double attaque

sur Lubeck, et sur la Trawe. Le 8e régiment d'infanterie, dirigé sur ce dernier point, aperçut effectivement un bon nombre de bateaux remplis de Suédois, qui descendaient la rivière du côté de Trawemund. Aussitôt, le colonel Autié, se mettant à la tête des grenadiers, sauta dans quelques embarcations, aborda les barques ennemies, et, après un combat de courte durée, força les Suédois à se rendre à discrétion. L'attaque sur Lubeck rencontra plus d'obstacles, le général Blucher ayant fait des préparatifs pour défendre la place. Après avoir renversé les premières barrières, les Français arrivèrent, toujours en combattant sous un feu très-meurtrier, jusqu'à la grande place, qui devint un nouveau champ de bataille; mais le général Drouet, après avoir forcé les Prussiens à la retraite; leur avoir tué beaucoup de monde, et fait des prisonniers, les refoula sur la porte de Ratzbourg, par laquelle ils espéraient s'échapper. L'avant-garde du corps du maréchal Soult, arrivant en ce moment du côté de cette porte, vint leur ôter tout moyen de retraite, et 10,000 hommes, obligés de battre la chamade, furent faits prisonniers par la division Drouet, du corps de Bernadotte. Toute l'artillerie de l'armée de Blucher tomba au pouvoir des Français, moins une batterie légère, que ce général ennemi avait pu emmener avec lui, en se retirant sur le territoire du Danemarck. Continuant à poursuivre Blucher, le prince de Ponte-Corvo se mit en mouvement, le 7, et se dirigea sur Schwartau. L'ennemi fut rencontré sur la route de Neustadt à Oldembourg; et après quelques instants d'attaque, Blucher, voyant qu'il ne pouvait échapper plus long-temps à l'opiniâtre poursuite des Français, demanda à capituler et se rendit prisonnier avec tout ce qui lui restait de troupes et de matériel. Cette capitulation et celle de Lubeck valurent aux Français 15,000 prisonniers, dont 4000 de cavalerie, un grand nombre de drapeaux et d'étendards, 40 pièces de canon attelées, avec leurs caissons, et tout l'attirail de campagne. Après l'armistice conclu avec les Prussiens, le 16 novembre, la grande-armée française se porta en Pologne au-devant de l'armée russe, et le corps du prince

de Ponte-Corvo s'avança, dès le 25 décembre, de Biézau sur la route de Grodno. Vers la fin de ce mois, il prit ses cantonnements d'hiver le long de la Vistule. Au commencement de 1807, les Français se préparant à faire le siége de Dantzick, le prince de Ponte-Corvo fut envoyé sur Elbing qu'il occupa, ainsi que tout le pays baigné par la Baltique, dans cette partie de la Prusse orientale. Une de ses divisions, commandée par le général Drouet, fit, à Christbourg, 300 prisonniers. Le 23 janvier, il quitta Elbing; réunit ses troupes près de l'embouchure de la Passarge, et se porta, le 25, sur Mohrungen, où il rencontra les Russes déjà aux prises avec la division Pacthod. Avec 8000 hommes, dont une partie avait fait ce jour-là jusqu'à 16 lieues pour arriver sur le champ de bataille, Bernadotte n'hésita pas à attaquer les 14,000 Russes qu'il avait devant lui, et les soldats firent si bien leur devoir dans ce combat, que, malgré tous les obstacles opposés par les ennemis, ces derniers furent culbutés, et eurent plus de 2000 hommes tués ou faits prisonniers, et perdirent un canon et un obusier. Le 28, il prit position à Lobau en avant de la Drewentz. Après la bataille d'Eylau, gagnée le 8 février, il revint prendre position à Elbing, à Braunsberg, et sur la côte de la Baltique jusqu'à l'embouchure de la Passarge. Le 26 février, une colonne de 10,000 Russes s'étant emparée de vive force de Braunsberg, le prince de Ponte-Corvo les y fit attaquer de suite; et, dans une charge à la baïonnette, ils furent culbutés, chassés de la ville, et obligés de repasser la Passarge, après avoir perdu 16 pièces de canon, 2 drapeaux, 600 hommes tués, et 2000 faits prisonniers. Il passa ensuite cette rivière à Spanden, attaqua l'ennemi à Mehlsack, le battit et lui prit 5 canons. Mais le mauvais état des chemins et le manque de subsistances s'opposèrent à ce qu'il continuât ses succès. Le 5 juin, deux colonnes d'infanterie russe, fortes d'environ 6000 hommes, soutenues par 3000 cavaliers, et ayant avec elles 2 pièces d'artillerie, se présentèrent devant la tête de pont de Spanden pour forcer le passage de la Passarge. Le maréchal Bernadotte se porta aussitôt sur ce point, et fit ses dispositions de défense. Il revenait de donner ses ordres

au général Frère qui commandait dans cette tête de pont, lorsque apercevant le 17e régiment de dragons qui prenait position sous le feu de l'ennemi, il voulut placer lui-même ce régiment dans un endroit moins dangereux. A peine il joignait ce corps, qu'une balle l'atteignit à la gorge et lui fit pancher la tête sur l'arçon de sa selle. On le crut tué, et ses troupes furent un moment consternées; mais, se relevant bientôt et dissimulant la vive douleur que lui causait cette blessure, il rassura ses soldats et les exhorta à bien faire. Il voulut même profiter de l'enthousiasme dont il les voyait animés pour leur faire passer la rivière; mais le sang jaillissait si abondamment de sa blessure, qu'il fut obligé de se retirer pour se faire panser, après avoir chargé le général Maison, son chef d'état-major, de transmettre aux généraux les ordres qu'il leur donnait de se maintenir dans la position. A peine le premier appareil était-il posé sur sa plaie, qu'on vint l'avertir d'une tentative que faisait l'ennemi pour franchir la rivière du côté de Boarden. Le péril devenant imminent, l'intrépide Bernadotte n'écouta que son courage, et s'élançant à cheval, il se porta avec le 27e dragons sur les hauteurs de Deutchendorff. Les Russes montrant encore de nouvelles têtes de colonnes, il envoya au général Frère l'ordre de se maintenir dans la tête de pont de Spanden, et d'y périr avec les braves du 27e d'infanterie légère, plutôt que de livrer ce passage à l'ennemi; mais le général Frère n'avait point attendu cet ordre pour se dévouer au salut commun, et, secondé par ses dignes soldats, il repoussa jusqu'à sept fois les Russes, qui toujours revenaient à la charge avec un acharnement des plus opiniâtres, et qui furent enfin obligés de se retirer après avoir eu dans ces diverses attaques 300 morts et 900 blessés. Le maréchal, toujours à cheval, avait suivi des yeux la glorieuse défense de la tête de pont de Spanden; mais enfin la perte de son sang l'obligeant à mettre pied à terre, il persista à rester parmi ses braves soldats, et ce fut au milieu d'eux qu'on renouvela le bandage de sa plaie. Il ne cessa de donner des ordres à toutes ses troupes, et fit poursuivre les vaincus jusqu'au delà de Wuchen. Sa blessure ayant pris

Louis, lorsqu'il émigra, en 1791. On le radia de la liste des émigrés, le 15 avril 1795. Il a été admis à la retraite de son grade, après 42 ans de service. Voyez *le Supplément.*

BERNON (Jean-Gaspard-Gabriel-Adolphe), *vicomte de Montélégier,* fils du précédent. Après avoir été colonel, et aide-de-camp du maréchal Lefebvre, duc de Dantzick, il fut créé maréchal-de-camp, le 30 mai 1813. Il devint commandant de la Légion-d'Honneur, le 8 janvier 1814, et chevalier de l'ordre du Mérite de Bavière. Le roi le nomma chevalier de Saint-Louis, le 8 juillet suivant. Il a été aide-de-camp de S. A. R Mgr. le duc de Berri. Il est employé dans la garde royale. Voyez *le Supplément.*

DE BERRE (N....), *maréchal-de-camp,* du 9 mars 1788, avait été fait brigadier d'infanterie, le 5 décembre 1781, et créé chevalier de Saint-Louis. Voyez *le Supplément.*

DE BERRUYER (Jean-François), *général de division,* naquit à Lyon, le 6 janvier 1737. Il entra au service, en 1753, comme soldat dans le régiment d'Aumont, avec lequel il se trouva au siége de Mahon. Il passa ensuite cornette dans les volontaires de Soubise; fit toutes les campagnes de cette époque en Allemagne, et fut élevé au grade d'officier, à Souest, après qu'il eut, avec 60 hommes, arrêté une colonne ennemie engagée dans un défilé. Il avait reçu dans cette action six coups de sabre et un coup de feu. Devenu lieutenant, en 1761, il prit, à la retraite de Siguéneme, et dans un combat corps à corps, le général Jennevel, commandant l'avant-garde de l'armée prussienne. Ce fait d'armes lui valut le grade de capitaine. Il obtint, quelques années après, celui de major; fit les campagnes de l'île de Corse; fut créé chevalier de Saint-Louis, et devint colonel du régiment des chasseurs à cheval de la Guienne, le 1er septembre 1787. En 1791, il se trouvait avec son régiment au fort Louis. Il avait déjà reçu alors 14 blessures dans différents combats. Ses talents militai-

res et son patriotisme, le firent nommer colonel des carabiniers, au commencement de 1792, et général de division, le 1er septembre de cette même année. Élevé, le 6 octobre suivant, au grade éminent de général d'armée. Il eut le commandement en chef d'un camp formé sous Paris, et il prit possession de cet emploi, le 9 du même mois. Le 13 octobre, il se rendit à la commune de Paris, et s'y plaignit avec force du mauvais état dans lequel on laissait l'équipement des soldats. En février 1793, il donna son opinion contre l'amalgame des volontaires nationaux avec les troupes de ligne. Le 29 mars suivant, on lui confia le commandement des troupes républicaines destinées à combattre dans la Vendée. Le 11 avril, il fut attaqué près de Chemillé par une forte division vendéenne que commandait le chef d'Elbée. L'aile droite des patriotes fut d'abord enfoncée par les Vendéens; mais le général Berruyer, profitant habilement d'un succès obtenu par l'aile gauche, rallia sa droite sur son centre; tomba à son tour sur les royalistes; les mit en déroute; s'empara de Chemillé, et poursuivit l'ennemi, qui ne parvint à s'arrêter qu'à Beaupréau, après avoir éprouvé une perte de 600 hommes. Le 23 du même mois, les républicains ayant été battus à Beaupréau, le général Berruyer, dans une lettre qu'il écrivit à la convention nationale, attribua cette échec à la défection de quelques corps; au nombre insuffisant d'officiers-généraux, et à la pénurie des objets qui sont de première nécessité pour une armée. Le 27, des députés envoyés extraordinairement par le département de Mayenne-et-Loire l'accusèrent, à la barre de la convention, d'être l'auteur des revers éprouvés par les armées républicaines dans la Vendée, et motivèrent cette accusation sur ce que le général Berruyer avait apporté trop de lenteur dans ses opérations, et avait refusé de communiquer avec les commissaires des départements. Cette dénonciation ayant été accueillie, il fut rappelé de l'armée de la Loire, le 28, et ce jour-là même il avait été blessé dans une action où il avait combattu avec le plus grand courage. Dans la séance du 1er mai, le député Goupilleau, argua de faux tous

les faits imputés au général Berruyer, qui fut renvoyé à son poste. Il se trouva à la bataille de Saumur, pris par les Vendéens, le 10 juin; y fut blessé, et y perdit ses chevaux. Se trouvant à Paris lorsque la révolution du 13 vendémiaire an 4 (5 octobre 1795) éclata, il prit le parti de la convention; commanda le bataillon dit des patriotes de 89; le fit marcher contre le poste des sectionnaires établi à Saint-Roch; enleva ce poste à la baïonnette; concourut aux succès de cette journée; fut blessé, et eut un cheval tué sous lui. Il fut présenté, le 10 octobre, à la convention par le général Barras, et reçut de cette assemblée, par l'organe de son président, des félicitations sur la conduite qu'il avait tenue dans les affaires du 4 et du 5. On le nomma inspecteur-général de cavalerie, et il fut employé en cette qualité aux armées des Alpes et d'Italie, en 1795, 1796 et 1797. Il devint ensuite commandant en chef de l'hôtel des Invalides; accompagna Buonaparte dans les journées des 17 et 18 brumaire an 8 (8 et 9 novembre 1799); reçut du premier consul un sabre d'honneur; fut confirmé par lui dans le gouvernement des Invalides, et le conserva jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 27 avril 1804. (*Moniteur, annales du temps.*)

BERRUYER (N....), *maréchal-de-camp*, du 18 janvier 1814, fut créé chevalier de Saint-Louis, par ordonnance royale du 10 décembre suivant, insérée dans le *Moniteur* du 11. Voyez *le Supplément*.

BERTEAUX (N...), *général de brigade*, employé à l'armée des Ardennes en l'an 2. Voyez *le Supplément*.

BERTHELMY (Étienne-Ambroise), *maréchal-de-camp*, né à Vauvilliers, était ingénieur des ponts et chaussées au département de la Corrèze, en 1791. Dans cette même année, et lors de la formation des bataillons de volontaires nationaux, il demanda et obtint de ses chefs la permission de se faire inscrire, pour servir dans le 1er bataillon de ce département, ot y fut fait capitaine des grenadiers. Ce corps ayant été appelé à l'armée du Rhin, le capitaine Berthelmy

fut chargé de lever la carte militaire du cours des rivières de Birche et de Lucelle, dans le Porentruy. Il donna avec cette carte un Mémoire sur les moyens de défendre la frontière dans les pays qu'il venait de parcourir. Il fut, bientôt après, appelé à l'état-major-général de l'armée du Rhin, en qualité d'adjoint aux adjudants-généraux; et lorsque cette armée marcha sur Spire, en septembre 1792, on le plaça à l'avant-garde comme officier d'état-major. Il contribua alors à faire mettre bas les armes à 400 Croates qui faisaient l'arrière-garde ennemie, en harcelant leurs flancs et en dirigeant contre eux un bataillon de grenadiers volontaires. Il arrêta aussi un courrier porteur des dépêches du général ennemi, et fut chargé, avec un autre officier, de faire le dépouillement de ces papiers, qui fournirent des renseignements importants. L'armée s'étant portée sur Mayence, cette place fut investie et sommée de se rendre. Le gouverneur refusa d'obtempérer à cette première sommation; et comme on se préparait à donner un assaut à la place du côté du Rhin, le capitaine-adjoint Berthelmy obtint, sur sa demande, de monter un des bateaux destinés à cette entreprise, et de marcher à la tête de la colonne des grenadiers. Mayence se rendit, et le capitaine Berthelmy y entra seul, à minuit, pour se procurer les cartes de la Franconie et de la Westphalie. Il se trouva ensuite à toutes les affaires d'avant-garde, et notamment à celles de Sarrebourg et de Limbourg, en novembre 1792. A la dernière de ces affaires, il se mit à la tête du 1er bataillon du Jura; poursuivit les Prussiens dans les rues de la ville, pendant qu'une batterie d'artillerie rendait leur retraite difficile, et reçut à cette occasion les éloges du général en chef. L'avant-garde étant en position à Ober-Oursel et s'y trouvant très-resserrée, le capitaine-adjoint Berthelmy fit, pendant la nuit, avec 10 hommes choisis dans les corps, une reconnaissance des forces de l'ennemi. Il eut part aux affaires de Hocheim et de Kosteim avec les troupes chargées de couvrir les travaux de la tête de pont de Cassel. Il se distingua aux combats de Stromberg, de Bingen et d'Alzey, dans les premiers mois de 1793. Après

la retraite de Mayence, opérée en juillet de la même année; il passa à l'armée de la Moselle, et se trouva aux différents combats livrés à Hombourg, ainsi qu'à une nouvelle marche sur Mayence. Il avait alors obtenu la commission provisoire de colonel-aide-de-camp. Vers le même temps, il reçut du ministre de la guerre le brevet de général de brigade, qu'il ne voulut point accepter, n'étant que capitaine en titre. Il demanda seulement le grade d'adjudant-général, qui lui fut accordé. Il refusa aussi le commandement de l'armée de la Moselle que lui offraient les représentants du peuple en mission à cette armée; fut mandé près d'eux à Metz, et envoyé ensuite à Paris pour y rendre compte de sa conduite au comité de salut public. A peine était-il arrivé dans la capitale, que le comité, sans autre explication, lui donna l'ordre de partir sur-le-champ pour aller servir à l'armée du Nord, en qualité de maréchal-de-camp. Il se trouva à la bataille de Hondscoote et aux combats qui la précédèrent, les 7, 8 et 9 septembre 1793 (1). Il fut bientôt après arrêté à Arras; conduit à Paris, et emprisonné d'abord à l'Abbaye, ensuite à la Conciergerie, et ne fut mis en liberté que le 6 août 1794, à la sollicitation du général Hoche, qui était sorti de cette dernière prison le même jour. En 1795, il reçut des lettres de service pour l'armée des Pyrénées; mais au moment où il la rejoignait, l'état-major était déjà disloqué par suite du traité de paix qui venait d'être conclu avec l'Espagne. Rentré dans ses foyers, il fut élu député au conseil des cinq-cents par le département de la Corrèze, puis nommé tribun et éliminé dès la première année. Vers 1801, Berthelmy fut sollicité de reprendre du service par le général Gouvion-Saint-Cyr, avec lequel il avait servi, et qui, comme lui, avait été ca-

(1) Le soir de la bataille de Hondscoote, le désir de trouver quelque nouvelle occasion de signaler son courage, lui fit ouvrir l'avis de porter de suite l'armée sur Furnes, afin de couper la retraite aux Anglais, qui se trouvaient dans les Dunes, et il insistait fortement sur la mise à exécution de ce projet; mais on lui répondit qu'il était trop jeune pour montrer à faire la guerre.

pitaine dans un des corps d'avant-garde; mais il refusa de se rendre à cette sollicitation, quoique faite en termes aussi flatteurs qu'honorables. Le général Berthelmy a été compris dans le licenciement de l'armée en 1814. (*Brevets militaires.*)

DE BERTHELOT DE REBOURSEAU (Michel-François), *maréchal-de-camp,* né le 2 avril 1675, entra aux mousquetaires, en 1690; se trouva à la bataille de Fleurus la même année; au siége de Mons et au combat de Leuze, en 1691; au siége de Namur, et à la bataille de Steinkerque, en 1692. Devenu capitaine au régiment Royal-Étranger, par commission du 24 février 1693, il commanda sa compagnie à l'armée d'Allemagne, cette année et les deux suivantes; au siége de Valence, en Italie, en 1696; à l'armée de la Meuse, en 1697; au camp de Compiégne en 1698; à l'armée de Flandre, en 1701; et au combat de Nimègue, en 1702. Colonel d'un régiment d'infanterie de son nom, par commission du 9 novembre 1702, il le joignit à l'armée d'Italie, où il se trouva à la prise de Bersello, de Nago, d'Arco, d'Asti, de Villanova et d'Ast, en 1703; et aux siéges de Verceil, d'Yvrée et de Vérue, en 1704. Il obtint, par commission du 25 décembre de cette année, le régiment d'infanterie de Bretagne, en se démettant de celui qu'il avait. Il commanda le régiment de Bretagne au siége de Vérue, qui se rendit au mois d'avril, et ensuite au siége de Chivas. Il donna des preuves de valeur à la tête de son régiment dans l'affaire du 11 mai, où le prince Eugène, qui voulait passer le Mincio, fut obligé de se retirer avec perte. Il se trouva à la bataille de Cassano, au mois d'août 1705; fut blessé à l'attaque de Sals; servit ensuite au siége et à la bataille de Turin, en 1706; à l'armée du Dauphiné, en 1707; à l'attaque des deux faubourgs de Sésanne, en 1708; et à la bataille de Malplaquet, en 1709. Créé brigadier, par brevet du 29 mars 1710, il servit en Flandre; se trouva à l'attaque de Denain; aux siéges de Douay, du Quesnoy et de Bouchain, en 1712, et à ceux de Landau et de Fribourg, en 1713. Promu au grade de ma-

réchal-de-camp, le 1er février 1719, il se démit du régiment de Bretagne; obtint, par provisions du 23 juin 1733, le gouvernement de Thionville, et le conserva jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 28 février 1734. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

DE BERTHELOT DE BAYE (François), *lieutenant-général*, d'une autre branche de la même famille que le précédent, naquit le 29 août 1703; fut fait lieutenant en second au régiment d'infanterie de Bretagne, le 2 mai 1718; lieutenant réformé au régiment du Mestre-de-Camp général des dragons, le 30 mars 1719; servit sur les frontières d'Espagne, et se trouva au siége de Saint-Sébastien et à celui de Fontarabie. Il obtint, le 1er mars 1721, une commission de capitaine réformé à la suite du même régiment, et une compagnie dans le régiment Royal-Roussillon cavalerie, le 24 décembre 1725. Il commanda cette compagnie au camp de la Moselle, en 1727; au camp de la Meuse, en 1730; au siége de Kehl, en 1733; à l'attaque des lignes d'Etlingen, et au siége de Philisbourg, en 1734; sur le Rhin et à l'affaire de Clausen, en 1735. Maréchal-général-des-logis des camps et armées du roi, en charge, par provisions du 7 septembre 1740, il obtint, le 1er décembre suivant, une commission pour tenir rang de mestre-de-camp de cavalerie, et remplit les fonctions d'aide-maréchal-général-des-logis de l'armée de Bohême, par ordre du 20 juillet 1741. Il s'y trouva à la prise de Prague, la même année; au bivouac de Piseck; à l'affaire de Sahay; au ravitaillement de Frawenberg; à la défense de Prague, où il eut la conduite de plusieurs sorties; et à la fameuse retraite de cette ville, sous les ordres du maréchal de Belle-Ile. Il rentra en France avec l'armée, au mois de février 1743; continua de remplir les fonctions d'aide-maréchal-général-des-logis de l'armée de Haute-Alsace, sous le maréchal de Coigny, par ordre du 1er août suivant, et y contribua particulièrement à la défaite des ennemis à Rinvillers. Servant en la même qualité sur le Rhin, en 1744, il se trouva à la reprise de Weissembourg; à l'affaire

d'Haguenau, et au siége de Fribourg. Toujours employé en qualité d'aide-maréchal-général-des-logis de l'armée, il servit en 1745, sur le Bas-Rhin, sous les ordres de M. le prince de Conti, qui se tint sur la défensive; et l'année suivante, sous les ordres du même prince, aux siéges de Mons et de Charleroy. Ayant ensuite joint l'armée du roi, il se trouva à la bataille de Raucoux, au mois d'octobre. Créé brigadier de cavalerie, par brevet du 20 mars 1747, il vendit sa charge de maréchal-général-des-logis des camps et armées du roi; fut employé en qualité d'aide-maréchal-général-des-logis de l'armée de Flandre, par ordre du 15 avril, et se trouva à la bataille de Lawfeld et au siége de Berg-op-Zoom. En 1748, il servit encore, en la même qualité, au siége de Maestricht. Devenu capitaine de la compagnie des gentilshommes du roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, il obtint, le 11 novembre 1755, la permission de porter les marques de commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Il fut décoré du grand-cordon rouge par le roi de Pologne. On lui donna, le 24 février 1757, une commission de mestre-de-camp réformé à la suite du régiment Royal-Roussillon cavalerie, en quittant sa compagnie des cadets gentilshommes. Employé, par lettres du 1er mars suivant, à l'armée d'Allemagne en qualité d'aide-maréchal-général-des-logis de l'armée, il se trouva à la bataille d'Hastembeck et à la prise de plusieurs places de l'électorat d'Hanovre. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 1er mai 1758, il continua de servir en Allemagne comme aide-maréchal-général-des-logis de l'armée; combattit à Crewelt cette année, et obtint, par provisions du 3 février 1759, une place de commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Il se trouva, la même année, en qualité de maréchal-de-camp à la bataille de Minden; et ayant été attaqué, le 8 août, par un corps de 1200 hommes à Eimbeck, où il était resté avec quelques troupes de l'arrière-garde, il y fit une très-belle défense, et ne se laissa point entamer. Il servit en Allemagne, en 1760, et fut élevé au grade de lieutenant-général, le 25 juillet 1762. Il fut fait chevalier du Saint-Esprit, en 1771, et mourut

avant le 1[er] novembre 1776. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

BERTHELOT DE BAYE (N....), *maréchal-de-camp*. Voy. *le Supplément.*

BERTHELOT DES GRAVIERS (N....), *général de brigade.* Voyez *le Supplément.*

BERTHEZÈNE (Pierre, *baron*), *lieutenant-général,* naquit en Provence vers 1780. Il entra au service, le 15 septembre 1793; passa par tous les grades, et était devenu major du 65[e] régiment d'infanterie de ligne, en 1806. On le fit colonel du 10[e] régiment d'infanterie légère, le 10 février 1807, et officier de la Légion-d'Honneur, le 11 juillet de la même année. Il a fait avec son régiment les campagnes de 1807 à 1811, et il a été créé commandant de la Légion-d'Honneur, le 23 avril 1809. En 1811, il avait obtenu le grade de général de brigade, et il fut employé en cette qualité, pendant cette année et la suivante. Nommé général de division, le 4 août 1813, il fit, dans ce grade, la campagne de cette année en Allemagne, et celle de 1814 en France. Le roi le créa chevalier de Saint-Louis, par ordonnance du 19 juillet de cette dernière année. Lors du retour de Buonaparte en France, le général Berthezène fut nommé, en avril 1815, par le ministre de la guerre, membre d'une commission composée d'officiers-généraux, et chargée d'examiner les titres et droits de chacun des militaires qui avaient obtenu de l'avancement en 1814 et 1815, sous le gouvernement des Bourbons, depuis le grade de chef de bataillon jusqu'à celui de lieutenant-général. Il fut chargé, au mois de mai suivant, de donner une destination à tous les officiers qui se trouvaient à Paris sans emploi. Après avoir été compris dans le licenciement général de l'armée, en 1815, il a été remis en activité; et on le trouve porté au tableau des lieutenants-généraux employés dans l'inspection-générale de l'infanterie en 1820. (*Moniteur, annales du temps.*)

BERTHIER (Louis-Alexandre), *prince de Neufchâtel et de Wagram, vice-connétable et maréchal de France*, naquit à Versailles, le 20 novembre 1753, et fut destiné dès son enfance à l'état militaire. Il était ingénieur-géographe des camps et armées, en 1766, et servait comme lieutenant dans le corps royal d'état-major, en 1770. Devenu capitaine de dragons dans le régiment de Lorraine, il passa en Amérique, sous les ordres de M. de La Fayette, pour combattre en faveur de l'indépendance; se distingua dans plusieurs actions sur les bords de l'Ohio, et obtint, en récompense de ses services, le grade de colonel. En 1789, première année de la révolution, il fut nommé major-général de la garde nationale de Versailles. Le 5 octobre au matin, M. Lecointre, chef de division de la milice bourgeoise de cette ville, ayant proposé au comité militaire de faire inviter les commandants des gardes-du-corps à rassembler leurs subordonnés, pour leur faire prêter le serment civique décrété par l'assemblée nationale, et leur faire arborer la cocarde patriotique, le major-général Berthier, qui présidait le comité, représenta que cette mesure pourrait amener la guerre civile, et fit ajourner la proposition de Lecointre. Le 9 septembre 1798, il présenta à l'assemblée nationale, au nom de la garde nationale de Versailles, une adresse ayant pour objet l'érection d'un monument en l'honneur des citoyens et soldats tués à l'affaire de Nanci. En mai 1791, il fit insérer dans le *Moniteur* un démenti formel de l'avis qu'on avait donné de sa démission de commandant de la garde nationale de Versailles, et il protesta que son attachement à la constitution lui faisait un devoir de rester à son poste. Le 22 mai 1792, il fut nommé général de brigade, et devint chef d'état-major de l'armée commandée par Luckner. Ce général, par une lettre du 6 juillet, adressée à l'assemblée nationale, disculpa Berthier d'une accusation d'intrigues nuisibles aux succès de l'armée, et qui avait été lue dans cette assemblée, le 2 du même mois. En 1793, il fut employé à l'armée des côtes de la Rochelle; se trouva à la défense de Saumur, dans le mois de juin; y eut 3 chevaux tués sous lui; combattit à Vic,

le 6 juillet suivant, et fut cité par les représentants du peuple pour avoir, par sa bravoure et son activité, contribué aux succès de cette journée. Il fut nommé, le 13 juin 1795, général de division, et devint, dans le même temps, chef de l'état-major des armées d'Italie et des Alpes. Le général Kellermann, qui commandait la dernière de ces armées, ayant jugé nécessaire de faire faire, dans le mois d'août, une reconnaissance sur toute la ligne ennemie depuis Borghetto jusqu'à San-Remo, chargea le chef d'état-major Berthier d'une partie de cette opération, qui présentait de grandes difficultés, et qui cependant fut exécutée avec beaucoup de précision. Le 19 septembre, l'armée austro-sarde attaqua les Français dans un poste fortifié, établi sur un rocher nommé par eux le *petit Gibraltar*. Le général Berthier contribua par sa valeur à mettre l'ennemi en fuite, et le général Kellermann donna des éloges à sa bonne conduite dans cette occasion. En 1796, le général Berthier fut employé comme chef de l'état-major-général de l'armée d'Italie commandée par Buonaparte. Il se distingua à l'affaire du 22 avril, où les Autrichiens furent poursuivis au-delà de Mondovi, et mérita d'être cité avec éloges dans le rapport du général en chef. Le 9 mai, la division du général Laharpe fut attaquée à l'improviste dans la position de Cadagno, et ce général fut tué en allant reconnaître l'ennemi. Sa mort consterna ses troupes dont il était fort aimé, et les Autrichiens auraient tiré un grand avantage de cet événement, si le général Berthier, averti du danger pressant qui menaçait cette division, ne fût accouru à Cadagno, et n'eût, par sa présence d'esprit et son intrépidité, rallié les soldats et culbuté les Autrichiens. Il poursuivit ces derniers jusqu'à Castel-Pusterlengo, dont il s'empara, et les força à se replier précipitamment sur Lodi. Il entra dans Casal, le même jour. Le 10 du même mois, il se trouva à la bataille du pont de Lodi, devenu célèbre par le glorieux passage des troupes françaises (1).

(1) Ce pont avait 100 toises de longueur, et était défendu par 10,000 Autrichiens et 30 pièces d'artillerie.

Le feu terrible que la mousqueterie et l'artillerie ennemie vomissaient sur ce pont arrêta et ébranla un moment la colonne d'attaque, et il s'y manifesta un mouvement d'incertitude, qui, prolongé, pouvait devenir funeste. Berthier se précipita alors en tête de cette colonne, et, secondé par les généraux Masséna, Cervoni et d'Allemagne, il fit forcer le passage du pont (1). A la bataille de Rivoli, le 14 janvier 1797, Buonaparte, devant se porter à la gauche de son armée, confia le commandement du centre au général Berthier. Ce centre, encouragé par les discours et les exemples de Berthier, opposa à l'ennemi une brillante résistance, et protégea l'aile droite de l'armée. Cependant un bataillon de la 14e demi-brigade de ligne, s'étant trouvé fortement engagé, courut le danger de perdre ses canons; mais Berthier ne perdit pas un instant, et fit tirer avec tant de vivacité sur ceux des Autrichiens qui se préparaient à emmener les pièces, que presque tous les assaillants furent tués et que les canons furent conservés. Il chargea ensuite, avec la cavalerie, la tête de la colonne ennemie du général Quasdanowich, qui était parvenue au plateau de Rivoli; contribua à la rejeter dans un défilé où elle fut écrasée; lui prit son artillerie, et concourut ainsi aux succès de cette mémorable journée (2). Buonaparte ayant con-

(1) Dans sa lettre au directoire exécutif, en date du 22 floréal an 4 (11 mai 1796), le général en chef Buonaparte s'exprima ainsi: « Je ne » dois pas oublier l'intrépide Berthier, qui dans cette journée (celle de » Lodi), a été canonnier, cavalier et grenadier. »

(2) « Le général Berthier, chef de l'état-major, déploya dans cette » occasion la bravoure dont il a fait si souvent preuve dans cette campa- » gne. » (*Lettre du général Buonaparte au directoire exécutif, en date du 18 janvier 1797.*)

Mathieu-Dumas, dans un discours qu'il prononça au conseil des anciens, le 27 avril 1797, à l'occasion des victoires remportées par l'armée d'Italie, s'exprima ainsi: « Berthier, dont les rares talents et le » brillant courage avaient tellement contribué à la conquête de l'Italie, » que Buonaparte s'honora lui-même, en demandant pour lui une part » égale de gloire et de reconnaissance; Berthier, Masséna, Augereau et » tous ces illustres chefs, tous ces hommes, à la fois grenadiers et géné- » raux, se surpassèrent dans cette journée (celle de Rivoli) et celles qui » la suivirent. »

clu avec l'Autriche le traité de Campo-Formio, qui fut signé le 17 octobre 1797, envoya porter ce traité au directoire par le général Berthier et M. Monge, l'un des savants que le gouvernement avait placés à la suite de l'armée d'Italie, comme membre de la commission des arts et des sciences chargée de recueillir les monuments, fruits des victoires de cette armée (1). Les deux envoyés furent reçus en audience solennelle par le directoire, le 26 octobre, et complimentés sur la portion de gloire que chacun d'eux s'était acquise dans la carrière qu'il avait parcourue. Le général Berthier retourna à l'armée d'Italie, qu'il commanda après que Buonaparte eut été appelé au commandement de l'armée d'Angleterre. En janvier 1798, le directoire ayant été informé que la populace romaine avait assassiné le général Duphot, donna au général Berthier l'ordre de marcher sur Rome et d'y venger cet attentat. Berthier, qui se trouvait alors à Milan, rassembla aussitôt toutes les forces dont il pouvait disposer; se mit en marche; arriva sous les murs de Rome, le 10 février, et fit prendre possession du château de Saint-Ange par son avant-garde. Il défendit à ses troupes l'entrée de la ville, et attendit les effets d'une insurrection qu'il savait être prête à éclater pour détruire le gouvernement papal. En effet, le 15 février le peuple romain se constitua en république. Berthier fit son entrée le même jour dans Rome, et s'étant rendu au Capitole, il y salua le nouveau gouvernement au nom du

---

(1) Voici la copie de deux paragraphes de la lettre d'envoi de ce traité: « Le général Berthier, dont les talents distingués égalent le courage » et le patriotisme, est une des colonnes de la république, comme un des » plus zélés défenseurs de la liberté. Il n'est pas une victoire de l'armée » d'Italie à laquelle il n'ait contribué. Je ne craindrais pas que l'amitié » me rendît partial en retraçant ici les services que ce brave général a » rendus à la patrie; mais l'histoire prendra ce soin, et l'opinion de toute » l'armée fondera ce témoignage de l'histoire. »

« Accueillez, je vous prie, avec une égale distinction le général dis» tingué et le savant physicien. Tous deux illustrent la patrie et rendent » célèbre le nom français; il m'est impossible de vous envoyer le traité » de paix définitif par deux hommes plus distingués dans un genre dif» férent. »

peuple français, et prononça un discours analogue à la circonstance. Le souverain pontife ayant quitté la capitale de ses états, Berthier publia deux arrêtés, l'un pour l'abolition du droit d'asile dans les églises et dans les juridictions civiles et criminelles des ambassadeurs, l'autre ordonnait à tous les émigrés de quitter Rome et son territoire dans le délai de vingt-quatre heures. Les prêtres français exilés ou déportés furent cependant autorisés à rester dans les lieux où ils se trouvaient, jusqu'à ce qu'on eût pris ultérieurement des mesures à leur égard. Le 23 du même mois, une cérémonie funèbre eut lieu, par son ordre, en l'honneur du général Duphot. Berthier, appelé aux fonctions de chef de l'état-major de l'armée d'Angleterre, fut remplacé à Rome par le général Masséna, auquel il remit son commandement, à la fin du même mois de février. L'armée d'Angleterre ayant reçu l'ordre de se porter en Égypte, Berthier fit partie de cette expédition; s'embarqua avec le général Buonaparte; le seconda parfaitement dans toutes ses opérations militaires, et se rembarqua avec lui, le 22 août 1799, sur la frégate *la Muiron*, pour revenir en France (1). Il l'accompagna à la journée de Saint-Cloud, le 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799). Le 11 du même mois de novembre, Berthier fut nommé ministre de la guerre, et garda le portefeuille de ce ministère jusqu'au 2 avril 1800, époque à laquelle il le remit à Carnot, et fut nommé général en chef d'une armée de réserve, créée par arrêté du 7 mars précédent. Il fut chargé d'organiser à Dijon cette armée destinée à servir en Italie, et dont l'avant-garde arriva, dès le 30 avril, à Villeneuve et S.-Maurice à la tête du lac de Genève. Le général Berthier ayant fait suivre cette avant-garde par 3 divisions qui se trouvaient prêtes à marcher, se rendit, le 5 mai, à Genève (2). Il concourut

---

(1) Le général Berthier a publié des mémoires sur l'expédition en Égypte du général Buonaparte.

(2) Le général Berthier alla dîner, le 11 mai, à Coppet, chez M. Necker. Cet ancien et fameux ministre des finances, après s'être informé avec le plus vif intérêt de tous les détails des campagnes de la révolu-

aux dispositions faites pour exécuter le mémorable passage des Alpes. L'avant-garde française s'étant trouvée arrêtée dans sa marche par la ville et le château de Bard, Berthier, après avoir fait faire une reconnaissance de ces deux points par le général Marescot, ordonna de suite une attaque qui fut d'abord repoussée avec perte. Cependant la ville de Bard fut prise. D'après les ordres de Buonaparte, Berthier fit de nouvelles dispositions pour se rendre maître du château de Bard. Dans la nuit du 23 au 24 mai, 900 grenadiers se mirent en mouvement à cet effet, et, après avoir sauté d'un rocher à l'autre, ils arrivèrent jusqu'aux palissades de la première enceinte, qui fut enlevée sous une grêle de balles. L'ennemi fut aussi chassé à la baïonnette des ouvrages avancés, et obligé de rentrer dans le château. On tenta alors un assaut, mais l'artillerie autrichienne battant et balayant sans discontinuer le pied des remparts, les colonnes françaises ébranlées, et bientôt écrasées par des obus et des grenades lancés à la main, furent obligées de renoncer à cette attaque, l'une des plus hardies et en même temps des mieux dirigées que l'on puisse citer. L'armée française continuant sa marche avait traversé la ville de Bard, et l'avant-garde qui se trouvait déjà sur la route d'Ivrée courait risque d'être attaquée sans avoir, pour se défendre, l'artillerie et les munitions nécessaires. On n'avait pas osé les faire passer sous le tir du canon du château. Dans cette circonstance extrêmement embarrassante, Berthier prit une détermination qu'on aurait pu taxer de témérité, si elle n'eût été justifiée par la plus impérieuse nécessité. Secondé par l'intrépide activité du général Marmont, il fit couvrir la route de fumier et envelopper toutes les roues avec de la paille et du foin. Tout étant ainsi préparé, il osa entreprendre de profiter des ombres et du silence de la nuit pour faire passer sous le feu du fort, à demi-portée

---

tion, s'adressa affectueusement au général Berthier, au général Dupont et aux officiers qui les accompagnaient : « Messieurs, leur dit-il, vous » êtes bien jeunes pour tant de gloire. »

de fusil, les canons et les caissons traînés à la prolonge par des hommes dévoués. Cette audacieuse entreprise réussit complétement, quoique les obus, les grenades et les pots à feu lancés du fort la rendissent très-périlleuse. Toute l'artillerie de l'armée française franchit ainsi le terrible défilé. Les Autrichiens s'étant avancés jusqu'au Tésin pour en défendre le passage, Berthier fit marcher sur Novara, où une division de son corps d'armée entra, le 29 mai. Il concourut, le 30, au passage du Tésin. Le 8 juin, jour même de la prise de Pavie, il fit poursuivre l'ennemi pour l'éloigner de la rive gauche du Pô et le contenir au-delà de l'Adda. Le général Murat, qu'il avait chargé de cette mission, se rendit maître de Plaisance. Berthier se signala à la célèbre bataille de Marengo, le 14 juin, et particulièrement en allant reconnaître au commencement de l'action et au milieu du feu des tirailleurs ennemis la force et la direction des colonnes autrichiennes. Le lendemain de cette bataille, le général autrichien Mélas ayant fait proposer un arrangement, Berthier reçut du premier consul Buonaparte des pleins pouvoirs pour négocier une convention, qui fut signée le 16 du même mois de juin. Après la conclusion de l'armistice, le général Berthier fut envoyé à Turin pour y organiser le gouvernement provisoire du Piémont. Cette mission remplie, il fut nommé ministre de la guerre, le 8 octobre. Il avait encore le portefeuille de ce ministère, lorsque Buonaparte, élevé à la dignité d'empereur, le 10 mai 1804, le créa le même jour maréchal d'empire. On le fit grand-officier de la Légion-d'Honneur, le 14 juin suivant, et, dans le même temps, chef de la 1re cohorte de cette légion et grand-veneur de France. Il devint grand-cordon de la même légion, le 2 février 1805. Vers le mois de septembre de cette dernière année, il fut nommé major-général de la grande-armée destinée à se porter en Allemagne, et que Napoléon devait commander en personne. On le chargea de former et de faire marcher les divisions de l'armée qui se trouvait réunie sur les côtes; d'organiser les parcs d'artillerie et d'activer les remontes de la cavalerie. Le 17 octobre, il arrêta et signa avec le général Mack la ca-

pitulation d'Ulm. Il seconda parfaitement Buonaparte dans dans toute cette campagne, et notamment à la bataille d'Austerlitz, le 2 décembre. Après la campagne de 1806 contre la Prusse, le maréchal Berthier reçut en don, de Napoléon, le 31 octobre, la principauté de Neufchâtel et de Vallangin, et devenu par-là grand-dignitaire de l'empire, il fut, dès ce moment, membre du sénat. Nommé, bientôt après, vice-connétable de l'empire, il fit, toujours en qualité de major-général, la campagne de 1807 en Pologne; celle de 1808 à l'armée d'Espagne, et celle de 1809 à la grande-armée d'Allemagne. Les services éclatants qu'il rendit à la bataille de Wagram lui obtinrent le titre de prince de ce nom. Il fit aussi, en la même qualité de major-général, la campagne de 1812 en Russie; accompagna Buonaparte dans la retraite de Moscow, dans la campagne de 1813 en Allemagne, et enfin dans celle de 1814 en France. Après l'abdication de Napoléon, le prince Berthier envoya au sénat, le 11 avril, son acte d'adhésion aux actes du gouvernement provisoire. Le 21 du même mois, il accompagna S. A. R. le duc de Berri dans son entrée à Paris. Il alla, le 1er mai, au-devant de S. M. Louis XVIII, à Compiègne, avec les maréchaux de France, et y porta la parole au roi en leur nom. Le 3 du même mois, jour de l'entrée du roi dans sa capitale, le maréchal Berthier marcha en avant de la voiture de S. M. avec une partie de MM. les officiers-généraux. Il fut nommé pair de France, le 4 juin, puis capitaine d'une des compagnies des gardes-du-corps du roi, et enfin commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 25 septembre. En 1815, lors du retour de Buonaparte en France, le maréchal Berthier suivit le roi jusque dans la Belgique, et se retira ensuite en Bavière. Il mourut à Bamberg, dans les premiers jours de juin de cette année, d'une chute qu'il fit du haut d'un balcon. De 1806 à 1814, le maréchal Berthier avait été décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers. Il était grand-dignitaire de la Couronne-de-Fer; grand'croix de l'ordre du Mérite-Militaire de Maximilien-Joseph de Bavière; chevalier de l'ordre royal de l'Aigle-d'Or de Wurtemberg; chevalier de l'ordre de la

Couronne de Saxe; grand'croix de l'ordre de Saint-Henry de Saxe; grand-commandeur de l'ordre Royal de Westphalie; grand'croix de l'ordre de la Fidélité de Bade; commandeur grand'croix de l'ordre du Grand-Duc de Hesse; grand' croix de l'ordre de Saint-Joseph de Wurtzbourg; grand' croix de l'ordre de Saint-Étienne de Hongrie; chevalier de l'Aigle-Noir de Prusse, et chevalier de l'ordre de Sainte-Anne de Russie. Le prince de Wagram, son fils aîné, a été créé pair de France, par ordonnance royale du 17 août 1815, pour prendre séance à l'âge prescrit par la charte constitutionnelle. (*Moniteur, annales du temps.*)

BERTHIER (Victor-Léopold), *général de division*, frère du précédent, naquit à Marseille, le 12 mai 1770. Il servit d'abord dans les gardes de la porte, et entra, en 1785, sous-lieutenant au régiment de la Fère. Au commencement de la révolution, il devint chef de bataillon dans le corps des ingénieurs géographes. On le fit adjudant-général, en 1795: général de brigade, le 19 juin 1799, et on l'employa à l'armée de Naples, en qualité de chef d'état-major. En 1801, il fut attaché dans son grade de général de brigade à l'état-major de la 1re division militaire (Paris). On le chargea dans le même temps d'aller recevoir l'armée d'Orient à son retour d'Égypte, et de la passer en revue. Il fut fait chef de l'état-major de l'armée de Hanovre, en 1804; obtint le grade de général de division, le 1er février 1805; se trouva dans la même année à une revue générale passée à Magdebourg, et fut bien accueilli par le roi de Prusse qui y assistait. Il combattit à Austerlitz, le 2 décembre de la même année, et s'y fit remarquer au corps d'armée qui enfonça le centre des Russes. Il fit la campagne de 1806 contre les Prussiens; fut cité honorablement pour sa conduite à l'affaire de Halle, et obtint les éloges du maréchal Bernadotte pour la manière distinguée avec laquelle il avait servi à la bataille et à la prise de Lubeck. Le général Berthier avait été nommé commandant de la Légion-d'Honneur à la création de cet ordre, en 1804. Il mourut le 21 mars 1807. (*Moniteur, états militaires, annales du temps.*)

BERTHIER (César, *comte*), *lieutenant-général*, frère des précédents, fut long-temps employé près de son frère Alexandre, et lui rendit des services assez importants dans l'administration de l'armée. Nommé adjudant-commandant, le 18 novembre 1796, il fut employé à l'armée d'Italie. En 1799, on le fit inspecteur aux revues. Promu au grade de général de brigade, le 4 septembre 1802, il fut employé comme chef de l'état-major de la 1re division militaire (Paris); se rendit en Hollande, en 1805, pour y prendre le commandement d'une armée formée sur les côtes, et devint général de division, le 3 janvier 1806. Il eut un commandement dans la 27e division militaire, en 1808, 1809 et 1810, et commanda en chef la 23e division militaire, en 1812 et 1813. Il avait été créé commandant de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1804; chevalier de l'ordre du Lion de Bavière, en 1810, et comte d'empire dans la même année. Le roi le nomma chevalier de Saint-Louis, le 24 octobre 1814. On le trouve porté au tableau des lieutenants-généraux employés dans l'inspection générale de l'infanterie, en 1819. (*Etats militaires, annales du temps.*)

BERTHIER DE SAUVIGNY (N...., *vicomte*), *maréchal-de-camp*. Voyez *le Supplément*.

BERTHIN (Antoine de la Bretonnière), *maréchal-de-camp*. En 1641, il était capitaine au régiment de Piémont, dans lequel il servait depuis long-temps. Il obtint, en 1651, la lieutenance de roi de Pignerol, et il jouissait de cet emploi, lorsqu'on le créa maréchal-de-camp, par brevet du 25 janvier 1655. (*Dépôt de la guerre.*)

BERTIN (N....), *général de brigade*. Voyez *le Supplément*.

BERTOLETTI (N....), *général de brigade*. Voyez *le Supplément*.

BERTOLOSI (Ciovan-Baptiste), *maréchal-de-camp*. Voyez *le Supplément*.

DE BERTON-CRILLON, *voyez* DE BALBE.

BERTON (Jean-Baptiste), *maréchal-de-camp*. Voyez *le Supplément*.

BERTRAND (Henri-Gratien, *comte*), *général de division*, naquit à Châteauroux, le 28 mars 1773. Il commença sa carrière militaire dans l'arme du génie; y fut fait sous-lieutenant, le 17 septembre 1793; lieutenant, le 13 septembre 1794; et capitaine, le 21 mars 1798. Il se fit remarquer par ses talents et une conduite honorable. Appelé à l'armée, il fut employé en qualité de capitaine du génie dans celle d'expédition d'Egypte, qui partit des ports de France, en 1798, sous le commandement du général Buonaparte. Le capitaine Bertrand se trouva, le 23 juillet de la même année, à la bataille des Pyramides, et il fut mentionné avec distinction dans la relation particulière que le général Bon donna de la prise du village d'Embabeh. Après la bataille d'Aboukir, gagnée sur les Osmanlis, le 25 juillet 1799, 5000 Turcs s'étant renfermés dans le fort d'Aboukir, on se détermina à les y assiéger. Bertrand eut la direction des travaux du génie, et seconda très-activement le général Lannes dans les dispositions qui furent faites pour réduire ce fort que les Turcs abandonnèrent, dès le 2 août. En juin 1800, Bertrand, devenu chef de brigade du génie, fut un des membres de la commission militaire qui jugea, au Caire, les assassins du général en chef Kléber. Il fut nommé général de brigade, le 6 septembre suivant. Alexandrie ayant été assiégée, en 1801, par les Anglo-Ottomans, le général Bertrand dirigea les travaux des fortifications de cette place, et se fit remarquer par le talent et l'activité infatigable qu'il déploya en cette circonstance. La place d'Alexandrie fut remise aux Anglais par capitulation, le 29 août, et Bertrand revint alors en France, avec les débris de l'armée d'Orient. En 1804, il fut employé au camp de Saint-Omer. Ce fut là que Buonaparte, qui déjà avait été à même d'apprécier les talents de cet officier pendant l'expédition d'Égypte, conçut pour lui une considéra-

tion toute particulière, et montra en sa faveur une préférence qui ne s'est point démentie. Le général Bertrand fut créé commandant de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1804. Il devint, dans le même temps, aide-de-camp du premier consul et l'un des inspecteurs-généraux du génie. Il accompagna Buonaparte dans les campagnes de 1805 et 1806; se signala en différentes occasions, et notamment au siége de Spandau et aux batailles d'Austerlitz et de Friedland. On le créa général de division, le 30 mai 1807. Employé, en 1809, à la grande-armée d'Allemagne, il y fut chargé, vers la fin d'avril, de faire reconstruire le pont de Burghausen, sur la Salza, que les Autrichiens avaient brûlé, et mit toute la célérité possible dans l'exécution de ce travail important. Il concourut, avec le général d'artillerie Navelet, à faire établir une batterie de 20 obusiers, destinée à bombarder la ville de Vienne. La construction des ponts qu'il fit jeter sur le Danube, après la prise de Vienne, mit le comble à sa réputation, comme officier du génie militaire. Ces ponts ayant été emportés par des bateaux chargés de pierres que l'ennemi avait fait lancer à dessein en amont du fleuve, le général Bertrand en fit construire de nouveaux qui excitèrent l'étonnement et l'admiration, non-seulement de l'armée française, mais encore des Autrichiens (1). Il accompagna Napoléon à la campagne de Russie, et dans la retraite de Moscou, en 1812. Au commencement de 1813, il organisa à Véronne un corps d'observation qui, vers la fin de mars, fut appelé à la grande-armée d'Allemagne, où il prit le n° 4ᵉ. Le général Bertrand, qui avait conservé le commandement de ce corps, se trouva à la bataille de Lutzen, le 2 mai, et contribua, par les manœuvres habiles qu'il fit exécuter, aux succès importants de cette journée. Il concourut aussi au gain des batailles livrées sous Bautzen, les 19 et 20 du mê-

(1) Un fleuve impétueux, large de 400 toises, avait été dompté par les admirables travaux exécutés sous la direction du général Bertrand, et l'armée française, en voyant ce pont qui lui assurait un passage libre et commode, s'écria : « Il n'y a plus de Danube ! »

me mois. Le 24, il entra à Lobau; se mit à la poursuite de l'ennemi, le 25, et arriva à Jauer, le 2 juin. Un armistice ayant été conclu à cette époque, le 4e corps prit ses cantonnements dans la Silésie, et le général Bertrand établit son quartier général à Sprottau. Les hostilités recommencèrent à la fin d'août, et le 4e corps fut un de ceux qui marchèrent sur Berlin, sous les ordres du maréchal Oudinot. Ces corps ayant battu en retraite jusqu'à Wittemberg, le maréchal Ney vint en prendre le commandement dans les premiers jours de septembre. Le 5 du même mois, le 4e corps marcha à l'ennemi, qui était posté sur les hauteurs de Denevitz, en avant de Jutterbock. Le corps du maréchal Oudinot, et celui du général Régnier, dirigés également sur ce point, ayant été retardés dans leurs mouvements, le général Bertrand se trouva obligé de faire seul, et pendant long-temps, tête à des troupes nombreuses, parmi lesquelles se trouvaient les Suédois commandés par Bernadotte, alors prince royal de Suède et ci-devant maréchal d'empire au service de France, son pays natal. L'ennemi recevant des renforts continuels, le 4e corps se trouva bientôt engagé totalement, et, malgré la grande infériorité de ses forces numériques, il se maintint dans sa position jusqu'à l'arrivée des deux autres corps. Alors les chances du combat devinrent plus favorables aux Français, et la victoire leur semblait presque assurée, lorsque le désordre s'étant mis tout à coup dans deux divisions du 7e corps, l'ennemi en profita; jeta ses masses entre les 4e et 12e corps, et détermina une retraite que le général Bertrand fit en assez bon ordre sur Dahme, où, par une contenance ferme, il s'opposa aux efforts de l'ennemi. Il se replia ensuite sur Torgaw, en avant duquel il rangea ses troupes. Le 26 du même mois, il attaqua la tête de pont de Wartembourg, qu'il fit détruire, après avoir culbuté et chassé le corps prussien qui la défendait. Attaqué, le 3 octobre, dans cette position, le général Bertrand s'y défendit si vaillamment, que les Prussiens furent repoussés jusqu'à sept fois, et perdirent un nombre considérable des leurs. Le 15, il combattit pen-

dant six heures à Lindenau contre des forces supérieures, et parvint néanmoins à rester maître du champ de bataille, après avoir fait exécuter une charge vigoureuse contre la ligne ennemie. Il se trouva aux batailles de Leipsick, les 14, 16 et 18 du même mois, et y donna de nouvelles preuves d'habileté et de courage. Il était à la bataille de Hanau, le 30. L'ennemi lui ayant disputé le passage de la Kintzig, le 31, il força ce passage, et continua à suivre en bon ordre le mouvement de retraite de la grande-armée. Le 7 novembre, il occupa Cassel, sur la rive droite du Rhin, vis-à-vis Mayence, et établit son quartier-général à Hocheim. Il remit, quelques jours après, le commandement du 4e corps au général Morand; accompagna Napoléon à Paris, et fut fait grand-maréchal du palais, le 20 du même mois de novembre. Le 8 janvier 1814, il fut nommé aide-major-général de la garde nationale parisienne. Le 16, il prêta serment en qualité d'aide-major-général de l'armée. Dans l'exercice de cette fonction, il se signala pendant toute la campagne de France, et particulièrement aux batailles de Montmirail, de Champ-Aubert, de Craone et de Brienne. On le vit marcher constamment en tête des colonnes d'attaque, et donner des preuves d'un dévouement presque sans exemple. Après l'abdication de Napoléon, il le suivit sans hésiter à l'île d'Elbe; revint en France, avec lui, en 1815; le seconda puissamment dans son entreprise, et fut créé pair de France, le 2 juin. Napoléon ayant été expulsé pour la seconde fois du trône de France, le général Bertrand lui donna une haute preuve de dévouement et de reconnaissance, en partageant volontairement son exil à l'île Sainte-Hélène (1). Il fut compris dans l'ordonnance royale du 24 juillet 1815, qui prescrivit la traduction devant les conseils de guerre compétents de tous officiers

---

(1) Le comte Bertrand s'embarqua, le 15 juillet, à bord du vaisseau anglais *le Bellérophon*, avec la comtesse son épouse et ses trois enfants. Ils passèrent ensuite sur *le Northumberland*, qui les conduisit à Sainte-Hélène.

prévenus d'avoir attaqué le gouvernement à main armée, pendant les *cent jours*. Le 7 mai 1816, le deuxième conseil de guerre permanent de la 1re division militaire le condamna, par contumace, à la peine de mort. Le général Bertrand avait été créé, en 1807, grand'croix de l'ordre de la Fidélité de Bade. (*Moniteur, ann. du temps.*)

BERTRAND (Edme-Victor), *général de brigade*, naquit à Girodot en Champagne, le 21 juillet 1769; entra au service, en 1792, et fut alors nommé capitaine dans le 3e bataillon des volontaires nationaux du département de l'Aube. Il fit, en cette qualité, la campagne de 1792 en France; passa dans le même grade au 1er bataillon de la 74e demi-brigade d'infanterie de ligne, et servit à l'armée du Nord, en 1793 et 1794. Il marcha, en 1795, avec cette armée à la conquête de la Hollande; se fit remarquer plusieurs fois à la tête de sa compagnie, et fut nommé commandant de la petite place de Kulembourg, où, par sa douceur et sa modération, il fit aimer le nom français. Quoique les fonctions qu'il eut à remplir dans cette place ne fussent pas d'une très-grande importance, le capitaine Bertrand mit tant de zèle et d'intelligence à s'en acquitter, qu'il se fit remarquer avantageusement par les officiers-généraux de l'armée française. Attaché, en 1802, à l'armée d'expédition de Saint-Domingue, sous les ordres du général Leclerc, il fut fait chef de bataillon dans la 74e demi-brigade d'infanterie de ligne. Il combattit à l'affaire du Cap, le 3 février; eut la poitrine traversée d'une balle, et fut laissé pour mort sur le champ de bataille. Les grenadiers qu'il commandait parvinrent cependant à le tirer des mains des nègres, et à le rapporter au quartier-général. Renvoyé en France pour y rétablir sa santé, il fut pris dans la traversée par un bâtiment anglais, et conduit à Tiwertoon, où il eut la ville pour prison. Il parvint bientôt à intéresser ses hôtes en sa faveur, et ceux-ci lui procurèrent les moyens de regagner sa patrie. Il passa avec son grade de chef de bataillon dans le 19e régiment d'infanterie de ligne; fit avec ce corps les campagnes d'Alle-

magne ; se trouva au siége de Dantzick, en 1807 ; conduisit 2 compagnies de son bataillon pour débusquer l'ennemi du chemin couvert d'une demi-lune ; pénétra jusqu'à la place d'armes, malgré une forte fusillade et le feu de 4 pièces de canon tirant à mitraille, et fut blessé. En récompense de ses brillants services dans cette occasion, il fut fait membre de la Légion-d'Honneur, le 19 mai. Employé à l'armée d'Allemagne, en 1809, il s'y distingua ; fut nommé major du 19ᵉ régiment de ligne, le 26 mai, et obtint une gratification de 2000 francs sur les domaines westphaliens. Il avait su gagner l'affection de ses soldats, et mériter l'estime de ses généraux, notamment celle du général Bernadotte, sous lequel il avait servi, et qui lui annonça avec satisfaction sa promotion au grade de major. Dans ses nouvelles fonctions, Bertrand s'occupa avec zèle à instruire et discipliner les jeunes soldats destinés à aller partager au champ d'honneur la gloire de leurs aînés. Les différentes missions qu'il eut à remplir pour la conscription militaire dans les départements de la Somme, du Cher et autres, le mirent à même de prouver que la plus sévère probité s'alliait en lui à l'amour de ses devoirs et de son pays. Les revers essuyés en Russie par l'armée française ayant nécessité la formation de nouvelles troupes, le major Bertrand fut nommé, le 16 janvier 1813, colonel du 139ᵉ régiment de ligne, qu'il organisa avec le zèle et l'intelligence dont il avait déjà fait preuve. Il commanda ce régiment, composé de gardes nationales du département du Cher, à la bataille de Lutzen, le 2 mai, et à celle de Bautzen, les 19 et 20 du même mois. A la bataille de Lutzen, 3 porte-aigles de son régiment ayant été successivement tués, le colonel Bertrand, quoique blessé de 4 coups de feu, se saisit de l'aigle, et se tint pendant toute la journée à la tête de son corps, qui contribua aux succès de la journée, en enlevant jusqu'à trois fois, à la baïonnette, une position d'un accès difficile, et qui était défendue par des forces supérieures et une artillerie formidable. Le colonel Bertrand eut un cheval tué sous lui dans cette action. Il reçut sur le champ de bataille les éloges des ma-

réchaux et des généraux qui entouraient Napoléon. Ces justes appréciateurs du courage et de la valeur lui donnèrent, en l'embrassant à la vue de toute l'armée, des témoignages honorables de leur estime, et ils voulurent bien en même temps lui dire que le gain de la bataille était dû en partie à sa bravouve et à celle de son régiment. On le nomma officier de la Légion-d'Honneur, le 16 août, et général de brigade, le 30 du même mois. Il commanda alors une brigade dans le 4ᵉ corps de la grande-armée; combattit à Leipsick, les 15 et 18 octobre, et y fut grièvement blessé. Le manque de secours nécessaires et les fatigues de la retraite ayant rendu cette blessure très-dangereuse, le général Bertrand demanda et obtint un congé pour se rendre dans ses foyers. A peine y fut-il arrivé, qu'il mourut, le 15 janvier 1814, âgé d'environ 45 ans. (*Moniteur, annales du temps.*)

BERTRAND (Antoine-Joseph, *baron*), *maréchal-de-camp* du 28 octobre 1808. Voyez *le Supplément.*

BERTRAND (Louis), *baron de Sivray, maréchal-de-camp* du 5 juin 1809. Voyez *le Supplément.*

BERTRAND DE SAINT-HUBERT (N....), *maréchal-de-camp* du 13 novembre 1816. Voyez *le Supplément.*

BERU (N....), *général de brigade.* Voyez *le Supplément.*

DE BÉRULLE (Jean-Thomas, *marquis*), *lieutenant-général,* fut fait lieutenant au régiment du Roi, le 13 mars 1675, et servit aux siéges de Huy et de Dinant la même année; au siége de Condé, en 1676, et au siége et à la prise de Valenciennes, en 1677. Il obtint, par commission du 24 mars, une compagnie dans le régiment du Roi, et marcha au siége et à la prise de Cambray et de sa citadelle; au siége de Gand; à celui d'Ypres; à la bataille de Saint-Denys, près Mons, en 1678; au siége de Courtrai; à la prise de Dixmude; au bombardement d'Oudenarde, en 1683, et à

l'armée qui couvrit le siége de Luxembourg, en 1684. On lui donna, par commission du 16 juin 1685, le régiment de Beaujolais, à sa formation. Il servit vers la fin de 1690, à l'armée d'Italie; se trouva, en 1691, au siége et à la prise de Villefranche et de son château; aux siéges de Montalban, de Sant-Ospicio, de Nice, de Veillane, de Carmagnole et du château de Montmélian. On l'employa, en 1692, à la même armée, qui se tint sur la défensive. Il combattit à la Marsaille, en 1693. Créé brigadier, par brevet du 28 avril 1694, il continua de servir à la même armée, cette année et la suivante. Il fut employé à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Choiseul, en 1696 et 1697; à l'armée d'Allemagne, sous le duc de Bourgogne, par lettres du 21 juin 1701; passa, par lettres du 14 août, à l'armée d'Italie; combattit à Chiari, au mois de septembre suivant, à San-Vittoria, à Luzzara, à la prise de cette place et de Borgo-Forte, en 1702. On le créa maréchal-de-camp, par brevet du 23 décembre de cette dernière année, et il se démit alors du régiment de Beaujolais. Employé en Italie, il y eut part à toutes les expéditions de M. de Vendôme, en 1703. Il servit à l'armée de la frontière de Savoie, sous le duc de la Feuillade, en 1704; contribua à la prise de Suze; à la réduction des Vaudois; de la vallée de Saint-Martin, et de la vallée de Saint-Germain; à la prise d'Aoste; à la soumission de la vallée du même nom, et obtint le grade de lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 26 octobre de la même année. Employé en cette qualité à la même armée, en 1705, il se trouva à la prise de Villefranche et de son château; à celle de Sospello, de Sant-Ospicio, de Montalban et de Nice; au siége de Chivas; à la défaite de l'arrière-garde du duc de Savoie; au siége d'Asti; au blocus et à la prise de Montmélian; au siége de Turin, et au combat sous cette place, en 1706. Ce fut sa dernière campagne. Il mourut le 28 mai 1715. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps, Gazette de France.*)

DE BERVILLE, *voyez* LE GENDRE.

de BERWICK, *voyez* Fitz-James.

de BESANÇON (Bernard), *dit* du Plessis-Besançon, *lieutenant-général*, servit en qualité d'aide-major du régiment des gardes-françaises, depuis 1631 jusqu'en 1637, et parvint à divers grades, en récompense de la manière dont il remplit plusieurs commissions importantes dont on l'avait chargé. Il fut employé, en 1637, en Provence, sous le maréchal de Vitry, qui l'envoya, au mois de février, porter en cour le mémoire qu'il avait dressé pour démontrer la facilité de reprendre les îles de Sainte-Marguerite et de Saint-Honoras, dont les Espagnols s'étaient emparés. Le sieur de Besançon étant retourné en Provence, concourut à la prise de ces îles, et y fut blessé, le 28 mars. Il se trouva, en 1638, au siége de Fontarabie, que les Français furent contraints de lever, et y rendit des services essentiels. Il continua de servir, sous le prince de Condé, en 1639; se rendit maître de Rivesaltes, en Roussillon; se signala, le 2 novembre, à la prise de Salces, et concourut à celles de Canet et de Tentavel. Il fut ensuite employé en Guienne, et passa là en Catalogne, muni d'un plein-pouvoir donné à Amiens, le 29 août, pour traiter au nom du roi avec les députés du Principat. Il était sergent de bataille, lorsqu'il rédigea les articles de la soumission de la Catalogne au roi, le 16 décembre 1640; et il signa, le 28 janvier 1641, le traité que le roi accepta, à Péronne, le 19 septembre suivant. Trois jours après la signature de ce traité, Duplessis-Besançon marcha à la tête de quelques régiments français et catalans contre les Espagnols, qui avaient tenté de surprendre Barcelonne; battit les ennemis, et les obligea de se retirer de devant cette place. Il contribua à l'avantage remporté, le 12 septembre de la même année, sur la garnison de Perpignan. D'après une instruction qui lui fut expédiée, le 20 avril 1643 (1), il se rendit dans plusieurs provinces pour y reconnaître les prisonniers de guerre espagnols, et les faire conduire à Bayonne. Il reçut ensuite l'ordre d'aller

(1) Manuscrits Le Tellier, tom. XI, pag. 5.

à Brisach pour contenir la garnison qui s'était mutinée. L'instruction qui lui fut expédiée à cet égard porte la date du 4 décembre de la même année (1). On le chargea, en 1644, de l'échange général des prisonniers de guerre faits en Flandre. L'instruction concernant cet échange est du 20 janvier (2). On lui donna, le 22 décembre de la même année, l'ordre de se rendre en Catalogne, et on lui remit des instructions pour la direction de toutes les affaires qui intéressaient cette province (3). Il fut fait conseiller-d'état et conseiller au conseil des finances et de la guerre. Créé maréchal-de-camp, le 10 mars 1645, il se trouva à la bataille de Llorens. Employé en Italie, sous le marquis de Ville, par lettres du 10 juillet 1646, il partit avec des instructions du même jour sur ce qu'il avait à faire (4). Le marquis de Ville se tenant sur la défensive, Duplessis-Besançon alla servir comme volontaire au siége et à la prise de Piombino et de Porto-Longone. Employé, en 1651, comme commissaire-général des armées du roi, et commandant en Champagne, il contribua à forcer les Espagnols de lever le siége de Beaumond. Envoyé en Italie, en 1652, il retint le duc de Savoie dans les intérêts du roi; fit accepter la neutralité par le duc de Mantoue, et réussit pour le même objet auprès de tous les princes d'Italie et de la république de Venise. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 29 mars 1653, et employé en cette qualité à l'armée d'Italie, il fut chargé des affaires du roi auprès du duc de Mantoue. Il passa, l'année suivante, en Guienne, où on l'employa, par lettres de service du 1er mai. Il obtint le gouvernement d'Auxonne, sur la démission du duc d'Épernon, par provisions données à Paris, le 9 décembre 1660; eut un ordre du 24 décembre 1661, pour commander dans cette place et le pays environnant, et

(1) Manuscrits Le Tellier, tom. XI, pag. 46.

(2) *Ibid.*, pag. 81.

(3) *Ibid.*, pag. 148.

(4) *Ibid.*, tom. VII, p. 19.

conserva ce commandement jusqu'à sa mort, qui eut lieu au mois de mars 1670. (*Dépôt du secrétaire-d'état de la province, dépôt de la guerre, mémoires du temps, traités de paix de Léonard, Le Vassor, Histoire de Louis XIII, Gazette de France.*)

DE BESANÇON DE BAZOCHES (Charles, *baron*), *lieutenant-général*, fut chargé, en 1637, de plusieurs missions importantes, relatives à la discipline et à la subsistance des troupes, et s'en acquitta à la satisfaction de la cour. On le chargea encore, par commission du 30 juin, d'aller, à Douay, régler le compte des prisonniers de guerre faits de part et d'autre, et on lui remit à cet égard des instructions datées du même jour (1). On l'établit, par commission du 31 décembre de la même année, commissaire-général des guerres, pour vaquer à la police des troupes dans plusieurs provinces et armées, et en faire les revues, et on affecta à cet emploi des appointements de mille livres par mois. (2). Il fut fait conseiller-d'état, en 1646, et maréchal-de-camp, par brevet du 11 avril 1649. Il eut un ordre du 25 juin 1651 (3), d'assembler toutes les troupes qui étaient en Champagne, et d'en remettre le commandement au marquis d'Espigny. Créé maréchal-de-camp, par un autre ordre, en date du 26, on lui prescrivit de remettre ce commandement au marquis de Folleville. Il commanda le camp séparé de l'armée de Flandre, au lieu et place du marquis de Rosen, par lettres du roi du 10 juillet (4), et il remit ce commandement au marquis de Manicamp, lieutenant-général, sur un ordre en date du 22 septembre (5). Il leva un régiment d'infanterie et de cavalerie de son nom, par commission du 30 mars 1652. Celui d'infanterie fut licencié après la campagne. Nommé lieutenant général des armées

(1) Manuscrits Le Tellier, tom. I, pag. 68.
(2) *Ibid.*, tom. II, pag. 232.
(3) *Ibid.*, tom. XV, pag. 214 et 225.
(4) *Ibid.*, fol. 263.
(5) *Ibid.*, fol. 398.

du roi, le 18 mars 1653, et employé, sous le maréchal de La Ferté, il concurut à la prise du château d'Orne, de Rethel et de Mouzon. Il servit au siége et à la prise de Béfort, qui se rendit, le 23 février 1654, après 59 jours d'attaque, et se trouva la même année au secours d'Arras. Créé commissaire-général des guerres, par édit du mois de décembre 1654 (1), il se démit de son régiment de cavalerie, en 1655. Il eut un pouvoir, du 23 janvier 1658, pour se rendre à Saint-Omer, et y traiter de l'échange général des prisonniers avec les commissaires de S. M. catholique ou ceux de don Juan d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas (2). Cette mission remplie, il ne servit plus, et mourut le 7 juillet 1669. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps, Le Vassor, Histoire de Louis XIII, Gazette de France.*)

DE BESENVAL (Jean-Victor, *baron*), *lieutenant-général*, naquit à Soleure, en Suisse, en 1671. Il entra cadet dans la compagnie générale des gardes-suisses, au mois de juillet 1689, et obtint une compagnie dans le régiment de Vieux-Salis, sur la démission d'un de ses cousins, par commission du 17 septembre suivant. Il leva une demi-compagnie au régiment des gardes-suisses, par commission du 28 mars 1690; servit à la bataille de Fleurus, la même année, et au siége de Mons, en 1691. Il eut rang de colonel d'infanterie comme capitaine aux gardes, le 26 mars. Il se trouva au siége et à la prise des ville et château de Namur, en 1692; à la bataille de Neerwinde, en 1693; au bombardement de Bruxelles, en 1695; au camp de Compiègne, en 1698, et à l'armée de Flandre, en 1701. Il commanda le régiment des gardes-suisses, en Flandre, en 1703, et se rendit, sur la fin de la campagne, à Aix-la-Chapelle pour y traiter de l'échange des prisonniers. Créé brigadier, du 10 février 1704, il fut employé à l'armée de Flandre, cette année et la suivante. Il commanda une brigade à la

---

(1) Manuscrits Le Tellier, tom. XXII, pag. 310 v°.
(2) *Ibid.*, tom. XXVI, fol. 24 v°.

bataille de Ramillies, en 1706; entra ensuite dans Menin, contribua à la défense de cette place, et passa l'hiver à Lille. Le roi le nomma, au mois de juin 1707, son envoyé extraordinaire auprès de Charles XII et de Stanislas, rois de Suède et de Pologne. Il eut sa première audience de Charles XII, le 5 mars 1708. On le créa maréchal-de-camp, par brevet du 29 mars 1710. Il fut revêtu du caractère de ministre plénipotentiaire de S. M. près des puissances du Nord, et près des princes et états du cercle de la Basse-Saxe, en 1711. Envoyé extraordinaire près du roi et de la république de Pologne, en 1713, il obtint le grade de lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 1er février 1719, et fut rappelé de Pologne, sur sa demande, en 1721. Nommé lieutenant-colonel du régiment des gardes-suisses, par commission du 12 juin 1722, il fut installé dans cette charge le même jour. On le fit colonel du même régiment, par commission du 11 décembre de la même année. Ayant obtenu la demi-brigade de Stuppa, par commission du 23 du même mois, il la joignit à une demi-compagnie qu'il avait déjà dans le régiment des gardes-suisses, ce qui lui en fit une entière. Il conserva la charge de colonel et sa compagnie jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 11 mars 1736. Il était âgé de 64 ans (1). (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps, Histoire militaire des Suisses, de M. le baron de Zurlauben, tome I, pag.* 145 *et* 166; *Gazette de France.*)

DE BÉSENVAL (Jacques-Charles), *baron de Brunstadt, lieutenant-général,* frère du précédent, naquit à Soleure, en Suisse, dans l'année 1674. Il entra au service, en décembre 1690, comme enseigne de la demi-compagnie de son frère au régiment des gardes-suisses; servit au siége de Mons, en 1691; au siége de Namur, et à la bataille de Stein-

(1) Le baron de Besenval s'était acquis la réputation d'officier de mérite et celle de bon négociateur. Il épousa, en Pologne, la comtesse de Bielenski, parente de la reine Marie Leckzinska.

kerque, en 1692; à la bataille de Neerwinde, et au siége de Charleroy, en 1693. Il obtint une compagnie au régiment suisse de Reynold, le 17 avril 1697, et fut fait major du régiment des gardes-suisses, avec rang de capitaine audit régiment, par commission du 25 juin 1702. Il se trouva aux batailles de Ramillies, en 1706; d'Oudenarde, en 1708; de Malplaquet, en 1709; et aux siéges de Douay et du Quesnoy, en 1712. Il obtint, au mois d'août de cette dernière année, une pension de 1500 livres, et le grade de brigadier, par brevet du 1er février 1719. On lui donna le régiment suisse de *Hemel* (depuis Darbonnier), par commission du 17 mai 1729, et il quitta alors la majorité des gardes-suisses. Il fut créé maréchal-de-camp, le 20 février 1734; lieutenant-général des armées du roi, le 1er mars 1738, et mourut à Paris, le 16 octobre de la même année, âgé de 64 ans. Le baron de Besenval avait été fait chevalier de Saint-Louis, le 13 juin 1705. (*Dépôt de la guerre, Histoire militaire des Suisses, Gazette de France.*)

DE BESENVAL (Joseph-Victor-Pierre, *baron*), *lieutenant-général*, fils du précédent, naquit à Soleure, en Suisse, en 1721. Il entra au service comme cadet dans la compagnie générale des Suisses et Grisons au régiment des gardes-suisses, le 4 avril 1731, et y devint enseigne surnuméraire, le 28 janvier 1733. Il servit l'année suivante au siége du fort de Hollande, près de Philisbourg, et à l'armée du Rhin, en 1735. Le roi lui accorda, par commission du 15 mars 1736, les deux compagnies entières, vacantes par la mort du baron de Besenval, son père, dans le régiment des gardes-suisses, et dans celui de Bettens. Il fut fait enseigne de sa compagnie, le 12 novembre suivant, et en devint capitaine, le 13 avril 1738. Il servit comme aide-de-camp du maréchal de Broglie au combat de Sahay, en 1742, et quitta l'armée de Bohême, pour commander sa compagnie à l'armée de Flandre, où on se tint sur la défensive. Employé à l'armée du Rhin, en 1743 et en 1744, il se trouva aux siéges de Menin et d'Ypres; passa en Alsace; servit à l'affaire de Reischevaux et au siége de Fribourg; à la ba-

taille de Raucoux, en 1746, et à celle de Lawfeld, en 1747. Le roi l'avait créé brigadier d'infanterie, par brevet du 20 mars de cette dernière année. Employé à l'armée d'Allemagne, par lettres du 1er mars 1757, il se trouva à la bataille d'Hastembeck, et à la prise de plusieurs places de l'électorat de Hanovre. Il fut promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 1er mai 1758. Employé en cette qualité à l'armée d'Allemagne, par lettres du 1er mai 1759, il arriva, le 11 juillet, à Cassel avec un renfort de troupes; occupa cette ville et Minden; fit des courses jusque dans l'électorat de Hanovre, et assura la communication de Cassel avec l'armée. Destiné ensuite à servir au siége de Lipstadt, qui fut levé après la bataille de Minden, il rejoignit la grande-armée, et contribua, en septembre, à faire repasser la Lahn aux ennemis. Employé à la même armée, par lettres du 1er mai 1760, il combattit à Corback; passa sur le Bas-Rhin à la fin de la campagne; se trouva à l'affaire de Clostercamps, et contribua au succès de cette journée. Le roi donna au baron de Besenval, le 20 février 1761, la permission de porter les marques de commandeur de l'ordre de St.-Louis, et lui accorda une place de commandeur de cet ordre, par provisions du 1er avril suivant. Employé à l'armée du Bas-Rhin, par lettres du 1er mai de la même année, il y commanda le régiment des gardes-suisses. Nommé inspecteur-général des Suisses et Grisons, par commission du 2 mars 1762, il repoussa, le 15 juillet, un corps de troupes ennemies qui voulaient surprendre la gauche du comte de Guerchy, campé au village de Hasser, sur la rive droite de l'Éder. Il fut créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 25 du même mois; obtint la grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, le 1er janvier 1766, et devint lieutenant-colonel du régiment des gardes-suisses, le 26 août 1767. Il eut le gouvernement d'Haguenau, en Alsace, puis un commandement dans l'intérieur, en 1789, et mourut, le 27 juin 1794, à l'âge de 72 ans. (*Dépôt de la guerre*, *Gazette de France*, *Mémoires du baron de Besenval en* 3 *volumes in*-8°.)

DE BÉSIADE (Claude-Théophile), *marquis d'Avaray, lieutenant-général*, baptisé le 2 mai 1655, fut d'abord page de MONSIEUR, frère de Louis XIV, et entra ensuite comme cornette au régiment de cavalerie de Sourdis, le 1er octobre 1672. Il servit au siége de Maestricht, en 1673; combattit à Seneff, en 1674, et couvrit, en 1675, les siéges de Dinant, de Huy et de Limbourg. Il obtint une compagnie dans le même régiment, le 9 septembre de cette dernière année; la commanda aux siéges de Condé, de Bouchain et d'Aire, en 1676; au siége de Valenciennes; à la bataille de Cassel; à la prise de Saint-Omer, en 1677; aux siéges de Gand et d'Ypres, et à la bataille de Saint-Denys, près Mons, en 1678. Sa compagnie ayant été licenciée, le 8 août 1679, on l'entretint capitaine réformé à la suite du régiment de Grignan, par ordre du 15. Il leva, par commission du 7 mars 1682, une compagnie de cavalerie qu'on incorpora, par ordre du 22 juin, dans le régiment de cavalerie de Saint-Silvestre. Il servit la même année au camp de la Sarre; au camp sur l'Escaut; au siége de Courtray, et se trouva à la prise de Dixmude et au bombardement d'Oudenarde, en 1683. On l'employa à l'armée qui couvrit le siége de Luxembourg, en 1684, et au camp de la Saône, en 1685, 1686 et 1687, et du 6 juin au 12 août 1688. Mestre-de-camp d'un régiment de dragons de son nom, qu'il leva, par commission du 20 août 1688, il servit au camp de M. de Calvo, en 1689 (1). Créé brigadier, par brevet du 28 avril 1694, le marquis d'Avaray servit à l'armée de Flandre, sous Monseigneur; à la même armée, sous le maréchal de Villeroy, en 1695; à l'armée de la Meuse, sous le maréchal de Boufflers, en 1696, et à l'armée de Flandre, sous le maréchal de Villeroy, en 1697. Son régiment fut réformé, par ordre du 13 novembre 1698, et il le rétablit, par lettres du 5 février 1701. Promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 29 janvier 1702, il se démit de son régiment. On l'envoya commander à Naples, en

(1) Ce régiment ne se trouve compris dans le cadre d'aucun corps d'armée, depuis 1689 jusques et compris 1693.

l'absence du comte de Marchin, et sous l'autorité du vice-roi, par commission du 19 juillet suivant. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 10 février 1704, il continua de commander à Naples, jusqu'au 1er août 1705, époque à laquelle on lui expédia des lettres pour joindre, en Espagne, l'armée du roi, dans laquelle il fut employé, sous le maréchal de Tessé. Il marcha au secours de Badajoz, au mois d'octobre. Employé à la même armée, sous le maréchal de Barwick, en 1706, il se trouva à la prise de Carthagène. Il continua de servir à cette armée, par lettres du 4 avril 1707, et contribua particulièrement à la victoire remportée à Almanza, le 25 du même mois, ainsi qu'à la soumission des royaumes de Valence et d'Arragon. Il attaqua, le 21 juin, le fort qui couvrait la tête de pont de Tortose, et l'emporta l'épée à la main. Il servit aussi au siége et à la prise de Lerida. Employé à la même armée, sous le duc d'Orléans, en 1708, il servit au siége de Tortose, où il monta la tranchée, les 22 juin et 3 juillet, et à la prise de Pons, d'Alos, d'Ager et de Montagnana. Il servit encore à cette armée, en 1709, sous le maréchal de Bezons, qui ne fit aucune expédition. Le roi lui avait accordé, le 10 février 1708, une pension de 4000 livres. Rentré en France, il fut employé à l'armée de Flandre, sous les maréchaux de Villars et de Montesquiou, en 1710, 1711 et 1712; se trouva cette dernière année aux siéges et à la prise de Douay, du Quesnoy et de Bouchain. Employé à l'armée du Rhin, en 1713, sous les maréchaux de Villars et de Bezons, il servit au siége de Landau; à la défaite du général Vaubonne, au siége et à la prise de Fribourg. Nommé ambassadeur en Suisse, en 1715, il arriva à Soleure, le 6 novembre 1716. Il obtint, par provisions données à Paris le 23 décembre 1718, la lieutenance-générale du gouvernement de Picardie au département du pays de Santerre, et les gouvernements particuliers de Péronne, de Roye, et de Montdidier. Il fut pourvu, le 3 juillet 1726, de provisions pour la sixième place de grand' croix de l'ordre de Saint-Louis, et le roi, voulant bien le dispenser, en considération de ses services et par une dis-

tinction particulière, de passer par le grade de commandeur, lui donna la permission de prendre de suite le titre et les marques distinctives de grand'croix de cet ordre, dont il lui accorda la pension de 6000 livres, en 1722. Il fut remplacé dans son ambassade en Suisse par le marquis de Bannat; quitta Soleure, le 11 septembre 1726, et revint en France (1). On le nomma pour commander en Flandre, par commission donnée à Fontainebleau, le 8 octobre 1733. Il y commanda en effet jusqu'au 30 mars 1734; et ayant été remplacé alors par le marquis de Puységur, il ne servit plus. Le roi le nomma chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, le 2 février 1739, et le reçut le 7 mai suivant. Le marquis d'Avaray mourut à Paris, le 6 avril 1745, âgé de 90 ans. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps, Histoire militaire des Suisses, par le baron de Zurlauben; Bibliothéque militaire, historique et politique du même auteur, tom. III; Gazette de France; Dictionnaire de Lachesnaye-des-Bois, tom. I, pag.* 484.)

DE BÉSIADE (Charles-Théophile), *chevalier,* puis *marquis d'Avaray, maréchal-de-camp,* fils du précédent, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour entrer cornette aux mousquetaires, en 1712. Il devint successivement lieutenant réformé au régiment de dragons d'Orléans, le 17 septembre 1720; capitaine réformé au même régiment, le 2 octobre 1721; puis dans la Reine dragons, le 15 avril 1722, et enfin capitaine au régiment de dragons d'Arménonville, le 31 août 1725. Il commanda sa compagnie au camp de la Meuse, en 1727. Deuxième cornette de la première compagnie des mousquetaires, par brevet du 9 février 1729, avec rang de mestre-de-camp de cavalerie, par commission du même jour, il fit la campagne de Philisbourg, en 1734, et obtint, par commission du 23

---

(1) Le roi lui écrivit à cette époque, « qu'étant satisfait de ses services, » il avait résolu de l'associer à son ordre du Saint-Esprit, dans la première » promotion. »

octobre de cette année, le régiment d'infanterie de Nivernais, vacant par la mort de son frère; il prit alors le nom de marquis d'Avaray, et se démit de la charge de cornette des mousquetaires. Il joignit le régiment de Nivernais à l'armée d'Italie; le commanda aux siéges de Révéré, de Reggio et de Reggiolo, en 1735; rentra en France, au mois d'août 1736; passa, au mois de janvier 1738, dans l'île de Corse avec son régiment; servit avec distinction dans plusieurs actions, et s'empara de plusieurs postes des rebelles. Créé brigadier, par brevet du 1er janvier 1740, il rentra en France au mois d'avril 1741. On l'employa, par lettres du 16 octobre 1742, à l'armée de Flandre, où on se tint sur la défensive. Employé à l'armée du Rhin, par lettres du 1er avril 1743, il s'y trouva à la bataille de Dettingen; finit la campagne en Basse-Alsace sous les ordres du maréchal de Noailles; et passa à l'armée de Flandre, par lettres du 1er avril 1744. Déclaré, le 7 juin, maréchal-de-camp, dont le brevet lui avait été expédié le 2 mai précédent, il servit au siége de Menin et à celui d'Ypres, où il monta la tranchée le 24 juin; à celui de Furnes, où il monta aussi la tranchée le 9 juillet; passa, par lettres du 1er juillet, à l'armée que commandait le maréchal de Saxe; se démit de son régiment, et finit la campagne au camp de Courtray. Il fut employé à Dunkerque, par ordre du 20 février 1745, et à l'armée du Rhin, où on se tint sur la défensive, par lettres du 1er avril de la même année. Il commanda en Picardie pendant l'hiver, par ordre du 1er novembre; employé à l'armée de Flandre, par lettres du 1er mai 1746, il se rendit à Anvers, où il mourut le 30 mai 1746. (*Dépot de la guerre*, *Gazette de France.*)

DE BÉSIADE (Claude-Antoine), *marquis*, puis *duc d'Avaray*, *lieutenant-général*, fils du précédent, naquit le 16 juillet 1740. Il entra au service dans les chevau-légers de la garde du roi, au mois d'août 1755; et obtint la charge de grand-bailli d'épée d'Orléans, en 1757, après la mort de son frère aîné. Nommé capitaine dans le régiment de Mestre-de-Camp cavalerie, le 13 avril 1759, il fit la guerre de

sept ans en Allemagne, et y fut blessé à la bataille de Minden. On le créa chevalier de Saint-Louis, et il devint colonel aux genadiers de France, en 1765, puis colonel du régiment de la Couronne, le 22 juin 1767. Il fut nommé par le roi à la charge de maître de la garde-robe de MONSIEUR, comte de Provence, en 1771. On le fit brigadier d'infanterie, le 1er mai 1780, et maréchal-de-camp, le 5 décembre 1781. Élu député de la noblesse d'Orléans aux états-généraux de France, en 1789, il y proposa un modèle de déclaration des devoirs de l'homme, pour faire suite à celle des droits. Il signa les mémoires et protestations des 24 juin et 6 octobre 1790; 30 mars, 4 mai, 29 juin, 31 août, 15 et 29 septembre 1791, contre les actes de l'assemblée constituante. Il émigra en cette même année 1791. Après la restauration, il fut nommé lieutenant-général, le 13 août 1814; élevé à la dignité de pair de France, le 17 août 1815, et pourvu de la charge de grand-maître de la garde-robe du roi, en 1816. Par ordonnance royale du 16 août 1817, le marquis d'Avaray fut créé duc(1), pour jouir lui et ses descendants en ligne directe, de mâle en mâle et par ordre de primogéniture, des honneurs et prérogatives attachés à ce rang. S. M. le fit chevalier-commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, le 30 septembre 1820. (*Brevets militaires, Moniteur, annales du temps.*)

DE BÉSIADE (Antoine-Louis-François), *comte*, puis *duc d'Avaray,* fils aîné du précédent, naquit à Paris, le 8 janvier 1759. Il entra au service, en 1774, comme sous-lieutenant dans le régiment de la Couronne, dont le marquis

---

(1) Le texte du préambule de cette ordonnance est ainsi conçu :

« Voulant reconnaître les bons et loyaux services du marquis d'Avaray, » pair de France, et lui donner en même temps un témoignage du souvenir que nous conservons des marques de zèle et de dévouement que nous » avons reçues dans les circonstances les plus difficiles du feu duc d'Avaray, nous avons résolu de faire revivre en la personne du père le titre » et les honneurs que nous nous étions plu à conférer au fils. » (*Voyez l'article biographique placé à la suite de celui-ci.*)

d'Avaray, son père, était colonel, et y fut fait capitaine, en 1777. On le nomma, en 1779, aide-maréchal-général-des-logis du corps d'armée commandé par le maréchal de Vaux, et qui était destiné à une expédition contre l'Angleterre. Il obtint, la même année, la survivance de la charge de maître de la garde-robe de MONSIEUR (aujourd'hui S. M. Louis XVIII), dont son père était pourvu. Il servit au siége de Gibraltar, en 1782, en qualité d'aide-de-camp du duc de Crillon, et fut embarqué à bord de la batterie flottante du prince de Nassau. Un boulet rouge ayant mis le feu à cette batterie, le comte d'Avaray fut chargé par ce prince d'aller à Algésiras solliciter des secours pour sauver son équipage, ce qui fut effectué. De retour en France, après le siége de Gibraltar, le comte d'Avaray fut nommé colonel en second du régiment de Boulonnais, le 11 novembre 1782, et devint, en 1788, colonel commandant du même régiment, qui fit partie de la brigade d'Angoulême, commandée par son père au camp de Saint-Omer. Il passa en Angleterre à la fin de 1788, et revint en France en 1789. La fermentation révolutionnaire qui commençait alors ayant amené l'insubordination dans les troupes, la majeure partie du régiment de Boulonnais, qui se trouvait en garnison à Cambray, déserta pour aller grossir les rangs des patriotes, et tous les efforts que fit alors le comte d'Avaray ne purent arrêter cette licence. Il parvint cependant à recompléter son régiment, en 1790. Au mois de juin 1791, le roi s'étant déterminé à quitter Paris et ayant donné rendez-vous à MONSIEUR à Montmédy, ce dernier prince confia au comte d'Avaray son projet de départ, et le chargea d'en faire, en secret, tous les préparatifs. MONSIEUR partit dans la nuit du 20 au 21 juin, accompagné seulement du comte d'Avaray, de M. Perronet, alors garçon de la garde-robe (1), et du nommé Fayers, Anglais, valet-de-chambre du comte d'Avaray (2). Arrivé à Maubeuge, place de guerre sur l'extrême fron-

(1) Aujourd'hui premier valet-de-chambre du roi.

(2) Ce domestique n'apprit qu'à la frontière qu'il avait suivi le frère du roi.

tière du nord de la France, MONSIEUR se trouva dans un étrange embarras, n'ayant pas de passe-port avec lequel il pût aller plus loin. Le comte d'Avaray parvint, par sa présence d'esprit, à sauver le prince, en obtenant adroitement des chevaux de poste qui le conduisirent par des chemins détournés jusqu'à Mons. Le comte d'Avaray fut pourvu, le 14 juillet suivant, de la charge de capitaine des gardes de MONSIEUR, et ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 1792. Il fut nommé maréchal de-camp, en 1795, et capitaine de la compagnie écossaise des gardes-du-corps, en 1796. Le 9 janvier de cette dernière année, le roi donna au comte d'Avaray l'expectative du grand-bailliage d'Haguenau, dont était pourvu le prince de Montbarey, son oncle. Par lettres-patentes, datées de Véronne, le 1er juillet 1795, S. M. Louis XVIII accorda au comte d'Avaray, en récompense de ses importants services, la concession de l'écu de France ajouté à ses armes, avec faculté de perpétuer cette distinction honorable dans ses descendants mâles (1). En 1799, le comte d'Avaray obtint des lettres-patentes de l'érection du comté de l'Isle-Jourdain en duché-pairie, sous le nom de duché d'Avaray. Paul Ier, empereur de Russie, lui donna, le 26 janvier 1800, le brevet de commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Attaqué, à Varsovie, en 1801, d'une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau, le roi lui ordonna d'aller passer l'hiver en Italie, où il séjourna pendant les années 1801 et 1802. Ce fut à l'occasion de cette maladie que S. M. Louis XVIII lui accorda de nouvelles lettres-patentes, pour l'autoriser à transmettre le droit de porter dans ses armes l'écu de

---

(1) Ce prince ajouta à cette concession la devise *vicit iter durum pietas,* et scella ses lettres-patentes du sceau des armes de France en cire noire. Il écrivit de sa main, au bas du même sceau : « Cette empreinte » est celle du cachet du roi, mon frère, dont ses assassins ont donné la » description, et que du fond de la tour du Temple la reine trouva » moyen de me faire parvenir. Je conserve avec respect, sans en faire » usage, cette sainte dépouille ; mais aujourd'hui, j'ai voulu qu'elle mît le » sceau à cet acte de reconnaissance. » *Signé* LOUIS.

France, à celui des parents de son nom qu'il voudrait choisir. En conséquence de cette autorisation, le comte d'Avaray disposa de ce droit, par son testament, en faveur du marquis d'Avaray, son père. De retour auprès du roi, il suivit ce prince en Angleterre, en 1807. En 1810, les médecins du comte d'Avaray ayant déclaré qu'à cause des vomissements de sang qu'il éprouvait, il y avait péril imminent à lui laisser passer l'hiver en Angleterre, et le roi lui ayant ordonné de nouveau de quitter ce pays, il se rendit dans l'île de Madère, d'où il se disposait à revenir auprès du roi, lorsque enfin il succomba, le 4 juin 1811. (*États militaires, annales du temps.*)

DE BÉSIADE (Joseph-Théophile-Parfait), *comte d'Avaray, maréchal-de-camp*, frère du précédent, né le 23 octobre 1770, entra au service, en 1787, dans la compagnie des gardes-du-corps de MONSIEUR (aujourd'hui S. M. Louis XVIII). Il servit, en 1788, au camp de Saint-Omer, en qualité d'aide-de-camp du marquis d'Avaray, son père. Ayant émigré, en 1791, il fit la campagne de 1792 à l'armée des princes, dans la compagnie des gardes-du-corps de MONSIEUR. Après la dislocation de cette armée, il entra dans le régiment du duc de Mortemart au service de l'Angleterre. Il devint colonel d'infanterie, en 1798 Le roi le nomma, en 1814, lieutenant de la compagnie des chevau-légers de sa garde, et chevalier de Saint-Louis; il obtint le grade de maréchal-de-camp, le 3 août de la même année. Il a été employé comme tel dans la 22ᵉ division militaire, en 1816, et dans la 11ᵉ division militaire, en 1818. Il commande le département du Pas-de-Calais, dans la 16ᵉ division militaire, depuis 1819. (*Moniteur, annales du temps.*)

BESSAC (N....), *général de brigade*, employé à l'armée du Rhin en l'an 3 (1795). Voyez *le Supplément*.

DE BESSAY, *voyez* DES GENTILS.

BESSE (Martial), *général de brigade*, employé à Saint-Domingue, en l'an 5 (1797). Voyez *le Supplément*.

BESSIÈRES (Jean-Baptiste), *duc d'Istrie, maréchal d'empire*, naquit à Pressac, le 6 août 1768. Il commença sa carrière militaire, en 1791, dans la garde constitutionnelle du roi Louis XVI, pour laquelle il fut désigné par le département du Lot. A l'époque de la dissolution de ce corps, en 1792, il fut envoyé dans la légion des Pyrénées, avec laquelle il fit la campagne contre l'Espagne à l'armée des Pyrénées-Orientales. Il passa ensuite à l'armée d'Italie avec le 22e régiment de chasseurs à cheval, dans lequel il se trouvait capitaine, lorsqu'une action très-brillante, devant Crémone, le fit remarquer par le général en chef Buonaparte, qui lui confia alors l'organisation et le commandement de sa compagnie des guides (1). Bessières commanda cette compagnie à la bataille de Roveredo, le 4 septembre 1796, et, accompagné seulemement de 6 hommes, il s'empara de 2 pièces de canon, après avoir tué les artilleurs autrichiens qui les servaient. Il se signala à la bataille de Rivoli, le 21 novembre suivant, et obtint le grade de chef d'escadron. Le général Buonaparte le fit partir de Véronne, le 24 janvier 1797, pour aller porter au directoire exécutif les drapeaux pris sur l'ennemi aux batailles de Rivoli et de la Favorite (2). Bessières fut présenté, le 18 février, par le ministre de la guerre, au directoire, qui accueillit de la manière la plus honorable les trophées conquis par l'armée d'Italie, et le jeune guerrier chargé de les lui remettre. En 1798, Bessières fut attaché à l'armée d'expédi-

---

(1) Cette compagnie ayant été successivement augmentée, finit par former le régiment des chasseurs à cheval de la garde consulaire, et ensuite impériale.

(2) Buonaparte écrivit à cette occasion la lettre suivante :

« Citoyens directeurs, je vous envoie 11 drapeaux pris sur l'ennemi » aux batailles de Rivoli et de la Favorite. Le citoyen Bessières, com» mandant des guides (chef d'escadron), qui les porte, est un officier dis» tingué par sa bravoure et par l'honneur qu'il a de commander une com» pagnie de braves gens, qui ont toujours vu fuir devant eux la cava» lerie ennemie, et qui, par leur intrépidité, nous ont rendu dans la » campagne les services les plus signalés. »

tion d'Égypte avec le grade de chef de brigade commandant un escadron des guides à cheval et un bataillon des guides à pied. L'armée française, débarquée en Égypte, se mit en marche, le 17 mars 1799, pour s'avancer sur Saint-Jean d'Acre. Le passage du Kerdanneh, qu'il fallait franchir pour arriver sous les murs de Saint-Jean d'Acre, était d'autant plus difficile que de nombreux tirailleurs ennemis bordaient la rive opposée à celle sur laquelle les Français se présentaient. Cependant le chef de brigade Bessières traversa cette rivière avec une partie des guides à cheval, soutenus par 2 pièces d'artillerie, et prit position entre la rivière de Kerdanneh et une hauteur où l'ennemi avait eu un camp retranché. Il combattit à Aboukir, le 25 juillet; conduisit avec un brillant succès plusieurs charges de cavalerie contre les Osmanlis, et leur tua beaucoup de monde. Le général Buonaparte étant parti du Caire, le 18 août, pour revenir en France, emmena avec lui le chef de brigade Bessières; s'en fit accompagner à la journée de Saint-Cloud, le 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), et le fit comprendre dans la nouvelle organisation de l'armée d'Italie. A cette armée commandée, en 1800, par le premier consul Buonaparte, la cavalerie de la garde consulaire fut placée sous les ordres de Bessières. Il y fit exécuter à la journée de Marengo, le 14 juin, une charge contre un corps de réserve de la cavalerie ennemie, qui se disposait à fondre sur l'aile droite de la division du général Boudet; mit cette cavalerie dans le plus grand désordre, et l'obligea à une retraite qui détermina bientôt celle générale que firent les Autrichiens (1). En récompense de ses services, Bessières fut fait général de brigade, le 29 messidor an 8 (18 juillet 1800) (2), et eut le commande-

---

(1) On a cité à l'article biographique Beauharnais (Eugène), un trait d'humanité envers un cavalier ennemi. Ce fut Bessières qui, en donnant l'ordre d'ouvrir les rangs de sa cavalerie pour épargner le soldat autrichien, eut tout l'honneur de l'initiative dans cette action généreuse. (*V.* la note au bas de la page 465 du 1er volume du *Dictionnaire des généraux.*)

(2) La date de cette promotion a été puisée dans l'*État militaire de*

ment en chef de la cavalerie de la garde consulaire, avec laquelle il servit d'une manière très-distinguée pendant la fin de la campagne de 1800, et les campagnes de 1801 et 1802. On le créa général de division, le 13 septembre de cette dernière année. Buonaparte, devenu empereur, l'éleva au grade de maréchal de France, le 18 mai 1804; le fit grand-officier de la Légion-d'Honneur, le 14 juin suivant; le nomma dans le même temps chef de la 3ᵉ cohorte de cette légion, et le créa grand-aigle, le 2 février 1805. Désigné pour être employé à la grande-armée d'Allemagne, le maréchal Bessières se rendit, dans le mois d'octobre de cette dernière année, à Augsbourg avec la garde impériale dont il avait le commandement. En novembre suivant, il marcha avec 4 escadrons de cette garde pour soutenir la division Walther, qui avait rencontré près d'Olmutz un corps de 6000 Russes ou Cosaques. Dans cette occasion, il chargea en tête de sa cavalerie avec tant d'impétuosité, que l'ennemi fut mis en déroute, et obligé de se retirer avec une perte assez considérable en hommes et en chevaux. A la bataille d'Austerlitz, le 2 décembre, il fit charger la cavalerie de la garde impériale russe, qui s'était imprudemment avancée, en passant par les intervalles des régiments de la division du général Drouet; repoussa cette cavalerie, et la força de repasser sous le feu des divisions Drouet et Rivaud. Il suivit ensuite ces deux divisions dans leur mouvement sur le plateau de Blazowitz; y culbuta de nouveau la cavalerie russe, et contribua aux succès de cette glorieuse journée. Il combattit avec valeur à Iéna, le 14 octobre 1806. Employé dans la même année à l'armée de Pologne, il y commanda le 2ᵉ corps de cavalerie, avec lequel il déboucha de

---

la France, ouvrage publié par l'adjudant-commandant Champeaux. (*V.* an x, pag. 22.) Les auteurs des *Victoires et Conquêtes* (tom. XI, p. 217) qualifient cependant Bessières de général, à la date du 18 août 1799, époque à laquelle il partit du Caire avec Buonaparte pour revenir en France; et le *Dictionnaire des batailles* (tom. III, pag. 81) lui donne le même grade dans la relation de la bataille de Marengo, qui eut lieu le 14 juin 1800.

Thorn dans les premiers jours de décembre. Attaqué, le 23 de ce mois, dans le poste de Biezun, qu'il occupait depuis le 19, et n'ayant que 2 compagnies d'infanterie légère pour soutenir sa cavalerie, il parvint d'abord à résister aux efforts de plusieurs colonnes prussiennes et russes, fortes d'environ 5 à 6000 hommes, et parvint enfin à les culbuter dans des marais, avec perte de plusieurs centaines de prisonniers, 2 étendards et 5 pièces de canon. Dans cette action, la cavalerie française eut de brillants engagements avec celle des ennemis. Le 24, à la suite d'une charge de cavalerie, poussée vigoureusement, il cerna 3 escadrons prussiens et leur enleva plusieurs pièces d'artillerie. Le 25, il s'avança sur la route qui conduit à Grodno. Les Russes étant en pleine retraite sur Ostrolenka, l'armée française prit des cantonnements d'hiver, et le général Bessières établit les siens le long de la Vistule. Les hostilités ayant recommencé en 1807, il se trouva à la bataille d'Eylau, le 8 février, et fit, à la tête de la cavalerie de la garde, une charge des plus brillantes sur le flanc droit de l'armée russe, où 20,000 hommes d'infanterie furent culbutés et forcés d'abandonner leur artillerie. Ce beau fait d'armes acheva de fixer la victoire du côté de l'armée française. Le maréchal Bessières fut un des officiers supérieurs qui accompagnèrent Napoléon à l'entrevue qui eut lieu sur le Niémen, le 24 juin, avec l'empereur de Russie. Il assista, en qualité de grand-dignitaire de l'empire, au couronnement de Napoléon, le 25 octobre; fut complimenté à la tête de la garde impériale qu'il commandait, par le préfet de la Seine, et prononça un discours au nom de ce corps. Il présenta le même jour au sénat conservateur le corps des officiers de la garde. En 1808, le maréchal Bessières fut employé à l'armée d'Espagne, et commanda d'abord dans la province de Salamanque. A l'époque du 18 mai, les troupes sous ses ordres formaient un corps de 18,000 hommes, dont 3000 ou environ des différentes armes de la garde impériale. Ayant établi son quartier-général à Burgos, il fit marcher ses divisions contre les insurgés espagnols sur les ponts de Logrogno, Sé-

govie, Torquemada, Palencia, Valladolid et Sant-Ander. En moins d'un mois, ses troupes dissipèrent quatre grands rassemblements d'insurgés, s'emparèrent des villes que nous venons de nommer, et enlevèrent 50,000 fusils ainsi qu'une nombreuse artillerie. L'insurrection ayant éclaté dans la Navarre et l'Arragon, le maréchal Bessières envoya le général Lefebvre-Desnouettes contre les révoltés, qui furent rencontrés au nombre de 4000 à Tudela, dispersés et mis en fuite avec perte de 450 hommes et de 6 canons. Du 14 au 28 juin, on battit également les Espagnols à Alagon-Epila et à Monte-Torrero, et partout on s'empara de leur artillerie. Le général espagnol Cuesta étant parvenu à organiser à Benavente une armée régulière, forte d'environ 40,000 hommes, le maréchal Bessières marcha contre lui; rencontra, le 14 juillet, cette armée rangée en bataille sur les hauteurs de Medina-del-Rio-Secco, et ayant sur son front 40 pièces d'artillerie attelées et en batteries. Bessières fit aussitôt ses dispositions d'attaque, et après six heures de combat, les Espagnols furent mis dans une déroute complète, et firent leur retraite en désordre sur Benavente. Ils laissèrent sur le champ de bataille 8 à 900 hommes tués, près de 6000 qui furent faits prisonniers, leurs bagages, leur artillerie et leurs munitions. Le maréchal fit poursuivre l'ennemi très-vigoureusement, et on prit, tant à Villa-Pando qu'à Benavente, un million de cartouches, 10,000 fusils et 30 milliers de poudre. Par suite de la bataille de Medina, les villes de Zamora, Mayorga et Léon se soumirent successivement. Napoléon vint prendre le commandement de l'armée d'Espagne, dans les premiers jours de novembre, et le maréchal Bessières fut mis par lui à la tête de la cavalerie, qui de ce moment forma un corps à part. Le 9 du même mois, l'armée marchant sur Burgos, trouva l'ennemi en bataille au village de Gamonal. Lorsque l'action fut engagée, le maréchal Bessières manœuvra pour déborder les ailes des colonnes espagnoles; les fit ensuite charger en flanc, acheva de les mettre en déroute, et entra dans Burgos pêle-mêle avec les fuyards. Les succès de cette importante journée furent dus en partie aux brillantes charges

de la cavalerie commandée par le maréchal. Il se trouva, le 4 décembre, à la prise de Madrid où il avait envoyé dès le 1er, par ordre de l'empereur, un de ses aides-de-camp pour sommer les autorités d'ouvrir les portes de cette ville. Ayant été chargé avec 16 escadrons de cavalerie et une division d'infanterie de la poursuite des débris de l'armée de Castanos, il en atteignit l'arrière-garde à Guadalaxara; la culbuta et lui fit 500 prisonniers Il envoya ensuite deux brigades de cavalerie sur Aranjuez, dont on s'empara sans coup férir; puis il marcha avec son corps de cavalerie par la route de Valladolid, et établit son quartier-général à Astorga, le 1er janvier 1809. Ce fut en cette année que le maréchal Bessières reçut le titre de duc d'Istrie. La guerre contre l'Autriche ayant été résolue par Napoléon, le maréchal fut appelé vers le mois de mars, à la grande-armée d'Allemagne pour y commander un corps de réserve de grosse cavalerie, réuni en Bavière, et composé des divisions Nansouty, Espagne et Saint-Sulpice. Avec ce corps, il chargea à l'affaire de Landshut, le 21 avril, un gros de cavalerie ennemie qui fut sabré et culbuté. Détaché à la tête de deux divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie légère, il poursuivit l'arrière-garde des Autrichiens jusqu'à Geisenhausen; se porta successivement à Biburg et à Neumarckt, et s'empara, dans cette dernière ville, du reste des gros bagages, des caissons et des pontons que le général ennemi Hiller avait réussi à sauver depuis sa déroute de Landshut. Dans la marche rapide faite par la colonne du maréchal Bessières, on ramassa environ 1800 traîneurs de l'armée ennemie. Cette colonne ayant été attaquée, le 24 avril, en avant de Neumarckt, par des forces très-supérieures, fut obligée de se replier et vint prendre position à Biburg sur la Wils. L'armée française fut dirigée sur Vienne, et le maréchal duc d'Istrie reçut l'ordre de marcher à la suite de l'avant-garde avec trois divisions de grosse cavalerie et une division de cavalerie légère. Le 2 mai, il occupa Wels. Le 4, il s'avança dans la direction d'Ebersberg, et prit part au combat livré sur le pont de la Traun, en avant de cette

ville. Après la prise de Vienne, il établit ses cantonnements dans les environs de cette capitale. A la bataille d'Esling, le 21 mai, il fut chargé par Napoléon d'opérer une diversion aux attaques que l'ennemi dirigeait contre le corps du maréchal Masséna. S'étant porté rapidement avec toute sa cavalerie sur les troupes du général autrichien Hohenzollern, il parvint à les rompre et à les mettre dans un désordre complet. Dans ce combat, le régiment ennemi d'O-Reilly fut taillé en pièces. Il combattit avec la plus grande valeur à Wagram, le 6 juillet; dirigea de brillantes charges sur les flancs des redoutables colonnes commandées par l'archiduc Charles; fut blessé et eut un cheval tué sous lui par un boulet. Après la cessation des hostilités entre la France et l'Autriche, le maréchal Bessières fut envoyé en Hollande, dans le mois de septembre, pour y remplacer le maréchal Bernadotte, commandant en chef de l'armée Gallo-Batave; mais les Anglais ayant achevé d'évacuer ce pays vers la fin du même mois, le duc d'Istrie n'eut à faire des dispositions que pour le réoccuper. En 1811, il fut employé de nouveau à l'armée d'Espagne; commanda dans la Castille et le royaume de Léon; aida le maréchal Masséna à réunir, dans le mois d'avril, les vivres nécessaires au ravitaillement de la place d'Alméida, et lui fournit aussi quelques secours en cavalerie et en artillerie. Le duc d'Istrie fut remplacé dans son commandement, vers le mois d'août, par le général Dorsenne. Employé à la grande-armée, en 1812, il fit la campagne de Russie; y commanda la cavalerie de la garde impériale, et signala son courage et sa prudence dans les affaires où ce corps eut occasion de marcher contre l'ennemi. Pendant la trop mémorable retraite de Moscow, le maréchal duc d'Istrie eut encore occasion de développer la valeur et le dévouement dont il avait déjà fourni tant de preuves. 8000 Cosaques, commandés par l'hetman Platow, ayant fait, le 7 novembre, une tentative pour surprendre le quartier-général de l'empereur Napoléon, près de Wiasma, Bessières accourut au galop, chargea vigoureusement à la tête de sa cavalerie, culbuta les Russes, fit sabrer 5 à 600 Cosaques, et reprit 6 pièces de canon

dont ils s'étaient emparés. Il commença la campagne de 1813, comme commandant en chef la garde impériale, et fut tué le 1er mai, à la bataille de Lutzen, au moment où il s'était avancé à 500 pas du côté des tirailleurs, pour reconnaître la plaine et la position de l'ennemi. Il fut atteint par le premier boulet parti ce jour-là des batteries ennemies, et qui, après lui avoir coupé le poignet, lui perça la poitrine, et l'étendit roide mort. Le maréchal Bessières, brave autant que juste, s'était rendu très-recommandable autant par un coup d'œil rapide et sûr dans les opérations de guerre, et par une grande expérience de l'arme de la cavalerie, que par ses excellentes qualités civiles. Il emporta dans le tombeau les regrets sincères de tous ceux qui l'avaient connu, et particulièrement ceux de l'armée. Il était devenu successivement commandeur de l'ordre de la couronne de Fer, chevalier de l'ordre de l'Aigle-d'Or de Wurtemberg, grand'croix de l'ordre de Saint-Henri de Saxe, et chevalier de l'ordre du Christ de Portugal. Le duc d'Istrie, son fils aîné, a été créé pair de France par ordonnance royale du 17 août 1815, pour prendre séance à l'âge prescrit par la charte constitutionnelle. (*Moniteur, annales du temps.*)

BESSIÈRES (N....), *lieutenant-général.* Voyez *le Suppl.*

BESSIÈRES (Bernard, *baron*), *maréchal-de-camp,* du 24 décembre 1805. Voyez *le Supplément.*

DE BESSNER, (N...., *baron*), *maréchal-de-camp* du 5 décembre 1781. Il avait été nommé gouverneur de Cayenne, le 1er mai 1780. Voyez *le Supplément.*

BESSONNEAU (Pierre), *grand-maître d'artillerie,* fut institué général, maître et visiteur de l'artillerie de France, sur la destitution de Jean Petit. Il obtint ces emplois de Charles, dauphin, régent du royaume (depuis Charles VII), par provisions du 1er octobre 1420, et ne fut cependant reconnu en ces qualités, ni par Charles VI, ni par le roi d'Angleterre. Ces deux souverains ne voulurent reconnaître que Philibert de Molans; mais Charles VII

maintint la nomination de Bessonneau, qui remplit les fonctions de sa charge au siége de Pontorson, en 1427, et au ravitaillement d'Orléans, en 1429. Il fut l'un des seigneurs qui accompagnèrent le roi Charles VII, lorsqu'il fut sacré à Rheims, le 17 juillet de la même année. Devenu maître-d'hôtel du duc d'Anjou, le 17 mars 1434, il obtint, en 1445, la capitainerie du château du Pont de Cé, où il fit d'utiles réparations. Le Dauphin commit Pierre Caresme pour exercer la charge de grand-maître et visiteur de l'artillerie en Languedoc et en Guyenne seulement, par commission donnée à Montauban, le 7 janvier 1421; et le roi d'Angleterre nomma, de son côté, Raimond Marc pour exercer la même charge pendant l'absence de Philibert de Molans, par commission donnée à Paris, le 24 avril 1433. Ce Raimond Marc étant mort, le 17 décembre suivant, le roi d'Angleterre lui substitua Guillaume de Troyes, par commission donnée à Paris, le 27 janvier 1433. Le connétable de Richemont, pendant une absence de Pierre Bessonneau, fit exercer cette même charge par Tristan l'Hermite; la commission du roi est du 24 avril 1436, et Tristan prêta serment le 26. Le sieur Bessonneau était mort en 1446, lorsque le roi fit payer à sa veuve une somme de 200 livres, sur celle de 600 livres qui lui avait été accordée, en 1444, au moment de sa démission de la charge de grand-maître d'artillerie, en faveur de Gaspard Bureau. (*Dépôt de la guerre, le Père Anselme, tom. VIII, pag.* 131; *Histoire de Hanovre, tom. IV, pag.* 1684.)

DE BETAGH (N....), *maréchal-de-camp*, fut colonel en second du régiment de Clare, puis colonel-commandant du régiment de Fitz-James, avec lequel il se trouva à la bataille de Rosbach, où il reçut une blessure, en 1757. On le créa brigadier d'infanterie, le 16 avril 1767, et maréchal-de-camp, le 3 janvier 1770. (*États militaires, Gazette de France.*)

BETBEZÉ DE LA RUE DE SAUVIAC (Joseph-Alexandre), *maréchal-de-camp*, né à Auch, le 19 décembre 1757. Voyez *le Supplément*.

BETEILLE (Alexis), *maréchal-de-camp* du 2 mars 1813. Voyez *le Supplément.*

BETHENCOURT (N....), *général de brigade*, employé dans l'armée de l'intérieur en 1796. Voyez *le Supplément.*

DE BÉTHISY (Eugène-Marie), *marquis de Mézières, lieutenant-général*, né le 10 mai 1656, entra cornette au régiment de Foix, le 18 février 1674. Il combattit à Sintzeim, au mois de juin; à Ladembourg, au mois de juillet; à Ensheim, le 4 octobre; à Mulhausen, le 29 décembre; à Turckheim, le 5 janvier 1675; à Altenheim, après la mort du maréchal de Turenne, et se trouva à la levée des siéges d'Haguenau et de Saverne par les ennemis, la même année. Devenu capitaine au même régiment (alors Biron), le 31 mars 1676, il combattit à Kokesberg, sous le maréchal de Luxembourg, et à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Créqui, en 1677; se trouva à l'attaque du camp du prince Charles; à la soumission du prince de Saxe-Eisenack; au siége de Fribourg; à l'attaque des retranchements du pont de Rhinfeld; à l'attaque de Seckinger; au passage de la Kintz; à la prise de Kehl et de Lichtemberg, en 1678, et à la défaite des troupes de Brandebourg, près de Minden, en 1679. Sa compagnie ayant été réformée le 8 août de cette année, on l'entretint capitaine réformé à la suite du régiment de Roquevieille, avec lequel il servit au siége de Luxembourg, en 1684. Nommé capitaine en pied au régiment Royal-Étranger, le 20 février 1686, il fit la campagne de 1689, sous le maréchal de Duras, et celle de Flandre, sous le maréchal de Luxembourg, en 1690. Il décida la victoire de Fleurus, à la tête d'une troupe de carabiniers qu'il avait ralliée, et avec laquelle il enfonça plusieurs fois les ennemis et les mit en déroute. Ayant été chargé de transmettre au roi le succès de cette bataille, S. M. lui donna, sans finance, la sous-lieutenance de la compagnie des chevau-légers de Bourgogne, dont il fut pourvu à sa création, par brevet du 1[er] octobre. Il servit, en 1691, au siége de Mons; obtint, le 25 avril de cette année, le rang de mestre-de-camp de cavalerie, et se signala de nouveau

au combat de Leuse. On le nomma capitaine-lieutenant de la même compagnie, le 24 janvier 1692. Il couvrit le siége de Namur avec l'armée du maréchal de Luxembourg, et avec la gendarmerie, et soutint puissamment les troupes qui combattirent à Steinkerque. Il fut successivement employé en Flandre, au commencement de la campagne de 1693; en Allemagne, au mois de juillet; en Piémont, au mois de septembre, et se distingua, au mois d'octobre, au siége de la Marsaille : il y reçut un coup de mousquet à la hanche et eut un bras cassé. On lui donna, le 1er novembre, la charge de capitaine-lieutenant de la compagnie des gendarmes anglais. Il servit en Allemagne, en 1694 et 1695, et obtint le grade de brigadier, le 3 janvier 1696. Il fut employé à l'armée de Piémont, qui commença le siége de Valence; à l'armée d'Allemagne, en 1697; au camp de Coudun, près Compiègne, en 1698; à l'armée de Flandre, par lettres du 6 juin 1701, et à l'armée d'Italie, par lettres du 21 février 1702. Par une manœuvre habile, il contribua à la victoire de San-Vittoria, où, à la tête de deux escadrons de la gendarmerie, il chargea avec vigueur et culbuta plusieurs escadrons ennemis. Il combattit ensuite à Luzzara, et commanda, pendant l'hiver, à Modène, sous le comte d'Albergotti. Employé à l'armée du Rhin, par lettres du 1er avril 1703, il servit au siége de Brisach, sous le duc de Bourgogne; au siége de Landau; à la bataille de Spire, sous le maréchal de Tallard; combattit à Hochstedt, sous le même général, en 1704, et fut promu au grade de maréchal-de-camp, le 26 octobre de la même année. Employé en cette qualité sous le maréchal de Villars, en 1705, il se démit, au mois de février 1706, de la compagnie des gendarmes anglais. Il combattit glorieusement à Ramillies, où, par un mouvement hardi, il arrêta la cavalerie ennemie, et favorisa la retraite de la maison du roi, en soutenant toujours le combat. Obligé enfin de céder au nombre, il demeura prisonnier. Cette action eut lieu dans le mois de mai 1706. Le roi, pour récompenser la valeur du marquis de Mézières, lui donna, le 6 juin, le gouvernement des villes et citadelles d'Amiens et de Corbie. Il fut

employé, en 1709, et créé lieutenant-général des armées, le 29 mars 1710. Il servit la même année sous les maréchaux de Villars et de Montesquiou; rassembla, le 8 avril, vingt-six escadrons sur la Saône, et les conduisit à l'armée sous Arras. Employé à la même armée en 1711, il commanda, pendant l'hiver, à Amiens, Péronne et Saint-Quentin. En 1712, marchant d'Arras à Doullens, avec quarante carabiniers d'escorte, il fut attaqué, le 12 avril, par cent hussards, qui revinrent à la charge jusqu'à huit fois. Après un combat de deux heures et demie, il les dissipa entièrement, leur tua trente hommes et beaucoup de chevaux, et prit le cornette de ce détachement. Il servit la même année aux siéges de Douay et du Quesnoy, et à ceux de Landau et de Fribourg. Il mourut, en 1721, avec une grande réputation de talents militaires et de valeur. (*Dépôt de la guerre, Histoire de l'abbé de Neufville, tom. II, p.* 365; *mémoires du temps, Gazette de France.*)

DE BÉTHISY (Eugène-Éléonor), *marquis de Mézières, lieutenant-général,* naquit le 25 mars 1709. Il entra cornette de la compagnie Mestre-de-Camp du régiment Commissaire-Général de la cavalerie, le 28 février 1720, et passa guidon de la compagnie des gendarmes écossais, le 11 août 1722, avec rang de mestre-de-camp de cavalerie, par brevet du même jour. Il servit au siége de Kehl, en 1733; fut nommé enseigne de sa compagnie, le 23 décembre; se trouva à l'attaque des lignes d'Etlingen; au siége de Philisbourg, en 1734; à l'armée du Rhin, en 1735, et combattit à l'affaire de Clausen. On le nomma sous-lieutenant des gendarmes de Berri, le 11 février 1739, et brigadier de cavalerie, le 1er janvier 1740. Il fut employé à l'armée du Bas-Rhin, au mois de juillet 1741, et passa l'hiver en Westphalie. Au mois d'août 1742, il marcha sur les frontières de la Bohême; prit part à plusieurs escarmouches contre les troupes de la reine de Hongrie, et rentra en France avec la gendarmerie, au mois de février 1743. Au mois de juillet suivant, il joignit l'armée du Rhin, et finit cette campage en Haute-Alsace, sous le maréchal de

Coigny, en 1744. Il contribua à la reprise de Weissembourg et des lignes de la Lautern; se trouva à l'affaire de Reischevaux et au siége de Fribourg. Déclaré maréchal-de-camp, au mois de décembre, dont le brevet lui avait été expédié le 2 mai, il se démit de la sous-lieutenance de la compagnie des gendarmes de Berri. Employé à l'armée du roi, par lettres du 1er avril 1745, il combattit à Fontenoy, à la tête de la brigade de cavalerie irlandaise, qui, sous ses ordres, contribua au succès de cette bataille; servit aux siéges et à la prise des ville et citadelle de Tournay, et couvrit avec l'armée les siéges d'Oudenarde, de Dendermonde, d'Ostende et d'Ath. En 1746, il couvrit aussi ceux de Mons, Charleroy, Saint-Guilain et Namur; combattit à Raucoux, et commanda à Calais, pendant l'hiver de 1747 et 1748, et jusqu'au 1er novembre 1749. Il avait été créé lieutenant-général, le 10 mars 1748. On lui donna le gouvernement de Longwy, le 13 novembre 1750. En 1753, il fut employé, dans sa qualité de lieutenant-général, au pays Messin, et commanda le fort de la Chierre. Il mourut à Longwy, dans son gouvernement, le 17 novembre 1781. (*Brevets militaires, Gazette de France.*)

DE BÉTHISY (Charles-Théophile), *chevalier de Mézières, lieutenant-général,* frère puîné du précédent, naquit le 4 septembre 1713, et fut reçu chevalier de Malte de minorité, au mois d'avril 1715. Il devint successivement enseigne au régiment de Picardie, le 29 novembre 1724, et lieutenant, le 11 avril 1731; servit aux siéges de Gerra-d'Adda, de Pizzighitone et du château de Milan, en 1733; et à ceux de Tortone, de Novarre et de Sarravalle, aux mois de janvier et de février 1734. Le 25 mars suivant, il passa capitaine au régiment de Bauffremont; commanda sa compagnie à l'attaque des lignes d'Etlingen, et au siége de Philisbourg, en 1734; à l'affaire de Clausen, en 1735; à la défense de Lintz, en Autriche, en 1742, et à la bataille de Detlingen, en 1743. On le nomma, le 1er avril 1744, aide-maréchal-général-des-logis de la cavalerie de l'armée de Flandre, commandée par le maréchal de

Saxe, et on lui expédia, le 8 juin, une commission pour tenir rang de mestre-de-camp de dragons. Il couvrit avec cette armée les siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes, et finit la campagne au camp de Courtray. En 1745, il combattit à Fontenoy, et y fut blessé. Il se trouva aux siéges des villes et citadelles de Tournay, d'Oudenarde, de Dendermonde, en 1745; aux siéges de Bruxelles et de la citadelle d'Anvers; à la bataille de Raucoux, en 1746; à la bataille de Lawfeld, en 1747, et au siége de Maestricht, en 1748. Créé brigadier de dragons, le 10 mai de cette dernière année, il servit au camp de Richemont, en 1755; à celui de Dieppe, en 1756, et sur les côtes, en 1757 et 1758. Il fut promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 10 février 1759, et employé, au mois de juillet, sur les côtes de l'Océan. Il résida à Dunkerque jusqu'à la paix de 1762, et rendit des services importants dans différentes commissions dont il fut chargé, soit pour des revues d'inspections, soit pour la visite et la défense des côtes. On le créa lieutenant-général des armées du roi, le 1er mars 1780. Il mourut à Paris en 1788. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

DE BÉTHISY (Eugène-Eustache, *comte*), *lieutenant-général*, neveu du précédent, naquit à Montiers, le 5 janvier 1739. Il entra au service, le 24 mai 1750, dans le régiment du prince de Rohan-Rochefort, son cousin-germain, commme enseigne de la colonelle; leva une compagnie dans le même régiment, en 1755; passa en cette qualité dans l'île de Minorque, sous le maréchal de Richelieu, en 1756; fut blessé légèrement au fort Saint-Philippe, et monta à l'assaut du fort de la Reine. Il fit les campagnes de 1757, 1758, 1759 et 1760, en Allemagne, et fut blessé dangereusement d'un coup de fusil à travers le corps, en enlevant une pièce de canon aux Anglais, à l'affaire de Warbourg. Pour récompenser cette action de valeur, on lui donna la croix de St.-Louis, quoiqu'il n'eût alors que 21 ans. Sa blessure étant guérie au bout de quatorze mois, il entra colonel aux grenadiers de France, en

1762, et fit la campagne de la même année, en qualité de colonel en second au régiment des grenadiers royaux de Cambis, à l'avant-garde du corps commandé par le prince de Condé, et sous les ordres du marquis de Lévis. Le 9 août, il fut blessé légèrement à la fausse attaque du pont de Hombourg; mais M. de Cambis, colonel-commandant du régiment, l'ayant été plus grièvement, le comte de Béthisy prit le commandement de la compagnie des grenadiers, qui étaient à ses ordres à cette fausse attaque. Il commanda ensuite le régiment pendant le reste de la campagne. Il couvrit l'arrière-garde du marquis de Lévis, le 22 août, et fit si bonne contenance, qu'elle ne put être entamée par l'ennemi. Il combattit à Lantzberg, le 25, et contribua, le 31, au gain de la bataille de Johannesberg. Le prince de Condé lui donna des témoignages publics de sa satisfaction, et lui fit obtenir du roi une pension de 2000 livres. A la paix de 1763, le comte de Béthisy rentra colonel aux grenadiers de France. Il obtint le commandement du régiment de Cambrésis, en 1765; celui du régiment de Poitou, en 1770, et celui du régiment des grenadiers royaux de Picardie, en 1778. On le créa brigadier d'infanterie, le 1er mars 1780; maréchal-de-camp, le 5 décembre 1781, et commandeur de l'ordre royal et militaire de St.-Louis, le 25 août 1787. Il fut nommé inspecteur-général d'infanterie, en 1788, et commandant à Toulon, en 1789. Ayant émigré, au commencement de 1791, il rejoignit l'armée de Condé, où il fit les campagnes de 1792 et 1793, d'abord comme brigadier de la garde allemande et inspecteur de la brigade composée des régiments de Hohenlohe et de Rohan, ensuite comme commandant en second de l'avant-garde, sous les ordres de M. le comte de Vioménil. Il se distingua, pendant ces deux campagnes, dans toutes les actions qui eurent lieu, notamment à Bodenthal, et au passage des lignes de Weissembourg, où il fut légèrement blessé, le 17 octobre 1793. Il entra un des premiers dans cette ville. La part qu'il eut au succès de ces deux affaires, lui mérita la grand'croix de Saint-Louis. Appelé par Monsieur, comte d'Artois, à la fin de 1793, pour passer avec

lui dans la Vendée, il obtint le commandement de l'un des 6 régiments à cocardes blanches, à la solde de l'Angleterre, et que le gouvernement britannique avait mis à la disposition de ce prince. Cette expédition n'ayant point eu lieu, et les régiments ayant été licenciés, au mois d'octobre 1795, le comte de Béthisy repassa à l'armée de Condé, comme brigadier de la brigade de Hohenlohe, et fut employé à l'avant-garde du duc d'Enghien. Il finit la campagne de 1795, et fit celle de 1796, dans laquelle il reçut quelques blessures légères. En 1797, il entra, avec l'agrément du roi, au service d'Autriche en qualité de général-major. Rentré en France à la suite de S. M. Louis XVIII, en 1814, il fut créé lieutenant-général des armées du roi, à prendre rang du 1er janvier 1801, et nommé gouverneur de la 12e division militaire, en 1816. Il a été décoré de la grand'croix de l'ordre du Phénix de Hohenlohe, en 1817. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France, Moniteur, annales du temps.*)

DE BÉTHISY (Jules-Jacques, *vicomte*), *lieutenant-général,* frère puîné du précédent, né à Calais en 1747, entra, en 1764 dans la marine, d'où il passa dans le régiment de Bauffremont, en 1768. Après la mort du chevalier de Béthisy, son frère, colonel en second de Royal-Auvergne, il rejoignit ce régiment en Amérique, en 1779; se signala dans la plupart des actions qui eurent lieu sur ce continent, et reçut sept blessures, tant à l'attaque de Savanah que dans un combat sur mer. Il fut décoré de la croix de St.-Louis et de l'ordre de Cincinnatus, et on le nomma colonel du régiment des grenadiers royaux de Picardie. Ses services distingués lui avaient mérité le grade de maréchal-de-camp, qu'on lui offrit lors des premiers troubles de la révolution, et qu'il refusa. S. M. Louis XVIII l'a promu à ce grade, le 1er juin 1814, et à celui de lieutenant-général, le 20 février 1815. Il est mort à Paris, à la fin de 1816. (*Brevets militaires, Moniteur, annales du temps.*)

DE BÉTHISY (Charles, *comte*), *maréchal-de-camp*, neveu du précédent, et fils d'Eugène-Eustache, comte de Bé-

thisy, naquit en 1770, et entra au service, en 1785, comme officier au régiment du Roi infanterie. Il fut fait capitaine de cavalerie, en 1787. Ayant émigré, en 1791, il entra immédiatement au corps de Condé, dans la compagnie des chasseurs nobles du régiment du Roi, et fut fait colonel en second dans un des régiments de Hohenlohe, au commencement de 1793. Il reçut dans la campagne de cette année 4 blessures et prit une pièce de canon, ce qui lui valut la croix de St.-Louis, au même âge et aux mêmes titres que son père l'avait obtenue. En 1794, il passa à la lieutenance-colonelle du régiment des hussards de Rohan, et commanda ce régiment en Hollande, pendant les campagnes de 1795 et 1796. Rentré en France en 1814, il obtint une sous-lieutenance des gardes-du-corps, et fut fait maréchal-de-camp, à prendre rang de 1809. En 1817, on le nomma brigadier d'une brigade composée des 3e et 6e régiments de la garde du roi. Il a été membre de la chambre des députés en 1815, et le département du Nord lui a confié de nouveau cette éminente fonction en 1820. (*Brevets militaires, annales du temps, Moniteur.*)

DE BÉTHUNE (Maximilien Ier), *duc de Sully, grand-maître de l'artillerie*, puis *maréchal de France*, l'un des plus grands hommes de guerre et d'état qui aient honoré notre patrie, naquit en 1559, à Rosny, près de Mantes. Il fut d'abord connu sous le nom de baron, puis de marquis de Rosny, jusqu'en 1606, époque à laquelle il fut élevé à la dignité de duc et pair de France. Son père, qui avait constamment combattu sous le prince de Condé, chef du parti des réformés, l'offrit, en 1572, au jeune prince de Béarn (depuis Henri IV), avec lequel il fut élevé. Rosny fut ainsi attaché à la personne de ce prince dès sa plus tendre jeunesse. Il se trouvait avec lui à Paris, le 24 août de la même année, époque à jamais déplorable de la Saint-Barthélemy. Rosny fut soustrait au massacre général des huguenots par les soins généreux du principal du collége de Bourgogne, qui le tint caché pendant trois jours. En 1574, Lavardin lui donna l'enseigne de la compagnie Mestre-de-

camp de son régiment d'infanterie. Il suivit Henri, roi de Navarre, en 1576, lorsque ce prince se retira de la cour pour rejoindre le duc d'Alençon. A la surprise de La Réole, au mois de janvier 1577, le jeune baron de Rosny parut un des premiers sur la muraille. A la tentative infructueuse faite sur Marmande, au mois de février suivant, Rosny commandait un des détachements d'arquebusiers destinés à s'emparer des chemins creux, peu distants des murs de la place. Assailli par les assiégés, il allait succomber sous leurs efforts, lorsque le roi de Navarre, couvert d'une simple cuirasse, accourut le dégager, et lui facilita les moyens de s'emparer du poste qu'il attaquait. Au siége de Villefranche, en Périgord, Rosny fut renversé à coups de piques du haut de l'escarpe dans le fossé, et fut sur le point d'y être étouffé par le taffetas de son drapeau, dans lequel il s'était enveloppé : mais dès qu'on l'eut dégagé, il remonta à l'assaut avec une nouvelle ardeur. En 1578, il était auprès du roi de Navarre, lorsque ce prince entra brusquement dans la ville d'Eausse, sans considérer qu'il n'avait seulement que quelques officiers de sa suite. Aussitôt le tocsin sonne, les habitants s'assemblent en armes et chargent Henri. Le baron de Rosny combattit valeureusement aux côtés de ce prince, jusqu'à ce que ses troupes, ayant enfoncé les portes, forcèrent la ville de se rendre. Le baron de Rosny suivit le roi de Navarre à la surprise de Cahors, le 5 mai 1580. On se battait depuis cinq jours et cinq nuits, dans les rues de cette ville, contre la garnison et les habitants, lorsqu'un secours arrivé à propos donna enfin la victoire aux assaillants, qui livrèrent la place au pillage. Le 1er janvier (vieux style) de cette même année, Henri nomma le baron de Rosny son chambellan et l'un de ses conseillers-d'état. L'espérance de recouvrer les biens que ses ancêtres avaient possédés en Flandre, engagea Rosny à servir sous le duc d'Anjou, avec lequel il se trouva à la tentative sur Anvers, en 1583. Ce prince, ne tenant point compte des promesses qu'il avait faites au baron de Rosny, ce dernier quitta son service pour rejoindre le roi de Navarre, que la ligue prétendait exclure du trône,

quoiqu'il en fût l'héritier légitime. En 1585, Rosny concourut à la conservation de Castillon et de Monségur, que le maréchal de Matignon voulait attaquer. Il fit ensuite lever le siége de Castets; attaqua Talmont, qui se rendit au roi de Navarre, en 1586, et concourut à la prise de Sanzay et de St.-Maixant et de plusieurs autres places. Au siége de Fontenay, le roi de Navarre, secondé de Rosny et de 40 gentilshommes, attaqua un des faubourgs de la place. On chargea si vivement les assiégés, qu'après les avoir repoussés trois fois, on les contraignit de rentrer dans la place et d'abandonner le faubourg. La même année, le roi de Navarre envoya Rosny vers le roi Henri III, pour traiter avec ce monarque et les députés des quatre cantons. Le 20 octobre 1587, Rosny contribua au gain de la bataille de Coutras, en faisant servir utilement l'artillerie, qui, placée par ses ordres sur une petite éminence, emportait des files entières de l'armée catholique. Ce fut lui qui, en 1588, après l'insulte faite à Henri III à la journée des barricades, eut l'honneur de ménager entre ce prince et le roi de Navarre la réunion qui eut lieu au mois d'avril 1589. Lorsque le duc de Mayenne attaqua les faubourgs de Tours, où il pensait surprendre le roi, le baron de Rosny se chargea de la défense des îles, qui, dès le lendemain, étaient hors d'insulte, quoique ce fût l'endroit le plus faible et le plus exposé. L'ennemi s'étant retiré, Rosny fut détaché, avec M. de Châtillon, pour aller surprendre Chartres par un pétard; 300 chevaux et 800 arquebusiers à cheval furent dirigés par eux sur ce point. Étant arrivés près de Bonneval, ils eurent avis qu'un gros de cavalerie ennemie, allant rejoindre Mayenne, se trouvait à peu de distance. Abandonnant alors leurs arquebusiers, ils se dirigèrent, avec les 300 chevaux, sur cette cavalerie, et l'assaillirent avec tant de fureur, que plus de 200 des ligueurs demeurèrent sur la place; Rosny, qui avait marché cinq fois à la charge, eut dans cette action un cheval tué sous lui, et deux épées rompues entre ses mains. Le siége ayant été mis devant Paris, Rosny montra dans toutes les escarmouches qui eurent lieu sous les murs de cette place, une hardiesse qui tenait de la témérité. Un jour, qu'il pour-

suivait un détachement des ennemis, avec une ardeur qui l'aveuglait sur leur nombre, le roi de Navarre l'envoya rappeler sur-le-champ pour lui reprocher le peu de soin qu'il prenait de sa personne dans des actions aussi peu importantes. « Rosny, lui dit-il, ce n'est pas là où je veux que »vous hasardiez votre vie. Je loue votre courage, mais je »désire vous le faire employer dans de meilleures occa»sions. » Ce fut dans ce moment qu'on vint annoncer au roi de Navarre le parricide commis sur la personne de Henri III, le 1er août 1589. Henri IV, parvenu de droit à un trône qu'il lui fallait conquérir, s'attacha plus étroitement le baron de Rosny. Au combat d'Arques, le 21 septembre, Rosny, à la tête de 200 chevaux, défendait une chaussée que le duc de Mayenne, à la tête de 900 cavaliers, tenta vainement de forcer. Non-seulement tous les efforts de Mayenne furent sans succès, mais encore Rosny le repoussa jusqu'au détour d'un vallon. Là l'ennemi, renforcé de 4 nouveaux escadrons, reprit l'offensive, et parvint jusqu'au poste que Rosny venait de quitter : mais le comte d'Auvergne étant arrivé à propos pour le soutenir, les ligueurs furent de nouveau forcés de se replier. 3000 chevaux du duc de Mayenne, étant survenus tout à coup, auraient fait changer la face des affaires, si Rosny n'eût aussitôt gagné la tête d'un bataillon suisse, où il ne put être entamé. Il eut un cheval tué sous lui dans cette journée meurtrière, dont on lui dut une grande part du succès. Il contribua à la réduction de Gournay, de Neufchâtel, d'Eu et de Tréport; accompagna le monarque victorieux à la prise des faubourgs de Paris; concourut à la réduction d'Étampes, et notamment à la défense de Meulan, en faisant transporter, par d'habiles nageurs, des poudres dans cette place, et en faisant promettre aux assiégés un prompt secours. Il fit échouer la tentative faite sur Passy, par de Rosne, le 12 mai 1590. A la bataille d'Yvry, livrée le surlendemain, le comte d'Egmont, qui périt dans cette journée, avait rompu la troupe du roi. Rosny, qui combattait aux côtés de ce prince, avait eu un cheval tué sous lui; on le relevait lorsqu'il reçut un coup de lance qui lui emporta le gras de la jambe,

et lui ouvrit la peau du ventre depuis le bas jusqu'en haut. En s'efforçant de se relever, il reçut encore un coup d'épée dans la main, et un coup de feu dans la hanche. Enfin, son écuyer étant parvenu à le dégager et à le remonter, Rosny s'enfonça aussitôt dans la mêlée pour rejoindre la personne du roi. Renversé une seconde fois, d'un coup de pistolet dans la cuisse et d'un coup d'épée sur la tête, et ayant eu son cheval tué sous lui, Rosny resta au milieu des morts. Cependant Henri IV achevait sa victoire, et était presque maître de tout le champ de bataille. Rosny, après avoir repris ses sens, était parvenu à se dégager des cadavres qui l'environnaient; lorsqu'un cavalier ennemi, l'apercevant, vint à lui l'épée à la main : Rosny, attaqué à l'improviste, gagne un arbre voisin, dont les branches fortes et touffues parent les coups qu'on lui porte. Bientôt ce cavalier, inquiet lui-même sur sa position, tourne bride et s'éloigne. Rosny se hâte alors de rejoindre le roi, et, dans sa route, il fait prisonniers 4 seigneurs, dont l'un lui livre l'enseigne du duc de Mayenne. Aussitôt que Henri IV vit paraître Rosny, il lui prit la main, et la lui serrant de la manière la plus touchante et la plus affectueuse. « Brave soldat et vaillant chevalier, dit »ce prince, j'avais eu toujours bonne opinion de votre cou»rage, et conçu de bonnes espérances de vos vertus, mais »vos actions signalées et votre modestie ont surpassé mon »attente; en conséquence, je veux vous embrasser des »deux bras, en présence de ces princes, capitaines et »grands chevaliers qui sont ici près de moi. » Épuisé par la perte de son sang, Rosny se fit transporter d'abord à Annet, pour faire panser ses blessures, dont deux étaient graves; puis en sa maison de Rosny, où le roi vint le visiter, après avoir pris Mantes et Vernon. Au bout de 4 mois, la santé de Rosny ayant été rétablie, il s'empara de Gisors, par le moyen d'une intelligence qu'il avait pratiquée dans cette ville. Il fut nommé conseiller-d'état de France, au mois d'octobre de la même année 1590. Il assista, en 1591, aux siéges de Paris, de Noyon, de Rouen : fut blessé d'un coup de pistolet à la bouche, et de deux coups d'épée à la tête et au bras, dans une escarmouche qu'il fit près de

Mantes. En 1592, il se trouva aux combats d'Aumale, de Pontorson et d'Yvetot; fit entrer le comte de Soissons, le chancelier de Chiverny, le seigneur d'O, le cardinal de Bourbon, et plusieurs autres puissants seigneurs, dans les intérêts du roi; concourut à la prise de Dreux, en 1593; négocia, au commencement de l'année suivante, la soumission de Rouen, du Havre, de Honfleur, de Vernon, et de tout le reste de la Normandie, que le comte de Villars remit au roi. Il moyenna aussi l'accommodement du duc de Guise, de ses frères, et celui de plusieurs autres chefs de la ligue, qui remirent à Henri IV les places et gouvernements qu'ils avaient en Champagne et dans plusieurs autres provinces. Au siége de Laon, il contribua, avec le maréchal de Biron, à la défaite d'un grand convoi de vivres et de munitions qu'on voulait jeter dans cette place; empêcha que le comte de Ransfeld, qui venait pour la secourir, ne surprît le roi, presque seul et sans suite, dans la forêt de Folembray, et se signala lors d'une seconde tentative faite par l'ennemi pour ravitailler Laon, qui ne tarda pas à se rendre. Rosny fut nommé secrétaire-d'état cette même année, et choisi par le roi pour faire partie du conseil qu'il avait établi à Paris, lorsque ce prince déclara la guerre à l'Espagne. Voyant que ceux qui avaient la principale autorité dans ce conseil lui cachaient l'état des affaires les plus importantes, et particulièrement celles des finances, Rosny se retira dans sa terre de Moret. Henri IV, qui connaissait son inflexible droiture, devina la cause de son éloignement, et à son retour de Bourgogne, il le fit venir à la cour, et le nomma, en 1596, membre du conseil de ses finances; grand-voyer de France, le 26 mai 1597; surintendant des finances et principal ministre, en 1598. Rosny avait concouru à la réduction de La Fère, en 1596, et d'Amiens, en 1597. Il fut élevé à la dignité de grand-maître de l'artillerie (sur la démission du marquis d'Estrées), par provisions du 13 novembre 1599. On lui dut la prise de Charbonnières, en 1600. A l'attaque du château de Montmélian, qui passait pour une des plus fortes places de l'Europe, Rosny fit guinder 6 pièces de canon sur une

montagne qui dominait ce château, et sur laquelle on n'avait pas cru possible, jusqu'alors, de placer de l'artillerie. Le gouverneur de Montmélian capitula le 16 octobre, et se rendit le 9 novembre. Le roi érigea la charge de grand-maître de l'artillerie de France en office de la couronne, en faveur de Maximilien de Béthune, par lettres-patentes données à Lyon, au mois de janvier 1601, registrées au parlement de Paris, le 6 février suivant (1). Ce prince érigea aussi la baronnie de Rosny en marquisat, par lettres du mois d'août, registrées au parlement le 20 (2). Le marquis de Rosny fut nommé conseiller d'honneur au parlement de Paris, par lettres données à Paris le 27 février 1602, registrées au parlement le 15 mars (3). Il fut encore nommé gouverneur de la Bastille, surintendant des fortifications et voyer de Paris, par provisions du 24 mars 1603, registrées au parlement le 17 mai (4). Envoyé ambassadeur en Angleterre, il y arriva dans la première quinzaine de juin, et conclut, le 25, un projet de ligue défensive avec le roi Jacques Ier, qui venait de monter sur le trône. De toutes les négociations importantes dont il fut chargé, ce fut celle où il déploya le plus toute la pénétration de son génie et toute l'adresse de sa politique. On le fit gouverneur et lieutenant-général en Poitou, Châtelleraudais et Loudunais, sur la démission du sieur de Malicorne, par provisions du 16 décembre de la même année (5). Il se démit de la surintendance des fortifications en faveur de son fils, en 1605, et fut créé duc et pair de France, par lettres d'érection du marquisat de Sully en duché-pairie, données à Paris, au mois de février 1606, registrées au parlement le 9 mars (6). A la mort de Henri IV, le duc de

(1) Extrait des registres du parlement à Saint-Germain-des-Prés, tom. XLIX, 3e partie.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) Registres du parlement de Paris, 5e vol. des ordonnances de Henri IV, coté XX, fol. 112.

(6) Elles sont rapportées dans l'*Histoire des Grands-Officiers de la*

Sully fut privé de toutes ses charges, à la réserve de celles de grand-maître de l'artillerie et de gouverneur de Poitou. Il se démit de ce gouvernement en faveur du duc de Rohan, au mois de juin 1616; fut créé maréchal de France, le 18 septembre 1634 (1), et se démit de la charge de grand-maître de l'artillerie, dont il n'avait fait aucun exercice depuis la mort de Henri IV. Ce grand homme mourut en son château de Villebon, au pays chartrain, le 21 décembre 1641, à l'âge de 82 ans. Sully fit briller dans les camps toutes les vertus guerrières qui distinguent les grands capitaines, et ce fut le plus habile homme de son temps dans l'attaque et la défense des places. Comme homme d'état, il s'est acquis une gloire immortelle, et a laissé des souvenirs qu'aucune réputation n'a pu effacer. « De »guerrier devenu ministre des finances, dit un moderne, »Béthune remédia aux brigandages des partisans. En 1596, »on levait 150 millions sur les peuples, pour en faire en»trer environ 30 dans les coffres du roi. Le nouveau sur»intendant mit un si bel ordre dans les affaires de son »maître, qu'avec 35 millions de revenu, il acquitta »200 millions de dettes en dix ans, et mit en réserve 30 »millions d'argent comptant dans la Bastille. Son ardeur »pour le travail était infatigable. Tous les jours il se levait »à quatre heures du matin. Les deux premières heures é»taient employées à lire et à expédier les mémoires, qui »étaient toujours mis sur son bureau : c'était ce qu'il appe»lait *nettoyer le tapis*. A sept heures, il se rendait au con»seil, et passait le reste de la matinée chez le roi, qui lui »donnait ses ordres sur les différentes charges dont il était »revêtu. A midi, il dînait. Après dîner, il donnait une audien»ce réglée à laquelle tout le monde était admis. Les ecclésias»tiques de l'une et de l'autre religion étaient d'abord écou»tés; les gens de village et autres personnes simples, qui »appréhendaient de l'approcher, avaient leur tour immé-

---

couronne, tom. IV, pag. 206, et dans l'*Histoire de la maison de Béthune*, par André Duchesne, preuv., pag. 320.

(1) Compte de l'ordinaire des guerres.

»diatement après. Les qualités étaient un titre pour être »expédié des derniers. Il travaillait ensuite ordinairement »jusqu'à l'heure du souper. Dès qu'elle était venue, il fai»sait fermer les portes. Il oubliait alors toutes les affaires, »et se livrait aux doux plaisirs de la société avec un petit »nombre d'amis. Il se couchait tous les jours à dix heures; »mais lorsqu'un événement imprévu avait dérangé le cours »ordinaire de ses occupations, il reprenait sur la nuit le »temps qui lui avait manqué dans la journée. Telle fut la »vie qu'il mena durant tout le temps de son ministère.

. . . .

»La table de ce sage ministre n'était ordinairement que de »dix couverts, et on n'y servait que les mets les plus simples. »On lui en fit souvent des reproches, auxquels il répon»dait toujours par ces paroles d'un ancien : « Si les con»viés sont sages, il y en aura suffisamment pour eux; s'ils »ne le sont pas, je me passerai sans peine de leur compa»gnie. » L'avidité des courtisans fut mal satisfaite auprès »de ce ministre : ils l'appelaient le *Négatif*, disant que le »mot *oui* n'était jamais sorti de sa bouche. Son maître, »aussi bon économe que lui, l'en aimait davantage. Avant »que Sully fût ministre, plusieurs gouverneurs et quelques »grands seigneurs levaient les impôts à leur profit. Quel»quefois ils le faisaient de leur propre autorité; d'autres fois »en vertu des édits qu'ils avaient surpris par intrigue. Le »comte de Soissons tenta d'obtenir du roi, sous l'admi»nistration de Rosny, un impôt de 15 sous sur chaque bal»lot de toile qui entrait dans le royaume ou qui en sortait. »Suivant lui, cet impôt ne devait monter qu'à 10,000 écus, »quoique, suivant le calcul de Sully, il dût en produire »plus de 300,000. Dans le même temps, des courtisans »avides tourmentaient Henri pour obtenir plus de 20 au»tres édits, tous à la charge du peuple. Rosny allait sortir »pour faire des remontrances sur des vexations aussi odieu»ses, lorsqu'il vit arriver chez lui mademoiselle d'Entra»gues, alors marquise de Verneuil, l'une des maîtresses »du roi, laquelle était intéressée à la réussite des nou»veaux projets. Sully ne lui cacha point combien les

»tentatives continuelles que faisaient ceux qui entouraient »le roi pour dépouiller le peuple le révoltaient. « En vérité, lui dit-elle, le roi serait bien bon, s'il mécontentait »tant de gens de qualité, uniquement pour se prêter à vos »idées. Et à qui, ajouta-t-elle, voudriez-vous que le roi fît »du bien, si ce n'est à ses parens, à ses courtisans et à ses »maîtresses? — Madame, vous auriez raison, répondit »Rosny, si le roi prenait cet argent dans sa bourse; mais y »a-t-il apparence qu'il veuille le prendre dans celle des »marchands, des artisans, des laboureurs et des pasteurs? »Ces gens-là, qui le font vivre, et nous tous avons assez »d'un seul maître, et n'avons pas besoin de tant de courtisans, de princes et de maîtresses. » .... Si l'on veut »connaître les vues de Sully pour le bonheur des états et »de la France en particulier, qu'on jette les yeux sur le détail des causes de la ruine ou de l'affaiblissement des monarchies(1). « Ces causes, dit-il à Henri IV, sont les subsides outrés, les monopoles, principalement sur le blé; le »négligement du commerce, du trafic, du labourage, des »arts et métiers; le grand nombre de charges, les frais de »ces offices, l'autorité excessive de ceux qui les exercent; »les frais, les longueurs et l'exiguité de la justice; l'oisiveté, le luxe et tout ce qui y a rapport; la débauche et la »corruption des mœurs; la confusion des conditions; la »variation dans la monnaie; les guerres injustes et imprudentes; le despotisme des souverains; leur attachement »aveugle à certaines personnes; leurs préventions en faveur de certaines conditions ou de certaines professions; »la cupidité des ministres et des gens en faveur; l'avilissement des gens de qualité; le mépris et l'oubli des gens de »lettres; la tolérance des méchantes coutumes, et l'infraction des bonnes lois; l'attachement opiniâtre à des usages »indifférents ou abusifs; la multitude des édits embarrassants et des règlements inutiles. » Il ajoute : « Si j'avais

(1) *Voyez* ses Mémoires, liv. 19, imprimés pour la première fois sous ses yeux, en 1638, sous le titre de *Mémoires des sages et royales Œconomies d'état, domestiques, politiques et militaires de Henri-le-Grand.*

»un principe à établir, ce serait celui-ci : que les bonnes »mœurs et les bonnes lois se forment réciproquement. Mal»heureusement pour nous, cet enchaînement précieux des »unes et des autres ne nous devient sensible que lorsque nous »avons porté au plus haut point la corruption et les abus ; en »sorte que, parmi les hommes, c'est toujours le plus grand »mal qui devient le principe du bien. » L'agriculture, qu'il »protégea avec zèle, lui paraissait bien plus digne d'être en»couragée que les arts de luxe. Ces arts ne devaient occu»per, selon Sully, « que la partie la moins nombreuse du peu»ple. » Ce ministre craignait que l'appât du gain attaché à »ces sortes d'ouvrages ne peuplât trop les villes aux dé»pens des campagnes, et n'énervât insensiblement la na»tion. . . . .

»Sa faveur ne fut point achetée par des flatteries. Henri IV, »ayant eu la faiblesse de faire une promesse de mariage à la »marquise de Verneuil, Sully, à qui le prince la montra, »eut le courage de la déchirer devant lui. « Comment mor»bleu, dit le roi en colère, vous êtes donc fou ? — Oui, »sire, répondit Béthune, je suis fou ; mais je voudrais l'ê»tre si fort, que je le fusse tout seul en France (1). » Par-

(1) Quoique Sully contrariât souvent les vues de Henri IV, ce prince eut pour ce ministre une estime et une affection qui ne se démentirent jamais, et auxquelles il n'hésitait pas de sacrifier ses inclinations les plus chères. On connaît l'empire qu'eut toujours sur le cœur de ce monarque Gabrielle d'Estrées, qu'il rendit mère de César et d'Alexandre de Vendôme, et de Catherine Henriette, qui épousa le duc d'Elbeuf. Gabrielle, aussi intéressante que belle, avait peu d'ennemis à la cour. Sully, seul, semblait mettre quelque obstacle à son ambition, et de là naquirent entre la maîtresse et le ministre des querelles dont le roi fut souvent témoin. Elle s'échappa un jour jusqu'à dire en présence du monarque: « J'aime mieux mourir que de vivre avec cette vergogne, de voir soute»nir un valet contre moi, qui porte le titre de maîtresse » — « Par Dieu, »madame, lui répondit Henri, c'est trop, et je vois bien qu'on vous a »dressée à ce badinage pour essayer de me faire chasser un serviteur du»quel je ne puis me passer; mais par Dieu, je n'en ferai rien; et afin »que vous en teniez votre cœur en repos, je vous déclare que, si j'étais »réduit en cette nécessité de perdre l'un ou l'autre, je me passerais »mieux de dix maîtresses comme vous que d'un serviteur comme lui. »

»mi les maux que causa la mort de Henri IV à la France, »un des plus grands fut la disgrâce de ce fidèle ministre. »Il fut obligé de se retirer de la cour avec un don de 100,000 »écus. Louis XIII l'y fit revenir quelques années après pour »lui demander des conseils. Les petits-maîtres qui gouver- »naient le roi, voulurent donner des ridicules à ce grand »homme, qui parut avec des habits et des manières qui »n'étaient plus de mode. Sully, s'en apercevant, dit au »roi : « Sire, quand le roi, votre père, de glorieuse mé- »moire, me faisait l'honneur de me consulter, nous ne »parlions jamais d'affaires qu'après avoir fait passer dans »l'antichambre les baladins et les bouffons de la cour. ».... Sully rend compte lui-même, au livre 26e de ses Mémoires, de la manière dont Henri IV le peignait à ses courtisans. « Quelques-uns (disait un jour ce prince) se »plaignent de Rosny (et quelquefois moi-même), qu'il est »d'une humeur rude, impatiente et contredisante. On l'ac- »cuse d'avoir l'esprit entreprenant, de présumer tout de »ses opinions et de ses actions, et de rabaisser celles d'au- »trui. Quoique je lui connaisse une partie de ces défauts; »quoique je sois contraint quelquefois de lui tenir la main »haute, quand je suis de mauvaise humeur, qu'il se fâche, »et se laisse emporter à ses idées, je ne laisse pas pour cela »de l'aimer, de lui en passer beaucoup, de l'estimer et de »m'en bien et très-utilement servir; parce que véritable- »ment il aime ma personne, qu'il a intérêt à ce que je »vive, et qu'il désire avec passion l'honneur et la grandeur »de moi et de mon royaume. Je sais aussi qu'il n'a rien de »malin dans le cœur; qu'il a l'esprit fort industrieux et »fort fertile en expédients; qu'il est grand ménager de mon »bien, homme fort laborieux et diligent; qu'il essaie de ne »rien ignorer et de se rendre capable de toutes sortes d'af- »faires de paix et de guerre; qu'il écrit et parle assez bien, »d'un style qui me plaît, parce qu'il sent son soldat »et son homme d'état. Enfin, il faut que je vous avoue »que, malgré ses bizarreries et ses promptitudes, je ne »trouve personne qui me console aussi puissamment que »lui dans tous mes différens chagrins. » . . . . Aussi ce

»prince lui écrivait un jour : « Mon ami, j'achèterais votre »présence de beaucoup ; car vous êtes le seul à qui j'ouvre »mon cœur. . . . . Il n'y a ni d'amour, ni de jalousie, »c'est affaire d'état. . . . . Hâtez-vous ! venez, venez, ve»nez! . . . . Ma femme, mes enfants, tout le ménage se »porte bien ; ils vous aimeront autant que moi, ou bien je »les déshériterai. » Sully était protestant, et voulut tou»jours l'être, quoiqu'il eût conseillé à Henri IV de se faire »catholique. « Il est nécessaire, disait-il à ce prince, que »vous soyez papiste, et que je demeure réformé. » Le pape »lui ayant écrit une lettre qui commençait par des éloges »sur son ministère, et finissant par le prier d'entrer dans »la bonne voie, le duc lui répondit « qu'il ne cessait, de »son côté, de prier Dieu pour la conservation de sa sainte»té. » (*Dictionnaire historique, critique et bibliographique, tom. XVI, pages* 151 *et suivantes.*)

DE BÉTHUNE (*Maximilien II*), *marquis de Rosny, grand-maître d'artillerie*, fils du précédent, né à Paris, en 1588, fut nommé surintendant des fortifications sur la démission de son père, par provisions du 25 janvier 1605. On le fit gouverneur de Mantes et de Gergeau, et grand-maître capitaine-général de l'artillerie de France, sur la démission et en survivance de son père, par provisions données à Paris, le 30 avril 1610 ; il prêta serment le même jour, et fit enregistrer ses provisions, au parlement de Paris, le 18 décembre. Il exerça la charge de grand-maître d'artillerie, en 1617, dans l'armée commandée par le comte d'Auvergne, en l'Isle-de-France. Il fit le siége de Soissons, qui ouvrit ses portes dès qu'on eut appris la mort du maréchal d'Ancre. Il se démit, en 1620, de la charge de surintendant des fortifications, et conserva celle de grand-maître de l'artillerie jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 1er septembre 1634. (*Registres du parlement, au 1er vol. des ordonnances de Louis XIII, coté zz, fol.* 79, *dépôt du secrétariat de la maison du roi, dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

DE BÉTHUNE (François), *duc d'Orval, pair de France, lieutenant-général,* frère puîné du précédent, fut d'abord

connu sous le nom de comte d'Orval. On le fit gouverneur de Saint-Maixent, le 11 avril 1615, et gouverneur de Figeac, Cadenac et Cardaillac, le 22 août 1616. Devenu grand-voyer de Paris, et surintendant des bâtiments de France, sur la démission du duc de Sully, son père, par provisions du 29 août 1617, il fut reçu au parlement, et y prêta serment en ces qualités, le 15 mars 1618 (1). Il se signala, en 1621, à la défense de Montauban contre l'armée du roi. En 1622, il assiégea Figeac, qui était alors défendu par son père, et obligea la ville et le château de se rendre. S'étant soumis bientôt après au roi, il fut fait conseiller-d'état, par brevet du 11 août 1622. On le créa maréchal-de-camp, par brevet du 8 mai 1624. Devenu mestre-de-camp du régiment de Picardie, sur la démission du marquis de Liancourt, par commission du 14 janvier 1625, il se démit de ce régiment au mois de septembre 1627. On le fit écuyer de la reine, par provisions du 31 décembre, et il fut créé chevalier des ordres du roi, le 14 mai 1633. Il mit sur pied, en 1651, un nombre considérable d'infanterie et de cavalerie que le roi opposa aux Espagnols, au duc de Lorraine et à M. le Prince. Il leva un régiment de cavalerie, par commission du 17 mars 1652. Le roi érigea en sa faveur la terre de Béthune en duché-pairie, par lettres données à Melun, au mois de juin, et qui ne furent point enregistrées (2). Il servit au combat du faubourg Saint-Antoine. On le nomma lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 10 juillet suivant. Son régiment de cavalerie fut licencié après cette campagne. Il fut fait lieutenant-général au gouvernement du pays chartrain, par provisions du 2 mai 1662, registrées au parlement de Paris, le 7 septembre suivant; se démit de cette charge au mois d'avril 1676, et mourut le 7 juillet 1678, âgé de 80 ans. (*Dépôt de la guerre*, *Histoire de la maison de Béthune, aux preuves; Mémoires de Sully, Mémoires de Bassompierre et de Dupleix, Gazette de France.*)

---

(1) Extrait des registres du parlement, tom. LII, pag. 80.

(2) Elles sont rapportées dans l'*Histoire des Grands-Officiers de la couronne,* tom. V, pag. 909.

DE BÉTHUNE (Armand-Louis, *marquis*), *lieutenant-général*, né le 20 juillet 1711; entra aux mousquetaires en 1729, et obtint une compagnie au régiment Royal-Piémont cavalerie, par commission du 23 juillet 1731. Il passa en Italie, avec ce régiment, en 1733, et se trouva à la conquête du Milanais en la même année, et pendant les mois de janvier et de février 1734. Il servit en septembre à la bataille de Guastalla; et le comte de la Feuillade y ayant été blessé au commencement de l'action, le marquis de Béthune prit le commandement d'un escadron, et eut un cheval tué sous lui. Il concourut, en 1735, à la prise de Gonzague, de Reggiolo et de Révéré, et rentra en France, au mois de juillet, avec son régiment. Devenu guidon de la compagnie des gendarmes Dauphins, avec rang de lieutenant-colonel de cavalerie, par brevet et commission du 16 janvier 1739, il marcha en Westphalie, avec la gendarmerie, au mois d'août 1741; passa avec l'armée de Westphalie sur les frontières de Bohême et de Bavière, au mois d'août 1742; marcha au secours de Braunau, dont on fit lever le siége aux ennemis au mois de décembre, et rentra en France, avec la gendarmerie, au mois de février 1743. Guidon des gendarmes écossais, avec rang de mestre-de-camp de cavalerie, par brevet et commission du 11 avril 1743, il se démit du guidon des gendarmes Dauphins; joignit l'armée du Rhin avec la gendarmerie, au mois de juillet, et y finit la campagne. Il fut nommé chevalier de Saint-Louis, par lettres du 14 janvier 1744, et l'un des gentilshommes de la chambre du duc d'Orléans, à la mort du chevalier de Béthune, son oncle, par provisions données à Paris le 14 mai suivant. Il contribua cette année à la reprise de Weissembourg et des lignes de la Lauter; au succès de l'affaire d'Haguenau, et se trouva au siége de Fribourg. Il servit à l'armée du roi en Flandre, en 1745, et couvrit avec le corps de l'armée les siéges que le roi y entreprit. Il se trouva avec la gendarmerie aux siéges de Mons et de Charleroy, en 1746; combattit à Raucoux, le 11 octobre de la même année, et à Lawfeld, le 2 juillet 1747. Créé brigadier, par brevet du 1er janvier 1748, et nommé commissaire-général de la cavale-

rie, par provisions données à Versailles le 9 avril, il prêta serment, le 18, et se démit de la charge de guidon des gendarmes écossais. Employé à l'armée d'Italie, par lettres du 1er mai, il y devait commander la cavalerie; mais le marquis de Bissi, mestre-de-camp-général, de cette arme étant mort des blessures qu'il avait reçues au siége de Maestricht, le marquis de Béthune fut pourvu de cette charge, par provisions données à Versailles le 4 du même mois, en se démettant de la charge de commissaire-général. Il revint en France, et prêta serment pour cette nouvelle charge, le 23 juin. On le déclara, au mois de décembre, maréchal-de-camp, dont le brevet lui avait été expédié dès le 10 mai précédént. Il fit enregistrer ses provisions de commissaire-général et de mestre-de-camp-général de la cavalerie à la chambre des comptes, les 14 avril, 5 et 6 mai 1749. Il commanda la cavalerie au camp d'Alsace, en 1754. Nommé chevalier des ordres du roi, le 1er janvier 1757, il fut reçu le 2 février suivant. Employé à l'armée d'Allemagne, le 1er mars de la même année, il y commanda la cavalerie d'un corps séparé aux ordres du prince de Soubise, jusqu'à sa jonction avec la grande-armée. Il servit comme maréchal-de-camp à la bataille d'Hastembeck; à la conquête de l'électorat de Hanovre, et revint en France après la capitulation de Closterseven. Employé à la même armée, le 16 mars 1758, sous les ordres du comte de Clermont, il combattit à Crewelt, le 23 juin. Devenu colonel-général de la cavalerie légère française et étrangère, sur la démission du prince de Turenne, par provisions données à Versailles le 16 avril 1759, il prêta serment pour cette charge, le 13 mai; se démit de celle de mestre-de-camp-général, et fut créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 17 décembre de la même année. On l'employa en cette dernière qualité à l'armée d'Allemagne, par lettres du 1er mai 1760, et à l'armée du Haut-Rhin, par lettres du 1er mai 1761. Il y commanda la cavalerie. Le marquis de Béthune est mort avant le 1er mai 1791 (*Dépôt de la guerre, états militaires, Gazette de France.*)

DE BÉTHUNE DE SELLES (Louis-Marie-Victor, *comte*), *maréchal-de-camp,* d'une autre branche de la même famille que les précédents, fut d'abord garde-marine. Il fit ensuite quelques campagnes dans les mousquetaires, et passa en Pologne, où il commanda un régiment d'infanterie pendant treize ans, puis la compagnie des mousquetaires du roi de Pologne. Rentré en France, on lui accorda, le 15 juin 1704, une commission de mestre-de-camp réformé à la suite du régiment de cavalerie de Saint-Pouanges. Il servit avec ce régiment à la bataille d'Hochstedt, la même année; à l'armée de la Moselle, en 1705; à la prise de Drusenheim, de Lauterbourg et de l'île de Marquisat, en 1706; aux expéditions du maréchal de Villars, en Souabe et en Franconie, en 1707; et à l'armée du Rhin, en 1708. Mestre-de-camp réformé à la suite du régiment de Bourgogne, par ordre du 25 mai 1709, il continua de servir à l'armée du Rhin cette année et la suivante; passa à l'armée de Flandre, en 1711; s'y trouva à l'attaque de Denain et aux siéges de Douay et du Quesnoy, en 1712. Employé sur le Rhin, en 1713, il y servit aux siéges de Landau et de Fribourg. On le créa brigadier, par brevet du 1er février 1719; et il obtint, le 26 septembre suivant, un régiment de cavalerie de son nom qu'il commanda au camp de la Meuse, en 1730, et au camp de la Moselle, en 1732. Promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 20 février 1734, il se démit de son régiment que l'on accorda à son fils, et ne servit plus. Il obtint, en 1737, la charge de grand-chambellan du roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, et la posséda jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 19 décembre 1744. (*Dépôt de la guerre.*)

DE BÉTHUNE (Louis), *duc de Charost, pair de France, lieutenant-général,* grand oncle du précédent, né le 5 février 1605, fut connu sous le nom de comte de Charost jusqu'à sa promotion à la dignité de duc. Il fit ses premières campagnes en Hollande; devint mestre-de-camp du régiment de Picardie, sur la démission du comte d'Orval, par commission du 19 septembre 1627, et servit au siége

de la Rochelle cette année et la suivante. Il se trouva à l'attaque du pas de Suze; à la levée du siége de Casal par les Espagnols; à la prise de Privas et d'Alais, en 1629; à la réduction de Pignerol, en 1630, et au combat de Veillane, où il soutint les efforts des ennemis sans quitter la tête de son régiment, jusqu'à ce que le duc de Montmorency eût marché pour le secourir. Il ne marqua pas moins de fermeté à l'attaque du pont de Carignan. Le traité de Querasque finit la guerre d'Italie, en 1631. En 1632, le comte de Charost combattit le duc d'Elbeuf à Remoulins. Il obtint le gouvernement de Stenay, par provisions du 18 juillet 1633, et fut fait, par commission du même jour, capitaine d'une compagnie de 200 hommes qui devaient tenir garnison dans cette place. Il se trouva la même année à la prise de Saint-Michel, de Lunéville et de Nancy. Nommé pour commander dans la prevoté de Stenay et dans les ville, bailliage et prevôté de Dun sur Meuse, par ordre du 28 avril 1634, il obtint, par provisions du 1er juin, et sur la démission du comte de Charluz, la seconde compagnie française des gardes-du-corps du roi (depuis Beauvau). Il fut nommé la même année conseiller d'état, et se démit au mois de septembre du régiment de Picardie. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 18 février 1636, il se rendit maître de Chauveney-le-Château, sur la rivière de Chèze près de Montmédy. Il mit en fuite les corps de Croates commandés par le colonel Forcatz, et qui s'étaient approchés de Stenay pour enlever des quartiers de l'armée française. Attaqué par neuf mille chevaux polonais, dans le voisinage d'Ivay, place du pays de Luxembourg, il en soutint l'attaque à la tête de six cents hommes; essuya le feu des ennemis; rallia son infanterie, et se retira en bon ordre: son cheval, après avoir reçu neuf blessures, fut enfin tué sous lui. Il repoussa les Espagnols au passage de Bray, et secourut les villes d'Amiens et d'Abbeville à la vue de l'armée du cardinal infant, forte de 40,000 hommes. Il eut le gouvernement des ville et citadelle de Calais, et des pays reconquis, sur la démission du maréchal de Brézé, par provisions du 30 août. Il prit, en

1638, le château de Buninghen; servit au siège de Saint-Omer, et conduisit, en 1641, un convoi de plus de 6000 chariots au camp devant Aire. Il fut nommé gouverneur du fort Nieulay à la mort du sieur de Saint-Rimier, par provisions données à Fontainebleau le 1er février 1642; suivit le roi au siége de Perpignan; leva, par commision du 22 février 1644, un régiment d'infanterie, de quinze compagnies de soixante-dix hommes chacune, pour tenir garnison à Calais, et marcha au siége de Gravelines. Disgracié, en 1648 (pour avoir refusé de servir à la place du marquis de Gesvres, capitaine des gardes-du-corps, que le cardinal prétendait déposséder), on le destitua de la compagnie des gardes-du-corps, par ordre du 17 août. Il y fut rétabli, par provisions du 9 novembre 1649. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 20 septembre 1650, il servit à la levée du siége de Guise par l'archiduc; à la prise et à la bataille de Rethel, et obtint, le 3 février 1651, un brevet qui lui assurait la qualité de duc et pair de France. Il emporta d'assaut, le 17 juillet 1654, le fort Philippe (1), et contribua par cette action à la levée du siége d'Arasque, que les Espagnols avaient entrepris. La ville de Calais, dépourvue d'une bonne partie de sa garnison qu'on avait jetée dans Arras, fut attaquée, en 1657, par les Espagnols : ils avaient déjà pénétré jusqu'à la barrière qui ferme la contrescarpe; mais le comte de Charost, qui s'était tenu en garde contre la surprise tentée par l'ennemi, suppléa encore par son courage à l'infériorité numérique de ses troupes, et repoussa les Espagnols, qui se retirèrent avec perte, et furent obligés d'abandonner leurs chariots. Il fut reçu chevalier des ordres du roi, le 31 décembre 1661, et suivit S. M. aux siéges de Lille et de Tournay, en 1667. Créé duc et pair de France, par lettres

(1) C'était lui qui avait formé le projet de ce coup de main, alors très-important et fort utile aux intérêts du roi. Il fut trente heures à cheval pendant cette expédition, et y donna de grandes preuves de valeur et de prudence. Il fit démolir le fort de Saint-Philippe, qui avait servi de poste avancé aux ennemis.

d'érection de la terre de Charost en duché-pairie, données à Versailles au mois de mars 1672, enregistrées au parlement de Paris le 9 août 1690 (1); il prit alors le nom de duc de Béthune. Il se démit, ainsi que son fils, au mois de mars 1672, de la compagnie des gardes-du-corps. On lui donna la lieutenance-générale au gouvernement de Picardie, du Boulonnais et pays reconquis, vacante depuis 1653 par la mort du duc de Chaulnes, par provisions signées à Versailles le 1er avril 1672, et qui assurèrent en même temps la survivance à son fils. Le duc de Béthune prêta serment, le 6 du même mois, entre les mains du roi pour cette charge, et la conserva jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 20 mars 1681. Il était alors âgé de 77 ans. (*Titres originaux conservés dans cette branche de la maison de Béthune, dépôt de la guerre, dépôt de la maison du roi, l'abbé de Neufville, le Père Anselme, Gazette de France.*)

DE BÉTHUNE (Armand), *duc de Charost, pair de France, lieutenant-général,* petit-fils du précédent, né le 5 mars 1663 (2), fut d'abord connu sous le nom de marquis de Charost. Il entra lieutenant réformé au régiment du Roi, le 6 mai 1683; devint lieutenant le 22 juillet suivant, et servit la même année au siége de Courtray, et au bombardement d'Oudenarde. Il obtint une compagnie au même régiment, par commission du 27 mai 1684, et se trouva la même année à l'armée qui couvrait le siége de Luxembourg. On lui donna le régiment d'infanterie de Brie à sa formation, par commission du 18 septembre suivant. En 1686, il fut député des états de Bretagne pour l'ordre de la noblesse. La charge de lieutenant-général au gouvernement de Picardie, ainsi que le gouvernement de Calais et

(1) Elles sont rapportées dans l'*Histoire des Grands-Officiers de la couronne.*

(2) L'*Histoire des Grands-Officiers de la couronne*, tom. IV, p. 226, dit que le duc de Charost naquit le 25 mars; mais suivant son extrait baptistaire, il naquit le 5, et fut baptisé le 6.

forts en dépendants, lui furent conférés en survivance de son père, par provisions données à Versailles le 26 mars 1687, et il prêta serment pour ces charges le 1er avril. Il suivit Monseigneur à l'armée d'Allemagne, en 1688; se trouva aux siéges et à la prise de Philisbourg, de Manheim et de Franckendal. Nommé colonel du régiment d'infanterie de Vermandois, par commission du 19 juillet 1690, il se démit de celui de Brie; servit au siége de Mons, en 1691; au siége et à la prise des ville et châteaux de Namur; au combat de Steinkerque, et au bombardement de Charleroy, en 1692. Créé brigadier, par brevet du 30 mars 1693, et employé à l'armée de Flandre, par lettres du 27 avril, il combattit à Neerwinde, et servit ensuite au siége de Charleroy, où il fut blessé à la tête. On le fit gouverneur de Doullens à la mort du marquis de Baule, son beau-père, par provisions du 10 mars 1694. Il servit à l'armée de Flandre sous Monseigneur et le maréchal de Luxembourg, et se trouva au bombardement de Bruxelles sous le maréchal de Villeroy, en 1695. Devenu duc de Charost, pair de France, par la cession de son père, le 29 novembre de la même année, il en prit le titre. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 3 janvier 1696, il se démit du régiment de Vermandois. Employé à l'armée de Flandre, il commanda au mois de juin l'infanterie derrière les lignes, et conduisit, au mois de juillet, un corps considérable au comte de la Mothe-Houdancourt, ce qui déconcerta les ennemis dont le dessein était de faire le siége de Furnes. Il continua de servir à l'armée de Flandre, en 1697. On le reçut au parlement, en sa qualité de pair de France, le 16 janvier 1698. Il fut employé à l'armée de Flandres, sous le maréchal de Boufflers, par lettres du 30 juin 1701; à la même armée, sous le duc de Bourgogne, par lettres du 21 avril 1702; y contribua à la défaite des Hollandais sous Nimègue, et se trouva à la canonnade de Peer. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 23 décembre, et employé en cette qualité, il servit à l'armée de Flandre, sous le maréchal de Villeroy, en 1703 et 1704; à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Marchin, en 1705, et à l'ar-

mée de la Moselle, sous le même général, en 1706. Ce fut sa dernière campagne. Il se démit du gouvernement de Doullens, en faveur de son fils, au mois de mars 1709, et obtint la compagnie des gardes-du-corps (depuis Beauvau), vacante par la mort du maréchal de Boufflers, par provisions du 21 octobre 1711. Il prit le gouvernement de Calais et forts en dépendants, sur la démission de son père, par provisions données à Versailles le 21 juin 1712, et il prêta serment le 8 pour ce gouvernement, dont il avait déjà la survivance. Nommé gouverneur de la personne du roi Louis XV, à la retraite du maréchal de Villeroy, par retenue du 13 août 1722, il prêta serment le 14; conserva cette place jusqu'à la majorité du roi; se démit de son duché en faveur de son fils, et conserva les honneurs de duc, par brevet du 22 mars 1724. Il fut reçu chevalier des ordres du roi, le 3 juin suivant. On le nomma chef du conseil des finances à la mort du maréchal de Villeroy, par commission du 23 juillet 1730. Il conserva cette place jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Paris, le 23 octobre 1747. Il était alors âgé de 85 ans. (*Dépôt de la guerre, titres originaux, mémoires du temps; Histoire des Grands-Officiers de la couronne, tom. IV; Histoire de la maison du roi, de l'abbé de Neufville, tom. I, pag.* 216; *Gazette de France.*)

DE BÉTHUNE (Paul-François), *duc de Charost, pair de France, lieutenant-général,* fils du précédent, né le 9 août 1682, fut connu d'abord sous le nom de marquis d'Ancenis. Il entra aux mousquetaires, en 1689; obtint une compagnie au régiment de cavalerie de Bourgogne, par commission du 18 décembre 1701; se trouva à la défaite des Hollandais sous Nimègue, en 1702; au siége de Brisack, à celui de Landau, et à la bataille de Spire, en 1703. Mestre-de-camp-lieutenant du régiment de cavalerie de Bourgogne, par commission du 17 février 1704, il le commanda la même année à la bataille d'Hochstedt; à l'armée de la Moselle, sous le maréchal de Villars, en 1705; à l'armée du Rhin, sous le même général, en 1706 et 1707; et à la bataille d'Oudenarde, en 1708, où il fut

fait prisonnier. On lui donna le gouvernement de Doullens, sur la démission de son père, par provisions du 20 mars 1709. Il servit la même année, à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Harcourt. Créé brigadier, par brevet du 29 mars 1710, il fut employé à l'armée du Rhin, cette année, et à l'armée de Flandre, en 1711. Le régiment de Bourgogne ayant été mis sous le titre de M. le duc de Bretagne, par décision du 8 juin 1711, le marquis d'Ancenis continua d'en être mestre-de-camp-lieutenant. Il se trouva, en 1712, à l'attaque des retranchements de Denain; aux siéges de Douai, du Quesnoy, de Bouchain et de Landau; à la défaite du général Vaubonne; au siége de Fribourg, en 1713, et fut employé au camp de la Haute-Meuse, par lettres du 2 mai 1714. On lui donna la compagnie des gardes-du-corps (depuis Beauvau), par provisions du 3 décembre 1715, en se démettant du régiment de cavalerie de Bretagne. Il obtint le gouvernement des ville et citadelle de Calais, et du fort Nieulay, par provisions du 27 septembre 1718; la charge de lieutenant-général, en Picardie, Boulonnais et pays reconquis, par provisions données à Paris, le 1er octobre suivant, et prêta serment le 16 octobre, pour ces charges qui lui avaient été accordées en survivance de son père. Devenu duc, sur la démission faite en sa faveur par son père, il prêta serment au parlement, en cette qualité, le 19 mars 1725; prit le nom de duc de Béthune; fut nommé chevalier du Saint-Esprit, le 2 février 1728, et reçu le 16 mai suivant. Employé à l'armée du Rhin, par lettres du 1er avril 1734, il monta la tranchée au siége de Philisbourg, les 7 juin et 7 juillet; obtint le grade de lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 1er août, et finit la campagne en cette qualité. On l'employa à l'armée du Rhin et de la Moselle, sous les ordres du maréchal de Coigny, par lettres du 1er mars 1735. La paix fut conclue à la fin de la campagne, et le duc de Béthune ne servit plus. Le roi ayant donné au comte de Tessé la charge de premier écuyer de la reine, à la mort de son père, le 23 septembre 1742, le duc de Béthune, grand-père du comte de Tessé, exerça

cette charge pendant le bas-âge de son petit-fils, jusqu'au 8 mars 1753. On lui donna, sur la démission de son père, la place de chef du conseil des finances, par commission du 19 mars 1745. Il se démit successivement du gouvernement de Doullens, au mois de novembre 1747; de la lieutenance-générale de Picardie et du gouvernement de Calais, au mois de janvier 1756, et enfin, de sa compagnie des gardes-du-corps, au mois d'avril suivant. Il mourut à Versailles, le 11 février 1759, à l'âge de 77 ans. (*Dépôt de la guerre, titres originaux, mémoires du temps, Histoire de l'abbé de Neufville, tom. I, pag.* 118; *histoire des Grands-Officiers de la Couronne, tom. IV.*)

DE BÉTHUNE-CHAROST (Armand-Joseph, *duc*), *pair de France*, petit-fils du précédent, *lieutenant-général*, naquit à Versailles, le 1er juillet 1738; fut connu d'abord sous les noms de marquis de Charost et de duc d'Ancenis. Il entra aux mousquetaires, en 1754; fut nommé lieutenant-général, par le roi, dans les provinces de Picardie et Boulonnais, et gouverneur des ville et citadelle de Calais, fort Neulay et pays reconquis, en janvier 1756. On le fit colonel dans le corps des gendarmes de France, le 1er avril de cette dernière année, et mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie de son nom (auparavant d'Egmont), le 4 mars 1757. Il fit, avec ce régiment, les campagnes de ce temps, en Allemagne, et combattit avec beaucoup de valeur à la prise de Munster (1). On le créa pair de France, en 1759. Son régiment ayant été incorporé dans celui de Royal-Étranger, en 1761, il fut fait mestre-de-camp-lieutenant du régiment de cavalerie du Roi, le 1er décembre 1762 (2). Il fut promu au grade de brigadier de cavalerie,

---

(1) En 1758, il fit porter son argenterie à la Monnaie pour subvenir aux besoins de l'état, et répondit aux représentations que son intendant lui faisait à ce sujet : « Je sacrifie ma vie pour ma patrie, je peux donc bien » aussi sacrifier mon argenterie. »

(2) La paix de 1763 l'ayant rendu à la vie paisible, il se livra tout entier aux actes de bienfaisance. Il établit des ateliers de charité en Breta-

le 4 novembre 1766, et maréchal-de-camp, le 3 janvier 1770. Au commencement de la révolution, le duc de Charost fit un don patriotique de 100.000 francs, et annonça au même temps, à l'assemblée nationale, qu'il venait de faire aux habitants d'Ancenis l'abandon d'un droit de dixmage, montant à une somme assez considérable. Cette assemblée décréta, dans sa séance du 24 septembre 1789, qu'il serait adressé des remercîments au duc de Charost, et que la lettre qu'il lui avait écrite serait imprimée. Le 24 octobre de la même année, il présenta à l'assemblée nationale, de concert avec le marquis de Bullion, un mémoire sur les causes qui s'opposaient aux succès de l'agriculture (1). Il fut créé lieutenant-général, le 7 septembre 1792. Incarcéré pendant le régime de la terreur, il passa six mois à la Force, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794). Nommé maire du 10[e] arrondissement de la ville de Paris, en 1799, il fut atteint de la petite vérole, en allant visiter l'institut des Sourds et Muets, dont il était un des administrateurs, et mourut de cette maladie, le 27 octobre 1800, emportant les regrets des gens de bien, et ceux des pauvres dont il était le généreux soutien. (*États militaires, Moniteur, annales du temps.*)

DE **BÉTHUNE** (Eugène-François-Léon, *prince*), *lieutenant-général,* d'une branche puînée de la même maison, séparée de la souche commune depuis le onzième siècle, naquit à Saint-Omer, le 30 juillet 1746. Il entra à 16 ans dans la compagnie des mousquetaires gris de la garde du

---

gne, et fit ouvrir plusieurs routes dans le Berri. Il abolit les corvées seigneuriales dans ses domaines; fonda des secours annuels pour les pauvres, pourvut à l'entretien et à l'instruction des enfants abandonnés; établit des secours extraordinaires contre les grêles, les incendies et les inondations; s'occupa des moyens de prévenir ou d'arrêter les épizooties, et encouragea la culture du coton dans la Picardie. Louis XV, montrant un jour le duc de Charost à ses courtisans, leur dit : « Regardez cet homme; il n'a pas beaucoup d'apparence, mais il vivifie trois de mes provinces. »

(1) Il était alors membre de la société d'agriculture.

roi ; mais ayant bientôt, par goût et par raison de santé, préféré la littérature aux armes, il fut élu membre de l'académie d'Arras, en 1765 ; chevalier de cette académie, en 1770, et directeur, en 1771. A cette dernière époque, sa santé s'étant fortifiée, il rentra au service, et obtint le guidon des gendarmes de la garde, par brevet du 28 avril 1771, avec le grade de colonel de cavalerie, par commission du même jour. Il se démit, le 28 octobre 1774, de son guidon des gendarmes en faveur du baron de Béthune, son frère, et conserva son rang de colonel à la suite de la cavalerie. Dans une promotion faite à Vienne (Autriche), le 18 décembre 1776, le marquis de Béthune fut nommé chambellan de l'empereur Joseph II et de l'impératrice douairière Marie-Thérèse. Il obtint, le 25 septembre 1777, de l'impératrice-reine un diplôme portant autorisation de décorer ses armoiries du manteau ducal et de la couronne fermée. L'empereur Joseph II le créa prince de Béthune-Hesdigneul, par diplôme daté de Vienne, le 6 septembre 1781. Il prêta serment en cette qualité entre les mains de l'archiduchesse Marie-Christine, à Bruxelles, le 8 novembre 1781. Le prince de Béthune ayant demandé l'agrément du roi Louis XVI, pour les lettres et dignités dont il venait d'être revêtu, il obtint cet agrément, par lettres des 15 septembre et 18 octobre 1781, et fit enregistrer son diplôme à Arras, élection d'Artois, le 17 mai 1782. Il fut créé chevalier des ordres de l'Aigle-Blanc et de Stanislas de Pologne, le 10 novembre 1782, et obtint, encore à cet égard, l'agrément du roi de France, le 12 avril 1783. Il devint membre honoraire de l'académie des sciences et belles-lettres de Valence en Dauphiné, le 4 décembre 1787. En 1791, époque de l'émigration des princes français, le prince de Béthune fut nommé et installé, le 30 août, capitaine en chef de la 1re compagnie des gentilshommes des provinces de Flandre, Artois et Picardie, et fit avec sa compagnie la campagne de 1792 à l'armée d'observation, commandée par le prince de Bourbon dans le pays de Liége. Après cette campagne, le prince de Béthune, qui avait été inscrit sur la liste des émigrés, se retira en Hollande, et ne rentra en France qu'a-

près avoir été rayé de cette liste. Cette radiation fut faite par arrêté du département du Pas-de-Calais, en date du 27 février 1797. Obligé d'obéir au décret du 18 fructidor an 5 (4 février 1797), il se rendit à Wesel et de là en Prusse, et fut de nouveau inscrit sur la liste des émigrés. Dans le temps que le prince de Béthune séjournait à Wesel, S. M. Louis XVIII lui envoya, sous la date du 5 novembre 1797, un ordre pour être reçu chevalier de Saint-Louis, et cette réception eut lieu le 2 février 1798. Par arrêté du conseil de préfecture du département du Pas-de-Calais, le séquestre fut levé sur ses biens, et il obtint, le 28 août 1802, des lettres d'amnistie pour fait d'émigration. Il vint alors prendre son domicile à Saint-Germain-en-Laye. La famille des Bourbons étant remontée sur le trône de France, en 1814, le prince de Béthune reçut la décoration du Lis, le 30 mai de cette année, et fut créé lieutenant-général, le 22 mai 1816. Il fut nommé grand'croix de l'ordre du Lion de Holstein-Limbourg, pour la langue de France, par diplôme du 1er août de la même année. Il avait été fait chevalier du Lion-Blanc palatin, le 3 mai 1780, et grand'croix et inspecteur de l'ordre chapitral des 4 empereurs dans la langue d'Austrasie, le 10 mars 1784. Il a été élu président du comité de l'association paternelle des chevaliers de Saint-Louis de l'arrondissement de Saint-Germain-en-Laye, le 29 juillet 1820. (*Histoire généalogique de la maison de Béthune, annales du temps.*)

DE BÉTHUNE (Claude-François-Guislain, *vicomte*), *maréchal-de-camp*, frère du prince de Béthune, naquit à Arras le 29 décembre 1750. Il entra volontaire dans le régiment de Berri, le 15 mai 1765; y fut fait lieutenant à la suite, le 22 juin 1767, et lieutenant en pied, le 11 mars 1769. On le nomma sous-lieutenant à la suite des carabiniers, le 26 avril 1770; capitaine dans le régiment de Dauphiné cavalerie, le 12 novembre suivant; guidon des gendarmes de la garde, le 5 octobre 1777, et colonel en second de la première brigade des carabiniers, le 7 mai 1780. Il fut fait gentilhomme d'honneur de Monsieur,

frère du roi, et maréchal-de-camp, le 5 octobre 1789. (*États militaires, Varoquier.*)

DE BÉTHUNE-PENIN (Adrien-François, *comte*), *maréchal-de-camp*, branche cadette des précédents, fut fait sous-lieutenant au régiment d'infanterie du Roi, le 10 juillet 1714; lieutenant réformé, le 1er octobre suivant, et lieutenant, le 5 mai 1715. Devenu capitaine, le 6 janvier 1721, il commanda sa compagnie au camp de Montreuil, en 1722; au camp de la Moselle, en 1727; aux siéges de Gerra-d'Adda, de Pizzighitone, et du château de Milan, en 1733; de Tortone, de Novarre, de Sarravalle; à l'attaque de Colorno; aux batailles de Parme et de Guastalla, en 1734; aux siéges de Révéré, de Reggio et de Gonzague, en 1735; au camp de Compiègne, en 1739; au siége de Prague, en 1741; au combat de Sahay; au ravitaillement de Frawemberg; à la défense de Prague, en 1742; et s'étant distingué à la sortie du 22, il fut fait capitaine d'une compagnie de grenadiers, par lettres du lendemain 23. Il commanda cette compagnie à la retraite de Prague, au mois de décembre; à la bataille de Dettingen, en 1743; et aux siéges de Menin et d'Ypres, en 1744. Il passa au commandement d'un bataillon, le 20 juin de la même année, avec rang de colonel d'infanterie, par commission du même jour; servit au siége de Furnes, à l'affaire d'Haguenau, et au siége de Fribourg. Il se trouva à la bataille de Fontenoy; aux siéges des ville et citadelle de Tournay, d'Oudenarde, de Dendermonde et d'Ath, en 1745; au siége de Bruxelles et à la bataille de Raucoux, en 1746; à la bataille de Lawfeld, en 1747, et obtint le grade de brigadier, par brevet du 27 juillet de cette année. Il servit en cette qualité au siége de Maestricht, en 1748; au camp de Saint-Valery, en 1756; à la bataille d'Hastembeck, en 1757; à celle de Crewelt, en 1758, et devint lieutenant-colonel du régiment du Roi, le 24 décembre de cette année. Créé maréchal-de-champ, par brevet du 10 février 1759, il quitta le régiment du Roi, et ne fut pas employé depuis. (*Dépôt de de la guerre.*)

DE BÉTHUNE DE SAINT-VENANT (Adrien-Joseph-Amélie, *comte*), *maréchal-de-camp*, neveu du précédent, naquit à Arras, le 3 août 1736. Il entra au service en qualité de lieutenant en second au régiment du Roi infanterie, le 19 septembre 1748; fut fait capitaine dans le régiment de Royal-Normandie cavalerie, le 22 mars 1758; colonel d'une brigade de carabiniers, le 20 avril 1768; chevalier de St.-Louis, le 20 avril 1770; colonel réformé, le 1er avril 1776, et mis colonel à la suite avec 4000 livres d'appointements. Il obtint, le 1er mai 1773, une pension de 2000 liv. sur l'ordre de Saint-Louis. On le fit colonel en second de la brigade de carabiniers, le 1er mai 1779; brigadier d'infanterie, le 18 mars 1780, et colonel à la suite du corps avec 1500 livres d'appointements, le 7 mai de la même année. Il fut créé maréchal-de-camp, le 1er janvier 1784, et mourut à Arras, victime du tribunal révolutionnaire, le 28 avril 1794, à l'âge de 23 ans. (*Etats militaires, annales du temps, Varoquier.*)

DE BETS (Philippe), *maréchal-de-camp*, étant lieutenant-colonel d'un régiment de cavalerie allemande au service de Suède, il servit, sous le duc de Weimar, à la prise de Bingen ; au secours de Mayence, et au combat de Vaudrevanges, en 1635. Toutes les troupes du duc de Weimar étant entrées cette même année à la solde du roi de France, le sieur de Bets passa au service de cette puissance avec son régiment, le 26 octobre, et se trouva à la prise de Saverne par assaut; à celle de Blamont, de Rambervilliers et de plusieurs autres places de la Lorraine, en 1636. Il combattit à Rhinaw, en 1637; se trouva à la prise de Stein, de Seckingen, de Lauffenbourg, de Walshut, de Rhinfeld; aux deux combats qui se donnèrent sous cette place; à la bataille de Wirtenwield; au siége et à la prise de Brisack, en 1638; et au siége de Thann, en 1639. Il obtint, cette année, le régiment dont il était lieutenant-colonel, et le commanda, sous le comte de Guébriant, dans la Wétéravie, en 1740; à la bataille de Wolfenbuttel; à la défaite de 200 chevaux des ennemis, en 1641; à la bataille de Kempen; à la

prise de Nuire, de Kempen, de Lina, d'Ulkrack, de Duren et de Leichnich. Il le commanda aussi au secours de Leipsick, en 1642; au siége de Rothewil; à la bataille de Tutlingen, en 1643; aux combats de Fribourg; aux siéges de Philisbourg, de Mayence, de Landau et des autres places du palatinat, en 1644. Il se trouva avec son régiment à la bataille de Nortlingen; à la prise d'Heilbron et de Trèves, en 1645; et aux autres expéditions du maréchal de Turenne en Allemagne, jusqu'à la paix de Westphalie. Étant venu servir en Flandre avec l'armée d'Allemagne, en 1649, il se trouva au siége de Cambrai et à la prise de Condé. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 28 janvier 1650, il se démit de son régiment, au mois de mai, et quitta le service. (*Dépôt de la guerre, Histoire du maréchal de Guébriant.*)

DE BETTE (Emmanuel-Ferdinand, *marquis de Leydo*), *maréchal-de-camp*, né à Madrid, le 13 janvier 1724. Grand d'Espagne de la première classe et grand-bailli du pays d'Alost, en naissant, il entra lieutenant au régiment des gardes Vallonnes, le 1er mars 1735, et y eut une compagnie avec commission de colonel, le 25 août 1737. Il commanda cette compagnie à l'armée d'Italie, en 1743 et 1744; devint colonel du régiment d'infanterie d'Afrique, par commission du 29 janvier 1745; continua de servir en Italie, et obtint le grade de brigadier, le 18 septembre suivant. Après la paix, il fut fait premier écuyer de Madame, l'infante duchesse de Parme. Étant entré au service de France, on lui accorda le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 25 août 1749. Employé, en cette qualité, à l'armée d'Allemagne, par lettres des 1er mars et 29 novembre 1757, 16 mars 1758, 1er mai 1759, et 1er mai 1760, il se trouva à la bataille d'Hastembeck; à la prise de Hanovre; à l'affaire de Zell, en 1757; à la bataille de Crewelt, en 1758; à celle de Minden, en 1759; au combat de Corback, et à l'affaire de Warbourg, en 1760. On ne le trouve plus employé depuis cette dernière année. (*Dépôt de la guerre.*)

LE BEUF (N....), *maréchal-de-camp* du 1er mars 1780, avait été fait brigadier d'infanterie, le 20 avril 1768. (*Etats militaires.*)

BEURET (N...., *vicomte*), *maréchal-de-camp* du 25 novembre 1813. Voyez *le Supplément*.

DE BEURMANN (Jean-Ernest, *baron*), *maréchal-de-camp*, né à Strasbourg, en Alsace, le 25 octobre 1775, fut admis à la solde, comme enfant du corps, dans le 62e régiment d'infanterie, ci-devant Salm-Salm, le 10 août 1784. Il fit le service de soldat dans ce régiment, depuis le 23 janvier 1788 jusqu'au 21 mai 1790, époque à laquelle il y devint sous-lieutenant. Il passa lieutenant au 19e régiment d'infanterie, ci-devant Flandre, le 15 septembre 1791, et y fut fait capitaine, le 4 mai 1792. Employé avec ce régiment à l'armée du Nord, il se trouva au siége d'Anvers et à la bataille de Valmy, en cette même année 1772; aux batailles de Dunkerque, d'Hondscooteet de Nerwinde; et aux siéges de Maestricht et de Mayenne, en 1793. Nommé-capitaine adjoint aux adjudants-généraux, le 17 mai 1794, et employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, il combatit à Fleurus, le 26 juin, et fut blessé au pied droit, le 15 juillet, à l'affaire de la montagne de Fer, près de Louvain. Il se trouva au combat de Dusseldorff, en septembre 1795, et à la bataille de Wurtzbourg, le 6 janvier 1796. On l'incorpora comme capitaine à la suite, dans la 20e demi-brigade d'infanterie, où il fut placé capitaine en pied, le 7 août suivant. Il servit à l'armée de Suisse, en 1778; à celle d'Italie, en 1799, et y fut fait prisonnier de guerre, le 20 juin, à Saint-Julien, près d'Alexandrie en Piémont. Il fut nommé chef de bataillon, le 30 mai 1800; servit en Italie, en 1801; à l'armée de Portugal, et au camp de Bayonne, en 1802; obtint le grade d'adjudant-commandant, le 27 août 1803, et fut, cette année et la suivante, employé comme chef d'état-major du cantonnement de Toulon, sous les ordres du général de division Reynier. Il servit en 1805 et 1806, d'abord au camp de Boulogne, dans la division du général Suchet (11e corps d'armée), et ensuite à l'armée d'Allemagne dans la cavalerie légère

du même corps d'armée. Il se trouva pendant ces deux campagnes aux batailles d'Ulm, au mois d'octobre 1805; d'Austerlitz, le 5 décembre de la même année; d'Iéna, le 14 octobre 1806, et de Lubeck, le 3 novembre suivant. Employé à la même armée, en 1807, il combattit à Eylau, le 8 février; à Heilsberg, le 12 juin; à Kœnigsberg, le 16, et fut fait commandant de la Légion-d'Honneur, le 11 juillet. Napoléon le créa comte de l'empire, le 19 mars 1808. Il passa, le 18 février 1809, de l'armée d'Allemagne à celle de Catalogne, et y fut employé à son grade d'adjudant-commandant dans la brigade allemande commandée par le général Amey. Il prit le commandement de la division westphalienne, le 14 septembre de la même année, et se trouva au siége de Gironne. Il enleva de vive force le couvent de Saint-Denis, retranché et soutenu par la compagnie d'élite des grenadiers de la garnison de Gironne: la prise de ce poste était des plus importantes pour la continuation du siége. A la tête des grenadiers et voltigeurs sous ses ordres, il monta trois fois à l'assaut sur la brèche du fort du mont Saint-Juan, dépendant de Gironne. Il fut fait chef de l'état-major des troupes françaises en Haute-Catalogne, le 4 août 1810; se distingua au siége de Figuières et aux combats sous cette place, en mai 1811, et fut honorablement cité dans le rapport du général Baraguey-d'Hilliers. Créé général de brigade, le 23 octobre de la même année, il fut fait sous-chef de l'état-major-général de l'armée de Catalogne, le 14 novembre suivant, et prit le commandement d'une brigade de la division du général Quesnel, le 28 décembre. Avec 4 compagnies d'infanterie d'élite et une compagnie de sapeurs, il enleva et occupa, le 21 janvier 1812, la position escarpée dite du Calvaire, défendue par environ 3000 Espagnols. Faisant l'avant-garde de l'armée avec le 23ᵉ régiment d'infanterie-légère, il fut attaqué à San-Félis, le 27 du même mois, par la division espagnole du général Salfields qu'il repoussa, et à laquelle il prit un drapeau, onze officiers et 100 hommes. Le 16 avril de la même année, à la tête de 8 compagnies du 5ᵉ de ligne, il repoussa d'Olot et poursui-

vit pendant deux heures une colonne de 5000 Espagnols, commandée par les généraux Lascy, Manzo-Rovira et Fabrie. Le 15 novembre, il marcha, à la tête du 60ᵉ régiment de ligne, sur Casa-Massana, et y dispersa un rassemblement de 2 à 3000 insurgés. Le 9 juillet 1813, se dirigeant sur Barcelonne avec 2 bataillons du 24ᵉ régiment d'infanterie-légère, 30 compagnies du 115ᵉ de ligne et 4 pièces d'artillerie de montagne, il attaqua, à la Salcette, 800 Espagnols commandés par les généraux Copons et d'Arolas. Après un combat de deux heures, il repoussa l'ennemi jusque dans le ravin de l'Esquirol, et favorisa la retraite de l'armée française, qui était alors fortement poursuivie. Le 14 mars 1814, il fut détaché de l'armée de Catalogne, d'où il eut l'ordre de partir en poste, avec une division forte de 12 bataillons, et de se rendre en France, au corps d'armée que le maréchal Augereau commandait dans les environs de Lyon. Aussitôt après son arrivée à cette armée, le maréchal mit à sa disposition 8 bouches à feu, et lui ordonna de prendre position à la Grange-Blanche. L'ennemi ayant attaqué le corps d'Augereau, le 20 mars à la pointe du jour, parvint à forcer le centre et la droite des troupes françaises, et à s'approcher des faubourgs de Lyon; mais le général Beurmann ne se laissa point entamer, et résista avec tant de succès aux efforts réitérés des Autrichiens, qu'il parvint à conserver sa position, et à faire éprouver à l'ennemi une perte assez considérable. Cette belle défense empêcha que Lyon fût enlevé de vive force, et facilita l'évacuation de cette place qu'on abandonna en bon ordre, le lendemain. Après cette affaire, le général Beurmann fut détaché de l'armée de Lyon, avec les troupes sous son commandement, pour se rendre à l'armée de la Haute-Garonne, rassemblée à Libourne. Après l'abdication de Napoléon, il envoya, en avril, son acte d'adhésion aux actes du gouvernement provisoire. Le roi le créa chevalier de l'ordre du Mérite militaire, par ordonnance du 30 août suivant, et le nomma, le 18 novembre 1818, lieutenant de roi de première classe, pour commander à Toulon. (*Brevets militaires, Moniteur, annales du temps.*)

DE BEURMANN (F. A., *baron*), *maréchal-de-camp*, du 6 août 1811, frère du précédent. Voyez *le Supplément*.

DE BEURNONVILLE, *voyez* RIEL.

DE BEUSEVILLE, *voyez* DE LA LUZERNE.

DE BEUVRON, *voyez* D'HARCOURT.

DE BEVILLE (N....), *maréchal-de-camp* du 5 décembre 1781, avait été créé brigadier de dragons, le 5 septembre 1778. (*Etats militaires.*)

DE BEVY, (N...., *comte*), *maréchal-de-camp* du 9 mars 1788, était colonel des grenadiers royaux de Champagne, lorsqu'on le créa brigadier d'infanterie, le 5 décembre 1781. (*Etats militaires.*)

DE BEY DE BATILLY (Antoine), *maréchal-de-camp*, naquit à Metz, et entra de bonne heure au service de l'empereur. Il y était, en 1625, lieutenant-colonel du régiment des gardes du comte de Mansfeld, sous lequel il avait toujours servi. Il passa au service du roi de France, en 1635, et leva, par commission du 19 janvier, et par capitulation du 16 février suivant, un régiment d'infanterie allemande de son nom. Il amena d'Allemagne ce régiment qu'il y commandait; joignit l'armée du duc de Weimar, sous les ordres du marquis de Feuquières, et contribua à la prise de Bingen; au secours de Mayence, et à la victoire remportée à Vaudrevanges en la même année. Il se trouva à la prise du château d'Hohenbaur; au siége et à la prise de Saverne; à la prise de Blamont et de Rambervilliers, en 1636; à la prise d'Yvoy et de Damvilliers, sous le maréchal de Châtillon, en 1637; à la prise de Lunéville, en 1638, et au siége de Brisack, sous le duc de Weimar, la même année. Il quitta l'armée d'Allemagne avec son régiment, par ordre du 26 avril 1630, pour se rendre à l'armée du Piémont, et se trouva au combat de la Route, le 20 novembre; au siége et à la prise de Turin, et aux deux combats qui se donnèrent sous cette place, en 1640. Le sieur de Batilly obtint, à la fin de cette campagne, le gou-

vernement de Neufchâteau, et quitta l'armée d'Italie, en 1641, pour se rendre en Roussillon, où il servit aux siéges de Collioure et de Perpignan, en 1642. Il passa, au mois de mars 1643, à l'armée d'Allemagne; couvrit, avec l'armée du maréchal de Guébriant, le siége de Thionville, après lequel il servit au siége de Rothweil; se trouva au combat de Tutlingen, où il se distingua, et obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 10 janvier 1644. Il servit en cette qualité à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Turenne, et fut tué en duel, à la fin de 1645 ou au commencement de 1646, par le marquis du Repaire. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps, Mémoires de Syrot, Gazette de France.*)

DE BEYLIÉ (Claude), *maréchal-de-camp*, naquit à Grenoble le 6 juin 1729. Il fut fait lieutenant en second au 1ᵉʳ bataillon du régiment de Penthièvre infanterie, le 18 avril 1748; servit comme ingénieur volontaire avec appointements, en 1749, et passa lieutenant, sans appointements, à la suite du régiment de Lyonnais, le 1ᵉʳ janvier 1750. Reçu ingénieur, en 1752, il fut employé au fort de Philippe, en 1756, et fit la campagne de 1758. Il obtint le grade de capitaine, le 22 juillet 1759; fit la campagne de cette année, et devint ingénieur en chef, en 1773. On le nomma major, le 18 janvier 1777, et sous-brigadier, le 28 avril 1778. Il s'embarqua, en 1781, pour une mission particulière; fut nommé colonel, le 22 mai 1785; chef de brigade, le 19 mars 1786, et rentra en France dans le courant de cette dernière année. Nommé directeur des fortifications, le 1ᵉʳ janvier 1791, il fut mis à la retraite, le 16 décembre 1793, en considération de l'ancienneté et du mérite de ses services, et mourut, en 1788, à l'âge de 89 ans. (*Brevets militaires.*)

DE BEYLIÉ (Philibert-Augustin), *maréchal-de-camp*, frère du précédent, né à Grenoble le..... Entra au service comme lieutenant dans le corps royal d'artillerie des colonies; fut employé à Pondichéry, sur la côte de Coromandel; passa successivement par divers grades; revint des

colonies en qualité de député des Indes-Orientales aux états-généraux, et prêta serment en cette qualité dans la séance de l'assemblée nationale, le 19 septembre 1790. Créé brigadier, en 1791, il obtint ensuite le grade de maréchal-de-camp, dans le corps royal d'artillerie des colonies (1), et mourut en mai 1796 (2). (*Etats militaires.*)

BEYRAND (Martial), *général de brigade,* né à Limoges, le 9 septembre 1768, entra au service, comme soldat, dans le régiment de Bassigny, le 6 avril 1783, et y obtint un congé absolu, le 15 avril 1784. Il s'engagea de nouveau dans le régiment de Touraine, le 15 mars 1785. En 1792, lors de la formation des corps de volontaires nationaux, il fut nommé capitaine dans le 2e bataillon du département de la Haute-Vienne, et suivit à l'armée du Nord ce corps, qui fut chargé de la défense de la place du Quesnoy. L'ennemi ayant assiégé cette ville en août 1793, la garnison, après une vigoureuse résistance, fut obligée de se rendre prisonnière le 9 septembre suivant, et Beyrand n'échappa alors à la captivité qu'en se travestissant en charbonnier, et en traversant, à la faveur de ce déguisement, les divers camps des armées coalisées. Le général Jourdan, qui l'honorait de son amitié, et près duquel il se rendit, l'employa d'abord dans son état-major, et l'envoya ensuite en mission à Paris. Beyrand, nommé adjudant-général chef de bataillon, le 9 novembre de la même année, fut employé à l'armée des Pyrénées-Orientales, et y devint chef de l'état-major de la division Augereau. Il se distingua dans ce poste, par sa capacité, son zèle et sa

---

(1) L'époque à laquelle il obtint ce grade ne nous est pas positivement connue; mais nous sommes certains que M. Beylié envoya ce brevet en 1793 au ministre de la guerre, qui lui en accusa réception le 2 janvier 1794. Cet envoi avait pour motif de faire échanger, aux termes des lois alors existantes, le brevet de maréchal-de-camp contre un brevet de général de brigade.

(2) Il avait publié, en 1791, des observations sur la législation des colonies.

bravoure; se trouva à toutes les affaires qu'eut alors cette division, et se signala particulièrement sur les bords du Teck et au combat de Saint-Laurent de la Monga, où il fut dangereusement blessé, le 13 août 1794. Il donna de nouvelles preuves de valeur à la défense du Col des Frères, attaqué par les Espagnols, dans le même mois. Nommé général de brigade, le 24 novembre suivant, il fut, peu de temps après, suspendu de ses fonctions. Rappelé au service actif et employé dans son grade de général de brigade à l'armée d'Italie, il combattit vaillamment à Dego, à Millesimo; aux retranchements de Ceva, en avril 1796, et au passage du pont de Lodi, au mois de mai suivant. Il contribua, au mois de juin, à réprimer l'insurrection des habitants de Lugo. A la bataille de Castiglione, le 5 août, il attaqua vigoureusement les ennemis dans la position qu'ils occupaient à la droite de ce village; fit des prodiges de valeur, et fut tué au milieu de la mêlée. (*Brevets militaires*, *annales du temps*.)

BEYSSAC (Jean-Romain), *maréchal-de-camp*, né à Marmande, le 2 septembre 1749. Voyez *le Supplément*.

BEYSSER (Jean-Michel), *général de division*, naquit à Ribauvilliers en Alsace, dans l'année 1734. Il entra, en 1780, au service de la compagnie des Indes Hollandaises, en qualité de chirurgien-major; fit la guerre dans l'Inde, et devint capitaine à la solde du gouvernement hollandais. Étant rentré en France, au commencement de la révolution, il embrassa la cause patriotique avec une ardeur qui le fit remarquer et nommer major des dragons. Il concourut à disperser, en 1791, les premiers rassemblements d'insurgés dans le Morbihan. Employé, en 1793, à l'armée des côtes de Brest, il servit d'abord comme adjudant-général sous les ordres du général Labourdonnaye; marcha sur Rhedon et en chassa les insurgés. A la tête de 1200 cavaliers, il parcourut le pays de Retz; reprit sur les Vendéens, Bourgneuf, Pornic, Babatre, dont il fit fusiller le maire comme complice des royalistes; s'empara de l'île de Noirmoutiers, et s'avança sur Machecoul, que Charette aban-

donna à son approche. Il jeta tellement l'alarme sur les côtes du Poitou, qu'il obligea les Vendéens à les évacuer. Il avait obtenu le grade de général de brigade, et commandait à Nantes, lorsqu'en juin de la même année, cette ville fut attaquée par les colonnes vendéennes, aux ordres de Cathelineau, Charette, le marquis de Bonchamp, le comte d'Elbée et le prince de Talmont. Beysser, ayant alors fait prendre les armes aux habitants, répondit à la sommation qui lui fut faite de rendre la place : « Nous périrons tous, ou »la liberté triomphera »; puis s'adressant aux Nantais et à la faible garnison qui s'y trouvait : « Si la trahison ou la »fatalité, leur dit-il, font tomber cette place au pouvoir »de l'ennemi, je jure qu'elle deviendra son tombeau et le »nôtre.» Le comte d'Elbée ayant attaqué, le 27 juin, le bourg de Nort, pour prendre le camp de Saint-Georges à revers, le 3e bataillon de la Loire-Inférieure, qui défendait Nort, fit des prodiges de valeur et y fut taillé en pièces; 17 hommes de ce bataillon parvinrent seuls à rentrer dans Nantes avec leur drapeau. Le général Beysser ordonna alors à tous les postes avancés de se replier sur la ville. Le 28, l'armée vendéenne s'ébranla et fit une attaque générale sur tous les points accessibles. Vers midi, la mêlée était horrible, et le combat se soutenait de part et d'autre avec un acharnement déplorable. Les royalistes étant parvenus à pénétrer dans les faubourgs de Saint-Clément et de Saint-Similien, et jusqu'à la place de Viarme, la victoire leur semblait assurée, lorsque Beysser, s'apercevant qu'un bataillon, placé au poste de Saint-Jacques, n'y était pour le moment d'aucune utilité, se mit à la tête de cette troupe, la conduisit à la porte de Paris, et fondit sur les assiégeants, qu'il força à la retraite. De part et d'autre on avait fait des efforts héroïques et des pertes considérables. Les Vendéens perdirent, entre autres, le chevalier de Menard, Fleuriot de la Fleuriaye, tués sur le champ de bataille, et Cathelineau, qui mourut peu de jours après des suites de ses blessures. Le gain de la bataille de Nantes empêcha le soulèvement de la Bretagne entière, qui eût porté la guerre au centre de la république. La conduite va-

leureuse que Beysser tint en cette occasion, le fit nommer, le 12 juillet suivant, général de division et commandant en chef de l'armée des côtes de la Rochelle. Cependant, le 18 du même mois, il fut dénoncé pour avoir accédé à un arrêté par lequel la commune de Nantes défendait l'entrée de cette ville à 6 commissaires envoyés par le comité de salut public, pour y mettre à exécution de sanglantes proscriptions. On le manda à la barre de la convention nationale, pour y rendre compte de sa conduite. Son rappel au commandement de Nantes fut sollicité par une délibération du conseil-général de cette commune, daté du 22. Il se rendit à Paris; se justifia, le 7 août, devant la convention, et fut réintégré dans ses fonctions, le 19. Le général Canclaux, qui commandait dans la Basse-Vendée, lui donna le commandement d'une des colonnes mobiles qui parcoururent ce malheureux pays, portant partout le fer et la flamme, et chassant devant elles les divisions royalistes effrayées et désorganisées depuis l'affaire de Nantes. Beysser se présenta, le 9 septembre, devant le port de Saint-Père, l'une des clefs du pays, et fit jeter des obus dans la place. Les paysans, qui ne connaissaient point encore ces terribles projectiles, furent frappés d'une terreur qui déjà les faisait songer à la retraite, lorsque le colonel Targe, de la légion des Francs, ayant passé la rivière à la tête de quelques braves, marcha la baïonnette en avant sur les royalistes, et acheva de les mettre en déroute. Le port Saint-Père tomba au pouvoir des républicains. Au combat de Montaigu, le 16 du même mois, Beysser, arrivant avec sa division par la route de la Rochelle, pour se joindre au général Canclaux, charge les Vendéens, entre aussitôt qu'eux dans la ville, et fait tuer à coups de baïonnette tout ce qui s'y rencontre. Le 21, il fut attaqué à Montaigu par les troupes de Charette et de Bonchamp, qui tombèrent sur lui à l'improviste. Ayant fait à la hâte ses dispositions de défense, il fit avancer son artillerie, sur laquelle les Vendéens se précipitèrent et dont ils s'emparèrent. Au moment où il faisait les plus grands efforts pour rallier les républicains, il fut atteint par un biscayen et

jeté à terre. Sa troupe, qui le crut mort, se débanda aussitôt, et les Vendéens, profitant de cette déroute, qui bientôt devint générale, se précipitèrent dans la ville dont ils se rendirent maîtres, et où ils massacrèrent tous les patriotes qui ne purent leur échapper par la fuite. Le général Beysser, accusé d'avoir pris part à un complot tramé dans les prisons, pour détruire le gouvernement républicain et donner un roi à la France, fut enlevé au milieu de ses soldats, en octobre 1793, amené à Paris, traduit au tribunal révolutionnaire, le 11 avril 1794, condamné à mort et exécuté le 13 du même mois. Il composa des couplets après et sur sa condamnation, et alla au supplice avec beaucoup de courage. (*Moniteur, annales du temps.*)

DE BEZONS, *voyez* BAZIN.

DU BIAIS (Sébastien), *maréchal-de-camp*, fut nommé capitaine au régiment d'infanterie de la Reine mère (depuis la Couronne), à sa création, le 25 juin 1643. Il servit au siége de Gravelines, en 1644; à la prise de Cassel, de Mardick, de Bourbourg, de Menin, de Béthune et de St.-Venant, en 1645; à la prise de Courtray, de Bergues et de Dunkerque, en 1646; à celle de la Knoque et de Dixmude, en 1647; au siége d'Ypres, et à la bataille de Lens, en 1648. Devenu lieutenant-colonel du même régiment, le 3 février 1649, il le commanda au blocus de Paris, au siége de Cambray; à la prise de Condé, la même année; au siége et à la bataille de Rethel, en 1650; aux combats de Blesneau, d'Estampes et du faubourg Saint-Antoine en 1652, et obtint, par brevet du 26 août, le grade de maréchal-de-camp. Il servit à l'armée de Catalogne; se trouva au siége de Gironne et au combat de Bordilly, en 1653; à la prise de Villefranche; à la levée du siége de Roses par les ennemis; au siége de Puicerda, en 1654, et à celui du cap de Quiers, en 1655. Il continua de servir à l'armée de Catalogne, où on se tint sur la défensive jusqu'à la paix. (*Dépôt de la guerre.*)

DE BIAUDOS (Jean-François), *marquis de Castéja, maréchal-de-camp,* entra aux mousquetaires, dès 1694, et servit en Flandre cette année et la suivante. Nommé capitaine au régiment Royal cavalerie, par commission du 28 avril 1696, il commanda sa compagnie à l'armée du Rhin jusqu'à la paix. Devenu colonel d'un régiment d'infanterie de son nom, qu'il leva par commission du 3 septembre 1702, il le commanda plusieurs années en garnison. Colonel du régiment de Tournaisis, par commission du 16 mars 1705, il se démit de celui qui portait son nom, et joignit celui de Tournaisis au siége de Vérue, qui se rendit au mois d'avril. Il commanda son régiment au siége de Chivas et à la bataille de Cassano, au mois d'août; à la bataille de Calcinato, au siége de Turin, et à la bataille de Castiglione, en 1706; à l'attaque de Sésanne, en 1708; à la bataille de Malplaquet, en 1709; en Flandre, en 1710; à l'attaque d'Arleux, en 1711; aux siéges de Douay, du Quesnoy, de Bouchain, en 1712; de Landau et de Fribourg, en 1713. Il obtint, à la mort de son père, le gouvernement de Toul, par provisions du 13 février 1718, et celui de Saint-Dizier, le 21 du même mois. Il se démit de ce dernier en faveur de son frère, le 31 mars suivant. Créé brigadier, par brevet du 1er février 1709, et maréchal-de-camp, par brevet du 20 février 1734, il se démit du régiment de Tournaisis, et se retira à Toul, où il mourut le 27 mai 1740. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

DE BIAUDOS (Charles-Louis), *comte de Castéja, maréchal-de-camp,* de la même famille que le précédent, fut connu d'abord sous le nom de chevalier de Castéja. Il entra aux mousquetaires, en 1699; se trouva avec ce corps au combat de Nimègue, en 1702; et prit, le 3 septembre suivant, la compagnie de grenadiers d'un régiment d'infanterie nouvellement levé par son frère aîné. Il devint major de ce régiment, le 10 février 1705, et colonel, sur la démission de son frère, qui passa au régiment de Tournaisis, par commission du 16 mars suivant. Il commanda son régiment pendant plusieurs années en garnison. Deve-

au guidon de la compagnie des gendarmes de Bretagne, par brevet du 13 février 1709, avec rang de mestre-de-camp de cavalerie, du même jour, il combattit à Malplaquet, au mois de septembre, et servit en Flandre jusqu'à la paix. Il se trouva à l'affaire de Denain, et aux siéges de Douay et du Quesnoy, en 1712; Il passa enseigne de la même compagnie, le 10 novembre 1716, et obtint le gouvernement de Saint-Dizier, par provisions du 31 mars 1718. Il fut nommé ministre plénipotentiaire près du roi de Suède, en 1727; obtint sa première audience, le 27 février, et resta dans ce royaume pendant onze ans avec la même qualité. On le nomma sous-lieutenant de la compagnie des chevau-légers d'Orléans, le 22 décembre 1731. Il obtint le grade de brigadier, par brevet du 13 février 1734; celui de maréchal-de-camp, par brevet du 1er mars 1738, et le gouvernement de Toul, à la mort de son frère aîné, par provisions du 16 juin 1740. Il s'était démis, dès 1736, de la sous-lieutenance de la compagnie des chevau-légers d'Orléans, et avait pris, en se mariant, le nom de comte de Castéja. Il se démit du gouvernement de Saint-Dizier, en faveur de son fils aîné, en 1754, et mourut le 10 mars 1755, âgé de 72 ans. (*Dépôt de la guerre*, *Gazette de France*.)

DE BIAUDOS (Stanislas), *comte de Castéja, maréchal-de-camp,* de la même famille que les précédents, naquit à Authée, canton de Namur, le 30 janvier 1738. Il fut fait lieutenant en second dans le régiment de Lowendal, le 29 avril 1747; lieutenant en premier, le 20 mars 1748; capitaine en second, le 8 août 1754, et capitaine en premier dans le régiment de la Marck, le 20 juillet 1761. On le fit major de Royal-Suédois, le 31 décembre 1766; major du régiment d'Alsace, le 4 mars 1767, et major du régiment de Bourbonnais, le 12 avril 1768. Il eut une commission de lieutenant-colonel, le 24 mars 1769, et fut créé chevalier de Saint-Louis, le 4 décembre 1770. On le nomma colonel du régiment Royal-Comtois, le 28 juillet 1773, et on le gratifia d'une pension annuelle de 200 écus, le 3 mars 1775.

Il fut promu au grade de brigadier d'infanterie, le 1er mars 1780; à celui de maréchal-de-camp, le 1er janvier 1784, et fut tué au château des Tuileries, à la journée du 10 août 1792. (*États militaires.*)

DE BIBEREGG, *voyez* REDING.

BICQUILLEY (Pierre-Marie, *baron*), *général-de-brigade d'artillerie,* mort à l'armée d'Espagne en 1809. Voyez *le Supplément.*

BIDAL (Alexis), *baron d'Asfeld, maréchal-de-camp,* frère aîné du maréchal d'Asfeld, servit d'abord comme volontaire, pendant la campagne de 1672, et se trouva à toutes les expéditions de cette année, ainsi qu'au siége de Maestricht en 1673. Ayant obtenu, le 14 septembre de cette dernière année, l'agrément de lever une compagnie de dragons pour le régiment de la Reine, à la création de ce corps, il la commanda aux batailles de Sintzeim, d'Ensheim, et de Mulhausen, en 1674; à Turckeim; à Altenheim, et au secours d'Haguenau et de Saverne, en 1675. Major du régiment Royal-Dragons, par brevet du 22 janvier 1676, il se démit de sa compagnie au régiment de la Reine, et servit avec le régiment Royal à l'armée d'Allemagne, où il se trouva, au combat de Kokesberg, sous le duc de Luxembourg. Il continua de servir en Allemagne sous le maréchal de Créqui, en 1677, et concourut à la victoire remportée à Kokesberg et à la prise de Fribourg. On le nomma mestre-de-camp d'un régiment de dragons de son nom (depuis Chapt), par commission du 26 avril 1678. Il fut créé inspecteur pour les dragons aux départements de la Lorraine, du Barrois, des Évêchés et de l'Alsace, par commission du 3 août 1681. Devenu brigadier de dragons, par brevet du 14 octobre suivant, il servit au siége de Luxembourg, en 1684, et y commanda tous les dragons. Promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 24 août 1688, et employé par lettres du même jour dans l'électorat de Cologne, sous le marquis de Sourdis, il fut choisi pour commander à Bonn. Assiégé dans cette place,

au commencement de juin 1689, il en fit sortir toutes les bouches inutiles; ravagea avec sa garnison tout le pays des environs; fit presque tous les jours des sorties qui eurent le plus grand succès, et notamment celle du 29 juin, où il mit en fuite 1500 chevaux qui étaient venus se poster sous le château de Siegberg. Enfin, au bout de quatre mois de siége ou de blocus, il soutint et repoussa un assaut où il tua 2400 hommes aux ennemis, et ne se rendit, le 12 octobre, qu'avec la capitulation la plus honorable. La place était alors entièrement ruinée et démolie par les effets d'une artillerie formidable, et la garnison qui se trouvait totalement dénuée de vêtements, avait souffert la plus grande disette. Le baron d'Asfeld, qui avait été blessé à l'assaut donné à Bonn, sortit de la place le 15 octobre; se rendit à Aix-la-Chapelle pour y prendre les eaux, et y mourut des suites de ses blessures, dans le courant du même mois, à l'âge de 35 ans. (*Dépot de la guerre, Gazette de France.*)

BIDAL (Benoît), *baron d'Asfeld, maréchal-de-camp,* frère du précédent, fut connu d'abord sous le nom du chevalier d'Asfeld. Il entra au service comme lieutenant au régiment de son frère aîné, le 12 décembre 1683, et servit au siége de Luxembourg, en 1684. Il fut fait aide-major, le 2 février 1685, et obtint, le 20 novembre suivant, dans le même régiment, une compagnie qu'il commanda dans l'électorat de Cologne, en 1688. Il se trouva au combat que livra M. de Sourdis; entra ensuite dans Bonn, où commandait son frère, et donna des preuves de la plus grande valeur à la défense de cette place. Il avait levé, par commission du 20 août 1688, un régiment de dragons de son nom, qui n'était pas encore en état de servir lorsqu'à la mort de son frère aîné, le roi lui donna, par commission du 7 novembre 1689, le régiment que ce frère avait commandé. Il prit alors le nom de baron d'Asfeld, et se démit du régiment qu'il avait levé, en faveur de son frère cadet (celui qui est devenu maréchal de France). Il commanda son régiment à l'armée de Flandre; combattit à Fleurus, en 1690, et servit au siége de Mons, en 1691. Il

obtint le grade de brigadier de dragons, par brevet du 25 avril de cette année, et fut employé en cette qualité à l'armée de la Moselle sous le marquis de Boufflers. Il se trouva aux siéges des ville et château de Namur; au combat de Steinkerque, en 1692; à la bataille de Neerwinde et au siége de Charleroy, en 1693, et au bombardement de Bruxelles, en 1695. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 3 janvier 1696, il se démit de son régiment, et servit à l'armée du Rhin cette année et la suivante. Employé, par lettres du 12 juin 1701, à l'armée d'Italie, il s'y trouva au combat de Chiari, la même année; à la bataille de Luzzara, et à la prise de Guastalla, en 1702. Employé sur le Rhin, en 1703, il s'y trouva au siége de Brisack, où il monta la tranchée, le 29 août; à la bataille de Spire et au siége de Landau, où il se signala en diverses occasions. Il ne servit plus, et mourut, le 29 avril 1715, âgé de 57 ans. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

BIDAL (Claude-François), *marquis d'Asfeld, maréchal-de-camp*, frère puîné du précédent, né le 2 juillet 1667, fut d'abord connu sous le nom de chevalier d'Asfeld, et servit, dès l'année 1683, au bombardement de Luxembourg, en qualité de lieutenant au régiment de dragons du baron d'Asfeld, son frère. Il obtint, en 1684, au siége de cette place, une compagnie dans le même régiment. Luxembourg se rendit, le 4 juin. Il servit, en 1689, à l'armée commandée par le maréchal d'Humières; combattit à Walcourt, le 27 août; se jeta dans Bonn; repoussa les ennemis à l'attaque du chemin couvert; les chassa d'une demi-lune où ils s'étaient logés, et rendit de grands services pendant le siége de cette place, qui se rendit le 12 octobre. On le fit mestre-de-camp du régiment d'Asfeld, par commission du 7 novembre, après la promotion de son frère à un autre régiment. Il servit, en 1690, sous le marquis de Boufflers, à la prise de la ville et du château de Kocum. Employé, sous le même général, en 1691, il se trouva au siége de Mons, qui se rendit le 9 avril, et au bombardement de la ville de Liége, le 4 juin. Employé sous le

maréchal de Luxembourg, en 1692, il servit au siége de Namur, qui capitula le 5 juin; à celui du château, qui se rendit le 30, et au combat de Steinkerque, le 3 août. Commandant la gauche de l'armée française, au combat d'Orteville, le 8 septembre, il renversa la droite des Allemands, et fit leur général prisonnier de guerre. Il servit, en 1692, au siége de Huy, dont la ville capitula le 20 juillet : le château ne se rendit que le 23. A la bataille de Neerwinde, le 29 juillet, il marcha à la tête des dragons; attaqua trois fois le retranchement des ennemis près du village de ce nom; les força à la dernière attaque, et eut l'épaule cassée. Il concourut au siége de Charleroy, qui se rendit le 11 octobre. Créé brigadier par brevet du 28 avril 1694, il servit à l'armée de Flandre, et suivit Monseigneur dans la pénible marche de Vignamont, au pont d'Espierre, le 22 août. Employé sous le maréchal de Villeroy, en 1695, il se jeta dans Namur, avec un corps de dragons; y soutint, pendant trois heures entières, l'attaque du chemin couvert de la ville, et empêcha les ennemis de s'y loger. La place de Namur s'étant rendue au prince d'Orange, le 4 août, le chevalier d'Asfeld défendit le château; soutint trois assauts, et chassa les assiégeants d'un bastion où ils avaient pénétré. Le château se rendit le 2 septembre. Il fut employé, en 1696, à l'armée de Flandre, où on se tint sur la défensive; commanda, pendant l'hiver, dans le pays de Luxembourg, et servit, en 1697, sous le maréchal de Choiseul, à l'armée du Rhin, où on se tint aussi sur la défensive jusqu'à la paix de Riswick. Son régiment ayant été réformé, le 23 de décembre 1688, il le rétablit le 5 février 1701; servit à l'armée de Flandre, sous le maréchal de Boufflers, par lettres du 6 juin de la même année, et ménagea l'entrée des troupes françaises dans la citadelle de Liége. Employé, par lettres du 22 mai 1702, sous M. le duc de Bourgogne et le maréchal de Boufflers, il combattit les Hollandais, sous les murs de Nimègue, le 11 juin, et à Eckeren, le 30. Il se trouva au siége et à la prise de Traerbach, le 6 novembre, et fut créé maréchal-de-camp, par brevet du 23 décembre suivant. En 1703, il

servit sous monsieur le duc de Bourgogne, et sous le maréchal de Tallart, au siége de Brisack, qui fut pris le 6 septembre. Il combattit à Spire, où le prince de Hesse-Cassel fut battu, le 14 novembre. L'activité avec laquelle le chevalier d'Asfeld rallia la cavalerie détermina la victoire en faveur de l'armée française. Il eut part à la prise de Landau, qui capitula le 15. Étant passé en Espagne, au mois de décembre suivant, il y servit, en 1704, au siége de Salvaterra, qui se rendit à discrétion, le 8 mai; à celui de Ségura, dont il s'empara le même jour; à la prise d'Idanha-Nova, emporté l'épée à la main, le 13; à celle de Mousanto, dont on tailla en pièces la garnison, le 16, et dont le château se rendit le 17. La garnison de Castel-Branco fut faite prisonnière de guerre, le 23; celle de Portalègre, le 1er juin, et celle de Castel-de-Vide, le 25. Le chevalier d'Asfeld marcha ensuite aux siéges de Montalva et de Marvan, qui se soumirent. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 26 octobre, et employé sous le maréchal de Tessé, en 1705, il commanda l'arrière-garde de l'armée des troupes gallo-espagnoles, au passage de la rivière d'Évora; chargea si brusquement les ennemis, qu'il les mit en désordre, et facilita les secours de Badajoz, dont le marquis Das Minas fut contraint de lever le siége, le 16 octobre. Commandant, en 1706, un corps de 5000 hommes, il reçut à Balbastro les députés de 300 villes, bourgs et villages, qui, par sa médiation, se soumirent à Philippe V. Détaché avec un corps de troupes, pour contenir le royaume d'Arragon, prêt à se révolter, il effectua, le 25 février, le passage de la Cinca, jusque-là regardé impossible. Il envoya ensuite 300 chevaux pour occuper Saint-Estevan, dont la prise devait lui faciliter le siége de Monçon. Le détachement, ayant été attaqué par un grand nombre d'ennemis, aurait couru le risque d'être défait, si le chevalier d'Asfeld ne fût venu à son secours, et ne l'eût dégagé; après quoi il mit en fuite 1200 miquelets, qui s'étaient retranchés près de Santa-Maria, en Catalogne. Il chargea avec succès les ennemis, le 26 février, et il avait déjà emporté un de leurs retranchements, lors-

que ayant aperçu un gros renfort qui marchait au secours des Anglais, il prit le parti de se retirer. Il suivit le roi d'Espagne au siége de Barcelonné. Le 22 avril, les assiégés firent une sortie générale; et, après un combat qui dura plus de trois heures, les assiégeants se maintinrent sans perdre un pouce de terrain. La cavalerie de la place étant aussi sortie, le chevalier d'Asfeld, à la tête des piquets, la chargea et la repoussa avec perte de 15 cavaliers qui furent tués ou pris. Le roi d'Espagne ayant levé le siége de Barcelonne, le 12 mai, envoya le chevalier d'Asfeld à Bayonne, pour y préparer le passage des troupes qui retournaient en Espagne. D'Asfeld trouva dans cette dernière ville, et sur son crédit, 50,000 écus qu'il emprunta, et dont il se servit pour le soulagement des troupes et pour former un équipage d'artillerie. Vers la fin d'octobre, il investit Carthagène, qui capitula le 18 novembre. Employé sous le maréchal de Berwick, en 1707, il se trouva à la bataille d'Almanza, le 25 avril. Les ennemis firent d'abord plier la première ligne de la droite de l'armée française; mais le chevalier d'Asfeld, à la tête de la seconde ligne, tomba sur les vainqueurs; les battit; chargea ensuite la droite des ennemis; la mit en fuite, et poursuivit les fuyards. Le lendemain de la bataille, il fit prisonniers de guerre plusieurs officiers-généraux, et 13 bataillons ennemis, dont 5 Anglais, 5 Hollandais et 3 Portugais. L'armée des deux couronnes ayant été partagée alors en deux corps, le chevalier d'Asfeld, à la tête d'un de ces corps, entra dans le royaume de Valence, et attaqua, au commencement de mai, la place de Xativa. Il emporta, quelques jours après, l'épée à la main, la place, ainsi que deux monastères retranchés. La garnison, composée d'Anglais et de Hollandais, secondée par les habitants, ayant défendu le terrain de rue en rue, le chevalier d'Asfeld fit passer au fil de l'épée tout ce qui se trouva pris les armes à la main. Les troupes réglées se jetèrent dans le château; et, comme on ne pouvait les y forcer qu'en s'exposant à perdre beaucoup de monde, le chevalier d'Asfeld prit le parti de faire bloquer ce château par 4 bataillons, et de marcher avec le reste de

ses troupes à d'autres expéditions. Il s'empara de la ville de Chert, à l'entrée des montagnes de la Morella. Chargé, par le maréchal de Berwick, du blocus de Tortose, il investit cette place le 12 juin 1708; remporta, le 27 du même mois, un avantage sur les assiégés, qui avaient fait une sortie, et obligea Tortose à capituler, le 7 juillet. Après la prise de cette place, le chevalier d'Asfeld y fut d'abord laissé pour en faire réparer la brèche, et ensuite il partit avec les troupes qu'il avait amenées au siége de Tortose, et retourna dans le royaume de Valence, pour achever de soumettre entièrement ce royaume. Il marcha à Dénia; y arriva le 6 novembre; ouvrit la tranchée le 7; battit en brèche le 9; monta à l'assaut le 12, à la tête des grenadiers; emporta la basse et la haute ville, et fut légèrement blessé à la cuisse. 950 hommes, qui étaient parvenus à échapper au fer des assiégeants, se précipitèrent dans le château, un des plus forts du royaume de Valence. Maître de la ville, le chevalier d'Asfeld s'empara du monastère de Saint-François, poste que les alliés avaient fortifié, et par lequel le château pouvait recevoir des secours venant de la mer. 4 bâtiments, chargés de troupes et de munitions, parurent en effet sur la côte pour secourir les assiégés; mais la prise du monastère ne leur permit point de débarquer. Le chevalier d'Asfeld fit battre le château, et contraignit le gouverneur de se rendre prisonnier de guerre, le 17. On trouva dans cette place des vivres pour plus de six mois, 50 pièces de canon, plusieurs mortiers et 100 milliers de poudre. Il forma ensuite le siége d'Alicante, le 30 novembre; emporta un des faubourgs, le 1er décembre; s'empara de deux autres faubourgs, le 2, et força un retranchement, quoiqu'il n'y eût point de brèche. La ville capitula, le 3 du même mois. La saison étant trop avancée pour entreprendre le siége du château, il le bloqua jusqu'au 6 avril 1709, époque à laquelle, sur le refus que le gouverneur fit de se rendre, le chevalier d'Asfeld ordonna qu'on mît le feu à une mine chargée de 1200 quintaux de poudre, et qui, par son explosion, tua 150 Anglais, ruina les maisons du château, un bastion, une partie de la seconde enceinte de

la place et la grande citerne. On se préparait à l'assaut, après avoir battu jusqu'au 15, pour rendre la brèche plus praticable, lorsque 12 vaisseaux anglais s'approchèrent à la portée du canon; jetèrent l'ancre, et canonnèrent les troupes françaises pendant six heures. Le chevalier d'Asfeld répondit à ce feu par celui de son artillerie, et empêcha les Anglais de tenter la descente. Le général anglais, désespérant alors de secourir Alicante, capitula, le 18. Cette dernière conquête ayant achevé de faire rentrer entièrement le royaume de Valence dans l'obéissance, le chevalier d'Asfeld le gouverna avec un désintéressement et une équité qui lui méritèrent l'amitié de la noblesse et la confiance des peuples. Aussi le roi d'Espagne lui permit-il d'ajouter à l'écu de ses armes celles du royaume de Valence, et pour devise : *Bellicæ virtutis in Hispaniâ premium.* Il servit, en 1710, à l'armée du Dauphiné, sous le maréchal de Berwick, qui s'y tint sur la défensive; commanda ensuite au comté de Nice, sous le comte de Grignan, par pouvoir du 1er mars 1711, et eut aussi, sous le même comte de Grignan, le commandement en Provence, en 1712. Il marcha, sous le maréchal de Berwick, au secours de Gironne, dont les ennemis levèrent le siége, le 7 janvier 1713. Il servit, la même année, à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Villars, à la conquête de Spire, de Worms, de Kaiserlautern, ainsi qu'au siége de Landau, investi le 22 juin, et pris le 20 août. Il se distingua à la défaite du général Vaubonne, dont les retranchements furent forcés, le 20 septembre. Il servit ensuite au siége de Fribourg, abandonné par la garnison, le 1er novembre, et à celui du fort et des châteaux, qui capitulèrent le 16. Il commanda dans Fribourg, après la prise de cette place. Employé, en 1714, au siége de Barcelonne, sous le maréchal de Berwick, il y monta la tranchée, les 13 et 27 juillet, 23 août et 6 septembre, et concourut à la prise de cette place, emportée d'assaut, le 11 septembre, après 11 mois de blocus et 61 jours de tranchée ouverte. La cour de Madrid n'ayant pu ramener par la douceur les Majorquains à l'obéissance, résolut, en 1715, de les soumettre par la

force, et chargea le chevalier d'Asfeld de cette expédition. Il mit à la voile; partit de Barcelonne, le 11 juin; arriva, le 14, à la vue de l'ile Majorque; débarqua, le 15, sans aucun obstacle, à Cala-Longa; s'avança sur Alendia, le 18, et somma cette place de se rendre. Le gouverneur ayant refusé d'obéir à cette sommation, fut contraint par les habitants de le faire, et on prit la garnison à discrétion. Le 20, plusieurs autres villes et châteaux se soumirent aussi; apportèrent leurs clefs, et prêtèrent serment de fidélité. Le chevalier d'Asfeld marcha ensuite sur Palma, capitale de l'ile : la garnison fit, le 29, une sortie qui fut vivement repoussée, et Palma capitula le 2 juillet. L'Ile d'Yvica fut comprise dans la capitulation. On trouva dans Palma 200 pièces de canon, toutes sortes de vivres et de munitions. Cette prompte soumission de l'île de Majorque fut due à la sagesse du chevalier d'Asfeld, qui traita avec douceur les premiers qui se soumirent; et sa clémence, exercée à propos, attira à l'obéissance tout le reste du peuple. Le chevalier d'Asfeld s'étant rembarqué, ramena les troupes françaises à Barcelonne. Le roi d'Espagne le créa chevalier de la Toison-d'Or, le 21 août suivant (1), et marquis d'Asfeld, par décret du 30 du même mois, pour lui, ses descendants et parents directs ou collatéraux. Admis au conseil de guerre, par lettres du 18 septembre 1715, et nommé directeur général des fortifications, par brevet du 24 septembre 1718, il fut employé, en 1719, sous le maréchal de Berwick, au siége de Saint-Sébastien, qui battit la chamade le 1er août, et à celui du château, qui capitula le 17. Il servit ensuite à la prise des forts et du château d'Urgel, et au siége de Roses, que les pluies obligèrent d'abandon-

---

(1) Lorsque le régent de France déclara la guerre à Philippe V, il voulut donner une partie du commandement de l'armée au marquis d'Asfeld; celui-ci montrant la Toison-d'Or qu'il portait, répondit au prince : « Monseigneur, que voulez-vous que je fasse de ceci que je » tiens du roi d'Espagne? Dispensez-moi de servir contre un de mes » bienfaiteurs. » Le régent agréa ce refus, et n'en porta que plus d'estime au marquis d'Asfeld.

ner. Il obtint le gouvernement du château Trompette, par provisions du 19 octobre 1720, et servit en Guyenne et sur toutes les frontières, sous le maréchal de Berwick, en 1721. Employé à l'armée d'Italie, par lettres du 6 octobre 1733, il la commanda, en attendant le maréchal de Villars, par pouvoir du 17. Il se trouva au siége de Gerra-d'Adda, où il ouvrit la tranché dans la nuit du 17 au 18 novembre, et qui capitula le 28 du même mois. Il servit au siége de Pizzighitone, qui se rendit le 29, et à celui du château de Milan, qu'on prit le 29 décembre. Il eut part à la conquête de Trezzo, de Lecco, de Fuente, qui furent emportés dans les premiers jours de janvier 1734; à celle de Saravalle, qui se rendit le 5; de Novarre, d'Arrona, qui capitulèrent le 7; de la ville de Tortone, qui se soumit le 28, et de son château, qui se rendit le 4 février. Étant passé de l'armée d'Italie à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Berwick, par lettres du 1er avril, il passa le Rhin à l'île de Nekeraw, près de Manheim, avec 32 bataillons et 40 escadrons, obligea les ennemis de se partager, et favorisa, par ce moyen, l'attaque des retranchements d'Etlingen, qui furent emportés le 4 mai. Il investit Philisbourg, à la tête de 32 bataillons et de 2 régiments de dragons, le 23 mai; établit 2 ponts sur le Rhin, l'un à Grandenheim, l'autre à Oberhausen; fit travailler aux lignes de circonvallation, et ouvrit la tranchée le 3 juin. Créé maréchal de France, par état donné à Versailles le 14 juin, après la mort du maréchal de Berwick, il eut le commandement de l'armée, par pouvoir du même jour. Le 22, il fit attaquer et nettoyer le chemin couvert devant Philisbourg; y fit 60 hommes prisonniers, et emporta l'ouvrage à couronne, le 16 juillet : Philisbourg se rendit le 18. Le maréchal était venu à bout de réduire cette place malgré le débordement du Rhin, qui avait inondé les tranchées et toutes les attaques. Il avait surmonté tous les obstacles, et su inspirer à l'officier comme au soldat la patience et la fermeté dont il donna lui-même tant de preuves en cette circonstance. Il prit Worms le 23 juillet. Un détachement envoyé par lui battit, près de Mayence, le 9 août, 2500 hus-

sards, dont 80 furent tués. Il obtint le gouvernement de Strasbourg, vacant par la mort du maréchal de Berwick, par provisions du 15 du même mois; remit en même temps le gouvernement du château Trompette, et prêta serment entre les mains du roi, comme maréchal de France, le 10 novembre. Il ne servit point depuis, et mourut à Paris, le 17 mars 1743, âgé de 76 ans. (*Dépôt de la guerre, Mémoires du Père d'Avrigny, gazettes du temps, Journal historique de Louis XIV, par le Père Griffet, Histoire militaire de Louis-le-Grand, par le marquis de Quincy, le président Hénaut.*)

BIDAL (Claude-Étienne), *marquis d'Asfeld, maréchal-de-camp*, fils du précédent, né le 1er septembre 1719. Entra aux mousquetaires, en 1735, et fut nommé capitaine au régiment Royal cavalerie, le 28 février 1736. Devenu mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie de son nom (ci-devant Mouchy), par commission du 16 avril 1738, il le commanda à la prise de Prague, en 1741; au combat de Sahay; au ravitaillement de Frawemberg; à la défense de Prague, et à la retraite de cette ville, en 1742. Mestre-de-camp d'un régiment de dragons de son nom, par commission du 8 juin 1744, il se démit de son régiment de cavalerie; commanda le régiment de dragons à l'armée de Flandre, sous les ordres du maréchal de Saxe; à l'armée du Bas-Rhin, puis à l'armée de Flandre, au mois de juin 1745. Il servit aux siéges d'Oudenarde, de Dendermonde et d'Ath; et fut déclaré, au mois de novembre, brigadier de dragons, dont le brevet lui avait été expédié dès le 1er mai précédent. Il se trouva au siége de Bruxelles; à la réserve commandée par M. le comte de Clermont; servit aux siéges des ville et châteaux de Namur, où il entra avec son régiment, le 6 octobre 1746, et y finit la campagne. Il était sur les côtes de Bretagne, en 1747, et au siége de Maestricht, en 1748. Créé maréchal-de-camp par brevet du 10 mai de cette dernière année, et déclaré tel au mois de janvier 1729, il se démit de son régiment de dragons. Employé à l'armée d'Allemagne, par lettres du 1er mars 1757, il se trouva à

la bataille d'Hastembeck ; à la prise de plusieurs places de l'électorat d'Hanovre, et revint en France au mois de novembre. Il fit encore la campagne d'Allemagne, en 1760. (*Dépôt de la guerre.*)

BIDÉ (Louis-Joseph-Mathieu), *comte de la Grandville*, *lieutenant-général* du 22 juin 1814. Voyez *le Supplément.*

BIDET DE JUZANCOURT (Louis-Claude), *lieutenant-général*, du 15 décembre 1814. Voyez *le Supplément.*

BIDOIS (N.....), *général de brigade.* Voyez *le Supplément.*

DE BIÉ (N..... , *marquis*), *maréchal-de-camp*, par brevet du 17 avril 1652, dans lequel on ne lui donne aucune autre qualité. (*Dépôt de la guerre.*)

BIENASSISE (N.....), *maréchal-de-champ* du 18 mars 1780. Il avait été lieutenant-colonel du régiment de Normandie; lieutenant de roi à Calais et commandant dans le Calaisis, lorsqu'il obtint le grade de brigadier, le 20 avril 1768. (*États militaires.*)

DE BIENCOURT (Charles, *marquis*), *maréchal-de-camp*, né sur la paroisse de Saint-Sylvain d'Ahun, en Limousin, le 7 novembre 1747 ; entra page de la reine, en 1761; fut fait sous-lieutenant dans le régiment des gardes-françaises, compagnie de Velciers, le 5 octobre 1766, et enseigne dans celle de la Tour, le 14 janvier 1770. Il obtint, le 5 mai 1772, une commission pour tenir rang de colonel d'infanterie, et fut attaché en cette qualité au régiment de Champagne, puis à celui de Berri. On le nomma chevalier de Saint-Louis, le 3 juin 1779; mestre-de-camp commandant du régiment d'Austrasie infanterie, le 11 novembre 1784; brigadier des armées du roi, le 1er janvier 1787, et maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. Il fut élu premier député aux états-généraux par la noblesse du bailliage et sénéchaussée de la Haute-Marche, le 23 mars 1789. (*États militaires, annales du temps.*)

DE BIÈS DE SAVIGNY (Claude-François, *marquis*), *maréchal-de-camp*; fut nommé capitaine au régiment de Chappes cavalerie, par commission du 26 février 1646. Il servit aux siéges de Courtray, de Bergues et de Dunkerque, la même année; au siége de Lens, en 1647; à celui d'Ypres, à la bataille de Lens, en 1648; au blocus de Paris, au siége de Cambray, à la prise de Condé, en 1649; au secours de Guise, et au siége de Rethel. Il commanda le régiment de Chappes à la bataille qui se donna sous cette dernière place, et y fut blessé grièvement, après avoir fait prisonniers le général ennemi Beck, son fils et son lieutenant. Il continua de servir en Flandre, en 1651. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 25 février 1652, il leva un régiment de cavalerie de son nom, par commission du 23 mars suivant, et se trouva à la bataille du faubourg Saint-Antoine. Son régiment ayant été licencié à la fin de cette campagne, il conserva sa compagnie dans le régiment de Chappes, et servit au siége de Sainte-Menehould, en 1653; à celui de Stenay, et au secours d'Arras, en 1654; aux siéges de Landrecies, de Condé et de Saint-Guilain, en 1655, de Valenciennes, en 1656, de Montmédy, en 1657; à la bataille des Dunes, et à la prise de Dunkerque et d'Ypres, en 1658. Il obtint, en considération de ses services, l'érection de sa terre de Savigny en marquisat, par lettres données à Fontainebleau au mois de mai 1664, registrées au parlement, le 28 mars 1665. Il mourut quelques années après. (*Dépôt de la guerre; Histoire des Grands-Officiers de la couronne, tom. VII; registres du parlement.*)

DE BIET DE BOITBON (Jean-François), *baron de Courcelles, maréchal-de-camp*. Étant enseigne au régiment des gardes-françaises, il se trouva, le 9 octobre 1637, à l'attaque de Pont-sur-Sambre, et y fut blessé. Devenu lieutenant au même régiment, en 1640, il servit au siége d'Arras, la même année; au siége d'Aire, en 1641, et à ceux de Collioure et de Perpignan, en 1642. Nommé capitaine au même régiment, par commission du 5 mai 1644, il commanda sa compagnie au siége de Gravelines, la même

année; à la prise de Cassel, de Mardick, du fort de Linck, de Bourbourg, de Béthune et de Saint-Venant, en 1645; de Courtray, de Bergues et de Dunkerque, en 1646. Il commanda le régiment des gardes à ce dernier siége, et se distingua particulièrement à la prise de la contrescarpe. Il servit au siége de la Bassée, en 1647; au siége d'Ypres, en 1648; combattit avec la plus grande valeur à Lens, le 20 août, et obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 20 novembre. Il marcha, en 1650, au siége de Bellegarde; suivit le roi en Guyenne; revint au siége de Rethel, et se trouva à la bataille qui se donna sous cette place. Il était au combat du faubourg Saint-Antoine, en 1652; aux siéges de Sainte-Menehould, en 1653; de Stenay, en 1654, et de Landrecies, en 1655. Il commanda, la même année, le premier bataillon des gardes à l'ouverture de la tranchée devant Condé. Il servit aux siéges de Saint-Guilais, en 1655; de Valenciennes, en 1656; de Montmédy, en 1657; de Dunkerque, de Gravelines, de Bergues, de Dixmude, de Furnes, en 1658, et se distingua surtout à la bataille des Dunes. Il était premier capitaine du régiment des gardes, lorsqu'il mourut, à Melun, au mois d'octobre 1661. (*Dépôt de la guerre, histoire de la Maison du Roi, par l'abbé de Neufville, tom. III, Gazette de France.*)

DE BIÈVRE, *voyez* DE MARGARIT.

DU BIEZ (Oudart), *maréchal de France*, fut successivement chambellan du roi, capitaine de Boulogne, sénéchal et gouverneur du Boulonnais. Il défendit, en 1523, la place d'Hesdin, assiégée par les Anglais et par les Impériaux, qui la battirent pendant quinze jours, et y firent une brèche de 40 toises; mais la bonne contenance que fit le sieur Du Biez, les empêcha de donner l'assaut. Après six semaines de siége, les assiégeants n'étant pas plus avancés qu'ils l'étaient dans les premiers quinze jours, et se trouvant constamment déconcertés dans leurs entreprises par la vigilance du commandant Du Biez, dont les fréquentes sorties ruinaient leurs travaux, ils levèrent le siége d'Hesdin

vers la fin d'octobre. Du Biez suivit le comte de Saint-Pol en Italie, en 1528, et servit avec la plus grande distinction au siége de Pavie, emporté d'assaut le 19 septembre. Le roi le créa chevalier de l'ordre de Saint-Michel, en 1536. La même année, il surprit, en Picardie, un capitaine espagnol qui s'était emparé du bourg et du château d'Éverny; passa au fil de l'épée tout ce qui osa faire quelque résistance, et fit prisonnier le commandant espagnol, ainsi que le reste de la garnison. L'année suivante, il marcha au ravitaillement de Térouanne, et fut nommé lieutenant-général, en Picardie, au commencement de 1542. On le créa maréchal de France, par état donné à Mareilles, le 15 juillet de cette année (1), à la place du maréchal de Montéjar, mort dès 1539. Le roi confirma le sieur Du Biez dans la lieutenance-générale de Picardie, et, quoiqu'il fût maréchal de France, lui permit de continuer à prendre le titre de lieutenant-général, nonobstant la déclaration du 21 mai précédent (2). Cette permission fut donnée, par lettres signées à Mareilles, le 16 juillet 1542, registrées au parlement de Paris, le 27 (3). En 1543, après la levée du siége de Landrecies, par les Impériaux, le roi laissa le maréchal Du Biez avec 4000 hommes de pied et 400 gendarmes, pour veiller sur les mouvements des troupes impériales. En 1544, la Champagne fut attaquée par l'empereur Charles-Quint, et la Picardie par Henri VIII, roi d'Angleterre. Le maréchal Du Biez, qui commandait alors dans cette dernière province, avait à peine les troupes nécessaires pour former les garnisons des places fortifiées. Il

(1) Comptes de l'extraordinaire des guerres. L'auteur du *Dictionnaire des Maréchaussées* indique sa promotion au 15 juillet. Il est sûr du mois; mais il n'est pas sûr de l'année. « Ce doit être, dit-il, 1542 » ou 1543. »

(2) Cette déclaration donnée à Brienne, le 21 mai 1542, défendait à toute personne qui n'y était pas nommée de prendre la qualité de lieutenant-général du roi.

(3) Registres du parlement, au 3e vol. des ordonnances de François Ier, coté M, fol. 34.



confia la défense de Boulogne au sieur de Coucy-Vervins, son gendre, qui rendit cette place aux Anglais, par capitulation, le 14 septembre de la même année (1). Le maréchal s'enferma dans Montreuil, et y tint plusieurs mois contre les efforts des Anglais, que le dauphin contraignit de lever le siége. Il suivit le dauphin à l'attaque de la

(1) La reddition de Boulogne aux Anglais ayant été, par la suite, une des causes des malheurs qui accablèrent le maréchal Du Biez et son gendre, nous croyons devoir en rapporter ici les circonstances les plus remarquables. « Après avoir soutenu pendant six semaines les efforts de »l'ennemi et repoussé un assaut général, donné le 11 septembre par »4 brèches, le sieur de Coucy-Vervins, manquant de poudre, se déter»mina enfin, et de l'avis du conseil de guerre, à capituler le 14. La ca»pitulation portait de rendre la place au bout de quelques jours, si elle »n'était pas secourue. Le lendemain un violent orage ayant dévasté le »camp anglais, les bourgeois demandent qu'on les mène à l'ennemi; »mais Vervins, fidèle à sa parole, les arrête, et rend la place au jour »convenu. Étant sorti avec les honneurs de la guerre, il rencontra avec »surprise l'armée française commandée par le dauphin. L'espérance lui »revint. Il proposa de profiter des travaux même de l'Anglais pour le »chasser de sa conquête. Le projet paraissant sûr, il est suivi. L'attaque »se fait de nuit; mais par l'erreur de quelques troupes, elle manque, »et Boulogne reste aux Anglais. Pendant la suite du règne de Fran»çois Ier, ni le maréchal Du Biez ni son gendre ne sont inquiétés; mais »Henri II étant monté sur le trône, changea tout à coup de dispositions »à l'égard du maréchal Du Biez, qui l'avait armé chevalier et qu'il appe»lait son père. Les favoris de ce prince, jaloux de la fortune de ce ma»réchal et surtout du gouvernement de Picardie dont il était pourvu, »déterminèrent le monarque à le faire arrêter avec son gendre comme »coupables, l'un et l'autre, de trahison dans l'affaire de Boulogne. On »nomma une commission pour les juger, et par un arrêt, dont l'iniquité »est démontrée par M. de Belloi, Vervins fut condamné, au mois de »juin 1549, à perdre la tête; ce qui fut exécuté. L'arrêt de son beau»père ne fut prononcé que le 3 août 1551, et portait la même peine; »mais il ne fut point mis à exécution. « Jacques II de Coucy-Vervins, »fils du défunt, de concert avec Antoinette de Bourbon, duchesse de »Guise, sollicita et obtint la réhabilitation du maréchal Du Biez et celle »de Jacques Ier de Coucy-Vervins, et il leur fit faire des obsèques ma»gnifiques, auxquelles assistèrent un héraut d'armes par commande»ment du roi Henri II, et un représentant du roi de Navarre, comme »parent.» Ces détails sont puisés dans l'important ouvrage (*Art de vérifier les dates,* nouvelle édition in-8°, de M. de St.-Allais (1818), t. XII,

basse ville de Boulogne (1), qui fut emportée : mais ce prince, n'ayant pu s'emparer de la haute ville, se retira, et les troupes furent mises en quartiers d'hiver. Lieutenant-général commandant l'armée de Picardie, par pouvoir donné à Moret, le 18 mai 1545 (2), le maréchal Du Biez eut ordre de bâtir un fort qui bloquât le port de Boulogne. Non-seulement il ne suivit point les ordres du roi, quant au lieu désigné pour la construction de ce fort, mais celui qu'il fit construire fut jugé tellement inutile, qu'on fut obligé de le raser. Sous le règne suivant, on fit de tout ceci un crime au maréchal Du Biez, et les ennemis puissants que lui avaient attirés sa réputation et sa faveur, ne tardèrent pas à mettre à profit cette fâcheuse circonstance pour le perdre. Les Anglais tiraient de la Terre-d'Oye les vivres et les fourrages pour leurs garnisons ; et comme leurs armées cantonnaient dans ce pays, avant d'entrer en campagne, ils l'avaient environné de lignes et de plusieurs forts. Le maréchal Du Biez s'était campé sur le Mont-Lam-

pag. 246 et 247.) On voit, par les faits qui précèdent, que Coucy-Vervins fut une des plus généreuses victimes de la foi jurée que l'histoire puisse donner pour exemple. Ce jeune officier fut peut-être sans expérience, mais non sans courage, comme l'ont dit des modernes (*Biographie universelle*, tom. IV, pag. 448 et 449), qui ajoutent avec aussi peu de fondement « que Coucy-Vervins eut la faiblesse de rendre Boulogne contre » l'avis de tous les officiers de la garnison, et contre les réclamations » même des bourgeois, qui offraient de se défendre seuls. »

(1) Les Français furent d'abord repoussés avec perte dans cette tentative. « Les Anglais estant sortis de Boulogne pour lui faire sommer la » bataille, dit Montluc, ils chargèrent notre cavalerie, qui se mit en dé» route, et voyant ledit sieur (Du Biez) le désordre des gens à cheval, il » s'encourut au bataillon des gens de pied, et leur dit : Mes amis, ce » n'est pas avec la cavalerie que j'espérais gagner la bataille, c'est avec » vous ; et il mit pied à terre ; et prenant une pique d'un soldat auquel » il bailla son cheval, il se fit oster ses éperons et commença la plus belle » retraite ; elle dura quatre heures, sans que sa troupe eût été entamée, » faisant à chaque cinquante pas tête aux ennemis, dont l'infanterie et » la cavalerie l'entouraient. Voilà, ajoute Montluc, ce que ce seigneur fit » pour la dernière main, estant en l'âge de plus de 70 ans. »

(2) Comptes de l'extraordinaire des guerres.

bert; et quoiqu'il n'assiégeât pas Boulogne, il n'y laissait rien entrer par terre. S'étant mis en marche pour forcer les lignes anglaises, il insulta et enleva un grand fort à la pointe de l'épée. Il fit avancer dans le pays un détachement de cavalerie, qui défit entièrement 2000 Anglais, et brûla un grand nombre de villages. Les Anglais, au nombre de 8000, ayant tenté de reprendre le fort, furent repoussés avec perte, quoiqu'ils donnassent l'assaut par un endroit sans défense, et où l'on pouvait monter sans échelles. La guerre continua en 1546; et les Anglais, se trouvant incommodés par le fort d'Outreau, voisin de Boulogne, ils entreprirent de l'affamer. Le maréchal Du Biez prit, de son côté, toutes les mesures convenables pour que ce fort ne manquât point de vivres. Il y envoya, le 25 avril, un convoi, et en confia la conduite à Sénarpont, qui passa sur le ventre à 300 chevaux anglais, et entra le lendemain dans le fort. Sénarpont ayant été attaqué, lors de son retour, par des troupes anglaises numériquement très-supérieures, le maréchal s'approcha pour le soutenir, et détacha quelques gentilshommes, qui, réunis à Sénarpont, chargèrent et mirent l'ennemi en déroute : le commandant anglais, et 120 de ses cavaliers, demeurèrent sur la place. Après cette action, Sénarpont présenta au maréchal 75 prisonniers vêtus de casaques de velours enrichies d'or et d'argent. Le ravitaillement du fort d'Outreau occasiona, quelque temps après, une action plus intéressante encore. Le maréchal Du Biez marcha lui-même à la tête d'un convoi, suivi de 4000 lansquenets, de 50 hommes d'armes et de 200 arquebusiers. 6000 Anglais étant venus à sa rencontre, sur le mont Saint-Étienne, on s'y battit long-temps avec une égale fermeté; mais les Anglais plièrent enfin, et se retirèrent sous un petit fort. Le maréchal les y força, leur tua 800 hommes et fit 120 prisonniers. Vers ce temps, la paix fut conclue avec l'Angleterre. En 1547, au commencement du règne de Henri II, le maréchal Du Biez fut arrêté par ordre du roi, et condamné à perdre la tête, par arrêt du 3 août 1551. Le roi suspendit l'exécution de cet arrêt, et commua sa peine en une prison

perpétuelle. Ce vieillard, qui comptait ses années par tant d'actions glorieuses que Brantôme le jugea digne de succéder à Bayard dans le commandement confié à ce grand homme, fut conduit sur l'échafaud où l'on décapitait son gendre. Là il fut dépouillé du collier de l'ordre du roi; dégradé de noblesse; déchu de sa dignité de maréchal de France, et après le supplice de Vervins, on l'enferma dans le château de Loches. Il en sortit au bout de trois ans, et vint mourir de chagrin à Paris, dans sa maison du faubourg Saint-Victor, au mois de juin 1553. Par lettres-patentes données à Paris, au mois de septembre 1575, registrées au parlement de Paris, le 1er octobre suivant, la mémoire du maréchal Du Biez, et celle de son gendre, fut réhabilitée, et ses obsèques se firent avec une grande pompe, le 14 juin 1577. (*Vie des hommes illustres*, *de l'abbé Péraut; Histoire de France du Père Daniel, Le Gendre, de Thou, Mézeray, Dupleix, Dict. des maréchaussées.*)

DE BIGARRÉ (Auguste-Julien, *baron*), *lieutenant-général*, naquit à Belle-Ile en mer, le 1er janvier 1775. Il entra au service le 1er avril 1791, comme volontaire marin, aux Cayes (Saint-Domingue), et fut envoyé au camp de Bourdet, par ordre de M. de Cevée, capitaine de la frégate la *Surveillante*. Étant rentré en France, il fut nommé sous-lieutenant au 9e régiment d'infanterie de ligne (ci-devant Normandie), le 8 février 1793; devint officier d'ordonnance du général Hoche, commandant en chef l'armée de l'Ouest, en 1795, et fut blessé d'un coup de feu à l'épaule gauche, le 3 juillet de cette dernière année, à l'affaire de Landol. Il passa lieutenant dans la 17e demi-brigade d'infanterie de ligne, le 18 septembre suivant, et fut nommé capitaine dans la 1re légion des Francs (devenue ensuite 14e demi-brigade d'infanterie légère), le 13 octobre 1796. Désigné pour faire partie de l'expédition d'Irlande, sous le général Hoche, il s'embarqua en janvier 1797, à bord du vaisseau *Les droits de l'homme*; prit part au combat soutenu par ce bâtiment contre les Anglais, et se distingua par le courage et le sang-froid avec lequel il s'opposa, au péril de sa vie,

à la tentative de quelques malveillants qui voulaient mettre le feu à la sainte-barbe au moment où le vaisseau faisait naufrage. Le contre-amiral La Crosse, témoin de cette action, la fit connaître au gouvernement et lui recommanda le capitaine Bigarré. Celui-ci étant rentré en France, fut employé, depuis 1797 jusqu'en 1801, aux armées de Sambre-et-Meuse, d'Helvétie et du Rhin. A la prise de Soleure (Suisse), le 2 mars 1799, il s'empara, avec deux chasseurs de sa compagnie, d'une pièce de canon, après avoir tué de sa main un des canonniers qui la servaient. Le 7 septembre de la même année, le capitaine Bigarré fut blessé d'un coup de feu à l'angle de la mâchoire du côté droit, dans une affaire où il s'offrit volontairement pour enlever une redoute élevée et défendue par l'ennemi sur les bords du lac de Lucerne. Cette action fut honorablement citée par le général Schawembourg, qui demanda au gouvernement de l'avancement pour le capitaine Bigarré. Il combattit vaillamment à Hohenlinden, le 3 décembre 1800; y prit, à la tête de sa compagnie, une pièce de canon et un obusier, et fut blessé d'un coup de feu au bras droit et d'un coup de baïonnette à la cuisse. Le 18 du même mois, il se trouva au combat de Lambach, et fut un des premiers qui, bravant le feu des batteries ennemies, se portèrent sous le pont de la Traunn pour en arrêter l'incendie. Il contribua par cette action très-périlleuse à favoriser le passage de la division Richepanse, et se fit remarquer par le général Drouet, qui demanda pour lui une récompense. Nommé major du 4ᵉ régiment d'infanterie de ligne, le 6 février 1805, il le commanda à la bataille d'Austerlitz, le 5 décembre suivant, et y déploya une bravoure qui lui mérita d'être nommé officier de la Légion-d'Honneur (1). En 1806, il fut envoyé, dans

---

(1) Cette promotion eut lieu à la suite d'une revue du 14ᵉ de ligne passée par Buonaparte quelques jours après la bataille d'Austerlitz. Nous citerons ici ce qui se passa de remarquable à cette revue. — Napoléon sachant que le 1ᵉʳ bataillon de ce régiment avait perdu son aigle à la journée du 5 décembre, demanda aux soldats ce qu'ils en avaient fait,

le département de Lot-et-Garonne pour y lever la conscription militaire. Il obtint, le 15 août de la même année, l'autorisation de passer au service de Naples, et il y fut fait aide-de-camp du roi Joseph, le 30 novembre suivant. Il commanda plusieurs colonnes mobiles destinées à rétablir la tranquillité dans le comté de Molis et dans les Abruzes. Nommé colonel du 1er régiment d'infanterie de ligne napolitain, le 3 février 1807, il fut envoyé à Bergame, avec son régiment, dans le mois de juillet suivant. Créé général de brigade, le 9 juin 1808, il passa, avec ce grade, et toujours en qualité d'aide-de-camp du roi Joseph, au service d'Espagne, le 10 juillet, et fut envoyé en mission auprès de Napoléon, dans la même année. On le nomma commandant de brigade d'infanterie française dans la garde royale d'Espagne, le 31 août 1809. Il fit, à différentes armées, en Portugal et en Espagne, les campagnes de 1808 à 1813, et se trouva aux diverses batailles livrées dans ces royaumes. Il devint lieutenant-général au service d'Espagne, le 24 juin 1813; conserva son emploi d'aide-de-camp du roi Joseph; fut encore envoyé plusieurs fois en mission en France, et rentra au service de cette dernière puissance, en qualité de général de brigade, le 10 novembre de la même année. Employé avec ce grade, dans la jeune garde, le 16 février 1814, il y fut fait général de division, le 17 mars suivant; se trouva au combat de

et leur rappela qu'en la recevant ils avaient juré de la défendre au péril de leur vie. Le major Bigarré répondit que le porte-drapeau ayant été entouré et tué au milieu de la mêlée, on ne s'était point alors aperçu de sa chute, et que ce n'était qu'après avoir fait un mouvement que le bataillon avait remarqué la perte de cette aigle. Il ajouta que le bataillon voulant réparer cette perte, s'était précipité de suite sur deux bataillons russes et leur avait pris 2 drapeaux dont il faisait hommage à l'empereur, espérant qu'en échange il leur serait rendu une autre aigle. Napoléon, après un moment d'hésitation, s'adressa aux officiers et aux soldats, et leur fit jurer qu'aucun d'eux ne s'était aperçu de la perte de l'aigle. Ce serment fut prêté par acclamation, et la troupe y ajouta celui de périr tout entière pour la défense de l'aigle qui lui serait donnée. « En ce cas, dit Buonaparte en souriant, je vous en rendrai une. »

Fère-Champenois, le 18, et y reçut une forte contusion à la jambe droite. Le 8 avril, il apporta à Paris l'adhésion donnée par le corps du maréchal duc de Trévise aux actes du gouvernement provisoire. Il fut nommé, par le roi, lieutenant-général commandant le département d'Ille-et-Vilaine, le 16 mai; créé chevalier de Saint-Louis, le 19 juillet, et commandeur de la Légion-d'Honneur, le 28 septembre. Après le retour de Buonaparte en France, le général Bigarré fut nommé, le 2 mai 1815, commandant de la 13ᵉ division militaire, où il ordonna, le 8 du même mois, la formation de colonnes mobiles destinées à prêter main forte aux autorités. A la tête d'une de ces colonnes, il battit à Redon, le 4 juin, un rassemblement de royalistes du Morbihan. Le 21 du même mois, il attaqua, à Ravay, 8000 royalistes; les défit; leur tua un bon nombre d'hommes, et reçut un coup de feu à travers le corps. Après la seconde rentrée du roi en France, le général Bigarré envoya sa soumission au gouvernement des Bourbons, et fut mis en non activité, le 21 juillet 1815. (*Moniteur, brevets militaires, annales du temps.*)

BIGOT des Fourneaux (Joseph-Bertrand), *lieutenant-général.* Entra dans les gardes-du-corps, en 1670. Il servit comme aide-de-camp du marquis de Rochefort (depuis maréchal de France), pendant la campagne de 1672, en Hollande; aux siéges d'Orsay et de Rhimberg; au passage du Rhin; à la soumission d'Utrecht et à la prise de Doësbourg. Il se trouva au siége de Maestricht, en 1673, et au combat de Seneff, en 1674. Exempt de la compagnie des gardes-du-corps du roi (devenue Luxembourg), le 23 février 1675, il servit, la même année, à l'armée qui couvrit les siéges de Dinant et de Huy; au siége et à la prise de Condé, et à la levée du siége de Maestricht, par le prince d'Orange, en 1676. Il se trouva au siége et à la prise de Valenciennes, et de Cambray; au combat de Kokesberg; au siége et à la prise de Fribourg, en 1677; aux siéges d'Ypres et de Gand; à l'attaque des retranchements de Seckingen; à la prise du fort de Kehl et du château de Lichtemberg, en 1678,

et servit à l'armée qui couvrit le siége de Luxembourg, en 1684. On lui donna, le 20 août 1688, une commission pour tenir rang de capitaine de cavalerie, et il se trouva, en cette qualité, à l'attaque de Valcourt, en 1689; à l'armée d'Allemagne, en 1690; au siége de Mons; au combat de Leuze, en 1691; au siége et à la prise des ville et château de Namur; au combat de Steinkerque, en 1692; au siége de Huy et à la bataille de Neerwinde, en 1693. Il continua de servir à l'armée de Flandre, jusqu'à la paix; fut fait troisième enseigne de sa compagnie, par brevet du 12 juin 1698; obtint le rang de mestre-de-camp de cavalerie, par commission du 6 juillet suivant, et devint second enseigne, le 27 juin 1699. Il servit à l'armée d'Allemagne, en 1701; contribua à la défaite des Hollandais, sous Nimègue, en 1702; devint premier enseigne de sa compagnie, le 4 février 1703; puis troisième lieutenant, par retenue du 5 mai suivant, et combattit à Eckeren. Créé brigadier, le 10 février 1704, il fut employé, par lettres du 1er avril, à l'armée de Flandre, où on n'entreprit rien; continua d'y servir en 1705; resta auprès du roi, en 1706; devint deuxième lieutenant, le 25 juin; marcha à l'armée de Flandre, qui se tint sur la défensive, en 1707, et combattit à Oudenarde, en 1708. Promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 20 mars 1709, il resta, cette année, auprès du roi; fut employé à l'armée de Flandre, en 1710 et 1711, et à l'armée du Rhin, en 1713, où il servit au siége et à la prise de Landau et de Fribourg. Il obtint, par provisions du 20 juillet 1716, le gouvernement de Belle-Isle, en quittant la lieutenance des gardes-du-corps. On le nomma lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 1er février 1719. Il mourut dans son gouvernement, le 8 janvier 1722, âgé de 74 ans, dont il avait passé 56 au service du roi. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps, Histoire de la Maison du Roi, par l'abbé de Neufville, tom. I, pag. 315; Gazette de France.*)

BILLARD (N...., *baron*), *maréchal-de-camp* du 6 août 1811. Employé dans l'inspection générale de l'infanterie, en 1820. Voyez *le Supplément.*

DE LA BILLARDERIE, *voyez* FLAHAUT.

DE BILLY, *voyez* DEBILLY.

BINET (Pierre-Louis), *baron de Marcognet, lieutenant-général* du 6 août 1811. Voyez *le Supplément.*

BINOT (N...), *maréchal-de-camp* de 1807. Voy. *le Suppl.*

DE BIRAGUE (Ludovic), *maréchal-général-de-camp,* servit long-temps en Piémont, comme capitaine d'une bande italienne, puis devint colonel de 4 bandes ou enseignes. Il exerça la charge de colonel-général de l'infanterie italienne, en l'absence de Pierre Strozzi et de Jean Bernardin de Saint-Severin, duc de Somme, depuis le 1er novembre 1554, jusqu'au 8 septembre 1558. Il commandait dans Sant-Ya, en 1555, avec Bonnivet, lorsque le duc d'Albe assiégea cette place. Elle fut battue pendant 20 jours; et, quoique la brèche fût grande, le duc d'Albe n'osa hasarder un assaut, dont la résolution et les sorties vigoureuses de Birague lui firent craindre le succès. Birague essuya, pendant ce siége, 3000 coups de canon. L'armée du maréchal de Brissac (1) ayant marché contre le duc d'Albe, le força à lever le siége de Sant-Ya, et à abandonner une partie de ses bagages, de ses tentes, et 1500 morts. Les Impériaux s'étant emparés de Gattinare, en 1556, Birague se mit en campagne avec les milices du Piémont et deux compagnies suisses; reprit cette place, y laissa une garnison médiocre, et soupçonnant que les ennemis reviendraient pour s'en rendre une seconde fois les maîtres, il les trompa par une fausse marche, et mit ses troupes à portée de les surprendre. Les Impériaux reparurent en effet devant Gattinare, avec 8 compagnies italiennes, une compagnie allemande,

(1) Ce maréchal avait conçu une telle estime pour Birague, « qu'il lui » déférait tout et n'entreprenait rien sans son conseil, » dit l'*Histoire des Grands-Officiers de la couronne*, tom. VI, pag. 494.

100 chevau-légers et 3 pièces de canon : la ville fut abandonnée par les Français, qui s'enfermèrent dans la citadelle, dont on forma aussitôt le siége. Birague, arrivant sur le soir devant la place, feignit, pour donner le change aux ennemis, de vouloir livrer un assaut à la ville, et détacha d'un autre côté les Suisses, qui gagnèrent la citadelle sans être aperçus. Par cette manœuvre, les Impériaux, investis entre la citadelle et la ville, furent défaits et pris avec leurs drapeaux et leurs canons. Birague, après cette victoire, enleva Vignale et sa garnison, composée de 1500 Italiens, commandés par 10 capitaines, dont 4 furent tués et 6 faits prisonniers. Il désarma les soldats de cette garnison. Il fut fait gouverneur de Chivas et de Cherleng, en Piémont, et créé chevalier de l'ordre de Saint-Michel. On le nomma maréçhal-de camp-général (delà les monts seulement), par brevet du 8 septembre 1558 (1), et il conserva cette charge jusqu'à la paix faite avec le roi d'Espagne, au Cateau, en Cambrésis, le 3 avril 1559. On le nomma lieutenant-général au gouvernement de Piémont, pour y commander en l'absence du maréchal de Bourdillon, par provisions données à Chartres, le 20 juillet 1562 (2). Il était, en 1565, capitaine de 50 hommes d'armes. Il mourut, en 1572, avec la réputation d'un homme de cœur et d'entendement. (*Histoire de France, du Père Daniel; celle de M. de Thou; Histoire des Grands-Officiers de la Couronne, tom. VI, pag.* 494.)

DE BIRAGUE (Charles), *maréchal-de-camp,* frère puîné du précédent, servait en Piémont depuis long-temps, et était gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et gouverneur de Savillan, lorsqu'il fut naturalisé, en même temps que son frère, par lettres du 12 août 1564 (3). Il obtint la charge de

(1) Comptes de l'extraordinaire des guerres du Piémont, 1558, fol. 362, où le brevet est cité, sans y être rapporté.

(2) Le Père Anselme, t. VI, p. 495, a écrit qu'il mourut gouverneur du marquisat de Saluces. Il était lieutenant au gouvernement de Piémont.

(3) Registres originaux d'une partie du règne de Charles IX.

lieutenant-général au gouvernement de Piémont, sous le duc de Nevers, par commission du 5 avril 1567, et fut créé maréchal-de-camp pour servir dans la même province, le 28 septembre suivant. On lui donna, en 1569, une compagnie de 50 hommes d'armes. Les places du Piémont ayant été rendues au duc de Savoie, en 1574, et le duc de Nevers ayant refusé de rester gouverneur de Saluces, ce gouvernement fut accordé à Charles de Birague, par provisions données à Lyon, le 19 octobre de cette année. Il y fut remplacé, au mois de septembre 1579, par le maréchal de Bellegarde, qui réussit, par ses intrigues, à obtenir les provisions de ce gouvernement, du roi Henri III. Ce prince créa de Birague chevalier de ses ordres, le 31 décembre 1580, et le fit ensuite conseiller-d'état. Birague mourut quelques années après. (*Comptes de l'extraordinaire des guerres*, *Histoire des Grands-Officiers de la Couronne*, *tom. VI, page* 497.)

DE BIRAGUE (André), *colonel-général de l'infanterie*, neveu des précédents, fut fait chevalier de l'ordre de Saint-Michel, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et premier gendarme de la compagnie d'hommes-d'armes de Ludovic de Birague, son oncle. Il était lieutenant de la compagnie de Charles de Birague, en 1573, et fut payé en qualité de colonel-général des Italiens au service de France, à dater du 1er janvier 1575, jusqu'au 1er janvier 1579. (*Comptes de l'extraordinaire des guerres.*)

DE BIRAGUE (César, *commandeur*), *colonel-général de l'infanterie*, frère du précédent, était enseigne de la compagnie du prince de Piémont au service de France, en 1566. Il devint lieutenant de la même compagnie, en 1577, et fut payé en qualité de colonel-général des Italiens au service de France, au lieu d'André de Birague, à compter du 1er janvier 1579, jusqu'au 1er janvier 1584. (*Comptes de l'extraordinaire des guerres.*)

DE BIRAN D'ARMAGNAC (Louis), *comte de Goas, maréchal-de-camp,* avait servi long-temps dans le régiment des gardes-françaises, lorsqu'il obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 1[er] mai 1651. Il leva, par commission du 12 mars 1652, un régiment de cavalerie de son nom (depuis Marcieux); le commanda plusieurs années, et s'en démit au mois de janvier 1656. (*Dépôt de la guerre, Généalogie de la maison de Faudoas, imprimée en 1624, où on lui donne mal à propos la qualité de lieutenant-général des armées du roi.*)

DE BIRAN (Blaise), *comte de Goas, maréchal-de-camp,* leva d'abord une compagnie dans le régiment de cavalerie de Montberon, par commission du 19 septembre 1674, et la commanda, sous le duc de Luxembourg, en 1675 et les années suivantes. Son régiment ayant été réformé, par ordre du 8 août 1679, on le remplaça capitaine au régiment du Colonel-Général des dragons, par commission du 3 juillet 1781. Il servit avec ce régiment au camp de la Sarre, en 1682 et les années suivantes. Devenu mestre-de-camp d'un régiment de dragons de son nom, qu'il leva par commission du 25 octobre 1689, il le commanda à l'armée d'Allemagne, en 1693, et resta en garnison jusqu'à la paix de Riswick, en 1698. On réforma son régiment, par ordre du 30 janvier de cette année. Il servit, en qualité de mestre-de-camp réformé, à l'armée d'Italie, en 1701, et se trouva aux combats de Carpi et de Chiari, la même année. Brigadier de dragons, par brevet du 29 janvier 1702, et employé à l'armée d'Italie, par lettres du 21 février, il se trouva, la même année, au combat de San-Vittoria, où il eut un cheval tué sous lui; à la bataille de Luzzara; à la prise de cette place et de Borgo-Forte. Il servit, en 1703, au combat de Stradella; à celui de Castelnovo-de-Bormia, où il fut blessé légèrement; à la marche dans le Trentin; au combat de San-Benedetto, et à l'affaire de San-Sebastiano. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 10 février 1704, il servit aux siéges de Verceil, d'Yvrée et de Verue, et força, le 12 mars, la ville et le château de Robio. Il se

trouva à la bataille de Cassano, le 16 août 1705; fut blessé au combat d'Asti, le 8 novembre suivant, et mourut dès le lendemain. (*Dépôt de la guerre; Gazette de France.*)

DE BIRKENFELD, *voyez* DE BAVIÈRE.

DE BIRON, *voyez* GONTAUT.

BISSON (P.-F.-J.-G., *comte*), *général de division*, naquit à Montpellier, le 16 février 1767. Il était enfant de troupe, et entra en cette qualité au service. S'y étant fait remarquer par sa bonne conduite, il obtint successivement plusieurs grades. Il fit, en diverses qualités, les campagnes de 1792 à 1799, aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, et signala sa bravoure et sa présence d'esprit en plusieurs occasions, parmi lesquelles nous citerons les suivantes : il était chargé de défendre la place du Catelet, sur la Sambre, avec 60 grenadiers et 50 dragons, lorsqu'il s'y vit inopinément attaqué par 6000 ennemis, ayant avec eux 7 pièces de canon. Dans ce péril pressant, Bisson usa d'un stratagème pour éviter d'être enlevé de vive force. Il fait sortir sa petite troupe hors de la place, et lui donne l'ordre de manœuvrer en tirailleurs. Resté seul dans la place avec deux tambours, il leur fit battre le rassemblement sur tous les points. L'ennemi, trompé par ces démonstrations, crut avoir affaire à une garnison nombreuse, et se mit en mesure de faire une attaque dans les règles, ce qui donna le temps au général Legrand d'arriver avec une brigade : la position importante du Catelet fut ainsi conservée. Au combat de Messenheim, Bisson, à la tête d'un bataillon fort d'environ 400 hommes, soutint l'attaque et les efforts de 300 fantassins et 1200 chevaux. Bientôt le fer et le feu des ennemis mirent hors de combat le tiers de ce bataillon. Bisson s'élançant, à cheval, au milieu de la colonne qui lui est opposée, sabre et enfonce tout ce qui met obstacle à son passage; traverse la Naw à la nage, et va gagner la position de Kirn, où, avec 2 autres bataillons, il s'empare de tous les débouchés, et arrête les pro-

grès de l'ennemi. Employé à l'armée d'Italie, il se distingua dans les différents combats, et notamment au passage du Mincio et à la bataille de Marengo, en juin 1800. Créé général de brigade, le 5 juillet de la même année, il se trouva au combat de Monzanbano, le 26 décembre suivant; concourut aux succès de cette journée; fut envoyé à la poursuite des fuyards de l'armée ennemie, et les harcela jusque sur les hauteurs de Vallegio, distant de plus de trois milles du champ de bataille de Monzanbano. Dans la nuit du 26 au 27, il s'empara du château de Castel-Novo. En 1802 et 1803, il eut un commandement dans la 6ᵉ division militaire. Il fut fait général de division, et commandant de la Légion-d'Honneur, en 1804. Employé à l'armée d'Allemagne, en 1805, il y commanda une des divisions du corps d'armée du maréchal Davoust; marcha sur Ried et Haag, le 31 octobre; chargea l'ennemi avec impétuosité; lui prit plusieurs canons, et fit 500 prisonniers. S'étant emparé de Lambach le même jour, il fit ses dispositions pour passer la Traun, et fut dangereusement blessé au bras. On le nomma grand-officier de la Légion-d'Honneur, le 26 décembre de la même année. Il commanda une des divisions du corps du maréchal Ney, pendant la campagne de 1807, en Prusse et en Pologne; se trouva à la bataille de Friedland, le 13 juin, et y donna de nouvelles preuves de valeur. On lui confia successivement les gouvernements de Brunswick, de la Navarre, du Frioul et du comté de Gorizia. Il mourut à Mantoue, le 20 juillet 1811. (*Annales du temps*.)

DE **BISSY**, *voyez* DE THIARD.

BIZANNET (N....), *maréchal-de-camp* du 22 août 1793. Voyez *le Supplément*.

DE **BIZEMONT** (André-Victor, *baron*), *maréchal-de-camp* du 1ᵉʳ mars 1787, naquit à Annecy, le 19 novembre 1725. Il avait été colonel d'un régiment de grenadiers royaux, lorsqu'on le fit brigadier d'infanterie, le 1ᵉʳ mars

1780. Il a émigré en 1791, et on ne sait ce qu'il est devenu depuis cette époque. (*États militaires.*)

DE BIZY, *voyez* FOUBERT.

DE BLACAS D'AULPS (N....., *comte*), *maréchal-de-camp*, naquit en Provence, en 1770. Il entra au service dans un régiment de cavalerie, où il était capitaine à l'époque de la révolution. Ayant émigré, il servit dans l'armée des princes, et se rendit ensuite à Véronne auprès de S. M. Louis XVIII. Ce prince ayant passé en Allemagne, envoya le comte de Blacas à Saint-Pétersbourg, et l'y chargea de plusieurs missions importantes. En 1800, l'empereur de Russie, Paul Ier, ayant reconnu Buonaparte comme empereur des Français, le comte de Blacas fut obligé de s'éloigner de Saint-Pétersbourg, et se rendit auprès de son souverain, qu'il accompagna en Angleterre, et dont il devint le principal ministre. Il revint en France avec S. M., en 1814; fut nommé ministre-secrétaire d'état au département de la maison du roi, et grand-maître de la garde-robe. Il obtint le grade de maréchal-de-camp, le 8 août de la même année. En 1815, lors de l'invasion de Buonaparte, le comte de Blacas accompagna le roi à Gand. Nommé, dans la même année, ambassadeur extraordinaire, et chargé d'aller complimenter le roi des Deux-Siciles sur la rentrée de ce souverain dans la capitale de ses états, il présenta ses lettres de créance à la Villa-Portici, au mois d'octobre. Il fut créé pair de France, le 17 mai 1815. Chargé de l'importante négociation du mariage de S. A. R. Mgr. le duc de Berri avec la princesse Marie-Caroline de Naples, il la termina avec un plein succès, et fut ensuite envoyé à Rome, où il succéda bientôt après, en qualité d'ambassadeur de la cour de France, à M. de Pressigny, qui fut rappelé. Il fut présenté, en mai 1816, à S. S., qui daigna tenir un de ses fils sur les fonts baptismaux, le 16 septembre suivant. Le comte de Blacas quitta momentanément Rome, pour se rendre à Paris, où il arriva en avril 1817. Il fut présenté au roi, le 23 du même mois, et repartit pour son ambassade, le 5 mai suivant. Le 11 juin,

il conclut, avec le pape et au nom du roi de France, une convention pour le rétablissement du concordat de 1517(1). S. M. le créa comte, par ordonnance du 31 août 1817, et le nomma premier gentilhomme de sa chambre, sur la démission du duc de Richelieu, le 25 novembre 1820. La place de ministre de la maison du roi resta vacante depuis 1815 jusqu'au 1er novembre 1820, époque à laquelle le marquis Law de Lauriston en fut pourvu. Le comte de Blacas a été nommé membre libre de l'académie française, le 6 avril 1816, et membre libre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, le 2 août 1817. (*Moniteur, annales du temps.*)

DE BLACONS, *voyez* DE MIRABEL.

DE LA BLACHE, *voyez* FALCOZ.

DE LA BLACHE D'HARAUCOURT (N...., *marquis*), *maréchal-de-camp* du 1er janvier 1793. Voyez *le Supplément*.

DE LA BLACHETTE, *voyez* JOUVIN.

DE BLAINVILLE, *voyez* COLBERT et MAUQUENCHY.

DE BLAIS, *voyez* LE COURTOIS DE SURLAVILLE.

DU BLAISEL DE LA NEUFVILLE (Antoine-Joseph, *baron*), *lieutenant-général*, était enseigne au régiment de Picardie, dès 1730. Il passa, avec ce régiment, à l'armée d'Italie, en 1733, et servit aux siéges de Pizzighitone, de Gerra-d'Adda, de Milan, de Novarre, de Tortone, et combattit à Parme et à Guastalla, en 1734. Il obtint, par commission du 28 octobre, une compagnie qu'il commanda à la prise de Reggio, en 1735, et rentra en France, avec le régiment, en 1736. Il passa, avec le régiment de Picardie, à l'armée de Bavière, au mois de mars 1742; s'y distingua dans plusieurs occasions, et notamment à la défense des villes

(1) Les actes relatifs à cette convention furent déposés sur le bureau de la chambre des députés, le 22 novembre 1817. (Voyez *le Moniteur* du 24.)

de la Bavière, en 1743, et finit cette campagne, en Haute-Alsace, sous les ordres du maréchal de Coigny. Devenu lieutenant-colonel du régiment de troupes légères de Grassin, lors de sa levée, par commission du 1er janvier 1744, il profita, à la tête de ce régiment, de toutes les occasions de se distinguer à la petite guerre, et y réussit avec le plus grand succès. Après les siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes, il joignit, au mois de juillet, l'armée commandée par le maréchal de Saxe, qui se maintint au camp de Courtray, pendant le reste de la campagne. Il continua de servir en Flandre, en 1745, 1746 et 1747, et mérita, par les services qu'il rendit, le grade de brigadier, que le roi lui accorda, le 27 juillet 1747. Après la bataille de Lawfeld, il servit au siège de Berg-op-Zoom, et obtint, par commission du 3 novembre, le régiment des volontaires bretons, qu'il commanda au siége de Maestricht, en 1748. Ce régiment ayant été incorporé, par ordonnance du 1er août 1749, dans les volontaires de Flandre, le baron de La Neufville conserva le commandement d'une brigade dans ce dernier corps. Employé en qualité de brigadier, à l'armée d'Allemagne, par lettres du 1er mars 1757, il se trouva à la bataille d'Hastembeck; à la prise de plusieurs places de l'électorat de Hanovre, et à l'attaque de Rées. Il fut fait colonel-lieutenant du régiment des volontaires de Clermont, à sa création, par commission du 16 mai 1758, et passa le reste de la campagne à le former. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 10 février 1759, il se démit de ce régiment, et fut employé, en sa nouvelle qualité, à l'armée d'Allemagne, par lettres du même jour. Il se distingua à l'affaire de Bergen, le 13 avril suivant; et ayant été chargé de suivre les ennemis, il tailla en pièces un corps de grenadiers et le régiment de dragons prussiens de Finckenstein, composé de 5 escadrons. Le peu d'hommes de cette troupe ennemie qui échappèrent à la mort, furent faits prisonniers par les régiments de dragons français chargés de soutenir le détachement de troupes légères commandé par le baron Du Blaisel, qui prit aussi 2 étendards, la caisse militaire et 3 escadrons des dragons prussiens. Il se trouva ensuite à la

bataille de Minden, et commanda, pendant l'hiver de 1759 à 1760, dans la ville de Giessen. Bloqué dans cette place, dès le 5 décembre, et sommé deux fois de la rendre, par le prince Ferdinand, qui ne lui laissait que l'alternative d'une capitulation des plus honorables, ou du traitement le plus rigoureux, il répondit que 30 ans de service l'avaient guéri de la peur, et que le prince pouvait commencer quand il voudrait. Il fit des sorties réitérées, et toujours avec succès; fit couper les bois des environs de la place, les y fit entrer; attaqua Klein-Linnes, le 21; emporta ce village; tua 50 hommes des ennemis; emmena 22 prisonniers, et obligea les ennemis d'abandonner leur projet. Le 31 du même mois, le baron Du Blaisel favorisa, avec un détachement de sa garnison, l'attaque de Dillembourg, que le marquis de Voyer emporta. Il commanda une réserve pendant la campagne de 1760, et se trouva à l'affaire de Corback. Il continua de servir en Allemagne, en 1761 et 1762, et fut créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 25 juillet de cette dernière année. On lui donna le gouvernement du château d'Ardelot, et une place de commandeur de l'ordre de St.-Louis, en 1774. Il fut fait grand'croix du même ordre, le 25 août 1787. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France; Fastes milit., par Lafortelle.*)

DU BLAISEL (Antoine-Joseph-Auguste-Louis, *marquis*), *maréchal-de-camp*, neveu du précédent, fut fait capitaine à l'âge de 16 ans, et obtint la croix de Saint-Louis à 19 ans, en récompense de ses services signalés pendant les guerres. Il devint exempt des gardes, le 25 mars 1767; mestre-de-camp, en 1770, et sous-lieutenant des gardes-du-corps, en 1776. On le nomma brigadier de cavalerie, le 5 décembre 1781; lieutenant des gardes-du-corps, le 15 décembre 1782, et maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. Il passa ensuite lieutenant chef de brigade des gardes-du-corps. Ayant été accusé d'avoir, à l'époque de la révolution, provoqué le rétablissement de la royauté, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, et périt le 24 juillet 1794. (*Etats militaires, mémoires du temps.*)

DU BLAISEL (N...., *comte*), *maréchal-de-camp*, avait été sous-lieutenant de la compagnie écossaise des gardes-du-corps du roi, avec rang de mestre-de-camp de cavalerie, puis commandant du bataillon de garnison du régiment de Soissons, lorsqu'on le créa brigadier d'infanterie, le 1er mars 1780. Il obtint le grade de maréchal-de-camp, le 1er janvier 1784. (*Etats militaires.*)

LE BLANC DE CLOYS (Nicolas), *maréchal-de-camp*, était cornette dans le régiment de Saint-Loup, en 1661. Ayant été réformé la même année, il rentra dans ce régiment, en la même qualité, le 9 août 1671; fit la campagne de Hollande, sous les ordres du roi, en 1672, et se trouva aux siéges d'Orsay, de Rhimberg, et au passage du Rhin. Il servit au siége de Maestricht, en 1673; aux siéges de Besançon, de Dôle, et à la bataille de Seneff, en 1674, et au combat d'Altenheim, en 1675. Il obtint, le 22 octobre de cette dernière année, une compagnie dans le régiment de la Luzerne, et la commanda au siége d'Aire, en 1676; au siége de Fribourg, en 1677; au siége d'Ypres et à la bataille de Saint-Denys, en 1678. Sa compagnie ayant été réformée, par ordre du 19 août 1679, il en leva une autre dans le régiment de Langallerie, le 8 mars 1682. Cette compagnie fut aussi réformée le 26 septembre 1684, mais le sieur de Cloys fut remplacé, le 10 octobre 1685, à une compagnie dans le régiment Dauphin-Étranger, avec laquelle il servit au camp de la Meuse, en 1688; à la conquête du Palatinat, en 1689, et en Allemagne, en 1690. Lors de la formation des compagnies de carabiniers, le 29 octobre de cette dernière année, il eut celle de son régiment, et la commanda au siége de Mons, puis à l'armée d'Allemagne, en 1691; au siége de Namur et au combat de Steinkerque, en 1692; à la bataille de Neerwinde et au siége de Charleroy, en 1693. Il s'était distingué dans plusieurs occasions, et avait reçu quelques blessures. A la création du régiment royal des carabiniers, le 1er novembre 1693, on le choisit pour être lieutenant colonel de la brigade d'Achy. Il servit, avec cette brigade, à l'armée de la Meuse, en 1694,

1695, 1696 et 1697; au camp de Compiègne, en 1698; à l'armée de Flandre, en 1701, et obtint, le 29 décembre de cette dernière année, une commission pour tenir rang de mestre-de-camp de cavalerie. Créé mestre-de-camp de la brigade du même régiment, dont il était lieutenant-colonel, sur la démission du marquis d'Achy, par commission du 1er février 1702, il la commanda au combat de Nimègue, la même année; au combat d'Eckeren, en 1703, et à l'armée de Flandre, en 1704. Il obtint le grade de brigadier, par brevet du 26 octobre de cette même année. Il continua de commander sa brigade, à l'armée de la Moselle, sous le maréchal de Villars, en 1705; à la prise de Drusenheim, de Lauterbourg et de l'île de Marquisat, en 1706; à l'armée de Flandre, en 1707; à la bataille d'Oudenarde, en 1708; à celle de Malplaquet, en 1709, et continua de servir en Flandre, en 1710 et 1711. Il fut fait prisonnier, en 1712, dans un combat de cavalerie; servit au siége de Landau; à la défaite du général Vaubonne, et au siége de Fribourg, en 1713, et au camp de la Saône, en 1714. Il obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 8 mars 1718; se démit de sa brigade au mois de février 1719, et quitta le service. Il mourut le 2 mai 1722, âgé de 72 ans. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

LE BLANC (Henri), *comte de Cloys, maréchal-de-camp,* entra au service dans le régiment des gardes-françaises, en 1748, et fut reçu lieutenant de la compagnies de Velles, en 1762. Il obtint, quelques années après, la croix de Saint-Louis; fut nommé brigadier d'infanterie, le 5 décembre 1781, et maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. Il était employé au château des Tuileries en cette dernière année. (*États militaires, annales du temps.*)

LE BLANC (Jean-Jacques), *maréchal-de-camp*, naquit à Anduse, canton d'Alais, le 3 octobre 1745. Il s'enrôla volontairement dans le régiment de la vieille marine, le 5 mars 1764; passa aux grenadiers de France, le 1er mai 1768, et fut réformé lors de la suppression de ce corps, le 25 août 1771. Il entra comme cavalier au 6e régiment, le 5

septembre suivant; y fut fait brigadier, le 17 juillet 1780; maréchal-de-logis, le 26 septembre 1784; fourrier, le 21 janvier 1785, et maréchal-de-logis-chef, le 7 mai 1788. On le nomma sous-lieutenant, le 27 janvier 1792; chevalier de Saint-Louis, le 10 mai de la même année, et capitaine, le 1er avril 1793. Il fut créé général de brigade, par brevet du 19 germinal an 2 (8 avril 1794); et, après avoir servi quelque temps avec honneur, en cette qualité, et commandé plusieurs places dans le nord de la France, il fut forcé de se retirer pour cause d'infirmités. (*Brevets militaires.*)

BLANCARD (Amable-Guy, *baron*), *maréchal-de-camp* du 18 septembre 1813. Voyez *le Supplément.*

BLANCHARD DE SAINT-MARTIN (André), *maréchal-de-camp*, avait commencé à servir dès 1638. Il obtint, en 1640, une compagnie de chevau-légers dans le régiment de Clérambault, et fit toutes les campagnes de Flandre depuis ce temps jusqu'en 1656, époque à laquelle il fut pourvu de la charge de maréchal-de-camp, le 22 février. Il devint maréchal-général-des-logis de la cavalerie, sur la démission de Jean-François d'Anglure. Il exerça les fonctions de sa charge de maréchal-de-camp, sans aucune interruption, jusqu'en 1678. On lui accorda, par provisions données à Versailles, le 28 novembre de cette année, le gouvernement des Invalides, et une place de commandeur de l'ordre de Saint-Louis, par autres provisions du 12 mars 1694. Il avait encore son gouvernement et sa charge de maréchal-général-des-logis de la cavalerie lorsqu'il mourut, le 18 février 1696, à l'âge de 83 ans. (*Dépôt de la guerre.*)

DE BLANCHELANDE, *voyez* BUDE *et* ROUXEL.

DE BLANCHEFORT DE CANAPLES (Charles, Ier du nom), *marquis de Créqui* (1), *maréchal-de-camp*, fit sa premiè-

---

(1) Le cardinal de Créqui, évêque d'Amiens, et seigneur de Moreuil en Picardie, étant le dernier de sa maison, fit épouser sa nièce à An-

re campagne, en 1594, au siége de Laon, où il servit comme volontaire. Il commanda, sous Lesdiguières, dans l'armée de Savoie, en 1597; dissipa un rassemblement de 300 paysans, qui gardaient le passage de la montagne de Vanjany; prit Aiguebelle et son château, appelé la Tour-Charbonnière, et emporta, l'épée à la main, un fort que les ennemis avaient commencé près de l'Isère. Il fut blessé d'un coup de feu à la journée des Molettes; mais aussitôt qu'on eut pansé sa plaie, sous un arbre, il revint à l'ennemi, qui eut dans cette affaire 1200 hommes tués ou blessés. Il leva, par commission du 16 août, un régiment d'infanterie (depuis Belsunce). Vers la fin de la même année, marchant avec 500 arquebusiers, il chargea, près de St.-André, 2000 hommes de pied et 400 chevaux de troupes du duc de Savoie; tua 600 hommes; prit bon nombre d'officiers, le bagage, les cornettes et les enseignes. Le duc de Savoie ayant résolu de reprendre la Maurienne que Lesdiguières et Créqui lui avaient enlevée, rassembla ses forces au commencement de 1598; partit de Chambéry sur la fin de février, avec 7000 hommes de pied et 1200 chevaux, et vint mettre le siége devant la Tour-Charbonnière. Le commandant de cette place avait promis à Créqui d'y tenir six semaines; mais il la rendit après huit jours de défense, et s'engagea, par un des articles de la capitulation, à ne pas rejoindre Créqui. Ce dernier cependant, voulant secourir la Tour-Charbonnière, passe à pied les neiges et la montagne de Vanjany. Pour mieux tromper Créqui et lui faire croire que le château tenait toujours, le duc de Savoie fit tirer le canon sans discontinuer, et il envoya ses troupes occuper tous les passages qui auraient pu faciliter la retraite des Français. Créqui continue à s'avancer; mais bientôt, investi de toutes parts, et abandonné de ses propres soldats, il est obligé de se rendre prisonnier de guerre avec 200 gentilshommes, qui, comme lui, avaient passé la

---

toine de Blanchefort, père de Charles, et lui donna tous les biens de la maison de Créqui, à condition qu'il en porterait le nom et les armes.

nuit dans la neige jusqu'à la ceinture. La paix se fit le 2 mai 1598, et on licencia, dès le 6, le régiment de Créqui, à la réserve de la compagnie mestre-de-camp, qu'il conserva. Il rétablit son régiment, par ordre du 3 avril 1600. Dans la nuit du 14 au 15 août suivant, il fit appliquer le pétard à une des portes de Montmélian, et prit cette place, dont la garnison s'enferma dans le château. Il surprit bientôt après Aiguebelle; mais le château ne se rendit que lorsque Créqui en eut ruiné les défenses. Le roi donna à Créqui le gouvernement de Montmélian, en lui disant : « qu'il » était juste de lui confier la garde d'une place dont la con» quête était le fruit de sa valeur. » Son régiment ayant été de nouveau licencié, le 17 janvier 1601, il en conserva la compagnie mestre-de-camp. Il accompagna le maréchal de Biron dans son ambassade à la cour d'Angleterre, en 1601. On le créa lieutenant-général au pays de Santerre, et gouverneur de Péronne, Montdidier et Roye, à la mort du comte de Chaulnes, par provisions données à Paris, le 6 février 1604, registrées au parlement de Paris le 10 avril suivant, et il fut reçu en cette qualité, le 12 du même mois (1). Le roi lui ayant donné le régiment de ses gardes-françaises, sur la démission du chevalier de Crillon, par commission du 31 mars 1605 (2), il se démit alors, en faveur de son fils, de la compagnie mestre-de-camp du régiment qu'il avait eu. Il obtint, par provisions du 12 juin 1610, la lieutenance-générale en Dauphiné, sur la démission du duc de Lesdiguières, son beau-père, qui passait à l'administration du gouvernement de cette province, pendant le

---

(1) Registres du parlement de Paris, au 5e volume des ordonnances de Henri IV, coté XX, fol. 38.

(2) C'est par erreur que l'histoire manuscrite du régiment des gardes et l'histoire du duc d'Épernon le font mestre-de-camp de ce régiment dès 1602, et que l'histoire des Grands-Officiers de la Couronne lui donne ce grade en 1604, et l'abbé de Nœufville en 1606. Tous se sont trompés, et on peut s'en assurer en consultant les comptes de l'extraordinaire des guerres, où l'on trouve la copie collationnée des provisions délivrées à Créqui.

bas âge du comte de Soissons (1). On le créa maréchal-de-camp, le 22 mars 1619, pour servir dans l'armée que l'on assemblait contre les seigneurs déclarés en faveur de la reine-mère, qui se réconcilia, dès le 13 juillet, avec Louis XIII. Créqui fut créé chevalier des ordres, le 30 décembre suivant. Les nouvelles menées de Marie de Médicis ayant encore obligé le roi d'armer contre elle, en 1620, ce prince envoya Créqui en Normandie, et l'y suivit bientôt après. Créqui s'était déjà logé sur le bord du fossé du château de Caen, lorsque le commandant le remit au roi. Il conduisit à Alençon dix compagnies des gardes-françaises; conserva cette place au roi; s'assura aussi de la ville du Mans, et battit le grand-prieur à Pont-Levée, à une lieue et demie du Mans. L'armée de Bassompierre ayant été réunie aux troupes du roi, Créqui y commanda, sous le roi et le prince de Condé, en qualité de maréchal-de-camp. Il emporta, le 7 août, les retranchements du pont de Cé, défendus par la reine-mère, les ducs de Vendôme, de Retz, et le comte Saint-Aignan (2). Le château se rendit le lendemain. La reine-mère, déconcertée par la défaite de son armée, s'accommoda avec le roi, le 10. Créqui fut employé, comme maréchal-de-camp, au siége de Saint-Jean-d'Angély, en 1621. Il y attaqua et prit le faubourg de Taillebourg; reçut une mousquetade à la joue; construisit un fort à l'extrémité de la tranchée, qui aboutissait à une des fortifications de la place, et contraignit les ennemis

(1) Comptes de l'extraordinaire des guerres, manuscrits de Sainte-Marthe.

(2) Après l'accommodement fait entre la reine-mère et le roi, le comte de Saint-Aignan, abandonné des ducs de Vendôme et de Retz, fut obligé de se rendre. Louis XIII ordonna qu'on lui fît son procès, comme ayant été pris les armes à la main contre son roi; mais Créqui déclara que Saint-Aignan était son prisonnier de guerre, qu'il l'avait reçu comme tel, et qu'on ne pouvait le mettre en jugement sans violer la foi publique et le droit des gens. Il ajouta que si on n'arrêtait point les poursuites commencées, il allait se retirer et tout abandonner. La cour craignit de mécontenter Créqui, et Saint-Aignan en fut quitte pour la perte de son emploi de mestre-de-camp.

de capituler, le 23 juin. Il fut nommé pour commander sur les frontières d'Italie, sous le connétable de Lesdiguières, par pouvoir donné à Toulouse, le 17 novembre 1621 (1). On le créa maréchal de France, par état donné à Bordeaux, le 27 décembre suivant (2). Il commanda sous le roi, en 1622, au siége de Montpellier, qui rentra dans l'obéissance, le 19 octobre. Employé, en 1625, sous le connétable de Lesdiguières, Créqui assiégea et prit Novi, sur la frontière du Milanais, et Gavi. Il s'empara aussi du château de Milan, dont la garnison ne capitula qu'après avoir perdu 230 hommes dans une sortie. Il se jeta dans Ast avec 4000 hommes; en sortit le même jour avec 800 chevaux, et contraignit le duc de Féria d'abandonner d'abord un pont dont il s'était emparé, et ensuite de se retirer. Il força aussi ce duc de lever le siége de Vérue; le battit, le 17 novembre; lui tua 500 hommes; lui fit 200 prisonniers, et lui enleva ses tentes et son bagage. Le maréchal de Créqui reçut un coup de feu dans cette action. Il devint duc de Lesdiguières, pair de France, à la mort du connétable, son beau-père, le 28 septembre 1626, et fut reçu au parlement en cette qualité, le 29 juillet 1627. Il conserva cependant le nom de maréchal de Créqui. Il commanda, en 1629, l'armée du Piémont, sous le roi; força, le 6 mars, le pas de Suze, défendu par trois différents retranchements et 2700 hommes, et entra dans Suze, le 7. Le duc de Savoie traita, le 11, avec le roi. En 1630, sous les ordres du cardinal de Richelieu, général de l'armée du Piémont, le maréchal de Créqui investit Pignerol, le 20 mars. La ville capitula le 22, et le château, le 29. Le roi entreprit en personne la conquête de la Savoie. Créqui se présenta devant Chambéry, le 25 mai; la ville se rendit, le 16; le château, le 17. Annecy, Romilly, Charbonnières, Lulle,

---

(1) Comptes de l'extraordinaire des guerres. Dépôt du secrétariat de la maison du roi.

(2) Comptes de l'ordinaire des guerres. C'est encore par erreur que l'abbé de Nœufville ne le fait maréchal de France qu'en 1622.

Miolans et Montmélian ouvrirent leurs portes, et avant le mois de juin, le roi se vit maître de toute la Savoie. Créqui fut nommé premier gentilhomme de la chambre du roi, en 1632, et ambassadeur extraordinaire à la cour de Rome, en 1633. Il se démit, au mois de mars, du régiment des gardes; partit de Marseille, le 15 mai, et rendit à Urbain VIII l'obéissance filiale, le 26 juin. En 1634, il quitta la cour de Rome, près de laquelle il était resté en ambassade pendant 15 mois (1); fut ensuite envoyé ambassadeur à Venise, et fit son entrée dans cette ville, le 22 août. Il reçut, dans la même année, un très-beau vase de cristal du duc de Parme, et fut gratifié d'une riche épée par le duc de Savoie. Nommé lieutenant-général commandant l'armée d'Italie, par pouvoir du 22 mars 1635 (2), il passa dans ce pays, à la tête de 10,000 hommes; y commanda sous le duc de Savoie, et prit le fort de la Villette. Il assiégea Valence, au mois de juillet; mais les maladies, les désertions, les pluies continuelles, et plus encore la mésintelligence qui s'établit entre les généraux, l'obligèrent à lever le siége, le 28 octobre. Il prit Candia à discrétion, le 17 novembre, et ensuite le château de Sartirane. En 1636, les Espagnols allaient se rendre maîtres des états du duc de Parme, allié de la France; Créqui fit une irruption dans le Milanais, et se rendit maître d'Olegio, de Confienza, de Palestre, de Robio et de Vespola, entre Mortarre et Novarre. Le Tésin séparant alors les armées belligérantes, Créqui força les retranchements des ennemis sur les bords de cette rivière. Il défit, le 23 juin, près de Buffarola, le marquis de Léganès, et après un combat qui dura quatorze heures, et dans lequel les Espagnols perdirent 2000 hommes tués et 300 faits prisonniers, Léganès décampa la nuit, abandonnant aussi son artillerie. Le ma-

(1) On l'avait chargé de poursuivre la dissolution du mariage de Gaston duc d'Orléans. Il présenta de longs mémoires sur ce sujet, et eut plusieurs conférences avec le souverain pontife, qui persista dans le refus de dissoudre ce mariage.

(2) Il conserva ce commandement jusqu'à sa mort.

réchal de Créqui défendit Ast, en 1637, et battit les Espagnols à Montbaldon, le 8 septembre, dans une longue escarmouche. Léganès ayant investi, le 11 mars 1638, le fort de Brême, le maréchal de Créqui marcha au secours de cette place, et fut tué d'un coup de canon, le 17 du même mois, en allant la reconnaître avec des lunettes d'approche (1). Il laissa après lui une haute réputation de courage, de prudence et d'habileté dans l'art de la guerre (2). (*Vie du maréchal de Créqui, par Chorier; Journal de Bassompierre, Histoire de Louis XIII, par le Père Griffet, Le Vassor, le président Hénaut, l'abbé Le Gendre; Mercure français, Histoire des Grands-Officiers de la Couronne, Gazette de France.*)

DE BLANCHEFORT DE BONNE (François), *duc de Lesdiguières, maréchal-de-camp,* pair de France, fils du précédent, fut substitué au nom et aux armes de Bonne, et fut connu d'abord sous le nom de comte de Canaples. Il eut la compagnie de mestre-de-camp du régiment de son nom (depuis Rougé), sur la démission de son père, par commission du 31 mai 1605. Il rétablit ce régiment sous son

---

(1) Il portait ce jour-là un habit rouge. Un canonnier espagnol dont cette couleur avait attiré l'attention, pointa contre le maréchal un canon de 17 livres de balle. Le boulet lui perça le ventre, emporta son bras gauche, et entra dans l'arbre sur lequel il était appuyé. Ses soldats, troublés et consternés par ce fatal événement, se retirèrent, et le fort se rendit.

(2) Son éloquence était des plus persuasives et sa politesse remarquable. Il relevait l'éclat de son nom par une grande magnificence.

Son duel contre don Philippin, bâtard du duc de Savoie, en 1599, avait beaucoup contribué à répandre son nom. Ce duel eut lieu à l'occasion d'une écharpe que don Philippin avait oubliée en changeant d'habit avec un soldat pour se retirer, sans être reconnu, d'un fort que Créqui venait d'emporter sur les troupes du duc de Savoie. L'écharpe ayant été apportée à Créqui, il fit dire au bâtard d'être à l'avenir plus soigneux de conserver les faveurs des dames. Ce dernier, irrité du propos de Créqui, lui envoya un cartel. Dans une première rencontre, Créqui blessa son adversaire, et en usa très-généreusement avec lui; mais don Philippin ayant nié avoir rendu les armes le premier, Créqui l'appela à un nouveau duel, dans lequel le bâtard fut tué.

nom, par commission du 24 avril 1610; prit, en 1611, le nom de comte de Sault, et le donna à son régiment, dans lequel il ne servit point pendant qu'il tint garnison à Grenoble lors des troubles, en 1616, 1617, 1619 et 1620. Il fit sa première campagne, en 1620, en qualité de volontaire, à l'attaque des retranchements du pont de Cé. Il commanda, par ordre du roi, dans les ville et château de Saumur, depuis le 17 mai 1621, jusqu'au mois de novembre 1623. Il avait obtenu, par provisions données à Fontainebleau, le 16 mai de cette dernière année, la lieutenance-générale du gouvernement du Dauphiné, en survivance de son père, sous lequel il alla servir, en 1625 et 1626, à l'armée d'Italie, où il se distingua entre autres au siége de Gavi. Il commanda depuis en Dauphiné, et se trouva, le 6 mars 1629, au secours de Casal. Il servit, la même année, à l'attaque du pas de Suze, et s'étant porté sur les derrières de l'ennemi, il y attaqua un régiment piémontais; le défit; prit 20 officiers et 9 drapeaux. Il marcha au siége de Pignerol et à la conquête de la Savoie, en 1630; et combattit à Castelnaudary, en 1632. On le créa chevalier des ordres du roi, le 14 mai 1633. Il passa en Italie avec le maréchal de Créquy, son père, en 1635; servit au siége de Valence; à la prise de Candia et du château de Sartirane; et obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 27 décembre de cette année. Employé à la même armée, en 1636, il contribua à la prise d'Oleggio, de Confienza, de Palestre, de Robio et de Vespola; concourut à la défaite de Léganès, près de Buffarola. Il se trouva à la défense d'Ast; au combat de Montbaldon, en 1637, et au secours de Brême, en 1638. Devenu duc de Lesdiguières, pair de France, à la mort de son père, le 17 mars de la même année, il en prit le nom; quitta l'armée; ne servit plus, et obtint le gouvernement de Dauphiné, par provisions du 3 juillet 1642, en se démettant de la lieutenance-générale de la même province, où il commanda pendant plusieurs années et en différents temps. Il y leva, par commission du 31 juillet 1639, un régiment d'infanterie qui eut le nom de Dauphiné, et qu'on licencia, le 20 juillet

1660. Il en leva un autre de son nom, par commission du 1er août 1642, et qui ayant déserté en allant joindre l'armée d'Italie, fut cassé par ordre du 18 juin 1643. Il se démit de son régiment (depuis Rougé), en faveur de son fils, au mois de novembre 1665, et mourut le 1er janvier 1677, à l'âge de 77 ans. (*Dépot de la guerre, mémoires du temps, Gazette de France.*)

DE BLANCHEFORT DE CRÉQUI (François-Emmanuel), *duc de Lesdiguières, maréchal-de-camp*, pair de France, fils du précédent; fut d'abord connu sous le nom de comte de Sault. Il servit en Dauphiné, sous les ordres de son père, et leva, par commission du 1er août 1642, un régiment d'infanterie de son nom, qui, ayant déserté, en 1643, comme on l'envoyait en Italie, fut cassé par ordre du 10 juin de cette année. On lui accorda le gouvernement-général du Dauphiné, en survivance de son père, par provisions du 13 novembre 1651. Il y leva, par commission du 30 avril 1652, un régiment de cavalerie, qui fut licencié après la campagne. Il obtint, par provisions du 29 juillet de la même année, le gouvernement des forts Barraults et d'Exiles, en survivance de son père. Devenu mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie de son nom, et que l'on forma avec dix compagnies tirées du régiment de Dauphiné, par commission du 6 avril 1655, il le conduisit en Italie, où on l'incorpora, par ordre du 20 novembre, dans le régiment de Sault, dont le père du sieur de Blanchefort était mestre-de-camp. Le comte de Sault resta en Italie, et servit au siége de Valence, en 1656; au siége d'Alexandrie; à la prise des chateaux de Varas et de Novi, en 1657, et au siége de Mortare, en 1658. Il marcha comme volontaire en Hongrie, sous les ordres du comte de Coligny, et se distingua à la bataille de Saint-Godard, en 1664. De retour en France, il fut fait colonel du régiment de Sault (depuis Rougé), sur la démission de son père, par commission du 10 novembre 1665. Il le commanda aux siéges de Tournay, de Douay et de Lille, en 1667, et se trouva comme volontaire à la conquête de la Franche-Comté, en 1668. Il commanda son régiment en

Hollande, en 1672; reçut plusieurs blessures au passage du Rhin, qu'il traversa à la nage; et, quoique non guéri, il voulut se trouver à l'attaque de Nimègue, où il marcha à la tête des volontaires. Le roi le créa brigadier d'infanterie, par brevet du 6 décembre. Il servit au siége de Maestricht, en 1673, et y fut blessé. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 13 février 1674, il combattit à Seneff. Il prit, la même année, le nom de duc de Sault, après que son père lui eut cédé ce duché. Il fut employé sous le maréchal de Turenne, en 1675; se trouva au combat d'Altenheim, le 1er août; à la prise de Condé, de Bouchain et d'Aire, et à la levée du siége de Maestricht par le prince d'Orange, en 1676. Devenu duc de Lesdiguières et pair de France, à la mort de son père, au mois de janvier 1677, il en prit le titre, entra en possession du gouvernement du Dauphiné, par lettres du 13 janvier, et obtint, par provisions du même jour, le gouvernement de Briançon, qui vaquait par la mort de son père. Il ne servit plus, mais il avait encore son régiment, lorsqu'il mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 3 mai 1681, âgé de 36 ans et 4 mois. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

DE BLANCHEFORT (Charles II), *duc de Créqui, prince de Poix, pair de France, lieutenant-général*, petit-fils de Charles Ier. Porta d'abord le nom de marquis de Créqui, et fut nommé premier gentilhomme de la chambre du roi, en 1641. Devenu capitaine au régiment de cavalerie de Grammont, il servit aux siéges d'Aire, de la Bassée, de Bapaume; combattit à Honnecourt, en 1642, et à Rocroy, en 1643. Il se trouva à la prise de Thionville et de Sierk, la même année; aux combats de Fribourg; à la prise de Philisbourg, de Mayence, de Worms et d'Oppenheim, en 1644; à la bataille de Nortlingen; aux siéges de Heilbron et de Bourbourg, et à la prise de Trèves, en 1645. Il eut, par commission du 6 mars 1646, le régiment de cavalerie, vacant par la mort du comte de Magalotti. Il joignit ce régiment à l'armée d'Italie; rendit des services signalés au siége d'Orbitello; concourut à la prise de Piombino et

de Porto-Longone; se trouva au siége de Lérida, à la prise d'Ager, en 1647, et au siége de Tortose, où il servit avec distinction, en 1648. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 13 février 1649, il commanda la cavalerie de l'armée de Catalogne, par commission du 5 mai (1). Il ne servit point en 1650. Promu au grade de lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 14 mars 1651, et employé en cette qualité, à l'armée de Flandre, par lettres du 5 juin, il contribua à la défaite des Espagnols sur les bords de l'Escaut. Créé duc et pair de France, par lettres d'érection de la principauté de Poix en duché-pairie, données à Melun, au mois de juin 1652 (2), enregistrées au parlement de Paris, le 15 décembre 1653; il prêta serment et fut reçu le même jour. Il servit aux siéges de Landrecies, de Condé, de Saint-Guilain, en 1655. Il partit le 4 juin 1660, pour porter, de la part du roi, les présents de S. M. à la future reine. Il se démit de son régiment de cavalerie, en faveur du comte de Canaples, son frère, au mois d'août suivant; obtint le gouvernement d'Hesdin, par provisions du 1er octobre de la même année, et fut reçu chevalier des ordres du roi, le 31 décembre 1661. On le nomma ambassadeur à Rome, vers la fin de cette année. Ayant été insulté, dans cette ville, par la garde corse du pape, le 20 août 1662 (3), il sortit de Rome, et se retira

(1) Dépôt de la guerre, manuscrit Le Tellier, tom. XII, fol. 302 v°.

(2) Elles sont rapportées dans l'*Histoire des Grands-Officiers de la Couronne*, tom. IV, pag. 689.

(3) Cette soldatesque investit le palais Farnèse où logeait le duc de Créqui, et tira des coups de mousquet aux fenêtres. L'ambassadeur ayant paru sur le balcon pour apaiser le tumulte, les coups de feu redoublèrent et furent dirigés contre lui, mais aucun ne l'atteignit. Le capitaine de ses gardes fut attaqué sur la place Navonne et reçut un coup de mousqueton dans le ventre. Le carrosse de l'ambassadrice fut assailli dans les rues; un de ses pages, qui était à la portière, fut tué d'un coup de mousquet, et la duchesse fut obligée de se réfugier chez le cardinal d'Este, qui avait le titre de protecteur de la France. Un grand nombre de Français y vint également chercher un asile. Le cardinal en composa une escorte; arma ses domestiques; se fit porter dans une chaise découverte devant le car-

en Toscane, le 1er septembre. Employé à l'armée d'Italie, par lettres du 18 janvier 1664, il s'avança jusqu'à Lyon, avec les troupes que le roi rappela, en conséquence du traité de Pise. Il eut son audience de congé, du pape, le 21 avril 1665, et servit, comme volontaire, au siége de Tournay, en 1667. Il obtint le gouvernement de Paris, à la mort du duc de Mortemart, par provisions données à Saint-Germain-en-Laye, le 3 février 1676, registrées au parlement, le 5 mars suivant. En 1677, il fut nommé ambassadeur extraordinaire auprès du roi d'Angleterre, et on l'envoya à Munich, en 1680, pour porter les présents de noces à la future dauphine, et accompagner cette princesse jusqu'à son arrivée en France. Il se démit du gouvernement de Hesdin, au mois de janvier 1687, et mourut le 13 février suivant, âgé de 64 ans (1). (*Dépôt de la guerre, dépôt de la Maison du Roi, Mémoires du comte de Bussy-Rabutin; Journal historique de Louis XIV, par le Père Griffet; Histoire militaire de Louis-le-Grand, par M. de Quincy; Gazette de France.*)

DE BLANCHEFORT (François), *marquis de Marinnes, maréchal de France,* frère puîné de Charles II, fut d'abord connu sous le nom de chevalier de Créqui. Il servit, comme volontaire, au siége d'Arras, en 1640, et devint, en 1641, capitaine d'une compagnie de chevau-légers, qu'il commanda en Flandre, jusqu'en 1647, par commission du 16 décembre de cette année. En 1648, il se signala au siége de Tortose, et leva ensuite un régiment de cavalerie, qui fut licencié à la fin de la campagne. Il com-

---

rosse de l'ambassadrice, et la ramena au palais Farnèse, au milieu d'une haie de 300 hommes armés. Louis XIV exigea et obtint une réparation éclatante de l'insulte faite à son ambassadeur, et fit frapper une médaille pour consacrer cet événement.

(1) Le tombeau en marbre du duc de Créqui, exécuté par Pierre Mazeline et Simon Hurtrelle, sculpteurs de l'académie, avait été placé dans l'église des Capucines à Paris. La statue en marbre blanc qui surmontait ce beau monument décore aujourd'hui une des chapelles de l'église Saint-Roch, dans cette capitale.

manda le régiment de cavalerie de son frère, à l'armée de Catalogne, en 1649, et à celle de Flandre, en 1650 et 1651. Il montra beaucoup de courage dans l'expédition du comte de Grancé, contre le quartier du maréchal de Turenne, et fut blessé à la bataille de Rethel, en 1650. Il eut une commission, du 4 juin 1651, pour lever un régiment de cavalerie; mais cette levée n'eut pas lieu. Il se distingua, le 28 août, au passage de l'Escaut, à la vue de l'armée espagnole, et fut blessé, quelque temps après, dans une rencontre avec les troupes du prince de Condé, près de Maragnes. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 29 août de cette dernière année, il leva un régiment de cavalerie de son nom, par commission du 20 novembre suivant. En 1652, il réduisit les habitants de Saint-Pastour sous l'obéissance au roi; servit très-utilement au siége de Mouzon, en 1653, et fut blessé, en 1654, à la défense d'Arras, assiégé par le prince de Condé. Il servit en Flandre, en 1655, et obtint, par provisions du 4 mars (1), le gouvernement de Béthune, vacant par la mort du vicomte d'Hôtel. Il eut, le même jour, le régiment d'infanterie du vicomte d'Hôtel, qui tenait garnison dans cette place. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 16 juin, il servit, à l'armée de Flandre, sous le vicomte de Turenne; se trouva au siége et à la prise de Condé, le 18 août, et à celui de St.-Guilain, où il fut blessé, le 25. On lui accorda, le 30 avril 1656, un régiment d'infanterie allemande, vacant par la démission du sieur Baudart. Il marcha au siége de Valenciennes, qu'on lèva le 16 juillet, et où il avait été blessé le 4, et à celui de la Capelle, qui se rendit le 27 septembre. Il se trouva à la prise de Montmédy, le 6 août 1657; de Saint-Venant, le 27, et de Mardick, le 4 octobre. En 1658, il attaqua un parti composé de troupes des garnisons d'Aire, de Valenciennes et Douai; et, quoique inférieur en nombre, il força les ennemis de plier et de se disperser. Il enleva ensuite un corps de troupes, que

(1) Manuscrits Le Tellier, tom. XXIII, pag. 97.

les Espagnols avaient laissé à Montcassel. Au siége de Dunkerque, la même année, étant à la tête de son régiment de cavalerie, il repoussa, jusqu'à quatre fois, une sortie des assiégés, qui avaient mis du désordre dans la tranchée, et eut un cheval tué sous lui en cette occasion. Il conduisit 5 escadrons de Lorrains au combat des Dunes, le 14 juin, et soutint les efforts de l'aile droite des ennemis, commandée par le prince de Condé, qui pensa être pris. Dunkerque capitula le 25; Bergues-Saint-Vinoc se rendit à discrétion, le 2 juillet; Furnes, le 3; Dixmude, le 4. Le marquis de Créqui enleva, le 9 août, un corps-de-garde ennemi, près de la contrescarpe de Nieuport. On s'empara d'Oudenarde, le 9 septembre, et d'Ypres, le 26. En 1659, à la tête de 300 hommes, il défit 600 Espagnols, qui allaient prendre leurs quartiers d'hiver à Aire et à Saint-Omer. Son régiment d'infanterie fut licencié, après la paix, le 7 novembre de cette année. Le marquis de Créqui apporta, le 9 novembre, à Toulouse, le traité de paix et le contrat de mariage du roi avec l'infante d'Espagne, signé par les deux premiers ministres des puissances respectives. On réforma son régiment de cavalerie, le 20 juillet 1660. Créé général des galères, il prêta le serment, le 22 juillet 1661. Commandant l'armée du Rhin, par pouvoir du 7 mai 1567, il prêta serment, entre les mains du roi, pour cette charge, le 22 juillet suivant; couvrit, la même année, le siége de Lille; s'empara, le 14 juillet, de la ville de Bibourg, dans le Pays-Bas, et, de concert avec le marquis de Bellefonds, il défit, le 31 août, près de Deinffe, sur le canal de Bruges, la cavalerie commandée par le comte de Marchin et le prince de Ligne. Il servit, à l'armée de Flandre, sous Mgr. le duc d'Orléans, par lettres du 30 mars 1668. Créé maréchal de France, par état donné à Saint-Germain-en-Laye, le 8 juillet (1), il prêta serment, en cette qualité, le 9 du même mois; commanda l'armée, sur la frontière de la Lorraine, par pouvoir du 5 janvier 1669, et n'y fit

(1) Dépôt du secrétariat de la maison du roi.

aucune expédition. Il se démit, la même année, de sa charge de général des galères du roi. Après avoir fait démolir les murailles de Mirecourt, il parut devant Pont-à-Mousson, au mois d'août 1670; y entra sans résistance, et en fit aussi raser les murailles, ainsi que celles des autres villes tombées en son pouvoir, qui en avaient encore. Il s'empara du fort de Kehl, et marcha ensuite à Épinal. Cette ville, située sur la Moselle, avait un château bâti sur une éminence, et défendu par trois tours. Le maréchal de Créqui, s'étant emparé d'une montagne située de l'autre côté de la Moselle, battit la place et le château d'Épinal, et força le gouverneur de se rendre prisonnier de guerre, avec sa garnison, le 25 septembre. Après quatre jours de tranchée ouverte, la ville de Chasté se défendit six jours, et se rendit le 6 octobre : le maréchal de Créqui en fit raser les fortifications. Il s'empara de Longwy, qui se rendit sans résistance. En moins d'un mois, il conquit toute la Lorraine, et y mit 18,000 hommes en quartiers d'hiver. Nommé pour commander un corps d'armée qui s'assemblait au Catelet, par pouvoir du 18 avril, il refusa d'être subordonné au vicomte de Turenne; fut exilé pour ce motif, et rappelé peu de temps après. Il commanda dans le pays entre la Sambre et la Meuse, dans les places de Saint-Quentin, Guise, Landrecies, Charleroy et Rocroy, par pouvoir du 29 janvier 1675. Il eut le commandement de l'armée entre la Sambre et la Meuse, par autre pouvoir du 1er mai, et il investit Dinant, le 22 : la ville lui ouvrit ses portes le 24, et le château se rendit le 29. Il tint le duc de Lorraine en échec pendant le siége de Huy, qui se rendit le 6 juin; ramena ensuite ses troupes devant Limbourg, et servit comme général, sous le prince de Condé, au siége de cette place, qui capitula le 20. Le maréchal de Créqui marcha au secours de Trèves, assiégé par le duc de Lorraine : il n'avait alors que 8,000 hommes à opposer à une armée de 18,000. Une partie de sa cavalerie étant au fourrage, il s'avança pour reconnaître les ennemis, et reçut un coup de fauconneau, dont il pensa être tué. Quoique inférieur en forces, et pris en quelque sorte au dépourvu, la droite,

qu'il commandait, renversa d'abord la gauche du duc de Lorraine; mais l'infanterie française, ayant été prise en flanc, fut rompue, ainsi que l'aile droite, qui se trouva attaquée de tous côtés. Le maréchal tentait de rallier quelques escadrons derrière un village, lorsqu'une troupe de fuyards, en se retirant, vint achever de mettre le désordre et la confusion. Dans ce combat qui ne dura pas une heure et demie, tout le canon et le bagage tomba au pouvoir de l'ennemi; l'infanterie, tout entière, fut tuée ou faite prisonnière, et la cavalerie prit la fuite jusqu'à Thionville. Entraîné malgré lui dans la fuite de ses soldats, le maréchal de Créqui, suivi seulement de 4 cavaliers, gagna Saarrebruck, d'où il se jeta la nuit suivante dans Trèves. Cette action se passa, le 11 août, à Consarbrück (1). Le duc de Lorraine, après la victoire qu'il venait de remporter sur Créqui, retourna devant Trèves; mais le maréchal s'y défendit pendant un mois. Au bout de ce temps, les dehors de la place étant emportés, et le canon ayant fait une grande brèche au corps de cette place, le duc de Lorraine fit sommer Créqui de se rendre. Le maréchal répondit avec hauteur à cette sommation; mais la garnison, saisie d'une terreur subite, et regardant la réponse de Créqui comme le dernier effort du désespoir, elle battit la chamade de sa propre autorité. Dans cette extrémité, le maréchal demanda 10 jours aux assiégeants, pour informer le roi de l'état de la place, et offrit de la remettre s'il n'était pas secouru dans ce délai. Cette condition fut rejetée par les assiégeants, et alors la garnison, s'étant de nouveau révoltée, signa une capitulation, dans laquelle le maréchal ne voulut pas être compris (2). Il se retira dans une église, avec le peu de

(1) Ce fut à l'occasion de la malheureuse journée de Consarbrück que le grand Condé dit : « Il ne manquait que cette disgrâce au maréchal de » Créqui, pour le rendre un des plus grands généraux de l'Europe. »

(2) Trèves se rendit le 6 septembre 1675, par la trahison d'un nommé *Boisjourdan*, qui rédigea les articles de la capitulation, et les fit signer par les commandants des corps à l'insu du maréchal. Boisjourdan reçut plus tard la punition de cette trahison : il eut la tête tranchée.

gens courageux par lesquels il put se faire suivre, et y défendit le trésor de l'armée; mais les portes et tous les postes de la place étant livrés aux assiégeants, Créqui, environné de toutes parts, et sans nul espoir d'échapper, rendit son épée le 6 septembre. Nommé commandant, entre la Sambre et la Meuse, par ordre du 6 mars 1676, et commandant de l'armée entre la Meuse et la Moselle, par pouvoir du 1er mai, il investit Condé, et dirigea une des trois attaques au moyen desquelles tous les dehors de la place furent emportés, l'épée à la main. Tout ce qui ne put pas se réfugier dans la ville fut tué ou pris, et la garnison, effrayée, battit la chamade. Tandis qu'elle parlementait, le maréchal de Créqui, étant passé avec 1000 hommes par un quartier inondé, s'empara d'une porte de la ville, du côté où les assiégés se croyaient en sûreté, et la garnison se rendit à discrétion, le 26 avril. Il investit, le 2 mai, la ville de Bouchain, dont le gouverneur se rendit, à Monsieur, le 11. Après la prise de cette place, le maréchal fut détaché pour surveiller les troupes de Munster et de Zell, qui étaient de l'autre côté de la Meuse. Il prit plusieurs châteaux dans le Condros, entre autres, le château de Bouillon; se rendit ensuite maître de Marche, en Famine, et termina la campagne par faire lever le siége de Deux-Ponts, que les troupes de Zell et d'Osnabruck avaient entrepris. Commandant l'armée d'Allemagne, par pouvoir du 10 mai 1677, il partit de Nancy, le 13; côtoya l'armée du prince Charles de Lorraine; lui coupa tous les vivres, et l'empêcha de passer la Meuse. Il canonna le camp de ce prince, près de Merville, le 15 juin; lui tua 900 hommes; chargea son arrière-garde; lui prit une partie de ses équipages; lui coupa ses convois; réduisit son armée à l'extrémité; le contraignit de reprendre le chemin de l'Alsace, et de repasser le Rhin à Coblentz. Le maréchal de Créqui eut un cheval tué sous lui dans cette action. Le prince de Saxe-Eisenack, enfermé dans une île du Rhin, manquant de vivres, demanda au maréchal un passe-port et la liberté de se retirer. Créqui voulut d'abord que toutes les troupes de ce prince se rendissent prisonnières de guerre; mais ayant été informé de

l'approche du duc de Lorraine, il accorda, le 24 septembre, au prince de Saxe, un passe-port et un de ses gardes pour le conduire, à condition que son armée ne servirait point de toute la campagne. Le prince Charles de Lorraine s'avança, le 7 octobre, pour reconnaître l'armée du maréchal; mais la cavalerie française étant descendue des hauteurs de Kokesberg, chargea et mit en désordre deux régiments impériaux; les chevau-légers battirent aussi deux escadrons de Cravates, qui voulaient les envelopper : les Allemands laissèrent dans ce combat 600 morts sur la place. Le maréchal feignit de mettre ses troupes en quartiers d'hiver, ce qui détermina bientôt le duc de Lorraine à séparer son armée. Créqui, ayant aussitôt rassemblé ses troupes, parut devant Fribourg, qui se rendit le 14 novembre. Commandant l'armée du Rhin, par pouvoir du 28 avril 1678, il rendit inutiles les mouvements que le duc de Lorraine se donna, dans le dessein d'éloigner les Français de Fribourg, et de se faciliter un passage dans la Haute-Alsace. Le maréchal attaqua, le 6 juillet, le corps de troupes impériales commandé par Stahremberg, et retranché au pont de Rhinfeld; lui tua [illegible]000 hommes, et lui fit 900 prisonniers : 400 ennemis se noyèrent dans cette occasion. Il força Seckingen, le 7; revint à Rhinfeld; battit la redoute du pont; bombarda la ville; enleva, le 13, un gros des ennemis, retranchés à Bolzhust. Le 23, il passa la Kintzig, à la vue du duc Charles, retranché sur l'autre bord, et qui se retira en désordre. Deux jours après, il chassa ce duc de Gegembast, où il était avantageusement posté. Le duc de Lorraine ayant pris la route d'Offembourg, Créqui le suivit dans sa retraite, et lui tua 600 hommes. Le 25, il fit sommer le magistrat de Strasbourg de lui remettre le fort de Kehl et le pont de cette ville. Il emporta Kehl, le 27, l'épée à la main, et brûla, le 7 août, 12 arcades du pont de Strasbourg, pour punir les habitants des intelligences qu'ils avaient avec les ennemis. Il se rendit maître, le 15 octobre, du château de Lichtemberg, dont le gouverneur demeura prisonnier de guerre. La paix se fit à la fin de la campagne. L'électeur de Brandebourg,

ayant refusé de restituer à la Suède les conquêtes qu'il avait faites sur cette couronne, le maréchal de Créqui eut le commandement de l'armée du Bas-Rhin, par pouvoir du 26 avril 1679. On lui donna, par commission du 18 mai suivant, le gouvernement général de la Lorraine et du Barrois, qu'il garda jusqu'à sa mort. Il passa le Rhin; entra dans les états de l'électeur de Brandebourg, au mois de juin; défit, le 21, les troupes du général Spaës, postées dans les défilés qui défendaient l'entrée du pays, depuis le Rhin jusqu'à Weser; poursuivit Spaës, qui s'était retiré à Minden, avec l'armée de l'électeur; se saisit des châteaux aux environs de cette ville; mit le pays à contribution et passa le Weser, le 30, à la vue du château de Minden, qu'il emporta. Le général Spaës sortit de la ville avec du canon et 3000 hommes, pour disputer le passage: mais ayant été contraint de rentrer en désordre dans Minden, il laissa 600 hommes morts et 400 qui furent faits prisonniers. Le maréchal de Créqui força ensuite les retranchements faits le long du Weser, et tailla en pièces ou prit l'infanterie qui les gardait. Commandant l'armée de la frontière de Champagne, par pouvoir du 5 avril 1684, il investit, le 28, la place de Luxembourg, qu'il contraignit de capituler, le 4 juin. Les ennemis évacuèrent la place, le 7. Il obligea, le 20 du même mois, la ville de Trèves à raser ses fortifications et à combler ses fossés. Il mourut à Paris, le 4 février 1687, à l'âge de 63 ans (1), « avec la réputation, dit » Voltaire, d'un homme qui devait remplacer le vicomte de » Turenne. » (2) (3). (*Dépot de la guerre, Histoire militaire,*

(1) On lit dans les *Lettres du comte de Bussi*, « que le duc de Créqui » trouva sa destinée courte, et qu'il était en colère contre cette mort barbare, qui, sans considérer ses projets et ses affaires, venait ainsi déranger ses escabelles. »

(2) Le maréchal de Villars fut l'élève du duc de Créqui. « Jeune homme! lui cria ce dernier, après l'avoir vu le premier monté sur la brèche » du fort de Kehl, si Dieu te laisse vie, tu auras ma place plutôt que » personne. »

(3) « Le maréchal de Créqui, dit *madame de Sévigné dans ses Lettres,*

de M. de Quincy; Mémoires du Père d'Avrigny; Journal historique de Louis XIV, par le Père Griffet; Mémoires du temps, Gazette de France, Biographie universelle, édition de 1813, *tom. X, pag.* 227, 228 *et* 229.)

DE BLANCHEFORT (François-Joseph), *marquis de Créqui, lieutenant-général,* fils du précédent, né en 1662, fut d'abord capitaine au régiment de cavalerie de Biran, par commission du 17 novembre 1674; servit, en 1675, en Allemagne, sous le maréchal de Turenne; combattit, à Altenheim, après la mort de ce général, et contribua à faire lever aux ennemis les siéges d'Haguenau et de Saverne. Il se signala au combat de Kokesberg, sous le maréchal de Luxembourg, en 1676; servit, en Allemagne, comme aide-de-camp du maréchal de Créqui, son père, en 1677; obtint, par commission du 21 juillet, le régiment d'infanterie de La Fère, qu'il commanda pendant le reste de la campagne, et se trouva au siége de Fribourg, que l'on prit le 17 novembre de la même année. Il continua de servir, sous le maréchal, son père, en 1678; se conduisit avec distinction à la bataille de Rhinfeld, le 6 juillet; à l'attaque des retranchements de Seckingen, le 15, et à la prise de Kehl, où il fut blessé, le 23. Il donna les plus grandes preuves de valeur à la prise du fort de l'Étoile, et se trouva à la prise du château de Lichtemberg, le 15 octobre. En 1679, il se trouva, le 30 juin, au combat de Minden, et fut un de ceux qui se jetèrent à la nage pour suivre le maréchal

---

» avait beaucoup d'esprit et d'agrément, et s'était montré de bonne » heure très-fin courtisan. » On fit à son sujet cette jolie chanson :

» Si j'avais la vivacité
» Qui fait briller Coulanges;
» Si j'avais aussi la beauté
» Qui fit régner Fontanges;
» Ou si j'étais comme Conti
» Des grâces le modèle,
» Tout cela serait pour Créqui,
» Dût-il m'être infidèle. »

de Créqui. Devenu colonel-lieutenant du régiment Royal-Infanterie, à la mort du marquis de Pierrefitte, par commission du 5 mars 1680, il se démit du régiment de La Fère; servit comme volontaire, sous son père, au siége et à la prise de Luxembourg, en 1684, et commanda une des attaques de Kocheim, le 26 août 1689. Créé brigadier, par brevet du 10 mars 1690, il servit en Allemagne, sous Monseigneur. Promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 25 avril 1691, et employé à l'armée de Piémont, sous M. de Catinat, il servit au siége et à la prise des ville et château de Villefranche, de Montalban, de Sant-Ospicio, de Nice, de Veillane et de Carmagnole. Le prince Eugène étant venu attaquer, avec 600 hommes des meilleures troupes du duc de Savoie, l'arrière-garde de l'armée, fut repoussé avec perte, le 23 juillet, près de Carignan, par le marquis de Créqui, qui eut un cheval tué sous lui et un second blessé. Détaché avec 400 hommes, au mois de septembre, le marquis de Créqui s'empara d'un poste qui assurait les convois et la communication avec Savillan et Fossan; mit à contribution le pays de Fossan, et rejoignit l'armée. Détaché de nouveau, au mois d'octobre, avec 1500 chevaux, il retira de Savillan 4 bataillons, et toutes les munitions qui s'y trouvaient; les fit conduire à l'armée, et servit ensuite au siége de la citadelle de Montmélian. Il commanda, pendant l'hiver, depuis la Lys jusqu'à la mer, sous le marquis de Boufflers, par ordre du 20 octobre. Employé à l'armée de Flandre, par lettres du 30 avril 1692, il servit au siége et à la prise des ville et château de Namur, et combattit à Steinkerque. En 1693, il combattit à Neerwinde, et servit au siége et à la prise de Charleroy, où il monta la tranchée, le 16 septembre. Il fut, en 1694, de la marche de Monseigneur, depuis Vignamont jusqu'au pont d'Espierre. Il se trouva au bombardement de Bruxelles, en 1695. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 3 janvier 1696, il continua de servir à l'armée de Flandre, sous le maréchal de Villeroi. Pendant le siége d'Ath, en 1697, il masqua la garnison d'Oudenarde, avec 8 bataillons et 9 escadrons. Il

fut employé au camp de Coudun, près Compiègne, par lettres du 13 août 1698; à l'armée d'Allemagne, sous M. le duc de Bourgogne, par lettres de 21 juin 1701. Il passa à l'armée d'Italie, sous les maréchaux de Villeroi et de Catinat, par lettres du 14 août; combattit à Chiari, le 1er septembre; commanda, pendant l'hiver, entre l'Oglio et le Pô. Marchant au secours de Crémone, le 1er février 1702, il reçut un faux avis que le prince Eugène était maître de cette place; il replia alors ses postes, et se retira à Sabionette. Dans cette retraite, il enleva aux ennemis un convoi de 50 chariots, et tailla en pièces 50 hussards qui escortaient ces voitures. Nommé directeur-général de l'infanterie, par commission du 12 mars, il fit entrer, le 24 mai, un renfort considérable dans Mantoue, et contribua beaucoup à la victoire qu'on remporta sur le général Visconti, le 26 juillet. Il commanda la droite de l'armée française, à la bataille de Luzzara, le 15 août; y fut blessé au commencement de l'action, et mourut le lendemain, des suites de cette blessure. Il emporta des regrets universels. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps, Gazette de France.*)

DE BLANCHEFORT CRÉQUI (Charles-Nicolas, *marquis*), *maréchal-de-camp,* frère puîné du précédent, né en 1669, servit d'abord pendant un an dans les mousquetaires. On lui donna ensuite, par commission du 28 août 1688, le régiment de cavalerie d'Anjou, qu'il commanda à la conquête du Palatinat, en 1689; à l'armée d'Allemagne, en 1690; à l'armée d'italie, en 1691; au siége de Namur, et au combat de Steinkerque, en 1692. Créé brigadier, par brevet du 30 mars 1693, il servit, sous les ordres de Monseigneur, à l'armée de Flandre, en 1694 et 1695. Il obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 3 janvier 1696, et mourut de maladie, à Tournay, le 16 mars suivant. (*Dépôt de la guerre.*)

DE BLANGY, *voyez* LE VICOMTE.

DE BLANIAC, *voyez* LAFON.

DE BLANMONT (Pierre-Marie-Isidore, *baron*), *maréchal-de-camp,* naquit à Gisors, au Vexin-Normand, le 20 février 1771. Il entra au service, le 15 juillet 1786, comme soldat dans le régiment d'Auvergne, où il était devenu caporal, en mai 1790. S'étant enrôlé, le 6 septembre 1792, pour servir, comme volontaire national, dans le 3ᵉ bataillon du département de l'Eure, il y fut fait capitaine, le 19 du même mois. Il commanda sa compagnie à la bataillle d'Arton, le 11 juin 1793, et y fut blessé d'un coup de sabre à l'épaule droite, en chargeant sur une batterie de plusieurs pièces de canon, dont deux tombèrent en son pouvoir. Il devint aide-de-camp du général Turreau, le 4 novembre suivant. Employé en cette qualité à l'armée de l'Ouest, il se distingua à l'affaire de Viers, le 6 mars 1794; reçut trois coup de baïonnette, dont un lui traversa le corps; eut un genou cassé et deux chevaux tués sous lui. En récompense de ses actions d'éclat dans cette journée, il fut fait adjudant-général-chef-de-brigade sur le champ de bataille. Avec 22 dragons du 2ᵉ régiment, il traversa l'armée vendéenne à Palluau, pour aller porter des ordres au général Haxo, qui se trouvait à Saint-Léger. Par cette action courageuse, il contribua à faire opérer un mouvement duquel dépendait le succès de l'affaire des landes de Boué. Suspendu de ses fonctions, le 16 août suivant, il fut rappelé au service, le 22 août 1796, comme chef de bataillon, à la suite de la 128ᵉ demi-brigade d'infanterie de ligne. Le 1ᵉʳ octobre 1797, il redevint aide-de-camp du général Turreau, avec le grade de chef de bataillon. Employé à l'armée du Danube, en 1799, il y fut nommé adjudant-général-chef-de-brigade, sur le champ de bataille, le 25 septembre. Cette promotion, qui avait été faite par le général en chef, fut confirmée par le premier consul Buonaparte, le 19 octobre suivant. Le 21 avril 1800, il commanda l'avant-garde du corps d'armée du général Turreau, au combat du pont d'Exiles, en Piémont; pénétra dans la vallée de Suze; chassa l'ennemi jusqu'à Saint-Chaumont, et se retira sur Exiles, après avoir fait beaucoup de prisonniers. L'ennemi étant revenu en force au bout de quelques

heures, tenta de s'emparer du pont construit sur la Doire; mais l'adjudant-commandant Blanmont s'étant mis à la tête desgrenadiers de la 28e demi-brigade d'infanterie, s'élança sur ce pont; et déjà les ennemis étaient enfoncés et commençaient à se retirer en désordre, lorsqu'il fut atteint d'une balle qui lui traversa la cuisse droite, et le jeta à terre. L'ennemi perdit dans cette affaire un assez grand nombre d'hommes et deux pièces de canon de rempart. L'adjudant-commandant Blanmont fut employé dans la 23e division militaire (Corse), depuis 1801 jusqu'en 1805, et on le nomma, en cette dernière année, officier de la Légion-d'Honneur. Il fit la campagne de 1806 à l'armée d'Italie, et celle de 1807 en Allemagne. On le fit colonel du 105e régiment d'infanterie de ligne, le 28 mars 1808. En 1809, il commanda son régiment à la grande armée d'Allemagne, et notamment à la bataille d'Eckmulh, où il combattit avec beaucoup de valeur, le 22 avril. Il reçut, pendant cette campagne, deux blessures assez graves, et eut plusieurs chevaux tués sous lui. Le maréchal Davoust, dans le corps duquel il servait alors, loua sa conduite en différentes occasions. L'adjudant-commandant Blanmont fut nommé commandant de la Légion-d'Honneur, le 23 avril 1809, et général de brigade, le 6 août 1811. Il fit, en cette dernière qualité, la campagne de Russie dans la division du général Partounaux, en 1812. Pendant la retraite de Moscow, il fut blessé à Borisow d'une balle qui lui traversa le genou droit; reçut un coup de baïonnette dans la jambe droite; se trouva du nombre des malheureux Français obligés de déposer leurs armes sur les bords de la Bérésina, et fut fait prisonnier de guerre par les Russes. Rentré en France le 30 juillet 1814, il fut nommé chevalier de Saint-Louis, le 26 octobre suivant, et obtint un commandement dans la 15e division militaire. S. M. Louis XVIII ayant quitté Paris à l'approche de Buonaparte, en mars 1815, passa par Abbeville, où commandait le général Blanmont, et fut si satisfaite de la conduite de cet officier, qu'elle le nomma lieutenant-général. Le général Blanmont, élu député à la chambre des *cent jours*, fut

nommé commissaire de cette assemblée auprès de l'armée. Après la seconde restauration, il fut mis à la demi-solde du grade de maréchal-de-camp. Il a été compris depuis dans le cadre des officiers-généraux en activité, et il commandait en 1820 la 1re subdivision de la 20e division militaire. (*Brevets militaires, Moniteur, annales du temps.*)

BLANQUET DE LA HAYE (Jacob), *lieutenant-général,* était capitaine dans un régiment de cavalerie du cardinal de Mazarin, lorsqu'il fut fait mestre-de-camp-lieutenant du régiment de La Fère à la création de ce corps, par commission du 21 octobre 1654. On lui donna le commandement du château d'Aimeriers, en 1656. Il fut nommé commandant dans Saint-Venant, le 27 août 1657, et il en obtint le gouvernement, le 2 septembre 1660. On le fit mestre-de-camp en chef du régiment de La Fère à la mort du cardinal Mazarin, par commission du 25 mars 1661. Il devint colonel de ce régiment, le 28 juillet, à la suppression de la charge de colonel-général de l'infanterie, et conserva ce régiment jusqu'à sa mort. Créé lieutenant-général de toutes les troupes qui étaient en Amérique, par pouvoir du 3 janvier 1670, il les commanda jusqu'en 1675. Destiné à servir sous le maréchal de Rochefort, en Lorraine et Barrois, par lettres du 13 mars 1676, il en fut détaché pour conduire les troupes destinées à renforcer l'armée du Roi qui couvrait le siége de Bouchain. Il fut employé, sous le maréchal d'Humières, au siége d'Aire, en juillet; joignit, au mois de septembre, le maréchal de Créqui sur la Meuse; contribua à la prise du château de Bouillon; et de Marche en Famine, et à la levée du siége de Deux-Ponts. On lui donna le commandement de Thionville, en l'absence du maréchal de Grancey, par commission du 22 avril 1677. Employé, sous le maréchal de Créqui, par lettres du 10 mai, il fut détaché avec le marquis de Genlis, lieutenant-général, pour surprendre un convoi qui devoit passer à Kœnigsmackeren. Ayant joint les ennemis entre Delfort et Conings, on y battit l'escorte de ce convoi qui fut enlevé. Le sieur de La Haye fut tué

dans cette action, le 16 septembre 1712. (*Dépôt de la guerre, Histoire militaire de M. de Quincy.*)

DE BLAQUETOT, *voyez* DE CAUX.

DE BLAREL, *voyez* TILLY.

DU BLÉ (Jacques), *marquis d'Huxelles, maréchal-de-camp*, fut nommé capitaine et gouverneur de la ville et citadelle de Châlons, et lieutenant-général du gouvernement du duché de Bourgogne au département de Châlonnais, sur la démission de son père, par provisions données à Paris, le 13 février 1611, registrées au parlement de Dijon, le 1er mars suivant. Il obtint, le 2 du même mois, des lettres de conseiller d'honneur au parlement de Bourgogne; une compagnie d'hommes d'armes, en 1613, et le brevet de conseiller-d'état, le 14 février 1615. Il suivit le roi en Guienne cette année et la suivante. Il leva, par commission du 12 avril 1617, un régiment d'infanterie de son nom, qu'il conduisit au siége de Soissons, et qui fut licencié, le 1er mai suivant, après la paix. Il accompagna le roi à l'attaque des retranchements du pont de Cé, en 1620. Nommé chevalier des Ordres du roi, par brevet du 15 janvier 1621, il servit aux siéges de Saint-Jean-d'Angely, de Clérac, de Montauban et de Monheurt, la même année; à ceux de Saint-Antonin et de Montpellier, en 1622. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 13 août 1624, et employé à l'armée commandée par le connétable de Lesdiguières, en Bresse, il marcha avec l'armée en Savoie; se trouva au siége de Gavi, où il se distingua, et dont il arrêta la capitulation, en 1625. On lui donna, le 23 juillet de cette année, le régiment d'infanterie vacant par la mort du sieur de Trémont. Il marcha au secours de Vérue, dont on fit lever le siége au duc de Féria, qui fut battu, le 17 novembre. La paix ayant été conclue, son régiment fut licencié au mois de mai 1626. Il eut une commission du 1er avril 1628, du prince Ferdinand de Gonzague, duc de Mayenne, pour commander un corps de 8000 hommes dans le Montferrat, et se trouva, le 6 mars 1629, à l'atta-

que des retranchements du pas de Suze. Il suivit ensuite le roi au siége de Privas; fut blessé grièvement à l'assaut que l'on donna à cette place, le 26 mai 1629, et mourut le même jour. (*Compte de l'extraordinaire des guerres.*)

DU BLÉ (Louis-Charles), *marquis d'Huxelles, lieutenant-général*, né le 25 décembre 1619, fils du précédent, fut fait lieutenant-général du gouvernement de Bourgogne, au département du Châlonnais, et gouverneur des ville et château de Châlons, à la mort de son père, par provisions données à Paris, le 25 novembre 1629. Il prêta serment, le 16 janvier 1630, et ses provisions furent enregistrées au parlement de Dijon, le 15 juin suivant. Il servit volontaire, en 1637, aux siéges et à la prise de Landrecies et de la Capelle. Pourvu, le 15 novembre 1638, d'un régiment d'infanterie de son nom (depuis la Reine), vacant par la mort du sieur Boyons, il le conserva jusqu'à sa mort. Il servit à la tête de ce régiment, en 1639; à la prise de Morhange et du château de Moyen en Lorraine; à la bataille de la Marsée, en 1641; au siége et à la prise de Monçon, et à la bataille de Lérida, en 1642. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 18 juin 1643, il contribua à faire lever aux Espagnols les siéges de Flix, de Mirabel, du cap de Quiers, et combattit devant Lérida, en 1644. Il se distingua, en 1645, sous Monsieur, à la conquête de Mardick, de Lillers, de la Mothe-au-Bois, d'Armentières, de Varneton, de Commines, de Marchiennes, du Pont-à-Verdin, de Lens, d'Orchies, de l'Écluse et d'Arleux. Il marcha, en 1646, sous le prince Thomas, et servit au siége d'Orbitello; à la prise de Piombino et de Porto-Longone. Employé en Italie, en 1647, il retourna, en 1648, à l'armée de Flandre; concourut à la prise d'Ypres; à la victoire remportée à Lens, et à la reprise de Furnes. Il servit, en 1649, à l'armée devant Paris; à la prise de Charenton; joignit en Flandre le comte d'Harcourt; se trouva à la défaite des Lorrains, près Valenciennes; au siége de Cambray, et à la prise de Condé. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 30 janvier 1650, il fut employé à l'armée de

Bourgogne, sous le duc de Vendôme, et passa ensuite, par lettres du 23 mai, sous les ordres du prince Thomas, à l'armée d'Italie, où il ne se fit aucune expédition. Employé à l'armée de Flandre, sous le maréchal d'Aumont, par lettres du 1[er] juin 1651, il contribua au secours de Vervins, attaqué par le duc de Wirtemberg. Il eut des lettres du 16 septembre, pour se rendre en Bourgogne; y prendre soin des troupes qu'on y envoyait, et les faire agir sous l'autorité du duc d'Épernon. Un brevet du 25 novembre suivant lui assurait une place dans l'ordre du Saint-Esprit, mais il ne fut point reçu. En 1652, il combattit à Étampes et au faubourg Saint-Antoine, sous le vicomte de Turenne. Il leva, par commission du 25 janvier 1653, un régiment de cavalerie. Il commanda en chef, la même année, le siége de Bellegarde; s'empara du chemin couvert; repoussa les sorties fréquentes des rebelles, et força Bellegarde à capituler, le 8 juillet. Il en fit démolir les fortifications, pour rendre libre le passage de la Saône. Il se démit, en 1654, de son régiment de cavalerie, marcha au siége d'Arras et à la défaite des Espagnols devant cette place; à la prise de Stenay; au siége et à la prise de Landrecies; de Condé, et de Saint-Guilain, en 1655. Il eut, le 6 janvier 1656, un ordre du roi pour commander l'armée sur les frontières du Luxembourg, en l'absence du maréchal de la Ferté; se trouva la même année à la levée du siége de Valenciennes, par les Français, et à la levée du siége de Saint-Guilain, par les Espagnols. Il servit à la prise de Montmédy, en 1657; à la bataille des Dunes, en 1658, et à la prise de Dunkerque. La nuit du 8 au 9 août, en commandant une attaque au siége de Gravelines, il reçut une blessure dont il mourut, le 13 du même mois. (*Histoire militaire du marquis de Quincy, dépôt de la guerre, manuscrit Le Tellier, tom. XIV, fol.* 97 *et* 276; *et tom. XXIV, fol.* 203.)

DU BLÉ (Nicolas), *marquis d'Huxelles, maréchal de France*, né le 24 janvier 1652, fut d'abord comte de Tenare; destiné à l'état ecclésiastique, et abbé de Bussières. Il devint

marquis d'Huxelles, à la mort de son frère, le 20 août 1669. On le nomma lieutenant-général, en Bourgogne, au département du Châlonnais, et gouverneur de Châlons-sur-Saône, au lieu et place de son frère, par provisions données à Chambord, le 30 septembre. Il entra au service en 1671; fut fait enseigne de la colonelle du régiment Dauphin-Infanterie, le 15 octobre; fit la campagne de 1672, à l'armée du roi, en Hollande; devint capitaine au régiment Dauphin, le 3 juin; servit à la prise d'Orsay, le même jour; à celle de Rhimberg, le 6; au passage du Rhin, le 12; à la prise d'Utrecht, le 20, et de Doesbourg, le 21. Exempt des gardes du roi, en 1673, il servit au siége de Maestricht, qui se rendit au roi, le 29 juin. Il leva un régiment d'infanterie, de son nom (depuis d'Aumont), par commission du 30 octobre, et eut part à la conquête de la Franche-Comté, en 1674. On le fit colonel-lieutenant du régiment Dauphin, à la mort du marquis de Béringhen, par commission du 2 juin. Il se démit, au commencement de 1675, du régiment qu'il avait; servit aux siéges de Limbourg, qui capitula le 21 juin; de Condé, qui se rendit à discrétion, le 26 avril 1676; de Bouchain, qui capitula le 11 mai, et d'Aire, pris le 31 juillet. Créé brigadier d'infanterie, par brevet du 25 février 1677, il servit à l'armée de Flandre; au siége de Valenciennes, que le roi emporta le 17 mars; à ceux de Cambray, qui se rendit le 5 avril, et de la citadelle, qui se soumit le 17. Il commanda à Cassel, pendant l'hiver, par ordre du 17 octobre. Employé en Flandre, en 1678, il eut part au siége et à la prise de Gand, qui se rendit au roi, le 9 mars; du château, qui capitula le 12, et d'Ypres, que le roi prit le 25. En 1679, il combattit à Saint-Denys, près de Mons, le 14 août, sous le maréchal de Créqui; défit les Brandebourgeois, à une lieue et demie de Minden, le 30, et força les retranchements du général Spaës, qui prétendait en disputer le passage aux Français. On le nomma inspecteur-général d'infanterie, par ordre du 18 novembre 1681, et maréchal-de-camp, par brevet du 30 mars 1683. Il servit au bombardement de Luxembourg, sous le maréchal de Créqui, au mois de décembre.

Il fut nommé, le 25 mars 1686, pour commander le camp de Maintenon, composé de 24 bataillons, et se démit de son inspection, au mois de mai suivant. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 24 août 1688, il fut employé à l'armée d'Allemagne, sous Monseigneur, et servit au siége de Philisbourg, qui se rendit le 29 octobre, et où il fut blessé. Le roi le nomma chevalier de ses ordres, le 31 décembre suivant. Établi commandant à Mayence, par ordre du 6 mars 1689, et assiégé dans cette place, par 100,000 hommes, il y arrêta les ennemis pendant 49 jours. Ses fréquentes sorties, qu'il renouvelait souvent jusqu'à trois fois par jour, et à deux heures de distance l'une de l'autre, furent toujours meurtrières pour les assiégeants. La ville avait été investie le 30 mai; cependant le duc de Lorraine ne put faire l'attaque du chemin couvert que le 6 septembre; y perdit 5000 hommes, et ne put se loger que sur un angle. Le marquis d'Huxelles, manquant de poudre et de mousquets, capitula le 8 du même mois, et le duc de Lorraine le laissa le maître de dresser les articles de cette capitulation. On le nomma pour commander dans le duché de Luxembourg, en l'absence du maréchal de Catinat, par ordre du 13 mars 1690; mais le baron de Montclar, qui commandait en Alsace, étant mort, le marquis d'Huxelles eut ce commandement, par commission du 16 avril, et le conserva jusqu'à sa mort. Il servit, en 1691, à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Lorges, qui se tint sur la défensive. Employé sous le même général, en 1692, à l'armée d'Allemagne, il concourut à l'attaque de 6000 Allemands, près de Pforthzeim, le 17 septembre. En 1693, il servit sous les maréchaux de Lorges et de Choiseul; se trouva à la prise d'Heidelberg, le 21 mai, et du château, le 23. Détaché avec 1800 chevaux et 500 dragons, pour reconnaître Hohenasperg, les habitants lui ouvrirent les portes de cette ville, où il laissa 150 dragons en garnison. Au mois de février 1694, il se démit du régiment Dauphin. L'armée des maréchaux de Lorges et de Joyeuse, où il servit cette année, se tint sur la défensive. Il fut créé directeur-général de l'infanterie, à la création de cette char-

ge, par ordre du 20 décembre; servit, en 1695, sous les maréchaux de Lorges et de Joyeuse, qui ne firent aucune expédition; fut employé, en 1696, sous le maréchal de Choiseul, qui défendit la frontière contre l'armée impériale, et continua de servir, en 1697, sous le même maréchal, jusqu'à la suspension d'armes, qui fut suivie de la paix. Il commanda le camp sous Landau, par pouvoir du 10 août 1699; servit, sous M. le duc de Bourgogne et le maréchal de Villeroi, à l'armée d'Allemagne, par lettres du 21 juin 1701, et sous le maréchal de Catinat, par lettres du 8 mai 1702. Il n'y eut aucunes hostilités pendant ces deux années. Créé maréchal de France, par état donné à Versailles, le 14 janvier 1703, il prêta serment le 6 février, et se démit de la direction-générale de l'infanterie. On le nomma, en 1710, ministre plénipotentiaire, avec le cardinal de Polignac, pour assister aux conférences de Gertruydemberg; elles durèrent cinq mois, furent sans succès, et le maréchal d'Huxelles revint alors en France. Nommé de nouveau ministre plénipotentiaire pour les conférences d'Utrecht, par pouvoir donné à Versailles, le 4 mars 1713, il y conclut la paix, au nom du roi, avec toutes les puissances, dans le mois d'avril. Il obtint, par provisions du 14 novembre, le gouvernement-général d'Alsace, vacant par la mort du duc de Mazarin. On le nomma gouverneur de Strasbourg, à la mort du marquis de Chamilly, par provisions du 8 janvier 1715; président du conseil des affaires étrangères, au mois de septembre suivant; conseiller au conseil de régence, le 19 mars 1718, et enfin, ministre-d'état, le 25 septembre 1726. Il se retira au mois de décembre 1729; se démit, au mois de mars 1730, de la lieutenance-générale du Châlonnais, et mourut le 10 avril suivant. (*Dépôt de la guerre, Gazettes, Journal historique du Père Griffet; Histoire militaire de M. de Quincy; Mémoires du Père d'Avrigny, Bauclas, le président Hénaut.*)

BLEIN (François-Ange, *baron*), *maréchal-de-camp du génie,* du 22 juillet 1813. Voyez *le Supplément.*

DE BLENAL, *voyez* DE CORBONS.

DE BLERENCOURT, *voyez* POTIER DE GESVRES.

DE BLET, *voyez* DE SAINT-QUINTIN.

DE BLIGNY, *voyez* LE CAMUS.

DE LA BLINIÈRE, *voyez* DE LA MOTTE-ROGIER.

BLON-CHADENAS (N...), *maréchal-de-camp* du 30 mai 1792. Voyez *le Supplément.*

LE BLOND DU PLOUY (Charles-François), *maréchal-de-camp*, né le 4 juin 1710; entra aux mousquetaires, en 1725. Nommé capitaine au régiment de cavalerie de Chappy, le 2 février 1727, il commanda sa compagnie au camp de la Sambre, la même année, et passa avec elle dans le régiment de cavalerie de Bretagne, le 1er mars 1730. Il servit, la même année, au camp de la Meuse, à la prise de la Lorraine et de Nancy, en 1733; au camp de Stenay, puis à celui d'Haguenau, en 1734; à l'affaire de Clausen, en 1735, et à l'armée de Westphalie, au mois d'août 1741. Il fut fait major de son régiment, le 10 mai 1742. Étant passé avec l'armée sur les frontières de Bohême, il se trouva à la prise d'Ellenbogen et de Caden; au secours de Braunau; au ravitaillement d'Égra; à l'expédition de Schmidmill; à la défense de plusieurs postes de la Bavière, en 1743, et finit cette campagne sur les bords du Rhin. Nommé lieutenant-colonel du même régiment, le 7 février 1744, il servit, en cette qualité à la reprise de Weissembourg et des lignes de la Lautern; à l'affaire d'Haguenau; au siége de Fribourg, la même année; à l'armée du Bas-Rhin, sous les ordres du prince de Conti, en 1745; aux siéges de Mons, de Charleroy, de Namur; à la bataille de Raucoux, en 1746, et à la bataille de Lawfeld, en 1747. Créé brigadier, par brevet du 1er janvier 1748, il se trouva au siége de Maestricht, la même année; à la bataille d'Hastembeck; à la prise de quelques places de l'électorat d'Hanovre; à la marche sur Zell, en 1757; à la bataille de Crewelt, en 1758; à celle de Minden, en 1759; aux affaires de Corback et de Warbourg, en 1760. Maréchal-de-camp, par brevet du 20 février 1761, il se démit

de la lieutenance-colonelle du régiment de Bretagne (alors Bourgogne), et ne fut pas employé depuis. (*Dépôt de la guerre.*)

LE BLOND DE SAINT-HILAIRE (Louis-Vincent-Joseph, *comte*), *général de division*, naquit à Ribemont (Picardie), le 4 septembre 1766. Voué, dès son enfance, au service militaire (1), il s'embarqua, à l'âge de 14 ans, pour les Indes orientales, en qualité d'officier à la suite, dans les hussards de Binch, et passa ensuite, avec le même grade, dans le régiment d'Aquitaine infanterie. Il y fit les campagnes de 1782, 1783 et 1784. En 1791, il avait repris du service dans l'arme des hussards, et il commanda, en novembre de cette année, le détachement qui arrêta, à une lieue d'Avignon, Jourdan, surnommé *Coupe-tête*, qui était devenu, par ses crimes, la terreur du comtat Venaissin. En 1793, Le Blond de Saint-Hilaire commanda un corps de chasseurs à pied dans la vallée de l'Arche (Hautes-Alpes), et fit ensuite, avec ce corps, l'avant-garde de l'aile gauche de l'armée employée au siége de Toulon. Nommé adjudant-général-chef-de-brigade, le 3 décembre 1794, il fut employé, en cette qualité, à l'armée d'Italie. Le général Kellermann lui confia, en septembre 1795, le commandement de 480 hommes, chargés de défendre le poste nommé par les Français *le Petit-Gibraltar*, dans le Piémont, et lui donna l'ordre d'y tenir jusqu'à la dernière extrémité. Attaqué, le 19 du même mois, par 2000 Austro-Sardes, Saint-Hilaire, qui avait fait toutes ses dispositions pour les bien recevoir, repoussa avec succès leurs nombreuses et vigoureuses attaques. Les assaillants, étonnés et fatigués de l'opiniâtre résistance qu'on leur opposait, ayant enfin montré quelque hésitation dans leurs mouvements, l'adjudant-général Saint-Hilaire sut habilement en profiter; et s'étant mis à la tête de ses braves soldats, il ordonne la charge; s'élance sur l'ennemi; le cul-

(1) Son père était capitaine de cavalerie.

bute du premier choc ; taille en pièces ou fait prisonnier tout ce qui lui résiste ; poursuit les vaincus, et revient ensuite occuper les retranchements qu'il avait si glorieusement défendus. Il se trouva, en qualité de général de brigade, à l'attaque du col de Rocca-Barbena; s'empara, à la tête de sa brigade, des hauteurs et des retranchements qui couronnent ce col, et fut blessé dans cette action, où il déploya beaucoup de talents militaires et de valeur. Il se trouva, dans les premiers jours d'août 1796, au combat de Castiglione, et fut ensuite envoyé, par le général en chef Buonaparte, à Salo pour appuyer, de concert avec le général Guyeux, le mouvement des troupes du général Despinois et dégager celles du général Dallemagne. Saint-Hilaire réussit complétement dans la mission dont il avait été chargé. Il concourut, le 12 du même mois d'août, à l'enlèvement du poste ennemi de la Rocca-d'Anfo, qui fut pris à la baïonnette, et marcha à la poursuite des ennemis jusqu'au-delà de Lodron. Commandant l'avant-garde de la division Vaubois, il s'embarqua, le 3 septembre, sur le lac de Garda ; culbuta l'ennemi au pont de la Sarca ; lui fit 50 prisonniers, et contribua, par cette action, au gain de la bataille de Roveredo. Il se trouva à la prise de Bassano, le 8 du même mois ; prit part à la bataille de Saint-George, sous Mantoue, le 15, et y fut blessé. Il continua à être employé à l'armée d'Italie, en 1797, 1798 et 1799; s'y distingua en diverses occasions, et fut récompensé des services qu'il y rendit par le grade de général de division, qui lui fut donné, le 27 décembre de cette dernière année. En 1800, époque à laquelle le général ennemi Mélas préparait une invasion dans la Provence, le général Saint-Hilaire fut appelé au commandement de la 8ᵉ division militaire. Ayant rassemblé une forte colonne, composée des gardes nationales mobiles des départements du Var et des Bouches-du-Rhône, il la conduisit au camp de Saint-Laurent. Ce renfort arriva fort à propos, le 15 mai, et fut employé très-utilement à la défense de la tête du pont du Var, attaqué par les troupes autrichiennes, et par l'artillerie de plusieurs bâtiments anglais embossés à l'embouchure de cette

rivière. Il concourut à la reprise de Nice, le 28 du même mois. Les ennemis ayant été obligés de renoncer à leur invasion en France, le général Saint-Hilaire conserva le commandement de la 8ᵉ division militaire, où la tranquillité publique était troublée depuis quelque temps par les menées de plusieurs partis, et par la présence de quelques bandes de brigands qui désolaient le pays. La vigilance, la fermeté et la modération que le général Saint-Hilaire déploya tour à tour, et selon que les circonstances l'exigeaient, produisirent la dispersion des bandes, le rétablissement de l'ordre, et lui méritèrent l'estime et la reconnaissance des gens de bien. Informé que l'armée d'Italie éprouvait les plus grands besoins avant et pendant le siége de Gènes, il donna tous ses soins à la réunion de grains et de divers autres approvisionnements qu'il lui fit passer, et cette armée dut à l'infatigable activité du général Saint-Hilaire les secours très-importants qu'elle reçut alors. Le premier consul lui donna, comme récompense nationale, un brevet d'honneur et une paire de pistolets tirés de la manufacture de Versailles. Le général Saint-Hilaire quitta le commandement de la 8ᵉ division militaire, pour aller prendre celui de la 15ᵉ, où il s'attacha à établir le bon ordre dans toutes les parties de l'administration militaire confiée à ses soins (1). Après la rupture du traité d'Amiens, le général Saint-Hilaire fut appelé au commandement de la 1ʳᵉ division du camp de Saint-Omer, sous les ordres du général Soult. Il fut créé grand-officier de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1804. Employé à la grande-armée, en 1805, il y commanda une des divisions du corps d'armée du maréchal Soult; passa le Rhin à Spire, le 26 septembre, et marcha sur Heilbronn. En octobre, il remonta le Danube par la rive gauche, afin d'observer le mouvement des troupes autrichiennes réunies près d'Ulm, et se porta ensuite sur Augs-

(1) Le premier consul passant à Rouen, en novembre 1802, témoigna au général Saint-Hilaire beaucoup d'estime personnelle et sa haute satisfaction sur l'administration militaire de la 15ᵉ division.

bourg, où il arriva, le 9 du même mois. A la bataille d'Austerlitz, le 2 décembre, le général Saint-Hilaire commanda le centre du corps du maréchal Soult, qui formait l'aile droite de l'armée française. Chargé de concourir à l'attaque des hauteurs et du village de Pratzen, qui étaient la clef de la position des Austro-Russes, et dont l'occupation devait décider du gain de la bataille, il forma en colonnes d'attaque les 3 brigades de sa division, et les mit en mouvement au moment où les Russes s'approchaient de Pratzen. Les hauteurs furent enlevées après une résistance assez vive de la part de l'ennemi. D'après les ordres du maréchal Soult, il marcha ensuite sur le point de Sokolnitz, à l'effet de prendre en queue les colonnes russes qui s'y trouvaient, et il parvint sans obstacle jusqu'au château de ce nom, situé à un quart de lieue du village. Saint-Hilaire ayant trouvé ce château fortement occupé, le fit attaquer avec la même vigueur que l'avaient été les hauteurs de Pratzen, et l'enleva, malgré l'opiniâtre résistance des Russes qui défendirent le terrain pied à pied. Il poussa ensuite la colonne ennemie jusqu'aux marais de Sokolnitz, où déjà se trouvait acculée une autre colonne russe culbutée par le général Friant (1). Le général Saint-Hilaire, quoique blessé assez grièvement au commencement de la journée, resta sur le champ de bataille, où il continua à commander sa division pendant toute la durée de l'action. Napoléon récompensa sa valeur, en le créant grand-aigle de la Légion-d'Honneur, le 26 du même mois de décembre, et en le nommant commandeur de l'ordre de la Couronne-de-Fer. Continuant à être employé à la grande-armée, le général Saint-Hilaire se trouva à la bataille d'Iéna, le 14 octobre 1806; au combat de Bergrief, le 3 février 1807; à la bataille d'Eylau, le 8 du même mois, et au combat d'Heilsberg, le 12 juin. Il fit aussi la campagne de 1809 à la même armée, et y commanda une des divi-

(1) Les Russes, en retraite sur ce point, hasardèrent de traverser l'étang de Sokolnitz; mais la glace cédant sous leur poids, une grande partie fut noyée; le reste fut tué ou fait prisonnier.

sions du corps du maréchal Davoust. Il attaqua les Autrichiens à Tann, le 19 avril; les culbuta; enleva leurs positions; leur tua un grand nombre d'hommes, et fit beaucoup de prisonniers. Ce combat, glorieux pour les divisions Friant et Saint-Hilaire, procura l'immense avantage de faciliter la jonction du corps de Davoust avec l'armée bavaroise. Le général Saint-Hilaire ayant rencontré les Autrichiens postés entre les villages de Lenendorff et de Paering en avant de la Lober, il les y attaqua vigoureusement; et, de concert avec le général Friant, il les mit en fuite et leur fit 600 prisonniers. A la bataille d'Eckmulh, le 22 avril, il déposta les Autrichiens du plateau d'Unter-Leuchling, et contribua aux succès de cette journée. Il se trouva à la prise de Ratisbonne, le 23. Sa division fut une de celles qui, sous les ordres du maréchal Lannes, marchèrent à l'avant-garde de l'armée dirigée sur Vienne. Il combattit à Essling, le 22 mai; y fit des prodiges de valeur, et fut mortellement blessé. Lorsque Napoléon fit fortifier pendant la campagne de 1809 les îles du Danube adjacentes à celles de Lobau, il donna le nom de Saint-Hilaire à l'une d'elles. La dépouille mortelle du général Saint-Hilaire a été transférée à Paris, en 1810, et placée au Panthéon, le 6 juillet 1810, en même temps que celle du maréchal Lannes, duc de Montébello, qui avait aussi été blessé mortellement à la bataille d'Essling. Pour perpétuer la mémoire d'un guerrier estimable autant que valeureux, un décret impérial ordonna que la statue du général Saint-Hilaire serait une de celles qui orneraient le pont de la Concorde (ci-devant et aujourd'hui de Louis XVI), mais les événements de 1814 empêchèrent que ce décret fût mis à exécution. (*Moniteur, annales du temps.*)

BLONDEAU (Antoine-François-Raymond), *chevalier de Dufays, maréchal-de-camp,* naquit à Baume-les-Dames (Franche-Comté), le 7 janvier 1747; entra au service comme volontaire, le 7 janvier 1767; fut placé, en vertu d'un ordre du ministre de la guerre, dans la légion de Saint-Domingue, et y devint lieutenant, le 16 avril 1769. Il passa

avec le même grade dans le régiment du Cap, le 18 août 1772. Avec une permission qu'il avait sollicitée du ministre, il servit en qualité de volontaire sur le vaisseau du roi *la Bretagne,* commandé par le comte d'Orvilliers, et qui était chargé de coopérer avec les flottes combinées d'Espagne à une descente en Angleterre. On le nomma lieutenant dans le corps des volontaires d'Afrique, le 11 octobre 1779, et il y fut fait capitaine, le 20 juin 1783. Il obtint, le 21 octobre 1786, sa retraite pour cause de maladie. Pendant une partie de la durée de ses premiers services, le sieur Blondeau avait été employé au Sénégal, et le comte de Repentegny, alors gouverneur de cette colonie, l'y avait chargé d'une mission difficile, même dangereuse, dans la rivière de Gambie sur la côte d'Afrique. Cette mission avait pour but de faire accepter des offres de paix et d'amitié avec la France par les petits souverains des bords de ce fleuve, et cela sans compromettre le gouvernement français vis-à-vis de l'Angleterre qui exerçait une grande influence dans le pays. Le capitaine Blondeau agissant avec beaucoup de sagesse et de prudence parvint à atteindre pleinement le but qu'on lui avait indiqué, et M. de Repentigny, satisfait du succès de ses négociations, le recommanda à M. de Castries, alors ministre de la marine. Le capitaine Blondeau fut créé chevalier de Saint-Louis, en 1790. Au commencement de la révolution, il fut nommé chef du 2e bataillon du département du Doubs, le 9 octobre 1791, et obtint le grade de général de brigade, le 25 septembre 1793. Employé en cette qualité à l'armée du Rhin commandée par le général Hoche, il se trouva au déblocus de Landau la même année, et s'empara, en cette occasion, de Saltzbach et des hauteurs qui le dominent; des redoutes de Marsthal, de Kleinbach et des retranchements de Limbach, malgré la vigoureuse résistance que les ennemis firent sur tous ces points. Le 26 décembre, aussi de la même année, marchant en tête de sa brigade, le général Blondeau se porta un des premiers à la redoute du château de Gleesberg près Weissembourg, et en délogea l'ennemi, qui y abandonna 2 pièces de canon. Il eut un cheval tué sous lui dans

cette affaire (1). Il obtint successivement le commandement des places de Courtray et de Mons, et on lui confia celui de Flessingue à l'époque où cette ville était menacée par les escadres russe et anglaise. Il fut ensuite nommé commandant du département du Mont-Terrible, dont le quartier-général était à Dellemont. Le 29 janvier 1795, il reçut du général Lemaire, sous les ordres duquel il servait, l'ordre d'aller prendre le commandement des troupes par lesquelles ce général faisait bloquer Breda depuis un mois. Par ordre du 20 juin 1803, il passa au commandement de la place de Legnago et ensuite à celle de Brescia en Italie. Il fut créé officier de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1804, et obtint sa retraite définitive, le 19 mars 1806, après 35 ans de service. L'émigration d'un de ses frères nuisit beaucoup à son avancement pendant le cours de la révolution, et il ne dut son maintien au service, à cette époque orageuse, qu'à des talents militaires bien réels, au bon esprit dont il était animé, et aux soins qu'il prit constamment pour la conservation de la discipline parmi les troupes. (*Brevets militaires, annales du temps.*)

BLONDEAU (N...., *baron*), *maréchal-de-camp* du 12 octobre 1808. Voyez *le Supplément*.

DE BLOSSAC, *voyez* LA BOURDONNAYE.

DE BLOT, *voyez* DE CHAUVIGNY.

DE BLOTTEFIÈRE DE VOYENNE (Pierre-Théophile), *maréchal-de-camp*, naquit à Compiègne, le 28 juillet 1715. Il fut fait enseigne au régiment de Cambrésis, le 25 juillet 1725; capitaine au même régiment, en 1739; chevalier de Saint-Louis, le 20 mars 1746, et lieutenant-colonel du régiment de Cambrésis, le 14 août 1755. On le créa

(1) Le général Hatry commandant la division dans laquelle servait le général Blondeau, cita ce général avec distinction dans son rapport au général en chef, et attesta que la ferme contenance de la brigade Blondeau avait beaucoup contribué au succès de la brillante journée du 20 décembre.

brigadier d'infanterie, le 25 juillet 1762, et maréchal-de-camp, le 3 janvier 1770. Il mourut en 1774. (*Etats militaires, Fastes militaires par Lafortelle.*)

DE BLOTTEFIÈRE DE VOYENNE (Pierre-Louis, *comte*), *maréchal-de-camp,* neveu du précédent, naquit à Saint-Quentin, le 16 novembre 1746. Après avoir été élève de l'École-Militaire, il fut fait sous-lieutenant au régiment de Bourgogne infanterie, le 28 janvier 1764; y devint lieutenant, le 23 février 1769; sous-aide-major, le 11 mars 1771; eut le rang de capitaine, le 18 janvier 1775, et devint capitaine en second de la compagnie de chasseurs attachée à ce corps, le 8 juin 1776, époque de la création de cette compagnie. Il fut nommé major au régiment de la Sarre, le 24 juin 1780; lieutenant-colonel du régiment d'Agenois infanterie, le 28 avril 1788, et colonel du même régiment (alors 16ᵉ d'infanterie), le 15 juillet 1791. On le créa maréchal-de-camp, le 8 mars 1793. Il se trouva, le 17 mars de cette dernière année, à la bataille de Neerwinde, où un coup de canon le rendit presque entièrement sourd. S'étant alors retiré dans sa terre de Voyenne, il y demeura étranger à toutes les affaires publiques jusqu'en 1805, époque à laquelle il fut nommé chef de cohorte des gardes nationales de l'arrondissement de Péronne (département de la Somme). Il exerça cet emploi jusqu'en 1809. Sa surdité étant diminuée, il accepta, en 1813, la place de maire de la commune de Voyenne, qu'il conserva jusqu'au mois d'octobre 1818. A cette dernière époque, il vint se fixer à Compiègne, où il mourut le 22 avril 1819. (*Brevets et états militaires.*)

DE BLONDEL DE JOIGNY (Antoine), *marquis de Bellebrune, lieutenant-général.* Après avoir servi plusieurs années dans le régiment des gardes-françaises, et s'y être distingué dans beaucoup d'occasions, il leva un régiment d'infanterie de son nom, par commission du 3 octobre 1634. En 1635, il combattit avec la plus grande valeur et à la tête de son régiment, à la bataille d'Avein gagnée sur les Espagnols, le 20 mai, par les maréchaux de Châtillon et

de Brézé. Il servit en Hollande, en 1636, sous le maréchal de Châtillon; se trouva, sous le même général, au siéges d'Yvoy, de Damvilliers, en 1637, et de Saint-Omer, en 1638. Employé, sous le maréchal de la Meilleraye, en 1639, il servit avec tant de distinction au siége d'Hesdin, que le roi lui en donna le gouvernement, le 1er juin. On y mit en garnison le régiment du marquis de Bellebrune, qui résida dans cette place jusqu'à sa mort. Au mois de mars 1640, 120 hommes de la garnison d'Aire ravageaient la frontière. Bellebrune sortit d'Hesdin avec 100 fusiliers et 60 cavaliers; tomba sur les ennemis; en défit une partie, et emmena le reste prisonnier. Il remporta un avantage considérable sur des fourrageurs allemands, le 22 octobre 1641, au village de Sachin, près de Pernes. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 12 janvier 1649, il leva une compagnie franche de 100 hommes pour la garnison d'Hesdin, par commission du 15 mars 1651, et un régiment de cavalerie de son nom, par commission du 10 mars 1652. Promu au grade de lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 10 juillet de la même année, il servit à l'armée de Flandre, sous le duc d'Elbeuf et le maréchal d'Aumont, qui tentèrent inutilement de secourir Dunkerque. Le marquis de Bellebrune se démit de son régiment de cavalerie, en 1655. Il avait encore son régiment d'infanterie lorsqu'il mourut, le 16 février 1658, à l'âge de 70 ans, fort regretté à cause de ses bonnes qualités, et principalement pour le zèle avec lequel il avait toujours servi le roi tant en diverses occasions où il avait fait preuve de valeur que dans le gouvernement d'Hesdin. (*Dépôt de la guerre, Dupleix, Vie de Louis XIII, mémoires du temps, Gazette de France.*)

de BLONDEL de Joigny (François), *chevalier de Bellebrune, maréchal-de-camp,* était lieutenant de roi au gouvernement d'Hesdin lorsqu'on le créa maréchal-de-camp, par brevet du 26 novembre 1652. (*Dépôt de la guerre.*)

BLONDEL (N....), *maréchal-de-camp*, était professeur royal des mathématiques de l'académie des sciences lors-

qu'il mourut à Paris, le 22 janvier 1686. Il avait été maître de mathématiques du Dauphin, et le roi l'avait envoyé successivement à Constantinople, dans le Levant, en Afrique, en Amérique, et dans plusieurs cours de l'Europe pour y remplir des missions qui lui donnèrent occasion de déployer beaucoup de capacité. (*Gazette de France du 26 janvier* 1686.)

DE BLONDEL (Jacques-Ignace), *baron de Quincy, lieutenant-général,* servait depuis long-temps dans les troupes d'Espagne lorsqu'il entra au service de France. Il y leva un régiment de cavalerie, par commission du 26 janvier 1676; servit au siége et à la prise de Condé et de Bouchain; fut créé brigadier, par brevet du 19 mai, et marcha avec le corps séparé commandé par le comte de Montberon pour couvrir la Picardie. Détaché vers Cambray dont la garnison faisait des courses continuelles en Picardie, il évita, le 10 juin, une embuscade qui lui avait été dressée par le gouverneur de Cambray qu'il obligea de rentrer en désordre dans cette place. Il le surprit, le 19 du même mois; tailla en pièces les 1800 chevaux avec lesquels il était sorti de nouveau, et l'empêcha de rien entreprendre pendant le reste de la campagne. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 25 février 1677, il eut le commandement d'un corps de cavalerie avec lequel il bloqua Valenciennes de manière qu'il n'y pût rien entrer. Il servit au siége et à la prise de cette place; à celui de Cambray et de sa citadelle, et contribua à la levée du siége de Charleroy par les ennemis. Employé à l'armée de Flandre, en 1678, il servit au siége et à la prise de Gand et d'Ypres. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 28 juin, il enleva aux ennemis, de concert avec M. de Montal, un convoi assez considérable, après en avoir battu l'escorte qui était très-supérieure en nombre au corps de troupes qu'il commandait. Il bloqua Mons; combattit à Saint-Denys, près de cette place, et s'y distingua. Il se démit, au mois de décembre 1683, de son régiment de cavalerie. On ne le trouve point employé depuis. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps,*

Histoire militaire de Louis XIV par le marquis de Quincy; Gazette de France.)

DE BLOTTEFIÈRE (articles placés par erreur avant BLONDEL), *voyez* pages 358 et 359.

DE LA BLOTTIÈRE (François), *maréchal-de-camp*, était ingénieur dès 1690, et fit les campagnes de Flandre depuis cette année jusqu'en 1698. Il fit aussi toutes celles d'Italie, de 1701 à 1706, et servit à l'armée du Dauphiné, depuis 1707 jusqu'à la paix de 1714. Pendant ce laps de temps, il se trouva à presque tous les siéges et aux batailles qui eurent lieu, à cette époque, aux armées dans lesquelles il était employé. Il y reçut plusieurs blessures. On lui donna, vers 1730, la direction générale des fortifications et des ouvrages publics du Languedoc. Il passa en Italie, en 1733; y eut d'abord le détail des ingénieurs, sous M. de Salmon qui les commandait en chef, et celui-ci étant mort au mois de décembre 1733, pendant le siége du château de Milan, le sieur de La Blottière eut le commandement en chef des ingénieurs, et dirigea ce corps à toutes les actions, siéges et batailles de la guerre d'Italie. On le créa brigadier, par brevet du 8 décembre 1733. Après la paix de 1736, il retourna en Languedoc; fut nommé maréchal-de-camp, le 1er mars 1738, et mourut à Montpellier, le 29 novembre 1739, âgé de 66 ans. (*Dépôt de la guerre.*)

DE BLOU (N....); *lieutenant-général.* Voyez *le Suppl.*

DE BOCCARD (François-Philippe), *lieutenant-général*, fut fait successivement enseigne surnuméraire au régiment de Castellas, le 1er août 1716; et enseigne en pied, le 2 octobre suivant. Étant passé enseigne au régiment des gardes-suisses, le 19 juillet 1718, il y devint sous-lieutenant, le 9 octobre 1719; second lieutenant, le 20 juillet 1720, et aide-major, à la création de cette charge, le 15 juin 1729. Il servit sur le Rhin, en 1734 et 1735, et obtint une place de chevalier de l'ordre de Saint-Louis, le 30 mars de cette dernière année. Nommé major du régiment des gardes-

suisses, avec rang de capitaine au même régiment, par brevet et commission du 13 avril 1728, il marcha, en 1742, en Flandre, où on se tint sur la défensive; fit la campagne de 1743 sur le Rhin (que le régiment des gardes-suisses ne passa pas); servit aux siéges d'Ypres, de Menin et de Fribourg, et se trouva à l'affaire d'Haguenau, en 1744. Il servit, en 1745, au siége de Tournay; combattit à Fontenoy, et fut déclaré, le 1er juin, brigadier, dont le brevet lui avait été expédié, le 1er mai. Il se trouva aux siéges de la citadelle de Tournay, d'Oudenarde et d'Ath, la même année; à la bataille de Raucoux, en 1746; à la bataille de Lawfeld, en 1747; et au siége de Maestricht, en 1748. Il obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 10 mai de cette dernière année. Ayant été fait colonel d'un régiment suisse de son nom, par commission du 5 mars 1752, il se démit de la majorité du régiment des gardes-suisses. On l'employa à l'armée d'Allemagne, par lettres des 1er mars et 29 novembre 1757, 17 janvier et 16 mars 1758, et 1er mai 1759. Il a commandé à Ruremonde. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 17 décembre de cette dernière année, il ne servit point en cette qualité et mourut avant le 1er décembre 1782. (*Dépôt de la guerre*, *Gazette de France.*)

DE BOCHART (Jean-Paul), *comte de Champigny*, *lieutenant-général*, était lieutenant au régiment du Roi, en 1706. Il servit en Flandre, en 1707; se trouva à la bataille d'Oudenarde, en 1708; à celle de Malplaquet, en 1709, et obtint, le 5 octobre de la même année, une enseigne au régiment des gardes-françaises. Il y devint sous-lieutenant, le 25 janvier 1710, et fit la campagne de cette année en Flandre. Il se trouva à l'attaque d'Arleux, en 1711; aux siéges de Douay et du Quesnoy, en 1712; parvint à une lieutenance dans les gardes, le 20 décembre de cette année, et servit, en cette qualité, aux siéges de Landau et de Fribourg, en 1713. Capitaine au même régiment, par commission du 25 avril 1720, il commanda sa compagnie à l'attaque des lignes d'Etlingen, et au siége de

Philisbourg, en 1734. Il obtint le grade de brigadier, par brevet du 1[er] août, et fut employé, en cette qualité, à l'armée du Rhin, par lettres du 1[er] mai 1735. Il passa à une compagnie de grenadiers, le 6 mai 1738, et fut créé maréchal-de-camp, par brevet du 1[er] janvier 1740. Ayant été fait major-général de l'infanterie de l'armée envoyée en Bohême, par ordre du 20 juillet 1741, il se trouva à la prise de Prague au mois de novembre, et passa l'hiver dans cette place. Il quitta l'armée de Bohême au mois d'avril 1742; joignit celle de Bavière, dont il fut fait major-général, par ordre du 1[er] mai; marcha avec celle que commandait le maréchal de Maillebois sur les frontières de la Bohême; se trouva au ravitaillement d'Égra; au secours de Braunau, et étant tombé malade au commencement de l'année 1743, on le transporta à Strasbourg, où il mourut, le 20 mars de la même année, âgé de 53 ans. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

BOCHART DE CHAMPIGNY (Conrad-Alexandre), *lieutenant-général*, né à Paris, le 24 octobre 1733. Voy. *le Suppl.*

BODELIN (Pierre), *général de brigade*, né le 9 juin 1764. Voyez *le Supplément.*

BODINEAU (Urbain-Pierre-Louis), *baron de Meslay, maréchal-de-camp*, avait fait, comme officier d'artillerie, toute la guerre de 1701 à 1702. Nommé commissaire ordinaire de l'artillerie, le 9 octobre 1712; il servit, en cette qualité, aux siéges de Landau et de Fribourg, en 1713; devint commissaire provincial, le 17 août 1721; lieutenant d'artillerie, en 1725, et eut la lieutenance-générale de l'artillerie au département de Champagne, par commission du 8 octobre 1730. Il commanda l'artillerie en second au siége de Kehl, en 1733; à l'attaque des lignes d'Etlingen; au siége de Philisbourg, en 1734; à l'affaire de Clausen, en 1735, et obtint le grade de brigadier, par brevet du 1[er] janvier 1740. Il commanda l'artillerie en second à l'armée commandée par le maréchal de Maillebois en Westphalie et sur les frontières de Bohême; au secours

de Braunau; au ravitaillement d'Égra, en 1741, 1742 et 1743; et à l'armée de la Haute-Alsace, sous le maréchal de Coigny, par commission du 1er août de cette dernière année. Il dirigea l'artillerie à l'attaque de Rhinvillers, au mois de septembre; la commanda en second à la reprise de Weissembourg; à l'attaque des retranchements de Suffelsheim, et au siége de Fribourg, en 1744. Il fut déclaré, au mois de novembre, maréchal-de-camp, dont le brevet lui avait été expédié dès le 2 mai précédent. Il commanda en chef l'artillerie à l'armée du Bas-Rhin pendant l'hiver, par ordre du 1er novembre; fut employé maréchal-de-camp, par lettres du 1er décembre, et dirigea l'attaque du château de Cronenbourg, au mois de mars 1745. Il commanda l'artillerie en second, à la même armée qui se tint sur la défensive pendant la campagne de 1745. Il est mort en 1746. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

BOERNER (Jean-David), *maréchal-de-camp*, né à Plawensbourg, en Souabe, le 13 septembre 1769. Voyez *le Supplément.*

DE LA BOESSIÈRE (Guillaume, IVe du nom), *comte de Chambors, maréchal-de-camp*, né à Paris, le 16 mars 1609, fut élevé page de Charles de Bourbon, comte de Soissons, cousin-germain de Henri-le-Grand. Il commença à servir comme volontaire au siége de la Rochelle, en 1627 et 1628. A l'attaque du pas de Suze, en 1629, ce fut sous son commandement que les enfants perdus enlevèrent les barricades de la place. Pourvu de la cornette d'une des douze compagnies de chevau-légers d'anciennes ordonnances, le 17 mars 1631, il se trouva à l'attaque du pont de Carignan; aux siéges de Moyenvick et de Casal, et concourut, lui septième, à sauver la cavalerie du duc de Rohan, qui avait été surprise dans son quartier au camp de Steinbrun. Il servit au siége de Nancy, en 1633; à la bataille d'Avein, en 1635, et au siége de Corbie, en 1636. Pendant ce dernier siége, il obtint, par commission du 11 octobre, le commandement de la compagnie d'ordonnance dont il était cornette. En 1637, il fut général de la cavale-

rie dans l'armée que le duc de Longueville commandait en Franche-Comté. Pendant le siége de Saint-Amour, cette même année, le comte de Chambors, ayant été détaché avec le marquis de Quitry et 3 compagnies de 100 chevau-légers chacune, attaqua 500 chevaux et 1000 hommes d'infanterie qui marchaient au secours de Saint-Amour, sous les ordres du baron de Clinchamp. Dans le combat qui fut appelé de *Saint-Laurent de la Roche*, les Espagnols furent complément défaits, et on leur tua 3 colonels, 12 capitaines et 350 soldats (1). Le comte de Chambors fut blessé à l'épaule gauche dans cette action, pendant laquelle il s'empara des étendards, des timballes, et d'un drapeau que le roi l'autorisa à faire suspendre dans le chœur de l'église paroissiale de Chambors en Vexin-Français (2). On le nomma maître-d'hôtel ordinaire du roi, en 1638. Il servit la même année au siége de Saint-Omer à la tête de 100 maîtres; sauva le quartier du marquis de Praslin attaqué par 200 Croates (3), et marcha ensuite à l'attaque des lignes d'Arras. En 1639, étant maréchal-général-des-logis de la cavalerie commandée par le marquis de Feuquières, il servit au siége de Thionville; fit des prodiges de valeur à la bataille qui se donna sous cette place, le 7 juin, et y fut fait prisonnier (4). Pendant sa captivité, le cardinal de Richelieu convertit les 12 compagnies de chevau-légers d'ancienne ordonnance en autant de régiments, dont il nomma mestres-de-camp 11 des capitaines de ces compagnies. Le comte de Chambors fut le seul excepté, et le régiment qu'il aurait dû avoir fut donné au marquis de Praslin. Irrité par cette injustice, il embrassa, après son échange, le parti du comte de Soissons, et le joignit avec toute son ancienne

(1) *Voyez* l'Histoire de France du Père Daniel, tom. XV, pag. 74, 194 et 362.

(2) On y voyait encore ce drapeau vers 1770, époque à laquelle il tomba de vétusté.

(3) *Voyez* l'Histoire de Louis XIII par Bernard, tom. IX, pag. 445.

(4) *Voyez* la Vie du marquis de Feuquières.

compagnie qui voulut le suivre. Le comte de Soissons ayant été tué à la bataille de la Marsée, au pays de Liége, gagnée par son armée, en 1641, le comte de Chambors fut compris dans le traité qui s'ensuivit, et il se retira alors à Turin, près de la duchesse Christine de Savoie, sœur de Louis XIII (1). La mort du cardinal de Richelieu ayant permis peu de temps après au comte de Chambors de rentrer en France, le cardinal Mazarin lui donna la 1re compagnie et la majorité de son régiment de cavalerie française. Il se trouva en cette qualité à la bataille de Rocroy et au siége de Thionville, en 1643. Devenu mestre-de-camp-lieutenant du même régiment, par commission du 5 mars 1644, il le commanda la même année à la bataille de Fribourg et aux siéges de Philisbourg et de Landau. Après la prise de cette dernière place, il fut chargé d'en conduire la garnison à Heilbronn, où il mena en même temps un secours. Le roi lui accorda, le 2 juin, une pension de 2000 livres, somme assez considérable alors. A la tête de son régiment, il combattit à Nortlingue, le 3 août 1645; y eut l'épaule droite cassée, et fut fait prisonnier avec le maréchal de Grammont. Après son échange, en 1646, il fut fait sergent de bataille; servit au siége de Courtray, et eut le commandement de la cavalerie, qu'il ramena par terre lorsque le maréchal de Grammont se fut embarqué avec l'infanterie. En 1647, il eut le brevet de maréchal de bataille, et servit en cette qualité aux siéges de la Bassée, d'Armentières, et à celui de Lens, où le maréchal de Gassion fut tué. Le maréchal de Rantzau, qui lui succéda, envoya le comte de Chambors à la cour pour y régler les quartiers d'hiver. Créé maréchal-de-camp, le 1er mai 1648, il servit au siége d'Ypres, dont le grand Condé le nomma gouverneur, en attendant que le roi eût pourvu à cet emploi. Le comte de Chambors fut tué à la bataille de Lens, le 20 août de la même année, à la tête de

(1) *Voyez* les Mémoires de Puységur et l'Histoire du Père Daniel, tom. XV.

son régiment qu'il avait continué à commander. (*Dépôt de la guerre, Mémoires de la Borde, ceux de Montglas, le Père Daniel, tom. II, pag. 76; Gazette de France.*)

DE LA BOESSIÈRE (Louis-Joseph-Jean-Baptiste), *comte de Chambors, maréchal-de-camp,* arrière-petit-fils du précédent, naquit à Paris, le 31 janvier 1756 (1). Il fut fait sous-lieutenant à la suite du régiment du colonel-général Dragons, le 24 mars 1772; capitaine dans le régiment de la Rochefoucauld-Dragons, le 7 avril 1774; gentilhomme d'honneur de S. A. M. le comte d'Artois depuis 1776, par brevet du 19 janvier 1777, et colonel en second du régiment d'infanterie de La Fère, le 3 juin 1779. Il passa en qualité de mestre-de-camp en second dans le régiment d'infanterie le maréchal de Turenne, par lettres du 30 avril 1780; devint mestre-de-camp commandant du régiment d'infanterie d'Austrasie, le 10 mars 1788; fut créé chevalier de Saint-Louis, le 17 mars 1790, et obtint, le 1er mars 1791, le grade de maréchal-de-camp, conformément à un décret de l'assemblée nationale auquel S. M. Louis XVIII a donné son approbation depuis qu'il est monté sur le trône de France. Ayant émigré, en 1791, il fit la campagne de 1792 en qualité d'aide-de-camp de MONSIEUR comte d'Artois, et fut nommé, en 1795, major de l'infanterie d'un corps levé à l'étranger par le comte Étienne

---

(1) Le père du comte de Chambors était écuyer du Dauphin, père de Louis XVI et de Louis XVIII. Un jour du mois d'août 1755, le dauphin revenant de chasser dans la plaine de Villepreux voulut décharger son fusil; la balle porta dans l'épaule du comte de Chambors qui mourut de cette blessure, sept jours après l'avoir reçue. Le dauphin fut inconsolable de cet accident qu'il se reprocha toujours; et quoiqu'il en fût la cause involontaire, il s'en punit en s'interdisant l'exercice de la chasse pour le reste de sa vie. Il sollicita d'abord le roi de faire une pension à la veuve du comte de Chambors, qui était enceinte de 4 mois, et déclara à cette dame qu'il voulait être à l'avenir son protecteur et celui de ses enfants. Étant au lit de sa mort, en décembre 1765, le dauphin pria S. M. de tenir lieu de père au fils du malheureux Chambors.

(aujourd'hui duc) de Damas (1). Ce corps, qui était alors à la solde de l'Angleterre, éprouva de grandes pertes dans divers combats, et fut enfin totalement détruit à la déplorable journée de Quiberon. Le comtede Chambors accompagna, la même année, MONSIEUR, comte d'Artois, dans son expédition à l'île Dieu, que l'on se contenta d'occuper pendant quelques semaines. En 1796, il fut porté par le marquis de La Rozière en tête de la liste des officiers qui entrèrent ensuite au service du Portugal par décret du 1er janvier 1797. Il fut créé brigadier des armées portugaises, pour prendre rang du 11 octobre 1796. En 1801, il fit, avecles troupes de cette nation, une campagne de guerre contre les Espagnols, et y commanda 2 brigades d'infanterie fortes ensemble de 10 bataillons. En 1802, il fut un des 4 officiers chargés d'inspecter l'infanterie et les places du royaume de Portugal. Dans la répartition de cette inspection, il eut pour sa part 4 régiments et les provinces de la Beyra et de Traz-os-Montes. S'étant parfaitement acquitté de cette mission, dans l'espace de 4 mois, on le chargea ensuite, avec plusieurs officiers mis à ses ordres et sous l'autorité du marquis de La Rozière, inspecteur-général des frontières, de faire la reconnaissance totale de la province d'Alentejo et du royaume des Algarves, c'est-à-dire de plus de la moitié du royaume de Portugal. Cette nouvelle mission dura depuis la fin de 1802 jusqu'au commencement de 1804, époque à laquelle elle fut suspendue par suite du changement de système opéré dans le gouvernement. Par décret du 24 juin 1807, le comte de Chambors fut promu au grade de maréchal-de-camp, et chargé en même temps du commandement du 15e régiment d'infanterie (ci-devant second régiment d'Olivinca) (2). Lorsque la cour de Lisbonne

(1) Le brevet de major ne fut point expédié au comte de Chambors, parce qu'on ne voulait le délivrer que lorsque ce corps présenterait un effectif de 300 hommes, qu'il n'atteignit point depuis cette nomination.

(2) Ce commandement d'un régiment donné à un général de brigade est inusité en Portugal comme en France; mais comme on voulait faire du 15e régiment un corps servant de modèle à l'armée portugaise, on chargea le comte de Chambors de le commander.

se détermina à passer au Brésil, le comte de Chambors ne put obtenir d'être admis à l'y suivre; et se trouvant en Portugal lorsqu'à la fin de 1807 les troupes françaises aux ordres du duc d'Abrantès s'emparèrent de ce royaume, il fut employé dans l'état-major de ce général, qu'il accompagna à la bataille de Vimiéro, le 21 août 1808, et ensuite dans son retour en France sur des bâtiments anglais après la convention de Maffra. Ayant été retenu quelque temps en France comme émigré, il rejoignit ensuite le duc d'Abrantès au siège de Sarragosse. Ce duc ayant été appelé à la grande-armée d'Allemagne, en 1809, mit tous les officiers portugais qui l'avaient suivi jusqu'alors à la disposition du gouvernement espagnol (1), et par suite de cette disposition le comte de Chambors se rendit à Madrid au mois de décembre de cette année, et y reçut du maréchal duc de Dalmatie l'ordre d'inspecter le service militaire de la route de Bayonne à Madrid. Après avoir rempli cette mission, il fut envoyé à l'armée du Portugal commandée par le maréchal prince d'Esling. Il suivit toutes les opérations de cette armée jusqu'en 1813, sous le même maréchal, sous le maréchal duc de Raguse, les généraux Clausel, Reille, etc.; se trouva aux siéges de Ciudad-Rodrigo, d'Almeida; à la bataille de Bussaco; à la retraite depuis Lisbonne jusqu'aux frontières d'Espagne; aux divers combats auxquels elle donna lieu, et notamment à ceux de Miranda-de-Corvo et de Fuente-D'onoro; à la bataille d'Almeida; aux ravitaillements de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz; à la bataille de Valladolid, et enfin à celle de Vittoria, qui décida l'évacuation de l'Espagne par les troupes françaises. Pendant le cours de ces divers événements, le comte de Chambors avait été nommé commandant supérieur du grand quartier-général du duc de Raguse, puis gouverneur de Talaveyra-de-la-Reyna, poste très-important, où il fut remplacé par le général Darmagnac. En vertu d'un ordre du 3 mai 1813, il rentra en France avec le

(1) Joseph Buonaparte était alors roi d'Espagne.

traitement de non-activité, sans cependant avoir été rayé de la liste des émigrés. Il fut fait lieutenant-général, par brevet du 11 mars 1820. (*Brevets militaires, états de services.*)

DE LA BOESSIÈRE-LENNUIE (N...., *marquis*), *maréchal-de-camp* du 9 mai 1815. Voyez *le Supplément*.

BOET (N....), *général de brigade d'artillerie*, employé en 1811. Voyez *le Supplément*.

LE BOEUF (Charles), *maréchal-de-camp* du 1er mars 1780. Voyez *le Supplément*.

DE BOFFIN (Armand-Félicien), *marquis de la Saône*, *lieutenant-général*, entra au service comme enseigne au régiment des gardes-françaises, le 14 avril 1723; y devint sous-lieutenant, le 30 mars 1726, et lieutenant, le 26 mai 1727. Il servit à l'attaque des lignes d'Etlingen; au siége de Philisbourg, en 1734, et obtint, le 18 décembre, une compagnie au même régiment. Il la commanda à l'armée du Rhin, en 1735, et à la bataille de Dettingen, en 1743. Créé brigadier, par brevet du 2 mai 1744, et nommé capitaine d'une compagnie de grenadiers au régiment des gardes-françaises, le 19 mars 1745, il fut employé comme brigadier à l'armée de Flandre, le 1er avril; combattit à Fontenoy; servit au siége et à la prise des ville et citadelle de Tournay; devint commandant du 6e bataillon du régiment des gardes, le 19 juin; quitta la compagnie de grenadiers et prit une compagnie de fusiliers le même jour, et finit la campagne en Flandre. Devenu commandant du 5e bataillon, le 13 avril 1746, et employé à l'armée de Flandre, par lettres du 1er mai suivant, il combattit à Raucoux. Créé maréchal-de-camp, le 1er janvier 1748, il fit la campagne en Flandre; devint commandant du 4e bataillon du régiment des gardes, le 2 septembre 1753, et fut employé à l'armée d'Allemagne, pour commander à Hanau, par lettres du 1er juin 1758. Il obtint le grade de lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 28 décembre; commanda à Francfort pendant la campagne de

1759; passa au commandement du 3e bataillon de son régiment, le 14 octobre, et reprit le commandement de Hanau pendant l'hiver de 1759 à 1760. Il parvint au commandement du 2e bataillon, le 1er janvier 1761; à la lieutenance-colonelle du régiment des gardes, le 15 février; et fut employé à l'armée du Bas-Rhin, par lettres du 1er mai. (*Dépôt de la guerre.*)

de BOFFIN d'Argenson (Louis-Félicien), *marquis de Pusignieu, lieutenant-général,* fut connu d'abord sous le nom de marquis d'Argenson. Il leva une compagnie au régiment de Richelieu (depuis Rohan et Crillon), par commission du 10 novembre 1733; la commanda au siége de Philisbourg, en 1734; et obtint, par provisions du 12 juin de cette année, le gouvernement de Gap, qui vaquait par la mort de son père. Il servit sur le Rhin, en 1735; se trouva à l'affaire de Clausen; marcha en Bohême avec son régiment, en 1741; et s'étant trouvé à la défense de Lints, qui capitula au mois de janvier 1742, il fut, ainsi que toute la garnison, un an sans pouvoir servir. Il combattit à Dettingen, en 1743, et finit la campagne en Basse-Alsace, sous les ordres du maréchal de Noailles. Il prit le nom de marquis de Pusignieu, en 1744; servit, la même année, aux siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes; joignit, au mois de juillet, l'armée commandée par le maréchal de Saxe, et finit la campagne au camp de Courtray. En 1745, il se trouva à la bataille de Fontenoy, le 11 mai. Ayant obtenu, par commission du 26 du même mois, le régiment d'infanterie de Guienne, il en alla prendre le commandement à l'armée d'Italie; servit aux siéges d'Acqui, de Saravalle, de Tortone et de son château, de Plaisance, de Parme, de Pavie, d'Alexandrie, de Valence, d'Asti et de Casal, et au combat de Rivaronne, la même année. Il se trouva au secours de Valence; à l'attaque du pont de Tanaro; au siége des ville et château d'Acqui; aux batailles de Plaisance et du Tidon, en 1746. Devenu colonel-lieutenant du régiment Royal infanterie, par commission du 29 octobre de cette année, il se démit du régiment de Guienne, et commanda

le régiment Royal au siége de Berg-op-Zoom, et à l'assaut par le moyen duquel on emporta cette place au mois de septembre 1747. Il le commanda encore au siége de Maestricht, en 1748. On le déclara, au mois de janvier 1749, brigadier d'infanterie, dont le brevet lui avait été expédié dès le 10 mai 1748. En 1756, il passa avec le régiment Royal à l'île Minorque; se distingua particulièrement à la conquête de cette île; au siége et à l'assaut de Mahon. On l'employa à Mahon, par lettres du 23 juillet, pour y commander en l'absence du gouverneur-général. Il y résida jusqu'à la restitution de l'île aux Anglais, au mois de juin 1763, et remplit, pendant son séjour dans cette place, les fonctions d'inspecteur-général. Il fut nommé maréchal-de-camp, par brevet du 10 février 1759, en se démettant du régiment Royal, et lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 25 juillet 1762. On le créa commandeur de Saint-Louis, en 1773, et il mourut avant le 1er décembre 1778. (*Dépôt de la guerre.*)

DE BOHAM (Louis), *comte de Nanteuil, maréchal-de-camp*, fut élevé enfant d'honneur du roi. Il eut une compagnie dans le régiment d'infanterie de son père dès 1640, et une de chevau-légers, en 1643. Il fit toutes les campagnes de Flandre; se trouva aux batailles de Lens et de Rethel, et obtint par commission du 10 novembre 1651, un régiment de cavalerie étrangère de son nom, qu'il commanda aux combats de Blesneau et d'Étampes. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 14 juin 1652, il se distingua à la bataille du faubourg Saint-Antoine, le 2 juillet suivant, et servit avec son régiment à l'armée de Flandre jusqu'à la paix, après laquelle on licencia son régiment, par ordre du 18 avril 1661. Il le rétablit, le 7 décembre 1665, et le commanda jusqu'au 24 mai 1668, époque à laquelle il fut de nouveau licencié. (*Dépôt de la guerre.*)

DE BOHAM (Jean-Antoine-François), *maréchal-de-camp*, fut fait lieutenant au régiment d'infanterie de Turenne (depuis du Maine), dès 1660, et y obtint une compagnie,

le 7 juin 1664. Il la commanda à la bataille de Saint-Godard, en Hongrie, au mois d'août de la même année; en Hollande, contre l'évêque de Munster, sous M. de Pradel, en 1665; aux siéges de Tournay, de Douay, de Lille, en 1667; à la conquête de la Franche-Comté, en 1668; aux siéges d'Orsoy, de Rhimberg, de Doesbourg, de Nimègue, de l'île de Bommel, en 1672; au siége de Maestricht, puis à l'armée d'Allemagne, en 1673; aux batailles de Sintzeim, d'Ensheim et de Mulhausen, en 1674; de Turckeim et d'Altenheim, et au secours de Saverne et d'Haguenau, en 1675; aux siéges de Condé, de Bouchain et d'Aire, en 1676; à la bataille de Cassel et au siége de Saint-Omer, en 1677. Il devint major de son régiment, le 9 mai de cette année; servit, en cette qualité, aux siéges de Gand et d'Ypres; à la bataille de Saint-Denys, près Mons, en 1678; à l'armée de Flandre qui couvrit le siége de Luxembourg, en 1684; aux siéges de Philisbourg, de Manheim, de Franckendal et de Mayence, en 1688; à la défense de Mayence, en 1689, et à la bataille de Fleurus, en 1690. Nommé lieutenant-colonel du même régiment, par commission du 5 janvier 1691, il servit au siége de Mons la même année; à celui de Namur et au combat de Steinkerque, en 1692; à la bataille de Neerwinde, et au siége de Charleroy, en 1693. Créé brigadier d'infanterie, par brevet du 28 avril 1694, il servit en Flandre cette année et la suivante; au bombardement de Bruxelles, à l'armée de la Meuse, en 1696 et 1697, et au camp de Compiègne, en 1698. Employé en Flandre, par lettres des 6 juin 1701, et 21 avril 1702, il s'y trouva, cette dernière année, à l'affaire de Nimègue, et commanda pendant l'hiver à Gueldres, par ordre du 2 décembre. Il se distingua particulièrement au combat d'Eckeren, où il fut blessé, en 1703. Promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 10 février 1704, il quitta le régiment du Maine, et fut employé à l'armée de Flandre, où on se tint sur la défensive. Il obtint, par provisions du 17 mars 1705, le gouvernement de Longwi, où il se retira, et fut nommé pour commander les troupes employées à la garde des lignes de

la frontière de Champagne et des Trois-Évêchés, par ordre du 30 juillet 1710. Il conserva son gouvernement jusqu'à sa mort, arrivée le 25 septembre 1722. (*Dépôt de la guerre.*)

DE BOHAM D'ALENDUY (Christophe), *maréchal-de-camp*, entra au service en qualité de cornette au régiment de cavalerie de Lançon, le 10 décembre 1673; se trouva à la bataille de Seneff, en 1674; obtint une lieutenance, le 4 mai 1675, et servit aux siéges de Dinant, de Huy et de Limbourg. Il passa avec le maréchal de Créqui en Allemagne; combattit à Consarbrück, et contribua à la défense de Trèves. Il continua de servir en Allemagne, sous le maréchal de Créqui, en 1676; devint capitaine au régiment de cavalerie de Grignan, par commission du 17 janvier 1677; se trouva la même année aux siéges de Valenciennes et de Bouchain; à la bataille de Cassel, et à la prise de Saint-Omer. Le roi ayant résolu d'envoyer un secours aux Hongrois, choisit M. de Boham pour l'y conduire; le créa brigadier, par brevet du 16 novembre, et lui donna, le 22, une commission pour lever un régiment de cavalerie de son nom dans le pays. Le sieur de Boham s'étant acquitté de sa commission à la satisfaction du roi, fut créé maréchal-de-camp, par brevet du 21 décembre 1678. Dans l'original d'un certificat donné par lui à Varsovie, le 1er avril 1680, au sieur Deuil, trésorier de cette armée, il prenait pour qualités : *Seigneur de Malony, maréchal-des-camps et armées du roi, général des troupes auxiliaires de S. M., envoyées au secours des mécontents de Hongrie.* On n'a pu savoir ce qu'il était devenu depuis cette dernière époque. (*Dépôt de la guerre.*)

BOHAZ, *voyez* DE LOUBAT.

BOILLAUD (N.....), *général de brigade*, employé à l'armée du Nord, en l'an 2 (1793). Voyez *le Supplément*.

DU BOIS, *voyez* DUBOIS.

DU BOIS D'AISY (N... , *baron*), *maréchal-de-camp* du 4 juin 1814. Voyez *le Supplément*.

DU BOIS DE LA BERNARDE (N....), *maréchal-de-camp*, fut fait lieutenant en second au régiment de Périgord, en 1735. Il servit comme volontaire au régiment d'Orléans dragons, en 1742; y devint cornette, en 1744; lieutenant en second, en 1748; lieutenant en premier, en 1753, et aide-major, en 1760, avec rang de capitaine, en 1761. Il fut employé dans l'état-major de l'armée, depuis 1759 jusqu'en 1762, époque à laquelle il obtint le brevet de lieutenant-colonel, par commission du 23 mars. On le créa brigadier de dragons, le 1er mars 1780, et maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. (*États militaires.*)

DE BOIS CLÉREAU, *voyez* GUEROUST.

DE BOIS-DAUPHIN, *voyez* MONTMORENCY-LAVAL.

DE BOIS D'EFFRE, *voyez* LE MOUTON.

DE BOIS DENNEMETZ, *voyez* DANIEL.

DE BOIS DE FIENNES (Louis-Thomas), *marquis de Leuville*, *lieutenant-général*, né le 24 septembre 1668, fut connu d'abord sous le nom de marquis de Givry. Il entra page du roi, en 1685; passa aux mousquetaires, en 1688; devint cornette au régiment Dauphin étranger, le 15 janvier 1689; fit la campagne d'Allemagne, sous le maréchal de Duras, et obtint une compagnie dans le même régiment, par commission du 19 décembre. Il servit avec ce régiment à l'armée d'Allemagne, en 1690; au siége de Mons, puis à l'armée d'Allemagne, en 1691; au siége et à la prise des ville et châteaux de Namur; au combat de Steinkerque; au bombardement de Charleroy, en 1692; au siége de Huy; à la bataille de Neerwinde; au siége de Charleroy, en 1693; à l'armée de Flandre, en 1694, et à l'armée de la Meuse, en 1695, 1696 et 1697. On lui donna, à la mort de son père, la charge de grand-bailli de Touraine, par provisions du 26 janvier 1700, et il prit alors le nom de marquis de Leuville. Il était premier capitaine du régiment Dauphin étranger, lorsqu'on lui accorda le régiment d'infanterie de son nom (depuis Boisgelin), par com-

mission du 27 avril 1700. Il le conduisit à l'armée d'Italie, au mois de décembre suivant; combattit à Chiari, en 1701; passa l'hiver à Mantoue; y fut bloqué, et contribua aux avantages que nos troupes remportèrent dans différentes sorties, où il marchait comme volontaire quand il n'était point commandé. Il passa encore l'hiver de 1702 à 1703 dans Mantoue. Il était du détachement qui s'empara de San-Benedetto, le 26 novembre 1702, sous les ordres du marquis de Barbesières. Il servit au siége et à la prise de Verceil, d'Ivrée, de Verue, en 1704; au siége de Chivas; à la bataille de Cassano, en 1705; à la bataille de Calcinato, et au combat de Castiglione, en 1706. Il rentra en France, en 1707, après la capitulation faite pour l'évacuation du Milanais; servit à l'armée du Rhin, en 1708; fut fait brigadier, par brevet du 19 juin, et continua de servir à cette armée jusqu'à la paix. Il fut fait prisonnier dans un détachement, en 1712. Il se trouva au siége et à la prise de Landau; à la défaite du général Vaubonne; au siége et à la prise de Fribourg, en 1713. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 8 mars 1718, il se démit de son régiment; fut employé à l'armée de la frontière d'Espagne, en 1719, et y servit au siége et à la prise de Fontarabie; à celle des ville et château de St.-Sébastien, et au siége de Roses. On le créa lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 22 décembre 1731. Employé à l'armée du Rhin, par lettres du 30 septembre 1733, il se trouva au siége et à la prise de Kehl; servit à la même armée, par lettres du 1er avril 1734, et monta plusieurs tranchées au siége de Philisbourg. Après la prise de cette place, il eut le commandement de 24 bataillons et de 12 escadrons avec lesquels il campa à Lauterbourg jusqu'à la fin de la campagne. Il commanda pendant l'hiver depuis la Queiche jusqu'à Strasbourg, et au Fort-Louis, par ordre du 1er novembre. On l'employa encore à l'armée du Rhin, par lettres du 1er avril 1735, jusqu'à la paix qui se fit la même année. Il obtint le gouvernement de Charlemont, par provisions du 6 juin 1738. Employé à l'armée que le roi envoyait au secours de l'électeur de Bavière, sous les ordres du maréchal de

Belle-Isle, par lettres du 20 juillet 1741, il passa le Rhin avec la 1re division, le 15 août, commanda toute l'armée comme premier lieutenant-général en l'absence du maréchal qui était resté à Francfort, et la conduisit en Autriche. Après s'être emparé de plusieurs postes, il marcha en Bohême, où on prit Prague. Détaché au mois de mars 1742 pour faire le siége d'Égra, il tomba malade et mourut au camp devant cette ville, le 3 avril 1742. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps.*)

du BOIS de Fiennes (Alexandre-Thomas), *chevalier,* puis *bailli de Givry, lieutenant-général,* né le 12 octobre 1674, entra page du roi, en 1696, et passa dans les mousquetaires, en 1699. Devenu capitaine au régiment Dauphin-Étranger, par commission du 14 février 1701, il servit à l'armée d'Allemagne; fut fait colonel du régiment d'infanterie de la Marche, par commission du 15 février 1702; le commanda à l'armée d'Allemagne cette année; aux siéges de Brisack et de Landau; à la bataille de Spire, en 1703; à la défense de Chambéry; au siége de Suze; à l'attaque des retranchements de la vallée d'Aoste, en 1704; au siége et à la prise des ville et château de Villefranche, de Sospello, de Sant-Ospicio, de Montalban, de Nice, de Chivas; à l'assaut d'Aumont; à la prise de Montmélian, en 1705; au siége et à la bataille de Turin, en 1706; à la défense de Toulon, en 1707, à l'armée du Dauphiné, sous le maréchal de Villars, en 1708, et sous le maréchal de Berwick, en 1709. Créé brigadier, par brevet du 29 mars 1710, il fut employé la même année à l'armée du Dauphiné; y servit utilement, cette année et la suivante, contre les rebelles de la Catalogne; marcha au secours de Gironne, en 1713, et au siége de Barcelonne, en 1714. Promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 1er février 1719, il se démit du régiment de la Marche, et servit au siége et à la prise de Fontarabie; des ville et château de Saint-Sébastien, et au siége de Roses. Employé à l'armée du Rhin, par lettres du 15 septembre 1733, il passa ce fleuve, le 12 octobre, sous les ordres du marquis de Dreux, à la tête de

20 compagnies de grenadiers et de 2000 fusiliers; servit au siége et à la prise du fort de Kehl, et marcha, le 2 novembre, avec 6 bataillons et un régiment de dragons, à Huningue, où il fit rétablir le pont. Il commanda pendant l'hiver en Franche-Comté, par lettres du 1er décembre. Employé à l'armée du Rhin, par lettres du 1er avril 1734, il monta plusieurs tranchées au siége de Philisbourg; obtint le grade de lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 1er août; commanda pendant l'hiver entre Strasbourg et Huningue, par ordre du 1er novembre; continua de servir à l'armée du Rhin, par lettres du 1er mai 1735, sans quitter le commandement qu'il avait eu pendant l'hiver précédent; leva de fortes contributions dans le Brisgaw, et conserva, pendant l'hiver de cette dernière année, le même commandement, par ordre du 1er novembre. On lui donna le gouvernement de Maubeuge, par provisions du 16 janvier 1740, et par ordre du 11 septembre suivant, le commandement sur les frontières de la Flandre, du Hainaut, de la Picardie et du Boulonnais, qu'il conserva jusqu'au mois de février 1744. Dans cet intervalle, il commanda le camp de Dunkerque, en 1742 et 1743, et employa avec le plus grand succès tout ce que la science et l'art militaire purent lui suggérer pour mettre cette ville en état de défense. Employé à l'armée d'Italie, sous le prince de Conti, par lettres du 1er février 1744, il commanda une colonne à l'attaque des retranchements de Montalban; et contribua beaucoup, par sa valeur et la précision des ordres qu'il donna, à la prise des ville et château de Villefranche, de Montalban et du comté de Nice. Il commanda, le 18 juillet, le corps de troupes qui attaqua et força les retranchements de la Tour-du-Pont et de Belleins dans la vallée de Château-Dauphin. Le baron du Verger, maréchal-de-camp, qui commandait les troupes piémontaises, et plusieurs officiers-généraux, furent tués à cette affaire. On prit aux ennemis un brigadier, 13 officiers, environ 80 soldats, 2 pièces de canon, et ils perdirent en outre 400 hommes qui furent tués. Le bailli de Givry eut la rotule emportée, et mourut de cette blessure, le 25 août suivant. (*Dép. de la guerre, mém. du temps.*)

DE BOISGERARD, *voyez* BARBUAT.

DE BOISGELIN (Alexandre-Vincent, *chevalier*), *maréchal-de-camp*, naquit en 1730. Il entra au service comme gentilhomme à drapeau au régiment des gardes-françaises, le 24 décembre 1744; y devint enseigne à drapeau, le 19 février 1745; enseigne à pique, le 5 juin suivant; sous-lieutenant, le 2 septembre 1753; sous-aide-major, le 13 mars 1757, et lieutenant, le 22 février 1761. Il avait été créé chevalier de Saint-Louis, au mois d'avril 1759. On le nomma colonel d'infanterie, le 1er mai 1768, et capitaine d'une des 2 compagnies de grenadiers aux gardes-françaises, le 19 mai 1771. Il obtint, le 13 décembre 1778, la compagnie vacante dans ce corps, par la retraite du sieur de Barbançois de Villegougis, et fut reçu chevalier de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, au mois de mars 1779. On le créa brigadier d'infanterie, le 5 décembre 1781, et maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. (*Etats militaires.*)

DE BOISGELIN (Joseph-Louis, *chevalier*, puis *marquis*), *maréchal-de-camp*, naquit au château de Kersa près Paimbol en Basse-Bretagne, le 30 juillet 1746. Il entra, le 25 septembre 1762, lieutenant au régiment de. . . . . (depuis Béarn); y fut fait aide-major, en 1764, et devint colonel du régiment de Béarn, le 7 août 1778. Il était alors chevalier de Saint-Louis. On le créa maréchal-de-camp, le 30 juin 1791. (*Etats militaires.*)

DE BOISGELIN (N..., *comte*), *maréchal-de-camp*, fut successivement connu sous le nom de *chevalier*, puis de *comte de Cucé*. Il commença à servir dans le régiment des gardes-françaises où il était enseigne à drapeau, en 1748. Devenu enseigne à pique dans ce régiment, il passa, le 12 octobre 1758, au grade de cornette de la 1re compagnie des mousquetaires, et eut le même jour une commission pour tenir rang de colonel. On le créa chevalier de Saint-Louis, en 1761. Il obtint, le 14 septembre 1762, le régiment des gardes-lorraines; devint brigadier d'infanterie, le 22 jan-

vier 1769, et fut créé maréchal-de-camp, le 1er mars 1780. (*Etats militaires.*)

DE BOISGELIN (N...., *marquis*), *maréchal-de-camp* du 23 août 1814. Voyez *le Supplément.*

DE BOISGELIN (N...., *comte*), *maréchal-de-camp* du 20 avril 1818. Voyez *le Supplément.*

DE BOISGEOFFROY, *voyez* MASCAREL.

DE BOISGNOREL (N....), *maréchal-de-camp* du 1er janvier 1784, avait été créé brigadier d'infanterie, le 1er mars 1780. Voyez *le Supplément.*

DU BOISGNY, *voyez* PICQUET.

DE BOISLOGÉ, *voyez* ÉMERY.

DE BOIS-OLIVIER (Louis), *marquis de Givry, lieutenant-général,* avait servi quelque temps dans les mousquetaires, lorsqu'il obtint une compagnie dans le régiment d'infanterie de Nérestang, dont il devint premier capitaine par rang d'ancienneté. Il se démit de cette compagnie pour passer lieutenant de la compagnie des gendarmes de Mercœur, qu'il commanda pendant plusieurs années. Il leva, par commission du 4 avril 1653, un régiment de cavalerie de son nom. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 24 mai suivant, il servit, sous le maréchal de La Ferté, à la prise de Rethel et de Mouzon; au siége et à la prise de Béfort; à la défense des lignes d'Arras, et à la prise de Clermont, en 1654. Il marcha au secours de Reggio, servit au siége de Pavie, en 1655; au siége et à la prise de Valence, en 1656. Promu au grade de lieutenant-général, par pouvoir du 25 avril 1657, il servit au secours de Valence; à la prise des châteaux de Varas et de Novi; au ravitaillement de Valence; au siége et à la prise de Mortare, en 1658. Son régiment ayant été licencié, le 18 avril 1661, il obtint la charge de bailli de Touraine, par provisions données à Paris, le 11 avril 1662, registrées au parlement, le 10 du même mois. Il mourut le 13 décembre 1699, âgé de 83 ans. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps.*)

DE **BOISSE**, *voyez* DULCÈNE.

DE **BOISSE-PARDAILLAN**, *voyez* D'ESCODECA.

DE **BOISSELEAU**, *voyez* DE RAINIER.

DE **BOISSEROLLE-BOISVILLIERS** (N....), *maréchal-de camp* du 4 juin 1813. Voyez *le Supplément.*

DE **BOISSESON** (N....), *maréchal-de-camp*. Voyez *le Supplément.*

BOISSET (Joseph-Valérian), *maréchal-de-camp,* naquit à Montélimart, le 23 novembre 1750. Il entra en qualité de sous-lieutenant, au mois de janvier 1771, dans les dragons de la légion corse qui devinrent successivement 6ᵉ régiment de chasseurs à cheval, le 8 avril 1779; chasseurs des Ardennes, le 17 mai 1787; puis chasseurs à cheval de Champagne, et enfin 12ᵉ régiment de chasseurs à l'époque de la révolution. Le sieur Boisset fut fait lieutenant dans ce corps, le 15 août 1780; capitaine, le 15 janvier 1792, et lieutenant-colonel, le 9 juin 1793. Il obtint le grade de maréchal-de-camp, le 10 juin 1794; fut employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, en 1795; à celle du Midi, en 1796, et dans la 9ᵉ division militaire, en 1797 et 1798. Il a obtenu la retraite du grade de maréchal-de-camp après 32 ans de service. (*Brevets militaires, tableau des pensions.*)

DE **BOISSEUL** (N....), *maréchal-de-camp,* par brevet du 8 juin 1652, dans lequel on ne lui donne aucune autre qualité. (*Dépôt de la guerre.*)

DE **BOISSEULH** (N....), *général de brigade* du 30 juillet 1802. Voyez *le Supplément.*

BOISSIER (Henri), *général de brigade* en 1809. Voyez *le Supplément.*

DE LA **BOISSIÈRE**, *voyez* DE LA BOESSIÈRE *et* GARNIER.

DE **BOISSIEUX**, *voyez* FRETTAT.

DE BOISSONNADE D'ORTIES (Antoine), *maréchal-de-camp*, servit d'abord dans le régiment de Picardie, où on lui donna une compagnie, le 18 février 1641. Il se trouva cette même année aux siéges d'Aire, de la Bassée et de Bapaume; servit en Picardie, en 1642; à la bataille de Rocroy, et au siége de Thionville, en 1643; au siége de Gravelines, en 1644; à la prise de Cassel, Mardick, Linck, Bourbourg, Béthune et Saint-Venant, en 1645; de Courtray, de Bergues et de Dunkerque, en 1646. Devenu lieutenant au régiment des gardes-françaises, en 1647, il se trouva au siége de Lens la même année; à celui d'Ypres et à la bataille de Lens, en 1648; au blocus de Paris; au siége de Cambray, et à la prise de Condé, en 1649; à la bataille de Rethel, en 1650, et fut blessé au siége de Sainte-Menehould, en 1653. On lui donna la compagnie du sieur de Charmont, qui avait été tué, par commission du 9 décembre de la même année. Il la commanda au siége de Stenay et au secours d'Arras, en 1654; au siége de Landrecies et à celui de Condé, où il fut blessé, en 1655; aux siéges de Valenciennes, en 1656, et de Montmédi, en 1657. Il se distingua particulièrement à la bataille des Dunes, et servit ensuite aux siéges de Dunkerque, de Bergues, de Gravelines, d'Oudenarde et d'Ypres, en 1658. Il commanda un bataillon des gardes aux siéges de Tournay, de Douay et de Lille, en 1667; fut créé brigadier, par brevet du 27 mars 1668, et servit en cette qualité à la conquête de la Franche-Comté. Gouverneur de Bapaume, par provisions du 26 mars 1672, il se démit de sa compagnie; obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 25 février 1677, et mourut dans son gouvernement au mois d'août 1692. (*Dépôt de la guerre*.)

DE BOISSY (N....), *maréchal-de-camp*. Voyez *le Supplément*.

DE BOISSY, *voyez* BONJON.

DE BOISTEL (Joseph-Charles), *maréchal-de-camp* du 1er mars 1780, avait été colonel en second du régiment de

Royal-Deux-Ponts infanterie, lorsqu'on le créa brigadier, le 3 janvier 1770. Il a émigré en 1791. (*Etats militaires.*)

DE BOISVILLIERS, *voyez* BOISSEROLLES.

BOIVIN DE BACQUETOT (Alexis-Magdeleine-Paul), *marquis de Bacqueville*, entra aux mousquetaire, en 1732, et fit la campagne de Philisbourg. Il obtint le guidon de la compagnie de gendarmes d'Orléans, le 25 novembre 1734, avec rang de lieutenant-colonel de cavalerie, par commission du même jour, et se trouva avec la gendarmerie à l'affaire de Clausen, en 1735. Il passa à la charge de premier cornette de la compagnie des chevau-légers d'Anjou, le 16 avril 1738; marcha en Westphalie, au mois de septembre 1741; y passa l'hiver et fut fait sous-lieutenant de la compagnie des gendarmes d'Orléans, le 1er mai 1742, avec rang de mestre-de-camp de cavalerie, par commission du même jour. Au mois d'août, il suivit l'armée sur les frontières de Bohême; marcha au secours de Braunau, dont on fit lever le siége aux ennemis; rentra en France avec la gendarmerie, au mois de janvier 1743, et fit la campagne sur le Rhin. Il se trouva à la reprise de Weissembourg et des lignes de la Lautern; à l'affaire d'Haguenau et au siége de Fribourg, en 1744; à la bataille de Fontenoy; aux siéges des villes et citadelles de Tournay, d'Oudenarde, de Dendermonde, et d'Ath, en 1745; aux siéges de Mons, de Charleroy, de Namur, et à la bataille de Raucoux, en 1746, et à la bataille de Lawfeld, en 1747. Crée brigadier, par brevet du 1er janvier 1748, il fit la campagne des Pays-Bas la même année; se trouva à la bataille d'Hastembeck, en 1757; à la prise de Cassel, et à la bataille de Lutzelberg, en 1758. Promu au grâde de maréchal-de-camp, par brevet du 10 février 1759, il se démit de la sous-lieutenance de la compagnie des gendarmes d'Orléans, et ne fut pas employé depuis. Il vivait encore en 1791. (*Dépôt de la guerre, Etats militaires.*)

BOIVIN (Jacques-Denis), *maréchal-de-camp* du 9 avril 1794. Voyez *le Supplément.*

DE BOMBELLES (Henri-François, *comte*), *lieutenant-général,* naquit à Huningue, et fut baptisé le 27 février 1681. Il commença à servir en qualité de garde de la marine, au département de Toulon, en 1696, et durant les 5 ans qu'il resta dans cette compagnie, composée de gentilshommes, il se trouva au siége de Barcelonne; fit la campagne du Levant; alla à Constantinople; aborda, en 1699, sur les côtes d'Afrique, une galliote saltine, et fut des détachements qui allèrent tant à Cadix qu'à Naples, en 1700, pour le service de Philippe V. Sa santé souffrant de la mer, il quitta la marine en 1701, pour entrer lieutenant dans le régiment d'infanterie de Vendôme, avec lequel il se trouva, le 14 octobre 1702, à la bataille de Fredlingen, où il reçut trois blessures. Après ce combat, qui fut des plus sanglants, le comte de Bombelles obtint, le 31 janvier 1703, une compagnie, devenue vacante par la mort d'un capitaine du même régiment. Dans la même année, le siége de Kehl; le forcement des lignes de Stolhossen; le combat de Murderkingen; la première bataille d'Hochstedt, et le siége d'Augsbourg, fournirent au comte de Bombelles des occasions dont il profita pour se distinguer. En 1704, il fut avantageusement noté pour sa conduite à l'attaque des lignes de Schellemberg, et à la seconde bataille d'Hochstedt. En 1705, il se trouva aux combats de Sierck et de Vignamont. Il devint major du régiment de Boufflers, lors de sa création, le 3 février 1706. Il servit avec ce corps, qu'il avait formé, à l'armée de Flandre, en 1707; à la bataille d'Oudenarde; au siége de Gand, où il avait conduit un détachement de 1800 hommes, en 1708. Il se trouva avec son régiment à la bataille de Malplaquet, en 1709; continua de servir en Flandre, en 1710; y fut chargé de la défense du poste de Courtières, et, après avoir reçu l'ordre de l'évacuer, il fit avec deux bataillons l'arrière-garde de l'armée, et soutint le choc d'un corps considérable de cavalerie. Il devint lieutenant-colonel de son régiment, le 20 janvier 1711; servit en Flandre, et fut détaché avec 600 grenadiers pour favoriser l'enlèvement d'un corps ennemi dans Douay; expédition qui fut effectuée par le marquis de Gassion. Le comte de Bombelles fut aussi chargé,

sur la fin de cette campagne, d'établir et de soutenir la communication avec Bouchain, assiégé du côté du marais de Paillemont. Il fut fait colonel de son régiment, par commission du 24 octobre de la même année, et le commanda à l'enlèvement du fort d'Arleux, en 1712; à l'attaque des retranchements de Denain, et aux siéges de Douay, du Quesnoy et de Bouchain, en 1713. Son régiment ayant été réformé par ordre du 4 octobre 1714, il fut mis colonel réformé à la suite du régiment Royal, par ordre du 18 décembre suivant. La France étant en paix, le comte de Bombelles fit, en 1717, en qualité de volontaire, la campagne de Hongrie sous le prince Eugène, auquel il servit d'aide-de-camp, se trouva au siége de Belgrade, et se distingua à la bataille livrée sous les murs de cette place. Étant rentré en France, après la paix faite entre les Turcs et les Impériaux, il obtint le commandement d'Oléron, par commission du 1er septembre 1718, et fut en outre chargé de la défense des vallées d'Asp, de Baretona, Daussan et de Josbach. On le créa brigadier, par brevet du 18 février 1719. Il obtint le grade de maréchal-de-camp, le 1er août 1734; servit en cette qualité à l'armée du Rhin, par lettres du 1er mai 1735; battit, avec 300 dragons des compagnies franches, un corps de 1000 hommes du régiment de Caroly, postés dans le bois de Dudlick, et se trouva à l'affaire de Clausen. Nommé pour commander à Bitche, par commission du 11 janvier 1740, il conserva ce commandement jusqu'à sa mort. Il obtint le grade de lieutenant-général, par pouvoir du 2 mai 1744, et une place de commandeur de l'ordre de Saint-Louis, par provisions du 22 août 1754. Il mourut le 29 juillet 1760, âgé de 80 ans. Le comte de Bombelles avait des talents supérieurs pour la tactique : il a laissé sur cette partie des ouvrages qui ont obtenu l'approbation des militaires les plus expérimentés. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

DE BOMBELLES (Joseph-Henri, *comte*), *maréchal-de-camp*, fils du précédent, naquit en 1721. Il entra, comme gentilhomme à drapeau, dans le régiment des gardes-françaises, le 22 octobre 1734; y devint enseigne, le 7 mai 1739; enseigne à pique et sous-lieutenant, les 25 février et 4 août 1743; sous-lieutenant de grenadiers, le 5 juin 1745;

lieutenant, le 20 février 1746, et aide-major, le 22 décembre 1754. Il obtint une commission de colonel d'infanterie, le 8 mai 1757, et de capitaine aux gardes-françaises, le 5 mai 1765. On le créa brigadier d'infanterie, le 18 juin 1768, et maréchal de-camp, le 1er mars 1780. Il était devenu chevalier de Saint-Louis, et commandeur de Saint-Lazare, lorsqu'il mourut le 9 mai 1783. (*États militaires.*)

DE BOMBELLES (Marc-Marie, *marquis*), *maréchal-de-camp,* frère du précédent, naquit à Bitche, le 8 octobre 1744. Il entra, en janvier 1757, dans la compagnie des mousquetaires noirs de la garde du roi Louis XV; en sortit le 12 septembre 1759, pour passer dans la cavalerie de ligne, et fit les trois dernières campagnes de la guerre de *sept-ans,* tant dans le régiment Colonel-Général cavalerie, que comme aide-de-camp du marquis de Béthune, colonel-général. On lui donna dans le même temps le commandement d'un détachement de volontaires, qui fit partie du corps commandé par le baron de Verteuil. La paix signée en 1763, ayant arrêté l'avancement militaire et donné lieu à des dédoublements de régiments, l'amitié que plusieurs colonels professaient pour le marquis de Bombelles, les porta à lui offrir une compagnie dans leurs régiments respectifs. Il donna la préférence au régiment de Bercheny, dans lequel il obtint le commandement de la compagnie colonelle. En 1765, il fut employé comme conseiller-d'ambassade en Hollande, et servit ensuite, en la même qualité, dans les ambassades de France près des cours de Vienne et de Naples. On le nomma colonel à la suite de la cavalerie en mars 1771, et ministre du roi près la diète de l'Empire en 1775. Le 27 mars de cette dernière année, il fut reçu chevalier des ordres de Notre-Dame de Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, et prêta serment en cette qualité entre les mains de S. A. R. MONSIEUR (aujourd'hui Louis XVIII), grand-maître de ces ordres. En 1779, le marquis de Bombelles fut pourvu d'une commanderie dans l'ordre de Saint-Lazare, sous le titre de la Porte-du-Pin. En 1780, il fut créé chevalier de Saint-Louis. Il fut nommé brigadier d'infanterie, le 1er janvier 1784, et obtint, le 27 février suivant, le brevet qui rendit héréditaire dans sa fa-

mille une pension sur l'état des garnisons de Bourgogne, qui avait été continuée de père en fils, depuis Henri IV, aux descendants de Jacques de Bombelles, auquel ce souverain l'avait primitivement accordée. Dans la même année, le marquis de Bombelles fut chargé de diverses missions qui le conduisirent, tant en Angleterre, Écosse et Irlande, qu'en Allemagne. Le 27 juin 1785, il fut nommé ambassadeur en Portugal, et pendant son séjour à Lisbonne, il fut créé maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. En mars 1789, S. M. Louis XVI le nomma à l'ambassade de Venise; puis, en juillet suivant, à celle de Constantinople; mais trois jours après cette dernière nomination, faite dans une conjoncture très-critique pour le roi, le marquis de Bombelles supplia S. M. de regarder cette disposition comme non avenue. Il partit de Versailles, le 4 août, pour se rendre à Venise, où il remit ses lettres de créance au sénat, le 1er octobre suivant. En décembre 1790, étant toujours à Venise, il y déposa de son plein gré le caractère d'ambassadeur, pour ne pas prêter le serment exigé par l'assemblée nationale; et le roi, loin de regarder la conduite du marquis de Bombelles comme une désobéissance à ses ordres, ne lui fit parvenir le rappel demandé, qu'au mois de mars 1791. Lorsque le marquis de Bombelles eut cessé ses fonctions publiques, S. M. le chargea de traiter secrètement des intérêts de sa personne royale et de ceux de sa couronne, tant en 1791, avec l'empereur d'Autriche Léopold, qu'en 1792, avec l'impératrice de Russie, le régent de Suède et la cour de Danemark. Comme le marquis de Bombelles revenait de ces trois cours du Nord, il apprit à Dorsten en Westphalie la catastrophe du 10 août et l'emprisonnement au Temple de la famille royale. Il se rendit alors à Bruxelles, puis en Champagne, où le roi de Prusse le traita sur le pied d'ambassadeur de S. M. Louis XVI. Après la bataille de Valmy, perdue par les Prussiens, le 19 septembre 1792, il re rallia aux drapeaux du prince de Condé. Depuis le mois d'avril 1791, le marquis de Bombelles vivait des bienfaits de la reine de Naples, qui s'était empressée de venir au secours d'une famille qui avait préféré l'indigence à l'oubli de ses devoirs. Cette générosité lui fit une loi de soumettre ses

démarches aux volontés de S. M. Sicilienne, et en conséquence il se retira en Suisse, d'où il sollicita à plusieurs reprises la permission de rendre des services militaires. Mais on disposa différemment de son zèle, et à partir de 1794, il eut ordre de faire parvenir dans des dépêches tout ce qui pourrait intéresser la curiosité de la cour de Naples. Il passa ensuite à Ratisbonne, qu'il quitta lors de l'envahissement de la Bavière par les armées françaises, en 1797. S'étant rendu à Brünn en Moravie, il offrit, par une lettre du 15 avril de la même année, ses services et ceux de son fils aîné à S. M. l'empereur d'Autriche, lorsque l'armée de Bonaparte était déjà en Styrie, et marchait sur Vienne. Le comte Ugarte lui répondit pour le remercier au nom de S. M. impériale, qui, à cause de l'âge déjà avancé du père et de la trop grande jeunesse du fils, ne crut pas devoir accepter les offres du marquis de Bombelles. Après avoir vécu paisiblement en Allemagne pendant quelques années, le marquis de Bombelles, devenu veuf, prit, en 1803, l'habit ecclésiastique, et se retira dans un couvent à Brünn en Moravie. Nommé bientôt après chanoine de Breslaw en Silésie, il ne quitta son église que pour revenir en France en 1814. Il obtint, en 1816, la place de premier aumônier de S. A. R. Monseigneur le duc de Berri. Il remplit aujourd'hui cette même place auprès de S. A. R. Madame la duchesse de Berri. Il a été sacré évêque d'Amiens, le 3 octobre 1819. (*Titres originaux, annales du temps.*)

DE BOMBELLES (Gabriel-Joachim, *baron*), *lieutenant-général* du 21 février 1816, naquit le 22 septembre 1759. Il était, en 1783, lieutenant-colonel commandant le bataillon de Royal-Vaisseaux. Voyez *le Supplément.*

BON DES TOURNELLES (Christophe, *baron*), *maréchal-de-camp*, servait depuis long-temps dans l'arme des dragons, lorsqu'il y fut fait brigadier, le 3 janvier 1770. On le créa maréchal-de-camp, en 1776, pour prendre rang dans la première promotion à faire, et qui eut lieu, le 1er mars 1780. Il mourut à Romans, le 15 février 1809. (*États militaires.*)

BON (Louis-André), *général de division*, de la même famille que le précédent, naquit à Romans, en Dauphiné, le 25 octobre 1758. Après avoir servi pendant huit ans dans le régiment de Bourbon infanterie, avec lequel il était passé aux colonies, il revint en France, et se trouvait à Romans, en 1792, à l'époque de la formation des bataillons de volontaires nationaux. S'étant enrôlé à cette époque, il fut nommé chef d'un bataillon de grenadiers du département de la Drôme, et envoyé avec ce corps à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il fit les campagnes de 1792, 1793 et 1794. Il avait déjà obtenu le grade d'adjudant-général chef de brigade, et était employé au blocus de Bellegarde, lorsque dans la nuit du 13 au 14 août 1794, un corps de 20,000 Espagnols, auquel s'étaient joints un grand nombre de paysans, vint attaquer par surprise les avant-postes français et le camp du général Le Moine, à Terrade. L'adjudant-général Bon, s'étant mis alors à la tête des troupes qui avaient été débusquées par l'ennemi de quelques hauteurs environnantes, fit marcher au pas de charge; gravit les montagnes; rejeta les Espagnols sur le versant des Pyrénées du côté de l'Espagne, et garda la position dont son courage et celui de ses soldats l'avaient rendu maître. Cette brillante action lui valut le grade de général de bigade, qu'il obtint, le 24 novembre suivant. En 1795, il fut employé à l'armée d'Italie, où on lui donna le commandement d'une des brigades de la division du général Augereau. Il se trouva, le 15 juin de cette année, à un fourrage général ordonné par le général Scherer en avant de la Fluvia; repoussa avec un plein succès la cavalerie ennemie qui se présenta devant sa brigade, et contribua à recueillir 300 chariots de subsistances que l'on fit entrer dans le camp français. Il combattit à Saint-George et à la Favorite, sous Mantoue, le 15 septembre 1796; commanda la division Augereau en l'absence de ce général; tomba sur la droite des Autrichiens vers Tenca; les poursuivit avec vigueur jusqu'au faubourg de Saint-George, et les força à se replier sur la citadelle de Mantoue. Il se trouva, le 17 novembre suivant, à la première tentative du

passage du pont d'Arcole ; y fit des prodiges de valeur, et fut mis hors de combat par une blessure grave. Le 15 janvier 1797, il marcha sur Ronco pour prendre à revers la colonne du général autrichien Provera, dont l'arrière-garde fut complétement défaite. Le général Bon fut cité très-honorablement dans le rapport du général en chef Buonaparte au directoire exécutif sur les opérations de l'armée d'Italie, et signalé comme un des généraux qui s'y étaient particulièrement distingués. A la tête de deux bataillons de grenadiers, il soutint l'attaque de la division du général Guyeux, et le passage du Tagliamento qu'elle effectua le 16 mars suivant. De concert avec le général de brigade Verdier, il emporta d'assaut le fort de la Chiusa-di-Pletz, et contribua à la défaite de l'avant-garde autrichienne, commandée par le général Bayalitsch, qui mit bas les armes et se rendit prisonnière de guerre, le 22 du même mois. Il commanda ensuite la colonne mobile de l'armée d'Italie; et tant en son nom qu'en celui des troupes sous ses ordres, il fit parvenir au directoire exécutif, dans le courant du mois d'août, une adresse contre les conspirateurs de Clichy. Le 25 septembre de la même année, il reçut à Suze, où il commandait, l'ordre d'aller prendre le commandement de la 8ᵉ division militaire (Marseille), dans laquelle la tranquillité publique était fortement troublée, par la présence de plusieurs bandes de réactionnaires. En octobre suivant, il adressa une proclamation aux habitants de Marseille, et les invita à mettre un terme aux vengeances particulières et au règne des réactions. Malgré tous ses efforts pour ramener les esprits vers le bon ordre, en employant les voies de la douceur et de la modération, il fut obligé de se mettre, au mois d'octobre, à la tête des colonnes mobiles avignonnaises, et de se porter à Tarascon, où il dispersa un rassemblement de 1200 individus qui demandaient, les armes à la main, le massacre des patriotes. La noble et généreuse conduite que tint le général Bon pour arrêter les fureurs de la guerre civile, fut justement appréciée par tous les gens de bien. Il obtint, à cette époque, le grade de géné-

ral de division. Rappelé du commandement de la 8e division militaire, pour être employé à l'armée d'expédition d'Égypte, il s'embarqua à Toulon, le 19 mai 1798, ayant sous ses ordres les généraux de brigade Rampon et Marmont (aujourd'hui duc de Raguse), et débarqua en Égypte sur la plage du Marabou, le 1er juillet. Il marcha, le 2, sur Alexandrie; et le général Marmont ayant fait enfoncer à coups de hache la porte dite *de Rosette*, toute la division du général Bon pénétra par cette voie dans l'enceinte des Arabes. L'armée quitta Alexandrie, le 9 juillet, pour se porter sur le Caire, et la division du général Bon prit position, le 23, près du village d'Embabeh en s'appuyant au Nil. Le même jour (celui de la bataille des Pyramides), le général Bon attaqua les retranchements turcs près de ce village, et s'en empara quoiqu'ils fussent défendus par 37 bouches à feu, et protégés par l'artillerie de la flottille des Mamelucks. Il manœuvra ensuite pour empêcher les Turcs chassés d'Embabeh de s'embarquer et de repasser sur la rive droite du Nil. La ville du Caire ayant été abandonnée après la bataille des Pyramides par les Osmanlis et les Mamelucks, le général Bon y rentra à la tête de sa division, dont une partie tint garnison dans la place. Le général Dupuy, commandant du Caire, fut tué le 21 octobre, en voulant réprimer une émeute populaire. Le commandement de cette place importante fut donné, le même jour, au général Bon, qui prit avec succès les mesures les plus efficaces pour comprimer les efforts des révoltés. Buonaparte, ayant conçu le projet de joindre la mer Rouge à la Méditerranée, au moyen d'un passage pratiqué sur l'isthme de Suez, jugea nécessaire de s'emparer d'abord du port et de la ville de Suez, et donna le commandement de cette expédition au général Bon, qui partit du Caire le 2 novembre. Après s'être avancé dans le désert, le général Bon arriva, le 7 novembre, à Adjeroud, d'où il adressa une proclamation aux habitants de Suez. Cette ville s'étant soumise sans aucune résistance, il en fit prendre possession, dès le 8 au matin, par son avant-garde, que commandait Eugène Beauharnais. Au commencement de 1799,

il fit partie d'une expédition en Syrie commandée par Buonaparte en personne; eut le commandement d'une division forte de 2,500 hommes, et se trouva à la prise d'El-Arich, le 9 février. Après avoir traversé 60 lieues d'un désert aride et brûlant, l'armée d'expédition de Syrie arriva enfin, le 24 du même mois, dans les plaines fertiles qui avoisinent Gaza. Le 25, on marcha à l'ennemi, et le général Bon fut dirigé avec sa division sur le front de la ligne d'Abdallah, pacha de Damas, qui commandait les forces ottomanes, et qui, après un combat de courte durée, abandonna la ville de Gaza. On se porta ensuite sur Jaffa, dont la division du général Bon et celle du général Lannes firent l'investissement, le 4 mars. Pendant le blocus de cette place, quelques soldats de la division du général Bon ayant découvert une fausse brèche du côté de la mer, s'étaient audacieusement introduits dans la ville, où la plupart furent égorgés; mais ceux qui parvinrent à s'échapper étant revenus au camp, dans le moment même où l'on se préparait à monter à l'assaut, indiquèrent cette brèche. Le général Bon la fit reconnaître: et la jugeant praticable, il donna aussitôt l'ordre de pénétrer dans la ville par ce côté. La garnison de Jaffa, occupée presque tout entière à repousser une attaque faite sur un autre point, ne put opposer qu'un faible obstacle aux troupes du général Bon, qui, après avoir franchi les murailles et renversé tout ce qui se trouvait devant elles, s'établirent et se maintinrent sur le port. Le bruit de l'entrée de ces troupes dans Jaffa s'étant répandu parmi les autres colonnes assaillantes, elles redoublèrent tellement leurs efforts, que bientôt Jaffa fut entièrement au pouvoir des Français. Le 15 du même mois, l'armée s'avançant sur Zeta, les divisions Bon et Lannes, formées en carrés, marchèrent contre la cavalerie d'Abdallah, qui était accourue pour prendre position sur les hauteurs de Quaquoun, et la mirent en fuite. Après la prise de Jaffa, on fit le siége de Saint-Jean-d'Acre. A la vue d'une flotte combinée anglo-turque, qui s'avançait à toutes voiles pour ravitailler cette place, le général en

chef Buonaparte ordonna, le 7 mai, l'attaque des places d'armes et des boyaux du glacis par les troupes sous les ordres des généraux Bon, Rampon et Vial. A dix heures du matin, tous ces ouvrages avaient été enlevés. Le 10, on renouvela les assauts contre la place, et le général Bon y fut blessé à mort d'un coup de feu qui lui traversa le bas-ventre. Ce brave guerrier, mort au champ d'honneur, emporta dans la tombe les regrets du général en chef et ceux des généraux, officiers et soldats avec lesquels il avait toujours vaillamment combattu. (*Moniteur, annales du temps.*)

de BONAC, *voyez* d'Usson.

BONAPARTE, *voyez* Buonaparte.

BONARDY Saint-Sulpice (Raymond-Gaspard, *comte*), *lieutenant-général* du 14 février 1807. Voyez *le Supplément*.

de BONCHAMP (Charles-Melchior-Artus), *général vendéen*, naquit à Jouverdeil en Anjou, le 10 mai 1760. Il entra au service comme cadet-gentilhomme, le 6 juin 1776; fut fait sous-lieutenant au régiment d'Aquitaine, le 26 juin 1778, et lieutenant en second, le 6 avril 1782. Il servit avec distinction dans l'Inde pendant la guerre que soutint la France pour l'indépendance des États-Unis d'Amérique. En 1791, il était devenu capitaine des grenadiers au régiment d'Aquitaine, alors en garnison à Landau. Les événements du commencement de la révolution l'ayant mis dans le cas de s'éloigner du service, il se retira dans sa terre de la Baronnière, près de Saint-Florent, dans la Vendée. En 1793, lorsque les habitants de cette contrée s'armèrent pour la cause de la religion et de la royauté, ils voulurent avoir pour chefs les hommes qui leur inspiraient le plus de respect et de confiance, et MM. de Bonchamp et d'Elbée furent appelés à les commander. Bonchamp ayant organisé une division, marcha contre les républicains et concourut à les attaquer à Chemillé, le 11 avril 1793. Le combat fut d'abord à l'avantage des royalistes, qui abordèrent les patriotes avec vivacité et enfoncèrent leur aile droite; mais la gauche et le centre des Vendéens ayant été

rompus, leurs chefs ordonnèrent la retraite, et Bonchamp vint prendre position à Beaupréau avec sa division. Le 23 du même mois, Bonchamp et d'Elbée furent attaqués à Beaupréau par une colonne de 2000 républicains. Les Vendéens résistèrent vigoureusement au premier choc, et bientôt se précipitant aveuglément sur les canons et les baïonnettes de leurs adversaires, ils les enveloppèrent de tous côtés et les obligèrent à fuir dans le désordre le plus complet. Les républicains perdirent beaucoup de monde dans cette journée, et laissèrent sur le champ de bataille 6 pièces de canon et plusieurs caissons. La journée de Baupréau eut pour les royalistes le double avantage de leur inspirer une grande confiance dans leurs forces, et de consterner les vaincus, qui, pendant plusieurs mois, n'osèrent s'avancer dans le pays insurgé. Au combat et à la prise de Thouars, le 5 mai de la même année, Bonchamp se mit à la tête de la cavalerie vendéenne; passa la rivière de Thoué à la nage, malgré la résistance d'un corps de volontaires de la Vienne, qui furent presque tous tués; se porta rapidement sur le flanc de la colonne républicaine et en enfonça les carrés. Après un combat qui dura dix heures, les Vendéens pénétrèrent dans Thouars, et Bonchamp y étant entré des premiers, fut grièvement blessé. Les patriotes commandés par le général Quétineau furent obligés de mettre bas les armes et de se rendre à discrétion avec 12 pièces de canon, 20 caissons, 5000 fusils et toutes les munitions. Bonchamp concourut, le 25 du même mois, à la prise de Fontenay, et y commanda la droite des Vendéens. Marchant toujours en avant de sa troupe, il l'anima constamment par les exemples de courage qu'il lui donnait. Il fut blessé dans cette journée, où les républicains, complétement battus, perdirent un grand nombre des leurs, 42 pièces de canon, tout le bagage, et la caisse militaire dans laquelle se trouvaient 20 millions en assignats. Au mois de juin suivant, l'armée royaliste marcha sur Nantes, et son chef d'Elbée résolut d'en faire le siége, qui fut entrepris le 27 juin. Bonchamp, à la tête de 4000 Vendéens, s'avança par la route de Paris pour former son attaque à l'est entre

la Loire et l'Erdre. A peine arrivé près du faubourg Saint-Clément, il en fait foudroyer les avant-postes. Le 28, Fleuriot de La Fleuraye, qui commandait les compagnies bretonnes de la division Bonchamp, fit, par ordre de ce chef, une attaque des plus vives, et tomba mort au milieu de ses soldats. Après des efforts inouïs pour se rendre maîtres de Nantes, les royalistes, obligés de renoncer à cette entreprise, firent leur retraite, et Bonchamp opéra la sienne en bon ordre. Il couvrit sa marche en continuant son feu par intervalles. L'inutile et meurtrière tentative faite par les Vendéens contre Nantes, détermina Bonchamp et d'Elbée à faire repasser leurs troupes sur la rive gauche de la Loire, où elles furent momentanément licenciées. Cependant, sur l'avis de la marche du général républicain Westermann contre Châtillon, l'actif et valeureux Bonchamp vole avec sa division au secours du chef Lescure qu'il rejoint à Chollet. A peine est-il arrivé qu'il propose d'attaquer les républicains sans attendre les renforts demandés à d'Elbée. Lescure et La Rochejacquelein adoptent ce conseil, et on marche à l'ennemi qui avait pris position à Châtillon. Les Vendéens s'avancent dans le plus grand silence; surprennent les avant-postes de Westermann; tombent sur les patriotes, et les mettent en déroute avant que des renforts envoyés de la ville puissent leur porter du secours. Westermann lui-même, abandonné par ses soldats, fut réduit à fuir avec 300 cavaliers. Les royalistes firent dans cette journée plus de 3000 prisonniers, et s'emparèrent du canon, des armes, munitions et bagages de la colonne républicaine, dont tout ce qui put échapper ne parvint à se rallier qu'à Parthenay. L'armée vendéenne, ranimée par les succès de la journée de Châtillon, partit de Vihiers, pour s'opposer à la marche du général Labarollière, qui, parti du pont de Cé, était venu camper aux environs de Martigné-Briand. Les royalistes s'égarèrent dans leur route, et ils étaient harassés par la fatigue et la chaleur lorsqu'ils arrivèrent, le 15 juillet, en présence des républicains. Ils les attaquent cependant, et leur enlèvent d'abord quelques canons; mais bientôt le retour inopiné de la cavalerie royaliste, qui é-

fait partie pour tourner l'ennemi, jette l'épouvante et le désordre dans l'armée vendéenne, qui se met en fuite, malgré les efforts que font ses chefs pour la retenir et la rallier sur le champ de bataille. Dans cette action, Bonchamp eut un cheval tué sous lui et ses habits criblés de balles, dont une lui fracassa le coude. Après avoir réuni sa division sur la rive gauche de la Loire et reçu quelques renforts, il s'empara, le 28 juillet, du pont de Cé, que les républicains reprirent bientôt après sur lui. Vers la fin de ce mois, l'armée royaliste se partagea en deux corps, et Bonchamp fut chargé de la défense des rives de la Loire et du pays environnant. Vers le mois de septembre, le général Canclaux, commandant les forces républicaines, s'avança dans la Basse-Vendée. Les chefs de l'armée royaliste rassemblèrent alors toutes leurs forces à Chollet, et marchèrent contre les patriotes. A la bataille de Torfou, livrée le 19 septembre, les troupes de Charette commençaient à plier et même à fuir, lorsque Bonchamp, arrivant avec sa division, tombe sur les fuyards; les force à revenir à la charge, et rétablit le combat qui, bientôt, tourna totalement à l'avantage des Vendéens. Bonchamp et Charette demeurèrent maîtres du champ de bataille. Les républicains perdirent beaucoup de monde dans cette action, et leur général Kléber y fut grièvement blessé. Le 21 du même mois, Bonchamp et Charette attaquèrent et battirent, à Montaigu, une colonne républicaine commandée par le général Beysser. Le général Canclaux, sur la nouvelle de la défaite de Beysser, fit évacuer Clisson pour replier ses troupes sur Nantes. Bonchamp, informé de ce mouvement, se porta sur Clisson; y atteignit la colonne de Canclaux, et de concert avec Lyrot, Talmont et d'Isigny (chefs vendéens), ils se jettent tout à la fois sur la queue et sur les flancs de cette colonne. Trois fois Bonchamp revint à la charge avec son intrépidité et sa valeur accoutumées; mais au moment où il se croyait assuré de la victoire, le bruit d'une trahison s'étant répandu parmi les Vendéens, qui comptaient sur un secours que Charette ne leur amenait pas, chacun d'eux crut devoir

chercher son salut dans la fuite, et Bonchamp. après avoir fait de vains efforts pour les rallier, fut obligé de suivre le mouvement rétrograde de ses soldats. Bonchamp, que Charette avait réellement abandonné lors du combat de Clisson, et avec lequel il eut quelques discussions à ce sujet, Bonchamp, disons-nous, résolut de marcher avec sa seule division, forte d'environ 8,000 hommes, contre les républicains (dits les Mayençais), campés à Saint-Symphorien. Il les attaqua effectivement, le 30 septembre, et eut d'abord quelques avantages; mais sa ligne ayant été rompue par les Mayençais, il se trouva forcé de faire retraite, et perdit un bon nombre d'hommes et deux canons. Ayant marché au secours du chef Lescure, il le joignit à Châtillon. Arrivé devant l'ennemi, Bonchamp attaque avec tant d'impétuosité que tout plie devant lui, et que les républicains abandonnent canons, caissons, vivres, bagages et trésor de l'armée. Ce butin considérable devint funeste aux vainqueurs, qui, s'étant mal gardés dans Châtillon, y furent surpris dès la nuit suivante par les grenadiers de Westermann. Ce dernier s'étant avancé vers la ville fit répondre au *qui vive* par le mot *royaliste;* et à la faveur de ce stratagème, il entra aux cris de *vive le roi* dans Châtillon, où il fit aussitôt mettre le feu et égorger tous les Vendéens qui s'y trouvèrent. Les chefs royalistes eurent à peine le temps de monter à cheval pour se sauver. Le 17 octobre, 40,000 Vendéens se dirigèrent sur Chollet, dont les républicains s'étaient emparés le 16. L'armée royaliste fit ce jour-là des dispositions militaires fort savantes, et qui furent dues en partie à Bonchamp. Le combat ayant été engagé, la ligne des républicains fut d'abord ébranlée par le choc vigoureux des Vendéens; mais l'arrivée des Mayençais fit tourner les chances du combat, et les Vendéens, écrasés par l'artillerie de l'ennemi, plièrent à leur tour et se mirent à la débandade. Cependant Bonchamp, d'Elbée et La Rochejaquelein étant parvenus à rallier 200 cavaliers et quelque infanterie, se jettent en désespérés dans les rangs des patriotes, et y portent la terreur et la mort. Malgré leurs efforts courageux,

ils auraient succombé sous le nombre de leurs adversaires, si une troupe commandée par Piron ne se fût dévouée pour les délivrer. Bonchamp, blessé à mort, fut porté par ses soldats jusqu'à la petite ville de Saint-Florent, qui devint le refuge des malheureux Vendéens après les combats de la Tremblaye, Chollet et Beaupréau. Le 19 octobre, cette ville de Saint-Florent, située sur les bords de la Loire, offrait le déchirant spectacle de 80,000 individus de tout âge, de tout sexe et de toutes conditions, parmi lesquels se trouvaient un nombre considérable de blessés, sans asile, sans secours, et tourmentés par la crainte de voir arriver les républicains. Dans l'état d'exaspération où l'excès de l'infortune et du désespoir avait placé les Vendéens, un grand nombre d'entre eux conçurent le projet de tirer vengeance de leurs maux, en faisant périr 500 prisonniers de guerre, qui étaient renfermés dans l'église de Saint-Florent (1). Déjà un conseil militaire, rassemblé pour délibérer sur le sort de ces prisonniers, avait donné l'ordre de les fusiller, lorsque le généreux Lescure, presque au lit de la mort, s'écria que c'était une action infâme. Bonchamp, qui lui-même tou-

(1) Parmi ces prisonniers, il en était un dont la conduite nous paraît mériter de trouver place dans un ouvrage destiné à transmettre à la postérité les titres de gloire que les Français se sont acquis. Le sieur Haudaudine, négociant de Nantes, avait été fait prisonnier de guerre à l'affaire de Légé, en combattant contre les Vendéens. Ceux-ci le chargèrent, ainsi que deux autres habitants de Nantes, également tombés en leur pouvoir, d'aller négocier dans cette ville un échange de prisonniers, mais à charge de revenir au bout de trois jours se remettre entre les mains des Vendéens, si la négociation ne réussissait pas : elle échoua effectivement, et les républicains défendirent aux envoyés de retourner chez l'ennemi. Deux d'entre eux cédèrent à cette défense, mais Haudaudine, fidèle à sa promesse, et sachant que la vie de ses compagnons de captivité dépendait de son retour au camp vendéen, n'hésita point à aller dégager sa parole, et ne fut arrêté ni par les larmes de sa famille, ni par les menaces que lui firent ses concitoyens de le traiter comme émigré. Ce nouveau Régulus fut accueilli avec une sorte de respect par les Vendéens, qui ne purent refuser un sentiment d'admiration à un dévouement aussi généreux.

chait déjà à sa dernière heure, mais qui exerçait la suprême autorité militaire en l'absence de d'Elbée, s'opposa formellement à cette exécution. Il fit plus : un ordre du jour (1) proclamé à l'instant en son nom, défendit sous peine de mort d'attenter à la vie des prisonniers, qui ne durent leur salut qu'à cet acte d'humanité et de générosité magnanime, par lequel Bonchamp termina une carrière aussi glorieuse qu'honorable. Il mourut dans un bateau qui le transportait de l'autre côté de la Loire (2). (*Annales du temps.*)

BONDOIS DE FONTENAY (Jean-Louis), *maréchal-de-camp,* commença à servir en qualité de cadet dans le régiment Royal artillerie, en 1690; devint enseigne en 1698; sous-lieutenant en 1699; lieutenant en 1703; capitaine, par commission du 4 février 1706, et servit avec distinction à tous les siéges et à toutes les batailles de la guerre de 1701 à 1713. Il fut fait commissaire provincial de l'artillerie, par commission du 1er février 1732; fit toute la guerre d'Italie, de 1733 à 1736, et celle de Bohême, où il se trouva à la prise et à la défense de Prague, en 1741 et 1742. Devenu lieutenant-colonel d'un bataillon du régiment Royal artillerie, par commission du 11 février 1743, il le commanda à la bataille de Dettingen la même année, et à l'attaque des retranchements du général Nadasti, près de Saverne, en 1744. Il fut employé à la garde du roi à Metz, pendant une partie des mois d'août et de septembre; partit de Metz le 28 de ce dernier mois; alla servir au siége de Fribourg; fut déclaré, au mois de décembre, brigadier, dont le brevet lui avait été expédié dès le 2 mai précédent, et passa l'hiver en Sua-

(1) Pour rendre hommage entier à la vérité, nous ajouterons que les autres chefs vendéens mirent autant d'empressement que de fermeté à faire exécuter l'ordre donné par Bonchamp.

(2) Quelques mois après la mort de son mari, madame de Bouchamp, qui se trouvait arrêtée à Nantes, fut mise en liberté sur des attestations qu'elle produisit, et qui prouvèrent sa participation à la généreuse action de son mari envers les prisonniers républicains.

be sous les ordres du maréchal de Coigny. Il se trouva au siége de Tournay et de sa citadelle; à la bataille de Fontenoy; aux siéges de Dendermonde, d'Oudenarde et d'Ath, en 1745; à ceux de Bruxelles, de la citadelle d'Anvers, de Mons, de Charleroy, de Namur et de ses châteaux; à la bataille de Raucoux, en 1746, et à la bataille de Lawfeld, en 1747. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 1er janvier 1748, il se démit de son bataillon, et n'eut plus d'occasion de servir. Il mourut le 30 mars 1755, âgé de 79 ans. (*Dépôt de la guerre.*)

BONET (Jean-Pierre-François, *comte*), *lieutenant-général* du 27 août 1803. Voyez *le Supplément.*

BONFANTI (N....), *général de brigade.* Voyez *le Suppl.*

DE BONGARS (Jean-François-Marie, *marquis*), *maréchal-de-camp*, naquit le 11 mars 1758; il entra dans les pages du roi, le 10 mai 1770. Étant passé sous-lieutenant au régiment de Noailles, en décembre 1774, il y fut fait capitaine en juin 1779, et chef d'escadron en 1788. Il commanda ce régiment depuis 1790 jusqu'en 1792, et parvint à y maintenir l'ordre et la discipline, dont beaucoup de corps secouaient alors le joug. Il émigra en octobre 1791, fit la campagne de 1791 à l'armée des princes, comme sous-aide major, avec rang de lieutenant-colonel dans la deuxième compagnie d'ordonnance (mousquetaires). Il entra, en 1794, en qualité de lieutenant dans le régiment d'Étienne de Damas, au service de Hollande, qui passa ensuite à l'armée de Condé; y devint capitaine en janvier 1795, et major en mars 1796. Il fut créé chevalier de Saint-Louis en cette dernière année. L'armée ayant été licenciée en 1803, le marquis de Bongars entra au service du prince de Hohenzollern-Hechingen, qui le nomma son grand-écuyer et colonel des troupes du contingent, en 1806. Il accompagna ce prince devenu allié des Français, au 9e corps d'armée qui opéra en Silésie. Il forma, pour le même prince, un régiment de nouvelle levée qui passa, en 1808, au service du royaume de Westphalie. Le marquis de Bongars ayant sui-

vi la même destination que ce régiment, fut nommé aide-de-camp du roi, et inspecteur de la gendarmerie, en février de la même année. Créé général de brigade en 1809, il fit, avec l'armée française, la campagne contre l'Autriche; fut chargé de poursuivre le chef de partisans prussien Schill, et prit ensuite le commandement de la division westphalienne qui marcha contre le duc de Brunswick-Oels. En 1811, il fut nommé inspecteur-général de gendarmerie et membre du conseil-d'état du roi de Westphalie (Jérôme Buonaparte). Il obtint le grade de général de division en 1812. En 1813, après la retraite de Westphalie, il rentra en France, et fut admis au service avec le grade de général de brigade. Il avait, au commencement de 1815, un commandement dans le département de la Meurthe, et il fut mis à la retraite de son grade dans la même année. (*Brevets militaires.*)

BONHOMME (N....), *général de brigade*, fut employé à l'armée gallo-batave, en 1799. Voyez *le Supplément*.

DE BONIKAUSEN (Lothaire, *baron*), *maréchal-de-camp*, obtint, par commission du 14 juillet 1645, un régiment de cavalerie de son nom, et par autre commission du 29, deux régiments d'infanterie allemande, qu'il leva par capitulation du dernier du même mois. On lui donna, le 16 août suivant, un brevet de maréchal-de-camp pour commander en chef ces trois régiments. Il les commanda à l'armée d'Allemagne sous le maréchal de Turenne, en 1646 et 1647; se démit, au mois de juillet de cette dernière année, de celui de cavalerie, et conserva ceux d'infanterie jusqu'à la paix de Munster, après laquelle on les licencia. Le baron de Bonikausen quitta alors le service de France. (*Dépôt de la guerre, manuscrits Le Tellier, tom. V, pag.* 106.)

DE BONJON DE BOISSY (Guillaume), *maréchal-de-camp*, était capitaine au régiment de cavalerie de Vatimont, et capitaine et gouverneur du pont de Remy, dès 1638. Il se trouva au siége de St.-Omer et au combat qui se donna sous cette place la même année; servit aux siéges d'Hesdin,

en 1639; d'Arras, en 1640; d'Aire, en 1641; au combat d'Honnecourt, en 1642; à la bataille de Rocroy; au siége de Thionville, en 1643; au siége de Gravelines, en 1644; à la prise de Cassel, de Mardick, de Menin, de Béthune et de Saint-Venant, en 1645. Il obtint le brevet de maréchal-de-camp, le 6 mai 1646; servit avec son régiment à la prise de Courtray et de Bergues, et passa en Hollande sous le maréchal de Grammont. Il servit aux siéges de la Bassée et de Lens, en 1647; à la prise d'Ypres; à la bataille de Lens, où il se distingua, et au siége de Furnes, en 1648. Comme il n'avait point servi en qualité de maréchal-de-camp, en vertu de son brevet de 1646, on le confirma dans ce grade, par autre brevet du 27 février 1649. Il quitta alors sa compagnie, et on ne le trouve point employé depuis cette époque. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

BONNAIRE (Louis), *général de division* du 19 août 1794. Voyez *le Supplément.*

BONNAIRE (Jean-Gérard), *général de division* du 19 novembre 1813. Voyez *le Supplément.*

BONNAMY (Auguste-Jean-Baptiste-Louis-Joseph), *lieutenant-général,* naquit à Fontenay en Poitou, vers 1770. Il s'enrôla volontairement pour servir dans le 1er bataillon de la Vendée, en 1792; rejoignit ce corps au camp de Maubeuge, et y fut fait caporal. Le général La Fayette, auquel il fut présenté peu de temps après, le nomma sous-lieutenant au 15e régiment de cavalerie. Le brevet de cette nomination fut délivré sous la date du 17 juin 1792. Après la défection de Dumouriez, en 1793, Bonnamy passa adjoint à l'état-major du général Dampierre, qui l'envoya à Paris comme officier d'ordonnance. Bonnamy ayant terminé sa mission dans la capitale, reçut l'ordre de se rendre dans la Vendée, où il fut employé en qualité d'adjoint à l'état-major du général Chalbos. L'horreur qu'il conçut pour la guerre civile qui se faisait dans ce pays, le porta à chercher les moyens de n'y plus servir; et s'étant attaché à un officier-

général destitué, il profita de cette occasion pour revenir à Paris, avec l'intention d'aller ensuite rejoindre son régiment. Le général Marceau, avec lequel il s'était lié dans la Vendée, et qui passait alors à un commandement dans l'armée de Sambre-et-Meuse, l'attacha comme adjoint à son état-major. Un fait d'armes assez éclatant ayant fait remarquer l'adjoint Bonnamy par le général Kléber, il en reçut le grade d'adjudant-général chef de bataillon, par brevet du 19 août 1794, et de plus une lettre des plus flatteuses, par laquelle le général lui donnait l'ordre de venir le joindre; c'est alors que Kléber lui confia le commandement d'un corps de 3,000 hommes destinés à flanquer la gauche de sa divison, et à la réunir, par le point de la Campine, avec la droite de l'armée du Nord, qui marchait à la conquête de la Hollande. Cette mission difficile fut couronnée du plus grand succès, et la colonne arriva devant Maëstricht. Le général Kléber, satisfait de la conduite de Bonnamy, lui donna le commandement de la cavalerie de sa division sur la rive droite de la Meuse, pendant le siége de Maestricht. Cette place ayant été prise en octobre 1794, Bonnamy alla joindre à Cologne le général Kléber, qui venait d'obtenir le commandement d'un corps de 30,000 hommes. Il fut fait chef d'état-major de cette armée, qui effectua son passage du Rhin à Dusseldorff, et facilita celui de l'armée de Sambre-et-Meuse. Des ordres supérieurs l'ayant rappelé auprès du général Marceau, il commanda l'avant-garde de la division de ce général, alors employé au blocus de Mayence. Le 27 juillet 1796, 8,000 Autrichiens ayant fait une sortie de cette place, firent replier les avant-postes français; et déjà une forte colonne ennemie était parvenue à chasser les troupes qui gardaient les bois au-dessus de Winterheim, lorsque Bonnamy, s'avançant à la tête des gendarmes à pied, rétablit le combat et obligea les Autrichiens à céder la position qu'ils avaient envahie. Il tomba ensuite sur leur arrière-garde, lui tua bon nombre d'hommes, et lui fit quelques prisonniers. Après la mort de Marceau, arrivée le 19 août 1796, Bonnamy passa à l'armée du Rhin. Ce fut là qu'en 1798, il reçut l'ordre de se

rendre à Rome, près du général Championnet, qui l'avait demandé pour chef d'état-major-général de l'armée dont il venait de recevoir le commandement. Bonnamy fut nommé général de brigade sur le champ de bataille, au *Ponte-Mollo,* en avant de Rome, le 17 décembre de la même année, et cette promotion fut confirmée par le directoire-exécutif, le 8 janvier 1799. Après avoir coopéré avec Championnet à la conquête de Naples (1), le général Bonnamy fut enveloppé dans la disgrâce de ce général en chef; arrêté; conduit sous escorte à Paris, et enfermé dans la prison de l'Abbaye, le 4 avril de la même année. En août suivant, il fut réintégré dans ses fonctions, et désigné pour servir à l'armée des Alpes. Depuis cette époque, successivement employé, disgracié, réformé et employé de nouveau, le général Bonnamy traversa ainsi les 10 années qui s'écoulèrent depuis 1799 jusqu'en 1809. Pendant ce temps, il fit la guerre en Allemagne, en Italie; se trouva à la bataille de Marengo, et fut chargé, par le préfet de la Vendée, de suivre, en 1809, les opérations relatives à la conscription. Enfin Buonaparte, qui l'avait réformé, le rappela au service en 1811, et lui donna le commandement d'une brigade dans la division du général Morand, faisant partie du 1er corps d'armée commandé par le prince d'Eckmulh. Bonnamy fit la campagne de 1812, en Russie. A la bataille de la Moskowa, le 7 septembre, il fut chargé de s'emparer de la grande redoute des Russes. Ayant marché à la tête du 30e régiment de ligne, et sous le feu de 80 pièces de canon, il parvint à pénétrer dans cette redoute, la baïonnette au bout du fusil; mais le général russe Ostermann l'ayant bientôt cernée de toutes parts, le 30e régiment fut forcé de se faire jour à travers l'ennemi pour pouvoir se retirer. Le général Bonnamy, percé de 20 coups de baïonnette, y fut fait prisonnier de guerre. Rentré en France, en 1814, le

(1) Le général Bonnamy a publié, en 1798, un ouvrage ayant pour titre : *Coup d'œil sur les operations de l'armée de Naples jusqu'à son entrée dans cette ville*, 1 vol. in-8.

roi le nomma chevalier de la Légion-d'Honneur, le 17 octobre, et le créa chevalier de Saint-Louis dans le même temps. Le général Bonnamy fut aussi nommé lieutenant-général, le 11 janvier 1815. Lors du retour de Buonaparte, il parut au Champ-de-Mai, comme électeur du département de la Vendée, et y porta la parole au nom de la députation de ce département. Il a été mis en non activité, et se trouve classé comme tel dans le tableau des officiers-généraux existants en 1820. (*Brevets militaires, Moniteur, annales du temps.*)

BONNARD (Ennemond), *lieutenant-général*, né à Saint-Symphorien-d'Ozon (Dauphiné), le 30 septembre 1756, entra au service, dans le régiment d'artillerie d'Auxonne, le 29 mars 1774, et y fut fait sergent, le 4 décembre 1782. Il fit ses premières campagnes en Amérique dans l'armée de M. de Rochambeau, lors de la guerre de l'indépendance des États-Unis. Rentré en France, après la paix de 1783, il fit partie d'un détachement d'artilleurs envoyé à Naples, en 1787, pour y servir d'instructeurs. Rappelé à son régiment en 1791, il y fut fait sergent-major, le 18 mai 1792; lieutenant au choix, le 11 septembre suivant, et adjudant-major, avec rang de capitaine, le 15 février 1793. Il avait fait en ces diverses qualités les campagnes de 1792 et 1793, lorsqu'il fut nommé chef de bataillon dans le 2e régiment d'artillerie, le 21 février 1794. On lui confia dans le même temps la direction d'un grand parc d'artillerie rassemblé à Guise. Les talents et l'extrême activité qu'il déploya dès l'ouverture de la campagne lui valurent le grade de général de brigade d'artillerie, auquel il fut promu le 12 juin de la même année. Ce fut en cette qualité qu'il commanda l'artillerie au siége de Charleroy, et qu'il prit part, le 26 juin, aux succès de la mémorable bataille de Fleurus. On le nomma ensuite commandant en chef de l'artillerie du corps d'armée chargé de reprendre, sur l'ennemi, les places de Landrecies, le Quesnoy, Valenciennes et Condé. Après la prise de ces places par les Français, le général Bonnard rejoignit l'armée de Sambre-et-Meuse, où il commanda l'ar-

tillerie de l'aile droite au combat de Spremont et à la bataille de Duren, sur la Roër. Employé au siége de Maestricht, il y dirigea l'artillerie à l'attaque du fort de Wick. Après la prise de Maestricht, il fut nommé général de division, le 13 novembre 1794. La campagne de 1795 ayant dû s'ouvrir par le passage du Rhin, le général Bonnard fut spécialement chargé par le général en chef d'organiser et de réunir aux points indiqués le matériel propre à l'exécution de cette importante opération, qui devait être faite par l'aile gauche, que commandait le général Kléber. Dans cette circonstance difficile, le général Bonnard déploya de grands moyens, et malgré le dénûment presque absolu où se trouvait à cette époque le trésor de l'armée, il parvint à pourvoir l'armée d'un matériel dont elle manquait. Le succès le plus complet couronna ses travaux, et le passage du fleuve réussit parfaitement sur les points d'Urdingen et de Dusseldorff, qu'il avait été chargé de disposer à cet effet. En 1796, on lui donna le commandement d'une division d'infanterie dans l'armée de Sambre-et-Meuse. Il investit avec 6 bataillons la forteresse d'Ehrenbuetstein, dans le mois de juin, et observa la Basse-Lahn, au-dessous de Nassau. En juillet, il eut le commandement de la réserve d'infanterie de la même armée. Après avoir pris position à Hachembourg, le 3, il passa le Lahn, le 9; la Nidda, le 12, et marcha sur Francfort. En août, sa division fit partie du corps d'observation qui, sous les ordres du général Marceau, fut chargé d'investir Mayence, d'observer la garnison de Manheim, et de bloquer les forteresses de Kœnigstein et d'Ehrenbreitstein. Dans cette situation, le général Bonnard, tant par sa fermeté et sa sollicitude envers le soldat, que par son désintéressement et son intégrité à l'égard des habitants, sut se placer sur la ligne honorable des généraux français dont la conduite commandait à tous le respect et l'estime. Après la paix de 1797, il fut nommé au commandement supérieur des place et province de Luxembourg; puis à celui de la Belgique. Désapprouvant le système de désunion introduit ou toléré dans ce pays après l'insurrection qui y éclata vers la fin de 1798, il donna à plusieurs reprises sa

démission, qui ne fut point acceptée. Mais sa santé exigeant du repos, il obtint enfin, en 1799, le commandement de la 2[e] division militaire. Six mois après, le ministre Bernadotte, son ancien compagnon d'armes et son ami, le fit nommer de nouveau au commandement de la 24[e] division militaire (Belgique). Cette contrée était alors agitée par des ferments de discorde difficiles à éteindre; mais elle dut bientôt à la sagesse et à la prudence du général Bonnard de voir le calme se rétablir et les partis se dissiper. En 1800, le général Bonnard eut le commandement supérieur des 24[e], 25[e] et 26[e] divisions militaires, qui formaient la gauche de l'armée gallo-batave. La paix le ramena à son premier poste (Bruxelles), dans la 24[e] division militaire, où il resta jusqu'en 1802. Pendant une partie de cette dernière année, et en 1803, il remplit les fonctions d'inspecteur-général d'infanterie dans la 18[e] division militaire (Paris). En 1804, il fut nommé commandant de la Légion-d'Honneur, et obtint le commandement de la 22[e] division militaire, qu'il conserva jusqu'au 1[er] octobre 1814, époque à laquelle il fut mis à la retraite du grade de lieutenant-général, après 40 ans de services effectifs, dont 20 dans ce dernier grade. Le roi l'avait créé chevalier de Saint-Louis, par ordonnance du 27 septembre de cette même année. Il mourut à Tours, le 15 janvier 1819. Le général Bonnard avait choisi pour finir sa carrière le pays où il avait long-temps commandé: aussi y fut-il sincèrement regretté par tous les gens de bien. (*Brevets militaires, Moniteur, Annales du temps.*)

BONNAUD (Jacques-Philippe), *général de division,* entra au service en 1776, comme dragon dans la légion du Dauphiné. Il fut fait lieutenant en 1792; devint bientôt capitaine, et obtint peu de temps après le grade de général de brigade; puis celui de général de division. Employé en cette dernière qualité à l'armée du Nord, il attaqua, le 18 mai de la même année, et d'après les ordres du général Souham, le corps de troupes anglaises commandé par le duc d'York, dans les positions de Roubaix et de Lannoy. Les ennemis, étonnés par la vigueur de cette attaque, pliè-

rent après quelques moments de résistance; prirent la fuite, en jetant leurs armes, et se dirigèrent en désordre sur Tournay, après avoir perdu un bon nombre d'hommes tués ou faits prisonniers, et plus de 20 pièces de canon. Le général Bonnaud fut un des officiers supérieurs de l'armée du Nord qui acquirent une grande gloire dans cette journée. Il se trouva au combat de Pont-Achin, le 23 du même mois. L'armée française marchant en octobre suivant à la conquête de la Hollande sous les ordres de Pichegru, le général Bonnaud forma l'investissement de la place de Grave par la rive gauche de la Meuse. En janvier 1795, sa division, formant avec celle du général Lemaire l'extrême gauche de l'armée, concourut à enlever les forts de Lœvenstein et de Workum, au confluent de la Meuse et du Wahal. Par la prise de ces forts, Heusden s'étant trouvé investi fut obligé de capituler, et les deux divisions françaises entrèrent le 14 janvier dans cette place, où elles trouvèrent 75 pièces de canon, 150 milliers de poudre, un amas considérable d'armes, et d'immenses magasins de vivres et de fourrages. Le général Bonnaud s'approcha ensuite de Gertruydemberg pour en former l'investissement, et réussit à s'emparer de vive force de plusieurs forts dépendants de cette place. Le 19 du même mois, il se rendit maître de Gertruydemberg, dont il fit la garnison prisonnière de guerre sur parole. Le 20, il prit possession de Dordrecht. On trouva dans cette ville, qui avait un des arsenaux les mieux fournis de la Hollande, 632 pièces de canon, la plupart en bronze, 10 mille fusils neufs, et des magasins de munitions de guerre et de vivres pour l'approvisionnement d'une armée de 30 mille hommes. Le 22, il se présenta devant Rotterdam, où il fit son entrée le même jour. Le 23, il s'empara de la Haye. Il marcha ensuite sur Helvoet-Sluys, où 600 Français se trouvaient prisonniers de guerre sous la garde de 800 Anglais. Bonnaud sachant que le commandant du port était partisan de la révolution qui s'opérait alors en Hollande, se concerta avec lui, et les prisonniers français ayant été armés, ouvrirent les portes d'Helvoet-Sluys, dans lequel le général Bonnaud entra et

prit les 800 Anglais. Les princes de Salm-Salm et de Hohenlohe, et un aide-de-camp du général Clairfait, qui étaient venus dans ce port pour s'y embarquer, furent faits prisonniers et envoyés à Paris par les commissaires de la convention. Vers la fin de 1795, Bonnaud fut envoyé pour servir dans l'armée des côtes de l'Océan, commandée par le général Hoche. Il se jeta dans la Basse-Vendée, surprit quelques partis des royalistes sous les ordres de Charette, qui fut poursuivi jusqu'au-delà de Belleville, par les colonnes des généraux Bonnaud, Gratien et Canuel. Rappelé à l'armée de Sambre-et-Meuse, au commencement de 1796, le général Bonnaud y eut le commandement de la réserve de cavalerie, forte d'environ 2,500 chevaux, et qui, au 30 mai, se trouvait réunie dans le Hundsruck. Le 28 juin, il passa le Rhin à Cologne, et vint se réunir à la division Collaud, dans le camp de Portz. Le 3 juillet, il prit position à Hachembourg, et marcha ensuite sur Friedberg. Le 9 du même mois, au passage de la Lahn, il chargea les Autrichiens avec la plus grande intrépidité, les culbuta et les mit en désordre. Vers le 3 août, la réserve de cavalerie commandée par Bonnaud fit, d'après les ordres du général Bernadotte, un mouvement pour tourner Burg-Eberach, occupé par l'ennemi qui se retira. Il contribua, le 7, à forcer le général Kray de faire retraite sur la rive droite de la Rednitz. S'étant dirigé sur Castel, il en débusqua l'ennemi, et aida par ce moyen le général Legrand à se maintenir dans une position qu'il avait prise au-delà des gorges de Niessas. Dans la marche sur Amberg, le général en chef Jourdan l'envoya avec toute la cavalerie de son armée et deux compagnies d'artillerie légère, à la poursuite des escadrons ennemis, qui furent menés l'épée aux reins jusqu'au-delà d'Hildersdorff. Le 22 août, il eut ordre de couvrir la droite de l'armée, en se retirant sur Pfaffenhoffen, et de là sur Amberg. Ayant été retardé dans sa marche par des chemins affreux, il parvint cependant à déboucher par la droite de la route de Castel, et à se joindre au gros de l'armée, au moment ou les colonnes ennemies se déployaient à la hauteur de Wolfering. Le général ennemi

Wartensleben, qui venait de passer les défilés de Castel, repoussa d'abord la division Bonnaud, qui était chargée de couvrir la retraite de l'armée entière de Sambre-et-Meuse; mais Bonnaud, résistant ensuite avec beaucoup de vigueur aux attaques de l'archiduc Charles, ne céda le terrain que pied à pied, et fit avec succès volte-face pour tenir tête à l'ennemi, toutes les fois que celui-ci le serrait de trop près. Sa division et celle du général Klein couvrirent le mouvement de retraite sur la Wisent. Le 29, il forma la réserve des divisions Bernadotte et Championnet. S'étant approché de Wurtzbourg, le 2 septembre, il rencontra l'ennemi, en position en avant du village d'Estenfeld; le chargea avec vigueur; le fit replier, et mit sa division en bataille en attendant l'arrivée de l'infanterie. L'armée continuant son mouvement de retraite vers la Lahn, le général Bonnaud eut avec l'ennemi de continuelles escarmouches. Après le passage de cette rivière, Bonnaud eut ordre de ramener sa cavalerie de Lembourg à Aslar. Les Autrichiens ayant attaqué la division Grenier, le 16 septembre, sur les hauteurs de Giessen, le général Bonnaud fut envoyé au secours de cette division avec une demi-brigade d'infanterie, un régiment de cuirassiers et une batterie d'artillerie légère. Il fit exécuter plusieurs charges avec beaucoup de valeur et d'intrépidité; repoussa l'ennemi; le culbuta, et l'obligea à se retirer en désordre sur la rive gauche de la Lahn. Dans cette journée, le général Bonnaud avait, par son étonnante activité et sa constante ardeur, rendu les plus grands services à l'armée et décidé du succès de l'action. Mais les lauriers qu'il venait de cueillir devaient être les derniers pour lui. Atteint d'une balle qui lui cassa la cuisse, il mourut quelque temps après de cette blessure, emportant dans sa tombe les regrets de tous les militaires qu'il avait commandés avec tant d'honneur, et particulièrement ceux du général en chef Jourdan, dont il était l'ami (1). (*Moniteur, annales du temps.*)

---

(1) Le général Bonnaud fut cité plusieurs fois avec disti nction dans les rapports des généraux en chef sous les ordres desqu els il servait.

DE BONNAVENTURE, *voyez* DE MOUSSET.

DE BONNAY. (Charles-François, *marquis*), *maréchal-de-camp*, né le 22 juin 1750; fut d'abord page du roi Louis XV en sa petite écurie, en 1765. Il entra au service militaire, en septembre 1767, comme sous-lieutenant au régiment du Roi dragons. Le 1er février 1774, on le nomma exempt de la 1re compagnie des gardes-du-corps commandée par le duc de Villeroi, et il reçut une commission de capitaine de cavalerie. Il fut fait sous-lieutenant de la même compagnie, le 1er janvier 1776, et eut une commission de mestre-de-camp de cavalerie, le 30 septembre 1779 (1). En 1789, il fut nommé député suppléant de la noblesse du Nivernais aux états-généraux, et entra à l'assemblée nationale, au mois de décembre de la même année, en remplacement de M. de Damas, démissionnaire. Appelé plusieurs fois à la présidence de l'assemblée nationale, il fut un de ceux qui remplirent cette éminente fonction, avec le plus de talent, de calme et d'impartialité (2). Ayant été accusé, en 1791, par le comité des recherches d'avoir été instruit du projet de départ de Louis XVI, il se disculpa, et finit cependant par dire : « Si le roi m'avait demandé mon avis, je ne lui aurais pas conseillé ce départ ; » mais s'il m'avait choisi pour le suivre, je répète que je » serais mort à ses côtés, et que je me glorifierais d'une » telle mort. » Le 1er novembre 1792, il fut encore dénoncé à la convention nationale comme ayant entretenu des correspondances avec les émigrés. Ayant émigré, il

(1) En 1791, il était encore sous-lieutenant de la 1re compagnie des gardes-du-corps, commandée alors par le duc de Guiche.

(2) L'assemblée nationale décréta sur sa proposition, le 8 mai 1790, l'uniformité des poids et mesures dans toute l'étendue du royaume. On lit dans le *Moniteur* du 5 juillet 1791 une lettre écrite au président de l'assemblée nationale par MM. de Bonnay de Serent, et conçue en ces termes : « Nous avons l'honneur de vous prévenir que nos principes nous » font en ce moment la loi de ne point prendre part aux délibérations » de l'assemblée nationale, et de nous abstenir de ses séances. »

se rendit auprès des princes français. Il resta constamment attaché à la cause des Bourbons, et particulièrement à la personne de S. M. Louis XVIII, qu'il accompagna dans son long exil, et dont il fut le ministre en titre pendant le séjour de ce prince à Varsovie. Le marquis de Bonnay rentra en France avec le roi, en 1814, et fut nommé ministre plénipotentiaire de France en Danemark, où il resta pendant l'interrègne de 1815. Le roi le créa pair de France, le 17 août de cette dernière année, et le nomma son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la cour de Berlin, par ordonnance du 2 mars 1816. Le marquis de Bonnay partit de Paris au mois de mai, et eut sa première audience du roi de Prusse, le 20 du même mois. Il demanda son rappel à la fin de 1820, et fut remplacé à la cour de Berlin par le vicomte de Châteaubriant. (*Moniteur, annales du temps.*)

DE BONNAY DE VOMAS (François), *maréchal-de-camp*, d'une branche cadette de la même famille que le précédent, était, en 1765, capitaine au régiment Dauphin cavalerie. Il eut le rang de lieutenant-colonel, en 1768; fut fait, en 1773, lieutenant-colonel du régiment Royal-Picardie, et devint chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Il fut créé brigadier de cavalerie, le 1er mars 1780, et maréchal-de-camp, le 1er janvier 1784. On ne le trouve plus porté sur le tableau des officiers-généraux après 1791. (*Etats militaires.*)

BONNAY (Jacques), *général de brigade* du 8 mars 1793. Voyez *le Supplément.*

DE BONNAYS, *voyez* DE PÉROUSSE.

DE BONNE (François), *duc de Lesdiguières, pair et connétable de France,* naquit à Saint-Bonnet de Champsaur, le 1er avril 1543, dans la religion catholique, que son précepteur lui fit abjurer, en 1554, pour la prétendue réformée. Lesdiguières, de simple archer de la compagnie d'ordonnance du sieur de Gordes, où il entra, en 1568, parvint par degrés au comble des honneurs. Il fit ses pre-

mières armes, en 1562, avec les calvinistes, en qualité d'enseigne de la colonelle du régiment de Furmeyer, et se fit remarquer à la défense de Sisteron, où il défendit une brèche avec une intrépidité qui lui valut les éloges publics de ses chefs. Au secours de Grenoble, assiégé par les catholiques, en 1563, il se signala dans une vive escarmouche, et poursuivit les assaillants avec une telle ardeur, qu'ils abandonnèrent leurs retranchements, et se retirèrent jusque sur les frontières de Savoie. Furmeyer le nomma sur le champ guidon de sa compagnie d'hommes d'armes, à la place de La Villette, neveu de ce capitaine, tué dans l'action. Lesdiguières se trouva, la même année, à la surprise de Romette, et défit les secours que la garnison de Gap dirigeait sur cette place. En 1565, les protestants de Champsaur l'ayant choisi pour leur chef, il s'empara de Corp, en 1566; marcha au secours du Pont-Saint-Esprit, dont les catholiques levèrent le siége, et défit cent lances italiennes, commandées par le capitaine Scipion, chef redouté dans tout le pays. Son expérience non moins prématurée que son courage le fit appeler, en 1567, aux conseils des princes protestants. Ce fut là que le roi de Navarre (depuis Henri IV) donna les premières marques de la grande affection qu'il porta depuis à ce héros. Lesdiguières combattit à Montcontour, en 1569, et se retira avec les débris de l'armée en Dauphiné. En 1562, les protestants ayant repris les armes, il mit Corp en état de défense, et se saisit du fort d'Ambel. En son absence, Beaumont, chef catholique, s'était emparé par un coup de main de la ville de Corp. Lesdiguières arrive aussitôt, et la reprend par escalade. Vingt hommes seulement, de la troupe de Beaumont, échappent au carnage en se rendant à discrétion. L'année suivante, Lesdiguières secourut Freyssinière et défit les catholiques au fort de Chanalas. La Cozette, leur chef, eut près de 700 hommes tués ou noyés dans ce combat. Les catholiques de Gap ayant fait une sortie le jour de la Pentecôte de la même année, Lesdiguières, secondé par le brave La Croix de Tallart, les tailla en pièces, et quelques-uns seulement échappèrent à la

mort pour porter à Gap la nouvelle de cette défaite. Il servit sous Montbrun à la reddition d'Orpierres et de Serres, en 1574, et au combat où fut défait, avec perte de 1000 à 1200 hommes, Labourel, gouverneur de Gap, qui tentait de secourir le château de Serres. Il contribua à la défaite de la garnison de Vif; s'empara de vive force du bourg de Luelbure et du château de la Roche par composition; secourut Livron, en plein jour et en traversant l'armée du roi Henri III, qui, peu de jours après, leva le siége de cette place. Il concourut à la prise de Saix, de la Motte Salançon, de Rosans et de St.-André, et assiégea Châtillon en Pivis, au printemps de 1575. De Gordes, gouverneur de Dié, secourut à temps ce château, important par sa situation; mais en retournant à Dié, il fut assailli au Pont-d'Oreille par Montbrun et Lesdiguières, qui lui tuèrent beaucoup de monde, et détruisirent entièrement un bataillon de Suisses. Lesdiguières eut un cheval tué sous lui dans cette action. Il en perdit un second dans un combat opiniâtre livré contre son avis par Montbrun, auprès du pont de Mirebeau. Tous les efforts de Lesdiguières ne purent vaincre les difficultés de la position prise par Montbrun. Ce dernier, qui était un vaillant capitaine, fut victime de sa témérité : son cheval lui ayant cassé la cuisse en s'abattant sous lui, il demeura prisonnier, et fut décapité peu de temps après. Lesdiguières rallia le reste des troupes à Pontaix, et fut unanimement désigné pour successeur de Montbrun. En 1576, il s'empara de Gap par surprise, et sans effusion de sang; reprit Ambel, dont il fit passer la garnison au fil de l'épée; reprit aussi Corp, dont Centurion s'était emparé, et força de Gordes à abandonner le siége d'Urre. (1) Lesdiguières fut élu capitaine-général des

(1) Ce fut dans le même temps que Guillaume d'Avançon, archevêque d'Embrun, prélat d'un zèle inflexible pour le bien de l'église, et par conséquent ennemi de Lesdiguières, entreprit, dit-on, de faire assassiner ce chef des réformés. Jacques Platel, valet-de-chambre de ce dernier, fut l'instrument choisi pour consommer ce crime. Lesdiguières, informé de son dessein, et voyant qu'il hésitait depuis long-temps, se retire un jour seul dans sa chambre où il y avait deux lits, met sous la

protestants du Haut-Dauphiné, en 1577 : élection confirmée par le prince de Condé et par le roi de Navarre. L'édit de Poitiers, rendu en 1579, avait fait poser les armes aux protestants; mais cette paix fardée leur étant plus funeste qu'un véritable état de guerre, ils firent, en 1580, une nouvelle levée de boucliers. Le duc de Mayenne leur prit d'abord quelques places, et les défit ensuite à Valence et à Romans. Ces hostilités cessèrent par un traité fait en 1581 avec le duc de Mayenne. En 1584, les protestants ayant repris les armes, Lesdiguières reçut de nouveaux pouvoirs du roi de Navarre; emporta Choryes de vive force, le 23 juin 1585; se rendit maître de Montélimart, de la citadelle d'Embrun, le 20 novembre; soumit Châteauroux et Saint-Clément. Ayant rencontré quelques troupes du roi, il les

---

couverture de chacun une épée et un poignard; appelle Platel; lui commande de fermer la porte, et de prendre ce qu'il trouverait dans l'un des lits. Platel obéit : il tire avec une surprise mêlée d'effroi les armes cachées sous la couverture. Lesdiguières s'armant à son tour, lui dit avec fermeté : « Puisque tu as promis de me tuer, essaie de le faire, et ne » perds pas par une lâcheté la réputation de soldat que tu t'es acquise. » Platel, confondu, avoue qu'il mérite la mort, et tombe aux pieds de son maître, qui, touché de son repentir, lui reproche sa faiblesse, et lui pardonne. Les jours de ce grand homme furent souvent menacés par les ennemis de sa gloire et de sa fortune. En 1584, ils gagnèrent un homme d'armes de la compagnie de Vachères, auquel ils donnèrent 500 écus et un beau cheval sous la condition d'assassiner Lesdiguières. Ce dernier, loin de prévenir le coup qui le menace, se fait suivre par cet homme d'armes à la chasse, et s'isole avec lui dans un bois épais. « Mon cava» lier, lui dit-il, lorsqu'ils furent assez avancés, voici un lieu tout propice » quand on veut se défaire d'un homme. » A ces mots l'homme d'armes se précipite à terre, et, se jetant aux genoux de Lesdiguières, il lui confesse son dessein. « Mon gentilhomme, lui dit Lesdiguières après une courte » réprimande, faites mes recommandations à ceux qui vous ont envoyé, » et dites-leur qu'ils ne sauraient se défaire de moi sans perdre le meil» leur ami qu'ils aient. » Pénétrés d'admiration à ce dernier trait de grandeur d'âme, les chefs des désunis, qui jusqu'alors avaient refusé de reconnaître l'autorité de Lesdiguières, se réunirent à lui, et dépêchèrent le même jour au roi de Navarre pour faire connaître à ce prince l'intention où ils étaient de combattre immédiatement sous les ordres de Lesdiguières.

pousse dans Tullin; escalade cette ville en plein midi; les y force et les taille en pièces, et revient à la Muré, qu'il fortifie. Il assiégea Sainte-Jalle, le 15 avril 1586, et fit battre la place avec 3 pièces de canon : les assiégés effrayés capitulèrent. Au bruit de cette conquête, les habitants de Mirebel lui apportèrent quatre jours après les clefs de leur ville. Le château du baron d'Allemagne, son parent, étant assiégé par 1400 hommes que commandait de Vins, le baron pria Lesdiguières de le délivrer. Ce dernier y marcha avec un détachement, et son avant-garde tombant sur les troupes de la Ligue, les mit en désordre. Lesdiguières vint achever leur déroute, et leur prit 1200 soldats et 6 drapeaux. A la faveur d'un pétard, il emporta le château de Champre, la nuit du 1er avril 1587. Il fit des courses jusqu'aux portes de Gap. Venterol se soumit dans la crainte d'être attaquée. Il tendit une embuscade à la garnison de Sault, qui donna dans le piége, et fut taillée en pièces. Le 26 mai, il investit le château de Monestier, au bourg de la Mure, et le fort du pont de Coignet; le lendemain, on ouvrit la tranchée devant la Mure. Le pétard fut attaché, le 31, au Coignet, et tout était disposé pour saper les murs de la place, lorsque la garnison se rendit à discrétion : la Mure se rendit aussi le 1er juin. Merindols et son château se rendirent le 16. Égallier, Pierre-Longue, Jonquières, subirent la loi le 21. Le 23, il attaqua le Poët-Laval, qui se rendit après un assaut. Ayant appris que Montélimart avait été surpris, le 16 août, par les partisans de la Ligue, il détacha 400 hommes au secours de cette place, dont le château tenait encore. Les ligueurs reprirent cette ville le 1er septembre. S'étant présenté devant Guillestre, l'ennemi se retira dans le château, qui se rendit le 5, après avoir reçu 200 coups de canon. La nuit du 24 au 25 du même mois, il forma le siége du château de Queiras. A force de bras il fit transporter son canon à travers les montagnes par des chemins inaccessibles. Le commandant, frappé d'une manœuvre si prodigieuse, et qu'il ne soupçonnait pas possible, capitula le 10 octobre. Quatre jours après, l'église de Saint-Pierre fut emportée d'assaut; la garnison et le commandant demeurèrent pri-

sonniers. En 1588, Lesdiguières, lieutenant pour le roi de Navarre, tenta de surprendre Grenoble, et y fit donner l'escalade, le 11 janvier, sur les cinq heures du matin. Cette tentative n'ayant point réussi, pour s'en venger, il prit le même jour le fort de Gières, près de Grenoble. Il forma, le 9 mars, sur Tallard, et le 13, sur Vizille, deux semblables entreprises qui échouèrent : il comptait sur la surprise, mais l'ennemi fut averti. 50 hommes étant venus l'attaquer à la Coche, il en fit 20 prisonniers, et tailla le reste en pièces. Le 5 avril, il entreprit de construire un nouveau fort sur le côteau de Puymore, près Gap. Pendant qu'une partie des pionniers préparait le gazon, l'autre était employée aux fortifications, et la noblesse recevant le gazon des mains de ceux qui le coupaient, le portait aux travailleurs, et faisait tête aux fréquentes sorties de la garnison de Gap. Cette forteresse devait avoir intérieurement 720 pieds, et être flanquée de 4 bastions. En 13 jours elle fut en état de défense, munie de bois et de farine pour 3 mois. Sur le bruit qu'un corps de ligueurs marchait pour s'opposer à la construction du fort, Lesdiguières sortit de son camp; les atteignit près de Curban; les battit; les poursuivit jusque dans Claret, où ils s'étaient réfugiés, et emporta d'emblée leurs retranchements. Le 7 mai, il prit le château Jarjayes, après 6 jours de résistance. Il prit aussi le fort de Baumes, le 12 septembre, et fit fortifier le bourg d'Oysans. Les troupes du roi ayant investi ce bourg, le 14 octobre, il fit attaquer leur camp le 23. L'action fut vive, et deux jours après, elle devint encore plus meurtrière. Les assiégeants étant aux abois, Lesdiguières fit un nouvel effort. Il chargea lui-même l'ennemi, lui tua plus de 80 hommes, et 4 capitaines. Le gouverneur ne pouvant plus tenir, se rendit à des conditions honorables. Dans les premiers mois de 1589, Lesdiguières assiégea Marsanne; mais les mauvais temps rendirent ses efforts infructueux. Il prit le bourg de Donzère, près de Montélimart; passa au comtat Venaissin, pour secourir Gouvernet et Blacons; soumit en chemin Chantemerle, Valaury, Colonzelles, le Bouchet, Richerence, Rochegude, Camaret, Aubignan, Ville-Dieu, Querans, Buisson, Puymerat et Molans.

Cette dernière place fut battue pendant 8 heures, et enlevée d'assaut. La mort de Henri III, assassiné le 1er août 1589, donna un nouvel essor à l'ambition des Guises; mais le masque de la religion ne devait plus voiler leurs coupables desseins. Dès lors plusieurs chefs du parti de la Ligue abandonnèrent les drapeaux de Mayenne pour combattre sous les enseignes de Henri IV. Alphonse d'Ornano, lieutenant-général au gouvernement de Dauphiné pour le feu roi, conclut à la Grange, le 13 septembre 1589, une ligue offensive et défensive avec Lesdiguières, pour maintenir et conserver le Dauphiné sous l'obéissance du roi Henri IV. Lesdiguières soumit Crest, Gap et Tallart, à l'autorité de ce monarque, qui lui donna le commandement des armées de Piémont, de Savoie et de Dauphiné, par pouvoir signé au camp d'Alençon, le 23 décembre de la même année. Lesdiguières s'empara de Briançon, de Barcelonne, du fort St.-Paul et du fort de Barles, sur le duc de Savoie. Il prit le fort d'Exiles, en 1590; défit, le 2 octobre, le capitaine Sonas, près de Jalasse; lui tua 300 hommes, et 15 ou 18 capitaines; emporta le lendemain, et de vive force, les barricades de Jaillon, où les ligueurs perdirent 500 hommes. Il prit Montélimart et Embrun, en 1590; se rendit maître de Grenoble, le 1er mars 1591: le roi lui en donna le gouvernement. Il emporta d'assaut les Échelles, ville située en Savoie dans un lieu étroit et élevé: la citadelle composa le 5. Marchant au secours de La Valette, sur qui le fort de la guerre était tombé, il se rendit en Provence, et reprit en chemin Aureau, le Revest et Sainte-Trinité, le 1er avril. Il joignit La Valette à Vinon, le 13, dans le dessein de secourir la ville de Berre, qui était assiégée. A l'affaire d'Esparon, où les ennemis furent défaits, le 15 avril, Lesdiguières eut l'habileté de couper avec 300 chevaux l'infanterie ennemie placée dans Esparon, et tomba avec furie sur la cavalerie, qui se débanda. Les Savoyards perdirent dans cette action 8 capitaines, plusieurs gentilshommes, 14 enseignes, 3 cornettes, 500 soldats qui furent tués, et 1000 prisonniers, parmi lesquels fut un des généraux du duc de Savoie. De son côté, Lesdiguières ne perdit que 20 hommes. Après avoir

eu part à la prise de plusieurs villes, il quitte La Valette; revient à Gap; rassure Briançon; va à Grenoble; se rend dans le Viennois, et arrête les ravages de l'ennemi dans ces cantons. On le voit successivement attaquer trois jours de suite les Savoyards au Pont-de-Beauvoisin; repousser dans les vallées quelques troupes des ennemis sorties de leurs retranchements; leur tuer 60 hommes, le 11 juin; courir jusqu'aux portes de Lyon; pénétrer jusqu'au faubourg de la Guillotière, dont il fut maître pendant deux heures; de là, emporter Givors; forcer la brèche, et tailler en pièces tout ce qui ne fut point dans la citadelle, que la garnison consternée rend sur-le-champ. Il retourne en Provence, il prend le château de Luz à composition, le 2 septembre. Il se disposait à assiéger Digne, aux environs de laquelle il s'était emparé de Chantarsier et de Courbon, lorsqu'il apprit qu'une armée de 15,000 hommes, composée d'Espagnols, d'Italiens et de Savoyards, commandée par Amédée, bâtard de Savoie, menaçait Grenoble. Lesdiguières n'avait que 8,000 hommes; il va au-devant d'eux; les joint à Pontchara, le 19 septembre; enfonce leur infanterie; la cavalerie s'ébranle; un commandant espagnol s'avance avec 20 cavaliers pour percer Lesdiguières, qui détourne avec son épée la lance de l'Espagnol et le tue. Les Français jettent un cri de joie et se précipitent sur la cavalerie, qui plie à la seconde charge; le marquis de Bellejoyeuse, enfermé avec 2000 hommes dans les châteaux d'Avalon et de Bayard, se rendit à discrétion. Dans cette journée, 2500 hommes du côté des Savoyards furent tués; 900 furent faits prisonniers, sans compter la garnison des châteaux; ils perdirent en outre 32 drapeaux. Cette victoire ne coûta aux Français que 40 hommes; et valut à Lesdiguières la prise de Barcelonnette. Il repartit aussitôt pour le siége de Digne, qu'il emporta. La mort de La Valette, arrivée au mois de février 1592, et qui exposait la Provence, y rappela Lesdiguières. Il assiégea Beyne, qui lui ouvrit ses portes, le 13 mai; Ginasservis, Beaudun, Castellane, en firent autant; Aulps, Bariols, Cotignac, Peyrols, Jouques et Saint-Paul, Draguignan, Moans et Châteauneuf, se soumirent. Il cou-

rut la Provence; battit les Savoyards, près de Nice, le 4 juin; força leurs retranchements; enleva leur bagage, leurs chevaux, leurs bêtes de charge. Le 18, il prit Vence, et Muy, où il passa au fil de l'épée 1200 soldats qui voulaient s'y jeter. Il s'empara de la Cadière, le 4 juillet; du Castelet, le 5; de Signe, la Ciutad, Cereste et Roquefort. Il aurait entièrement abattu le parti de la Ligue, sans la diversion que le duc de Nemours fit en Dauphiné, et qui l'obligea d'y retourner. Il y reprit Saint-Marcelin et quelques autres postes dont ce duc s'était saisi. Le duc de Savoie profitant de nos divisions, attaquait depuis long-temps la France en Provence et en Dauphiné. Lesdiguières forme une entreprise hardie, dangereuse, mais importante, et qui lui réussit. Il passe les Alpes; porte la guerre dans le Piémont avec 3,500 fantassins et 600 chevaux, et s'empare du bourg et du château de la Pérouse, du château d'Osasques, de la tour de la Luzerne et du fort de Mirebone. Il força les retranchements ennemis au camp de Vigon, le 4 octobre; tailla en pièces l'infanterie; prit 10 drapeaux. Il n'eut que 6 officiers blessés, et 12 soldats tués. Les vallées d'Angrogne, de Luzerne et de la Pérouse, prêtèrent serment de fidélité au roi. Lesdiguières s'établit et se fortifie à Briqueras. Il assiége Cahours; la tour appelée Bramesan et le château, placés sur une haute montagne, passaient pour imprenables. A force de bras et de machines, il fait transporter son canon sur la montagne, et force la tour de Bramesan. Le duc de Savoie craignant les suites d'une bataille, jugea qu'il était plus à propos de faire diversion, et tourna tout à coup vers Briqueras, le 22 novembre. L'attaque fut brusque et opiniâtre; mais il fut repoussé. Lesdiguières, du camp de Cahours, s'avança avec sa cavalerie vers Gresillanne, pour le charger dans sa retraite, et le mit en déroute. Quelques jours après, le duc de Savoie tenta de faire passer un convoi dans la place à la faveur de la nuit, et sous l'escorte de 150 hommes; mais Lesdiguières, qui durant les siéges dormait armé, et avait toujours à la porte de sa tente 2 chevaux sellés, se mit à la poursuite des ennemis; coupa le convoi, et tua 80 hommes.

Cahours se rendit le 5 décembre. Il attaqua, le 7 juin 1593, 3000 Espagnols engagés dans les montagnes, au moment que Roderic de Tolède, leur général, faisait retraite près le village de Sabestran : Lesdiguières n'y perdit que 4 soldats; 1,500 Espagnols et leur général restèrent sur la place, et presque tous les commandants furent pris, avec 18 enseignes. En 1594, le duc d'Épernon ayant aigri les Provençaux, Lesdiguières eut ordre de rétablir la tranquillité dans cette province, que les hauteurs du duc d'Épernon pouvaient faire perdre au roi. Les voies d'insinuation ne réussissant pas, il dut employer la force des armes. Il passe la Durance au mois d'avril, à la vue du duc, sans perdre un seul homme; le combat à Ourgon, demeure maître du champ de bataille, et force le duc à se soumettre. Lesdiguières fut reçu à Aix avec un applaudissement général. Il reprend Saint-Paul-Trois-Châteaux, Tretz, Mirebel, Toulon, Cannes et son château, et Fréjus. Le fort bâti à Aix par d'Épernon fut rasé. Lesdiguières sortit de cette ville le 15 juillet. Il s'approcha, avec 2 pièces de canon, de Reillane, qui lui avait auparavant fermé ses portes; y entra le 16; assiégea le fort d'Exiles le 1er janvier 1595, et le prit, le 23, après avoir repoussé le duc de Savoie, qui était venu avec 10,000 hommes au secours de cette place. De retour à Grenoble, il prit, sur le duc de Savoie, Mirebel, et les Échelles, le 28 juillet. La trève entre le roi et le duc de Savoie laissa à Lesdiguières la liberté de venir faire sa cour à Henri IV, qui était alors à Lyon. Il y fut fait conseiller-d'état et commandant en Provence, pour éclairer la conduite du jeune duc de Guise, à qui le roi avait donné le gouvernement de cette province, en le chargeant d'en chasser le duc d'Épernon. Guise, qui avait promis de suivre les avis de Lesdiguières, ne pensa qu'à le jouer et qu'à faire échouer ses expéditions. Lesdiguières indigné se retira dans ses terres. Il retourna en Provence, en 1596; se rendit maître de Pimoisson, le 19 janvier, de Sénès, de Brioust et de Saint-André. Le roi, instruit que le duc de Savoie se préparait bien plus à la guerre qu'à la paix, fit Lesdiguières son lieutenant-général commandant l'armée en Piémont, Savoie, et au

marquisat de Saluces, par pouvoir donné à Paris, le 6 mars 1597. Le roi, qui assiégeait Amiens, ne pouvait donner l'argent nécessaire pour lever des troupes. Le crédit de Lesdiguières y suppléa : il eut bientôt une armée de 6000 hommes de pied, et de 600 chevaux. Il se rendit maître de Saint-Jean-de-Maurienne le même jour que le général de la cavalerie devait y faire entrer 200 chevaux et 800 fantassins ; poussa ce général jusqu'au Mont-Cenis, dont il s'empara ; rompit le pont de Montmélian pour empêcher de secourir la Tour-Charbonnière ; prit La Rochelle, Chaumousset, Lucille, et reçut un coup de balle au-dessus du cordon de son chapeau sans être blessé. Le duc de Savoie, déterminé à le chasser de la Maurienne, passe l'Isère, et se campe à Ste.-Hélène. Lesdiguières prend son camp aux Molettes (ce sont deux coteaux à une demi-lieue de Montmélian). L'armée du prince était de 8,000 hommes, et il fallait qu'il passât un ruisseau dont Lesdiguières occupa les bords. Il y eut là une escarmouche qui dura cinq heures, et dans laquelle Lesdiguières eut 30 soldats tués et 60 blessés : le cheval qu'il montait fut tué sous lui. Le duc de Savoie eut 500 hommes tués ou blessés. Le lendemain, Lesdiguières, ne pouvant attaquer le duc sans désavantage, se tint retranché sur les bords du ruisseau. On resta en présence quatre jours ; le cinquième, le duc de Savoie vint pour forcer le camp, tant par ses derrières que par le ruisseau. Les Savoyards plièrent partout et se retirèrent en désordre. Lesdiguières sortit alors de son camp ; les poursuivit, et leur tua ou blessa 1200 hommes. Les Français y perdirent peu, ayant combattu couverts de leurs retranchements. Il fut fait lieutenant-général en Dauphiné, sur la démission du maréchal d'Ornano, par provisions du mois d'octobre 1597 ; et le 15 mai 1598, il emporta le fort Barraux par escalade (1). Le duc de Savoie

(1) Le duc de Savoie avait fait construire ce fort à la vue de nos armées. Lesdiguières, qui avait ses desseins ultérieurs, ne mettait aucun obstacle à cette construction. Les murmures que son indifférence excitait ne tardèrent pas à parvenir à la cour, et Henri IV lui en fit des reproches. « Votre Majesté, répondit Lesdiguières au roi, a besoin d'une

pensait à prendre St.-Romans et St.-Jean-de-Maurienne par des intelligence que Lesdiguières fit échouer. La paix se conclut le 2 mai. En 1600, il commanda, sous le roi, l'armée contre le duc Charles-Emmanuel, auquel il enleva toute la Savoie. Il fut fait maréchal de France, par état donné à Fontainebleau le 27 septembre 1609, enregistré au parlement de Paris, le 22 janvier 1610. Le roi le créa conseiller d'honneur au parlement pour y avoir ses entrées, par lettres données à Paris, le 12 janvier 1610, enregistrées au parlement le 22 (1). Il fut élevé à la dignité de duc et pair de France, par lettres données à Paris, au mois de mai 1611, registrées au parlement de Paris, le 6 février 1620, et à la chambre des comptes du Dauphiné, le 21 novembre 1621 (2). Par commission du mois de septembre 1613, il fut choisi pour commander en Dauphiné, pendant le bas âge du comte de Soissons, et il y commanda jusqu'en 1623 (3). Par provisions du 30 mars 1621, il fut créé maréchal-général-des-camps et armées du roi. Cette charge fut établie en sa faveur. Il suivit en cette qualité le roi et le connétable de Luynes au siége de Montauban, qui fut investi le 18 août. Le 4 mars 1622, Lesdiguières fit embarquer à Valence sur le Rhône 6,000 hommes d'infanterie, et 500 chevaux pour investir le Poussin. Cette place, située sur un rocher escarpé au bord du fleuve, était défendue par deux châteaux voisins. Le premier assaut fut soutenu et vivement

---

» bonne forteresse pour tenir en bride celle de Montmélian. Puisque le » duc de Savoie en veut faire la dépense, il faut le laisser faire. Dès que » la place sera suffisamment garnie, je me charge de la prendre. » Il ne l'attaqua en effet que lorsqu'elle fut pourvue de tous ses canons et munitions, et l'enleva en moins de deux heures, quoique la garnison s'attendît à cette attaque.

(1) Registres du parlement.

(2) Les lettres d'érection de sa terre de Lesdiguières en duché et pairie pour lui, et après lui, pour Charles de Créqui, son gendre, sont rapportées dans l'*Histoire des Grands-Officiers de la Couronne,* tom. IV, pag. 277, avec toutes les pièces qui y sont relatives.

(3) Les manuscrits de Sainte-Marthe disent qu'il fut fait gouverneur du Dauphiné, en 1610. Il était lieutenant-général de cette province, et fut nommé pour y commander, en 1613, ainsi que nous l'avons avancé, mais il n'en eut point le gouvernement.

repoussé. La brèche étant élargie, Lesdiguières allait donner un second assaut, lorsque le duc de Rohan ordonna au gouverneur de rendre la place, qui fut remise à Lesdiguières, le 17 mars. Le 6 juillet de la même année 1622 (1), il eut un brevet daté de Castelnaudary, qui lui assurait la charge de connétable, dont les provisions, expédiées le même jour et datées du camp devant Castelnaudary, furent enregistrées au parlement de Paris et à la connétablie, le 16 février 1623, et à la chambre des comptes, le 8 avril suivant. Il eut une dispense de prêter serment, expédiée à Carcassonne, le 14 juillet, et cependant il le prêta le 28 août suivant (2). Il fut reçu chevalier des Ordres du roi, le 26 du même mois de juillet. Le roi assiégeant Montpellier, le connétable lui amena 4000 hommes de pied et 3000 chevaux, et arriva au camp, le 7 octobre. Avec ce nouveau renfort, le roi n'étant point encore en état d'investir entièrement la place, qui lui avait déjà coûté beaucoup de monde et ses meilleurs officiers, le connétable renoua les négociations pour la paix avec le duc de Rohan. Elle fut conclue le 9, et le roi entra dans Montpellier. Le roi partit de cette ville le 27, et donna au connétable le commandement du Bas-Languedoc, des Cévennes et du Vivarais, avec ordre de faire détruire les fortifications de toutes les places que les calvinistes occupaient. Il fut fait gouverneur de Picardie, par provisions données à Fontainebleau, le 16 mars 1523, registrées au parlement de Paris, le 16 juillet (3). Il eut un pouvoir donné à Saint-Germain-en-Laye, le 13 août 1624, pour commander l'armée de Bresse, qu'on le laissa maître de conduire en Savoie et en Italie. En vertu du même pouvoir, il la commanda en 1625 et 1626. Le 2 février 1625, il joignit avec 10,000 hommes

(1) Il avait à cette époque fait abjuration du calvinisme, et embrassé la religion catholique.

(2) Ses provisions se trouvent dans Godefroy, *Histoire des Connétables*, pag. 70. *La dispense de prêter serment*, pag. 71; dans les registres du parlement de 1623; au dépôt de la guerre, et dans les manuscrits de Séguier qui existaient à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

(3) Registres du parlement de Paris.

le duc de Savoie, allié de la France. Pendant que ce prince attaquait les Génois d'une part, le connétable, âgé de 82 ans, assiégeait de son côté la place de Gavi défendue par 800 hommes. 300 ayant fait une sortie, il n'en rentra que 70 dans la place, et la ville capitula. Le gouverneur du château, situé sur un rocher escarpé, se flattait qu'il n'était pas possible de le forcer; aussi sa surprise fut extrême, lorsqu'il aperçut deux pièces de canon que le connétable avait trouvé moyen de faire porter sur une montagne qui commandait le château, et il capitula. Lesdiguières battit le duc de Féria qui se retirait après la levée du siége de Vérue. Le connétable fut plus heureux et plus habile encore dans sa retraite à Acqui, en présence de l'armée ennemie plus forte du double que la sienne : elle lui fit autant d'honneur que le gain d'une bataille. En 1626, le baron de Brison n'avait point voulu accepter la paix; il s'était fortifié dans le Pousin, dont il s'était saisi le 1er janvier, et il exerçait le long du Rhône des brigandages continuels. Le connétable feignit de vouloir assiéger le Pousin, et Brison offrit de rendre la ville à certaines conditions que le connétable lui accorda : la citadelle de Pousin et le fort de Toulon, près Privas, furent aussitôt rasés. Le connétable de Lesdiguières s'étant retiré à Valence, il y mourut le 28 septembre, âgé de 83 ans. Brave, mais plus éclairé et plus prudent encore, il sut toujours choisir le lieu et le moment de combattre; jamais il ne fut ni blessé, ni vaincu. 60 ans de victoires et de succès non interrompus forment l'éloge de ce grand capitaine; éloge qu'aucun héros de l'antiquité ne partage avec lui. Aussi Henri IV disait-il qu'il ne voudrait céder qu'à Lesdiguières le titre de premier capitaine de l'Europe (1). Tous les souverains ont payé à ce grand homme de guerre leur tribut d'estime et d'admiration. *S'il y avait en France deux Lesdiguières,* disait la reine Élisabeth, *j'en demanderais un au roi.* (*Vie de Lesdiguières, écrite par Videl, son secrétaire, Histoire des Grands-Officiers de la Cou-*

(1) Ce sont les expressions de ses provisions de connétable de France; charge qui fut supprimée au mois de janvier 1627.

ronne, le président Hénaut, Histoire de France du P. Daniel, de Thou, édition de 1734, tom. VIII, Mémoires de la Ligue, tom. II, pag. 204 et suiv.; Histoire du Languedoc, tom. V; Comptes de l'extraordinaire des guerres.)

DE BONNE DE TALLART (Étienne), *comte d'Auriac, maréchal-de-camp,* avait servi long-temps capitaine au régiment de Piémont, lorsqu'il leva, par commission du 6 mars 1597, un régiment d'infanterie de son nom, avec lequel il servit au siége d'Amiens la même année, et à l'armée de Picardie en 1598. La paix ayant été faite, le 2 mai de cette année, on licencia son régiment, par ordre du 6. Il il servit à la conquête de Savoie en 1600, et fut nommé chevalier des Ordres du roi en 1615 (1). Créé maréchal-de-camp, par brevet du 11 juillet 1620, et désigné pour servir sous les ordres de M. le prince de Condé, il commanda en Poitou jusqu'au 14 janvier 1621, époque à laquelle il passa sous les ordres du duc d'Épernon, en Béarn. Il contribua à la prise de plusieurs places et à la soumission de cette province; fut ensuite employé à l'armée d'Aunis, sous les ordres du même général; puis sous le comte de Soissons, depuis le 4 juillet 1621, jusqu'à la fin de la campagne de 1622. Employé, en 1624, à l'armée de Bresse, sous le connétable de Lesdiguières, il joignit avec cette armée le duc de Savoie, le 2 février 1625; se trouva au siége de Gavi, et à la défaite du duc de Féria, la même année. Il servit, en 1627, sous les ordres du prince de Condé, et se trouva, la même année, à la prise du château de Saint-Auban, de Soyon et de Beauchatel. Il leva, par commission du 8 février 1628, un régiment d'infanterie de son nom; continua de servir sous le prince de Condé à la prise de Pamierre, de Réalmont, de Castel-Franc, de Castelnau et de Brassac; au siége de Sainte-Afrique et de plusieurs autres petites places. Passé sur les frontières de Piémont,

(1) L'*Histoire des Grands-Officiers de la Couronne* dit qu'il fut nommé chevalier des Ordres du roi, en 1611, et qu'il fit ses preuves le 5 mai 1612, tom. IV, pag. 286; le dépôt de l'ordre dit positivement qu'il ne fut nommé qu'en 1615.

il commanda une des attaques des barricades de Suze, le 6 mars 1629. Le duc de Savoie ayant fait sa paix, le 11, le régiment du comte d'Auriac fut licencié. Employé à l'armée de Bresse le 25 septembre 1629, sous les ordres du marquis de la Force, il servit au siége de Pignerol et à la conquête de la Savoie. Il était conseiller-d'état et capitaine de cent hommes d'armes des ordonnances du roi, lorsque ce prince lui accorda, sur la démission du marquis de Villeroi, la lieutenance-générale au gouvernement de Lyonnais, par provisions données à St.-Germain-en-Laye, le 27 juin 1631, régistrées au parlement le 14 août suivant. Il commanda dans cette province jusqu'au 22 mars 1635, époque à laquelle il fut employé maréchal-de-camp en Italie sous le maréchal de Créqui. Il se trouva cette même année à la prise du fort de la Villette; au siége de Valence; à la prise de Candia et à celle du château de Sartirane. Il était à l'attaque des retranchements des ennemis sur le bord du Tésin, le 23 juin 1636, et mourut à l'armée, au mois de septembre de la même année. (*Dépôt de la guerre*, *historiens du temps*.)

DE BONNE, *voyez* DE BLANCHEFORT.

BONNEAU DE TRACY (Henry), *maréchal-de-camp*, était capitaine dans un vieux corps dès 1644, et fit toutes les campagnes de Flandre, où il donna des marques de la plus grande valeur. Il eut une jambe cassée au siége de Condé, en 1655. La distinction avec laquelle il servit à la bataille des Dunes et aux siéges de Dunkerque et de Gravelines, en 1658, lui mérita l'agrément d'une compagnie au régiment des gardes-françaises, dont il fut pourvu par commission du 22 février 1659. Il commanda cette compagnie au siége de Tournay, en 1667, et y reçut un coup de mousquet qui lui fracassa la bouche. Il fut alors nommé pour commander dans la ville et la citatelle de Dunkerque, pendant l'hiver, par ordre du 8 décembre. Créé major-général de l'infanterie, par brevet du 20 avril 1672, il en remplit les fonctions auprès du corps de troupes que commandait le prince de Condé, sous le roi, et se trouva au siége d'Arnheim, où il reçut dans ses bras le comte du Plessis, tué d'un coup de ca-

non. Il continua de remplir les fonctions de major-général de l'infanterie, sous le prince de Condé, puis sous le duc de Luxembourg, en Hollande, en 1673 et 1674; obtint le grade de brigadier, par brevet du 5 juillet de cette dernière année, et combattit avec la plus grande valeur à Seneff. Nommé major-général de l'infanterie de l'armée d'Allemagne sous les ordres du maréchal de Turenne, en 1675, il fut fait prisonnier dans le camp des ennemis, où il avait pénétré par mégarde et en croyant être dans l'armée de France. Échangé, en 1676, il servit en qualité de major-général de l'infanterie de l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Luxembourg; combattit à Kokesberg; contribua à la prise de Montbelliard; servit aux siéges de Valenciennes et de Bouchain, et commanda ensuite la brigade des gardes à la bataille de Cassel et au siège de Saint-Omer, en 1677. Étant passé en Allemagne, il remplit les fonctions de major-général de l'infanterie, et servit avec distinction au siége de Fribourg. En considération de ses services, il fut créé maréchal-de-camp, par brevet du 6 décembre. Nommé major-général de la même armée, en 1678, il servit au siége de Kehl et à celui du château de Lichtemberg, où il fut blessé au bras d'un coup de fauconneau. Gouverneur de Bergues, par provisions du 13 janvier 1681, il se démit de sa compagnie au régiment des gardes; passa ensuite au gouvernement des ville et citadelle de Tournay, par provisions du 1er janvier 1682, et mourut en se rendant à Valenciennes, au mois de mars suivant. (*Dépôt de la guerre.*)

BONNEMAINS (N..., *baron*), *maréchal-de-camp*, entra de bonne heure au service comme sous-lieutenant de dragons, et fit quelques-unes des premières campagnes de la révolution aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, en qualité d'aide-de-camp du général de division Tilly. Il devint successivement chef d'escadron, et major au 16e régiment de chasseurs à cheval, et fut nommé, en 1806, colonel du 5e régiment de la même arme, qui faisait partie du 1er corps d'armée commandé alors par le général Bernadotte. Le colonel Bonnemains rendit des services signalés,

à la tête de son régiment, pendant les campagnes de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne. Il se distingua particulièrement aux batailles et aux combats de Schlectz, Iéna, Crivilz, où il fut blessé, Lubeck et Morungen. Le 1er corps ayant été envoyé en Espagne, le colonel Bonnemains l'y suivit avec son régiment. Il déploya beaucoup de bravoure et de talens, en 1809, aux combats de Truxillo et de Medelin; à l'évacuation de Talavera, où il dégagea un bataillon d'infanterie française enveloppé par une nombreuse cavalerie ennemie, le 22 juillet; au combat d'Allabon, le 26, et à la bataille de Talavera, le 28 du même mois. Il fut employé activement en Andalousie, en 1810, et fut chargé, vers la fin de cette année, de dissiper les rassemblements qui s'étaient formés sur les montagnes de la Ronda, d'où il chassa les insurgés. Il obtint sur eux, en 1811, de nouveaux avantages près d'Algésiras. Créé général de brigade, le 6 août de cette dernière année, il continua de se distinguer à l'armée du Midi, en Espagne. Il fut fréquemment chargé d'expéditions importantes, et combattit avec la plus grande valeur en différentes occasions. En 1813, il passa de l'armée d'Espagne à celle d'Italie, commandée par le prince Eugène, qui lui confia dans plusieurs circonstances le commandement de son avant-garde. Il fit à cette armée les campagnes de 1813 et 1814; s'y conduisit en officier expérimenté, et fut cité avec distinction pour sa conduite à l'affaire de Caldiero, le 15 novembre 1813. Il fut encore mentionné de la manière la plus honorable pour la valeur qu'il avait déployée dans deux combats soutenus par lui à Villa-Franca, le 14 février 1814, contre des forces très-supérieures, sur lesquelles il remporta un avantage considérable. Il commanda l'avant-garde de l'armée d'Italie à la bataille du Mincio, le 8 du même mois, et y rendit des services signalés qui contribuèrent au succès de cette glorieuse journée. Sa conduite en cette occasion lui valut d'être proposé pour le grade de général de division. Il avait été fait chevalier de l'ordre de la Couronne-de-Fer, lorsqu'on le nomma commandant de la Légion-d'Honneur, le 10 janvier 1814. Il fut créé chevalier de Saint-Louis, le 19 juillet de la

même année. Nommé inspecteur-général de gendarmerie, il réorganisa les 18ᵉ et 20ᵉ légions de cette arme. En 1815, il fut employé par Buonaparte pendant les cent jours, et adressa de Dinan, le 20 juin, au gouverneur de Givet, une lettre sur la position des corps d'armée aux ordres du maréchal Grouchy et des généraux Gérard et Vandamme. Cette lettre ayant été transmise au ministre de la guerre, fut lue à la chambre des représentants dans la séance du 22. Le général Bonnemains fut élevé par Buonaparte au grade de lieutenant-général, en 1815; mais cette nomination n'a point été confirmée par le roi. On le trouve classé comme maréchal-de-camp, inspecteur-général de gendarmerie, dans le tableau des officiers-généraux en activité en 1820 et 1821. (*Moniteur, états militaires, annales du temps.*)

DE BONNET DE GAULT (Charles-Vital), *maréchal-de-camp,* entra aux mousquetaires, en 1688; se trouva à la bataille de Fleurus, en 1690; au siége de Mons et au combat de Leuze, en 1691; au siége de Namur et à la bataille de Steinkerque, où il fut blessé, en 1692. Il servit à la bataille de Neerwinde et au siége de Charleroy, en 1693; à la marche de Vignamont, au pont d'Espierre, en 1694; à l'attaque des retranchements, et au bombardement de Bruxelles, en 1695. Il devint sous-brigadier, au mois de janvier 1696; servit en Flandre cette année et la suivante, et au camp de Compiègne, en 1698. Nommé maréchal-des-logis de la compagnie des grenadiers à cheval du roi, par brevet du 13 février 1702, il se trouva avec cette compagnie au combat de Nimègue et à celui d'Eckeren, en 1703; à la bataille de Ramillies, où il fut blessé, en 1706, et à la bataille d'Oudenarde, le 11 juillet 1708. Il avait obtenu, le 16 juin précédent, une commission pour tenir rang de capitaine de cavalerie. Il combattit à la bataille de Malplaquet, en 1709, et devint sous-lieutenant de la compagnie des grenadiers à cheval du roi, le 25 janvier 1710. Il servit en cette qualité en Flandre, en 1710 et 1711; aux sièges de Douay et du Quesnoy, en 1712; à ceux de Landau et de Fribourg, en 1713. Lieutenant de la même compagnie, par brevet du

Crux, qui y précédait la famille des Bourbons. (*Brevets et Etats militaires*.)

DE BORNE D'ALTIER (Jean-Baptiste-Basile, *vicomte*), *maréchal-de-camp*, né à Mende, le 14 juin 1752, fut reçu page du roi Louis XV, le 7 janvier 1768. Nommé sous-lieutenant au régiment de Conti cavalerie, le 13 juillet 1771, il y devint successivement capitaine, le 5 mai 1772, et major, le 13 avril 1788. On le créa chevalier de Saint-Louis, le 23 décembre 1789. Ayant émigré en septembre 1791 (1), il fut nommé lieutenant-colonel de cavalerie, le 3 mars 1792, et commanda, la même année, un escadron de 120 gentilshommes à l'avant-garde du corps d'armée de Mgr le duc de Bourbon. En 1795, il fut fait major du corps noble des Chevaliers de la couronne, à l'armée de Condé; et, avec la permission de S. M. Louis XVIII, il commanda ce corps, lorsqu'il passa au service de Russie, en 1797. Nommé colonel de cavalerie, le 31 juillet de cette dernière année, il entra dans le régiment de dragons d'Enghien, et y servit jusqu'en 1801, époque à laquelle l'armée de Condé fut définitivement licenciée. Le vicomte de Borne d'Altier a fait à l'armée des princes les campagnes de 1792, 1795, 1796, 1797, 1799 et 1800. Il a été promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 31 juillet 1809. En 1820, il habitait la ville de Munich, capitale du royaume de Bavière. (*Brevets et états militaires*.)

BORNET (N....), *général de brigade*, fut employé à l'armée de l'Ouest, en l'an 2 (1793). Voyez *le Supplément*.

BORREL (Jean-Baptiste-Étienne), *maréchal-de-camp*, né le 25 décembre 1755. Voyez *le Supplément*.

---

(1) Le comte de Borne d'Altier, son frère, colonel du régiment de Conti dragons, servit dans les armées royales de la Vendée. Étant tombé au pouvoir des républicains, il fut enfermé dans la prison du Luxembourg avec le plus jeune de ses fils à peine âgé de 17 ans; et après 15 mois de détention, tous deux périrent sous la hache révolutionnaire, le 10 juillet 1794.

DE BORSELLE (WOLFART), comte de Boucan, en Écosse, et de Grandpré, en Champagne, d'une ancienne maison de Hollande, *maréchal de France*, fut pourvu de cette charge par Louis XI, au lieu et place du maréchal de La Fayette, et payé en cette qualité, du 1er mars 1464, jusqu'au 29 octobre 1465, époque à laquelle il fut destitué. Les historiens, en parlant de ce maréchal, se bornent à dire qu'il fut chambellan du roi; chevalier de la Toison-d'Or, en 1478, et qu'il conserva toute sa vie une pension de 2000 livres que Louis XI lui avait accordée. Il mourut à Gand, en 1487. (*Dépôt de la guerre, Histoire des Grands-Officiers de la Couronne, Le Gendre, Moréry, Comptes de l'extraordinaire des guerres.*)

DE BORSTEL (Gabriel, *comte*), *maréchal-de-camp*, servait dans l'artillerie, et avait fait plusieurs campagnes de la guerre terminée en 1698, et toutes celles de 1701 à 1711, lorsqu'on le nomma lieutenant d'artillerie, le 17 avril de cette dernière année. Il commanda en troisième cette arme à l'attaque de Denain; aux siéges de Douay, du Quesnoy, et de Bouchain, en 1712; à ceux de Landau et de Fribourg, en 1713. Il obtint la lieutenance-générale de l'artillerie au département de Champagne, le 2 mai 1716; la charge de premier lieutenant-général de l'artillerie, sur la démission du marquis de La Frézelière, par provisions du 16 mai 1729; le département-général du Dauphiné et de la Provence, le 8 octobre 1730, en se démettant de celui de Champagne, et commanda en second l'artillerie à l'armée d'Italie, où il se trouva à tous les siéges et aux batailles qui s'y donnèrent, en 1733, 1734 et 1735. Il fut crée brigadier, par brevet du 1er janvier 1740; commanda en chef l'artillerie de l'armée d'Italie, par commission du 1er septembre 1743, et se trouva à l'attaque du faubourg du Pont. Il continua de commander l'artillerie de l'armée d'Italie, par commission des 1er février 1744, 15 avril 1745, et 1er avril 1746; fut créé maréchal-de-camp, par brevet du 2 mai 1744, et se trouva aux siéges de Nice, de Montalban, de Villefranche, du Château-Dauphin, de Demont et de Coni, et à la bataille de la Madona-

del-Ulmo, en 1744. Il servit à l'attaque de la vallée de Spino; aux siéges d'Acqui, de Tortone, de Plaisance, de Parme, d'Alexandrie, de Valence, d'Asti et de Casal, et au combat de Rivaronne, en 1745; au siége d'Acqui; à la prise de Ponzone, de Terzo, de Montaboni, et à la bataille de Plaisance, en 1746. Il reçut à cette bataille une blessure, dont il mourut le 24 du même mois. (*Dépôt de la guerre*, *Gazette de France*.)

DU BOSC DE RADEPONT (Jean-Léonor, *marquis*), *maréchal-de-camp*, entra aux gardes-françaises, en 1743; fut fait lieutenant dans le même corps avec rang de colonel d'infanterie, et obtint la croix de Saint-Louis. On le nomma brigadier d'infanterie, le 1er mars 1780, et maréchal-de-camp, le 5 décembre 1781. Il émigra en 1791, et fut radié de la liste des emigrés, en 1794. (*États militaires*.)

DU BOSC DE VITERMONT (Alexandre), *maréchal-de-camp*, d'une autre branche de la même famille que le précédent, était lieutenant au régiment des gardes dès 1637. Il servit aux siéges de Landrecies, de Maubeuge et de la Capelle, la même année; se trouva au siége de Saint-Omer, et au combat qui se donna sous cette place, en 1638; aux siéges d'Hesdin et de Renti, en 1639; au siége d'Arras et au combat des lignes, en 1640. Il servit aux siéges d'Aire, de la Bassée et de Bapaume, en 1641; de Collioure et de Perpignan, en 1742; et obtint une compagnie dans le même régiment, par commission du 7 décembre de cette année. Il resta à la cour avec le régiment, en 1643; servit aux siéges de Gravelines, en 1644; de Cassel, de Mardick, de Menin, de Bourbourg, de Lillers, de Béthune et de Saint-Venant, en 1645; de Courtray, de Bergues et de Dunkerque, en 1646; et passa l'hiver dans Armentières. Assiégé dans cette place, il fut un des otages de la capitulation signée, le 26 mai, et resta prisonnier de guerre. Ayant été échangé, il servit au siége d'Ypres, et combattit à Lens, en 1648. Il se trouva, en 1649, au blocus de Paris; au siége de Cambray; à la prise de Condé, et fut blessé dans un combat avec les troupes lorraines près de Valen-

ciennes. Il obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 5 septembre; ne servit point, en 1650; fut employé comme maréchal-de-camp, par lettres du 23 avril 1651, et commanda les gardes-françaises pendant la campagne. Il commandait les 12 compagnies des gardes-françaises à Dunkerque, lorsqu'il eut une commission, donnée à Poitiers le 11 décembre suivant, pour commander dans cette place en l'absence du comte d'Estrade. Il se trouva au combat du faubourg Saint-Antoine, en 1652; aux siéges de Mouzon et de Sainte-Menehould, en 1653; au siége de Stenay; au secours d'Arras, en 1654; et fut blessé, le 25 août de cette dernière année, à l'attaque des retranchements des ennemis devant Arras. Il servit aux siéges de Landrecies, de Condé et de Saint-Guilain, en 1655; et au siége de Valenciennes, où il fut tué, le 7 juillet 1656, à l'âge de 49 ans (1). (*Dépôt de la guerre, manuscrits Le Tellier, tom. XV, fol.* 124, *et tom. XVI, fol.* 297; *Gazette de France.*)

DU BOSC DE VITERMONT (N...., *chevalier*), *maréchal-de-camp,* de la même famille que le précédent, naquit à Grosseuvre, en Normandie, le 12 octobre 1741. Il entra cornette au corps des carabiniers du roi, le 1er avril 1756, et y fut fait lieutenant, le 3 mai 1766. Il passa aide-major au régiment Royal cavalerie, le 15 août 1767; devint capitaine en second, le 6 juillet 1776, et capitaine en premier, le 28 avril 1778. On le nomma major du régiment des cuirassiers de *Monsieur,* le 8 avril 1777; et il fut créé maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. (*États militaires, Varoquier.*)

DU BOSC, *voyez* DE MORIN et DE RAMOND.

---

(1) L'abbé de Nœufville, dans l'*Histoire du régiment des Gardes,* ne met M. de Vitermont ni au nombre des capitaines aux gardes, ni au nombre des maréchaux-de-camp; mais il cite comme capitaine aux gardes Geffrin de Vitermont, frère aîné de celui-ci, et qui n'a jamais eu de compagnie dans ce corps.

DU BOSCAGE, *voyez* GUILLAUMANCHES.

DU BOSQUET, *voyez* DE BAUGY et DE CHAVAGNAC.

DE BOSSAT (N....), lieutenant-général, mort avant le 1er novembre 1765. Voyez *le Supplément*.

DE BOSSOST (Roger), *comte* d'Espenan, *maréchal-de-camp*, fut d'abord enseigne au régiment des gardes-françaises, en 1620. Il servit à l'attaque du pont de Cé; aux siéges de Saint-Jean-d'Angély, de Clérac et de Montauban, en 1621; au secours de l'île de Ré, et aux siéges de St.-Antonin et de Montpellier, en 1622. Il était devenu lieutenant dans le même régiment, lorsqu'il se trouva au siége de la Rochelle, en 1627 et 1628; à l'attaque du pas de Suze; aux siéges de Privas et d'Alais, en 1629; au siége de Pignerol; au secours de Casal; au combat de Carignan, et à la conquête de la Savoie, en 1630. Nommé aide-major du même régiment, en 1631, il se distingua à la bataille de Castelnaudary, en 1632; servit à la conquête de la Lorraine; au siége de Nancy, en 1633, et fut fait sergent de bataille. Il leva, le 8 juillet 1635, un régiment de cavalerie hongroise de son nom, qu'il commanda à la bataille d'Avein, la même année, et à la reprise de Corbie, en 1636. Il leva, par commission du 18 décembre de cette dernière année, un régiment d'infanterie aussi de son nom. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 28 mai 1637, il se démit de l'aide-majorité des gardes-françaises, et servit cette campagne dans l'armée du comte de Soissons, en Champagne. Son régiment de cavalerie fut licencié au mois de décembre. Employé, en 1638, à l'armée de Guienne, commandée par le prince de Condé, il se trouva à la défaite de 2000 Espagnols, au passage de la rivière de Bidassoa; à la prise du fort du Figuier, du port de Fontarabie, du port du Passage; au siége de Fontarabie; au combat qui se donna sous cette place où les Français furent battus, et déploya dans toutes ces affaires beaucoup de valeur, d'intelligence et d'activité. Il servit au siége de Salces, qui se rendit, le 19 juillet 1639, et eut, le même jour, le gouverne-

ment de cette place, où l'on mit son régiment d'infanterie en garnison. Attaqué dans Salces, le 20 septembre, il se défendit avec la plus grande valeur, et tua environ 2500 Espagnols dans plusieurs sorties. Il fut cependant contraint de rendre la ville, le 7 janvier 1640. On lui donna alors le gouvernement de Leucate, où il se rendit avec son régiment. Il y ménagea la soumission des Catalans et les reçut sous la protection du roi. Il conduisit à Barcelonne un corps de 3000 hommes de pied et de 800 chevaux qu'il fit entrer dans cette ville. Il se jeta peu après dans Tarragone, assiégée par les Espagnols; mais n'ayant trouvé ni fortifications en état, ni munitions, il la rendit par une capitulation honorable, et qui cependant lui eût attiré la disgrâce du cardinal de Richelieu, si le prince de Condé ne la lui avait évitée par son entremise. Il se signala infiniment au combat livré en Roussillon, le 22 décembre 1741, contre les Catalans; retourna jusqu'à douze fois à la charge, eut quatre chevaux tués sous lui et reçut deux blessures. Le 23, quoique attaqué de la fièvre, il retourna à l'ennemi, et perdit encore quatre chevaux. Il servit au siége d'Elme, sous les ordres du prince de Condé. Employé en 1642, sous les ordres du roi, il s'empara, le 12 février, de Sainte-Marie-de-la-Mer : il avait été blessé au siége de cette ville. Il se trouva ensuite aux siéges de Collioure et de Perpignan. En 1643, il commanda l'infanterie du centre, sous les ordres du duc d'Enghien, à la bataille de Rocroy, où il enfonça et défit entièrement l'infanterie espagnole. Il commanda l'attaque de la droite, au siége de Thionville; emporta l'avant-chemin couvert à la tête des enfants-perdus, et y fut blessé en combattant près du duc d'Enghien. Il servit ensuite à l'attaque de Sierk, et obtint, le 26 août, un brevet qui lui assurait une place de chevalier des Ordres du roi (1). Employé en 1644, sous les ordres du duc d'Enghien, il combattit avec la plus grande valeur, aux batailles des 3, 5, 6 et 9 août, devant Fribourg. Au siége de Philisbourg, qu'on entreprit

(1) Il mourut sans avoir été reçu.

le 1er septembre, il repoussa, le 2, les ennemis dans une sortie, et les fit rentrer dans la place avec perte. La ville ayant été prise et la garnison en étant sortie le 12, le comte d'Espenan en obtint le gouvernement le même jour, et y résida jusqu'à sa mort. On le créa gouverneur et lieutenant-général dans l'évêché de Spire, au marquisat de Baden et dans le Bas-Palatinat, par provisions du 20 décembre 1644. Il conserva aussi cette charge jusqu'à sa mort, arrivée au mois de mai 1646. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

BOTOT, dit DUMESNIL (Jacques-Marie), *maréchal-de-camp*, né à Paris, le 19 mai 1750, a été commandant en second de l'hôtel des Invalides, en l'an 8 (1800). On le trouve porté dans le tableau des pensions inscrites au trésor public, à l'époque du 1er septembre 1817, comme maréchal-de-camp retraité, après 24 ans 7 mois et 14 jours de service. Voyez *le Supplément.*

DE BOTTA (N...., *marquis*), *maréchal-de-camp*, avait été colonel-lieutenant-commandant le régiment Royal italien, lorsqu'on le fit brigadier d'infanterie, le 20 avril 1768. Il fut créé maréchal-de-camp, le 1er mars 1780, et était encore employé en cette qualité en 1792. On n'a pas pu découvrir ce qu'il était devenu depuis cette dernière époque. (*États militaires.*)

DE BOTTEREL DE LA BRETONNIÈRE (Gilles), *maréchal-de-camp*, entra aux mousquetaires en 1671; fit la campagne de Hollande en 1672, et fut fait cornette dans le régiment de La Feuillée, le 1er octobre de cette année. Il servit en cette qualité au siége de Maestricht, en 1673, et obtint une compagnie au régiment de cavalerie d'Estrades (depuis du Plessis), par commission du 3 avril 1674. Après la conquête de la Franche-Comté, où il s'était trouvé, il commanda sa compagnie au combat de Seneff, puis à la bataille de Mulhausen, la même année, et à celle de Turckheim, au mois de janvier 1675. Il servit cette même année aux siéges de Dinant, de Huy et de Limbourg; retourna en Allemagne, et s'y trouva au combat d'Altenheim et au secours

d'ambassadeur, en Angleterre. On le fit chevalier de Saint-Louis, le 8 juin 1783; lieutenant-général et chevalier du Saint-Esprit, le 1er janvier 1784. (*Etats militaires.*)

DE LA BONNINIÈRE DE BEAUMONT (Marc-Antoine), *comte et pair de France, lieutenant-général.* Voyez *le Supplément.*

DE BONNIVET, *voyez* GOUFFIER.

DE BONREPOS, *voyez* RIQUET DE CARAMAN.

DE BONSOL (Gaston), *maréchal-de-camp*, était colonel aux Grenadiers de France, en 1761. Il fut fait colonel du régiment provincial de Bordeaux, formé des bataillons de Nérac et de Villeneuve-d'Agen, en 1771, et conserva ce régiment jusqu'en décembre 1775, époque de la suppression des régiments provinciaux. On le créa brigadier d'infanterie, le 20 avril 1768, et maréchal-de-camp, le 1er mars 1780. Il est mort en 1788. (*Etats militaires.*)

DE BONSOL (Jean-Guillaume-Vincent, *comte*), *lieutenant-général*, né le 1er juin 1751, fut fait exempt des gardes-du-corps du roi, compagnie de Luxembourg, le 26 juin 1774. Il devint sous-lieutenant, le 1er janvier 1776, et mestre-de-camp, le 26 juin 1780. Il a été nommé lieutenant-général, le 3 janvier 1815, et grand'croix de l'ordre de Saint-Louis le 21 octobre de la même année. Voyez *le Supplément.*

BONTÉ (N...., *baron*), *maréchal-de-camp* du 6 août 1811; employé, en 1820, dans l'inspection-générale de l'infanterie. Voyez *le Supplément.*

BONTEMPS (N....), *baron d'Abaumont, général de brigade* du 20 avril 1799, et commandeur de la Légion d'Honneur, du 14 juin 1804. Voyez *le Supplément.*

BONVOUST (N....), *général*, ex-législateur, commandeur de la Légion-d'Honneur, du 14 juin 1804. Voyez *le Supplément.*

affaire, et le proposa pour le grade de général de brigade, qui lui fut conféré le 27 septembre. Il se trouva, en cette qualité, aux batailles de Leipsick, et fut fait prisonnier de guerre par les Russes à celle du 19 octobre de la même année. Il ne rentra en France que le 28 juin 1814, après la restauration du trône des Bourbons. En 1815, après la seconde expulsion de Buonaparte, il fut chargé, par le maréchal duc de Tarente, du licenciement des 9ᵉ et 20ᵉ divisions de l'armée dite de la Loire. Il avait été créé membre de la Légion-d'Honneur, le 16 mai 1804, et officier du même ordre, le 17 novembre 1808. S. M. le fit chevalier de Saint-Louis, le 17 janvier 1815. Le général Bony se trouvait encore compris dans le tableau des maréchaux-de-camp en activité, en 1820. (*Brevets et Etats militaires.*)

BOR (Georges), *baron de Ratsky*, *maréchal-de-camp*, fils de Georges, baron de Ratsky, et de Suzanne Balogti, était né au château de Salamanza en Hongrie. Il avait fait plusieurs campagnes en Hongrie, sous le prince de Ragotzi, lorsqu'il vint prendre du service en France. Il y obtint, le 1ᵉʳ novembre 1707, une commission de mestre-de-camp réformé à la suite des régiments de hussards; et, le 14 décembre suivant, un régiment de hussards de son nom, qu'il commanda en Flandre, et à la bataille d'Oudenarde, en 1708; à celle de Malplaquet, en 1709; à la bataille de Denain, et aux siéges de Douay et du Quesnoy, en 1712; à ceux de Landau et de Fribourg, en 1713. Naturalisé, par lettres données à Versailles au mois de janvier 1715, et créé brigadier de cavalerie, par brevet du 1ᵉʳ février 1719; il fit, en cette qualité, la campagne d'Espagne cette même année; servit à la conquête de la Lorraine, en 1733; passa à l'armée d'Italie au mois de novembre; y servit avec distinction pendant les siéges de Pizzighitone, de Novarre, de Tortone; se trouva aux batailles de Parme et de Guastalla; obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 1ᵉʳ août 1734; continua de servir en Italie jusqu'à la paix, et rentra en France au mois de septembre 1741. Il se trouva à la prise de Prague, au mois de no-

vembre de la même année ; au combat de Sahay, au mois de mai 1742; au ravitaillement de Frawemberg, et à la défense de Prague pendant les mois de juillet et d'août. Il mourut à Prague, le 3 septembre 1742. (*Dépôt de la guerre.*)

DE BORDAGE, *voyez* MONTBOURCHET.

DE LA BORDE (Charles-François-Xavier) *maréchal-de-camp,* né à Roanne, le 6 février 1731. Voyez *le Supplément.*

DE BORDENAVE (Antoine), *maréchal-de-camp,* né le 27 mai 1691, fut nommé sous-lieutenant au régiment d'infanterie de Bourbonnais, le 25 mars 1713, et lieutenant au même régiment, le 19 août suivant. Il servit au siége de Landau; à l'attaque des retranchements du général Vaubonne; au siége de Fribourg; et obtint une compagnie, le 21 octobre de la même année. Il la commanda au camp de la Meuse, en 1727; au camp de la Moselle, en 1732; au siége de Kehl, en 1733; à l'attaque des lignes d'Etlingen, et au siége de Philisbourg, en 1734. Il passa, le 19 décembre de cette dernière année, à une compagnie de grenadiers qu'il commanda à l'affaire de Clausen, en 1735; à l'armée de Westphalie, sur les frontières de Bohême, et en Bavière, en 1741, 1742 et 1743; aux siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes; puis au camp de Courtray, en 1744; à l'armée du Bas-Rhin, sous les ordres de M. le prince de Conti, en 1745; sur la Meuse, pendant le siége de Mons, au mois de juin 1746; et au siége de Charleroy, en juillet suivant. Devenu lieutenant-colonel de son régiment, le 20 août, il combattit, en cette qualité, à Raucoux, au mois d'octobre; passa en Provence avec le régiment de Bourbonnais, au mois de novembre, et contribua à chasser les ennemis au-delà du Var, en janvier et février 1747. Il servit, au mois de juin suivant, à la prise des retranchements de Villefranche et de Montalban; à la prise de ces deux villes, et à celle de Nice et de Vintimille. De là, il se rendit avec son régiment au camp de Tournoux; se trouva, le 19 juil-

let, à l'attaque des retranchements de l'Assiette et d'Exiles; continua de servir à l'armée d'Italie jusqu'à la paix, et fut créé brigadier, par brevet du 10 mai 1748. Il servit avec son régiment au camp d'Aimeries, en 1754; au camp de Calais, eu 1756; sur les côtes, en 1757, 1758 et 1759, et à l'armée d'Allemagne, en 1760. Maréchal-de-camp, par brevet du 20 février 1761, il se démit de la lieutenance-colonelle du régiment du Bourbonnais, et ne fut pas employé depuis. (*Dépôt de la guerre*, *Gazette de France.*)

DES BORDES (Silvain-François), *maréchal-de-camp*, né le 19 avril 1747. Voyez *le Supplément.*

DES BORDES, *voyez* D'ESPOCY.

DE BORDESOULLE, *voyez* TARDIF.

DE BOREL (Pierre-François-Thomas), *comte de Manerbe*, *lieutenant-général.* Nommé enseigne de la colonelle du régiment d'Artois, en 1703, il se trouva à la première bataille d'Hochstedt, et à la prise de Kempten la même année. Devenu cornette au régiment de dragons de Fontbeausard (depuis Saint-Chamond), au mois d'avril 1704, il combattit à la seconde bataille d'Hochstedt, sous le maréchal de Marchin; servit à l'armée du Rhin, en 1705; devint lieutenant, au mois d'avril 1706; continua de servir à l'armée du Rhin; se trouva à la levée du blocus du Fort-Louis par les ennemis; à l'attaque des retranchements de Drusenheim; à la prise de cette ville et à celle de Lauterbourg, d'Haguenau et de l'île de Marquisat. Capitaine au même régiment, par commission du 16 janvier 1707, il commanda sa compagnie à l'armée de Flandre, sous le duc de Vendôme, qui se tint sur la défensive; à la bataille d'Oudenarde, en 1708; à la bataille de Malplaquet, en 1709; à l'armée de Flandre, en 1710, 1711 et 1712, et se trouva, cette dernière année, à l'attaque des retranchements de Denain; aux siéges de Douay, du Quesnoy et de Bouchain. Passé en Allemagne, en 1713, il servit aux siéges de Landau et de Fribourg. Sa compagnie ayant été réformée avec le régiment, par ordre du 15 août 1714, il fut entretenu capitaine à la suite du régiment

de dragons de Lautrec (depuis Rochepierre, Harcourt et Flammarens), par ordre du 6 octobre; fit avec ce régiment la campagne de 1719, sur la frontière d'Espagne, et se trouva aux siéges de Fontarabie, des ville et château de Saint-Sébastien, d'Urgel et de Roses. Exempt de la compagnie des gardes-du-corps de Villeroy, par retenue du 28 avril 1723, il obtint, le 27 janvier 1724, une commission pour tenir rang de mestre-de-camp de cavalerie. On lui donna l'aide-majorité de sa compagnie, par brevet du 10 juillet 1725; et la place de second aide-major des gardes-du-corps, par brevet du 21 septembre 1733, avec rang d'enseigne, par brevet du même jour. Il fit, en cette dernière qualité, la campagne de 1735, où il remplit les fonctions de maréchal-des-logis de la gendarmerie. Créé brigadier, par brevet du 1er janvier 1740, et employé à l'armée du Mein, par lettres du 1er avril 1743, il remplit encore les fonctions de maréchal-général-des-logis de la gendarmerie, par commission du 1er juin; combattit à Dettingen, le 27 du même mois, et finit la campagne en Basse-Alsace, sous les ordres du maréchal de Noailles. Il suivit le roi en Flandre, en 1744, et fut employé à l'armée, par lettres du 1er mai. Promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 2, il servit comme brigadier aux siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes; passa de Flandre en Alsace, au mois de juillet; se trouva à l'affaire d'Haguenau, au mois d'août; servit au siége de Fribourg, et fut déclaré maréchal-de-camp, au mois de décembre. Employé à l'armée de Flandre, par lettres du 1er avril 1745, il remplit les fonctions de maréchal-général-des-logis de la maison du roi, par commission du 1er mai; se trouva à la bataille de Fontenoy; aux siéges des ville et citadelle de Tournay, d'Oudenarde et de Dendermonde. Il suivit le roi en 1746, et revint avec lui au mois de juillet. Devenu premier aide-major des gardes-du-corps, le 26 avril 1747, il suivit encore le roi en Flandre; combattit à Lawfeld; fut créé lieutenant-général, par pouvoir du 10 mai 1748, et obtint le gouvernement de Joux et de Pontarlier, par provisions du 20 mars 1749. Il se démit de l'aide-majorité des gardes-du-corps, le 2 janvier 1750, et obtint, par lettres du 25

août 1755, la permission de porter les marques de commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Il eut une place de commandeur de cet ordre, par provisions du 1er avril 1761, et mourut le 2 novembre 1762, à l'âge de 77 ans. (*Dépôt de la guerre, Gazette de France.*)

BOREL (André), *général de division* du 22 octobre 1808. Voyez *le Supplément.*

BOREL (N...., *baron*), *maréchal-de-camp,* fut fait chevalier de Saint-Louis, le 21 août 1814, et commandeur de la Légion-d'Honneur, le 23 du même mois. Voyez *le Supplément.*

DE BORELLI DE ROQUESERVIÈRES (Jacques), *maréchal-de-camp,* fut nommé capitaine au régiment d'infanterie du Roure lors de sa création, le 20 mars 1635. Il commanda sa compagnie à la prise du fort de Villette; au siége de Valence; à la prise de Candia et du château de Sartiranne, en 1635; à la prise d'Oleggio et de plusieurs autres petits postes; au combat du Tésin; à la défaite de Léganès, près de Buffarola, en 1636; à la défense d'Ast; au combat de Montbaldon, en 1637; au secours de Brême et de Verceil, en 1638; au combat de Cincio; au secours de Casal, où il servit avec distinction; au siége et à la prise de Thivars; au combat de la Route, en 1639; au siége de Turin, en 1640; au siége d'Ivrée; au secours de Chivas, et à la prise de Pianèze et de Mondovi, en 1641. Nommé mestre-de-camp du régiment où il était capitaine, sur la démission du comte du Roure, par commission du 15 juillet, il le commanda au siége de Coni, où il fut blessé; à la prise de Demont, la même année; à la prise de Crescentino, de Nice-de-la-Paille, et de Tortone, en 1642; au siége de Trin et de la citadelle d'Ast, en 1643. Devenu sergent de bataille, au mois d'octobre de la même année, il fut nommé gouverneur de Véruc, en 1646. Son régiment fut incorporé dans ceux d'Aiguebonne et des Galères, par lettres du roi au comte du Plessis-Praslin, du 8 du même mois. Il obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 30 septembre 1651, et contri-

BOTTON-CASTELLAMONT (Jacques-Hugues-Vincent-Emmanuel-Marie), *maréchal-de-camp*, né à Doire, en Italie, le 1er avril 1753. On le trouve dans le tableau des pensions inscrites au trésor public, à l'époque du 1er septembre 1817, comme maréchal-de-camp retraité, après 19 ans 4 mois et 8 jours de service. Voyez *le Supplément*.

DE **BOUBERS-MAZINGHEM** (Alexandre-François-Joseph, *comte*), *maréchal-de-camp*, naquit à Lihons, dans le Santerre (Picardie), le 5 janvier 1744. Il fit ses premières armes dans le corps des volontaires de Belle-Isle, et fit, sur mer, les deux campagnes de 1757 et 1758. Il passa dans l'artillerie en qualité d'aspirant, le 31 juillet 1760; fut reçu élève dans cette arme, le 19 février 1763; y obtint le grade de lieutenant, le 31 octobre 1764, et celui de capitaine, le 28 octobre 1774. On le créa chevalier de Saint-Louis, le 10 juillet 1786. Il s'embarqua à Nantes, le 2 janvier 1775; se rendit à la Guadeloupe, et servit dans cette île, jusqu'au 11 janvier 1777, époque à laquelle il revint en France. En 1789, il commanda un détachement de 50 hommes, avec lesquels il s'opposa, dans la ville d'Auxonne, aux démarches des canonniers du 1er régiment d'artillerie, qui prétendaient se faire délivrer une masse comprise dans la caisse du régiment, et qui se trouvait déposée chez le colonel. Il courut risque de perdre la vie en cette circonstance, et ne dut son salut qu'à deux artilleurs qui parvinrent à l'enlever au milieu des mécontents, et à le transporter dans la maison d'un officier municipal. Obligé de quitter Auxonne, il se rendit à Dijon, et fut ensuite attaché à la fonderie de canons établie à Douai. En 1792, il rejoignit, à Rocroy, la compagnie qu'il avait dans le 6e régiment d'artillerie. Nommé lieutenant-colonel de ce régiment, le 16 mai 1792, il le commanda, par permission du ministre de la guerre, accordée sur la demande faite par le corps. Il servit avec son régiment, aux armées commandées par les généraux La Fayette et Dumouriez; fut employé à l'état-major de l'artillerie; combattit à Jemmapes, le 6 novembre 1792; prit part aux diverses affaires

qui eurent lieu en avant de Liége; servit au bombardement de Maestricht, en 1793, et à la bataille de Neerwinde, en mars de la même année. Nommé colonel d'artillerie, le 5 août suivant, il finit, en cette qualité, la campagne de 1793, et fit celle de 1794, aux armées du Nord et des Ardennes. En récompense de ses services, il obtint le grade de général de brigade, le 31 octobre de cette dernière année. Lors de la nouvelle organisation de l'armée, en 1795, on le fit sortir du cadre de l'artillerie pour être employé dans la ligne; mais il fut replacé dans cette première arme, le 6 octobre de la même année. Par décision du 19 novembre 1796, il fut admis à la retraite de son grade de général de brigade, et se retira dans ses foyers. Cependant il fut employé, par ordre du premier consul Buonaparte, dans la 16ᵉ division militaire, depuis 1801 jusqu'en 1804. En mars de cette dernière année, la solde de retraite lui fut définitivement accordée. Il fut fait officier de la Légion-d'Honneur, dans le mois de juin suivant. (*États militaires, annales du temps; tableau des pensions inscrites au trésor public, à la date du 1ᵉʳ septembre* 1817.)

DE BOUCAN, *voyez* STUART.

DU BOUCHAGE, *voyez* GRATET.

BOUCHARD D'ESPARBÈS DE LUSSAN (François), *vicomte d'Aubeterre, lieutenant-général* (1), leva un régiment d'infanterie de son nom, par commission du 20 mars 1635. Il alla servir en Allemagne, sous le maréchal de La Force; y fut fait prisonnier par les troupes du général Gélas, et obtint sa liberté, le 14 avril 1639, en payant 15,000 écus de rançon. Il servit, la même année, sous le marquis de Feuquières, au siége de Thionville; au combat devant cet-

---

(1) Il était fils du maréchal d'Aubeterre, qui épousa, le 15 avril 1695, Hyppolite Bouchard, vicomtesse d'Aubeterre, héritière des nom et armes de la famille Bouchard, auxquels les enfants et descendants du maréchal d'Aubeterre furent substitués. (*Voyez* d'Esparbès.)

te place; aux siéges d'Arras, en 1640, et d'Aire, en 1641. Il combattit à Honnecourt, en 1642, sous le maréchal de Grammont, qui fut battu, et servit sur la frontière de Picardie, en 1643. Employé sous M. le duc d'Enghien, en 1644, il se trouva aux combats de Fribourg; au siége et à la prise de Spire, de Philisbourg, de Worms, d'Oppenheim et de Mayence. Il combattit à Nortlingen, en 1645; servit, la même année, à la prise de Nortlingen, de Dunkelspiel et d'Heilbron; aux siéges de Courtray, de Bergues, de Mardick et de Dunkerque, en 1646. Il se retira en Guienne, auprès de son père, qui commandait en Agénois, et obtint la charge de sénéchal et de gouverneur d'Agénois, à la mort de son père, par provisions données à Paris, le 1er février 1650 (1). Créé maréchal-de-camp, par brevet du 26 juin de la même année, il servit en Guienne, cette année et la suivante; fut désigné pour être chevalier des Ordres du roi, par brevet du 27 septembre 1651, et leva un régiment de cavalerie, par commission du 4 octobre. Devenu lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 10 juillet 1652, il continua de servir en Guienne et de commander dans l'Agénois. Il se démit de son gouvernement d'Agénois, en 1657, en faveur de son frère, et ne servit plus. Il mourut le 28 février 1683, âgé de 75 ans. (*Dépôt de la guerre, Mémoires du temps, Histoire des Grands-Officiers de la Couronne.*)

BOUCHARD D'ESPARBÈS DE LUSSAN (Pierre), *comte d'Aubeterre, lieutenant-général*, fils du précédent, naquit le 15 juin 1657. Il fit ses premières armes au siége de Dinant, en 1675; se trouva au siége d'Aire; au secours de Maestricht, en 1676; à la canonnade du camp du prince Charles; à la soumission du prince de Saxe-Eisenack; au combat de Kokesberg; au siége de Fribourg, en 1677; à l'attaque du pont de Rhinfeld; à celle des retranchements de Seckingen; au passage de la rivière de Kintzig; au siége de Kehl;

---

(1) Dépôt du secrétaire-d'état de la province.

à la prise du château de Lichtemberg, en 1678, et à la défaite des troupes de Brandebourg, à Minden, en 1679. Il se trouva au siége de Luxembourg, en 1684; aux siéges de Philisbourg, de Manheim, de Frankendal, et à la soumission des places du Palatinat, en 1688. On le nomma capitaine au régiment de Royal-Roussillon cavalerie, par commission du 15 février 1689. Il servit à l'armée d'Allemagne, d'abord, sous le maréchal de Duras, puis sous le maréchal de Lorges. Employé à l'armée de Flandre, sous le maréchal de Luxembourg, il combattit à Fleurus, en 1690; se trouva aux siéges des ville et château de Namur; au combat de Steinkerque, et au bombardement de Charleroy, en 1692. Devenu mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie de son nom, par commission du 31 mars 1693, et capitaine châtelain de Castelculier, en Agénois, par provisions du 17 juillet; il combattit à Neerwinde, le 29 du même mois; servit au siége de Charleroy, et fut de la marche de Vignamont au pont d'Espierres, en 1694. Il obtint, par commission du 25 octobre suivant, une brigade du régiment royal des carabiniers; se démit de son régiment de cavalerie, et fut pourvu du gouvernement des ville et château de Crest, par provisions du 29 novembre. Il se trouva au bombardement de Bruxelles, sous le maréchal de Villeroy, en 1695. Créé brigadier, par brevet du 3 janvier 1696, on l'employa à l'armée de la Meuse, sous le maréchal de Boufflers, cette année et la suivante; au camp de Coudun, près Compiègne, par lettres du 13 août 1698, et à l'armée de Flandre, par lettres du 6 juin 1701. Promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 29 janvier 1702, il se démit de sa brigade. Employé à l'armée d'Italie, par lettres du 21 février, il contribua à la victoire remportée à San-Vittoria; à la prise de Luzzara; à la soumission de Borgoforte; à la défaite du général Stahremberg, près de Stradella; au combat de Castel-Novo-de-Bormia; à toutes les expéditions du duc de Vendôme dans le Trentin; au combat de San-Sebastiano, en 1703; au siége et à la prise de Verceil, d'Ivrée et de sa citadelle, en 1704. Nommé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 26 octobre, il servit au

siége de Vérue; à celui de Chivas; à la bataille de Cassano, en 1705; à la bataille de Calcinato; au siége de Turin, et au combat sous cette place, en 1706. On lui donna, par provisions du 6 avril 1707, le gouvernement des ville et citadelle de Collioure et de Port-Vendres. Il servit, la même année, à l'armée de la frontière du Piémont, sous le maréchal de Tessé; fut employé à la même armée, sous le maréchal de Berwick, en 1709, 1710 et 1712, et ne servit plus après cette dernière époque. Il fut reçu chevalier des Ordres du roi, le 3 juin 1724; se démit, au mois de juin 1747, du gouvernement de Collioure, et mourut le 17 janvier 1748. (*Dépôt de la guerre, Mémoires du temps; Histoire des Grands-Officiers de la Couronne.*)

BOUCHARD D'ESPARBÈS DE LUSSAN (Louis-Pierre-Joseph), *comte de Jonsac*, fils du précédent, entra aux mousquetaires, en 1708; fit la campagne en Flandre, et se trouva à la bataille d'Oudenarde. Il servit comme aide-de-camp du comte d'Aubeterre, son père, sur la frontière du Piémont, en 1709; obtint une compagnie dans le régiment de cavalerie d'Aubeterre, par commission du 24 décembre de la même année; sortit des mousquetaires au mois de mars 1710, et commanda sa compagnie à l'armée de Flandre. Devenu sous-lieutenant de la compagnie des gendarmes de Bretagne, par brevet du 10 juin 1711, avec rang de mestre-de-camp de cavalerie, par commission du 13, il servit en Flandre, avec la gendarmerie, cette année et la suivante; fut pourvu de la charge de capitaine-lieutenant de la compagnie des gendarmes Dauphin, par provisions du 18 avril 1713, et de la charge de lieutenant-général au gouvernement de Saintonge et d'Angoumois, par provisions données à Versailles, le 30 décembre 1714. Il prêta serment, pour cette dernière charge, le 31 du même mois, et commanda la compagnie des gendarmes Dauphin, au siége de Kehl, en 1733. Créé brigadier, par brevet du 20 février 1734, il fut employé à l'armée du Rhin, par lettres des 1er avril de cette année, et 1er mai 1735. Il se trouva à l'attaque des lignes d'Etlingen; au siége de Philisbourg et

à l'affaire de Clausen. Promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 1[er] mars 1738, il se démit de la compagnie des gendarmes Dauphin, et ne servit plus. Il se démit aussi, au mois de janvier 1747, de la lieutenance-générale de Saintonge et d'Angoumois, en faveur de son fils. Il mourut le 3 juin 1750, âgé de 59 ans. (*Dépôt de la guerre.*)

BOUCHARD D'ESPARBÈS DE LUSSAN D'AUBETERRE (Pierre-Charles-François), *comte de Jonsac*, fils du précédent, naquit le 28 janvier 1714, et fut d'abord connu sous le nom de marquis de Jonsac. Il entra aux mousquetaires, en 1728; fut fait capitaine au régiment de cavalerie de Villeroy, le 6 mai 1730, et guidon de la compagnie des gendarmes de Berri, avec rang de lieutenant-colonel de cavalerie, le 3 août 1733. Il servit, avec la gendarmerie, au siége de Kehl, la même année; devint enseigne de la compagnie des gendarmes d'Orléans, le 25 mars 1734; combattit en cette qualité à l'attaque des lignes d'Ettlingen, et au siége de Philisbourg. Il se trouva à l'affaire de Clausen, en 1735, et obtint une sous-lieutenance dans la compagnie des chevau-légers d'Orléans, avec rang de mestre-de-camp de cavalerie, par brevet et commission du 2 août 1736. Il suivit la gendarmerie en Westphalie, au mois d'août 1741, et sur les frontières de Bohême et de Bavière, au mois d'août 1742. Après s'être trouvé à quelques escarmouches et au ravitaillement de Braunau, au mois de décembre, il rentra en France, avec le corps, au mois de juillet suivant; contribua à chasser les ennemis de l'île de Reignac, et finit la campagne en Haute-Alsace, sous le maréchal de Coigny. En 1744, il se trouva à la reprise de Weissembourg et des lignes de la Lautern; à l'affaire d'Haguenau; au siége de Fribourg, et obtint la compagnie des chevau-légers Dauphin, par commission du 14 décembre. Il commanda cette compagnie, en 1745, à la bataille de Fontenoy; aux siéges des ville et citadelle de Tournay, d'Oudenarde et de Dendermonde, et fut déclaré, au mois de novembre, brigadier, dont le brevet lui avait été expédié le 1[er] mai précédent. Employé à l'armée commandée par M. le prince

de Conty, par lettres du 1er mai 1746; il servit aux siéges de Mons et de Charleroy, et combattit à Raucoux. On le nomma lieutenant-général au gouvernement de Saintonge et d'Angoumois, sur la démission de son père, par provisions du 24 janvier 1747. Il se trouva à la bataille de Lawfeld, le 2 juillet de la même année, et obtint le gouvernement de Collioure et de Port-Vendres, sur la démission du comte de Jonsac, son grand-père, par provisions du 7 août suivant. Il fut employé à l'armée de Flandre, du 1er mai au 1er septembre 1748, et déclaré, au mois de décembre, maréchal-de-camp des armées du roi, dont le brevet était du 1er mai précédent. Il se démit alors de la compagnie des chevau-légers Dauphin; prit le nom de comte de Jonsac, à la mort de son père, le 3 juin 1750, et se démit, au mois de mars 1752, de la lieutenance-générale du gouvernement de Saintonge et d'Angoumois. Employé à l'armée d'Allemagne, par lettres du 1er mars 1757, il se trouva à la bataille d'Hastembeck; à la conquête de l'électorat de Hanovre; à la marche qu'on fit sur les ennemis vers Zell, et revint en France au mois de janvier 1758. On l'employa sur les côtes de Saintonge, par lettres du 1er avril suivant, et en Guienne, par lettres du 1er mai 1759. Promu au grade de lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 17 décembre suivant, il fut employé sur les côtes d'Aunis, de Saintonge et de Poitou, par lettres du 1er mai 1760. Il y servait encore en 1762. (*Dépôt de la guerre.*)

BOUCHARD D'ESPARBÈS DE LUSSAN (Louis), *comte de la Serre-Aubeterre*, *lieutenant-général*, de la même famille que les précédents, fut fait capitaine au régiment du comte d'Aubeterre, son frère aîné, à la création de ce régiment, par commission du 20 mars 1635 (1), et servit la même année, en Lorraine et à la prise de Saint-Michel. Il se trouva à la reprise de Corbie, en 1636, et fut employé, en 1637, à l'armée de Picardie, qui ne fit aucune expédition.

(1) Compte de l'extraordinaire des guerres.

Il se trouva au siége de Saint-Omer, en 1638; au siége de Thionville et au combat qui se donna sous cette place, en 1639; au siége et à la prise d'Arras, en 1640; à la prise d'Aire, de la Bassée, de Bapaume, en 1641; combattit à Honnecourt, en 1642; à Rocroy, en 1643, et servit à la prise de Thionville et de Sierck, la même année. Le régiment d'Aubeterre fut licencié en 1644. Le comte de La Serre obtint, sur la démission de son frère, ce même régiment, qu'on rétablit par commission du 14 mars 1645. Il combattit à Mariendal et à Nortlingen; se trouva à la prise de cette dernière place, et à celle d'Heilbron et de Trèves. On le créa maréchal-de-camp, en 1648, et lieutenant-général, par pouvoir du 20 août 1651. Il servit en Flandre sous le maréchal d'Aumont; leva, par commission du 10 octobre, un régiment de cavalerie de son nom; passa en Catalogne, où il fut employé, par lettres du 11 octobre 1751, et y servit cette année et la suivante: on n'y entreprit rien. On licencia son régiment de cavalerie à la fin de la campagne de 1652. Il soumit Villeneuve-d'Agénois, en 1653; fut employé en Guienne, par lettres du 1er mai 1654; en Catalogne, par lettres du 21 avril 1655, et y servit cette année et la suivante. On le fit capitaine de Castelculier en Agénois; sénéchal d'Agénois et du Condomois, et commandant des troupes qui étaient dans cette partie de la Guienne, en 1657. Il y commanda, en 1658 et 1659. Il fut nommé pour commander en Guienne, pendant l'absence du maréchal d'Albret, par commission du 22 avril 1674, et lieutenant de roi aux pays d'Armagnac et de Bigorre, sur la démission du marquis de Montespan, par provisions données à Versailles, le 22 août 1677. Il mourut au mois de juin 1693, âgé de 77 ans. (*Dépôt du secrétaire-d'état de la province, Mémoires du temps, dépôt de la guerre.*)

BOUCHARD D'ESPARBÈS DE LUSSAN (Léon), *chevalier d'Aubeterre, lieutenant-général*, frère du précédent, né le 17 octobre 1620, fut reçu chevalier de Malte, le 2 juin 1628. Il entra lieutenant au régiment de la marine, à sa création, en 1635; servit, en 1637, aux siéges et à la prise de

Landrecies, de Maubeuge, de la Capelle; de Saint-Omer, en 1638, et d'Hesdin, en 1639. Nommé capitaine au régiment de la marine, en 1640, il servit au siége d'Arras; à celui d'Aire, en 1641; à l'armée de Picardie, sous le comte d'Harcourt, qui se tint sur la défensive, en 1642; à la bataille de Rocroy; au siége et à la prise de Thionville et de Sierk, en 1643. Il se démit de sa compagnie au régiment de la marine, au mois de janvier 1644, et en obtint une dans le régiment d'infanterie d'Aubeterre, par commission du 20 du même mois. Il se trouva, en 1645, à la prise de Wimpffen; à celle de Rothembourg, emporté d'assaut; à la bataille de Nortlingen; au siége d'Heilbron, et eut part à toutes les expéditions de M. de Turenne, en 1646, 1647 et 1648. Il obtint, le 20 septembre de cette dernière année, une compagnie au régiment du cardinal Mazarin, et se démit de celle qu'il avait dans le régiment d'infanterie d'Aubeterre. Il servit au blocus de Paris; à l'attaque de Charenton; au siége de Cambray; au siége et à la prise de Condé, en 1649; au secours de Guise; à la prise de Rethel, et au combat près de cette place, en 1650. Il leva, par commission du 10 avril 1751, un régiment de cavalerie de son nom, avec lequel il servit en Flandre, sous le maréchal d'Aumont. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 15 septembre, et lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 16 juin 1655, il fut employé en Catalogne; contribua à la prise de Quiers, de Castillon, de Cadagne, et à la levée du siége de Solsona, par les ennemis. Il obtint, par provisions du 26 mars 1656, le gouvernement de Collioure, du fort Saint-Elme et de Port-Vendres, où il commanda jusqu'à la paix. On licencia son régiment, le 18 avril 1661. Il leva, par commission du 7 mars 1674, une compagnie franche d'infanterie, pour tenir garnison à Collioure, et qui fut licenciée en 1678. Il commanda en Roussillon, en l'absence du duc de Noailles et du marquis de Chazeron, par commission du 26 avril 1689; conserva ce commandement jusqu'à la paix de 1698, et mourut le 27 avril 1707. (*Dépot de la guerre, mémoires du temps, Histoire des Grands-Officiers de la Couronne.*)

BOUCHARD D'ESPARBÈS DE LUSSAN (Joseph-Henri), *marquis d'Aubeterre, maréchal de France*, chef de la branche aînée de la même famille, et frère de François, vicomte d'Aubeterre, naquit le 24 janvier 1714. Il entra aux mousquetaires, le 30 juin 1730; obtint une compagnie au régiment de cavalerie de Peyre, le 18 mars 1743, et servit sur le Rhin, en 1733, 1734 et 1735. Devenu colonel du régiment d'infanterie de Provence, par commission du 16 avril 1738, il marcha avec la 3e division de l'armée de la Meuse, en Westphalie, sous les ordres du maréchal de Maillebois, au mois d'août 1741, et passa l'hiver à Paderborn. Il suivit cette armée sur les frontières de Bohême, au mois d'août 1742; secourut Braunau, au mois de décembre; concourut au ravitaillement d'Égra, au mois de février 1743; contribua à la défense de Dingelfingen, où il fut blessé au genou; rentra en France, avec l'armée, au mois de juillet; finit la campagne en Haute-Alsace, sous le maréchal de Coigny, et concourut à la défaite des ennemis à Rhinvillers. Il passa avec son régiment, à l'armée d'Italie, sous M. le prince de Conti, au mois de février 1744; se trouva, au mois d'avril, à l'attaque des retranchements de Montalban et de Villefranche; à la prise de Nice, de Villefranche et de Montalban; au passage des Alpes par la vallée de Sture; à l'attaque des retranchements du Château-Dauphin, au mois de juillet, et reçut, dans cette dernière affaire, un coup de fusil au travers du corps. Il fut déclaré, le 1er août, brigadier, dont le brevet lui avait été expédié dès le 2 mai précédent, et fut employé en cette qualité pendant le reste de la campagne, quoiqu'il ne pût servir à cause de sa blessure. Employé à la même armée, par lettres du 1er avril 1745, sous les ordres du maréchal de Maillebois, il servit aux siéges d'Acqui, des ville et château de Tortone, de Plaisance, de Pavie, d'Alexandrie, de Valence, d'Asti et de Casal; combattit à Rivaronne; passa l'hiver en Italie; se trouva, en 1746, au secours de Valence; au siége d'Acqui; à la bataille de Plaisance; au combat du Tidon; et, étant repassé en Provence, avec l'armée, il concourut à la défense de

cette province pendant le reste de la campagne, qui ne finit qu'au mois de mars 1747. Employé à la même armée, le 1er juin suivant, il se trouva au passage du Var, le 3 juin; à la prise de Nice; aux siéges du fort de Montalban, de Villefranche, de Vintimille, et resta dans le camp, aux environs de cette place et de Nice, jusqu'au mois d'octobre. Il marcha, le 17 de ce même mois, sous les ordres du maréchal de Belle-Ile, au secours de Vintimille, que les ennemis bloquaient, et se trouva au combat qui se donna le 20, sous cette place, qui fut dégagée par la victoire qu'on remporta. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 1er janvier 1748, il se démit du régiment de Provence, et fut employé, sur la même frontière, jusqu'au 1er août, époque à laquelle il revint en France. Envoyé comme ambassadeur à Vienne, au mois de décembre 1752, il s'y rendit au commencement de 1753. Nommé ambassadeur extraordinaire en Espagne, au mois de septembre 1756, et créé chevalier des Ordres du roi, le 1er janvier 1757, il fut reçu le 2 février suivant, et se rendit ensuite à Madrid, d'où il revint en 1761, pour se rendre, comme ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire, près du congrès qui devait se tenir à Augsbourg. Il fut élevé au grade de maréchal de France, le 13 juin 1783; commanda en chef, en Bretagne, depuis 1775 jusqu'en 1784, et mourut en 1788. (*Dépôt de la guerre*, *annales du temps*.)

BOUCHARD (N....), *maréchal-de-camp* du 1er janvier 1784, avait été créé brigadier d'infanterie, le 1er mars 1780. Voyez *le Supplément*.

DE LA BOUCHARDERIE, *voyez* AUBRY.

DE BOUCHEFOLIÈRE, *voyez* FOUQUET.

DE BOUCHERON, *voyez* VALLON.

DU BOUCHET (Jean), *marquis* de Sourches, *maréchal-de-camp*, avait été élevé enfant d'honneur de Louis XIII, qu'il accompagna ensuite dans toutes ses expéditions, à la Rochelle, en Languedoc, en Savoie et en Piémont, de 1627 à 1630. Il obtint la capitainerie des chasses de la forêt de

Perseigne, en 1631; la charge de prevôt de l'hôtel et grand-prevôt de France, le 17 décembre 1643; le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 11 novembre 1651; et l'érection de la terre de Sourches en marquisat, par lettres du mois de décembre 1652. Nommé chevalier des Ordres du roi, par brevet du 16 juillet 1654, il fut reçu le 31 décembre 1661, et obtint, par commission donnée à Saint-Germain-en-Laye, le 26 avril 1670, le commandement dans les provinces du Maine, du Perche et de Laval, en l'absence de son fils qui en avait le gouvernement, par commission donnée à Saint-Germain-en-Laye, le 26 avril 1670. Il conserva ce commandement jusqu'en 1674, et mourut le 1er février 1677. (*Dépôt de la guerre, Moréry.*)

DU BOUCHET DE SOURCHES (Louis I), *comte* de Montsoreau, *lieutenant-général,* né le 26 juillet 1666, et petit-fils du précédent, entra comme lieutenant au régiment Dauphin infanterie, le 7 novembre 1687; servit aux siéges et à la prise de Philisbourg, de Manheim, de Franckendal, et à la soumission du Palatinat, en 1688. Devenu capitaine au même régiment, par commission du 1er février 1689, il se trouva, la même année, à la défense de Mayence, sous le marquis d'Huxelles; servit à l'armée d'Allemagne, en 1690, et obtint, par commission du 6 décembre, le régiment d'infanterie de Périgueux, qui fut employé à la garde des lignes de Flandre, en 1691. Colonel d'un régiment d'infanterie de son nom (depuis Aumont), par commission du 24 février 1692, il se démit du régiment de Périgueux; servit à l'armée d'Italie, qui se tint sur la défensive; au siége de Roses, puis à la bataille de la Marsaille, où il fut blessé, en 1693. Il se trouva à la bataille de Ter; au siége et à l'assaut de Palamos; au siége et à la prise de Gironne, d'Ostalric et de Castelfollit, en 1694; au secours de Palamos, en 1695, et à la défaite du prince Darmstadt, par le duc de Vendôme, en 1696. Employé au siége et à la prise de Barcelonne, sous le même général, en 1697, il y repoussa avec vigueur les ennemis dans une sortie, et se logea sur le bastion avec son régiment. Il servit à l'armée d'Allema-

gne, en 1701, et fut créé brigadier, par brevet du 29 janvier 1702. Employé à l'armée d'Italie, par lettres du 21 février, il combattit à San-Vittoria, à Luzzara, et contribua à la prise de cette place. A la même armée, en 1703, il prit part à toutes les expéditions de M. le duc de Vendôme; se signala au combat de San-Sebastiano, et servit, en 1704, aux siéges de Verceil, d'Ivrée et de sa citadelle. Nommé maréchal-de-camp, par brevet du 26 octobre, il se démit de son régiment; marcha, dans le mois de novembre, au siége de Vérue, qui se rendit en avril 1705, et servit la même année à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Marchin. Employé à l'armée de Flandre, en 1706, il se trouva à la bataille de Ramillies. Désigné pour servir à l'armée de la frontière du Piémont, sous le maréchal de Tessé, par lettres du 20 avril 1707, il commanda, le 15 août, la troisième attaque à la défense de Toulon, et y força les retranchements des ennemis. Il passa à l'armée du Rhin sous le maréchal de Berwick, en 1708; commença la campagne de 1709, sous le maréchal d'Harcourt; fut employé en Flandre, et combattit à Malplaquet, au mois de septembre. Promu au grade de lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 29 mars 1710, il fut employé, la même année, à l'armée de Flandre et à celle du Rhin, en 1711 et 1712. Il obtint, par provisions du 15 août 1714, la charge de prevôt de l'hôtel du roi, et celle de grand-prevôt de France, sur la démission de son père. Il ne servit plus, et mourut à Versailles dans la nuit du 5 au 6 mai 1746, âgé d'environ 80 ans. (*Dépôt de la guerre, dépôt de la maison du roi, mémoires du temps et Gazette de France.*)

DU BOUCHET (Louis II), *marquis* de Sourches, *lieutenant-général*, né le 23 novembre 1711, fils du précédent, fut nommé prevôt de l'hôtel, et grand-prevôt de France, sur la démission de son père, par provisions du 13 février 1719, qui conservèrent l'exercice de ces mêmes charges à son père. Il servit pendant un an dans les mousquetaires, où il était entré en 1727, et obtint la charge de quatrième cornette de la compagnie des chevau-légers de la garde du roi,

avec rang de mestre-de-camp de cavalerie, par brevet et commission du 18 mars 1728. Il devint troisième cornette, le 15 mai 1733; servit au siége de Philisbourg, en 1734, et à l'armée du Rhin, en 1735. Créé brigadier, par brevet du 1er janvier 1740, et deuxième cornette de sa compagnie, le 6 mai 1742, il fut employé à l'armée du Rhin, par lettres du 1er avril 1743; combattit à Dettingen, et finit la campagne en Haute-Alsace, sous le maréchal de Coigny. Il suivit le roi à l'armée de Flandre, en 1744, et fut employé à cette armée, par lettres du 1er mai. Nommé maréchal-de-camp, par brevet du 2 du même mois, il ne fut déclaré en cette qualité qu'au mois de décembre suivant. Il servit, en 1744, aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furnes; passa de Flandre en Alsace, et se trouva au siége de Fribourg. Il se démit de la charge de cornette des chevau-légers de la garde, au mois de mars 1745; servit à l'armée de Flandre, par lettres du 1er avril; se trouva à la bataille de Fontenoy; aux siéges de Tournay, de sa citadelle, d'Oudenarde, et de Dendermonde. Employé à l'armée de Flandre, par lettres du 1er mai 1746, il couvrit avec l'armée les siéges de Mons, de Charleroy et de Namur, et se trouva à la bataille de Raucoux. Il servit à la même armée, par lettres du 1er mai 1747, et combattit à Lawfeld. Employé à l'armée des Pays-Bas, par lettres du 15 avril 1748, il y servit depuis le 1er mai jusqu'au 15 juin; obtint le grade de lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 10 mai; fut employé à l'armée d'Allemagne, par lettres du 1er mars 1757; combattit à Hastembeck; concourut à la conquête de l'électorat d'Hanovre, et rentra en France au mois de novembre. Employé à la même armée, par lettres des 16 mars 1758 et 1er mai 1759, il se trouva à la bataille de Crewelt, en 1758, à celle de Minden, en 1759, et ne servit point depuis. Il fut fait chevalier du Saint-Esprit, le 1er janvier 1773. Il vivait encore en 1787, et était alors le plus ancien des lieutenants-généraux. (*Dépôt de la guerre.*)

DU BOUCHET (Louis-François), *comte* de Sourches, *lieutenant-général*, né le 9 juillet 1671, frère de Louis 1er, fut

connu d'abord sous le nom de chevalier de Sourches. Il entra aux mousquetaires en 1690; combattit à Fleurus; marcha, l'année suivante, au siége de Mons; se trouva au siége et à la prise des ville et château de Namur; au combat de Steinkerque, en 1692, et à l'armée d'Allemagne, sous Monseigneur, en 1693. Il obtint, le 2 septembre, une enseigne au régiment des gardes-françaises, et servit en Flandre, en 1694 et 1695. On lui donna, par commission du 14 décembre de cette année, un régiment d'infanterie de son nom, qui fut formé par ordre du 23, avec le bataillon du Vinet, du régiment de Sault. Il commanda son régiment à l'armée de Catalogne, sous le duc de Vendôme, en 1696 et 1697, et servit cette dernière année au siége et à la prise de Barcelonne, et à la défaite de Velasco à Saint-Félice. Son régiment ayant été réformé, par ordre du 18 novembre 1698, il fut entretenu colonel réformé à la suite de la garnison d'Amiens, par ordre du 4 février 1701. Il passa, la même année, à l'armée d'Italie; combattit à Carpi et à Chiari; se trouva, l'année suivante, enfermé dans Mantoue; contribua à la défaite du général Trautmansdorff, le 22 mars; combattit à San-Vittoria et à Luzzara; rentra dans Mantoue avec le comte de Tessé, et concourut à la prise de Borgo-Forte. Il était au combat de Castelnovo-de-Bormia, en 1703. On lui donna, par commission du 17 octobre, un régiment d'infanterie de son nom, avec lequel il demeura en garnison, en 1704. Créé brigadier, par brevet du 26 octobre, il servit à l'armée de Flandre, en 1705 et 1706; combattit à Ramillies, y eut trois chevaux tués sous lui, et ne revint que lui septième de son régiment. On lui en donna un autre (depuis Aumont), par commission du 5 septembre. Il alla le joindre à l'armée d'Italie, où il n'arriva qu'après la bataille de Turin. Rentré en France avec son régiment, il fut employé à l'armée d'Espagne, en 1707; se trouva à la bataille d'Almanza; à la soumission de Vinaros et de Pampelune; au siége et à la prise de Lérida; au siége et à la prise de Tortose, en 1708; revint en France à la fin de 1709; fut employé à l'armée du Rhin jusqu'en 1713, et servit, cette dernière année, au siége et à la prise

de Landau et de Fribourg. Il alla à Malte, en 1715; se maria, au mois d'octobre de la même année, et prit alors le nom de comte de Sourches. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 8 mars 1718, il se démit de son régiment, fut promu au grade de lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 20 février 1734; ne servit point en cette qualité, et mourut à Paris, le 29 mars 1756, âgé de 84 ans. Dans sa jeunesse, il avait été fait chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps, Gazette de France.*)

DU BOUCHET (Denis-Jean-Florimond DE MAUTHEVILLE, *marquis*), *lieutenant-général*, né à Clermont-Ferrand, en Auvergne, le 20 octobre 1752, mais d'une ancienne famille du pays de Caux, en Normandie, entra au service, le 1er juillet 1767; fut fait, en 1768, aspirant au corps royal d'artillerie, d'où il passa lieutenant dans le régiment de la Marche-Prince infanterie, avec lequel il fit la campagne de Corse, en 1770. En 1776, il passa, avec l'agrément de la cour de France, au service des États-Unis d'Amérique. Il y obtint le grade de major du corps des grenadiers américains, sur le champ de bataille de Saratoga, le 7 octobre 1777; et cette promotion, qui avait été faite par le général en chef Gates, fut confirmée par un acte du congrès (1). Le marquis du Bouchet, étant revenu en France, fut fait capitaine attaché au régiment de Conti, le 22 janvier 1779. Il devint aide-de-camp du comte de Rochambeau, commandant sur les côtes l'avant-garde de grenadiers et de chasseurs de l'armée qui, sous le comte de Vaux, était destinée à faire une descente en Angleterre. Le 1er mars 1780, le marquis du Bouchet fut nommé aide-major-général du corps de troupes envoyé, comme auxiliaire, aux

(1) Cet acte fut rédigé en termes fort honorables pour le marquis du Bouchet, qui reçut aussi du général Washington des attestations on ne peut plus flatteuses. (Voyez *les Actes du congrès américain*, vol. IV, p. 4; *le Mercure de France* du 5 septembre 1778, pag. 96, et *le Courrier de l'Europe* du 16 novembre 1779.)

États-Unis d'Amérique. Après sept campagnes qu'il avait faites outre-mer depuis 1776, et pendant lesquelles il s'était distingué en différentes occasions, il fut nommé lieutenant-colonel, le 13 juin 1783, et continua de servir dans l'état-major-général de l'armée. Sur la recommandation du général Washington, qui l'avait signalé « comme officier »plein de zèle, d'intelligence et de bravoure, » le marquis du Bouchet obtint la croix de Saint-Louis, le 12 août de la même année. Il fut aussi redevable de la décoration de l'ordre de Cincinnatus, à l'intérêt que le même général mit à lui faire accorder cette nouvelle distinction militaire, le 14 mai 1784, quoiqu'il n'eût pas le grade de colonel exigé alors pour l'obtenir. Après la guerre de l'indépendance, le marquis du Bouchet repassa en France. En 1788, le prince de Condé l'appela près de lui pour servir en qualité d'aide-major-général de l'infanterie qui faisait partie du corps de troupes rassemblé au camp de Saint-Omer sous les ordres de ce prince. Ce camp ayant été levé, le même prince voulut bien donner au marquis du Bouchet les témoignages de sa bienveillance en le recommandant au ministre de la guerre pour une place de colonel, grade qu'il obtint conjointement avec celui d'adjudant-général, le 1er avril 1791 (1). Lors de l'organisation des divisions militaires, faite dans le cours du même mois, le marquis du Bouchet fut appelé au commandement de la 21e, et le quitta au mois d'août suivant, pour émigrer et aller rejoindre le prince de Condé à Worms (2). Employé d'abord comme officier d'état-major

(1) Cette recommandation fut écrite de la main du prince au bas d'un Mémoire présenté par le marquis du Bouchet. « Il mérite cette grâce, »disait le prince, par ses services en Amérique, et la manière dont il a »servi au camp de Saint-Omer. » En réponse à ce Mémoire, le ministre, comte de Puységur, donna au marquis du Bouchet, par une lettre du 21 décembre 1788, l'expectative d'un régiment de province.

(2) Dans ce temps, il écrivit à M. du Portail, ministre de la guerre, une lettre dans laquelle se trouvait le paragraphe suivant : « Ce ne sera »que lorsque S. M. sera libre que je reprendrai les fonctions de ma char»ge dont je me regarde en ce moment, non point comme destitué, mais »comme provisoirement suspendu. Toute autorité militaire émanant de

au corps de ce prince, il fut ensuite proposé pour être major-général, par le marquis de Crenolle, qui y remplissait les fonctions de maréchal-général-des-logis; mais cette proposition ne fut point admise, parce que le prince de Condé ne voulut donner la charge de major-général qu'à un maréchal-de-camp (grade auquel le marquis du Bouchet ne fut promu que le 15 juin 1794). Le marquis du Bouchet reçut bientôt après une marque de l'estime signalée du prince, qui, lors de l'organisation des compagnies nobles, lui donna le commandement de celle de Guienne. Il se distingua dans ce commandement par « une exactitude, une conduite, une bravoure et une intelligence, » dont le prince lui délivra une attestation honorable, sous la date du 29 décembre 1814. Étant rentré en France en 1802, par suite de l'amnistie accordée aux émigrés, et ne pouvant plus rien alors pour la cause du roi, la perte totale de sa fortune l'obligea à reprendre du service en août 1809, et il obtint successivement le commandement des places d'Ypres, en Belgique, et de Breda, en Hollande. En février 1814, il revint en France, et fut des premiers à s'y prononcer hautement, et à se dévouer pour servir la cause des Bourbons. Le roi le confirma, le 23 août, dans le grade de maréchal-de-camp, auquel il avait été nommé, le 15 juin 1794, et le nomma, le 2 novembre, officier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur. En 1815, il sollicita un emploi de son grade, dans les places fortes; et le mémoire qu'il présenta à cet effet fut apostillé, le 3 janvier, par le prince de Condé (1), et par le lieutenant-général, marquis

---

» celle du roi doit nécessairement subir le même sort; et comme il est » captif, les ordres qui me seraient donnés en son nom, ne pouvant porter l'empreinte certaine de sa volonté, cessent d'avoir à mes yeux ce » caractère auguste, qui seul peut me les rendre sacrés et commander » mon obéissance. » (Voyez l'*Ami du roi*, 1er septembre 1791, la *Gazette de Paris* du 10, et le *Journal de la cour et de la ville* du 14.)

(1) « Je prends, dit le prince dans cette apostille, beaucoup d'intérêt » au marquis du Bouchet; et dans la confiance que ses services pourraient » encore être aussi utiles qu'il l'ont été, je prie M. le maréchal, ministre

de Bouthillier, qui avait été major-général de l'armée de ce prince. En réponse à sa demande, le maréchal Soult, ministre de la guerre, lui écrivit le 9 février suivant, pour le prévenir qu'il avait été mis à la retraite. Lors du débarquement de Buonaparte, en mars de la même année, le marquis du Bouchet s'enrôla volontairement, ainsi que son fils, chevalier de Malte, dans la compagnie des gardes de la porte. L'ordonnance du 1[er] août 1815 l'a définitivement classé au nombre des maréchaux-de-camp en retraite, et S. M. Louis XVIII l'a nommé lieutenant-général honoraire, le 9 octobre 1816. Il est commandeur de l'ordre du Phénix de Hohenlohe. (*Brevets militaires.*)

du BOUCHET (N....), *maréchal-de-camp* du 22 octobre 1790. Voyez *le Supplément.*

BOUCHU (N...., *baron*), *maréchal-de-camp d'artillerie*, du 19 mai 1811. Voyez *le Supplément.*

de BOUCICAULT, *voyez* le Meingre.

de BOUCOIRAN, *voyez* Calvière.

BOUCRET (Jean-Pierre), *lieutenant-général*, né à Paris, le 21 mai 1764. On le trouve porté dans le tableau des pensions inscrites au trésor public à l'époque du 9 septembre 1817, comme retraité, après 6 ans de service. Voyez *le Supplément.*

» de la guerre, de prendre sa demande en considération. Ses connais» sances, sa fermeté, son expérience et son esprit de conciliation sem» blent suffisamment garantir son aptitude à remplir le commandement » d'une place de guerre. »

Les lieutenants-généraux marquis de la Grange, Ambert, comte Damas, Faulconet et Vignolles, donnèrent à l'envi l'un de l'autre des éloges à la manière dont le marquis du Bouchet avait servi sous leurs ordres, et le signalèrent comme l'un des officiers-généraux les plus distingués par ses services, et un des plus propres au commandement d'une place de guerre.

BOUDET (Jean, *comte*), *général de division,* naquit à Bordeaux, le 19 février 1769. Il entra de bonne heure dans la carrière militaire, et servit comme sous-lieutenant dans la légion hollandaise de Maillebois, depuis le 10 avril jusqu'au 20 septembre 1785. Le 22 octobre suivant, il s'engagea dans le régiment de Penthièvre-Dragons, et y obtint son congé absolu le 10 avril 1788. En 1792, époque de la formation des corps de volontaires nationaux, il fut fait, le 5 août, lieutenant dans le 7e bataillon de la Gironde, avec lequel il alla joindre l'armée des Pyrénées-Occidentales. On le nomma, le 18 octobre suivant, capitaine de la compagnie franche de chasseurs attachée à ce bataillon, et qui fut ensuite réunie au corps de chasseurs à pied, commandé par Moncey (depuis maréchal de France). Les Espagnols, voulant surprendre le camp français établi près de Saint-Jean-Pied-de-Port, dirigèrent, le 6 juin 1793, une forte attaque contre Château-Pignon, et profitèrent d'un épais brouillard pour s'avancer sur plusieurs colonnes, précédées de 6 pièces d'artillerie. Le capitaine Boudet, qui était à l'avant-garde de ce camp, se mit à la tête de sa compagnie et de quelques détachements de chasseurs, et soutint d'abord le choc violent des assaillants; il marcha ensuite avec sa troupe sur le point où se trouvait placée l'artillerie des Espagnols; s'empara de quatre canons, et fut blessé dans cette action par une balle qui lui traversa l'épaule gauche : l'affaire avait été tellement vive, que sur 120 hommes commandés par Boudet, 22 seulement revinrent au camp sans blessures. Les différentes compagnies franches qui se trouvaient à l'armée des Pyrénées-Orientales ayant été réunies en bataillons, Boudet fut nommé chef du premier de ces bataillons, le 13 décembre 1793. Il fit avec ce corps l'avant-garde d'un détachement de l'armée des Pyrenées-Orientales, destiné à marcher contre la ville de Toulon, alors occupée par les Anglais. La reprise de cette ville fit changer presque aussitôt la destination du bataillon que commandait Boudet. Dirigé d'abord sur la Vendée, il fut ensuite envoyé à l'île de Ré, pour passer dans les colonies. Boudet étant parti pour la Guadeloupe, dont les

Anglais s étaient emparés, il effectua sa descente dans cette île à la pointe dite des Salines, dans la nuit du 4 au 5 avril 1794; attaqua, le même jour 5 avril, le fort Fleur-d'Épée; pénétra des premiers dans son enceinte et l'enleva d'assaut, malgré la défense opiniâtre de 900 hommes et le feu de 16 pièces d'artillerie. La prise du fort Fleur-d'Épée entraîna l'évacuation, par les Anglais, de la ville de Pointe-à-Pitre, et de 5 petits forts qui l'entouraient. Cette action valut à Boudet le grade de chef-de-brigade, qui lui fut donné le 19 juillet. En cette qualité il eut le commandement de trois bataillons organisés par ses soins dans la colonie de la Guadeloupe. Le 2 juillet suivant, ayant pris possession avec 200 hommes sur une hauteur près du fort Fleur-d'Épée, il y résista avec succès à l'attaque d'environ 2,000 Anglais, qui ne purent entamer sa petite troupe, et auxquels il tua, ou fit prisonniers, environ 1,600 hommes. Cette nouvelle action, qui fut qualifiée, avec raison, de prodigieuse, mérita au chef de brigade Boudet le grade de général de brigade, auquel il fut promu le 19 du même mois. Les Anglais, protégés par leurs vaisseaux de guerre, vinrent, quelque temps après, prendre position à une petite portée de canon de la ville de Pointe-à-Pitre, qu'ils firent aussitôt canonner et bombarder. Cette place étant ouverte de toutes parts, ce fut sous le feu des batteries ennemies que le général Boudet organisa plusieurs bataillons. Le 27 septembre, il s'embarqua, avec une partie de ses troupes, sur des bâtiments légers, et fut débarquer derrière les positions occupées par les Anglais; les y ayant attaqués avec la plus grande vigueur, il les resserra fortement sur un point presque inabordable. Décidé à enlever d'assaut cette position, il se mit à la tête de trois compagnies de grenadiers; franchit les retranchements de l'ennemi, et fut atteint d'une balle qui lui traversa l'épaule droite. Après cette affaire, les Anglais, jugeant qu'une plus longue défense devenait impossible, demandèrent à capituler, et mirent l'armée française en possession de la majeure partie de la colonie. La partie dite de la grande Basse-Terre, où se trouve le fort Saint-Charles, leur restant encore, le général Boudet s'y fit

transporter; et quoique ses blessures fussent encore ouvertes, il fit des dispositions telles, que les Anglais, bloqués et étroitement resserrés dans le fort, n'eurent bientôt plus d'autre communication libre que celle avec leur escadre de 12 vaisseaux commandée par l'amiral John Jervis. Cependant les secours que l'ennemi tirait de ces vaisseaux rendaient la prise du fort très-difficile; et comme le général Boudet manquait de l'artillerie nécessaire pour faire le siége du fort, il fallait ou renoncer à cette entreprise, ou commencer par s'emparer des pièces placées dans les batteries anglaises qui entouraient le fort. Plusieurs expéditions bien combinées et hardiment exécutées, mirent enfin le général Boudet en possession des moyens d'attaque; et après avoir battu la place en brèche, il se disposait à y donner l'assaut, lorsque les Anglais l'évacuèrent sous la protection de leurs vaisseaux, abandonnant aux assiégeants tous leurs bagages et une immense quantité de munitions. La prise du fort Saint-Charles mit le comble aux succès remportés par les troupes sous les ordres du général Boudet; et le 12 décembre 1794, après six mois et quelques jours de combats presque continuels, la colonie de la Guadeloupe, qui avait été envahie par 16,000 Anglais, rentra entièrement sous la domination du gouvernement français. Le général Boudet concourut aussi à diriger les opérations qui mirent Sainte-Lucie au pouvoir de la France, et seconda les expéditions qui occasionèrent beaucoup de mal aux Anglais dans leurs îles de Saint-Vincent, la Grenade et l'Anguile. Après s'être rendu maître de la Guadeloupe, le général Boudet s'occupa de mettre cette île dans un état de défense respectable, et il s'appliqua également à y établir la tranquillité. A la tête de quelques dragons, il étouffa dès sa naissance une rébellion qui avait son foyer dans la commune de Lamentin. Il fut créé général de division, le 30 septembre 1796, par le directoire exécutif, qui lui envoya, quelque temps après, une des marques distinctives de ce grade (la ceinture), comme récompense de ses services signalés en Amérique. Le général Boudet revint en France, en 1798. Peu de temps après qu'il y fut arrivé, les

Anglo-Russes ayant opéré un débarquement dans la Hollande, il fut envoyé à l'armée du général Brune, chargé de la défense de ce pays. Le général Boudet avait le commandement de l'avant-garde, et occupait Castricum, lorsque, le 6 octobre, vers les 5 heures du matin, il fut attaqué dans cette position par une colonne de troupes anglaises. Quoique les forces ennemies fussent numériquement très-supérieures à celles qu'il commandait, le général Boudet parvint à tenir constamment tête aux Anglais, et même à leur enlever de l'artillerie; mais voyant qu'à 7 heures du soir les hauteurs de Castricum étaient encore couvertes d'Anglo-Russes, il excita vivement ses soldats à les en débusquer; et montrant alors l'exemple, il saisit un fusil et se met à la tête de ses troupes, qui, quelque harassées qu'elles fussent des fatigues d'un long combat, enlevèrent ces hauteurs à la baïonnette, et terminèrent, par cette valeureuse action, une journée qui décida du sort de l'armée ennemie. En effet, le duc d'York capitula le 16; et Boudet fut chargé par le général en chef Brune, de porter au directoire exécutif les articles de la capitulation (1). Après la journée du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), à laquelle il avait pris part, le général Boudet fut désigné pour faire partie de l'armée de réserve sous les ordres du général Alexandre Berthier. En 1800, cette armée se dirigeant sur l'Italie, la division Boudet, placée à l'avant-garde, investit le fort de Bard, et ouvrit les communications avec Donax. Elle concourut ensuite à la prise d'Ivrée, et à l'enlèvement du pont de la Chiusella; passa le Tésin, le 2 juin; se porta sur Milan, le 4, et contribua à obliger le général autrichien Laudon d'évacuer les postes de San-Giuliano et de Melegnano. Le 7, elle passa le Pô, et concourut à la

(1) Le général Brune écrivait en même temps au directoire: « Le général Boudet, qui vous remettra le traité, est un des généraux qui par leus talents et leurs travaux personnels ont le plus contribué à nos succès. C'est lui qui, à Castricum, vit le premier l'ennemi, et le poursuivit dans sa retraite. J'ai cru devoir lui donner le plaisir de vous présenter le fruit de nos travaux. »

prise de Plaisance. Le 13, la division de Boudet se trouvait faire partie du centre de l'armée, commandé par le lieutenant-général Desaix. Ce corps, qui avait été envoyé sur Acqui, reçut de Buonaparte l'ordre de rentrer promptement en ligne pour prendre part à la bataille de Marengo. Le brave Desaix ayant été tué pendant cette bataille, le 14 juin, ses soldats, loin d'être découragés par cette perte, ne se montrèrent animés que du désir de venger la mort de leur illustre général ; et Bonnet s'étant mis à leur tête, ils se précipitèrent en furieux sur une colonne de 5,000 grenadiers autrichiens, commandés par le quartier-maître-général de Zach. Après un combat aussi opiniâtre que meurtrier, cette colonne fut enveloppée; forcée de mettre bas les armes et de se constituer prisonnière de guerre. Le général Boudet, qui avait déployé dans cette glorieuse journée autant de talents militaires que d'intrépidité (1), fut atteint d'une balle qui lui fit une forte contusion. Le 21 décembre suivant, sa division, qui faisait alors partie d'un corps commandé par le général Moncey, marcha contre le corps autrichien du prince de Hohenzollern. Boudet attaqua, avec une partie de sa troupe, les hauteurs de Monzanbano, défendues par toute l'avant-garde ennemie, qui, après une vive résistance, fut obligée d'évacuer sa position et de se replier sur Borghetto, avec une perte assez considérable. Le général Boudet eut 2 chevaux tués sous lui, et fut atteint de plusieurs balles pendant ce combat. Il fut ensuite envoyé à Borghetto pour y relever la division du général Loison. Le 26 du même mois, l'armée ayant passé le Mincio, le général Boudet, qui était chargé de soutenir l'avant-garde avec sa division, se porta à cet effet sur Vallegio, où l'ennemi avait réuni toutes ses forces, et y combattit plusieurs bataillons de grenadiers hongrois, qu'il obligea à la retraite. Après le passage de l'Adige, Boudet remonta ce fleuve,

(1) Dans toutes les relations de la bataille de Marengo, on s'est accordé à dire que les brillants avantages de cette journée furent dus au corps du lieutenant-général Desaix, qui vint rétablir le combat en faveur des Français.

et descendit ensuite la Brenta. Pendant cette marche, qui fut des plus pénibles, il eut à soutenir plusieurs combats importants. A celui du fort de la Chiusa, le 2 janvier 1801, il fit briser les portes du château à coups de canon : mais il ne put empêcher la garnison de se retirer sur Dolce, où il la fit poursuivre. Il attaqua, le 4, le général ennemi Rousseau, dans la belle position d'Ala; entra au pas de charge dans ce village; culbuta et dispersa la colonne autrichienne qui s'y était logée, et la poursuivit jusqu'à San-Marco, en avant de Roveredo. Dans les différents combats livrés à l'ennemi, du 1er au 12 janvier 1801, Boudet fit plus de 2000 prisonniers de guerre, et s'empara de beaucoup de bagages. Vers la fin de cette même année, il fut désigné pour faire partie de l'armée d'expédition de Saint-Domingue, sous le commandement en chef du général Leclerc. Les bâtiments qui transportaient sa division, arrivèrent devant le Port-au-Prince, le 3 février 1802, et, dès le 4, il s'occupa d'en faire effectuer le débarquement sur la côte du Lamentin. Les chefs de la garnison du Port-au-Prince, prévenus par Boudet des dispositions faites pour ce débarquement, répondirent que s'il avait lieu sans l'approbation du gouverneur-général Toussaint-Louverture, trois coups de canon d'alarme, répétés de morne en morne, seraient le signal de l'incendie de la colonie et du massacre de tous les blancs qui l'habitaient. Effectivement, le débarquement ayant eu lieu, bientôt des tourbillons de fumée annoncèrent que la fatale et barbare menace recevait son exécution. Cependant Boudet, renfermant en lui-même toute l'indignation que cette atrocité y avait fait naître, s'avança sur le fort Bizoton avec le plus grand calme, et défendit à sa troupe de tirer un seul coup de fusil, afin de mettre tous les torts du côté des incendiaires. Après avoir feint de vouloir résister, l'officier noir qui commandait dans ce fort, en fit la remise au général Boudet (1). Après

(1) Cet officier noir, nommé Séraphin, étant venu en parlementaire pour annoncer que sa troupe était déterminée à se défendre contre toute

avoir renforcé la garnison de ce fort par un bataillon européen, Boudet marcha sur la ville du Port-au-Prince. Arrivé à la portée du canon de cette place, il détacha 2 bataillons pour tourner la porte de Léogane, qui était couverte par une redoute armée de 6 pièces de gros calibre et défendue par 1200 Noirs, et s'avança sur cette porte avec le reste de sa division. Il envoya un parlementaire aux chefs noirs, qui refusèrent d'abord de recevoir les Français sans un ordre de Toussaint-Louverture. Boudet n'en donna pas moins l'ordre aux éclaireurs de s'approcher de la redoute sans tirer. Tout à coup les Noirs se mirent à crier : « Vous » pouvez avancer, nous avons l'ordre de vous recevoir. » Sur cette invitation, la tête de la colonne doubla le pas ; mais une décharge générale d'artillerie et de mousqueterie faite par les Noirs, tua une centaine d'hommes et en blessa deux fois autant. Les grenadiers marchèrent alors au pas de charge, la baïonnette en avant, et escaladèrent la redoute. Dans ce moment, les deux bataillons qui avaient été détachés de la colonne, pénétrèrent dans la ville, où la fusillade s'engagea de rue en rue. Malgré tous ces obstacles, le fort Saint-Joseph fut emporté ; et à sept heures du soir, Boudet devint entièrement maître de la place (1). Il envoya un

---

attaque, Boudet feignit de ne pas l'écouter, et s'adressant aux grenadiers qui tenaient la tête de la colonne : « Camarades, leur dit-il, vous » êtes ici sur le territoire de la France ; vous devez n'y trouver que » des amis ; gardez vos armes sur l'épaule, et, s'il le faut, laissons-nous » tuer, afin que ceux qui nous suivent soient en droit de venger notre » mort, de venger la France. » Puis s'adressant au capitaine noir, il ajouta : « Allez redire à votre bataillon ce que vous venez d'entendre ; ti» rez sur nous, si vous osez ; mais, si vous le faites, défendez-vous bien ; » vendez chèrement votre vie, car vous êtes perdus. »

(1) La garnison du Port-au-Prince était forte de plus de 4000 hommes de troupes régulières. Les chefs noirs obligés de fuir pour échapper aux vainqueurs ne cessaient de crier à leurs soldats : « Mettez feu partout, tuez » blancs. » Mais en les poursuivant la baïonnette aux reins, les Français ne leur donnèrent pas le temps d'exécuter ces ordres affreux. Après la prise de la place, tous les blancs qui avaient pu se soustraire à la féroce vengeance des Noirs vinrent complimenter et remercier le général Bou-

détachement pour s'emparer de Léogane, que le chef noir Dessalines abandonna, le 11 février, après l'avoir incendié. Le général Boudet, après s'être emparé du Port-au-Prince, mit tous ses soins à gagner la confiance des officiers de couleur qui étaient restés dans la place. Ce fut par l'entremise de l'un d'eux, nommé Célestin, qu'il réussit à persuader le général noir Laplume, commandant aux Cayes, de réunir ses troupes à celles de l'armée française, et qu'il obtint de ces troupes, ainsi que des chefs de canton et des cultivateurs de la partie du sud de Saint-Domingue, le serment de fidélité et d'obéissance à la France. Il envoya un vaisseau de 74, avec quelques troupes, s'emparer de Jérémie, qu'un officier noir, nommé Domage, rendit sans résistance. Le général Boudet ayant reçu l'avis de la marche du général en chef Leclerc, sur les Gonaïves, résolut de se mettre en communication avec lui, et se porta sur Saint-Marc. A son approche de cette ville, le 24 février, le féroce Dessalines, qui l'occupait, ne l'évacua qu'après l'avoir livrée aux flammes, et avoir massacré 200 blancs de tout sexe. A la suite de semblables atrocités commises par les Noirs, le bourg des Verrettes fut occupé, le 9 mars, par la division Boudet. A l'une des attaques de la Crête-à-Pierrot, cette division marchant des premières contre les retranchements, son général eut le talon traversé d'un coup de mitraille. Le général Richepanse, nommé gouverneur de la Guadeloupe, étant arrivé dans cette colonie, vers la fin de mars, s'y vit bientôt obligé de demander des secours au capitaine-général de Saint-Domingue. Leclerc, sachant que Boudet avait déjà commandé long-temps à la Guadeloupe, crut ne pouvoir envoyer un officier plus capable de rallier tous les esprits et de vaincre toutes les résistances. Après une longue série de revers successifs, l'armée d'expédition de Saint-Domingue fut obligée d'évacuer cette colonie,

---

det. Parmi eux était le préfet apostolique et curé du Port-au-Prince, Lecun. Ce vénérable et digne ecclésiastique avait défendu contre la rage des vaincus, et était parvenu à sauver 500 personnes de tout sexe et de toute couleur qui s'étaient réfugiées dans son église.

dans le mois de novembre 1803. Le général Boudet étant rentré en France, fut nommé commandant de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1805, et désigné pour aller servir, dans son grade de général de division, à l'armée française en Hollande. Le général en chef Marmont lui donna le commandement d'un corps de 4 à 5000 hommes, que l'on embarqua, mais qui ne quitta point l'embouchure du Texel. L'expédition projetée contre l'Angleterre n'eut point lieu, et le général Boudet passa, dans la même année, à l'armée d'Allemagne. Le 2e corps, dans lequel il fit cette campagne, ayant été détaché sur la droite de l'armée, et dirigé sur Gratz, Boudet ne put s'y distinguer qu'en faisant faire à sa division des marches savantes et des manœuvres bien combinées, au moyen desquelles il tint en échec les forces très-supérieures qui lui étaient opposées. Après la bataille d'Austerlitz, et la paix qui s'ensuivit, le 2e corps fut envoyé à Trieste, et Boudet l'y accompagna. Il suivit aussi à Raguse le maréchal Marmont, nommé général en chef de l'armée de Dalmatie. Peu de temps après il reçut du prince, vice-roi d'Italie, l'ordre d'aller prendre le commandement d'une division qui se formait à Véronne; séjourna dans cette ville jusqu'au mois d'avril 1806; partit pour l'Allemagne avec cette division; arriva, le 25 mai, à Berlin, et fut envoyé au corps d'armée qui faisait alors le siége de Colberg. Il y fut chargé de s'opposer aux sorties de la garnison du côté de la route de Stettin, et de chasser les partisans qui couraient la campagne pour enlever les convois. Il s'empara d'une redoute palissadée que l'ennemi avait établie sur la rive gauche de la Perfante, et qui était défendue par 1500 hommes, sous les ordres du major prussien Schill. Après la paix de Tilsitt, le général Boudet passa avec sa division dans la Poméranie suédoise; s'empara, le 13 juillet 1807, de Trebessée; marcha, le 14, sur Stralsund; battit, à une lieue de la place, un corps de 4000 hommes, soutenu par 6 pièces d'artillerie, et les força à battre en retraite. Il concourut, le 6 août, à l'attaque générale de la ligne ennemie qui fut rejetée dans Stralsund, et coopéra très-activemeet au siége et à la prise de cette place. En

récompense de ses services signalés pendant cette campagne, Napoléon lui conféra le titre de comte de l'empire, avec une dotation de 30,000 fr. dans la Poméranie suédoise. De Stralsund, la division du général Boudet eut ordre de se rendre à Lunébourg, pour faire partie du corps commandé par le maréchal prince de Ponte-Corvo; elle passa de là à Bramen, puis en Danemark où elle séjourna jusqu'au mois d'octobre (1); fut ensuite dirigée sur Francfort, et de là sur Lyon, où elle resta jusqu'au 1er mars 1809. Désignée pour faire partie de l'armée d'Espagne, elle était déjà en marche pour s'y rendre, lorsqu'en exécution d'un contre-ordre, elle se dirigea sur l'Allemagne; passa le Rhin le 17 mars, et joignit à Scharding le 4e corps, dont elle devait faire partie. L'armée s'étant approchée de Vienne, le général Boudet reçut l'ordre de tourner cette ville par la droite, et se porta en conséquence à Simmring. Il culbuta quelques partis ennemis qui, après avoir traversé le Danube, marchaient sur le faubourg de Léopoldstadt, et se mit à la tête des travailleurs chargés d'établir un pont de communication avec une île dont l'occupation était nécessaire pour compléter l'investissement de la place. Une colonne autrichienne, forte de 6 bataillons de grenadiers, s'étant présentée pour s'opposer à ces travaux, Boudet donna l'ordre de la laisser avancer à petite portée, avant de tirer sur elle. A la première décharge, l'ennemi fut mis dans le désordre le plus complet, et obligé de se retirer avec perte de 3 à 400 hommes tués ou blessés. Le 20 mai, après l'entrée des Français dans Vienne, le général Boudet, placé alors sous les ordres du maréchal Lannes, fit faire plusieurs mouvements à sa division, et finit par aller prendre position au village d'Essling, où il fut attaqué dès le même jour par des forces supérieures. Son artillerie étant restée sur la rive droite du Danube, il n'en défendit pas moins très-opiniâtrément le village d'Essling.

(1) La belle conduite que le général Boudet tint en Danemark lui mérita la grande décoration de l'ordre de Dannebrog, qui lui fut conférée par le souverain de ce royaume.

Les Autrichiens y pénétrèrent plusieurs fois; mais le général Boudet avait si bien fait ses dispositions, qu'ils ne purent s'y maintenir; et qu'après une action qui avait duré 36 heures, et dans laquelle Boudet avait eu un cheval tué sous lui, ils furent forcés de se retirer, laissant le terrain couvert de leurs morts. Dans la nuit du 22 au 23 mai, Boudet vint rejoindre le 4ᵉ corps, qui, ainsi que toute l'armée, avait reçu l'ordre de rentrer dans l'île de Lobau. Le 4 juillet au soir, sa division fut la première du 4ᵉ corps qui sortit de cette île pour marcher à l'attaque des Autrichiens, sur la rive gauche du Danube. Ayant fait embarquer six compagnies de grenadiers, et autant de compagnies de voltigeurs, il protégea avec elles l'établissement des ponts sur lesquels toute sa division effectua son passage pendant la nuit du 4 au 5. Le 5, à 4 heures du soir, il reçut l'ordre de s'emparer d'Esling et de Gross-Aspern, qui furent enlevés le même jour à la baïonnette, après quoi il se réunit aux autres divisions du 4ᵉ corps et bivouaqua sous Breitensole. Dans la nuit du 5 au 6, il eut ordre de retourner prendre position à Gross-Aspern, et de défendre les ponts de l'île, si l'ennemi cherchait à y pénétrer. A 5 heures du matin, une forte colonne autrichienne, commandée par le général Hiller, s'avança sur le village de Gross-Aspern, dont la conservation importait beaucoup au reste de l'armée française, qui dans ce moment était fortement engagée avec l'ennemi, sur lequel elle commençait à obtenir quelques avantages. Après avoir reconnu lui-même la colonne qui continuait à s'approcher, Boudet revint faire ses préparatifs de défense; mais après un combat des plus vifs contre des forces très-supérieures, se voyant entouré de tous côtés, il ordonna la retraite sur la tête de pont. Cette retraite fut effectuée dans un tel ordre, que malgré deux vigoureuses charges faites par la cavalerie autrichienne, la division Boudet arriva à la tête de pont sans avoir été entamée, et sans qu'il lui eût été fait un seul prisonnier. A peine cette division était-elle entrée dans les ouvrages de la tête de pont, qu'il lui arriva quelques renforts. Impatient de reprendre l'offensive, Boudet s'élance sur l'ennemi, l'atta-

que en front et en flanc; le force à battre en retraite; le poursuit l'épée aux reins; lui tue grand nombre d'hommes, et lui fait 1500 prisonniers. Dans cette journée, le général Boudet fit des prodiges de valeur si étonnants, qu'avec 8000 hommes et 18 pièces de canon, il tint tête à 30,000 ennemis, soutenus par 60 pièces d'artillerie. Sa fermeté et son courage contribuèrent ainsi au gain de la bataille de Wagram. Il eut deux chevaux tués sous lui dans cette mémorable journée. Napoléon récompensa les brillants exploits du comte Boudet en le nommant grand-officier de la Légion-d'Honneur (1). Après la journée de Wagram, le général Boudet prit position d'abord à Spitz; puis à Stockerau; et par suite de l'armistice conclu à Znaim, dans la nuit du 11 au 12 juillet, il établit enfin son camp sous Budwitz. Depuis plusieurs mois il éprouvait de fortes douleurs goutteuses à la tête et aux jambes, et ses médecins lui avaient souvent conseillé de prendre du repos. « Non, leur répondait-il, jamais je ne me reposerai, » tant que mes soldats combattront l'ennemi. J'attendrai » bien jusqu'à la paix. » Il ne lui était pas réservé de jouir de la satisfaction qu'il se promettait de la voir signer; car dans la nuit du 13 au 14, sa maladie prit un caractère qui la fit juger mortelle. Il en reçut l'avis avec le calme et la fermeté d'un brave auquel la mort n'a jamais inspiré le moindre effroi. S'adressant à M. Ricard, son premier aide-de-camp : « Je meurs, lui dit-il. Écrivez à madame Boudet que mes derniers soupirs ont été pour elle, pour ma » patrie et pour l'empereur. » Après de longues et douloureuses souffrances, il expira le 14 septembre suivant, et fut vivement regretté par toute l'armée. (*Brevets militaires, annales du temps.*)

---

(1) « Général, vous avez sauvé mon armée », dit Napoléon au général Boudet, avant de lui annoncer cette promotion.

Il n'y eut alors qu'une voix dans toute l'armée pour dire que le général Boudet était un de ceux qui avaient le mieux fait dans cette journée. Le maréchal Masséna écrivait à Napoléon : « Le général Boudet porte le cou» rage jusqu'à la témérité; il n'a jamais connu rien d'impossible. »

DE BOUDEVILLE, *voyez* DE MALORTIE.

BOUDIN DE ROVILLE (N...., *baron*), *maréchal-de-camp*, entra au service comme chasseur à cheval dans le 14ᵉ régiment, le 21 avril 1794. Il fut fait sous-lieutenant au 9ᵉ régiment de hussards, le 31 juillet 1796; devint, le même jour, aide-de-camp du général de division Gilot; obtint le grade de lieutenant, le 31 juillet 1797, et celui de capitaine, le 1ᵉʳ février 1799. Il passa en cette dernière qualité à l'état-major du 4ᵉ corps d'armée, commandé par le maréchal Soult, le 22 octobre 1805, et devint l'un des aides-de-camp du général de division Saint-Hilaire, le 23 novembre 1806. Il fut nommé chef de bataillon, et premier aide-camp du même général, le 23 octobre 1808; major au 2ᵉ régiment d'infanterie de ligne, le 10 juin 1809; et colonel-commandant du 144ᵉ de ligne, le 16 janvier 1813. On le créa commandant de la Légion-d'Honneur, le 10 août de la même année, et général de brigade, le 25 décembre suivant. A cette dernière époque, il avait déjà reçu le titre de baron de l'empire. Tous les divers grades et récompenses obtenus par le général Boudin de Roville, furent le prix de services signalés ou d'actions d'éclat. En 1814, on lui donna un commandement dans la 18ᵉ division militaire, et il en était encore pourvu en 1820. (*Brevets et états militaires.*)

DE BOUDINCHON, *voyez* VALDECK.

DE LA BOUÈRE, *voyez* GAZEAU.

BOUET (Marie-Antoine), *comte* de Martanges, *lieutenant-général*, entra à 16 ans au service du roi, comme sous-lieutenant dans le régiment du Rumain. Ayant été nommé capitaine dans le régiment de Lowendall, il devint aide-de-camp du maréchal de ce nom. Il eut l'agrément du roi pour passer avec S. A. R. le prince Xavier (oncle de S. M. Louis XVIII), au service de Saxe, où il obtint une compagnie de son nom dans le régiment des gardes d'Auguste III, roi de Pologne. Peu de temps après, il fut promu

au grade de major dans le même régiment, qu'il quitta à la reddition de l'armée saxonne sous Pyrna. Rentré en France, après avoir fait, avec les corps de troupes saxonnes, les campagnes de 1757 à 1762, il fut fait chevalier de Saint-Louis, et breveté maréchal-de-camp des armées du roi. En 1771, il fut chargé par S. M. d'une mission auprès du roi d'Angleterre. A son retour en France, en 1772, il fut nommé secrétaire-général des Suisses. On le créa lieutenant-général des armées du roi, par brevet du 1er mars 1780. Il commanda en chef l'armée royale, dite des princes, pendant sa retraite des plaines de la Champagne, en 1793. Nommé, en 1794, commissaire des princes en Hollande, il ne quitta ce pays qu'au mois de janvier 1795, époque de l'invasion de l'armée française, et fut obligé de passer à pied et seul avec son domestique, le Zuiderzée, qui était alors gelé. De retour à Osnabruck auprès de S. A. R. Monsieur, comte d'Artois, il fut nommé pour commander, en 1796, l'expédition de l'Ile-Dieu, au retour de laquelle on le créa grand'croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Ayant repassé en Angleterre, il ne quitta plus sa majesté ni les princes, et mourut à Londres, en 1806, à l'âge de 82 ans, honoré des regrets de l'auguste famille des Bourbons (1). (*Dépôt de la guerre.*)

DE BOUEX DE LERMONT (Jean), *maréchal-de-camp,* avait servi long-temps dans le régiment de Languedoc, lorsqu'il y fut fait premier capitaine, et major le 15 juillet 1636. Il se distingua particulièrement à la défense de Leucate, en 1637; donna le temps au maréchal de Schomberg de venir secourir cette place, et fut blessé à l'attaque des forts de l'île Sainte-Marguerite. En considération de sa belle dé-

(1) Le comte de Martanges joignait à une grande connaissance de l'art militaire celle de la politique des cabinets de l'Europe. Il composa plusieurs ouvrages, et entre autres, l'*Olympiade politique et militaire,* qui parut de 1786 à 1789. Il existe aussi de lui quelques poésies, telles que le *Conte du roi de Portugal, les Deux Achilles,* et une *Épître au juif Hirchel,* qui se trouve rapportée dans les Mémoires du baron de Grimm.

fense de Leucate, on lui donna le gouvernement d'Ardres et de Guines, en 1638. Il leva, la même année, une compagnie de chevau-légers pour tenir garnison dans Ardres. Étant sorti de cette place, le 25 septembre 1640, avec sa compagnie de chevau-légers, et celles de Charost et d'Alembon, il marcha jusqu'au près de la ville d'Aire, et y enleva beaucoup de bétail, après avoir battu un détachement de la garnison qui était sorti pour s'opposer à son expédition. En retournant dans son gouvernement, il rencontra le gouverneur de Saint-Omer, qui, accompagné de toute sa maison, et sous l'escorte de 35 mousquetaires, se rendait à Aire, où il allait faire visite au gouverneur. Lermont attaqua cette escorte; et quoiqu'elle se fût retranchée dans un jardin fermé de haies, il tua 7 mousquetaires; prit les 28 autres, ainsi que le gouverneur et toute sa famille, et les conduisit à Ardres. Il s'empara par adresse du château d'If, et le fit ruiner. En récompense de son expédition contre Aire, on lui accorda, le 15 janvier 1641, une commission pour lever un régiment d'infanterie de son nom, qui fut destiné à tenir garnison dans Ardres. Il se distingua, le 21 du même mois, dans la défaite d'un corps ennemi qui s'était porté aux Flaquettes, près de Guines. On lui donna le commandement du fort de Wather, par commission du 26 janvier 1645 (1). Sergent de bataille, par brevet du 19 mai suivant, il servit en Flandre, à la prise de Cassel, de Mardick, de Linck, de Bourbourg, et à celle de Menin, dont on lui donna le gouvernement, par provisions du 16 août. Il avait été blessé, la meme année, au passage de la rivière de Colme. Créé maréchal-de-camp, par brevet du même jour, 16 août 1645, il marcha, le 13 mai 1646, avec le maréchal de Gassion, contre les troupes que les ennemis destinaient pour leurs places maritimes, et qui descendaient le long du canal de Bruges, pour se rendre à Dunkerque, et il contribua beaucoup à la défaite du comte de

(1) Cette commission existe aux manuscrits Le Tellier, tom. IV, pag. 68.

Broué, près de Gand. Il fut blessé la même année au siége de Courtray, et mourut peu de temps après des suites de cette blessure. (*Dépot de la guerre*, *Gazette de France*.)

DE BOUFFLERS (François, *comte*), *maréchal-de-camp*, s'était trouvé au siége d'Arras, en 1640, et à ceux d'Aire, de la Bassée et de Bapaume, en 1641. Il était grand-bailli et lieutenant de roi du Beauvoisis, lorsqu'on lui accorda le grade de maréchal, par brevet du 22 juillet 1652. Il mourut le 16 mars 1668. (*Dépôt de la guerre*.)

DE BOUFFLERS (Louis-François, *duc*), *pair et maréchal de France*, né le 10 janvier 1644, fils du précédent, fut d'abord connu sous le nom de *chevalier de Boufflers*. Il entra cadet au régiment des gardes, en 1662, et servit au siége de Marsal, qui fut terminé le 1er septembre 1663, par suite du traité de Noméni. Il se trouva à l'expédition de Gigery, en Afrique, sous le duc de Beaufort, en 1664. Devenu sous-lieutenant au régiment des gardes, le 8 février 1666, il marcha, en 1667, aux siéges et à la prise de Tournay et de Lille. On le fit aide-major du régiment des gardes, par brevet du 16 mars 1668, et mestre-de-camp du régiment Royal-Dragons, sur la démission de Charles de Bouvisy, par commission du 2 septembre 1669. Il servit, en 1670, sous le maréchal de Créqui, à la conquête de la Lorraine; au siége d'Espinal, pris à discrétion, le 25 septembre, et à celui de Chatté, qui se rendit, le 6 octobre. Il se trouva à la prise de Buric, en Hollande, le 3 juin 1672, sous le vicomte de Turenne; à celle de Rées, le 7; d'Arnheim, le 15, et du fort de Skenk, le 19 du même mois. Nommé lieutenant-général au gouvernement de l'Ile-de-France; gouverneur et grand-bailli de Beauvais et du Beauvoisis, à la mort de son frère aîné, par provisions du 20 juin, il prit alors le nom de marquis de Boufflers; combattit à Woerden, le 12 octobre, et fut dangereusement blessé à cette action, qui obligea le prince d'Orange de lever le siége de la place. Il resta l'hiver à Utrecht, sous le duc de Luxembourg, et passa, en 1673, de l'armée de M. le prince à celle du duc de Luxembourg. Employé à l'armée d'Allemagne, en 1674, sous le vicomte de Turen-

ne, il se trouva à la bataille d'Entsheim, le 4 octobre; soutint, avec deux régiments de dragons et quelque infanterie qu'il commandait, les efforts de l'armée ennemie, et fut encore blessé. Créé brigadier de dragons, par brevet du 12 mars 1675, il fut employé à l'armée d'Allemagne, sous le vicomte de Turenne. Après la mort de ce général, le 27 juillet, il commanda l'arrière-garde de l'armée française, qui faisait alors sa retraite à la vue des Impériaux. Souvent attaqué dans sa marche; et quoique le corps qu'il commandait fût très-inférieur en nombre à celui des ennemis, il les repoussa avec avantage, et leur fit éprouver des pertes assez considérables. Il ne se signala pas moins au combat d'Altenheim, le 1er août suivant, et fut employé dans l'armée d'Allemagne sous le duc de Luxembourg, en 1676. Promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 25 février 1677, il servit à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Créqui; s'opposa à l'entrée du prince de Saxe-Eisenack dans la Lorraine; le contraignit de chercher un asile entre le pont de Strasbourg et la ville, et ne l'en laissa sortir que le 24 septembre, sous la condition qu'il ne porterait point les armes pendant le reste de la campagne. Boufflers combattit à Kokesberg, le 7 octobre; marcha au siége de Fribourg, qui fut pris le 14 novembre, et dont le roi lui donna le commandement. Pendant l'hiver, il enleva plusieurs quartiers des ennemis. Employé en Allemagne, sous le maréchal de Créqui, en 1678, il s'empara, le 7 juin, d'un poste important auprès de la montagne Saint-Pierre, dans le Brisgaw; eut part à la défaite du comte de Starhemberg, au pont de Rhinfeld, le 6 juillet; à l'attaque de Seckingen, qu'on força le 7, et au passage de la Kinlzig. Les Impériaux opérant leur retraite, il les chargea, le 23, et leur fit éprouver une perte de 800 hommes. Il commanda, le 27, l'assaut qui emporta le fort de Kehl; obtint, par provisions du 26 août, la charge de colonel général des dragons, vacante par la mort du marquis de Rannes, et se démit, au mois de mai 1679, du régiment Royal-Dragons, et de la lieutenance-générale de l'Ile-de-France. Il commanda le camp de la Sarre, par lettres du 28 avril 1681, et prit, avec

ses dragons, possession de Casal, au mois de septembre. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 15 octobre, il commanda, par pouvoir du 30 décembre, un corps d'armée qui marchait vers Fontarabie, pour venger les Français des insultes qu'ils avaient reçues des habitans de cette ville. Par ordre du roi, il leva le blocus de Luxembourg, le 1er avril 1682. On lui donna, par lettres du 28, le commandement du camp de la Sarre, qui dura du 17 juin au 20 août. Il commanda toute la cavalerie sur la Saône, et sous les ordres de Monseigneur, par lettres du 28 avril 1683; commanda aussi, la même année, un corps d'armée en Flandre, et investit, le 1er novembre, la ville de Courtray, qui se rendit le 5. Employé à l'armée de Flandre, par lettres du 5 avril 1684, il fut chargé, pendant le siége de Luxembourg, d'observer les ennemis qui s'assemblaient sous Namur, et commanda ensuite, par pouvoir du 5 juillet, un corps séparé, jusqu'à la trève conclue à Ratisbonne, le 15 août. On lui donna le commandement de la Guienne et celui du camp de l'Adour, par lettres des 28 juillet 1685 et 10 mai 1686. Ayant obtenu, par provisions du 13 septembre suivant, le gouvernement de la ville et de la province du Luxembourg et du comté de Chiny, vacant par la mort du marquis de Lambert, il quitta alors le commandement de Guienne; commanda le camp de la Saône, par lettres du 10 avril 1687, et obtint, par provisions du 11 août suivant, le gouvernement-général de la Lorraine; celui de la province de la Sarre; le commandement en chef des trois Évêchés et de la principauté de Sédan, vacant par la mort du maréchal de Créqui. Nommé pour commander le camp de la Sarre, par lettres du 8 mai 1688, il leva un régiment de cavalerie de son nom, par commission du 20 août; un régiment d'infanterie, par autre commission du 24 octobre; soumit Kayserslautern, le 30 septembre, et peu de temps après, les villes de Creutznack, Neustadt, Oppenheim, Worms et Spire. Il obligea la ville et la citadelle de Mayence de recevoir garnison française; prit Bingen, Oberkirk, et bombarda Coblentz. Il était dans Mayence, lorsque le roi le nomma chevalier de ses Ordres, le 31 décembre de la même année.

Après avoir commandé le camp de Florainville, par lettres du 24 mai 1689, il servit dans l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Lorges, qui se tint sur la défensive. Il se démit, le 14 février 1690, de son régiment d'infanterie, en faveur du comte de Boufflers, son neveu; commanda l'armée de la Moselle, par pouvoir du 19 avril; s'empara de plusieurs châteaux au pays de Liége, et notamment de celui de Modave; prit d'assaut la ville et le château de Cockeim, près Trèves; chassa les ennemis de tous les quartiers qu'ils occupaient aux environs; et quoiqu'il n'eût que 6000 hommes sous ses ordres, il fit une très-belle retraite à la vue d'une armée de 16,000 hommes des troupes de l'électeur de Brandebourg. Le marquis de Boufflers contribua au gain de la bataille de Fleurus, le 1er juillet de la même année, par un détachement qu'il envoya à propos au duc de Luxembourg. Quoique affaibli par ce détachement, il arrêta les entreprises du landgrave de Hesse, qui fit tous ses efforts pour profiter de cette diminution de troupes. Le marquis de Boufflers commanda pendant l'hiver suivant, depuis la Meuse jusqu'à la mer, par pouvoir du 28 octobre. Il mit à contribution tout le pays sous la domination espagnole, et investit, le 15 mars, la ville de Mons, qui se rendit le 9 avril 1691 : il avait été blessé le 1er de ce mois, en entrant dans l'ouvrage à corne. Commandant l'armée de la Meuse, par pouvoir du 27 avril, il bombarda, le 4 juin, la ville de Liége ; prit et brûla un de ses faubourgs, dans la nuit du 5 au 6 (1). Le landgrave de Hesse, ainsi que les généraux brandebourgeois et liégeois, étant entrés dans le Luxembourg à la tête de 20,000 hommes; le marquis de Boufflers, avec 7000 hommes, les contraignit d'en sortir, et poussa vivement leur arrière-garde. Il fut reçu chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, le 2 février 1692, et on le fit, par commission du même jour, colonel du régiment des gardes-françaises, vacant par la mort du maréchal de

(1) Les Liégeois avaient enlevé, l'année précédente, un convoi de l'armée française, et venaient de recevoir les alliés dans leur ville contre la parole qu'ils avaient donnée au roi.

La Feuillade. Il se démit alors de la charge de colonel-général des dragons. Commandant l'armée de la Meuse, par pouvoir du 30 avril, il investit Namur, le 24 mai, et conduisit une des attaques sur la Basse-Meuse. La ville de Namur se rendit le 5 juin. Pendant le siége du château, qui capitula le 30, le marquis de Boufflers fut chargé de s'opposer au prince d'Orange, qui avait passé la Sambre, et qui tentait de secourir les assiégés. La diligence avec laquelle Boufflers conduisit ses troupes au maréchal de Luxembourg, et les grands services qu'il rendit à la bataille de Steinkerque, le 3 août, contribuèrent beaucoup à la victoire qu'on y remporta. Il assura les places maritimes; chassa des environs de Liége, les troupes de Neubourg et de Munster; repassa la Meuse; obligea les ennemis de sortir de Saint-Tron et de Tongres, et bombarda Charleroy, les 19 et 20 octobre, en présence de l'armée du duc de Bavière. Il enleva 4000 Anglais dans la ville de Furnes, dont il s'empara le 6 janvier 1693, malgré la difficulté des chemins, l'inondation qui couvrait presque totalement cette place, et l'armée du duc de Bavière, qui était venue pour la secourir. Créé maréchal de France, par état donné à Versailles, le 27 mars suivant, il commanda l'armée de la Moselle, par pouvoir du 27 avril; prêta serment comme maréchal de France, le 3 juin, et commanda, par pouvoir du 14, l'armée d'Allemagne, sous Monseigneur, qui ne fit aucune expédition. Il se démit de son régiment de cavalerie, au mois de décembre. Commandant l'armée de la Meuse, par pouvoir du 28 avril 1694, il se tint sur la défensive. Il obtint, par provisions du 31 août, le gouvernement-général de la Flandre et du Hainaut, vacant par la mort du maréchal d'Humières, et se démit du gouvernement de Lorraine et du commandement des trois Évêchés. Commandant l'armée de la Meuse, par pouvoir du 20 avril 1695, il se jeta, avec 7 régiments de dragons, dans la ville de Namur, que le prince d'Orange avait investie au commencement de juillet. Dans une sortie qu'il fit, le 12 du même mois, le maréchal de Boufflers retarda les travaux des assiégeants, et tua un grand nombre de soldats. Il con-

tinua de se défendre avec succès, jusqu'au 4 août, époque à laquelle, ne pouvant transporter ni loger ses malades et ses blessés dans le château, il capitula afin de les conserver, et ne rendit la ville aux alliés qu'après 67 jours de siége. 150 pièces de canon et 55 mortiers dirigés par les ennemis contre le château, y firent un dégât horrible, et dont la garnison parut d'abord consternée; mais le maréchal, pour la rassurer, se montra partout; et afin d'obliger sa troupe à soutenir les attaques avec fermeté, il s'exposa lui-même au point qu'un de ses aides-de-camp fut tué à ses côtés. En visitant les brèches, le 25 août, un autre officier eut la jambe cassée auprès de lui. Après avoir, pendant ce siége, fait perdre à l'ennemi 20,000 hommes et soutenu 4 assauts, le maréchal de Boufflers voyant que l'artillerie des assiégeants avait ruiné toutes les défenses de la place; et se trouvant menacé d'une dernière attaque qui l'aurait infailliblement emportée, il capitula, pour le château, le 2 septembre. Au moment où la garnison française défilait, les alliés firent arrêter le maréchal de Boufflers, sous le prétexte que les garnisons de Deinse et de Dixmude, qui s'étaient rendues à discrétion, avaient été retenues prisonnières. Le prince d'Orange le fit transférer à Maestricht, d'où il le renvoya à l'armée française, 15 jours après. Pour témoigner au maréchal de Boufflers sa satisfaction relativement à la défense de Namur, le roi l'honora du titre de duc, et érigea en duché sa terre de Lagny, par lettres données à Fontainebleau, au mois de septembre, enregistrées au parlement de Paris, le 19 novembre (1). Nommé commandant de l'armée de la Meuse, par pouvoir des 17 avril 1696 et 7 mai 1697, il couvrit le siége d'Ath, qui se rendit le 5 juin de cette dernière année. Il entama ensuite les conférences qui produisirent la paix de Riswick, signée le 20 septembre 1698. Il commanda le camp de Coudun, près Compiègne, sous le duc de Bourgogne, par lettres du 15

---

(1) Elles sont rapportées dans l'*Histoire des Grands-Officiers de la Couronne*, tom. V, pag. 69.

août 1698. Le 6 février 1701, il fit occuper, en une même nuit et par les troupes françaises, pour Philippe V, roi d'Espagne, les villes de Nieuport, Oudenarde, Ath, Mons, Charleroy, Namur, Luxembourg et Ostende, et il commanda dans tous les Pays-Bas espagnols, conjointement avec le marquis de Bedmar, par pouvoir du 18 avril. Il eut le commandement de l'armée de Flandre, par pouvoir du 4 août suivant, et celui de la même armée, sous le duc de Bourgogne, par pouvoir du 21 avril 1702. Ayant poussé, le 11 juin, l'armée hollandaise jusqu'aux portes de Nimègue, elle se jeta en désordre dans les ouvrages de la place, et perdit, dans cette occasion, 1200 hommes et 400 chariots d'artillerie et de bagages. Il commanda l'armée de Flandre avec le maréchal de Villeroy, par pouvoir du 12 avril 1723, et remporta, le 30 juin, une victoire complète à Eckeren, sur les Anglais et les Hollandais, commandés par le baron d'Obdam. Dans cette affaire, l'ennemi fut enfoncé partout, et perdit 4000 hommes tués, 500 qui furent faits prisonniers, 6 pièces de canon, 44 mortiers, et toutes ses munitions de guerre et de bouche. Le maréchal de Boufflers, nommé chevalier de la Toison-d'Or, au mois de septembre, fut reçu en cette qualité par Mgr. le duc de Berri, le 15 janvier 1704. Créé, par provisions du 10 décembre suivant, capitaine de la 2e compagnie française des gardes-du-corps du roi (depuis Beauvau), qui se trouvait vacante par la mort du maréchal de Duras, il se démit du régiment des gardes-françaises, et conserva jusqu'à sa mort la compagnie des gardes-du-corps. Il obtint, pour lui et ses descendants, par lettres-patentes du mois de janvier 1705, la permission d'orner l'écusson de leurs armes des drapeaux du régiment des gardes, et des étendards des dragons. Il se jeta, en 1708, dans la ville de Lille, assiégée par le prince Eugène (1). La place fut investie, le 12 août, et les assié-

(1) Pendant ce siége, un partisan fit entrevoir au maréchal de Boufflers la facilité de tuer le prince Eugène. « Votre fortune est faite, dit » le maréchal, si vous pouvez le faire prisonnier; mais vous serez puni

geants ouvrirent la tranchée, du 20 au 21. Le maréchal y tint pendant 3 mois contre une artillerie formidable (1); repoussa plusieurs assauts particuliers à chaque ouvrage; en soutint 7 au chemin couvert; fit des sorties continuelles, et toujours avec succès; et, quoique le fossé fût entièrement saigné, et qu'il y eût 6 ponts achevés au pied de la brèche, il ne capitula, pour la ville, que les 22 et 23 octobre, d'après l'ordre que le roi lui en avait fait donner. Il entra, le 29, dans la citadelle; et il y était depuis plusieurs jours sans vivres et sans munitions de guerre, lorsqu'il se rendit, le 9 décembre. Louis XIV avait envoyé l'ordre de cette reddition écrit de sa main; mais le maréchal le tint secret jusqu'à ce que toutes ses ressources furent entièrement épuisées (2). En considération de cette défense mémorable, le roi le fit gouverneur perpétuel de Lille, par provisions du 18 (3), et accorda la même grâce à son fils, avec la survivance du gouvernement-général de Flandre et

---

» avec la plus grande sévérité, si vous attentez à ses jours; et si je soupçonnais que vous en eussiez la pensée, je vous ferais enfermer pour le » reste de votre vie. »

(1) Avant que de livrer le dernier assaut, le prince Eugène fit proposer au maréchal de Boufflers de rendre la ville, lui promettant de signer toutes les conditions que ce maréchal dicterait. « C'est pour vous mar- » quer, ajoutait le prince, ma parfaite estime pour votre personne; et je » suis sûr qu'un galant homme comme vous n'en abusera pas. Je vous » félicite de votre belle défense. »

(2) « Monsieur le maréchal, lui écrivait encore le prince Eugène, » l'armée française s'est retirée vers Tournay; l'électeur de Bavière vers » Namur; les princes vers leur cour. Ménagez votre personne et votre » brave garnison. Je signerai encore tout ce que vous voudrez. » — « Rien » ne presse, répondit Boufflers; permettez-moi de me défendre le plus » long-temps que je pourrai; il me reste assez d'ouvrages pour mériter » encore mieux l'estime de l'homme que je respecte le plus. » — « Après » 4 mois de tranchée ouverte, ajoute le prince Eugène lui-même, Boufflers m'envoya, le 8 décembre 1708, tous les articles qu'il voulait que » je signasse : ce que je fis sans restriction. » (*Vie du prince Eugène de Savoie.*)

(3) Les provisions de gouverneurs de place se renouvelaient tous les 3 ans.

du Hainaut, par brevet du 18, et provisions du 26 du même mois. Le duc de Boufflers fut créé pair de France, par lettres données à Versailles, au mois de décembre de la même année, registrées au parlement de Paris, le 19 mars 1709 (1), et il obtint, par brevet du 18, les grandes entrées chez le roi. Sur le bruit qu'il devait y avoir une action en Flandre, il se rendit à l'armée, en 1709, quoiqu'il fût attaqué de la goutte, et reçut un ordre, du 4 septembre, pour commander en l'absence du maréchal de Villars. Ce dernier étant arrivé à l'armée voulut lui en céder le commandement; mais Boufflers consentit à servir sous Villars, qui était moins ancien que lui (2). A la bataille de Malplaquet, le 11 du même mois, ce fut Boufflers qui conduisit l'aile droite. Il combattit avec avantage jusqu'à la fin de l'action; mais le maréchal de Villars, moins heureux à la gauche, ayant été blessé, Boufflers prit alors le commandement en chef de l'armée, qui lui dut son salut. Après avoir fait charger six fois les ennemis, il opéra sa retraite en si bon ordre et avec tant de fierté, qu'ils n'osèrent le poursuivre que jusqu'au ruisseau de Taimer, et ne lui firent que 30 prisonniers. Boufflers ne leur laissa pas une pièce de canon, et rapporta plus de 30 drapeaux qu'il leur avait enlevés. Il mourut à Fontainebleau, le 22 août 1711, à l'âge de 67 ans et demi, avec la réputation d'un capitaine intrépide, généreux, modeste et expérimenté. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps, Histoire militaire de M. de Quincy, Journal historique du Père Griffet, Mémoires du Père d'Avrigny, Bauclas, Gazette de France.*)

---

(1) Elles sont rapportées dans l'*Histoire des Grands-Officiers de la Couronne*, tom V, pag. 73.

(2) Villars insistait pour qu'il prît le commandement; mais le maréchal de Boufflers persista dans son refus. « Eh bien, monsieur, lui dit » Villars, touché de la modestie de ce vieux guerrier, je vais donner pour » mot d'ordre votre nom et celui de la ville qui vous a immortalisé: *Louis-* » *François* et *Lille*. »

DE BOUFFLERS (Joseph-Marie, *duc*), *pair de France, lieutenant-général,* fils du précédent, naquit le 22 mai 1706. Il fut d'abord connu sous le nom de comte de Milly, et prit le nom de comte de Boufflers à la mort de son frère aîné, le 22 mars 1711. On lui donna un régiment d'infanterie dont ce même frère avait été colonel, par commission du 28 du même mois, et la charge de gouverneur et lieutenant-général de Flandre, en survivance de son père, par provisions données à Versailles, le 2 avril. Il devint duc de Boufflers, pair de France, à la mort de son père, le 22 août suivant. Il obtint le gouvernement de Beauvais et la lieutenance de roi du Beauvoisis, vacants par la mort du maréchal son père, par provisions du 24 septembre; et comme il n'avait que 5 ans, on donna la démission du régiment qu'il avait, au mois d'octobre de la même année. Ses provisions du gouvernement-général de Flandre furent enregistrées au parlement de Douai, le 11 janvier 1714, et il prêta serment pour cette charge, le 26 mai 1716. Colonel réformé à la suite du régiment de Sobre, par commission du 1er décembre 1720, il obtint ce même régiment, par commission du 24 mai 1721, et celui de Bourbonnais, par une troisième commission du 1er juillet 1727, en se démettant de celui de Sobre. Il commanda le régiment de Bourbonnais au camp de la Haute-Meuse, du 29 août au 28 septembre 1727; au camp de la Moselle, du 31 août au 30 septembre 1732; au siége de Kehl, en 1733; à l'attaque des lignes d'Etlingen, et au siége de Philisbourg, en 1734. Il avait prêté serment de préséance au parlement, en qualité de pair de France, le 22 mai 1731. Créé brigadier, par brevet du 1er août, et employé, par lettres du même jour, il finit la campagne sur le Rhin, et y servit encore, par lettres du 1er mai 1735. La paix se fit la même année. Nommé maréchal-de-camp, par brevet du 1er janvier 1740, il se démit du régiment de Bourbonnais; fut employé à l'armée envoyée au secours de l'électeur de Bavière, par lettres du 20 juillet 1741; marcha avec la quatrième division qui partit du Fort-Louis, le 21 août; la conduisit en Autriche; passa en Bohême avec toute l'armée; se trouva à la prise de Prague; servit au siége d'Égra, sous

le comte de Saxe; rejoignit l'armée après la prise de cette place; combattit à Sahay; concourut à la défense de Prague; se signala dans plusieurs sorties, et à la fameuse retraite de cette place, au mois de décembre 1742. Nommé chevalier des Ordres du roi, le 1er janvier 1743; il fut reçu le 2 février. Employé à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Noailles, par lettres du 1er mai 1743, il combattit à Dettingen, où il fut blessé, et finit la campagne sous le même général, en Basse-Alsace. Employé à l'armée de Flandre, par lettres du 1er avril 1744, et nommé d'abord aide-de-camp du roi, par brevet du 1er mai, puis lieutenant-général, par pouvoir du 2, il servit en qualité de maréchal-de-camp, au siége de Menin, et à celui d'Ypres où il monta la tranchée, le 24 juin. Détaché, le 26 juin, avec 6 compagnies de grenadiers, 18 piquets d'infanterie, et quelques dragons, il fit ouvrir la tranchée devant le fort de la Knoque, le 28, et l'obligea de capituler le lendemain. On le déclara lieutenant-général, le 1er juillet, et il servit en cette qualité au siége de Furnes. Il accompagna le roi, de Flandre en Alsace, et pendant le séjour de ce prince à Metz; rejoignit ensuite l'armée; se trouva à l'affaire d'Haguenau; passa le Rhin, le 27 août, avec le chevalier de Belle-Isle, pour suivre les ennemis; concourut à la prise des quatre villes forestières, et revint servir au siége de Fribourg, où il monta la tranchée, le 30 octobre. Employé à l'armée de Flandre, par lettres du 1er avril 1745, et aide-de-camp du roi, par brevet du 1er mai, il combattit en cette qualité, à Fontenoy; servit au siége et à la prise des ville et citadelle de Tournay, d'Oudenarde, de Dendermonde et d'Ath. Employé à la même armée, et toujours comme aide-de-camp du roi, par lettres et brevet du 1er mai 1746, il fut détaché avec un corps de troupes de 17 bataillons, une compagnie de mineurs et 25 escadrons; partit d'Anvers, le 2 juin, et investit Mons, le 7. Il servit à ce siége, sous les ordres de M. le prince de Conti, par lettres du 1er juin, et retourna à l'armée du roi après la prise de cette place. Il couvrit avec l'armée le siége de Namur, et combattit à Raucoux. Employé à l'armée d'Italie, pour commander à Gènes, par

lettres du 16 avril 1747, il arriva dans cette ville, le 1[er] mai, et prit le commandement des troupes françaises qu'on y avait fait passer pour protéger cette république contre les Impériaux et les Sardes. La Bocchetta se disposant à mettre le siége devant Gènes, Boufflers le chassa de la côte de Rivarola, et s'empara du village du même nom; lui tua 1500 hommes, et le délogea de ses positions les plus importantes. La valeur, la prudence et l'activité qu'il déploya dans la défense de Gènes, lui méritèrent l'estime générale des Génois et des Espagnols; mais le zèle infatigable qu'il fit briller dans cette occasion, lui devint funeste. L'exercice continuel que lui donnaient à la fois l'attaque des ennemis et la défense de la place, ayant enflammé son sang, il fut emporté en cinq jours de la petite vérole, le 2 juillet 1747, également regretté des Génois et des Français. Le sénat de Gènes, pour honorer sa mémoire d'un souvenir durable, inscrivit son nom et celui de sa famille parmi les nobles de la république, et lui fit ériger un mausolée de marbre dans l'église où il a été inhumé (1). (*Dépôt de la guerre, Gazette de France, annales du temps.*)

DE BOUFFLERS-ROUVEREL (Édouard, *comte*), *maréchal-de-camp*, d'une seconde branche de la même famille, naquit à Majorque, le 7 octobre 1712, époque à laquelle son père était au service d'Espagne. Ayant été envoyé en France pour y être élevé, il obtint, en 1729, des lettres de naturalisation, et entra aux mousquetaires, le 15 avril 1736. On lui donna, par commission du 28 avril 1741, une compagnie au régiment de cavalerie de Chepy (depuis Bellefonds). Il la commanda à l'armée de Bavière, depuis le mois de mars 1742, jusqu'au mois de juillet 1743, après quoi il rentra en France avec l'armée. Il s'était trouvé à la

---

(1) Un anonyme lui fit cette épitaphe :

« Au sein de la victoire, à la fleur de son âge,
» D'un peuple de héros Boufflers est regretté.
» Il leur laisse en mourant le plus noble héritage,
» Son exemple et la liberté. »

prise d'Ellenbogen et de Caden; au secours de Braunau; au ravitaillement d'Égra, et à la défense de plusieurs postes de la Bavière, et il finit la campagne de 1743, sur les bords du Rhin. Employé à l'armée de la Moselle, en 1744, il se trouva à la défaite du général Nadasty, sur les hauteurs de Saverne; à l'attaque des retranchements de Suffelsheim; passa, au mois de septembre, en Bavière, avec les troupes de l'empereur; revint au mois de décembre, et servit pendant l'hiver en Suabe. Il commença la campagne de 1745, sur le Bas-Rhin; en partit, au mois de juin, avec son régiment pour se rendre en Flandre; arriva sous Maubeuge, le 21 du même mois, et finit la campagne sur la Sarre. Devenu colonel-lieutenant du régiment d'infanterie de Chartres, par commission du 20 avril 1746, il le commanda à la bataille de Raucoux, la même année; à celle de Lawfeld; au siége de Berg-op-Zoom, en 1747, et au siége de Maestricht, en 1748. Nommé guidon de la compagnie des gendarmes de Bourgogne, par lettres du 4 mai 1753, il se démit du régiment de Chartres; se trouva avec la gendarmerie à la prise de quelques places de l'électorat de Hanovre; au camp de Closterseveru; à la marche sur Zell, en 1757; à la prise de Cassel et de la Hesse, et à la bataille de Lutzelberg, en 1758. Créé brigadier, par brevet du 10 février 1759, il combattit à Minden, le 1er août, et passa, le 21 du même mois, à la charge d'enseigne des gendarmes bourguignons. Il continua de servir en Allemagne jusqu'à la paix, et ayant été déclaré, au mois de décembre, maréchal-de-camp, dont le brevet lui avait été expédié dès le 25 juillet précédent, il se démit de la charge d'enseigne des gendarmes bourguignons. (*Dépôt de la guerre*, *Gazette de France.*)

DE BOUFFLERS-ROUVEREL (N...., *comte*), *maréchal-de-camp,* fils du précédent, naquit le 3 décembre 1746. Il était mestre-de-camp-lieutenant du régiment de Conti-Dragons, en 1770. A la mort du prince de Conti, il devint mestre-de-camp de ce régiment, qui prit le nom de Boufflers, par ordonnance du 12 septembre 1776. On le créa

brigadier de dragons, le 5 décembre 1781, puis chevalier de Saint-Louis, et il obtint le grade de maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. (*États militaires.*)

DE BOUFFLERS-REMIENCOURT (Charles-François, *marquis*), *lieutenant-général*, d'une troisième branche de la même maison, fut baptisé le 19 novembre 1680. Il entra aux mousquetaires, en 1696, et fit la campagne en Flandre, cette année et la suivante. Il fut fait lieutenant réformé au régiment du Roi, le 15 avril 1699; enseigne au régiment des gardes-françaises, le 15 août 1700; marcha en Flandre, en 1701; fut fait enseigne d'une compagnie de grenadiers, le 13 octobre; passa l'hiver à Louvain, avec le régiment, et combattit les Hollandais, sous Nimègue, en 1702. On lui donna un régiment d'infanterie de son nom, qu'il leva par commission du 20 septembre de la même année, et qu'il commanda à l'armée de Flandre, en 1705. Assiégé avec son régiment, dans Lille, en 1708, il contribua, dans beaucoup d'occasions, à la belle défense qu'y fit le maréchal de Boufflers, et fut blessé dans une sortie, le 12 octobre. Créé brigadier, par brevet du 12 novembre de la même année, et employé à l'armée de Flandre, par lettres du 18 juin 1709, il combattit à Malplaquet. Ayant obtenu, par commission du 21 janvier 1710, le régiment d'infanterie de Barrois (depuis Conti), il se démit de celui qu'il avait levé, et servit à l'armée de la frontière du Dauphiné, sous le maréchal de Berwick. Employé, par lettres du 2 mai 1711, à l'armée de Flandre, il s'y distingua à l'attaque d'Arleux; servit pendant l'hiver, à Cambray, par ordre du 29 octobre, et se trouva, en 1712, au siége et à la prise de Douai, du Quesnoy et de Bouchain. Il obtint, par commission du 14 novembre 1713, le régiment de. . . . . . (depuis Talaru), en se démettant de celui de Barrois. Il joignit son nouveau régiment au siége de Fribourg; fut créé maréchal-de-camp, par brevet du 8 mars 1718, et se démit alors de ce régiment. Promu au grade de lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 15 février 1732, il ne servit point en cette qualité. Il obtint une place de com-

mandeur de l'ordre de Saint-Louis, par provisions du 7 mai 1743, et mourut à Paris, le 16 décembre de la même année, à l'âge de 64 ans. (*Dépôt de la guerre, mémoires du temps, Histoire des Grands-Officiers de la Couronne, tom. V, pag.* 89; *Gazette de France.*)

DE BOUFFLERS-REMIENCOURT (Louis-François, *marquis*), *maréchal-de-camp*, fils du précédent, né le 22 novembre 1714, entra aux mousquetaires, en 1732. Devenu capitaine au régiment de dragons de Harcourt, par commission du 11 mars 1733, il commanda sa compagnie à la conquête de la Lorraine; à la prise de Nancy, la même année; à la prise de Trèves; au siége de Traërback; à l'attaque des lignes d'Etlingen; au siége de Philisbourg, en 1734, et à l'affaire de Clausen, en 1735. Mestre-de-camp-lieutenant du régiment d'Orléans-Dragons, par commission du 28 mars 1737, il le commanda à l'armée de Westphalie; sur les frontières de Bohême, et en Bavière, pendant les années 1741, 1742 et partie de 1743, et finit cette dernière campagne en Haute-Alsace. Il commanda le régiment d'Orléans à l'armée de la Moselle, en 1744; contribua à la défaite du général Nadasti, près de Saverne; se trouva à l'attaque des retranchements de Suffelsheim; servit au siége de Fribourg, et passa l'hiver en Suabe. Il servit à l'armée du Bas-Rhin, en 1745, et fut déclaré, au mois de novembre, brigadier de dragons, dont le brevet lui avait été expédié dès le 1er mai précédent. Employé à l'armée commandée par M. le prince de Conti, par lettres du 1er mai 1746, il servit sur la Meuse; puis entre Sambre-et-Meuse, pendant le siége de Mons, et au siége de Charleroy. Réuni ensuite à l'armée du roi, il servit aux siéges des ville et châteaux de Namur, et combattit à Raucoux. Il se trouva à la bataille de Lawfeld, en 1747, et au siége de Maestricht, en 1748. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 10 mai, et déclaré dans ce grade, au mois de janvier 1749, il se démit du régiment d'Orléans, et ne servit plus. Il mourut le 12 février 1751 (1). (*Dépôt de la guerre.*)

(1) Le *Dictionnaire in-4. de la Noblesse*, par La Chesnaye-des-Bois,

DE BOUFFLERS - REMIENCOURT (Charles-Marc-Jean-François-Régis, *marquis*), *maréchal-de-camp*, fils du précédent, naquit le 10 août 1736. Il fut d'abord capitaine de la seconde compagnie des gardes-du-corps du roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, en 1748, et obtint en cette qualité, le 23 janvier 1750, une compagnie pour tenir rang de mestre-de-camp de cavalerie dans les troupes du roi de France. A la mort du duc de Boufflers, on lui accorda la charge de grand-bailli de Beauvais, et de lieutenant de roi du gouvernement de l'île de France au département du Beauvoisis, par provisions du 17 septembre 1751. Il fut envoyé, en 1752, par le roi de Pologne, pour complimenter le roi et la famille royale sur le rétablissement de la santé de Mgr. le dauphin, fils de Louis XV. On lui donna une place de menin du dauphin, par brevet du 23 décembre de la même année, et il obtint la charge de colonel-lieutenant du régiment de ce prince, par commission du 11 septembre 1755. Il commanda ce régiment à la prise de la Hougue, en 1756; à celle de Cassel et de la Hesse; au camp de Clostersevern, et à la marche sur Zell, en 1757; à la retraite de l'électorat d'Hanovre, en 1758, et à Hanau, pendant le reste de la campagne, en 1759. Il se distingua au siége de Munster; au combat de Berghem, et entra des premiers dans la ville de Minden, qui fut prise l'épée à la

---

tom. II, pag. 733, donne à la mort du marquis de Boufflers-Remiencourt, la date du 2 février 1752.

Le marquis de Boufflers-Remiencourt avait épousé, en 1738, Marie-Françoise-Catherine de Beauvau-Craon, qui fut dame de la reine de Pologne, duchesse de Bar et de Lorraine, puis dame du Palais, et ensuite de Mesdames de France. La marquise de Remiencourt se fit remarquer par les grâces de son esprit et de sa figure, et par la tournure piquante de ses vers. Elle est morte à Paris, en 1787. Voltaire lui avait adressé ces jolis vers :

« Vos yeux sont beaux, votre âme encor plus belle,
» Et sans prétendre à rien vous triomphez de tous;
» Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
» Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous;
» Mais on n'aurait point parlé d'elle. »

main, le 9 juillet. Il se trouva au siége de Munster et aux affaires de Corback et de Warbourg, en 1760. Créé brigadier, par brevet du 20 février 1761, il concourut à l'affaire de Filinghausen, dans le mois de juillet de la même année; se démit, en février 1762, du régiment Dauphin, et fut nommé major-général de l'infanterie de l'armée d'Espagne, par ordre du 18 mars suivant. Il fit les dispositions nécessaires pour le siége d'Alméida, et servit à ce siége jusqu'à la prise de la place. Rentré en France après la paix, il fut déclaré, au mois de mai 1763, maréchal-de-camp, à prendre rang du 25 juillet 1762, jour de la date de son brevet. En 1766, il était inspecteur-général de l'infanterie. Il mourut avant le 1er décembre 1784. (*Dépôt de la guerre.*)

DE BOUFFLERS-REMIENCOURT (Stanislas, *chevalier*), *maréchal-de-camp*, frère du précédent, naquit à Lunéville, en 1737. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il fut fait chevalier de Malte; mais ayant préféré le métier des armes, il fut nommé, en janvier 1767, mestre-de-camp commandant en second du régiment de hussards d'Esterhazy, et fit en cette qualité la guerre de *sept-ans*. Il fut fait colonel-lieutenant-commandant du régiment de Chartres infanterie, le 26 février 1777. On lui donna le commandement de l'île Saint-Louis, au Sénégal, où il séjourna pendant quelque temps. Il fut créé brigadier d'infanterie, le 1er mars 1780, et maréchal-de-camp, le 1er janvier 1784. En 1789, il fut député aux états-généraux, y siégea ainsi que dans l'assemblée législative, jusqu'en 1792; parut plusieurs fois à la tribune; fit rendre deux décrets : le premier qui assura la propriété des découvertes et inventions à leurs auteurs; et le second, sur les récompenses destinées à l'encouragement des arts utiles, et sur le bureau de consultation des arts et métiers. Après la journée du 10 août 1792, il sortit de France et se retira à Berlin, où il fut très-favorablement accueilli par le prince Henry de Prusse, qui le fit admettre au nombre des membres de l'académie de cette ville. Il y trouva aussi dans le roi Frédéric-Guillaume II, un protecteur généreux, auquel il dut des concessions

considérables en Pologne, pour l'établissement d'une colonie qui devait être composée d'émigrés français. Le chevalier de Boufflers rentra en France en 1800, fut admis à l'institut national en 1804, comme ayant fait partie de l'ancienne académie, et y prononça l'éloge du maréchal de Beauvau, en septembre 1805. Il mourut à Paris, le 19 janvier 1815, à l'âge de 78 ans. (*Etats militaires, annales du temps.*)

DE BOUGAINVILLE (Louis-Antoine, *comte*), *maréchal-de-camp*, naquit à Paris, le 11 novembre 1729. Destiné au barreau, et voulant tout à la fois se conformer aux vues de sa famille, et suivre ses penchants, qui l'entraînaient vers la carrière militaire, il se fit en même temps recevoir avocat au parlement de Paris, et inscrire dans la compagnie des mousquetaires noirs. Il se livra avec ardeur à l'étude des mathématiques, pour lesquelles il avait montré de bonne heure une aptitude peu commune (1). En 1753, il entra comme aide-major dans le régiment provincial de Picardie. En 1754, il devint aide-de-camp de Chevert, qui commandait alors le camp de Sarre-Louis. Dans l'hiver de la même année, il partit pour Londres, en qualité de secrétaire d'ambassade. Pendant le court séjour qu'il fit dans cette capitale, il y fut reçu membre de la Société royale. En septembre 1755, il vint rejoindre Chevert au camp de Richemont, et continua d'y servir comme aide-de-camp, ainsi qu'au camp de Metz. En 1756, il devint aide-de-camp du marquis de Montcalm, qui était chargé de la défense du Canada, et partit de Brest le 27 mars, avec le brevet de capitaine de dragons. Arrivé à sa destination, il fut mis bientôt après à la tête d'un détachement d'élite. Ayant fait une marche forcée de près de 60 lieues, à travers des bois impraticables, sur un terrain couvert de neige, et sur les glaces de la rivière de Richelieu, il s'avança jusqu'au fond

(1) Il publia, en 1752, son *Traité du calcul intégral pour servir de suite à l'analyse des infiniment petits.* Paris, 2 vol. in-4.

du lac du Saint-Sacrement, et y brûla une flottille anglaise, sous le fort même qui la protégeait. Le talent qu'il développa en cette occasion lui valut la charge de maréchal-des-logis de l'un des grands corps d'armée. Le 6 juin 1758, un détachement de 5000 Français, se trouvant poursuivi et harcelé par 24,000 Anglais, Bougainville ouvrit l'avis courageux d'attendre l'ennemi de pied ferme. On fit fortifier en 24 heures un camp retranché dans lequel le détachement français s'arrêta, et d'où il repoussa avec succès les attaques de l'ennemi, qui, après 12 heures de combat, fut obligé de se retirer avec perte de près de 6000 hommes. Bougainville fut blessé d'un coup de feu à la tête, vers la fin de cette action, pendant laquelle il avait encouragé les troupes par son exemple, et avait combattu aux postes les plus périlleux. Le gouverneur du Canada ne se croyant pas en état de défendre la colonie avec le peu de troupes qu'on avait mises à sa disposition envoya demander des renforts à la cour de France (1) par Bougainville, qui partit en novembre 1756, et revint au Canada en janvier 1759. Pendant son séjour en France, le roi lui avait accordé la récompense de ses services, en le nommant colonel à la suite du régiment de Rouergue, et en le créant chevalier de Saint-Louis, quoiqu'il n'eût pas encore atteint le temps prescrit pour l'obtention de cette dernière faveur. Lors de son retour au Canada, le marquis de Montcalm lui donna le commandement des grenadiers et des volontaires, et le chargea de couvrir avec ces deux corps la retraite que l'armée française opérait alors sur Quebec. Bougainville s'acquitta de cette importante mission avec l'habileté et la bravoure dont il avait déjà donné tant de preuves. La bataille livrée le 10 septembre 1759, et dans laquelle le marquis de Montcalm fut tué, décida du sort de la colonie, qui fut per-

(1) M. Berryer était alors ministre. La situation des affaires ne se trouvant pas favorable à la demande faite par Bougainville, le ministre lui dit : « Quand le feu est à la maison on ne s'occupe pas des écuries. » — « On ne dira pas du moins, monsieur, lui repartit Bougainville, que » vous parlez comme un cheval. »

due pour les Français; et Bougainville revint en France pour y continuer ses services. Employé, en 1761, à l'armée d'Allemagne, en qualité d'aide-de-camp de M. de Choiseul-Stainville, il se distingua tellement, que le roi, voulant le récompenser d'une manière toute particulière, lui donna deux canons de quatre livres de balle (1). La paix vint mettre un terme aux exploits de Bougainville; mais son génie ardent ne lui permettant pas de prendre du repos, il s'aboucha avec des négocians de Saint-Malo, et ne tarda pas à les convaincre des avantages que l'on pourrait retirer d'un établissement aux îles Malouines, situées dans l'Océan méridional, à l'une des extrémités du continent de l'Amérique. Avec l'agrément du roi, des vaisseaux furent équipés pour cette expédition, et S. M. donna à Bougainville le rang de capitaine de vaisseau, avec la permission de fonder à ses frais un établissement aux Malouines. La petite flotte partit de Saint-Malo en 1763. Bientôt la colonie fut établie, et elle paraissait devoir prospérer, lorsque les Espagnols, jaloux d'un établissement qui s'élevait auprès de ceux qu'ils avaient dans cette partie de l'Océan, firent valoir auprès du gouverneur français leurs droits sur les îles Malouines. On crut devoir souscrire à leurs réclamations, et Bougainville, qui était alors revenu en France, eut ordre de leur remettre ces îles, à condition que le gouvernement espagnol le dédommagerait des frais qu'il avait faits. On lui donna, pour aller remplir cette mission, le commandement de la frégate *la Boudeuse*, avec laquelle il partit de Saint-Malo, le 15 novembre 1766, accompagné de la flûte *l'Étoile,* chargée de vivres. Ce fut après avoir remis les îles Malouines aux Espagnols, qu'il entreprit son voyage autour du monde (2). Dans ce voyage, qui l'a placé au rang des

---

(1) Ils furent placés dans un château que M. de Bougainville possédait en Normandie.

(2) La relation de ce voyage a été publiée à Paris, en 1771, in-4, et en 1772, 2 vol. in-8 avec figures; elle eut un succès prodigieux, et fut traduite en anglais et en allemand.

premiers navigateurs, le comte de Bougainville eut occasion de donner de grandes preuves d'humanité, par le soin qu'il prit de ses équipages. Par ses manières franches et loyales, il parvint aussi à se concilier facilement l'amitié et la confiance des divers peuples sauvages qu'il visita, et chez lesquels il laissa des souvenirs affectueux, qui furent recueillis par les voyageurs ses successeurs (1). Le comte de Bougainville commanda avec la plus grande distinction des vaisseaux de ligne pendant la guerre d'Amérique. Il avait été créé brigadier d'infanterie, le 22 janvier 1769. Il fut promu au grade de chef d'escadre, en 1779, et à celui de maréchal-de-camp des armées de terre, le 18 mars 1780. Personne n'ayant paru plus propre que le comte de Bougainville à calmer les troubles qui s'étaient élevés, en 1790, dans l'armée navale de Brest, commandée par M. d'Albert de Rions, on lui donna le commandement de cette armée; mais n'ayant pu ramener à leurs devoirs des hommes égarés par les plus fortes passions, il se retira après avoir glorieusement et utilement servi son pays pendant plus de 40 ans (2). La carrière des sciences fut alors celle qu'il suivit jusqu'à la fin de sa vie. Élu membre de l'institut, section de géographie, en 1796, il fut ensuite nommé membre du bureau des longitudes. Il fut fait sénateur, le 25 décembre 1799, et créé grand-officier de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1804. Il mourut le 31 août 1811, dans sa 89e année, sans avoir jamais ressenti aucune infirmité (3).

---

(1) Il avait amené d'O-Taïti un jeune insulaire nommé *Aotourou*, qui par son intelligence donnait l'espoir le mieux fondé de contribuer à la civilisation de ses compatriotes, mais qui mourut de la petite-vérole à Madagascar, en retournant dans sa patrie.

(2) Il avait projeté un voyage au pôle nord, et tous ses préparatifs étaient terminés lorsque le comte de Brienne arriva au ministère de la marine. Le nouveau ministre le fit venir, et lui objecta qu'il n'avait pas de fonds pour l'exécution de ce projet, dont il lui parla en des termes qui pouvaient donner à croire qu'il regardait ce voyage comme une faveur sollicitée par Bougainville. « Monsieur, lui dit ce dernier, croyez-vous » que ce soit pour moi une abbaye? » Le voyage n'eut pas lieu.

(3) Peu d'hommes ont joui plus que lui d'une réputation aussi distin-

(*Etats militaires, Biographie universelle, Paris,* 1812. *tom. V, pag.* 293; *annales du temps.*)

DE BOUGY, *voyez* REVEREND.

DE BOUHAN, *voyez* SCORAILLES.

BOUILLARD (N....), *maréchal-de-camp* du 1er mars 1780, avait été fait brigadier d'infanterie, le 20 avril 1768. Voyez *le Supplément.*

DE BOUILLÉ (François-Claude-Amour, *marquis*), *lieutenant-général,* naquit le 19 novembre 1739, au château du Clusel en Auvergne. Il entra dans la carrière des armes à l'âge de 14 ans; servit d'abord dans le régiment de Rohan-Rochefort, puis dans les mousquetaires noirs, et obtint, à l'âge de 16 ans, une compagnie dans le régiment de dragons de La Ferronaye, avec lequel il servit pendant la guerre de *sept-ans.* Il s'y distingua dans un grand nombre d'occasions, et particulièrement à la prise de Rhinfeld; à la bataille de Berghem, le 13 avril 1759; à Wildemgen, dans l'hiver de 1760; à Langen-Salza, en février 1761, où il eut un cheval tué sous lui et fut blessé. Il se signala surtout au combat de Grumberg, livré le 22 mars 1761, et dont le succès le plus important fut principalement dû à sa bravoure. En récompense de sa belle conduite dans cette affaire, le maréchal de Broglie, qui commandait l'armée, lui confia l'honorable mission de porter au roi les drapeaux enlevés à l'ennemi. Louis XV combla d'éloges le marquis de Bouillé, et lui donna le brevet de colonel et la promesse du premier régiment vacant. De retour à l'armée, M. de Bouillé y servit comme colonel sans quitter le régiment de La Ferronaye, et commanda souvent les avant-gardes en cette qualité. Il battit, près d'Eimbuk, l'arrière-garde du

---

guée dans tous les genres. Ses manières étaient aisées, son maintien noble, son esprit très-cultivé, et il se faisait encore remarquer par une gaicté et un enjouement qui ne l'ont jamais abandonné. Il poussait l'obligeance au plus haut degré, et fut quelquefois libéral jusqu'à la prodigalité.

général Luckner; prit cette ville; fit beaucoup de prisonniers, et eut dans cette affaire un cheval tué sous lui. Le 13 novembre 1761, à l'affaire de Quedlembourg, il fut blessé d'un coup de sabre à la tête, en chargeant l'ennemi, et ayant été renversé de son cheval, il fut fait prisonnier. Échangé peu de mois après, il eut le régiment d'infanterie de Vastan, dont le colonel venait d'être tué au siége de Brunswick. Ce régiment prit ensuite le nom de Bouillé, qu'il porta jusqu'à la paix, et reçut alors celui de Vexin. En 1768, M. de Bouillé fut nommé gouverneur de la Guadeloupe, et obtint, en 1777, le gouvernement-général des Iles-du-Vent. Il avait été nommé brigadier d'infanterie, le 3 janvier 1770. Lorsque la guerre eût éclaté entre la France et l'Angleterre, à l'occasion de l'indépendance des États-Unis de l'Amérique, il signala le début des hostilités en s'emparant, par un coup de main hardi, de la Dominique, le 6 septembre 1778. La même année, il fut employé sous le comte d'Estaing, à l'affaire de Sainte-Lucie; et après le mauvais succès de cette attaque, il rallia et sauva les débris de l'armée, imprudemment engagée et ensuite abandonnée par ce général. On le nomma maréchal-de-camp, à prendre rang du 27 octobre 1778. Le 2 juin 1781, à la tête de 4000 hommes, il prit l'île de Tabago, où il s'empara de 59 pièces de canon et fit 900 prisonniers anglais. Cette île resta à la France par le traité de paix de 1783. Le 26 novembre suivant, il prit l'île de St.-Eustache; y restitua aux habitants hollandais 3,000,000 que l'amiral Rodney leur avait pris, et rendit au gouverneur anglais, Cockbrun, 274,000 livres, que celui-ci réclama comme sa propriété. En 1782, il attaqua l'île de St.-Christophe, et le 12 février, il se rendit maître de Brimston-Hill, forteresse regardée auparavant comme imprenable, et appelée le *Gibraltar des Antilles*. On trouva dans cette place 173 pièces de canon, et on y fit 1100 prisonniers. Les îles de Nevis et de Montserrat tombèrent également en son pouvoir. En récompense de ses services il fut élevé au grade de lieutenant-général, le 19 mai 1782, et, lorsque la paix fut faite, on le créa chevalier du St.-Esprit, le 1er janvier 1784. Ne voulant pas être à charge à l'état, qu'il avait

si bien servi, M. de Bouillé refusa l'offre que Sa Majesté lui fit d'acquitter ses dettes contractées pendant la guerre. Il fut membre des assemblées des notables du royaume, en 1787 et 1788, et y soutint avec force les intérêts et les lois fondamentales de la monarchie. Au commencement de la révolution, il avait le commandement des trois Évêchés, auquel il joignit bientôt celui des provinces d'Alsace, de Lorraine et de Franche-Comté, et fut ensuite nommé général en chef de l'armée de Meuse, Sarre et Moselle. Après avoir maintenu et fait rentrer dans le devoir les troupes qu'il commandait, il étouffa d'une manière éclatante, le 31 août 1790, l'insurrection de la garnison et des habitants de Nancy. Par ce coup de vigueur, il préserva l'armée d'une désorganisation complète qui fût devenue une calamité générale, et déconcerta ou du moins retarda les mesures des révolutionnaires. Sa conduite lui valut alors des remercîments de l'assemblée nationale et du roi, qui, entre autres choses, lui écrivit ces mots : « *Vous avez acquis des droits » éternels à mon estime et à mon amitié* (1). » Sa Majesté lui offrit le bâton de maréchal de France, qu'il refusa pour le moment, de peur qu'on n'attribuât ses services à l'intérêt personnel, et ne voulant point être récompensé pour un succès remporté sur les Français. Choisi en 1791, par Louis XVI, pour favoriser son évasion de Paris, il se rendit avec dévouement aux désirs de son souverain, et lui prépara une retraite à Montmédi. S'étant placé au centre des cantonnements des troupes qu'il avait disposées pour se réunir sous cette forteresse autour du roi, il attendait à Dun-sur-Meuse l'arrivée de S. M., lorsqu'il reçut la nouvelle de l'arrestation de ce monarque à Varennes. Il rassembla aussitôt le peu de troupes qu'il avait sous la main, et s'avança rapidement sur cette ville; mais son zèle et son secours devinrent inutiles; et à son arrivée devant la ville, il apprit que le roi en

(1) « Je sais, disait ce prince en terminant sa lettre, qu'un de vos che» vaux, que vous aimiez beaucoup, a été tué sous M. de Gouvernet; je » vous en envoie un des miens que j'ai monté, et que je vous prie de » garder pour l'amour de moi. »

était parti depuis une heure, et se laissait reconduire à Paris. Le marquis de Bouillé, obligé de renoncer à sa généreuse entreprise, n'eut plus qu'à songer à sa sûreté personnelle et à celle du peu de troupes qui l'entouraient. L'effort qu'il avait fait pour sauver Louis XVI et sa famille eut du moins l'heureux résultat de faciliter à Monsieur (aujourd'hui Louis XVIII) sa sortie de France sur une autre route. Ce ne fut pas sans beaucoup de dangers que M. de Bouillé parvint à arriver à Luxembourg, d'où il écrivit à l'assemblée une lettre qu'il jugea utile pour sauver les jours du roi et de la reine. Il terminait en disant : « *Que si l'on touchait à un cheveu de Louis XVI, il ne laisserait pas pierre sur pierre dans Paris.* » Le ton menaçant de cette lettre produisit un effet tout contraire à celui qu'en attendait le marquis de Bouillé. Il se rendit à Coblentz auprès des princes, auxquels il remit 670,000 livres qui lui restaient du million en assignats que le roi, leur frère, lui avait fait passer pour son voyage de Montmédi. Ils l'admirent dans leur conseil, et le chargèrent de plusieurs missions importantes. Il fut mandé à Pilnitz et à Prague, par l'empereur Léopold et le roi de Prusse, pour conférer avec eux sur la situation du roi et les affaires de France; et Monsieur (aujourd'hui Louis XVIII) lui donna à cet effet des pouvoirs datés de Schœnboruslust, le 14 août 1791. L'assemblée nationale décréta, le 15 juillet, que le procès du marquis de Bouillé, ainsi que celui de son fils aîné, serait fait devant la haute-cour d'Orléans. Il eut à Aix-la-Chapelle, dans le même mois de juillet, une entrevue avec le roi de Suède, qui le sollicita d'entrer à son service, en lui promettant de lui faire commander, immédiatement sous ses ordres, une expédition que ce prince projetait en faveur du roi de France. Tout était disposé selon le plan fourni par le marquis de Bouillé, pour effectuer, à la fin d'avril 1792, une descente en Normandie, à la tête d'une armée de 32,000 Suédois et Russes, lorsque la mort tragique de Gustave III, assassiné par Ankarstroem, fit évanouir ce projet. Le marquis de Bouillé, dégagé de ses liens avec la Suède, fit la campagne de 1792 auprès du prince de Condé, qui

l'honorait de son estime et de son amitié. En 1793, il servit à l'armée du duc d'York. En 1794, il passa en Angleterre, et y fut accueilli avec distinction par le gouvernement, qui le consulta souvent sur les affaires de la France (1). Il mourut à Londres, le 14 novembre 1800. (*Etats militaires, annales du temps, Biographie universelle et moderne.*)

DE BOUILLÉ (Louis-Joseph-Amour, *marquis*), *lieutenant-général,* fils du précédent, naquit au fort St.-Pierre de la Martinique, le 1er mai 1769; servit d'aide-de-camp à son père dans les dispositions faites pour l'évasion du roi, au 20 juin 1791, et fut compris dans la même proscription; mais ayant trouvé le moyen d'échapper aux révolutionnaires, il passa au service de Suède, comme aide-de-camp de Gustave III, et commanda depuis 1793 jusqu'en 1796 inclusivement, le régiment des hulans britanniques dont il était colonel-propriétaire. Il fut blessé, le 19 avril 1794, à l'attaque de Roncq, et l'avait été à la campagne précédente, au siége de Mayence, où il se trouvait comme volontaire dans l'armée du roi de Prusse. En 1795, il suivit, à la tête de ses hulans, S. A. R. MONSIEUR, frère du roi, dans son expédition sur les côtes de France, après laquelle il fut décoré de l'ordre de Saint-Louis. Rentré en France, en 1802, après la paix d'Amiens, et lorsque toutes les puissances, abandonnant la cause de la maison de Bourbon, eurent reconnu le gouvernement consulaire, il prit du service, en 1806, sous Napoléon; mérita bientôt la croix de la Légion-d'Honneur, au siége de Gaëte, et combattit à la grande-armée, en Pologne, à la fin de 1806 et au commencement de 1807. Il passa en Espagne, à la fin de 1808, comme chef d'état-

(1) Le marquis de Bouillé publia à Londres, en 1797, des *Mémoires sur la révolution française depuis son origine jusqu'à la retraite du duc de Brunswick*, Londres, 1797, in-8, traduits en allemand, Luxembourg, 1798, in-8, imprimés en France et augmentés de notes et de pièces essentielles qui ne se trouvent pas dans l'édition anglaise, Paris 1801, 2 vol. in-12. Mallet-du-Pan dit que ces Mémoires sont écrits avec la véracité d'un honnête homme et la simplicité d'un militaire.

major de la division du général Sébastiani, et se distingua, le 27 mars 1809, au combat de Ciudad-Réal. Élevé au grade de chef de l'état-major-général du 4e corps d'armée, après cette affaire, il fut cité, au mois d'août suivant, pour avoir rendu d'éminents services, et soutenu sa réputation de valeur et de capacité à la bataille d'Almonacid. Il fut promu au grade de général de brigade, le 23 juin 1810; prit, en 1812, le commandement d'une brigade de dragons, et celui du corps d'observation de l'armée du Midi, et remporta sur l'armée espagnole de Murcie un avantage important, près de Baza, le 17 mai 1812. Le mauvais état de ses yeux le força de quitter l'armée et l'Espagne, à la fin de la même année. Le roi le nomma lieutenant-général, le 31 décembre 1814. Le marquis de Bouillé est porté dans le tableau des pensions inscrites au trésor public, à l'époque du 1er 1817, pour la retraite de ce dernier grade, après 31 ans de service. (*Etats militaires, annales du temps*, *Biographie moderne.*)

DE BOUILLON, *voyez* LA TOUR-D'AUVERGNE.

DE BOULAINVILLIERS (N...., *comte*), *maréchal-de-camp*, naquit au château de Roncherolles, en Normandie, le 3 juin 1741. Il entra cornette au régiment de Conti-Dragons, en juillet 1758; fut fait capitaine au régiment de Cravates, le 3 mai 1761; capitaine réformé, en 1763, et remplacé dans Clermont (depuis Conti), le 5 juin de cette dernière année. On le créa mestre-de-camp-commandant, le 3 janvier 1770; chevalier de Saint-Louis, en 1775; brigadier de dragons, le 5 décembre 1781, et maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. (*Etats militaires.*)

DE BOULAN, *voyez* LE MAIRE.

BOULAND (Edme-Joseph), *général de brigade*, fut fait adjudant-général chef de brigade, le 14 novembre 1793. Il a été employé comme général de brigade dans les 13e et 5e divisions militaires, dans les années 1800, 1801, 1802 et 1803. Voyez *le Supplément*.

BOULANGER (Baudouin), *général de brigade*, fut nommé, le 17 mai 1793, pour remplacer provisoirement Santerre dans le commandement général de la garde nationale de Paris. Il donna sa démission de cet emploi, le 20 du même mois; devint général de brigade, et fut employé dans l'armée révolutionnaire, au mois d'octobre de la même année. Ayant pris les armes en faveur de Robespierre, le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), il fut d'abord décrété d'accusation, puis mis hors de la loi, le 30, et décapité quelques jours après. (*Etats militaires*, *Moniteur*, *annales du temps*.)

BOULARD (N...., *baron*), *maréchal-de-camp* du 6 novembre 1813. Voyez *le Supplément*.

DE **BOULIGNEUX**, *voyez* DE LA PALU.

BOULIGNY (N....), *maréchal-de-camp*. Voyez *le Supplément*.

DE LA **BOULLAYE**, *voyez* ESCHALLART.

BOULNOIS (N...., *baron*), *lieutenant-général* du 28 janvier 1815, avait été nommé général de brigade, le 26 mars 1813. Voyez *le Supplément*.

DU **BOUQUET** (N....), *lieutenant-général* du 8 octobre 1792. Voyez *le Supplément*.

ADDITIONS,

RENVOIS ET CORRECTIONS.

TOME Ier.

ALDOBRANDINI, *prince* Borghèse, *ajoutez à la fin de l'article :* Il a été créé officier de la Légion-d'Honneur, le 18 mai 1820.

D'ALLONVILLE (1), (Armand-Jean, *comte*), *maréchal-de-camp,* né à Dommartin, en Champagne, le 13 juin 1732, entra au service en 1745, dans le régiment de cavalerie de Lameth. Il fit ses premières armes au siége de Mons, sous le maréchal de Saxe, la même année; se trouva à la bataille de Raucoux, en 1746 : à celle de Lawfeld, en 1747, et continua de servir à l'armée jusqu'à la conclusion du traité de paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748. Pendant les campagnes de la guerre de *sept-ans*, qu'il fit toutes, il se trouva à la bataille de Rosback, en 1757, et y reçut, dans une charge de cavalerie, 15 blessures, dont dix (presque tous coups de sabre) sur la tête. Deux de ces blessures lui ayant fait une croix sur la joue gauche, il fut par la suite désigné sous le nom de comte d'Allonville *le Balafré*. Ses services honorables et les blessures qu'il avait reçues lui firent ob-

(1) Les 3 articles qui vont suivre sous ce nom sont destinés à remplacer ceux incomplets qui se trouvent à la page 79 du 1er volume du présent ouvrage.

tenir, à l'âge de 25 ans, la croix de Saint-Louis, qui ne s'accordait, avant 25 ans de service, que pour récompenser des actions d'éclat. Le comte d'Allonville fut nommé successivement capitaine-major, et lieutenant-colonel des carabiniers; puis colonel en second du régiment de mestre-de-camp cavalerie. Il devint colonel du 5ᵉ régiment de chevau-légers, en 1778; fut créé brigadier de cavalerie, le 1ᵉʳ mars 1780, et maréchal-de-camp, le 1ᵉʳ janvier 1784. Ayant émigré en 1791, il commanda, en 1792, la réunion à cheval des gentilshommes de sa province (la Champagne), à l'armée de S. A. S. Mgr. le duc de Bourbon; puis, en 1793, la réunion des mêmes gentilshommes, alors à pied, au siége de Maestricht, et enfin, en 1796, un corps désigné sous le nom de *cadre d'Allonville*, et qui était destiné à opérer une descente sur les côtes de la Bretagne ou de la Vendée, sous les ordres de S. A. R. MONSIEUR, comte d'Artois. Le comte d'Allonville mourut à Londres, le 24 janvier 1811. Il était père du comte Alexandre-Louis d'Allonville, créé chevalier de Saint-Louis, et chevalier de la Légion-d'Honneur depuis la restauration par Sa Majesté Louis XVIII, et qui, après avoir été nommé préfet du département de la Creuse, le 22 avril 1814, et du département d'Ile-et-Vilaine, le 14 février 1816, est passé en 1817 à la préfecture du département de la Somme. (*Brevets militaires, Moniteur, annales du temps.*)

D'ALLONVILLE (Charles-Antoine-Auguste, *chevalier*), *maréchal-de-camp*, frère puîné du précédent, naquit au château de la Roche, paroisse de Verdelot en Brie, en 1732. Il servit dans le régiment d'infanterie du Roi; y passa par divers grades, y obtint la croix de Saint-Louis, et

(1) Deux frères du comte Alexandre-Louis d'Allonville, l'un vicomte et major au service de Portugal, l'autre chevalier de Malte et officier d'artillerie au service du gouvernement britannique, moururent en Angleterre, le premier, le 25 décembre 1811, et le second, le 26 janvier 1814.

fut le premier qui, comme capitaine-lieutenant de la compagnie du roi, devint colonel de ce régiment. Il fit toutes les campagnes de la guerre de *sept-ans,* et fut blessé d'une balle au col à l'affaire de Fillinghausen, en 1761. Il fut créé brigadier, le 1er mars 1780, et maréchal-de-camp, le 1er janvier 1784. En 1787, il fut nommé sous-gouverneur du premier dauphin, fils de Louis XVI, et remplit les fonctions de cette place jusqu'à la mort de son auguste élève, arrivée le 4 juin 1789. Le chevalier d'Allonville, qui pendant les premières années de la révolution ne s'était point éloigné de la personne du roi, fut tué au château des Tuileries en défendant son souverain à la journée du 10 août 1792. (*Brevets militaires, Moniteur, annales du temps.*)

D'ALLONVILLE (Jean-Nicolas, *baron*), *maréchal-de-camp*, frère des précédents, naquit au château de la Roche, en 1734. Il entra au service dans le corps des cuirassiers; fit toutes les campagnes de la guerre de *sept-ans*; obtint la croix de Saint-Louis, et devint ensuite major, puis lieutenant-colonel du régiment d'Artois cavalerie. En 1784, il fut fait colonel du premier régiment de chevau-légers, en remplacement de son frère aîné, qui avait été promu au grade de maréchal-de-camp, le 1er du même mois. Il commanda ce régiment, qui prit ensuite le nom de Quercy (grosse cavalerie), jusqu'au 31 mai, 1790, époque à laquelle il fut créé maréchal-de-camp. Ayant émigré, en 1791, il servit à l'armée de Condé pendant les campagnes de 1792 et 1793, et fut tué, le 2 décembre de cette dernière année, à l'affaire de Berstheim en Alsace, dans une charge de cavalerie, où S. A. S. M. le duc de Bourbon fut blessé. (*Brevets militaires, annales du temps.*)

D'AMBLY, ligne 6e, *supprimez le point* après le mot : régiment. Ligne 7e, *supprimez aussi le mot* : en, *et substituez-y* : le 19 juillet.

D'ANDIGNÉ DE SAINTE-GEMME (1) (Louis-Marie-Auguste-Fortuné, *comte*), *maréchal-de-camp*, plus connu jusqu'à l'époque de la révolution sous le nom de *chevalier d'Andigné*, naquit à Angers, le 12 janvier 1765. Il fut fait aspirant-garde de la marine, au mois de janvier 1779; garde de la marine, au mois de mai de la même année; enseigne de vaisseau, en 1781; et lieutenant de vaisseau, en 1786. Il émigra en 1791; fit les campagnes de 1792, dans l'armée des princes, et celle de 1794, à l'armée de Condé. Dans les premiers jours de 1795, il rejoignit en Angleterre le régiment d'Hector, qui se formait à la solde du gouvernement britannique. Étant rentré en France quelques mois après, il servit la cause royale dans l'armée de la rive droite de la Loire, où il fut fait officier-général. Il fit, avec cette armée, les campagnes de 1795, 1796, 1799 et 1800. Dans les deux dernières de ces campagnes, il commandait en second sous le comte de Châtillon. Les chefs royalistes de l'Ouest l'envoyèrent à Paris, auprès des agents du roi, après la pacification de la Mabilaye. A son retour en Bretagne, la perte des chefs royalistes marquants de cette province, le détermina à repasser en Angleterre pour faire retarder la descente à Quiberon (2). Étant revenu en France peu de temps après, les chefs royalistes qui s'étaient rassemblés à Pouancé, l'envoyèrent, après le 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), vers le premier consul Buonaparte, pour l'engager à replacer S. M. Louis XVIII sur le trône de France. Cette mission, qui n'eut aucun succès, attira par la suite au comte d'Andigné de nombreuses et longues persécutions. Arrêté en 1801, il fut d'abord enfermé au Temple à Paris, puis conduit de prison en prison jusqu'au fort de Joux, d'où il s'évada avec le comte de Suzan-

---

(1) L'article imprimé sous ce nom, pages 102 et 103 du 1er volume, étant incomplet et renfermant quelques inexactitudes, doit être supprimé en entier et remplacé par celui-ci.

(2) Cette descente s'effectua le jour même où il s'embarquait à Cancale.

net, après vingt mois de détention. Huit mois après cette évasion, il obtint la permission de reparaître, et fut cependant envoyé en surveillance à Grenoble. L'arrestation de Pichegru, Moreau, Georges Cadoudal et autres, qui eut lieu au bout d'un an, lui fit assez pressentir ce qu'il devait attendre, mais il ne se crut pas permis d'enfreindre la parole qu'il avait donnée de rester à Grenoble. Arrêté dans cette ville, il fut conduit à la citadelle de Besançon, d'où il parvint encore à s'évader au bout de quatre mois. En 1806, le ministre de la police générale lui ayant envoyé un passe-port pour l'Allemagne, il se retira à Francfort-sur-le-Mein, où Buonaparte voulut, quelque temps après, le faire enlever; mais ayant été prévenu à temps, il parvint à éviter une nouvelle arrestation en s'éloignant de cette ville. Le retour en France de S. M. Louis XVIII y ayant ramené le comte d'Andigné, en 1814, il fut envoyé commissaire du roi dans le département de Maine-et-Loire. On le nomma maréchal-de camp, le 20 mars de cette même année, pour prendre rang du 1er janvier 1800. En 1815, lors de l'invasion de Buonaparte, le comte d'Andigné reçut de S. A. S. le duc de Bourbon, le commandement des départements de la Sarthe, de la Mayenne, de Maine-et-Loire et de la Loire-Inférieure. Il mit alors sur pied, dans ces départements et sur la rive droite de la Loire, 13,000 hommes pour défendre la cause du roi, et eut avec les troupes qui combattaient pour celle de Buonaparte, plusieurs affaires dans lesquelles l'avantage resta presque toujours aux royalistes. Au second retour de S. M., en 1815, le comte d'Andigné fut d'abord nommé commandant du département de la Mayenne, puis de celui de Maine-et-Loire. Dans la même année, il fut nommé président du collége électoral du département de Maine et-Loire, et élevé à la dignité de pair de France, le 7 août. (*Brevets militaires, Moniteur, annales du temps.*)

AUBRY D'ARANÇEY, page 191, ligne 1re de l'article, *au lieu de* D'ARANÇEY, *lisez* DARANÇEY. Même page, 10e et 11e lignes de l'article, *au lieu de* : on le créa chevalier de Saint-

Louis la même année, *lisez :* Il reçut, en 1791, la croix de Saint-Louis. Page 192, ligne 5e, *après ces mots :* En 1793, *ajoutez :* il obtint le grade de chef de bataillon, puis celui de chef de brigade d'artillerie; et, même page, ligne 6e, *après les mots :* d'artillerie, *supprimez les mots :* particulièrement de celui, *et substituez-y ceux-ci :* du corps. Même page, lignes 9e et 10e, *après ces mots :* En 1807, *supprimez :* il reçut la croix de, et *lisez :* il fut fait.

AULANIER (N....), *général de division*, employé en 1793, à l'armée de l'Ouest, article omis dans le 1er volume. Voyez *le Supplément.*

D'AUMONT (1) (Claude-Antoine-Louis), *maréchal-de-camp*, servait comme ingénieur, en 1734. Il fut fait capitaine du génie, en 1747; lieutenant-colonel, le 28 avril 1763; colonel, le 4 mars 1767, et brigadier du génie, le 16 avril. Il était directeur des fortifications à Strasbourg, lorsqu'on le nomma maréchal-de-camp, le 1er mars 1780. Il fut créé commandeur de Saint-Louis, le 25 août 1780, et vivait encore en 1785. (*Mémoires pour servir à l'Histoire de l'ordre Royal et Militaire de Saint-Louis, Paris*, 1785, *pag.* 177.)

DE BACHMANN, page 265, ligne 8e, *après ces mots :* Étant entré au service de France, *ajoutez :* le 22 janvier 1749; *supprimez* le mot *en*, dernier de la 9e ligne, et le millésime 1749, qui commence la 10e ligne, et *remplacez-les par ces mots :* où il devint capitaine, le 30 novembre de la même année. Ligne 17e, *après le millésime* 1780 et le point qui le suit, *ajoutez :* Il avait obtenu, le 3 mai 1778, l'expectative de la dignité de commandeur de Saint-Louis, et la permission d'en porter la décoration.

---

(1) L'article qui se trouve sous ce nom à la page 250 du 1er volume étant incomplet, il faut y substituer celui-ci.

DE BALTHASAR (Jean), pages 299 à 303, ligne 16e de la 302e page, *après ces mots :* dans la guerre de Guienne, *ajoutez par nota :* on trouve des détails très-circonstanciés sur cette guerre et sur les brillants faits d'armes par lesquels Balthasar s'y distingua, dans le recueil de Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France, publié par d'Aubais; Paris, 1759, tom. III, cote A—H.

DE LA BARBERIE DE REFFUVEILLE, page 321, ligne 1re de l'article, *lisez : marquis* de REFFUVEILLE. Même page, ligne 4e de l'article, *au lieu de :* en 1700, *lisez :* en 1787. Page 322, *supprimez* entièrement la dernière phrase commençant par ces mots : Il paraît, et finissant par ceux-ci, de cette année, et *substituez-y* la phrase suivante : Il a été décapité dans l'hiver de 1793 à 1794, comme conspirateur, à la suite d'une visite domiciliaire qui fit découvrir chez lui des emblèmes royalistes.

DES BARREAUX, page 341, *au lieu de :* DU VERGER, *lisez :* DE VERGER.

DE BARRÈS DU MOLARD, page 342, ligne 27e, *au lieu de ces mots :* en 1805, *lisez :* en 1801. Même page, dernière ligne de l'article *au lieu de :* 8 avril 1815, *lisez :* 22 février 1816.

TOME II.

DE BÉTHUNE, *duc de Sully,* page 255, ligne 14, *au lieu de :* Conservation, *lisez :* Conversion.

DE BÉTHUNE, page 259, ligne 1re, *au lieu de* le Selles, *lisez :* de Selles.

BLONDEL (1), page 360, pénultième ligne, après le nom Blondel, *supprimez* (N....), et *lisez :* DES CROISETTES (François).

---

(1) Les 4 articles sous ce nom qui devaient être placés après Blondeau, pag. 358, ont été mis par erreur après Blottefière.

DE BLONDEL, page 361, ligne 1re de l'article, *ajoutez* le prénom Marie à Jacques-Ignace, et *au lieu de :* baron de Quincy, *lisez* : baron de Cuinchy. Supprimez les 2e et 3e lignes de l'article, *depuis :* servait jusqu'à France, *jusqu'à :* y leva, et substituez-y le paragraphe suivant : Servit d'abord en Espagne avec distinction, et obtint, le 12 avril 1653, de l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas, une commission pour lever 100 cuirassiers. Le 7 mars 1666, il fut fait mestre-de-camp d'un terce de cuirassiers. Il obtint du roi d'Espagne, et en récompense de ses services, une pension de 1000 écus, par brevet du 27 mars 1668. Le 29 du même mois, il reçut de ce monarque une commission de mestre-de-camp de cavalerie, et eut, en 1669, une autre commission de mestre-de-camp d'infanterie et de huit compagnies de cavalerie. Enfin, le 17 mars de cette même année, on lui donna une commission de capitaine de 100 chevaux cuirassiers. Entré depuis au service de France, il. Même page, ligne dernière, *après ces mots :* employé depuis, *ajoutez :* Il mourut le 16 octobre 1684.

BOIVIN DE LA MARTINIÈRE, *maréchal-de-camp* du.... 1805. Voyez *le Supplément.*

DE BOLLEMONT, *voyez* CHONET.



FIN DU TOME SECOND.



